This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

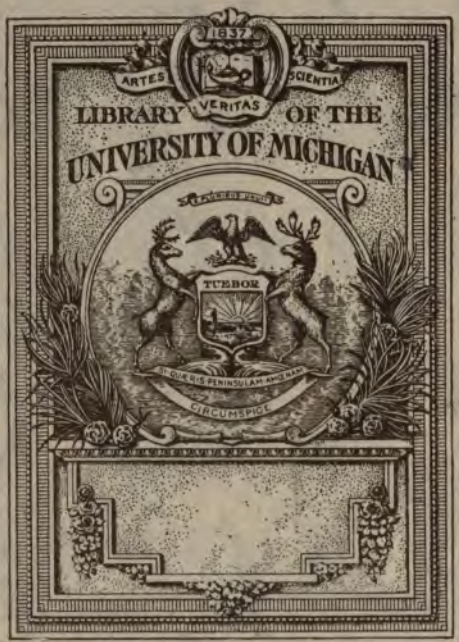
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`


1837
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUÆRIS PENINSULAM AMŒNAM
CIRCUMSPICE

G
115
M26
1831

PRÉCIS

DE

LA GÉOGRAPHIE

UNIVERSELLE.

TOME VIII.

PARIS, LE NORMANT, IMPRIMEUR, RUE DE SEINE, N° 8.

PRÉCIS
DE LA
GÉOGRAPHIE
UNIVERSELLE;
OU
DESCRIPTION DE TOUTES LES PARTIES DU MONDE
SUR UN PLAN NOUVEAU,

D'APRÈS LES GRANDES DIVISIONS NATURELLES DU GLOBE;

PRÉCÉDÉE

DE L'HISTOIRE DE LA GÉOGRAPHIE CHEZ LES PEUPLES ANCIENS ET MODERNES,
ET D'UNE THÉORIE GÉNÉRALE DE LA GÉOGRAPHIE MATHÉMATIQUE,
PHYSIQUE ET POLITIQUE;

ACCOMPAGNÉE

DE CARTES, DE TABLEAUX ANALYTIQUES, SYNOPTIQUES, STATISTIQUES ET ÉLÉMENTAIRES,
ET D'UNE TABLE ALPHABÉTIQUE DES NOMS DE LIEUX, DE MONTAGNES, DE RIVIÈRES, etc.

PAR MALTE-BRUN.

NOUVELLE ÉDITION,
Revue, corrigée, mise dans un nouvel ordre, et augmentée
de toutes les nouvelles découvertes,

Par M. J.-J.-N. Huot,

Membre de plusieurs Sociétés savantes, nationales et étrangères; continuateur de cet ouvrage,
et l'un des collaborateurs de l'Encyclopédie méthodique et de l'Encyclopédie moderne, etc.

TOME HUITIÈME.

DESCRIPTION DE L'ASIE OCCIDENTALE.

PARIS,
AIMÉ ANDRÉ, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
RUE CHRISTINE, N° 1.
Ve LE NORMANT, RUE DE SEINE, N° 8.

1835.

PARIS, LE NORMANT, IMPRIMEUR, RUE DE SEINE, N° 8.

PRÉCIS
DE LA
GÉOGRAPHIE
UNIVERSELLE;
OU
DESCRIPTION DE TOUTES LES PARTIES DU MONDE
SUR UN PLAN NOUVEAU,

D'APRÈS LES GRANDES DIVISIONS NATURELLES DU GLOBE;

PRÉCÉDÉE

DE L'HISTOIRE DE LA GÉOGRAPHIE CHEZ LES PEUPLES ANCIENS ET MODERNES,
ET D'UNE THÉORIE GÉNÉRALE DE LA GÉOGRAPHIE MATHÉMATIQUE,
PHYSIQUE ET POLITIQUE;

ACCOMPAGNÉE

DE CARTES, DE TABLEAUX ANALYTIQUES, SYNOPTIQUES, STATISTIQUES ET ÉLÉMENTAIRES,
ET D'UNE TABLE ALPHABÉTIQUE DES NOMS DE LIEUX, DE MONTAGNES, DE RIVIÈRES, etc.

PAR MALTE-BRUN.

NOUVELLE ÉDITION,
Revue, corrigée, mise dans un nouvel ordre, et augmentée
de toutes les nouvelles découvertes,

Par M. J.-J.-N. Huot,

Membre de plusieurs Sociétés savantes, nationales et étrangères; continuateur de cet ouvrage,
et l'un des collaborateurs de l'Encyclopédie méthodique et de l'Encyclopédie moderne, etc.

TOME HUITIÈME.

DESCRIPTION DE L'ASIE OCCIDENTALE.

PARIS,
AIMÉ ANDRÉ, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
RUE CHRISTINE, N° 1.
Ve LE NORMANT, RUE DE SEINE, N° 8.

1835.

AVERTISSEMENT

DU CONTINUATEUR

SUR CE HUITIÈME VOLUME.

La description de l'Asie, telle qu'elle était connue en 1811, époque à laquelle elle parut dans ce Précis, est si différente de ce que l'on sait aujourd'hui sur cette antique et importante partie du globe, que nous avons dû nous résoudre, d'après les conseils de MM. Klaproth, Reinaud et d'autres savans dont les lumières nous ont été si utiles, à refaire presque entièrement tout ce qui concerne les régions que nous offrons dans ce volume, et à être extrêmement sévère sur le choix des passages du texte de Malte-Brun qui pouvaient être conservés. Nos additions et nos changemens sont tellement nombreux, que plus des deux tiers du volume nous appartiennent.

Nous avons consulté non-seulement des ouvrages que Malte-Brun n'avait pu connaître et les publications les plus récentes, mais aussi plusieurs voyageurs et savans distingués. Les voyages de M. Fontanier et de M. Schulze, dans la Turquie d'Asie; ceux de M. Botta et de M. J. Buckingham dans la Syrie et la Palestine; ceux de J. Burckhardt, de M. Rüppell et de MM. L. de Laborde et Linant dans l'Arabie; ceux de M. A. Jaubert, de M. Ker-Porter, de Morier, d'Ouseley, de Johnson, de Kinneir en Perse, et le

8490

Mémoire de M. de Hammer sur ce royaume; les voyages de Pottinger et Christié, de M. Burnes, de Mountstuart-Elphinstone, chez les Afghans; de G. de Meyendorff, de M. Mouraviev, de M. de Humboldt dans le Turkestan; et plusieurs autres ouvrages plus ou moins récens, tels que les nombreux Mémoires de M. Klaproth sur cette partie de l'Asie, nous ont offert une foule de matériaux. Mais nous avons dû en user avec modération, pour ne point dépasser les bornes que nous nous sommes imposées dans ce Précis.

Les conseils de plusieurs autres savans nous ont encore été d'un grand secours : ainsi un voyageur français, M. de Rienzi, qui a passé de longues années en Asie, et qui en est revenu tout récemment, a pu nous donner quelques détails sur l'Arabie; et M. Jouannin, premier secrétaire interprète du roi, a bien voulu jeter un coup d'œil sur notre description de la Perse, pays qu'il a parcouru et dont il connaît si bien les mœurs, la langue, les ressources et la civilisation.

PRÉCIS

DE

LA GÉOGRAPHIE

UNIVERSELLE.

LIVRE CENT VINGT-UNIÈME.

DESCRIPTION DE L'ASIE. — Généralités sur cette partie du Monde. — Montagnes, fleuves, mers et golfes. — Température. — Productions. — Habitans. — État civil et politique.

« RIEN ne prouve que les anciens peuples asiatiques aient reconnu ces grandes divisions du globe que nous appelons parties du monde, ni qu'ils aient désigné celle où ils demeuraient sous le nom d'*Asie*. La conjecture du savant Bochart, d'après laquelle ce nom viendrait d'un mot hébreu ou phénicien (1), qui dénote *le milieu*, n'a donc aucun fondement historique. Il faut en dire autant des spéculations de quelques étymologistes sur le rapport mystérieux qui semble exister entre le nom de l'Asie et le mot *As*, par lequel plusieurs nations européennes désignent en général une divinité (2). Tenons-nous à des faits certains : le nom d'Asie désignait, selon Homère, Hérodote et Euripide (3), une contrée de la Lydie qu'arrosait le Caystre, et où même

(1) *Bochart. Phaleg.*, IV, c. 33. — (2) Comp. *Bayer*, Comment. Petropolit. V, 334. — (3) Voyez notre vol. I, pag. 45; ajoutez *Eurip.* Bacchæ. v. 64.

des géographes d'un âge postérieur connaissaient une tribu d'*Asiones* et une ville d'*Asia*. Il paraît naturel que les Grecs aient étendu peu à peu ce nom d'une seule province à toute l'Asie mineure, et ensuite aux autres contrées orientales, à mesure qu'ils en eurent connaissance. C'est ainsi que les Français ont étendu à toute la Germanie le nom du duché d'*Allemagne;* c'est ainsi que l'ancien canton d'*Italia*, resserré dans un coin de la Calabre, a donné son nom à la grande péninsule dont il ne formait qu'une portion peu considérable.

« Les limites de l'Asie sont en partie naturelles et constantes, en partie susceptibles d'être contestées. Au sud-ouest, le détroit de *Babel-Mandeb* et le golfe d'Arabie la séparent de l'Afrique, à laquelle l'isthme de Suez la rattache sur un seul point. Vers l'occident, la mer Méditerranée, l'Archipel, les détroits des Dardanelles et de Constantinople, la mer Noire et le détroit de Caffa, forment la séparation de l'Asie et de l'Europe; mais depuis le détroit de Caffa ou Kefa jusqu'à celui de Vaïgatch, près de la Nouvelle-Zemble ou Nouvelle-Zemlé, la frontière devient incertaine. On suit communément l'opinion de la plupart des anciens, qui regardaient le Tanaïs, aujourd'hui le Don, comme la limite naturelle des deux parties du monde; mais le cours tortueux de ce fleuve, dont les anciens n'avaient que des idées vagues, a conduit les géographes dans un labyrinthe d'opinions contradictoires (1). Les uns ont tiré une ligne de l'embouchure du Don à celle de la Dvina, dans la mer Blanche; les autres ont dirigé cette ligne sur l'embouchure de l'Obi; l'un et l'autre système n'a pour base que le bon plaisir de ceux qui les ont proposés. Les académiciens de Pétersbourg ont enfin démontré le principe désormais incontestable, que la chaîne des monts

(1) Voyez les cartes de *Sanson*, de *Delisle*, d'*Homann*, etc.

Ourals ou Ouraliens marque la séparation naturelle de l'Europe et de l'Asie septentrionale. Déterminé à lier cette limite, aujourd'hui généralement adoptée, avec les droits imaginaires qu'un ancien préjugé accordait au fleuve Tanaïs, le savant Pallas a essayé de tracer une ligne de démarcation qui, en suivant le contour de ces vastes plaines salines dont la mer Caspienne est bordée au nord, laisse en Asie les gouvernemens russes d'Orenbourg et d'Astrakhan, et, franchissant le Volga à Tzaritsyne, vient se confondre avec le Don (1). Cet arrangement de Pallas offre l'inconvénient de partager le cours d'un grand fleuve entre deux parties du monde, et de ne se rapporter en général qu'à des circonstances naturelles, à la vérité, mais trop peu marquantes pour avoir de l'influence sur la géographie. »

On pourrait fixer la frontière de l'Asie par la ligne qui termine l'isthme du Caucase au cours du Manytch et de la Kouma (2). On pourrait, avec quelque raison aussi, la fixer à la ligne qui, partant de l'extrémité méridionale de la chaîne de l'Oural, suivrait en ligne directe la rive droite de l'Oural jusqu'à la rive gauche du Volga, descendrait au sud avec ce fleuve, le traverserait au coude qu'il forme pour aller se jeter dans la mer Caspienne, passerait aux sources du Manytch, et longerait le Terek jusqu'à son embouchure. On placerait ainsi en Asie de vastes terrains qui entourent la mer Caspienne, et qui sont au niveau ou au-dessous même du niveau de l'Océan. Mais il est encore plus rationnel et plus conforme aux principes géographiques de choisir pour limite la ligne de partage des eaux : cette ligne est nécessairement la crête du Caucase. Ainsi, depuis cette chaîne, les côtes occidentales de la mer Caspienne

(1) Commentarii Petropol. I. Plan d'une description de la Russie. *Pallas*, Observ. sur les montagnes, etc.

(2) C'était cette limite qu'avait adoptée Malte-Brun.

nous marqueront la frontière de l'Europe jusqu'aux bouches de la grande rivière d'Iaïk, à laquelle Catherine II a donné le nom plus géographique d'Oural. Ce fleuve, en nous conduisant aux montagnes du même nom, complétera le système des limites naturelles que nous cherchons à déterminer.

« Depuis le détroit de Vaïgatch, la mer Glaciale borne l'Asie. Cette partie du monde est parfaitement séparée de l'Amérique septentrionale par le *détroit de Béring*. A commencer par ce détroit, le grand Océan (ou l'océan Pacifique) forme la limite orientale de l'Asie. Les îles Aléoutiennes, et celles qui en sont voisines, doivent appartenir à l'Amérique, n'étant qu'un prolongement de la presqu'île d'Alaska.

« Mais quelle frontière donner à l'Asie vers le sud-est? Faut-il suivre les anciens erremens? Faut-il dire que les îles Mariannes, les Philippines, les Moluques, Célèbes, Bornéo et Java, font partie de l'Asie, tandis que la Nouvelle-Guinée et la Nouvelle-Bretagne ne lui appartiennent pas? Il n'y a aucune limite naturelle dès qu'on entre dans cet immense archipel qui s'étend entre le grand Océan et l'Océan Indien. Nous ne pouvons nous empêcher de voir dans le détroit de Malacca et dans le passage entre les Philippines et l'île Formose, la frontière la plus naturelle de l'Asie. Toutes les îles à l'est de cette séparation, jusqu'à la Nouvelle-Zélande et aux îles de la Société, forment évidemment une cinquième partie du monde, de laquelle la Nouvelle-Hollande est le tronc principal. Un coup d'œil sur une carte moderne de la mer du Sud suffira pour convaincre tout homme instruit de la vérité de cette idée, et des avantages qui résulteront de son adoption pour la distribution méthodique des descriptions géographiques.

« Au sud, l'Océan Indien sépare l'Asie de l'Afrique, en sorte que les îles Maldives appartiennent à l'Asie; celles

de France, de Bourbon et de Mahé, à l'Afrique; quoique dans l'idiome des commerçans et des navigateurs français, on parle quelquefois de ces dernières îles comme si elles faisaient partie des Indes orientales. L'île de Socotora, qui incontestablement appartient à l'Afrique, est cependant, dans beaucoup d'ouvrages, décrite comme étant en Asie.

« Circonscrite dans les bornes que nous venons d'indiquer, l'Asie offre, avec ses îles, une surface qu'on peut évaluer à 2,100,000 lieues géographiques carrées, ou 4,158,525 myriamètres, c'est-à-dire plus de cinq fois la superficie de l'Europe. La plus grande longueur de cette partie du monde, prise obliquement depuis l'isthme de Suez jusqu'au détroit de Béring, est de 2390 lieues, ou 1063 myriamètres. Prise sous le 30e parallèle de Suez à Nanking, sa longueur n'est que de 960 myriamètres; sous le 40e parallèle, du détroit des Dardanelles à la Corée, elle est de 965 myriamètres; et sous le cercle polaire, de 569 myriamètres. La largeur du nord au sud se mesure entre le cap Comorin dans l'Inde, et le cap Taïmoura en Sibérie, et s'élève à 682 myriamètres. Sa plus grande largeur depuis le cap Severo-Vostotchnoï jusqu'au cap Romania, à l'extrémité de la presqu'île de Malacca, est de 1825 lieues ou de 812 myriamètres. Il résulte de ces dimensions que la principale masse du continent de l'Asie est située dans la zone tempérée septentrionale. Ce qui se trouve dans la zone torride nous paraît former $\frac{1}{7}$ du total : seulement $\frac{1}{17}$ se trouve au-delà du cercle polaire; mais d'autres circonstances physiques étendent presque sur la moitié de ce continent l'influence du froid polaire.

« Pour nous former une idée exacte des températures si opposées qui règnent en Asie, commençons par décrire ses principales chaînes de montagnes, qui nous serviront ensuite à distinguer les *grandes régions physiques* dans lesquelles la nature elle-même a partagé cette partie du monde. »

M. de Humboldt divise en quatre systèmes les montagnes de l'Asie centrale : celui de l'*Altaï*, celui du *Thian-chan*, celui du *Kouen-loun* et celui de l'*Himalaya*. Mais d'après les renseignemens mêmes qu'il donne sur leur direction, tout nous porte à les considérer seulement comme quatre parties distinctes d'un même système (1), que nous appelons *Himalayen*.

Le *système Himalayen* est non seulement le plus considérable de l'Asie, mais du monde entier. Examinons séparément les parties qui le composent.

C'est seulement depuis le voyage que M. Al. de Humboldt a fait en 1829 dans l'Asie septentrionale, que les observations de ce savant ont jeté quelque lumière sur les montagnes auxquelles on donne le nom d'Altaï. On les a regardées à tort comme formées de deux chaînes distinctes auxquelles les géographes européens ont donné arbitrairement les noms de Grand et de Petit-Altaï, distinction inconnue aux habitans des régions qu'occupent ces montagnes.

(1) En 1830, nous avons inséré dans la continuation que nous avons faite de la Géographie physique de l'*Encyclopédie méthodique*, à l'article *Système*, une classification de toutes les montagnes du globe, dans laquelle nous partagions les montagnes de l'Asie en quatre grands systèmes : l'*Himalayen*, l'*Indien*, le *Caucasique* et l'*Arabique*. Nous ignorions à cette époque les observations que M. de Humboldt venait de faire, par lesquelles il est évident que les monts Ourals ne se rattachent à aucun de ces systèmes. En ce sens notre classification doit être modifiée. M. A. Balbi, qui s'est montré si susceptible en se plaignant dans son *Abrégé de Géographie* de ce que nous ne l'avions pas assez fréquemment cité dans le *Traité élémentaire de Géographie* que nous avons rédigé en commun d'après le plan de Malte-Brun, aurait dû prévenir le public, dans son *Abrégé* publié en 1833, qu'il nous empruntait notre division des montagnes de l'Asie, sauf les rectifications indiquées par M. de Humboldt dans ses *Fragmens de Géologie et de Climatologie asiatiques*, et sauf quelques noms qu'il a cru devoir changer. Ainsi il appelle ces systèmes *Altaï-Himalaya*, *Indien*, *Tauro-Caucasien* *Arabique* et *Ouralien*. J. H.

Le groupe de l'Altaï entoure les sources de l'Irtyche et du Ieniseï : à l'est il prend le nom de Tangnou, celui de monts Sayaniens entre les lacs Kousoukoul et Baïkal ; plus loin celui de Haut-Kentaï et de monts de Daourie ; enfin au nord-est il se rattache au Iablonnoï-khrebet (chaîne des Pommes) et aux monts Aldan, qui se prolongent le long de la mer d'Okhotsk.

Selon les géographes chinois, ainsi que le prouve la description de l'Altaï, traduite de la grande Géographie de la Chine par M. Klaproth, l'Altaï s'étend sur une longueur de 2000 li, ou environ 350 lieues ; plusieurs branches, dont quatre principales, s'en détachent. Ainsi l'on voit, par ce passage, que les Chinois comprennent aussi sous la dénomination d'Altaï un groupe de montagnes ; car l'Altaï proprement dit occupe à peine un espace de 7 degrés de longitude de l'ouest à l'est, c'est-à-dire une longueur de 115 lieues. Il s'étend, dans sa largeur moyenne, entre le 50e degré de latitude et le 51e 30′ ; mais en y comprenant les chaînes qui en dépendent, il occupe l'espace qui sépare le 48e et le 51e parallèle.

Le nom d'Altaï est turc ; en mongol on le nomme Altaiin-oola, c'est-à-dire *Mont-d'Or ;* les anciens Chinois l'appellent Kin-chan, nom qui a la même signification. Il est probable que cette dénomination de Mont-d'Or lui vient de l'abondance de ce métal, abondance qui était beaucoup plus grande jadis qu'aujourd'hui, à en juger par la quantité qu'on en trouve dans les anciens tombeaux que l'on remarque dans les vallées qui se dirigent vers l'Irtyche supérieur.

C'est dans la chaîne que les géographes nomment Grand-Altaï que se trouve, sous le 46e parallèle, une cime appelée en mongol sommet de l'Altaï (Alta-iin-niro) : est-elle, comme l'indique son nom, le point culminant du groupe ? c'est ce que l'on ignore encore. Elle aurait alors au moins 11,000 pieds de hauteur, puisque le sommet, appelé Iyiktou

(Mont-de-Dieu), et en kalmouk Alastau (Mont-Chauve), sur la rive gauche de la Tchouïa, paraît s'élever, suivant M. Bunge, à près de 10,800 pieds; la cime d'Italitzkoï a 10,068 pieds, et le Tagtau environ 9500. Le Tangnou doit être aussi très-haut, puisqu'il est toujours couvert de neige. Ces montagnes paraissent d'autant plus élevées, que les plaines qui leur servent de base le sont peu; ainsi, celles qui s'étendent au sud du lac Dzaïsang, et au nord du lac Balkachi, ne sont pas à plus de 1800 pieds au-dessus du niveau de l'Océan. Au nord du lac Dzaïsang elles n'ont que 1500 pieds, et plus loin, sur les bords de l'Irtyche, elles n'ont que 1100 pieds; enfin, près de Barnaoul, sur la rive gauche de l'Obi, elles n'ont pas 370 pieds.

Entre le 50e et le 59e parallèle, se prolonge de l'est à l'ouest, sur une étendue de 260 lieues environ, une chaîne qui va se terminer dans la steppe des Kirghiz, tandis que sur nos cartes on étend cette chaîne de l'Altaï sous les noms d'Aghidin-tsano ou Alghidin-chamo jusqu'aux montagnes de l'Oural. Ce qui a fait naître cette erreur dans le tracé d'un prolongement imaginaire qui s'étend à l'ouest, presque au double de la réalité, c'est qu'au milieu de collines de 5 à 600 pieds de hauteur s'élèvent brusquement, çà et là, à 1000 ou 1200 pieds au-dessus de la plaine, des sommets isolés qui trompent le voyageur peu accoutumé à mesurer les inégalités du terrain, et qui lui font croire à l'existence d'une chaîne importante.

Ce que cette chaîne altaïque offre de remarquable intéresse principalement la géognosie : elle a été soulevée à travers une fissure qui forme, suivant M. de Humboldt, la ligne de partage des eaux, entre les affluens du Sara-sou au sud, dans la steppe, et ceux de l'Irtyche au nord. C'est de cette fissure, qui suit la même direction sur une étendue de 16 degrés de longitude, que sont sortis ces granites disposés en couches sans alternances de gneiss, et sans

même faire aucun passage à cette roche. Ces schistes argileux et traumatiques (grauwacke), en contact avec les diabases, renferment des pyroxènes, des couches de jaspe, des roches calcaires compactes de transition, et devenues grenues; enfin une partie des mêmes substances métalliques que l'on trouve dans le Petit-Altaï, d'où part cette fissure, c'est-à-dire la galène argentifère (montagne de *Kourgantagh*), la malachite, le cuivre natif et la dioptase (Altyntoubé ou colline d'Or). D'un autre côté, c'est-à-dire au nord du lac Dzaïsang, entre la forteresse de Boukhtarma et la petite ville d'Oust-Kamenogorsk, l'Irtyche traverse la chaîne que les géographes appellent le Petit-Altaï, et remplit une immense fissure, un véritable filon ouvert, ou, plus exactement, une faille. C'est dans cette vallée longitudinale que M. de Humboldt a trouvé le granite répandu sur les schistes argileux.

A l'est de l'Irtyche, et non loin des bords de l'Obi, s'étendent plusieurs rameaux de l'Altaï. Celui que les Russes nomment Kolyvan est composé, suivant les détails publiés dans le Journal des Mines, imprimé à Saint-Pétersbourg en 1831, de stéaschiste, de schiste argileux, de calcaire, de quarz et de diorite : on y trouve aussi des grès houillers. Les stéaschistes, les schistes, le calcaire, le quarz et la diorite sont riches en filons d'argent et de plomb : les montagnes que forment ces roches n'atteignent pas plus de 2800 pieds; leurs flancs sont couverts de dépôts diluviens aurifères. Deux autres rameaux, les monts Salaïr et les monts Khoksoun, composés à peu près des mêmes roches que les monts Kolyvan, renferment également des richesses métalliques : les premiers des sables aurifères, et les seconds des mines d'argent. M. de Humboldt porte à 70,000 marcs la quantité d'argent fin que fournissent les exploitations de l'Altaï, et à 1900 marcs celle de l'or de lavage; mais il est probable que ces produits augmenteront par la dé-

s'y trouve que des cols qui, depuis les temps les plus anciens, ont été fréquentés par les armées et les caravanes : l'un, au sud, est entre Badahkchan et Tchitral ; l'autre, au nord, est à l'est d'Ouchi aux sources du Sihoun.

La chaîne du Bolor, en unissant le Thian-chan au *Kuen-lun* ou *Kouen-loun*, appelé aussi *Koulkoun*, forme avec ces deux chaînes un seul groupe. La partie la plus voisine du Bolor porte le nom de *Thsoung-ling*, c'est-à-dire *monts des Ognons* ou *montagnes Bleues*, car *Thsoung*, en chinois, signifie à la fois ognon et bleu ; mais la signification d'ognon est la plus exacte, puisque l'ognon sauvage est très-commun dans ces montagnes ; il y forme même des touffes sur lesquelles il est dangereux de marcher, surtout dans les chemins escarpés, parce qu'elles rendent le pied glissant et font tomber les voyageurs et les bêtes de somme. Ces montagnes sont remplies de glaciers et couvertes de neiges profondes. Les routes qui les traversent sont raides et difficiles. Le Thsoung-ling est riche en rubis, en lapis-lazuli et en turquoises.

L'*Hindou-koh* paraît être la continuation occidentale du Thsoung-ling ou du Kouen-loun : c'est une chaîne considérable qui part du mont Bolor et se continue de l'est à l'ouest jusqu'au-delà de Téhéran, au sud de la mer Caspienne.

Du Thsoung-ling, le Kouen-loun se dirige de l'ouest à l'est, sous le nom d'*Oneouta*, au-delà des sources du Houang-ho ou fleuve Jaune, et pénètre avec ses cimes neigeuses dans la Chine proprement dite. Au nord, et presque sous le méridien de ces sources, se trouve le *Khoukhounoor* ou *lac Bleu*, qui a plus de 25 lieues de longueur et 75 de circonférence : il donne son nom au pays au milieu duquel il est situé, et aux montagnes qui le bordent au nord, et qui vont s'appuyer sur la chaîne neigeuse des *Nanchan*, *Ki-lian-chan* et *Ala-chan-oola*, en chinois *Holan*, qui s'élèvent au

nord du Houang-ho. Entre ces chaînes et celles du Thian-chan, les montagnes du Tangout bornent au nord le haut désert de Gobi.

Au sud de la chaîne du Bolor s'étend celle de l'*Himalaya*, qui se dirige généralement du nord-ouest au sud-est. Mais bien qu'il ne soit pas parallèle au Kouen-loun, il s'en rapproche tellement sous le 70e degré de longitude, qu'il semble ne former qu'une seule masse avec l'Hindou-kho et le Thsoung-ling. Le sommet le plus remarquable de l'Himalaya est le *Tchamoulari*, qui paraît dépasser de plus de 20 mètres la hauteur du *Dhavaladgiri*, qui en a 8556. On le distingue des plaines du Bengale à plus de 80 lieues de distance. Le nom de Dhavaladgiri signifie Mont-Blanc; il est composé des deux mots sanscrits *dhavala*, blanc, et *dgiri*, montagne. Le *Djavahir* vient ensuite : il a 7847 mètres. M. Bopp présume que dans ce nom la finale *hir* remplace *dgiri*. *Djava* signifie *vitesse*. Tout le monde sait aujourd'hui que les cimes de l'Himalaya sont les plus hautes du globe; mais la température de certaines localités y indique de profondes dépressions du sol : ainsi la douceur des hivers et la culture de la vigne dans les jardins de H'lassa annoncent l'existence de vallées profondes et d'affaissemens circulaires. Du mont *Kaïlas*, en tibetain *Gang-disri* (mont couleur de neige), le mont *Kentaisse* des cartes de d'Anville, partent la chaîne de *Kara-Koroum-Padicha* qui se dirige au nord-ouest, les chaînes neigeuses de *Hor* ou *Khor*, et de *Zzang* ou *Dzang*. Le Hor se rattache au Kouen-loun en passant près du *Tengri-noor* (lac du Ciel), plus considérable encore que le Khoukhou-noor. Le Zzang, plus méridional, borde la longue et profonde vallée dans laquelle coule le *Dzang-bo* ou *Tsampou*, fleuve qui, selon M. Klaproth, est identique avec l'Iraouaddy.

Au sud du mont Kaïlas, à l'est du Djavahir, et à la naissance de la chaîne du Dzang, on remarque deux lacs situés

à peu de distance l'un de l'autre. Le plus méridional, appelé *Manassorovar* ou *Mapham-dalai*, long de 5 lieues et large de 4, est, aux yeux des Hindous, le lieu de pèlerinage le plus sacré; les Tibetains y viennent de très-loin pour y jeter une partie des cendres de leurs amis. On recueille sur ses bords le meilleur borax du Tibet; ses environs sont riches en lapis et en dépôts diluviens aurifères très-riches, que le gouvernement tibetain ne laisse point exploiter. Ses eaux limpides s'écoulent dans l'autre lac au pied du Kaïlas. Celui-ci, nommé *Ravana-hrada* ou *Lanka*, est plus considérable : il a 8 lieues de longueur sur 3 de largeur, mais il n'offre rien de remarquable.

Entre les méridiens de Gorkha et de H'lassa, la chaîne de l'Himalaya envoie au nord, vers la rive droite du Dzang-bo, plusieurs rameaux couverts de neiges perpétuelles dont le plus haut est le *Yarla-Chamboï-gangri*, c'est-à-dire, en tibetain, *la montagne neigeuse dans le pays du Dieu existant par lui-même.* Cette cime est à l'est du lac *Yamrouk-youmdzo*, ou plus correctement *Yar-brok-youmthso*, que nos cartes nomment *Palté*, probablement du nom d'une ville située au nord, que les Tibetains nomment *Bhaldi;* ce lac ressemble à un anneau, parce qu'une île en occupe le centre et presque toute l'étendue.

La chaîne de l'Himalaya est composée de granite, de gneiss, de micaschite avec disthène, et d'amphibolites connues sous les noms de diorite et de *grunstein primitif.* Lorsqu'on examine la constitution géognostique de cette importante chaîne, entre les méridiens du lac Manassarovar et le glacier des sources du Gange, on est frappé, dit M. de Humboldt, de la ressemblance parfaite qu'elle offre avec celle des Alpes dans les environs du mont Saint-Gothard (1).

Le système himalayen s'étend jusqu'aux extrémités orien-

(1) M. *Al. de Humboldt :* De quelques phénomènes physiques et géologiques qu'offrent les Cordilières des Andes de Quito et la partie occi-

tales de l'Asie, au sud-est comme au nord-est. C'est une de ses chaînes qui va former la presqu'île de Malacca, tandis qu'une autre se termine au bord du May-kang ou May-kaoung sous le nom de Kimoys. A l'est, une autre chaîne aux sommets neigeux traverse la Chine et donne naissance à l'île de Formose. C'est probablement un prolongement semblable appartenant au Thian-chan qui va former la presqu'île de Corée et les îles du Japon.

Cet immense système présente des volcans dans quelques points et des roches volcaniques à l'ouest comme à l'est, au nord comme au sud. Nous avons vu que le volcan d'*Aral-toubé* appartient au groupe de l'Altaï; le *Pé-chan* ou Mont-Blanc, appelé aussi *Ho-chan* et *Aghie*, c'est-à-dire montagne de Feu, dépend de la chaîne du Thian-chan : on le nomme aujourd'hui *Khalar*; mais son nom turc est *Echik-bach*, ou tête de chamois. Des relations qui ne sont pas très-anciennes, entre autres celles des missionnaires, nous montrent ce volcan vomissant sans interruption du feu et de la fumée. Au sud de cette montagne, les flancs du Thian-chan sont remplis de cavernes et de crevasses d'où l'on tire une grande quantité de sel ammoniac : suivant une description de l'Asie centrale, publiée à Peking en 1777, ces ouvertures sont remplies de feu au printemps, en été et en automne, de sorte que pendant la nuit la montagne paraît comme illuminée par des milliers de lampes. Alors personne ne peut s'en approcher. Ce n'est qu'en hiver, lorsque la grande quantité de neige amortit le feu, que les indigènes travaillent à ramasser le sel ammoniac. Ce sel se trouve dans les cavernes sous forme de stalactites (1). A l'ouest et à 45 milles du Pé-chan, entre la chaîne du Thian-chan et celle

dentale de l'Himalaya ; Mémoire lu à l'académie des sciences de l'Institut les 7 et 14 mars 1825.

(1) Passage cité par M. *de Humboldt* dans ses Fragmens de géologie et de climatologie asiatiques.

de l'Ala-tau, le lac appelé en kalmouk *Temourtou*, c'est-à-dire le Ferrugineux, en kirghiz *Touz-Koul*, en chinois *Yan-Hai* ou le lac salé, et en turc *Issi-Koul*, le lac chaud, a 17 à 18 lieues de longueur sur 6 à 7 de largeur. Au sud de la chaîne du Thian-chan se trouve le volcan de *Tour-fan*, appelé aussi *Ho-tcheou* du nom d'une ville jadis située auprès et aujourd'hui détruite.

Depuis que M. de Humboldt a fait remarquer qu'il n'existe aucune chaîne servant de liaison entre l'Altaï et l'Oural, cette chaîne doit être considérée comme formant un système, auquel nous donnerons le nom d'*ouralien*, que nous avions donné à l'ensemble des rameaux de l'Oural lorsque nous le considérions comme un groupe. Ce système se compose des monts Ourals proprement dits, qui se distinguent du nord au sud en *Mont-Poyas*, *Oural Verkhotourien*, *Oural d'Iekaterinbourg* et *Oural Bachkirien*. Les rameaux qui s'en détachent sont peu élevés et portent les noms de monts *Obtchei-syrt*, *Ilmen*, *Gouberlinsk*, en Europe, et ceux de *Moughodjar* et d'*Oust-Ourt* en Asie.

On a considérablement exagéré la hauteur des cimes de ce système. Non seulement, dit M. Ferry (1), qui l'a parcourue, la chaîne entière est peu élevée au-dessus du niveau de la mer, mais elle le paraît encore moins qu'elle ne l'est réellement. Cette illusion est l'effet de la grande largeur de la chaîne qui couvre partout un espace de plus de 50 lieues. On n'y trouve point les précipices, les cascades, les torrens, les grands traits qui caractérisent les montagnes très-élevées. On peut ajouter que des opérations récentes de nivellement ont réduit à 1123 mètres la hauteur de 1037 toises que l'on avait l'habitude d'accorder au *Pavdinskoï-Kamen*. Cependant les recherches géologiques faites

(1) Voyez l'article *Ourals* (*monts*), dans la Géographie physique de l'Encyclopédie méthodique, tom. V.

en 1828 par MM. E. Hoffmann et G. de Helmersen dans la partie méridionale des monts Ourals, prouvent que la chaîne occidentale qui est la plus élevée atteint 3500 à 4000 pieds (1137 à 1299 mètres).

Cette partie des monts Ourals est composée de trois chaînes parallèles dirigées du nord-est au sud-ouest, et séparées par deux vallées dont la plus large est celle de l'Oural ou de l'Iaïk. La chaîne occidentale est composée de granite, de gneiss, de micaschiste et d'une roche essentiellement siliceuse appelée quarzite. La *Belaïa*, rivière de 200 à 220 lieues de cours, la traverse pour aller se jeter dans la Kama; il en est de même de l'*Oufa* qui parcourt un espace d'environ 130 lieues et qui est le principal affluent de la Belaïa. L'*Ouï*, rivière de 70 lieues, et plusieurs autres moins considérables traversent les monts Ilmen. L'*Iaïk* ou l'*Oural* est un fleuve dont le cours tortueux a plus de 700 lieues de longueur. Dans sa partie supérieure, ses bords sont hérissés de rochers escarpés et très-hauts, formés de serpentines et de diorites aurifères; mais en s'approchant de la mer Caspienne ils deviennent plats et ses eaux serpentent à travers des steppes arides et couvertes d'efflorescences salines. C'est par plusieurs bras, dont trois principaux, qu'il se jette dans la mer. Aux approches de l'hiver, ce fleuve devient extrêmement poissonneux. On croit que l'Oural est le *Rhymnus* des anciens.

Dans la chaîne orientale dominent des granites riches en beaux minerais de fer et de cuivre. Les monts Ilmen, composés principalement de granite-gneiss au milieu desquels se trouvent des syénites, des pegmatites, des quarzites et des calcaires grenus, ont été signalés depuis peu comme renfermant de très-gros zircons et corindons : quelques uns de ceux-ci en prismes hexaèdres ont jusqu'à 3 pouces de diamètre. Sur les bords de la Belaïa, entre la chaîne occidentale et moyenne, et sur le côté oriental des monts *Irendik*,

on remarque l'association des roches de talc schistes, diorites et serpentines. Ces dernières roches, dans plusieurs localités, renferment des dépôts de cuivre et d'or; c'est à leur décomposition et à celle du schiste siliceux que sont dues les alluvions qui fournissent par le lavage la plupart de l'or que l'on tire de cette contrée. Elles sont ordinairement situées dans des vallons entourés de sommités de diorite, roche qui passe à la serpentine. Quelques montagnes que nous n'avons point encore nommées, telles que celles de *Ouachkovsk*, sont granitiques; celles de *Tachkou-targavsk* et celles de *Maldakavsk* sont composées de diorites, de schiste talqueux et de granites à grain fin.

Les mines de fer sont extrêmement abondantes dans les monts Ourals : une seule localité suffira pour en donner une idée. La montagne de Blagodat, située dans la chaîne orientale, sur le versant asiatique, est une butte conique d'environ 240 mètres de hauteur au-dessus de la petite rivière de la *Kouchva*. « Sa forme arrondie, son sommet « conique et son isolement, la rendaient remarquable avant « que l'on eût commencé l'exploitation des mines qu'elle « recélait; et les travaux que l'on y a faits lui donnent une « forme encore plus pittoresque. Près de la moitié du cône « a conservé ses arbres et sa verdure; une partie de l'autre « moitié est dépouillée de la forêt qui la couvrait, et sillon- « née de chemins pour les diverses exploitations; le reste « de la montagne, depuis le pied jusqu'au sommet, est « taillé en gradins d'une hauteur prodigieuse, et disparaîtra « peu à peu sous les marteaux des mineurs. Mais des siècles « s'écouleront avant que l'on soit dans le cas d'attaquer les « parties de la montagne qui sont encore intactes. Cepen- « dant, comme les forges de la Kouchva, de la Toura et « plusieurs autres tirent de Blagodat le minerai qu'elles « travaillent, la quantité de fer que cette montagne fournit « chaque jour s'élève à plus de 1000 quintaux et à peu près

« le double de minerai. La masse métallique dont la mon-
« tagne est presque entièrement formée, s'enfonce au-des-
« sous du niveau de la rivière à une profondeur que la
« sonde n'a pas pu mesurer ; lorsqu'en suivant le mode
« actuel d'exploitation, la montagne sera totalement rasée,
« loin que la mine soit épuisée, elle n'aura pas même donné
« la moitié du métal qu'elle contient (1). »

A l'est des monts Moughodjar commence une région remarquable en ce qu'elle est dépourvue de montagnes et de collines, et qu'elle est couverte de petits lacs jusque sur les bords de l'Irtyche, c'est-à-dire jusqu'à la naissance de l'Altaï. Cette région comprend deux groupes principaux de ces lacs : celui du *Balek-Koul* et celui du *Koum-Koul* au sud du précédent ; elle indique, d'après M. de Gens, une ancienne communication d'une masse d'eau avec le lac *Ak-Sakal*, encore plus au sud, et dans lequel se jettent le *Tourgaï* et le *Kamichloï-Irghiz*, rivières peu importantes, ainsi qu'avec le grand lac Aral. « C'est, ajoute M. de Hum-
« boldt (2), comme un sillon que l'on peut suivre au nord-
« est au-delà d'Omsk entre l'*Ichim* et l'Irtyche à travers la
« steppe de Baraba, où les lacs sont si nombreux, puis au
« nord au-delà de l'Ob à Sourgout, à travers le pays des
« Ostiaks de Berezof jusqu'aux côtes marécageuses de la
« mer Glaciale. Les anciennes traditions que les Chinois
« conservent d'un grand *lac Amer* dans l'intérieur de la
« Sibérie, lac que traversait le cours du Ieniseï, se rap-
« portent peut-être au reste de cet antique épanchement
« du lac Aral et de la mer Caspienne au nord-est. Le des-
« séchement de la steppe de Baraba que j'ai vue en allant de
« Tobolsk à Barnaoul, augmente constamment par la cul-
« ture ; et l'opinion que M. Klaproth a énoncée relative-

(1) *Ferry* : Article Ourals (monts), dans la Géographie physique de l'Encyclopédie méthodique.

(2) Fragmens de géologie et de climatologie asiatique.

« ment à la *mer amère* des Chinois est de plus en plus « confirmée par les observations géognostiques faites sur « les lieux. Comme s'ils eussent été assez heureux pour de- « viner l'ancien état de la surface de notre globe lorsque « les cours d'eau et l'évaporation ne présentaient pas les « mêmes phénomènes qu'aujourd'hui, les Chinois nomment « la plaine salée qui entoure l'oasis de Hami, au sud du « Thian-chan, la *mer desséchée* (Han-Haï) (1). »

Le *système caucasique* se compose de deux groupes distincts : celui du Caucase au nord, et celui du Taurus au sud. Le premier s'étend depuis la mer Caspienne jusqu'à la mer Noire; il est formé d'une chaîne dirigée du sud-est au nord-ouest. Un de ses rameaux au sud va se rattacher au second groupe, composé des monts *Taurus* qui se dirigent vers l'ouest, et des monts *Elvend* qui prennent la direction du sud-est. On peut y rattacher aussi le groupe du *Liban*, bien qu'il en soit séparé par la vallée qu'arrose l'Oronte. Si le versant européen ou septentrional du Caucase ne présente que des vallées étroites arrosées par de nombreux cours d'eau, il n'en est pas de même du versant asiatique ou méridional : sur celui-ci le bassin du *Kour*,

(1) M. *Klaproth* (Mémoires relatifs à l'Asie, t. II, p. 343) donne l'extrait du *Yuan Kian loui han*, grande encyclopédie raisonnée, composée d'après l'ordre de Khang hi par les littérateurs du *Han lin yuan*, et publiée en 1711 en 150 volumes. En voici un passage : « *Lieoutchhin* « est éloigné de 1000 li à l'ouest de Khamil. La contrée est traversée par « une rivière considérable, mais le terrain est sablonneux et aride, et « manque d'herbe et d'eau; de sorte que les chevaux et les bœufs avec « lesquels on traverse le pays, périssent d'inanition. De grands vents « s'élèvent tout à coup, et ensevelissent les hommes et les chevaux sous « les sables. Pendant toute la journée, de mauvais esprits et des démons « aériens tracassent le voyageur. On appelle cette contrée *Han-haï* ou « la *mer Salée*. La rivière mentionnée coule vers l'occident, et se perd « dans les sables mouvans. Une chaîne de petites collines s'étend le long « de son cours; on dit qu'elle a été formée par les sables accumulés par « les tourbillons. Au nord du chemin est le *Ho yan chan* ou le *mont* « *Enflammé*, qui est de couleur de feu. »

dirigé de l'ouest à l'est vers la mer Noire, n'a pas moins de 150 à 180 lieues de longueur. A l'opposé se trouve celui du *Rioni* dont les eaux se déchargent dans la mer Noire, et qui a environ 50 lieues de longueur.

Le massif du Caucase se divise dans toute sa longueur en plusieurs bandes parallèles; la plus haute, celle du milieu, dont les cimes sont couvertes de neiges éternelles, est granitique; les deux autres sont composées de schiste argileux auquel sont subordonnées des masses de porphyre dont la structure est basaltique. Aux bandes schisteuses succèdent des bandes calcaires dans lesquelles on remarque des filons métalliques.

Le *système arabique*, entièrement séparé du précédent, comprend les différens groupes qui s'élèvent au milieu des déserts sablonneux de l'Arabie. Ces groupes sont au nombre de trois: 1° celui du *mont Sinaï*, le moins important par son étendue, mais le plus considérable par son élévation; 2° celui de *Tehama*, dont la principale branche s'étend généralement du nord au sud, et qui projette vers le nord-est plusieurs rameaux; 3° celui d'*Oman*, qui borde le littoral du golfe d'Oman et du golfe Persique. Le second groupe passe pour être généralement granitique.

Le *système indien* est séparé de l'himalayen par le cours du Gange. Ses principaux groupes sont les monts *Nilgherry*, les *Ghattes occidentales*, les *Ghattes orientales* et les monts *Vindhia*. On peut regarder comme appartenant à ce système les montagnes de l'île de Ceylan.

« Pour nous former une idée exacte des températures si opposées qui règnent en Asie, commençons par distinguer les *cinq grandes régions physiques* entre lesquelles la nature a partagé cette partie du monde. »

La *région centrale* est un assemblage de plateaux et de plaines compris principalement entre les monts Bolor à l'ouest, le Thian-chan et l'Altaï au nord, les monts Hima-

laya au sud et l'Ala-chan à l'est. On y remarque, à l'occident, le plateau de la *Petite Boukharie*, au sud celui du *Tibet occidental* et celui du *Tibet oriental*, à l'est celui de la *Mongolie*, et au nord celui de *Bichbalik* et celui de la *Dzoungarie*. On peut y comprendre aussi le vaste désert de *Gobi* ou de *Chamo*, dans lequel on ne voit que des lacs salés, de petites rivières qui se perdent dans des sables, et, pour rappeler le souvenir de la végétation, quelques pâturages ou quelques buissons chétifs. Dans toute cette région, située entre le 28e et le 50e parallèle, l'hiver est très-long et l'été fort court : cette saison y développe une chaleur insupportable, augmentée encore par la répercussion des sables dans les déserts.

« Deux grandes régions s'appuient, l'une au sud, l'autre au nord, à la précédente. Semblable à un magnifique parterre de fleurs, sur lequel l'art du jardinier a concentré les rayons du soleil, la *région méridionale* ou l'*Inde*, garantie des vents glacés du nord par les montagnes du Tibet, s'incline fortement vers les tropiques et l'équateur. Arrosé par de nombreux et larges fleuves, son riche sol reçoit toujours les feux du soleil, et s'imprègne des exhalaisons d'une mer que l'hiver jamais n'enchaîne.

« Quel contraste entre ces contrées fertiles et les tristes solitudes de la *région septentrionale*, de cette vaste Sibérie qui, tout entière penchée vers le pôle et vers la mer Glaciale, n'aspire jamais la douce haleine des vents du tropique, et dont l'atmosphère ne reçoit des mers voisines que des particules chargées du froid polaire !

« La nature a donné à chacune de ces régions un caractère physique que l'industrie humaine ne réussira jamais à changer, ou seulement à modifier d'une manière sensible. Tant que durera l'équilibre actuel du globe, les glaces s'amoncelleront dans les embouchures de l'Obi et de la Léna ; les vents siffleront dans les déserts de Chamo, et le

Tibet ne verra point les neiges de ses Alpes disparaître devant les rayons du soleil qui, à si peu de distance, brûle les régions du tropique. Ainsi le Tatare est appelé à la vie agricole et pastorale, comme le Sibérien à la chasse. L'Inde, en apparence plus heureuse, doit en grande partie à son climat cette mollesse, cette indolence qui appelle les brigands étrangers et la tyrannie domestique.

« Il nous reste encore à considérer deux grandes régions, l'*orientale* et l'*occidentale*. La première, qui se confond insensiblement avec la région centrale, présente trois parties distinctes. Une large chaîne de montagnes, couvertes en partie de neiges éternelles, s'étend du plateau de Mongolie jusqu'en Corée. Au nord de ces montagnes, l'Amour se tourne d'abord vers le sud-est, mais bientôt vers le nord-est. Cette dernière exposition est la plus froide possible dans la zone tempérée boréale. D'ailleurs le sol paraît y être très-élevé. Ces contrées, désignées communément sous le nom de *Tatarie chinoise*, ressemblent à l'Asie septentrionale, quoiqu'elles soient situées sous les latitudes de la France. La masse du froid qui, pour ainsi dire, couve sur la Tatarie, et d'un autre côté la température constante du Grand-Océan, jointe à une exposition directement orientale, donnent à la Chine propre un climat moins chaud que celui de l'Asie méridionale; ce vaste pays, quoiqu'il dépasse un peu le tropique et ne s'élève guère au-delà du 40e degré de latitude boréale, renferme tous les climats européens.

« La troisième partie de la région orientale de l'Asie est formée par cette prodigieuse chaîne d'îles et presqu'îles volcaniques qui s'élèvent à peu de distance du continent, et présentent comme une immense haie contre laquelle la fureur de l'Océan vient se briser. Voisine d'un côté des régions du tropique, de l'autre du froid plateau de l'Asie centrale, et environnée d'un élément tumultueux et incon-

stant, cette région maritime, inséparable du continent asiatique, présente nécessairement d'innombrables variations de température.

« La *cinquième grande région* de l'Asie se détache plus qu'aucune des autres de la masse du continent. La mer Caspienne, le Pont-Euxin, la Méditerranée et les golfes Persique et Arabique donnent à l'*Asie occidentale* quelques ressemblances avec une grande péninsule. On pourrait, avec quelque degré de vérité, dire que cette région est aussi opposée à la région orientale que celle du midi l'est à celle du nord. L'Asie orientale est en général humide; l'occidentale est sèche, et même en quelques endroits aride; l'une a le ciel orageux et souvent nébuleux; l'autre jouit de vents constans et d'une grande sérénité d'atmosphère; l'une a des chaînes de montagnes escarpées, que séparent des plaines marécageuses; l'autre est composée de plateaux en grande partie sablonneux, et peu inférieurs en élévation aux chaînes de montagnes qu'ils portent sur leur dos, et de plaines basses, dont nous parlerons bientôt. Dans l'Asie orientale, on voit les fleuves de long cours se suivre de très-près, tandis que dans l'Asie occidentale il n'y en a que deux ou trois d'un volume considérable, mais, en revanche, beaucoup de lacs sans écoulement. Enfin, la proximité de l'immense foyer de chaleur que renferme l'Afrique, donne à une grande partie de l'Asie occidentale une température bien plus chaude que celle dont jouit même l'Asie méridionale. »

C'est ici que nous devons faire remarquer que tout l'espace compris entre les monts *Alatau*, *Tchingistan* et *Mougodjar*, jusqu'aux bords de la mer Caspienne et jusqu'au dernier coude que forme le Djihoun ou l'Amou avant de se jeter dans le lac Aral, c'est-à-dire toute la contrée qu'on a toujours appelée jusqu'à présent *plateau de la Tatarie*, loin de pouvoir être considéré comme un plateau, forme

au contraire une vaste dépression dans laquelle le niveau de la mer Caspienne et celui du lac Aral sont les parties les plus basses : de telle sorte que les eaux de la mer Caspienne sont à 300 pieds au-dessous du niveau de l'Océan, et celles du lac Aral à 192 pieds (1). Mais cette dépression ne cesse point au bord oriental de la mer Caspienne, elle se continue en Europe : Astrakhan est à 50 toises au-dessous des eaux de l'Océan ; les bords de ce vaste bassin se relèvent insensiblement : d'un côté en suivant les rives du Terek, du Manytch, de la Sarpa et du Volga, jusqu'aux collines qui s'étendent depuis la rive gauche de ce fleuve jusqu'à Orenbourg, de sorte que cette ligne est exactement au niveau de l'Océan, tandis que tout le terrain qui s'étend à l'est de cette ligne s'incline vers la mer Caspienne (2).

« La formation de ce creux, de cette grande concavité « de la surface, dans le nord-ouest de l'Asie, me paraît, dit « M. de Humboldt, être en rapport intime avec le soulève- « ment des montagnes du Caucase, de l'Hindou-Kho et du « plateau de la Perse, qui bordent la mer Caspienne et le « Maveralnahar au sud ; peut-être aussi plus à l'est, avec « le soulèvement du grand massif que l'on désigne par le « nom bien vague et bien incorrect de Plateau de l'Asie « centrale. Cette concavité de l'ancien monde est un *pays-* « *cratère*, comme le sont sur la surface lunaire Hipparque, « Archimède et Ptolémée, qui ont plus de 30 lieues de « diamètre, et qu'on peut plutôt comparer à la Bohême « qu'à nos cônes et cratères des volcans (3). »

M. de Humboldt pense que ce grand affaissement de

(1) Ces faits sont attestés par les mesures barométriques de MM. Hoffmann, Helmersen, de Humboldt et Gustave Rose.

(2) Voyez ce que nous avons dit tom. VI, pag. 395. Voyez aussi notre carte physique et géologique de l'Europe. J. H.

(3) *De Humboldt :* Fragmens de géologie et de climatologie asiatiques, pag. 10 et suivantes.

l'Asie occidentale continuait autrefois jusqu'à l'embouchure de l'Obi et à la mer Glaciale par une vallée qui traversait le désert de Kara-Koum et les nombreux groupes d'oasis des steppes des Kirghiz et de Baraba. Son origine lui paraît plus ancienne que celle des monts Ourals. Une chaîne dont la hauteur est si peu considérable, dit-il, n'aurait-elle pas entièrement disparu, si la grande fissure de l'Oural ne s'était pas formée postérieurement à cet affaissement? Par conséquent, ajoute-t-il, l'époque de l'affaissement de l'Asie occidentale coïncide plutôt avec celle de l'exhaussement du plateau d'Iran, du plateau de l'Asie centrale, de l'Himalaya du Kouen-loun, du Thian-chan et de tous les groupes de montagnes dirigés de l'est à l'ouest; peut-être aussi avec celle de l'exhaussement du Caucase et du nœud de montagnes de l'Arménie et d'Erzeroum. Enfin aucune partie du monde, sans même en excepter l'Afrique méridionale, n'offre une masse de terre aussi étendue et soulevée à une si grande hauteur que l'Asie intérieure.

« Pour donner plus de précision à ces esquisses générales des régions physiques de l'Asie, il est utile de classer les rivières de ce continent d'après leurs bassins respectifs; c'est ce que nous avons fait dans le tableau suivant, dans lequel on indique aussi la longueur approximative du cours de chaque fleuve et de leurs principaux affluens (1).

Bassin de la mer Glaciale; pente septentrionale du plateau de la Mongolie.

	Longueur en myriamètres		
	suivant Malte-Brun.	d'après nos calculs.	Longueur en lieues géograph.
L'Ob ou l'Obi	347	330	742
{ L'Irtyche	210	250	562
{ ..... Le *Tobol*	80	95	213

(1) Les fleuves sont en MAJUSCULES; leurs affluens devant des accolades; les affluens de ceux-ci en *italiques*; les rivières sur le même alignement que les fleuves.

	Longueur en myriamètres suivant Malte-Brun.	Longueur en myriamètres d'après nos calculs.	Longueur en lieues géograph.
Le Iéniseï	340	350	787
La Toungouska supérieure	132	160	360
La Toungouska moyenne	»	90	202
La Toungouska inférieure	137	180	404
Le Piasina	41	48	108
La Chatanga	48	55	123
L'Olenek	75	125	281
La Lena	334	300	675
Le Viliouï	100	110	247
Le Vitim	»	125	281
L'Aldan	125	125	281
L'Olekma	»	115	258
La Iana	49	75	169
L'Indighirka	108	130	292
La Kovyma	120	120	370
Bassin septentrional du Grand-Océan; pentes orientales de la Sibérie et du plateau de la Mongolie.			
L'Anadyr	70	90	202
Le Kamtchatka	40	60	135
L'Amour ou Sakhalian-oula	294	300	675
Le Soungari	100	110	247
La Chilka	»	40	90
Bassin de la mer de Chine, faisant partie du bassin du Grand-Océan; pente orientale du plateau du Tibet.			
Le Hoang-Ho (le fleuve Jaune)	320	400	900
Le Yang-Tséu-Kiang (le fleuve Bleu)	368	295	664
Idem en remontant jusqu'à la source du Kin-cha-Kiang	»	466	1048
Le Kin-cha-Kiang	»	171	385
..... Le *Yaloung-Kiang*	»	111	250
Le Han-Kiang	120	115	258
Le Ta-Kiang, qui prend à Canton le nom de fleuve Tchou-Kiang	»	93	209
Pentes méridionales du plateau du Tibet.			
a) *Bassins de la mer de Chine et du golfe de Siam.*			
Le May-Kang ou *Cambodge*	300?	330	743
Le Meï-Nam	250?	140	314
b) *Bassin de l'océan Indien.*			
L'Iraouaddy	290?	311	700
Le Burampouter ou Brahmapoutre	200	275	619

	Longueur en myriamètres suivant Malte-Brun.	Longueur en myriamètres d'après nos calculs.	Longueur en lieues géograph.
Le Gange	250	260	585
Le Mehenedy	»	115	259
Le Godaveri	90	124	279
Le Vourda	»	45	101
Le Mandjera	»	62	139
Le Kisnah	86	106	238
Le Nerbedah	81	110	247
L'Indus ou *Sind*	195?	270	607
Pentes et bassins de l'intérieur de l'Asie.			
a) *Bassin du lac Aral.*			
Le Syr ou Sioun	110	160	360
L'Amour ou Djioun	145	200	450
b) *Dans la Petite Boukharie, entre les monts Bolor, Thian-chan et Koulkoum.*			
Le Yarkand	100	120	370
c) *Bassin du lac Baïkal.*			
Le Selenga	76	100	225
Pentes de l'Asie occidentale ou *du Caucase, de l'Ararat, du Taurus*, etc.			
a) *Vers la mer Caspienne.*			
Le Kour ou Mevari	46	80	180
L'*Aras*	42	75	170
b) *Vers le golfe Persique.*			
L'Euphrate (jusqu'au golfe)	185	225	506
Le *Tigre*	100	130	292
c) *Vers le golfe Arabique.*			
Aucune rivière et peu de ruisseaux.			
d) *Vers la Méditerranée et l'Archipel.*			
L'Oronte	28	36	81
Le Buïuk-Meïender	40	37	83
e) *Vers la mer Noire.*			
Le Sakaria (*Sangarius*)	40	35	79
Le Kisil-Irmak (*Halys*)	54	76	171
Le Rioni ou Phasis	21	23	52

« En faisant entrer dans le compte toutes les rivières

marquées sur les cartes d'Asie, nous avons estimé ainsi qu'il suit la proportion des volumes, ou, pour parler plus exactement, des superficies des eaux courantes de cette partie du monde.

	Myriamètres.
Le total pris pour unité	1,00
Les fleuves de Sibérie { coulant vers le nord.	0,31
Les fleuves de Sibérie { — l'est	0,02
— de la Chine et de la Tatarie chinoise	0,15
— de toute l'Inde	0,27
— du centre de l'Asie	0,08
— de la Turquie d'Asie	0,10
— de la Perse (avec l'Arménie)	0.06
— de l'Arabie	0,03

« Pour conclure de ces données si un tel pays est plus sec qu'un autre, il faut avoir égard aux surfaces respectives. L'Arabie, par exemple, est certainement beaucoup plus sèche que la Perse ou la Turquie; mais l'Inde et la Chine ne sont pas moins copieusement arrosées que la Sibérie; c'est la moindre étendue des surfaces qui cause la différence entre le volume des eaux.

« Le continent de l'Asie, étant une masse de terres très-considérable et peu entrecoupée de mers, doit naturellement contenir dans son intérieur de grands amas d'eau. Elle entoure même en grande partie le plus grand lac connu; nous voulons parler de la mer Caspienne. En général, les lacs de l'Asie se distinguent par leurs eaux salées, saumâtres ou sulfureuses; il y en a aussi beaucoup qui n'ont point d'écoulement. Déjà l'Asie mineure nous offre, à cet égard, un échantillon du grand continent dont elle fait partie. L'intérieur de l'Anatolie et de la Caramanie renferme une suite de lacs salés et sans écoulement; celui de *Tazla* ou *Touzla*, appelé aussi *Salato*, est d'une longueur très-considérable: il a 14 lieues de longueur sur 2 de largeur. En remontant vers les parties les plus élevées de l'Asie occidentale, nous voyons les lacs de *Wan* et d'*Ourmia* dont les eaux salées ou saumâtres s'étendent sur un vaste

espace ; ils ont environ 60 lieues de circuit. Dans la Syrie, plusieurs lacs de cette nature se succèdent le long de la chaîne du Liban et de l'Anti-Liban; l'un des plus célèbres phénomènes de ce genre, c'est le lac *Asphaltite*, ou la mer Morte, dans la Palestine, qui a les eaux bitumineuses, et qui recouvre une étendue de 60 à 70 lieues carrées (12 à 15 myriamètres carrés).

« L'*Arabie* entière n'a d'autres lacs que ceux formés par le confluent des eaux de pluie ou de sources, qui se perdent ou s'imbibent dans le sable. Mais toutes ces eaux ont extrêmement peu d'étendue. Les déserts de la *Perse*, si semblables d'ailleurs à ceux d'Arabie, nous offrent le même genre de lacs, mais plus grands. Celui de *Zéreh*, dans l'Afghanistan, couvre une étendue de 140 lieues carrées, et reçoit une rivière dont le cours est de 150 lieues (66 myriamètres), sans compter d'autres petites.

« Le penchant occidental de l'Asie est couvert de lacs salés et sans écoulement. La *mer Caspienne* occupe une étendue de 16,850 lieues carrées, ou 3139 myriamètres. C'est le plus grand lac salé qui soit connu, et on peut hardiment dire qu'il y ait sur le globe. Le lac ou la *mer d'Aral*, de 1280 lieues carrées; le *lac Amer* (*Kouli-deria* ou *Adgi-Kouyoussi*), qui communique à la mer Caspienne; ceux d'*Aksakal*, de *Balkhach-noor*, ou *Palcati*, et un nombre de moindres lacs salés ou du moins saumâtres, distinguent cette région creusée en entonnoir. »

L'opinion qui considère le lac Aral comme une antique dépendance de la mer Caspienne nous paraît fondée sur des traditions et sur des faits physiques : d'abord le niveau des eaux du premier à 186 pieds au-dessous de l'Océan ; le témoignage des anciens qui placent l'embouchure de l'Oxus et de l'Iaxartes dans la mer Caspienne; l'ancien lit de la mer dont M. Mouraviev a reconnu les traces entre le lac et la Caspienne; enfin le fait attesté par les Kirghiz

au colonel Meyendorff que le lac continue à diminuer d'étendue, confirment également cette opinion. Les collines de 288 pieds qui s'élèvent entre le lac et la mer Caspienne ne sont point une difficulté réelle à cette réunion, puisqu'en supposant les eaux plus hautes, ces collines ne formeraient que de petites îles (1).

La présence de lacs salés ne serait point une preuve suffisante pour attester l'ancien séjour de la mer sur les contrées de l'Asie occidentale : il y a d'ailleurs de ces lacs salés bien au-delà des limites que la mer Caspienne, dans sa plus grande extension, aurait pu atteindre. Cependant nous avons vu que les Chinois conservent la tradition d'un grand *lac Amer* situé dans cette région de lacs, entre le Tobol et l'Obi, région qui ne devait faire qu'une seule mer avec la Caspienne et le lac Aral.

« Les *penchans septentrionaux* de la Tatarie offrent aussi un grand nombre de lacs. Le lac *Tchany*, qui n'a point d'écoulement, et qui a 30 lieues de longueur sur 20 de largeur, est aussi saumâtre, et c'est peut-être le cas de toutes les eaux stagnantes, lorsqu'elles se décomposent en s'arrêtant sur un sol imprégné de matières salines.

« Ces amas d'eau stagnante se retrouvent à un niveau plus élevé sur le vaste plateau de la Mongolie et du Tibet. Ces hautes plaines, entourées de montagnes qui forment le pays des Kalmouks, renferment beaucoup de lacs sans écoulement qui reçoivent de petites rivières. Le *Dzaisang*, lac qui se trouve près des montagnes d'où sortent l'Irtyche et l'Obi, reçoit une rivière dont le cours est de 70 à 80 lieues. La plaine élevée entre les monts de Mongolie et ceux du Tibet, entre les deux sommets de l'Asie, est remplie de rivières souvent assez considérables qui se

(1) Voyez ce que nous avons dit dans la note 6 de la page 251 du tome Ier de cet ouvrage.

perdent dans le sable, ou qui alimentent des lacs sans écoulement, comme le *Yarkand*, qui forme le lac de *Lop*.

« Le Tibet, ou le plateau méridional et le plus élevé de l'Asie, est singulièrement riche en lacs, dont un grand nombre n'a point d'écoulement. Le *Tengri* a 300 lieues carrées de surface. Sur deux alignemens, l'un au nord, de 80 lieues, l'autre à l'ouest, de 160 à 170 lieues, on trouve 23 autres lacs qui n'ont point d'écoulement, ou qui coulent l'un dans l'autre. Au nord-est du Tibet, on remarque, entre autres, le *Hoho-nor* ou *Khoukhou-noor*, lac de 260 lieues de longueur, et de 120 de largeur, dans une situation très-élevée, et qui n'a point d'écoulement.

« Le phénomène des lacs sans écoulement est donc commun à toutes les parties occidentales et centrales de l'Asie, mais non pas au nord de la Sibérie, ni à la Chine, ni à l'Inde. Les parties basses de la Sibérie présentent d'immenses marais presque contigus. Les grands lacs de la Chine se trouvent dans les contrées basses et marécageuses du milieu, et ne sont remarquables, pour la géographie physique, que par leur rapprochement : ils semblent confirmer la tradition des Chinois, selon laquelle une partie de ce pays aurait été récemment laissée à sec par la mer, ou plutôt par deux longs golfes formés par les deux fleuves *Hoang-ho* et *Yan-tseu-kiang*. Les deux presqu'îles des Indes n'ont guère de lacs remarquables, encore moins des lacs sans écoulement; preuve manifeste que leur terrain a partout de la pente. »

Ainsi que l'a fait remarquer M. de Humboldt, l'Asie continentale n'offre à l'irradiation solaire qu'une très-petite portion de terres placées sous la zone torride. Ses parties situées dans la zone tempérée ne jouissent conséquemment pas de l'effet des courans ascendans que la position de l'Afrique rend si bienfaisans pour l'Europe. Sa position orientale par rapport à cette partie du monde est encore

une cause puissante de froid. De vastes systèmes de montagnes dirigées de l'est à l'ouest, et d'une élévation considérable, s'opposent, sur de grandes étendues, à l'accès des vents méridionaux; des plateaux élevés qui s'étendent du sud-ouest au nord-est en traversant et bordant de basses régions, accumulent et conservent les neiges jusqu'à la fin de l'été, et agissent par des courans descendans sur les pays voisins dont ils abaissent la température. « Ils varient, dit « M. de Humboldt, et *individualisent* les climats à l'est des « sources de l'Oxus, de l'Alatau et du Tarbagataï dans « l'Asie centrale, entre les parallèles de l'Himalaya et de « l'Altaï. »

« C'est à cette conformation du terrain qu'il faut attribuer ces vents à période constante qui règnent même dans l'intérieur de l'Asie. Nous ne parlons pas des moussons de l'Inde, qui dépendent du mouvement annuel du soleil, mais de cette longue durée du même vent qu'on observe encore dans les contrées éloignées du tropique. Elle vient de ce qu'il n'y a point de golfes ni de mers dont les exhalaisons et les courans puissent altérer la nature du vent ou changer sa direction. Les vents glacés de la Sibérie remontent jusqu'aux sommets du centre, et, s'ils sont assez élevés pour dépasser les premières chaînes, ils peuvent s'étendre jusqu'aux sommets du Tibet. Le vent d'est, chargé de brouillards, couvre dans le même instant toute la partie basse de la Chine. Mais à mesure que l'on s'enfonce dans la zone tempérée, toute régularité dans les mouvemens si intimement combinés de l'Océan et de l'atmosphère, cesse peu à peu. Ainsi, au Japon, l'on voit le froid et la chaleur, les orages et le calme se succéder presque avec la même rapidité que dans la Grande-Bretagne. La Chine est soumise à ces variations moins sensibles que la Hollande éprouve, soit par l'humidité des vents maritimes, soit par la siccité de ceux qui ont passé sur les terres. Enfin, si l'on

pénètre des pays orientaux tempérés vers le centre, les saisons deviennent toujours plus constantes, mais aussi en proportion plus froides. Ce sont exactement les mêmes changemens qu'on éprouve en allant de l'occident à l'orient en Europe. »

MM. G. Rose et A. de Humboldt ont constaté par un grand nombre d'expériences deux faits qui sont caractéristiques de l'Asie septentrionale : le premier, c'est la sécheresse de l'atmosphère; le second, la basse température du sol. La sécheresse est surtout très-remarquable à l'ouest de l'Altaï, entre l'Irtyche et l'Obi, lorsque les vents du sud-ouest ont long-temps soufflé de l'Asie centrale, où les plateaux n'ont cependant pas 200 toises d'élévation au-dessus du niveau de l'Océan (1). Quant au froid qui règne, même pendant l'été, dans les mêmes régions à 5 ou 6 pieds de profondeur au-dessous de la superficie du sol, il n'est pas moins extraordinaire : les deux savans que nous venons de nommer, observèrent aux mois de juillet et d'août 1829, à midi, pendant que la température de l'air était de 5 à 30 degrés du thermomètre centigrade, plusieurs puits peu

(1) Voici la description que M. *de Humboldt* donne de ces expériences faites comparativement avec l'*appareil phychrométrique* de M. August, et l'hygromètre de Deluc : « Dans la steppe de Platovskaïa nous avons « trouvé le *point de la rosée*, 4°, 3 au-dessous du point de la congélation; « c'était le 5 août, à une heure après midi, la température de l'air, à « l'ombre, étant 23°, 7. La différence des deux thermomètres sec et « humide, s'élevait à 11°, 7, lorsque, dans l'état ordinaire de l'atmo- « sphère (l'hygromètre de Saussure se soutenant entre 74° et 80°), cette « différence des thermomètres ne s'élève qu'à 5° ou 6°, 2 (le point de la « rosée étant 16°, 2 ou 17°, 5). Dans la steppe de Platovskaïa, la tempé- « rature de l'air aurait dû se refroidir de 28° avant de déposer de la « rosée. L'air entre Barnaour et la célèbre mine du Schlangenberg, dans « une zone renfermée entre les 51° ¼ et 53° de latitude, ne contenait « par conséquent que 16/100 de vapeurs, ce qui correspond à 28° ou 30° « de l'hygromètre à cheveu. C'est sans doute la plus grande sécheresse « qui ait été observée jusqu'ici dans les basses régions de la terre. » (Fragmens de géologie et de climatologie asiatiques, pag. 378.)

profonds dont les eaux étaient à 1° 4′ et 2° 5′, observations qui ont été faites vers le 54e parallèle ; c'est-à-dire sous la latitude de l'Écosse méridionale. Cette température reste la même pendant les froids rigoureux de l'hiver. M. Ad. Erman a trouvé entre Tomsk et Krasnoïarsk, sur le chemin de Tobolsk à Irkoutsk, par 56 degrés de latitude, les sources à 0° et 3°8′, quand l'atmosphère était à plus de 24° au-dessous de zéro ; mais à quelques degrés plus au nord, le sol reste gelé en tout temps à 12 ou 15 pieds de profondeur. A Bogoslovsk, par 55 degrés de latitude, M. de Humboldt a même trouvé à 6 pieds de profondeur, une couche de terre congelée, épaisse de 9 à 10 pieds ; enfin à Iakoutsk le phénomène de la glace souterraine est général et perpétuel, malgré les chaleurs de l'été qui souvent sont insupportables.

« Mais dans l'Asie septentrionale il se présente un autre phénomène, qui devient surtout sensible si l'on compare cette région avec les parties de l'Europe situées sous les mêmes latitudes. Pourquoi le froid de l'Asie septentrionale s'accroît-il toujours en allant vers l'est? Cette augmentation est telle que, sur les côtes de la Manche de Tatarie, situées sous les latitudes de la France, l'hiver commence dès le mois de septembre. Plusieurs causes concourent sans doute à produire ce phénomène. D'abord il s'élève, entre la Corée et les pays sur le fleuve Amour, de vastes montagnes couronnées de glaciers ; un second amas de montagnes plus larges encore sépare l'Amour de la Léna ; toutes les côtes du nord-est présentent d'horribles escarpemens. On peut ajouter que les mers qui environnent ces contrées glaciales sont presque toujours couvertes de brouillards épais et froids qui interceptent et amortissent les rayons du soleil. Une troisième cause pourrait se trouver dans le manque absolu d'habitans, et par conséquent de culture. Dans la Sibérie orientale, d'après

les recensemens officiels, on compte à peine *un* individu par lieue carrée. Néanmoins ces causes ne suffiraient peut-être pas, s'il n'y avait ici lieu d'appliquer une règle générale que nous avons indiquée dans la *Théorie des Climats*(1). Il faut considérer la masse d'air étendue sur un continent comme un ensemble dont la modification générale dépend de toutes les modifications partielles. Si un continent s'étend loin dans la zone torride, la masse d'air échauffée réagit sur la masse tempérée, lui communique une partie de son calorique, et, en le dilatant, la force par-là de s'étendre un peu plus au nord, et ainsi de resserrer les limites du froid; en sorte que les pays se refroidissent vers les pôles, non seulement en raison directe de leurs latitudes, mais aussi en raison inverse de la masse des pays chauds qui leur sont contigus au sud. Voilà pourquoi le voisinage de l'immense masse de terres brûlantes de l'Afrique rend la température de l'Arabie, de la Syrie et de la Mésopotamie plus chaude que naturellement elle ne devrait l'être. Par une raison contraire, l'Amérique septentrionale éprouve jusqu'aux environs du tropique des froids très-vifs; car la masse de ce continent, qui s'étend au-delà du tropique, n'est rien en comparaison avec le reste : donc il n'y a ici aucune masse d'air chaud qui puisse réagir sur les masses tempérées et froides; l'action de la masse froide n'est pas même contre-balancée. Si nous regardons l'Asie, nous la voyons toujours aller en se rétrécissant depuis la Chine jusqu'au détroit de Béring; elle n'a plus ici aucun pays chaud; l'air naturellement froid de ces contrées est encore refroidi par l'influence de la mer Glaciale, que le grand Océan ne peut pas contre-balancer, parce que la mer Glaciale dégorge beaucoup de glaçons par le détroit de Béring; ces glaçons, arrêtés entre les îles Aléoutiennes et les autres

(1) Vol. II, pag. 524 et suivantes.

îles de la mer de Béring, occasionnent les froids brouillards dont la mer est ici couverte, et, par le mouvement général de l'Océan, se portent de l'est à l'ouest, c'est-à-dire de l'Amérique vers l'Asie, où ils s'accumulent dans les golfes.

« Cette redoutable immobilité de la nature physique, ces climats qu'aucun effort d'industrie ne saurait améliorer sensiblement, ces retours réguliers des saisons, cette perpétuité des mêmes cultures, et par conséquent de la même manière de vivre, ont dû influer sur le caractère moral des peuples asiatiques, tant en modifiant uniformément leur système nerveux et musculaire, qu'en frappant leur imagination par le retour des mêmes sensations. Elle a dû contribuer à rendre le Tatare vagabond aussi invariable dans son penchant pour la vie pastorale, que l'Indien l'est dans sa servile indolence, et le Chinois dans son infatigable industrie. Les nations éternelles ne naissent guère sous les climats variables. Mais ce serait se tromper grossièrement que d'attribuer à cette seule cause l'immobilité de caractère que l'on observe chez les nations asiatiques. *Hippocrate*, qui n'a entrevu qu'une partie des faits physiques, s'est bien gardé de leur accorder une influence exclusive.

« Si les peuples de l'Asie, dit-il (1), sont sans courage, « sans énergie, d'une humeur moins belliqueuse et d'un « caractère plus doux que les Européens, c'est en grande « partie à la température toujours égale du climat qu'il faut « l'attribuer. On ne connaît guère ici de différence de cha- « leur et de froid; les deux températures se fondent l'une « dans l'autre. L'âme n'éprouve point ces vives secousses, « ni le corps ces changemens subits qui donnent au carac-

(1) *Hippoc.* de Aërib. aquis, locis, § 85-88, édition (mais non pas *traduction*) de M. *Coray*.

« tère une vigueur agreste et une fougue indocile..... Mais, « ajoute-t-il, une autre raison de l'inertie des Asiatiques « est la nature de leurs lois politiques; ils sont, pour la « plupart, gouvernés par des monarques absolus : et par- « tout où l'homme n'est ni maître de sa personne, ni par- « ticipant au pouvoir législatif, mais soumis à des despo- « tes, il a soin de ne pas passer pour courageux, parce « qu'il sait que cela l'exposerait à de plus grands dangers. « Les sujets y sont contraints d'aller à la guerre, d'en sup- « porter toutes les peines, et de mourir même pour leurs « maîtres, loin de leurs enfans, de leurs femmes et de leurs « amis. Tous leurs exploits ne servent qu'à augmenter et « propager la puissance de leurs despotes; les dangers et la « mort, voilà les seuls fruits qu'ils recueillent de leur bra- « voure. Ajoutez qu'ils sont nécessairement exposés à voir « leurs terres se changer en déserts, tant par les dévasta- « tions de la guerre que par la cessation des travaux : de « sorte que, s'il se trouve parmi eux des esprits courageux, « ils sont détournés de l'usage de leurs forces par la nature « de leurs institutions politiques. Une preuve de ce que « j'avance, c'est que parmi les Asiatiques mêmes, ceux qui « jouissent de quelque liberté politique, et qui par consé- « quent travaillent pour eux-mêmes, sont les plus belli- « queux de tous. »

« Si Hippocrate se croyait obligé de faire des exceptions parmi le petit nombre de pays et de peuples asiatiques que l'on connaissait de son temps, et dont les Sarmates, dans les plaines au nord du Caucase, étaient les plus septentrionaux, comme les Indiens du Pendjab en étaient les plus orientaux, que sera-ce donc aujourd'hui que nous connaissons en Asie une étendue de 30 degrés de plus en latitude, et 80 de plus en longitude? Il faudrait tout l'enthousiasme d'un médecin ou d'un helléniste, étranger à la géographie physique, pour prétendre qu'Hippocrate a de-

viné d'avance l'influence morale du climat de la Sibérie, du Tibet ou de la Chine, contrées dont il ignorait l'existence. Comment Hippocrate aurait-il pu dire des innombrables tribus des Tatares et des Mongols, qu'ils sont moins belliqueux que les Européens? Mais le sens que ce grand écrivain donne au nom d'Asie, diffère entièrement de celui dans lequel nous le prenons; il comprend, dans l'Europe, les *Sarmates* (1), et place expressément les *Égyptiens* et les *Libyens* en Asie (2). Il est donc évident qu'il entendait par *Asie* la partie méridionale et orientale du monde alors connu, et qu'il appliquait le nom d'*Europe* à l'autre moitié, septentrionale et occidentale. Hippocrate, comme Homère et tant d'autres anciens, ne distinguaient que *deux* parties du monde; il les oppose constamment l'une à l'autre, comme le froid au chaud, la sécheresse à l'humidité, la stérilité à la fertilité. Ce point de vue étant une fois bien saisi, on entend Hippocrate sans difficulté; on voit comment il a pu dire que l'Asie, en général, jouit d'un climat plus doux que l'Europe, et que tout y vient plus beau et plus grand (3); on aperçoit aussi d'un coup d'œil tout ce qu'il y a de vague et d'arbitraire dans les applications que les physiologistes ont faites d'un livre dont ils méconnaissaient la thèse la plus essentielle.

« Ne disons donc point que les Asiatiques, en général, sont des peuples efféminés et voluptueux; disons que tel est le caractère de quelques nations de l'Asie méridionale; mais excluons de ce nombre l'Arabe vagabond et le frugal Druse, le féroce Malais et les tribus indomptables des Marattes.

« Nous conviendrons pourtant que les peuples de l'Asie doivent à quelques circonstances géographiques des idées politiques et morales très-différentes de celles qui règnent

(1) De Aër. aqu. loc. § 89. — (2) *Ibid.* § 76. — (3) *Ibid.* § 72, 73.

en Europe. La vie nomade et patriarcale est prescrite par la nature elle-même à beaucoup de nations asiatiques; le pouvoir illimité du père de famille devient donc nécessairement le type du pouvoir des monarques. L'absence des grandes villes, peuplées d'une bourgeoisie industrieuse, empêche qu'il ne naisse chez ces nations aucune idée de pacte social ni de liberté politique. Dans d'autres régions de l'Asie, la fertilité uniforme du sol et la douceur constante du climat, en récompensant trop rapidement le plus léger travail, a étouffé presque dès sa naissance l'énergie de l'esprit humain, qui, pour ne pas se ralentir, a besoin d'être stimulée par le besoin et les obstacles. L'une et l'autre manière de vivre entraînent l'âme et le corps vers une paresse qui, devenue héréditaire, semble annoncer chez les races asiatiques une infériorité générale d'activité et de courage. Cette lenteur d'esprit, en perpétuant quelques maximes vertueuses, pacifiques et hospitalières, éternise aussi l'empire des religions superstitieuses, sous le joug desquelles on voit languir surtout l'Asie orientale et centrale; tandis que le christianisme grec pénètre lentement par le nord, et que le mahométisme reste encore debout dans les régions occidentales. Maintenue par le même esprit de routine dans toute l'Asie, le Japon seul excepté, la polygamie avilit les liens de famille, et désenchante la vie en privant le beau sexe de considération et d'influence, en même temps que, contraire aux lois de la nature (1), elle fait décroître la population et dégénérer les races.

« Cette immobilité du caractère même n'est pas un phénomène particulier à l'Asie; partout où la nature est plus puissante que l'industrie, soit en bien, soit en mal, l'homme reçoit du climat une impulsion invariable et irrésistible. Le pasteur des Alpes, le pêcheur de l'Archipel, le nomade

(1) Comp. vol. II, pag. 647 et 652.

Lapon, l'agriculteur de Sicile, ont-ils changé de caractère? Seulement en Asie, les nations occupant plus d'étendue, les phénomènes de civilisation et de barbarie frappent davantage nos regards.

« Cette même circonstance nous aide à expliquer pourquoi les grands empires sont plus communs en Asie qu'en Europe. Il ne suffit pas de dire que les grandes plaines dont l'Asie est parsemée ouvrent aux conquérans une carrière plus facile; cela n'est vrai que pour les parties centrales; mais combien de montagnes inaccessibles, combien de larges fleuves et de déserts immenses, n'offrent pas à d'autres nations asiatiques des boulevards naturels et des barrières éternelles! Dès qu'une nation asiatique a voulu profiter de ses localités, elle s'est montrée aussi difficile à conquérir que les peuples européens. Les Druses, les Kourdes, les Marattes n'en sont pas les seuls exemples; nous pouvons en citer un plus illustre : la chaîne des monts de l'Assyrie, au nord-est de Babylone, franchie sans difficulté par Alexandre, devint pour l'empire des Parthes un boulevard devant lequel échouèrent les légions de Trajan lui-même. Les grandes conquêtes en Asie ont une autre cause; c'est, comme nous venons de le dire, la grande extension de la même nation. Les capitales de l'Hindoustan, de la Chine ou de la Perse, s'étant rendues à un conquérant, l'immense multitude de tribus, liées par l'usage d'une langue commune, se soumet machinalement au même joug. Ces grands empires une fois établis, leur succession devient presque interminable par des raisons purement morales et politiques. Les nations de l'Asie, trop nombreuses et trop disséminées, ne connaissent point le ressort du véritable patriotisme; elles ne fournissent à leurs chefs que des troupes sans zèle et sans énergie; elles changent de maître sans regret et sans secousse prolongée. Les souverains asiatiques, enfermés dans leurs sérails, n'oppo-

sent qu'un vain faste à l'audace des conquérans : ceux-ci, à peine assis sur le trône, se plongent bientôt dans la même mollesse qui avait causé la chute de leurs prédécesseurs. L'organisation des armées, composées en très-grande partie de cavalerie, et le manque de places fortes, ouvrent le champ à des invasions subites. Tout concourt à rendre facile la conquête totale de ces vastes empires de l'Orient.

« Mais cet état de choses est si peu fondé sur la géographie physique de l'Asie, que nous voyons aujourd'hui l'Inde divisée en plus de cent souverainetés, la Perse démembrée en partie, et la Turquie d'Asie prête à se dissoudre. L'histoire ancienne nous montre toutes les régions de l'Asie originairement partagées en beaucoup de petits royaumes, dans lesquels la volonté du monarque trouvait des bornes dans les droits de la nation : l'Asie a même vu naître plusieurs républiques. La résistance qu'opposèrent Tyr et Jérusalem aux conquérans du monde, n'était pas due, quoi qu'en dise Montesquieu (1), à l'*héroïsme de la servitude*. Les Persans de Cyrus n'étaient pas des esclaves, les Scythes parlèrent au vainqueur de Darius le langage d'hommes libres.

« L'étonnante rapidité des révolutions politiques en Asie tient réellement à un fait dépendant de la géographie physique. « Dans cette partie du monde, dit *Montesquieu* (2), « les nations sont opposées aux nations du fort au faible ; « des peuples guerriers, braves et actifs, touchent immé- « diatement des peuples efféminés, paresseux, timides ; il « faut donc que l'un soit conquis, et que l'autre soit con- « quérant : voilà la raison principale de la liberté de l'Eu- « rope et de l'esclavage de l'Asie. » Il faut combiner cette remarque juste et profonde avec une autre vérité, prouvée

(1) Esprit des Lois. — (2) *Ibid.*, liv. XVII, ch. III.

par la géographie physique, savoir, que l'Asie n'a point de zone tempérée, point de milieu entre les climats très-froids et très-chauds. Les peuples esclaves habitent la zone chaude; les peuples conquérans, les régions élevées et froides. Ces peuples sont les Tatares, les Afghans, les Mongols, les Mandchoux et autres, compris vulgairement sous le nom de *Tatares* chez les modernes, et sous celui de *Scythes* d'Asie chez les anciens. C'est ici une tout autre nature physique et morale : le courage anime leurs corps forts et nerveux; le bon sens est attaché à leurs fibres grossières; point de sciences, de beaux-arts, de luxe; des vertus sauvages, une morale brute, à la vérité, mais profondément gravée dans les cœurs; de l'hospitalité envers l'étranger, de la loyauté envers l'ennemi, une fidélité à toute épreuve envers leur nation et leurs amis; à côté de ces bonnes qualités, l'amour de la guerre, ou plutôt du pillage, de la vie nomade et de l'anarchie. Tels étaient les Scythes, tels sont les Tatares. Ils bravèrent la puissance de Darius; ils donnèrent une grande et sublime leçon à Alexandre-le-Grand; ils entendirent le bruit des armes victorieuses de Rome, mais ils n'en sentirent pas le poids. Plus de vingt fois ils ont conquis l'Asie et l'Europe orientale; ils ont fondé des Etats en Perse, dans l'Inde, en Chine, en Russie. Les empires de Tamerlan et de Tchinghz-Khan embrassaient la moitié de l'ancien continent. Cette vaste pépinière des nations semble aujourd'hui épuisée, il ne reste que très-peu de Tatares formellement indépendans, mais ils sont les maîtres de la Chine, et plutôt les alliés ou les vassaux que les sujets de la Russie.

« Nous remarquerons ici les limites des deux zones dans lesquelles l'Asie est partagée, par rapport à son climat et à ses productions. Si l'on tire une ligne le long du Caucase, autour des bords méridionaux de la mer Caspienne, le long des montagnes qui bornent en partie la Perse vers Cache-

mire, à travers le Tibet; ensuite, en tournant au nord-est, à travers les parties septentrionales jusqu'au nord de la Corée, alors on aura à peu près tracé la limite entre les climats chauds et froids de l'Asie. Il est naturel que les frontières de l'une et l'autre zone se confondent quelquefois. C'est aussi sur les frontières que se trouvent quelquefois des climats semblables à ceux de l'Europe, surtout dans l'Asie occidentale. Généralement parlant, la limite indiquée marque le passage rapide du froid à la chaleur. Le riz et le maïs servent d'aliment aux nations méridionales; le millet et l'orge à celles de la zone froide; sur la limite on trouve des pays à froment. La nature offre aux régions méridionales des fruits délicieux, et en partie des aromates piquans; les contrées septentrionales sont privées même des productions des vergers de l'Europe boréale. La région où habitent les rennes marque, dans le nord et le nord-est (1), le vaste espace qui est et qui sera long-temps inaccessible à toute culture. Les Tatares, les Mongols, et en partie les Persans, doivent au grand nombre de chevaux qu'ils possèdent leur goût pour les courses, le brigandage et la guerre. Dans tout l'Occident, le chameau sert à multiplier les communications commerciales et les relations mutuelles des peuples. L'éléphant, utile à l'agriculture, et jadis si redoutable à la guerre, a influé sur l'antique civilisation de l'Inde. La Chine, privée en grande partie du secours de ces divers animaux, y a suppléé par ces milliers de barques dont ses rivières sont peuplées. Le défaut de bois de construction a obligé l'habitant du plateau central et du nord de l'Asie à se loger dans des tentes couvertes de peaux ou d'étoffes, les unes et les autres provenant de ses troupeaux. Une nécessité semblable a produit le même résultat en Arabie. Au contraire, dans l'Inde et d'autres

(1) Voyez notre Vol. II, liv. XLV, *Géographie zoologique*.

contrées riches en bois, mais surtout en bois de palmiers, l'usage des maisonnettes légères a été trouvé aussi conforme à la paresse des indigènes qu'à la douceur du climat. L'un et l'autre genre d'habitations n'offrant rien de stable, rien de solide, les villes d'Asie disparaissent comme les empires dont elles sont les centres momentanés. Ce caractère général des habitations asiatiques exclut nécessairement le goût des meubles précieux, des tableaux, des statues; ainsi, les beaux-arts n'y feront jamais de grands progrès. D'un autre côté, l'uniforme influence d'un climat qui détermine impérieusement les genres de culture et d'alimens propres à chaque région, l'influence non moins irrésistible des religions superstitieuses, des lois despotiques et des mœurs serviles, bannissent de l'âme de l'Asiatique ces vives et libres émotions qui, en Europe, exaltent un cœur ami des lettres et des sciences. Ainsi les diverses régions de l'Asie offrent partout d'antiques ébauches d'une civilisation à laquelle les avantages et les désavantages physiques impriment un caractère ineffaçable; mais aussi partout cette civilisation s'est arrêtée à un degré bien inférieur à celui qu'ont atteint les peuples de l'Europe moderne. »

L'Asie, comme nous l'avons dit ailleurs, se vante d'avoir donné à l'Europe ses céréales ainsi que la plupart de ses plantes potagères et de ses arbres fruitiers. Cette assertion est sans doute fort exagérée; mais, si l'on doit entendre par-là que la culture des végétaux les plus utiles à l'homme a été importée de l'Asie en Europe, et non pas les végétaux eux-mêmes, on ne fera qu'énoncer une opinion très-probable, fondée sur une autre opinion qui ne l'est pas moins : c'est que l'Asie, attendu l'élévation de quelques unes de ces régions, doit avoir été le plus ancien point de centre de la civilisation. La rhubarbe, objet d'un grand commerce, est originaire de cette partie du monde : elle croît spontané-

ment, çà et là, au milieu des déserts du plateau central, ainsi que le *polystichum barometz*, plante singulière que l'on a classée parmi les fougères, et dont la tige, couverte de longs poils, et la racine tortueuse, prennent sous les ciseaux des formes bizarres, imitent même celle d'un animal, et lui ont valu le surnom d'agneau de Tatarie.

La région septentrionale offre plusieurs zones de végétation bien différentes : près des sources du fleuve Amour, le chêne et le noisetier sont faibles et languissans ; le tilleul et le frêne cessent vers l'Irtyche; le sapin ne dépasse pas le 60e parallèle; d'épaisses forêts de bouleaux, d'ormes, d'érables et de peupliers bordent le cours des fleuves. Le pin cimbro (*pinus cimbra*), qui couronne en Europe la cime des monts, s'élève au milieu des plaines humides de la Sibérie, où il atteint, suivant Gmelin, une taille gigantesque; mais il n'étale toute sa magnificence que sur les terres à l'ouest de l'Ienisseï : à l'est de ce fleuve il diminue de grandeur, et vers le bord de la Lena il ne dépasse guère la taille des arbustes. Le peuplier blanc est tellement commun en Sibérie que Pallas s'étonnait que le coton qu'il porte n'y fût pas utilisé ; le peuplier baumier, qui dans nos jardins n'est qu'un arbrisseau, élève majestueusement sa tige et répand dans les airs les molécules odorantes de ses bourgeons résineux. La Sibérie ne produit ni pommes ni poires : les fruits insipides du poirier sauvage de la Daourie (*pyrus baccata*) et du poirier à feuilles de saule, sont de la grosseur d'une cerise; l'abricot du même pays est d'un goût aigrelet. Le merisier à grappes (*cerasus padus*), qui croît dans la Sibérie méridionale jusqu'au Kamtschatka, porte un petit fruit douceâtre; celui d'un autre arbre (*prunus fruticosa*), commun dans les steppes, sert à faire une sorte de vin. On tire aussi des baies de plusieurs ronces et de diverses airelles une boisson agréable. Un grand nombre de plantes ornées de fleurs brillantes sont indigènes de la

Sibérie : le muguet, la violette, l'ellébore noir, le vératre blanc, l'iris jaune-blanche (*iris ochroleuca*), l'iris des prés (*iris sibirica*), l'anémone, la potentille, la gentiane des marais et l'élégant astragale des montagnes offrent en beaucoup d'endroits l'assemblage des couleurs les plus variées, ou répandent des parfums dont le mélange rappelle les contrées les plus méridionales. Le joli robinier caragan, le daphné altaïque, dont les rameaux velus portent des fleurs d'un beau blanc, l'amandier nain, la gentiane altaïque, l'œillet superbe (*dianthus superbus*) que l'on cultive dans nos jardins, et la valériane croissent sur les flancs des monts Altaï, tandis qu'à leurs pieds fleurissent l'aster de Sibérie aux fleurs bordées d'un violet pourpré, la tulipe sauvage et le rosier à feuilles de pimprenelle. Sur les autres montagnes on trouve la gentiane croisette et la gentiane des neiges; mais c'est en Daourie que la flore sibérienne étale ses principales richesses : les monts se couvrent de deux espèces de rhododendrons, l'un à fleurs rouges et l'autre à fleurs jaunes, d'églantiers, de spirées à feuilles de millepertuis, à feuilles crénelées, à feuilles d'ormes, à feuilles lisses, à feuilles de saule et à feuilles de sorbier; dans les plaines croissent les anémones pulsatiles, vingt espèces de potentilles et de centaurées, la pivoine officinale à fleurs d'un beau rouge, la pivoine anomale dont la racine sert de nourriture, la pivoine à fleurs blanches dont la graine infusée dans l'eau bouillante donne une sorte de bière, et la pivoine à feuilles menues ornée de fleurs couleur de pourpre.

Ces nombreux végétaux et plusieurs autres encore ne dépassent point les limites de la Daourie; ceux qui croissent dans les monts Altaï continuent à se montrer sur les hauteurs qui bordent l'Obi. En remontant l'Irtyche on retrouve quelques plantes des régions élevées de l'Europe; mais dès qu'on passe l'Ienisseï la végétation devient plus

pauvre, et enfin au-delà du cercle polaire jusqu'au bord de l'océan Glacial, aux chétifs arbrisseaux succèdent des mousses et des lichens.

Suivant M. Guillemin, la plupart des plantes qui caractérisent la végétation du nord de l'Asie appartiennent aux familles des *crucifères*, des *cypéracées*, des *gentianées*, des *graminées*, des *légumineuses*, des *ombellifères*, des *renonculacées*, des *rosacées* et des *synanthérées*. Le genre *spiræa* est presque entièrement indigène de la Sibérie; il en est de même du genre *astragalus*.

La végétation de la Mantchourie, de la Corée et du nord de la Chine, diffère essentiellement de celle de la Sibérie et du plateau central. De magnifiques forêts bordent le fleuve Amour; au pied des montagnes qui limitent ces contrées au sud, croissent le mûrier, l'abricotier et le pêcher; leurs flancs sont garnis des mêmes arbres qui peuplent les forêts de l'Europe centrale; les pins couronnent leurs sommets; les plaines basses se couvrent de rosiers, de lis et de muguets; les bords des ruisseaux sont garnis de saules, d'érables et de bouleaux; la lisière des grands bois est ornée de pommiers, d'azeroliers et de massifs de noisetiers. Les mêmes plantes se présentent dans la Corée accompagnées de citronniers et d'orangers; sur les montagnes croissent le ginseng à cinq feuilles (*panax quinquefolium*), dont la racine est considérée par les Chinois comme un précieux analeptique et comme un excellent aphrodisiaque, et le panic millet, dont on obtient par la fermentation une liqueur enivrante, et dont la graine, réduite en poudre, fournit au peuple son principal aliment.

La flore japonaise, malgré la présence de plusieurs végétaux de l'Inde, tels que les genres *amomum canna*, *carissa*, *dioscorea laurus*, etc., présente une singulière analogie avec la flore européenne : on y rencontre des

allium, des *campanulla*, des *carex*, des *euphorbia*, des *iris*, des *veronica*, etc. Les principales espèces particulières au Japon sont le *rhus vernix*, célèbre par le vernis qui en découle, le *lilium japonicum*, le *sophora japonica* et le *spiræa japonica*, toutes célèbres comme ornemens de nos jardins.

La région méridionale de l'Asie offre deux zones de végétation importantes. La seule flore chinoise, si elle était plus connue, pourrait être l'objet d'une longue description. Un arbre à cire, qui n'est pas cependant le *myrica cerifera*, et l'arbre à suif (*croton sebiferum*) offrent à l'industrie une matière recherchée pour l'éclairage; le sumac vernis, le mûrier blanc et le mûrier à papier, le camphrier (*laurus camphora*), le camellier à feuilles étroites (*camellia sasanqua*), dont la feuille fournit par la décoction un parfum recherché pour la toilette des Chinoises, et dont la graine donne une très-bonne huile, le jujubier, le cannellier, la pivoine en arbre (*pæonia moutan*), à laquelle sa beauté a fait donner par les Chinois le surnom de *reine des fleurs;* l'*hortensia*, qui fut long-temps l'une de nos principales plantes d'agrément; le magnifique *aster*, connu sous le nom de *reine Marguerite;* la jolie primevère, introduite depuis peu dans les jardins de l'Europe sous celui de *primula sinensis;* la magnifique légumineuse à fleur couleur de lilas que l'on cultive dans nos parterres et que l'on appelle *glycine sinensis;* plusieurs espèces de magnoliers, entre autres le *pourpre* et le *yulan*, recherchés comme ornemens des jardins, l'*hemerocallis japonica*, qui ressemble au lis par la forme et le surpasse en beauté; enfin un grand nombre de rosiers, le thé (*thea viridis*) et ses diverses variétés, sont les principaux végétaux de la Chine sous le rapport de l'élégance et de l'utilité. Nous ne devons point oublier, parmi ceux qui constituent une branche importante de commerce, l'*illicium anisetum*, qui fournit l'anis étoilé

que l'on emploie dans la préparation de la liqueur appelée anisette.

Dans la presqu'île de Malacca, des forêts où croissent l'aloès, le bois de santal, la casse odorante (*cassia odorata*) et plusieurs autres arbres précieux, conservent toute l'année leur brillante verdure; tandis que dans les plaines et les vallées l'air est embaumé par les exhalaisons d'une innombrable quantité de fleurs. Le teck, arbre dont le bois dur et presque inaltérable est si utile dans les constructions, et dont les fleurs passent pour un bon remède contre l'hydropisie, fait l'ornement des forêts de la Cochinchine, de la presqu'île de Malacca et des bords du Gange. Le plaqueminier bois d'ébène (*diospyros ebenum*), est indigène de la Cochinchine; dans toute l'Indo-Chine, le bananier, l'aloès, le calaba qui fournit la résine employée en médecine sous le nom de *baume-marie*, le nauclée d'orient, dont le bois, d'un beau jaune, est employé à faire des meubles, rivalisent en élévation et en beauté.

Dans l'Hindoustan, le bambou qui forme d'épaisses forêts, s'élève quelquefois à 60 pieds de hauteur et produit un suc utilisé en médecine; l'indigo croît spontanément dans le Goudjérate. Le cocotier doit être cité parmi les arbres les plus précieux de l'Inde; outre l'aliment et la boisson que fournit la noix de coco, le brou filamenteux qui l'entoure sert à calfater les navires et à faire des cordages. Le figuier des pagodes (*ficus religiosa*), dont le tronc atteint 10 à 15 pieds de circonférence, est en vénération chez les Hindous, parce qu'ils croient que Vichnou est né sous son ombrage; le figuier des Indes (*ficus indica*), dont les immenses rameaux retombant à terre y poussent de nouvelles racines, et forment d'une seule tige une vaste forêt, excite l'admiration des voyageurs. Nous devons encore citer plusieurs végétaux bien connus : le balisier, le gingembre, le cardamome et le curcuma. Le poivre noir (*piper nigrum*)

et le bétel (*piper betel*) croissent sur la côte de Malabar. Le *laurus camphora* qui donne le camphre, et le *laurus cinnamomum* qui fournit la cannelle, peuplent les forêts de l'île de Ceylan. L'Inde possède dans la famille des légumineuses un grand nombre de plantes utilisées dans la pharmacie et dans les arts : telles sont le *tamarinier* (*tamarindus indica*), dont le fruit est purgatif; le *moringa oleifera*, qui fournit l'huile de ben; plusieurs espèces de *casses*, enfin le *cæsalpinia sappan*, qui donne une teinture qui rivalise avec celle du bois de Brésil. A côté de ces végétaux remarquables, l'Inde voit croître la plupart des arbres fruitiers de l'Europe. Ceux qui peuplent les forêts appartiennent principalement aux genres *avicennia*, *ægiceras*, *rhizophora*. Près des habitations, les habitans de l'Inde cultivent pour leurs fruits les *mangifera*, les *eugenia*, les *elate* et les *artocarpus* et le mangouste (*garcinia mangostana*) qui donne le fruit le plus délicieux. Nos serres se sont enrichies du *daphne indica*, dont l'odeur est si suave, et nos parcs doivent leur plus bel ornement au beau marronnier (*æsculus hippocastanum*) si répandu aujourd'hui, et qui croît naturellement dans l'État du Neypâl.

Quoique la Perse ait perdu presque toutes ses antiques forêts, la végétation y offre encore de grandes richesses : celle de sa région méridionale et maritime se couvre d'une partie des plantes de l'Hindoustan : les vallées de Schiraz sont garnies de platanes, d'azeroliers, de saules pleureurs et de peupliers d'une hauteur extraordinaire; à l'ombre de ces arbres, l'anémone étale ses teintes d'écarlate et de bleu; le jasmin, ses fleurs d'une éclatante blancheur; les tulipes et les renoncules, leurs couleurs variées. Au nord-est les montagnes sont ombragées de lauriers, de buis et de térébinthes.

Les plaines élevées de la Perse et de la Tatarie produisent une foule de plantes salines. Vers les bords de la mer

Caspienne et de la Méditerranée la végétation prend une physionomie européenne, et les forêts reprennent leur vigueur; en grimpant à travers des bosquets d'églantiers et de chèvrefeuilles sur les flancs inégaux des collines, on est bientôt entouré d'acacias, de chênes, de tilleuls et de châtaigniers; au-dessus d'eux, les sommets se couronnent de cèdres, de cyprès et d'autres arbres verts; le frêne produit la manne, et le sumac croît en abondance. L'indigotier à feuilles argentées (*indigofera argentea*) croît sans art sur les bords du Jourdain; sur ceux de l'Oronte l'olivier s'élève à la hauteur des hêtres; le mûrier blanc fait la richesse du pays des Druses. Dans les plaines qui entourent le Liban on trouve réunis tous les fruits de l'Europe.

L'Arabie offre encore une autre nuance de végétation; les palmiers ombragent de nombreuses oasis; les plaines sablonneuses produisent les mêmes plantes salines que l'Afrique septentrionale, mais les côtes de la mer présentent un aspect plus riche et plus varié. Les ruisseaux qui descendent des montagnes entretiennent sur leurs bords une verdure agréable; un grand nombre de plantes de l'Inde et de la Perse y sont indigènes : tels sont le tamarinier, le cotonnier, le bananier, la canne à sucre et diverses espèces de melons et de courges. Mais l'Arabie heureuse se glorifie de deux arbres précieux : le cafeyer (*coffæa arabica*) et le baumier (*amyris opobalsamum*). Dans les terrains sablonneux on voit croître spontanément le palmier éventail (*corypha umbraculifera*), arbre commun dans les Indes orientales, et le *mimosa nilotica*, qui fournit la gomme arabique et qui se trouve en abondance sur le sol africain. Ainsi, sous le rapport de la végétation, l'Arabie se lie à l'Afrique et à l'Asie orientales.

Pour rendre plus complète cette esquisse de la végétation, nous devons dire que le riz, originaire de l'Inde,

est le principal aliment des peuples de l'Asie méridionale; que le millet et l'orge sont la nourriture de ceux de la zone septentrionale, et que ce n'est que sur la limite des régions que l'on trouve les pays de froment.

Le règne animal est tellement riche en Asie, qu'il est indispensable d'en donner une idée. Sur les côtes méridionales les *zoophytes* brillent des plus vives couleurs : ici ce sont des coralinées roses, vertes, jaunes, bleues, ou d'une teinte pourprée; là des gorgones étalent leurs ramifications en forme d'éventail à côté des rameaux violets de l'alcyon plexaurée; plus loin, la marée en se retirant laisse sur le rivage une foule d'actinies que leurs couleurs variées ont fait nommer anémones de mer, et qui donnent à la plage l'aspect d'un brillant parterre de fleurs : l'holothurie trépan est recherchée à la Chine comme aliment aphrodisiaque.

Les mers qui baignent le continent indien nourrissent les mollusques conchifères les plus remarquables par l'élégance de leurs formes et la richesse de leurs couleurs : tels sont parmi les bivalves la donace à réseau; la cythérée dont les Chinois et les Japonais se servent dans leurs jeux; celle que l'on a surnommée impudique; la belle cythérée pourprée et celle qui sous le nom spécifique de *cedo-nulli* fait l'ornement des collections; la jolie vénus lévantine; l'élégante buccarde cœur-de-vénus; l'arche bistournée, le tridacne gigantesque, dont les deux valves qui servent de bénitiers dans l'église de Saint-Sulpice à Paris ne donnent qu'une faible idée de la taille de cette coquille; la pintadine, qui fournit les plus belles perles fines et la nacre employée dans les arts; la précieuse houlette; le peigne manteau-ducal; les plus belles espèces du genre spondyle, l'huître rayonnée de 8 à 9 pouces de diamètre; la placune vitrée que les Chinois emploient comme vitre. Au nombre des univalves nous citerons l'ombrelle de l'Inde;

la jolie espèce appelée bulle fasciée; l'anostome déprimée; la jolie stomatelle rouge; la scalaire surnommée précieuse; les espèces de troque les plus recherchées; le monodonte connu sous le nom de pagode ou de toit-chinois; le beau turbo marbré et celui qui doit à son intérieur d'un jaune éclatant le surnom de bouche d'or; la fasciolaire orangée remarquable par sa coloration; le rocher tête de bécassine; le grand triton émaillé, qui atteint quelquefois 16 pouces de longueur; le rostellaire bec-droit; le ptérocère araignée; l'éclatant casque rouge; la belle harpe ventrue, dont les côtes pourprées se détachent sur un fond lilas; la mitre papale, la plus grande et la plus belle de son genre; la volute impériale, non moins rare; la belle porcelaine argus; enfin, le précieux cône appelé *cedonulli*.

Si ces mollusques méritent d'être cités, quelques uns comme servant à la nourriture de l'homme, d'autres comme objets de luxe ou comme utiles dans nos arts, nous ne devons point oublier parmi ceux qui, dépourvus de coquilles, habitent les mers de l'Asie, la sèche tuberculeuse, si importante pour les Chinois, qui fabriquent, avec la matière colorante qu'elle sécrète, la substance connue sous le nom d'encre de la Chine.

Une grande variété de zoophytes, tels que les polypiers pierreux, les polypiers coralligènes, les *holothuries* et les *actinozoaires*, garnissent les côtes de l'Asie méridionale et orientale, ainsi que celles des îles qui en dépendent.

Les crustacés des mers méridionales de l'Asie sont les squilles ou mantes de mer, animaux armés de longues arêtes et d'épines, et dont la chair sert communément de nourriture; le palémon carcin, espèce comestible ornée de belles couleurs bleues. Les langoustes, mouchetées de blanc sur un fond bleu; la maïa à crête et la maïa pipa, qui porte ses œufs sur son dos; le matute vainqueur, dont

le corps blanchâtre est parsemé de points rouges, et le crabe bronzé, sont les plus remarquables des animaux de cette classe.

Parmi les poissons des mers asiatiques, se trouvent des *squales* de grande taille, des *balistes*, des *aleutères*, des *chetodons*, des *labres* et des *murenophis*. Le plus célèbre des poissons d'eau douce, celui qui fournit une nourriture abondante et délicate est le *gouramy*. Le Gange nourrit une espèce particulière de *dauphins*, connue de Pline sous le nom de *platynista*.

L'Asie est aussi la patrie d'un grand nombre de reptiles remarquables : l'Euphrate possède une tortue particulière qui offrirait aux habitans de la Turquie asiatique un aliment succulent, si, par un préjugé religieux, ils ne repoussaient sa chair; sur la côte de Coromandel vit la plus grande tortue terrestre que l'on connaisse, c'est celle que l'on a surnommée la *tortue indienne* : sa carapace, d'un brun foncé, a plus de trois pieds de longueur. Le Gange et le Brahmapoutre sont peuplés d'une innombrable quantité de crocodiles vulgaires, et principalement de ceux à long bec, qui appartiennent au genre *gavial*. L'île de Ceylan passait chez les anciens pour être la patrie de ce serpent appelé *amphisbène*, dont le corps desséché et réduit en poudre fut long-temps regardé comme le meilleur spécifique contre les fractures, parce que l'on prétendait que, lorsqu'on coupait ce reptile en deux, leurs moitiés se réunissaient, malgré tous les efforts pour les empêcher de le faire; mais aujourd'hui le nom d'amphisbène est réservé à un genre qui habite l'Amérique. Dans les marais de l'Asie méridionale, l'*hydrophis obscur* et l'*hydrophis à bandes bleues*, espèce de serpens aquatiques, dont la blessure est dangereuse, poursuivent les poissons et les autres habitans des eaux. C'est au Coromandel et au Malabar que l'on trouve, dans les bois et sur les chemins, ce redoutable

naja, surnommé la *vipère à lunettes*, dont la morsure donne en quelques instans la mort, que les jongleurs indiens apprivoisent, et qu'ils font danser au son de la flûte, avec laquelle ils prétendent le charmer; tandis que le peuple réserve à ce reptile une sorte de culte, que le superstitieux Hindous lui porte des alimens dans les lieux qu'il fréquente, que les brahmines le conjurent, et font de sa représentation le principal ornement de leurs pagodes. Les autres reptiles les plus répandus, surtout dans les régions méridionales, sont les *crocodiles bi-carénés*, les monstrueux *pythons*, et l'*oular-limpé* dont la piqûre donne la mort avec des douleurs atroces.

Le *gibbon*, l'un des plus paisibles singes, habite la côte de Coromandel; le *douc*, le plus remarquable des quadrumanes par les vives couleurs de son pelage; et le *Nasique masqué* par la longueur de son nez se trouvent à la Cochinchine; diverses espèces du genre *macaque* peuplent les bords du Gange, le Bengale et l'île de Ceylan. La Sibérie et le Tibet sont la patrie de deux *ours* différens de ceux d'Europe; dans la presqu'île de Malacca, une autre espèce se nourrit de miel, de fruits et de fourmis blanches. C'est dans les forêts qui couronnent les montagnes de la Sibérie que se réfugient plusieurs animaux précieux pour leur fourrure : ces *martes*, ces *hermines*, ces *renards argentés*, et cet écureuil surnommé *petit-gris*. Les Chinois font avec les Russes un commerce lucratif de la dépouille des *loutres* du Kamtschatka. L'Arabie et la Perse nourrissent un *lion* au pelage isabelle. Le *chacal* ne chasse que de petits animaux; le *guépard*, animal carnassier, que l'homme n'a point à redouter, habite les contrées au sud du bassin du Gange; tandis que l'audacieux *tigre*, la *panthère*, et le *léopard* tacheté de noir, sont la terreur de toute l'Asie méridionale.

C'est de l'Inde et de la Perse qu'à la faveur des navires

marchands le *surmulot*, ou le gros rat gris, émigra au XVIIIe siècle en Europe, où il a presque détruit l'espèce indigène noire. C'est dans les contrées les plus méridionales de l'Inde que vit le plus grand et le plus intelligent des éléphans, espèce toute différente de celle d'Afrique, et que l'on voit ces éléphans albinos si recherchés par les princes indiens. Le *rhinocéros* qui vit au-delà du Gange se distingue de celui d'Afrique par son nez, armé d'une seule corne, par sa taille plus grande et ses formes plus massives. Les deux espèces de *chameaux*, celle à une et celle à deux bosses, paraissent appartenir plus particulièrement à l'Asie qu'à l'Afrique. Le *chevrotain porte-musc*, célèbre par le produit odorant qu'il sécrète, dirige ses pas timides dans les lieux les plus solitaires des contrées montueuses de l'Asie. Plusieurs des nombreuses espèces d'antilopes sont indigènes de ce continent. L'Asie nourrit encore différens bœufs sauvages, tels que le *zébu*, qui habite ses contrées les plus chaudes; l'*arni*, qui se tient dans les hautes montagnes de l'Hindoustan; le *gour*, espèce de bœuf qui habite par troupes de quinze à vingt les forêts de l'intérieur; le *yack*, qui aime à se vautrer dans la fange, et dont la queue touffue sert d'étendard aux Orientaux. L'espèce de mouton appelée *argali*, dont la corne, suivant Gmelin, présenterait une longueur de 5 à 6 pieds si sa courbure était développée, et dont la force pourrait résister à celle de dix hommes, est très-répandue dans les steppes de la Sibérie et de la Tatarie. La chèvre, dont le poil soyeux donne aux châles de Cachemire une souplesse particulière, habite les montagnes du Tibet. On connaît encore, suivant M. Lesson, dans les plaines de ces mêmes montagnes, six espèces de *cerfs* observées depuis peu d'années; telles sont l'*hippélaphe d'Aristote*, le *cerf de Wallich* et celui de *Duvaucel;* des *antilopes bleues* dont les cornes ont mis en question, parmi les auteurs anglais, l'existence fabuleuse de la *licorne;* le

chitckara, élégant quadrupède, qui porte quatre cornes. Dans les forêts du Bengale, on trouve aussi ces charmans *axis* mouchetés de blanc qui appartiennent au genre Cerf et dont la femelle ne porte point de bois; dans les forêts d'Orissa, ce *jungligau*, souche des bœufs de l'Inde, comme l'*urus* est celle des bœufs de l'Europe; dans l'Inde, au-delà du Gange, le *buffle* à la peau noire et demi-nue, qui aime à se vautrer sur les rivages fangeux de la mer et des fleuves; et, dans la presqu'île de Malacca, le *tapir bicolore* qui rappelle la zoologie américaine. Enfin, sur les bords du Gange, le *tigre*, rayé de noir, se tapit au milieu des roseaux d'où il guette l'homme pour le dévorer.

L'Asie nourrit des oiseaux de grande taille et d'autres ornés du plumage le plus riche et le plus varié. Ce sont les gigantesques *vautours*, les *aigles* et les *faucons;* des essaims de *perroquets* brillans de mille couleurs; des *loris* au plumage cramoisi; la *perruche verte*, le *cacatoès*, d'un blanc éclatant; le *couroucou* aux plumes doréés; le *drongo* aux plumes d'azur, et le *calyptomène vert* qui reflète la teinte de l'émeraude. Dans le Neypâl on trouve ces *faisans* si riches en couleurs et ces *paons* magnifiques que nous avons naturalisés en Europe. La presqu'île de Malacca possède ce beau *cryptonix* et ce magnifique *luen* dont l'immense queue est semée de mille yeux, qui l'ont fait surnommer *argus*.

Enfin les entomologistes savent combien sont variés les insectes de l'Asie : tous ceux qu'on a rapportés de ses contrées orientales, et particulièrement de la Chine, sont différens de ceux de l'Europe et de l'Afrique; une partie des papillons que Linné désigne sous le nom de *troyens* sont propres à l'Hindoustan; le genre *anthie* se trouve au Bengale; la Chine méridionale donne naissance au papillon *priamus* et au *bombyx atlas*.

TABLEAU

DES POINTS CULMINANS DES MONTAGNES DE L'ASIE.

		Hauteur en mètres.
	SYSTÈME HIMALAYEN.	
Groupe de l'Altaï	L'*Alta-iin-niro*	3573?
	L'*Iyiktou* ou *Alas-tau*	3508
	L'*Italitzkoï*	3270
	Le *Tugtau*	3085
Groupe du Thian-chan	Le *Bokhda-oola*	5800?
	Le volcan appelé *Pé-chan*	4200?
	Point culminant des monts *Bolor*	5700?
Groupe de l'Himalaya	Le *Tchamoulari*	8575?
	Le *Dhavaladgiri*	8555
	Le *Djavahir*	7845
	Pic connu sous la dénomination du 14e	7821
	Idem. Idem du 12e	7088
	Idem. Idem du 3e	6959
	Idem. Idem du 23e	6925
	SYSTÈME OURALIEN.	
	Le *Kvar-kouch*	1607
	Le *Pavdinskoï-kamen*	1123
	SYSTÈME CAUCASIQUE.	
Groupe du Taurus	Le *Sogout-tagh*	4675?
	Le *Taghtalou*	1975
Groupe de l'anti-Taurus.	Le *mont Ardjs*	4872?
Groupe du Liban	Le *Liban*	3313
Groupe des monts Elvend.	L'*Ararat*	5262
Groupe du Caucase	L'*Elbrouz*	5009
	Le *Mquinvari* ou *Kazbek*	4677
	SYSTÈME ARABIQUE.	
	Points culminans 1900 à	2600
	SYSTÈME INDIEN.	
Groupe des Ghattes occid.	Point culminant des Ghattes occidentales	2900?
	Le *Taddiandamalla*	1730
	Le *Mourchourti-Bet*, point culminant des *monts Nil-gherries*	2680
Groupe des Ghattes orient.	Point culminant des Ghattes orientales	975

TABLEAU

DES DIVISIONS NATURELLES DE L'ASIE.

I. *Région du Caucase*.....	Géorgie. Grande Abasie. Imérethie. Mingrelie. Chirvan, etc.
II. *Région d'Asie mineure*.....	Anatolie. Caramanie. Sivas. Trébisonde. Iles de Chypre, de Rhodes, etc.
III. *Région d'Euphrate et du Tigre.*	Arménie. Kourdistan. Mésopotamie ou Al-Djésireh. Babylonie ou Irac-Araby.
IV. *Région du mont Liban*.....	Syrie avec Palestine.
V. *Région d'Arabie*.....	Arabie.
VI. *Région de Perse*.....	Perse.
VII. *Région de l'Oxus et du lac Aral.*	Grande Boukharie. Turkestan occidental. Steppe des Kirguis. Turcomanie ou pays des Trouchmènes.
VIII. *Région du Plateau central*.....	Kalmoukie. Mongolie. Petite-Boukharie.
IX. *Région de l'Obi et de l'Ienisseï*...	Sibérie occidentale.
X. *Région du Nord-Est*.....	La Sibérie orientale, avec le Kamtschatka comme *appendice*.
XI. *Région du fleuve Amour*.....	Tatarie, dite chinoise, avec la Corée comme *appendice*.
XII. *Région insulaire d'Est*.....	Iles Kouriles. Tchoka et Yeso. Iles du Japon. Lieou-Kieou. Formose.
XIII. *Région du fleuve Bleu et du fleuve Jaune*.....	Chine proprement dite.
XIV. *Région des sources du Gange.*	Tibet.
XV. *Région du Gange*.....	Hindoustan oriental.
XVI. *Région de l'Indus*.....	Hindoustan occidental
XVII. *Région du Decan*.....	Péninsule de l'Inde en-deçà du Gange, avec Ceylan et les Maldives comme *appendice*.
XVIII. *Région d'Indo-Chine*.....	Péninsule de l'Inde au-delà du Gange. Empire Birman. Royaume de Siam. Cochinchine. Malacca.

Nota. Dans ce système de divisions, on n'a cherché que la méthode la plus lumineuse et la plus commode d'étudier la Géographie de l'Asie, et d'enchaîner les descriptions particulières; c'est pour cela qu'on n'a pas visé à une rigueur scientifique, et qu'on a souvent réuni ensemble des régions moins intéressantes ou moins connues.

LIVRE CENT VINGT-DEUXIÈME.

Suite de la Description de l'Asie. — Pays Caucasiens soumis à la Russie, ou Géorgie Grande Abasie, Imérethie, Mingrelie, Chirvan et Arménie.

« Les régions que baigne la mer Caspienne au sud-est, qu'arrosent au sud les fleuves du Kour et du Rioni ou *Phasis*, et qui comprennent tout le versant méridional du Caucase, forment une sorte d'isthme qui lie l'Europe à l'Asie occidentale. »

La largeur de l'isthme est de 160 lieues géographiques entre l'embouchure du Rioni et le golfe de Bakou.

« On n'est pas d'accord sur l'étymologie du nom de *Caucase*, si célèbre en histoire et en poésie. L'opinion la plus vraisemblable le considère comme un composé des mots persans *Koh*, signifiant *montagne*, et de *Kaf*, c'est-à-dire *montagne blanche.* Dans l'ancien persan, ce nom est *Koh kafsp.* Cette opinion s'appuie sur un passage d'Eratosthène, où ce savant assure que les indigènes du Caucase l'appelaient *Caspios* (1); mais Pline dit que le nom indigène était *Graucasus*, d'origine scythique, nom qu'on peut expliquer du gothique (2). »

Suivant M. Klaproth, toutes les hautes montagnes qui forment des limites de pays sont encore appelées *Kaf* par les Persans. Les Arméniens donnent à cette chaîne les noms de *Kov-kas* et de *Kavkaset*, dans lesquels on retrouve l'ancienne étymologie persane. Mais les Persans le nomment aujourd'hui *El-brouz*, qui signifie *monts formant des pics.* Les Géorgiens l'appellent quelquefois *Themi;* cependant,

(1) *Rommel*, Caucasi Straboniana Descriptio, p. 62.
(2) *Plin.*, VI, 17.

à l'exemple des Nogaïs et des Koumouks, ils le désignent sous le nom de *Ial-bouz* ou *Iel-bouz*, dont l'origine est turque, et qui signifie *crinière de glace*.

« Les anciens ont comparé le Caucase aux Alpes, sous le rapport de l'élévation. Il est certain que le milieu de la chaîne est hérissé de glaciers, ou blanchi de neiges éternelles (1). Reineggs prétend que l'Elbourz ou l'*Albordj* (2), sommet du Caucase, n'a que 5400 pieds d'élévation au-dessus du niveau de la mer Noire; mais on sait aujourd'hui qu'il est trois fois plus élevé. Au midi, le Caucase joint les nombreuses chaînes du mont Taurus, qui parcourent toute l'Asie occidentale; au nord, il borde presque immédiatement les vastes plaines où erraient jadis les Sarmates, et où errent aujourd'hui les Cosaques et les Kalmouks; à l'est, il domine par des précipices escarpés sur la plaine étroite qui le sépare de la mer Caspienne (3); à l'occident, la haute chaîne se termine brusquement au nord de la Mingrélie par des montagnes escarpées, les *Montes Ceraunii* des anciens; les chaînes inférieures se prolongent ensuite, en côtoyant les bords de la mer Noire, et en formant les montagnes basses qui séparent les Circassiens des Abases, et que les anciens appelaient *Montes Coraxici*. Un promontoire qui se projette dans la contrée des Circassiens, si riche en bons chevaux, se nommait, chez les anciens, *Hippici Montes;* chez les modernes, il porte le nom de *Beesch Tau*.

« Les deux principaux passages du Caucase sont désignés, chez les anciens, sous le nom de *Portes Caucasiennes* et *Albaniennes*. Le premier est, sans contredit, le défilé qui conduit de Mosdok à Tiflis; c'est l'étroit vallon de quatre

(1) *Guldenstedt*, Voyages, I, 434 (en all.). *Reineggs*, Descript. du Caucase, etc., I, 16 (en all.). Comp. *Procop.*, Bell. Goth. IV, cap. 3.

(2) *Gmelin*, Voyage, III, 34-35. — (3) De *Bordj* ou *Borg*, mot persan signifiant *montagne* (*Wahl.*).

journées, où, selon Strabon, coulait la rivière *Aragon*, aujourd'hui *Arakui* (1). C'est, comme Pline dit, un énorme ouvrage de la nature, qui a taillé une longue ouverture parmi les rochers, ouverture qu'une porte de fer grillée suffirait encore pour intercepter (2); c'est le passage par lequel, selon Priscus, les barbares du nord menaçaient également l'empire romain et celui des Perses (3). Le château-fort qui fermait ce passage reçoit divers noms chez les anciens; celui qui subsiste aujourd'hui se nomme *Dariel* ou *Dariela :* il est bâti immédiatement au-dessous de l'ancien, et le défilé a été considérablement élargi par suite de sa construction.

« Les *Portes Albaniennes* des anciens seraient, selon l'opinion commune, la Passe de Derbend, le long de la mer Caspienne; mais si l'on compare avec soin tous les indices que nous a laissés l'antiquité; si on réfléchit sur le silence qui est gardé dans les descriptions de ce passage à l'égard de la mer Caspienne; si l'on se rappelle que Ptolémée place expressément les Portes d'Albanie près les sources du fleuve *Kasius*, qui, d'après tout l'ensemble de sa géographie, est le *Koïsou;* si on observe que le même géographe place les *Diduri* voisins des *Tusci*, près des *Portes Sarmatiques*, et que ces deux tribus, sous les noms de *Didos* et de *Tousches*, demeurent encore près d'un défilé qui passe par le territoire d'Ouma-Khan, le long de la frontière du Daghestan, et traverse ensuite le district de Kagmamcharie (4), on restera persuadé que c'est là qu'il faut chercher les *Portes Albaniennes* ou *Sarmatiques*, jusqu'ici méconnues. Le nom de *Portes Caspiennes*, appartenant en propre à un défilé près de Téhéran, dans l'ancienne Médie,

(1) *Strab.* XI, 765. — (2) *Plin.*, VI, 11. — (3) *Prisc.*, de Legation., p. 43. Comp. *Procop.* Pers. I, 20. — (4) *Lapie*, carte du Caucase, Annales des Voyages, XII.

est appliqué vaguement, par Tacite et quelques autres anciens, à diverses passes du Caucase. D'avec toutes ces passes qui traversent la chaîne du sud au nord, il faut distinguer les *Portes Ibériennes*, ou le défilé de Parapaux, aujourd'hui Schaourapo, par lequel on arrive de l'Imirethie en Kartalinie; défilé où, du temps de Strabon, on franchissait des abîmes et des précipices, mais que les Persans, dans le IVe siècle, ont rendu praticable aux armées (1).

« Les témoignages des anciens et des modernes s'accordent à placer dans les contrées caucasiennes des mines d'or, d'argent et de fer; plusieurs rivières roulent des paillettes d'or qui, interceptées sur des peaux de mouton, fournissent à ceux qui veulent tout interpréter, une explication naturelle de la fable de la toison d'or (2).

« Les sommets du Caucase sont de granite. La bande granitique est accompagnée, de deux côtés, de montagnes schisteuses, et ensuite calcaires. On dit que cette chaîne présente une grande régularité; sa direction en ligne droite rend cette assertion assez vraisemblable. Mais les montagnes calcaires secondaires paraissent devoir occuper plus d'espace du côté méridional, où la chaîne s'étend par un plus grand nombre de branches. Du côté septentrional, la base des montagnes, calcaire et schisteuse, est recouverte par de vastes dunes de sable qui se perdent peu à peu dans l'aride plaine appelée *steppe de Kouma*.

« Le Caucase est une des régions les plus intéressantes du globe pour l'histoire naturelle et civile. Tous les climats de l'Europe et toutes sortes de terrains s'y retrouvent:

(1) *Procop.* Bell. Goth. p. 600. *Guldenstedt*, I, 314. — (2) *Strab.* XI, *passim*. *Plin.* XXXIII, 3. *Plutarch.* in Pomp. *Appian.* de Bello Mithrid. p. 797. *Procop.* Bell. Persic. p. 45. *Tavernier*, tom. I, liv. 3, p. 295. *Lamberti*, Relaz. della Colchide, p. 193. *Gmelin*, III, p. 51. *Peyssonel*, Traité du Commerce, etc., II, p. 80. *Guldenstedt*, I, p. 286, 418, 462, surtout p. 438. *Reineggs*, I, p. 21, 25, 188, etc.; II, p. 92, 133 *sqq*.

au centre, des glaces éternelles et des rochers stériles où habitent les ours, les loups, les chacals (1), le *chaus*, animal du genre des *felis* (2), le bouquetin du Caucase (*capra caucasica*) (3), qui aime les sommets escarpés des montagnes schisteuses; le chamois, qui se tient au contraire sur les montagnes calcaires inférieures; le lièvre terrier, le putois, l'hermine, l'argali, une infinité d'oiseaux de proie et de passage : au nord, des collines fertiles en blé, et de riches pâturages où errent les superbes chevaux circassiens; plus loin, des plaines sablonneuses, couvertes de plantes grossières, mais mêlées de bas-fonds d'une nature plus grasse : au midi, de magnifiques vallées et plaines, où, sous le climat le plus salubre, se développe toute la richesse de la végétation asiatique. Partout où la pente se dirige vers l'ouest, l'est ou le midi, les cèdres, le cyprès, les saviniers, le genevrier rouge, les hêtres et les chênes revêtent les flancs des montagnes (4). L'amandier, le pêcher, le figuier, croissent en abondance dans les chaudes vallées abritées par les rochers. Le cognassier, l'abricotier sauvage, le poirier à feuille de saule, la vigne, abondent dans les halliers, les buissons et sur les bords des forêts. Le dattier, le jujubier, l'épine du Christ, indigènes dans cette contrée, en attestent la douce température. Les marais sont ornés de très-belles plantes, telles que le *rhododendron ponticum* et l'*azalea pontica*. L'olivier cultivé et l'olivier sauvage, le platane oriental, le laurier mâle et femelle, embellissent les rivages de la mer Caspienne. Les hautes vallées sont parfumées par le seringa, le jasmin, le lilas et la rose caucasienne.

« L'isthme caucasien renferme un nombre extraordinaire de petites nations; quelques unes sont des restes des hordes

(1) *Guldenstedt*, *Novi comment. Petrop.*, tom. XX, p. 49 et suiv.
(2) *Ibid.* p. 483. — (3) *Pallas*, Comment. Petropol., 1779, part. II, p. 274. — (4) *Guldenstedt*, I, 435 *sqq.*

asiatiques qui, dans la grande migration des peuples, passèrent et repassèrent par ces montagnes; mais le plus grand nombre se compose de tribus indigènes et primitives. Ces tribus conservent chacune leur langage particulier, et ces idiomes remontent probablement à l'origine du genre humain. La physionomie caucasienne renferme les traits caractéristiques des principales races de l'Europe et de l'Asie occidentale. Les animaux domestiques et les plantes cultivées de ces deux parties du monde se retrouvent dans le Caucase ou dans ses environs. Les antiques et mémorables écrits attribués à Moïse, l'allégorie de Prométhée chez les Grecs, la fameuse expédition des Argonautes, plusieurs traditions des Scandinaves, tout nous reporte vers le Caucase, tout concourt à nous faire chercher dans cette contrée un des points d'où le genre humain s'est répandu sur une grande partie de la surface du globe. Mais ces questions sortent des limites que nous nous sommes tracées. Nous classerons les nations caucasiennes sous sept grandes divisions, d'après les sept langues principales qu'elles parlent; savoir :

1. Les *Géorgiens*, subdivisés en....
   - *a*) *Géorgiens* proprement dits.
   - *b*) *Imérethiens*.
   - *c*) *Gouriens*.
   - *d*) *Mingréliens*.
   - *e*) *Souanes*.
2. Les *Abases*, subdivisés en plusieurs tribus.
3. Les *Tcherkesses* ou *Circassiens*.
   - *a*) *Circassiens du Kouban*.
   - *b*) *Circassiens de la Cabardie*.
4. Les *Ossètes*, divisés en diverses tribus.
5. Les *Kistes* ou *Tchetchentzes*, avec les *Ingouches* et autres tribus.
6. Les *Lesghis*, divisés d'après leurs huit dialectes.
7. Les restes des Tatars ou Tatares, des Mongols, des Huns et d'autres colonies étrangères disséminées sur le Caucase.

« La *Géorgie* proprement dite appelle nos premiers regards, comme étant située au centre de l'isthme. Les Russes appellent ce pays *Grousia*, et les Persans *Gourgistan*;

mais les auteurs indigènes (1) comprennent les quatre anciens royaumes de *Kartueli*, ou *Karthli*, d'*Imerethi*, ou d'*Imérethie*, de *Mingreliia* et de *Gouriia*, sous le nom général d'*Ibérie* ou *Iwerie*. Il paraît que cette dénomination classique est aujourd'hui inconnue à la plupart des habitans.

« Selon quelques savans modernes, le nom de *Géorgiens* viendrait de celui du grand fleuve *Kour* (Kor, Kyros, Cyrus) qui arrose ce pays superbe; de sorte que l'on devrait plutôt les nommer *Korgiens* ou *Kourgiens*. »

Selon d'autres, le nom de Géorgiens vient de *Gourdji*, dénomination qui a fait donner à leur pays, par tous les Orientaux, celui de *Gourdjistan*. Mais ce nom de *Gourdji* ne date que de la fin du XIe siècle, époque à laquelle les Persans, sous le règne de Malek-Chah, conquirent la Géorgie, gouvernée alors par un roi nommé Giorgi, auquel le vainqueur restitua sa couronne. Ce fut depuis cet événement que les Persans donnèrent à la Géorgie le nom de *pays de Gourdji*, c'est-à-dire de *Giorgi*, puis celui de *Gourdjistan*. Cependant cette dénomination n'a pas été adoptée par les Arméniens : ceux-ci appellent les Géorgiens *Virk*, et la Géorgie *Ourastan*.

« Les divers partages qui eurent lieu dans le moyen âge entre les princes d'Ibérie donnèrent naissance à trois royaumes, celui d'*Imirette*, d'*Iméréthi*, ou d'*Imérethie*, dont la *Mingrélie* et la *Gourie* sont des démembremens postérieurs, et ceux de *Kartalinie* ou *Karthli* et de *Kakhethi*. L'Imérethie a quelquefois été désignée sous le nom de *Géorgie turque*. Le restant a été appelé *Géorgie persane*; c'est à cette dernière portion que les écrivains actuels, surtout les Russes, restreignent le nom de Géorgie. » Un prince vaillant, nommé *Héraclius*, en forma, vers la fin du XVIIIe siècle, un État indépendant, qui maintenant, sous

(1) *Eugène*, archimandrite, Tableau de la Géorgie, dans les *Annales des Voyages*, XII, 74.

le nom de *gouvernement de Géorgie*, est incorporé à l'empire russe.

« Le *Kour*, qui arrose la grande vallée de la Géorgie, s'accroît des rivières d'*Aragui*, d'Iora, probablement l'*Iberus* des anciens, et de l'*Alazan*, qui est leur *Alazon;* arrivé dans les plaines de Chirvan, il voit ses eaux se confondre avec celles de l'Aras ou Araxe; les deux fleuves forment plusieurs canaux, tantôt unis et tantôt séparés; de sorte qu'il pourrait paraître incertain, comme il l'était du temps de Strabon et de Ptolémée, si leurs embouchures doivent être considérées comme séparées, ou si le Kour engloutit l'Aras : ce qui a lieu en effet.

« La Géorgie jouissant d'une température très-douce, et en général très-saine, offre une agréable variété de montagnes, de forêts et de plaines; toutes les productions communes des pays caucasiens y abondent; mais les habitans, peu nombreux, négligent les dons de la nature. Dans la saison sèche, qui commence ordinairement au mois de mai et finit au mois de novembre, les Géorgiens s'occupent à arroser un sol qui leur rend, sans beaucoup de travail, les fruits les plus précieux. On cultive le froment, le *gomi* ou l'*holcus bicolor*, le *djikoura* ou l'*holcus sorghum*, le maïs et le millet. La culture du chanvre et du lin est presque générale. On voit prospérer, avec très-peu de soin, des pêches, des abricots, des amandes, des coins, des cerises, des figues et des grenades; les vignes, abondantes et de bonne espèce, donnent un vin qu'on envoie en Perse. Celui de Kakhethi ne se conserve pas bien, parce qu'il est mal fait; mais il pétille de feu. Les pommiers, la garance, les cotonniers sont cultivés avec quelque soin. Les champs sont couverts de melons et de pastèques; cependant, malgré la fertilité du sol, l'agriculture y est dans l'enfance : la charrue y est si pesante qu'il faut y atteler six ou huit paires de buffles. On vante aussi l'éducation des abeilles;

les chevaux et les bêtes à cornes rivalisent avec les meilleures races européennes en grandeur et en beauté; les moutons à grande queue donnent une excellente laine (1). Les plus beaux chênes et sapins tombent en pourriture sans que personne pense à en faire usage (2).

« Les Géorgiens, ou, pour mieux dire, les Ibères, peuple indigène du Caucase, parlent une langue radicalement différente de toute autre langue connue, et dans laquelle il a été composé, dans le XIIe siècle, beaucoup d'ouvrages d'histoire et de poésie (3). Les Géorgiens croient pourtant descendre d'une souche commune avec les Arméniens.

« Les habitans de la Géorgie sont en général beaux, bien faits et agiles; ils ne manquent pas d'esprit naturel, mais ils sont intéressés et aiment à boire. Ils ont adopté une partie du costume persan, parce que les nobles étaient souvent élevés à la cour de Perse, et que les gens du peuple servaient de garde aux souverains de ce pays. Les Géorgiens sont rarement sans armes, et même aux champs ils ont à côté d'eux des fusils et des poignards, pour se mettre en garde contre les brigands des montagnes voisines.

(1) *Guldenstedt*, I, 353, 361, 369, etc. *Reineggs*, II, 109, 120.

(2) *Reineggs*, II, 45 *sqq.* — (3) *Eugène*, Annales des Voyages, XII, p. 86-90. L'alphabet que l'on dit avoir été inventé par Mesrob dans le Ve siècle, se compose de 38 lettres, dont 29 consonnes : toutes ces lettres se prononcent comme en français. C'est principalement depuis le milieu du XIe siècle jusqu'à la fin du XIIe, que la littérature géorgienne a été dans sa plus grande splendeur : elle possède des poèmes, des chansons populaires, et surtout des livres de religion. Après une décadence assez longue, elle se releva vers le XVIIIe siècle; des écoles, des bibliothèques et des imprimeries furent établies en Géorgie; plusieurs ouvrages allemands, russes et français, furent traduits en géorgien; enfin le gouvernement russe, depuis la conquête de la Géorgie, a eu la sagesse de favoriser cet essor de tout son pouvoir. Une chronique géorgienne qui existe manuscrite à la bibliothèque royale de Paris, et qui relate les événemens arrivés en Géorgie depuis l'année 1373 jusqu'en 1703 inclusivement, a été récemment traduite en français par M. Brosset jeune, et publiée par la société asiatique. J. H.

« Dans le triste état où les guerres et les révolutions ont mis ce beau pays, les indigènes, malgré leur goût pour le négoce et les voyages, font un commerce peu considérable; les Arméniens sont leurs commissionnaires. Leurs femmes, dont la beauté n'est pas moins célèbre que celle des *Circassiennes*, quoique leur teint ne soit pas aussi blanc ni leur taille aussi svelte, ont pris, dans un commerce fréquent avec les étrangers, l'esprit de la licence et de la corruption. Les filles, vendues comme esclaves sous le gouvernement mahométan, étaient les victimes de leur beauté, mais ce trafic honteux a cessé depuis 1802 que la Géorgie est devenue une province russe. Beaucoup de Géorgiens habitent des cabanes à moitié enfoncées dans la terre. Dans le Kakhethi, province où la civilisation a fait plus de progrès, on trouve des espèces de maisons. Une mince charpente, des murs en claies d'osier, recouverts d'un mélange d'argile et de fiente de vache, surmontés d'un toit de jonc; une chambre de cinq brasses de long sur quatre de large, où la lumière entre par la porte; un plancher qui sert à sécher la garance et le coton; une petite fosse au milieu de l'appartement où l'on entretient le feu, et au-dessus un chaudron de cuivre attaché à une chaîne, et enveloppé d'une fumée épaisse qui s'échappe par le plafond et la porte; voilà de quoi se compose une de ces maisons. On trouve presque dans tous les villages des tours qui, à l'approche des hordes de Lesghis, servent d'asile aux femmes et aux enfans. »

Le gouvernement de Géorgie se compose de six arrondissemens dont les chefs-lieux sont Tiflis, la capitale, Gori, Telava, Ananour, Signakh et Ielisavetpol ou Ganja.

Tiflis, ou *Tefflis* ou *Tbilisi*, compte ordinairement 20,000 habitans; il y a 20 églises géorgiennes, c'est-à-dire où le rit grec est célébré en géorgien, 15 arménien-

nes, 2 catholiques et 2 mosquées, l'une pour les Persans de la secte d'Ali et l'autre pour les Tatares sunnites. La cathédrale, appelée église de Sion, est un vaste et bel édifice. Les principaux établissemens sont, un hôtel des monnaies, un arsenal, un gymnase pour les jeunes gens nobles, une école pour les élèves attachés à l'état-major du corps du Caucase, un superbe hôpital, deux caravanserails : l'un pour les Persans et l'autre pour les Turcs; et deux bazars où l'on compte plus de 700 boutiques. L'industrie consiste principalement en manufactures d'armes et de soieries. Le commerce, qui est dans cette ville presque exclusivement entre les mains des Arméniens, est très-actif et consiste en importations de marchandises de l'Allemagne, de la Russie et de la Perse : on en estime la valeur à 150,000 fr. par an. Tiflis est à environ 60 lieues de la mer Noire, 90 de la mer Caspienne, et 480 de Saint-Pétersbourg. Le Kour coule à ses pieds avec une grande rapidité, resserré entre des rochers. Cette ville renferme 3,700 maisons dont la plupart construites en briques liées avec l'argile, dans le goût persan, se terminent en terrasses. Elles sont si peu solides que leur durée n'excède guère plus de 15 ans. Les fenêtres, au lieu de vitres, sont garnies de papier huilé. La moitié des habitans se compose d'Arméniens; le reste de Géorgiens, de Mingréliens, de Lesghis, de Tatares et de Persans.

Mtzkhetha, sur la rive gauche du Kour, à 5 lieues au-dessus de Tiflis, dans l'angle formé par le fleuve et l'*Aragvi*, l'un de ses affluens, était jadis la capitale de la Géorgie et la résidence du patriarche; mais après avoir été dévastée, d'abord par Tamerlan, puis par les Persans, elle n'est plus qu'un village, où l'on remarque encore une forteresse assez bien conservée, une cathédale construite il y a neuf siècles, dans un beau style, et quelques ruines d'anciens édifices qui annoncent sa splendeur passée. On y

traverse le Kour sur un ancien pont attribué à Pompée et restauré par les Russes. *Gori*, ville de 1500 habitans, est à 11 lieues plus haut sur la rive gauche du fleuve, sise entre deux montagnes; elle est défendue par une forteresse bâtie sur le haut d'un rocher. Son nom signifie *colline* en géorgien. Elle est principalement peuplée d'Arméniens.

Ananour ou *Ananouri*, à 12 lieues au nord de Tiflis, sur la rive droite de l'Arkala, est, malgré son titre de chef-lieu, une misérable ville dont les maisons, groupées autour d'une forteresse, sont en partie très-basses et en partie souterraines. *Telav* ou *Thelavi* est au contraire une charmante résidence. Elle n'a que 1200 habitans; mais elle est située dans une jolie vallée, sur le penchant d'une colline, et la plupart de ses maisons sont ombragées par de beaux arbres. Ses bazars sont bien fournis. Elle est défendue par trois forts. *Signakh* ou *Signakhi* n'est important que par sa forteresse.

Au sud du Kour et sur la petite rivière de Gandja, affluent de ce fleuve, on remarque *Ielisavetpol*, autrefois *Ghendjeh* ou *Gandja*, ville fort ancienne qui était la résidence d'un khan, et qui, bien qu'elle soit déchue, est encore la plus importante après Tiflis. On lui donne 12,000 habitans. Elle est fortifiée. Dans ses environs on remarque d'immenses ruines en pierres et en briques, un monument appelé la *colonne de Chamkhor* dont l'origine est inconnue et que les habitans attribuent à Alexandre-le-Grand. Elle est haute d'environ 180 pieds, et entourée d'un escalier extérieur en spirale qui conduisait au sommet lorsqu'il était moins dégradé. Ces monumens et les médailles parthes, perses, grecques et romaines, attestent ici l'antique splendeur d'une ville qui n'est plus.

A l'ouest de la Géorgie proprement dite s'étend la *Géorgie ottomane*, l'ancien *pachalik de Tchildir*, pays qui

a été cédé en vertu des derniers traités par la Porte à la Russie. Sa principale ville est *Akhaltzikhe* dont le nom signifie *château neuf*. Les Turcs la nomment *Akiskha*. Son étendue en a fait évaluer la population à 40,000 âmes; mais il est probable qu'elle n'en a pas plus de 15,000. Une belle forteresse la défend. On y remarque la *mosquée d'Ahmed*, bâtie sur le plan de celle de Sainte-Sophie de Constantinople, et à laquelle est annexé un collége, dans lequel se trouve une bibliothèque regardée comme l'une des plus riches de l'Orient avant que les Russes n'en fissent transporter à Saint-Pétersbourg les livres les plus précieux.

En 1832, le gouvernement russe a fait construire la nouvelle ville d'*Akhaltsikhe* au pied d'une montagne sur la rive droite de la Potchavka, emplacement qui, par son étendue, le peu d'inclinaison du terrain et l'abondance des eaux, offre tous les avantages que l'on peut désirer; tandis que l'ancienne Akhaltsikhe n'a que de l'eau de citernes. Ses rues sont larges et bien alignées; quelques maisons sont belles : tout annonce que cette ville deviendra l'un des ornemens de la Russie asiatique méridionale.

« La population de la Géorgie proprement dite peut aller à 390,000 individus, dont les deux tiers sont indigènes et attachés au rit grec; les Arméniens et les Juifs sont en grand nombre. »

La ci-devant Géorgie turque est peuplée d'environ 50 à 60,000 âmes.

Ces deux pays ne sont, jusqu'à présent, d'aucun produit pour la Russie; mais il n'est pas douteux qu'une sage administration peut y faire développer les germes d'une grande prospérité. Avant la réunion de la Géorgie proprement dite à l'empire russe, les revenus du roi s'élevaient à près de 3 millions de francs; mais, suivant M. Klaproth, ces revenus ont non seulement été employés à embellir les villes, à construire des villages et à réparer les routes, mais

le gouvernement russe y a envoyé chaque année 8 millions de francs, tant pour solder l'armée du Caucase que pour les frais de l'administration civile. Quant aux revenus de la Géorgie turque, ils ne s'élèvent qu'à 140,000 francs.

« Avant que la famille royale, que les uns font descendre d'un juif *Bagrat*, et les autres d'un seigneur persan, nommé *Pharnavaz*, eût cédé ses droits à la Russie, la Géorgie était une monarchie féodale, que plusieurs excellens princes n'ont pu ni consolider ni perfectionner. Les princes et les nobles formaient deux castes distinctes. Les premiers ne payaient aucune contribution; mais ils étaient obligés, en temps de guerre, de suivre le roi avec leurs vassaux. Les procès qui s'élevaient entre eux étaient jugés par le monarque. Les nobles payaient certains droits à celui-ci et aux princes. Quoique demeurant dans des chaumières, leur orgueil était égal à leur pauvreté et à leur ignorance (1). Les gens du peuple vivaient dans la servitude la plus absolue; ils étaient vendus, donnés et mis en gage comme une pièce de bétail (2). Tous les hommes en état de porter les armes étaient soldats; chaque noble commandait ses serfs; mais le roi nommait le général en chef. Les revenus du souverain consistaient dans le cinquième de toutes les productions des vignobles, des champs et des jardins, dans les droits d'entrée et de sortie sur les marchandises, et dans ce que rapportaient quelques mines faiblement exploitées (3). Aujourd'hui, le pays est entièrement organisé comme les autres provinces russes.

« Les *Imérethiens*, dont le nom vient de celui des Ibériens, sont les voisins des Géorgiens, du côté du nord-ouest, et parlent un dialecte géorgien. De petits bonnets qui leur sont particuliers, la chevelure longue, le menton

(1) *Reineggs*, II, 53, 123. — (2) *Guldenstedt*, I, 351-354.
(3) *Id.*, *ibid.*, 356.

rasé, avec une moustache retroussée, des habits qui descendent à peine aux genoux, et qui forment beaucoup de plis sur les hanches, des rubans roulés autour des mollets, des ceintures larges; voilà à peu près en quoi consiste la parure d'un Imérethien. 20 à 25,000 familles formant environ 80 à 100,000 individus, demeurent le long des rivières et des bois. A cause de sa situation élevée, le pays reste long-temps couvert de neige; les vallées sont marécageuses. L'entretien du bétail, des abeilles, des vers à soie, y est poussé à un plus haut degré de perfection que dans toutes les autres contrées du Caucase. Un seul cep de vigne fournit du vin à une famille entière (1). L'indolence des habitans laisse périr inutilement les riches dons du sol et du climat. C'est ici que jadis le *Rhion* ou *Rioni*, l'ancien *Phasis*, sur lequel on ne voit maintenant que des nacelles de troncs d'arbres creusés, portait jusqu'à cent vingt ponts, et qu'un trajet continuel de marchandises unissait en quelque sorte ce fleuve au Cyrus, et par conséquent la mer Caspienne à la mer Noire.

« On voit encore les ruines de *Sarabana*, aujourd'hui *Schorabana*, qui n'est qu'un gros village, et l'ancienne *Cytæa*, aujourd'hui *Koutaïs*, ou *Kotatis*, près de laquelle résidait le tzar ou l'ancien prince de l'*Imérethie*, dans une espèce de camp. Le faible commerce actuel des Imérethiens se fait ordinairement en deux endroits situés sur le Rioni, à *Oni* et à *Choni*; on y échange des grains, des chevaux, des ustensiles en cuivre, contre des draps et des étoffes. A *Zadis*, vers l'orient du pays, on trouve de l'hématite, d'où l'on tire du fer; on en forge divers ustensiles.

« Vers le nord est situé le *Radcha*, district principal, qui peut mettre sur pied 5000 guerriers. *Radchin* en est le chef-lieu. Les villages des habitans de la plaine ont une

(1) *Reineggs*, II, 47-50. *Guldenstedt*, passim.

grande étendue; dans les villages des montagnards, les maisons sont serrées les unes contre les autres; les habitations des premiers sont en claies d'osier; celles des autres sont en planches. »

La capitale de l'Imérethie est *Koutaïs* que l'on appelle ainsi que nous l'avons dit *Kotatis* ou *Kouthathis*. Cette ville n'a que 2000 habitans : elle est située sur la gauche du Rioni. C'est la résidence d'un évêque et d'un gouverneur dont la juridiction s'étend sur l'Imérethie, la Mingrélie, la Gourie et la grande Abasie. On voit dans ses environs les ruines d'une ancienne ville dont l'antique cathédrale offre encore de beaux restes, et dont la forteresse dut être considérable. Les habitans de Koutaïs, dont plus de la moitié se compose de Juifs, et le reste d'Arméniens, s'occupent beaucoup de jardinage. Non loin de cette ville, on remarque le grand couvent de *Génath*, appelé vulgairement *Gelath*, dans lequel on conserve une riche bibliothèque, et l'un des battans de la porte en fer de Derbent, qui y fut porté par un roi nommé Dawith (1). Le supérieur de ce couvent est un archevêque : on lui donne le titre de Genathel. *Bagdad*, à 6 lieues au sud de Koutaïs, est une petite ville fortifiée; elle a 1500 habitans.

Les montagnes de Radcha passent pour être riches en mines d'argent, de cuivre et de fer. Mais ce que ce district offre de plus remarquable, c'est une grande quantité de ruines parmi lesquelles on trouve fréquemment des médailles grecques et sassanides.

« Les *Gouriens* habitent la contrée située aux bords de la mer Noire, au sud du Phasis. Ruinés par les pachas voisins, ils abandonnèrent la navigation et la pêche; et même depuis qu'ils sont soumis à la Russie, ils ne profitent d'aucune des nombreuses richesses qui leur sont offertes par

(1) *Gamba*, tom. I, p. 273.

la nature. La *Gourie* jouit d'une température saine, d'un sol propre à l'agriculture et à l'entretien du bétail, d'un climat dont la douce influence fait prospérer le cotonnier, les citrons, les olives et les oranges; de tous les environs du Caucase, ce n'est qu'ici que mûrissent ces fruits. Le peuple, ainsi que sa langue, a éprouvé plusieurs mélanges; on y rencontre des Turcs, des Tatares, des Arméniens et des Juifs. »

La population se compose d'environ 6 à 7000 familles; mais il n'y a que deux ou trois endroits où l'on voit plusieurs habitations groupées autour d'un couvent ou d'un château; le reste paraît dépeuplé. De nombreuses ruines de châteaux et de villages annoncent que ce pays fut autrefois plus peuplé. On sait que la Gourie est une partie de la Colchide des anciens. A la paix de 1812, les Turcs en cédèrent la suzeraineté à la Russie : aujourd'hui elle est une partie intégrante de cet empire. *Batoum* ou *Batoumi*, le chef-lieu de la Gourie, est situé sur la côte de la mer Noire; son port est très-fréquenté. *Poti* ou *Pothi*, à l'embouchure du Rioni, est une ville de 1200 habitans.

« Les *Mingréliens* demeurent au nord des Gouriens, et à côté des Imérethiens, dans le même pays que jadis possédèrent les Colchiens, et ensuite les anciens Laziens. De vieilles cités en ruines, des forteresses russes sur le bord de la mer, des vaisseaux qui font voile pour la Turquie, des princes et des nobles qui parcourent les campagnes pour piller le paysan, des femmes qui trahissent leurs maris, des combats entre tous les villages, tel était naguère le tableau de la Mingrélie. Un grand bonnet de feutre sur la tête, les pieds nus ou enveloppés de peaux, qui ne sont que de faibles préservatifs contre la boue de ce pays humide, des chemises et des habits sales; voilà le costume du Mingrélien : c'est ainsi qu'on le trouve au milieu de femmes débauchées, qui mangent avec les doigts, et qui élèvent leurs enfans au mensonge,

au pillage et au brigandage. Voici comment naguère un noble mingrélien se procurait des esclaves : pendant une attaque subite, ou une fuite précipitée, il guettait quelque ennemi qu'il pût renverser de cheval, et dont il pût ainsi faire son prisonnier; une corde attachée à sa ceinture lui servait à lier le prisonnier aussitôt qu'il était descendu. Le commerce des esclaves se faisait aussi en temps de paix; car, en Mingrélie, avant la domination russe, le maître vendait son domestique, le père son fils, le frère sa sœur.

« Les Turcs vont chercher en Mingrélie de la soie, de la toile, des fourrures, et particulièrement des peaux de castors, du miel rouge et blanc; ils y portent en échange des sabres, des arcs et des flèches, des ornemens pour les chevaux, des draps, des couvertures, même du cuivre et du fer; car les anciens possesseurs de la toison d'or n'exploitent à présent aucun métal. »

Redout-Kalé, petite ville fortifiée, possède le port le plus fréquenté de la côte : il y entre annuellement 130 à 150 navires. Elle n'a que 500 habitans; mais elle peut devenir importante sous le gouvernement russe. *Anaklia* ou *Anakria*, à quelques lieues au nord-ouest à l'embouchure de l'Inéour, paraît occuper l'emplacement de l'antique *Héraclée;* il y a un port et une forteresse. C'est le siége d'un commerce assez actif.

« La Mingrélie est encore aussi humide, chaude et fiévreuse qu'à l'époque où Hippocrate la décrivit sous le nom de Colchide. En été, il y règne des maladies pestilentielles qui enlèvent les hommes et les animaux. La végétation y est d'une extrême activité; tous les fruits y viennent sans qu'on prenne soin de les greffer; il est vrai qu'ils ne sont pas toujours d'un goût exquis. Les châtaigniers et les figuiers abondent (1). On ne vante que le vin, qui est salubre

(1) *Reineggs*, II, 29 *sqq*. *Guldenstedt*, I, 400-408.

et plein de feu; il y a aussi du riz et du millet ou du *gom.* Les Mingréliens ne cultivent plus le lin (1), qui, du temps d'Hérodote et de Strabon, fournissait aux Colchiens la matière d'une fabrication importante, dont Chardin observa encore les restes. Le seul objet auquel ils donnent quelque soin, c'est l'entretien des abeilles. Le miel de quelques cantons où abonde l'*azalea pontica*, est amer (2), comme Strabon l'avait observé. C'est au-delà du Phasis, dans la *Gourie*, que Xénophon trouva une sorte de miel qui donnait une espèce de délire à ceux qui en mangeaient, effet que Pline attribue au *rhododendron*, arbrisseau abondant dans les forêts où voltigent les abeilles (3).

« Les superstitions sont extrêmement répandues en Mingrélie. Les missionnaires du XVIIe siècle ne parvinrent pas même à faire supprimer une fête qu'on y célébrait en l'honneur d'un bœuf, et qui rappelle le culte d'Apis. Le prince de la Mingrélie prend le titre de *Dadian* ou maître de la mer; depuis 1803 il s'est déclaré vassal de la Russie, qui lui assura, ainsi qu'à ses descendans, la jouissance des droits qu'il possédait. Malgré son titre de maître de la mer, il ne possède pas une barque de pêcheur; ordinairement il erre avec sa suite d'endroit en endroit, et son camp, séjour de la licence, l'est aussi de la misère (4). Les Mingréliens nobles aiment la chasse; ils savent apprivoiser des oiseaux de proie qui servent à faire la guerre au gibier. Un proverbe mingrélien cite un bon cheval, un bon chien et un bon faucon, comme trois choses indispensables à la félicité humaine. La chasse fournit au Mingrélien une provision abondante de venaison. Dans ses repas il mange encore des *faisans*, oiseaux indigènes de ce pays, dont le Phasis forme la frontière. Les mahométans, qui sont en grand

(1) *Reineggs*, II, 50. — (2) *Guldenstedt*, I, 275, 281, 297 *sqq.*
(3) *Xénophon*, Cyri exped., IV, 8. *Plin.*, XXI, 13. — (4) *Félix Lagorio*, Lettres sur la Mingrélie, *Annales des Voyages*, IX.

nombre dans la Mingrélie, ne voient pas sans une indignation profonde l'abondance de vin et de porc qui y règne, tandis qu'on manque de bon pain.

« A l'est d'Odichi et de la Mingrélie proprement dite, est située la petite province mingrélienne de *Letchgoum*, où les habitans demeurent dans des cabanes de pierre. »

La population de la Mingrélie se compose de 14,000 familles géorgiennes, arméniennes, tatares et juives; mais la religion grecque y est dominante, et le pays est divisé en trois diocèses.

La *Grande-Abasie* s'étend sur le versant méridional du Caucase depuis la Mingrélie jusqu'aux frontières de la Circassie occidentale. C'est un pays arrosé par un grand nombre de petits cours d'eau, et très-fertile, quoique montueux.

« Les Abases, qui se donnent eux-mêmes le nom d'*Absne*, sont des barbares bien faits, endurcis et agiles; un visage ovale, une tête comprimée sur les côtés, un menton court, un grand nez, des cheveux d'un châtain foncé, leur donnent une physionomie nationale très-remarquable. Les Grecs les connurent jadis, sous le nom d'*Aschœi*, comme des pirates rusés et redoutables; sous le nom d'*Abasgi*, ils étaient décriés chez les Byzantins pour leur commerce d'esclaves. Les Circassiens invitèrent un jour les princes abasiens à une assemblée, et après avoir gagné leur confiance, ils assassinèrent les chefs de ce peuple libre. Depuis cette époque, les Abases, livrés à des guerres civiles, ont perdu le peu de civilisation qu'ils avaient reçu de Constantinople. On trouve pourtant dans la célébration du dimanche une faible trace de leur ancien christianisme. Les uns, nomades paisibles, errent dans les forêts de chênes et d'aunes qui couvrent le pays; les autres vivent d'un peu d'agriculture; tous sont enclins au brigandage, et se ven-

dent les uns les autres aux marchands d'esclaves (1). La langue et les coutumes des Abases ressemblent beaucoup à celles des Circassiens, selon Guldenstedt (2); tandis que Pallas affirme que leur idiome ne lui parut avoir de rapport avec aucune langue connue (3). On présume qu'il y a dans le pays des Abases des mines d'argent cachées; mais ils n'en savent pas plus profiter que de leur situation, si propre à la navigation et à la pêche.

« Les objets de commerce des Abases consistent en manteaux de drap et de feutre, en pelisses de renards et de fouines, en miel, en cire et en bois de buis, dont les Turcs font des achats considérables. Les marchands turcs et arméniens qui leur apportent du sel et des étoffes, se tiennent constamment en garde contre les attaques de ces perfides sauvages, qui, dès qu'ils se trouvent en force, dépouillent, dit-on, sans distinction, leurs amis et leurs ennemis (4).

« La Grande-Abasie est en général couverte de forêts, où la chaleur et l'humidité entretiennent une végétation aussi abondante que celle de l'Amérique; les lianes y étouffent les arbres sous leurs branches entrelacées. »

Soudjouk-kalé, la plus occidentale et la plus septentrionale des villes de la Grande-Abasie, est à 6 lieues au sud-est de la cité circassienne d'Anapa. C'est une place de commerce bien située, à l'entrée d'une petite baie, avec un bon port, et défendue par une forteresse. *Soubachi* n'est qu'un bourg à l'embouchure d'une petite rivière du même nom; *Mamaï* n'est aussi qu'un bourg, mais avec un bon port. Les autres lieux habités de la côte ne sont que des bourgades, à l'exception de *Soukgoum-kalé* ou *Sokhoum-kalé*, petite ville qui, sous le gouvernement turc, n'a fait

(1) *Reineggs*, 1, p. 265 *sqq*. *Guldenstedt*, 1, 464. Comp. *Chardin*, *Lambert*, etc. — (2) *Guldenstedt*, 1, 464 et 467. — (3) *Pallas*, Voyage dans la Russie méridionale, 1, 372. — (4) *Peyssonnel*, Traité du Commerce, II, au commencement.

que déchoir d'année en année : en 1787 elle avait 3000 habitans; aujourd'hui elle n'en a pas 300, mais déjà elle commence à éprouver l'heureuse influence d'un gouvernement européen. C'est à une lieue au sud-est que se trouve *Iskouria*, ville maritime ruinée, qui paraît être l'antique *Dioscurias*, port dans lequel, au rapport de Pline, venaient commercer des marchands de 300 nations différentes. *Pitsiounta*, à 6 lieues au nord-ouest, paraît être l'ancienne *Pityus*.

Les peuplades abases se distinguent sous les sept noms suivans : les *Arestkovaches*, les *Baghis*, les *Ibsips*, les *Inalkoups*, les *Madchaveis*, les *Oubyks* et les *Sasks* (1).

La province de *Chirvan* occupe le bassin inférieur du Kour, depuis l'extrémité orientale de la Géorgie jusqu'à la mer Caspienne. Sa longueur, de l'ouest à l'est, est de plus de 60 lieues, sa largeur moyenne d'environ 50, et sa superficie de 1200 lieues carrées. On y rencontre, surtout près des bords du Kour, un grand nombre de marais et de lacs, dont plusieurs sont salés. On y trouve aussi des steppes, dont la plus considérable est celle de *Moghan*, longue de 25 lieues et large de plus de 10, qui abonde en pâturages, mais qui est infestée de serpens. Les montagnes y renferment plusieurs métaux, parmi lesquels on exploite principalement le fer. Leurs cimes sont couvertes de forêts qui servent de retraite au chacal, à la gazelle, à l'antilope et à plusieurs autres espèces d'animaux. Les pâturages qui bordent les rivières nourrissent un grand nombre de chameaux, de buffles, de chèvres, de moutons à grosse queue, et de chevaux d'une race estimée. Les coteaux sont garnis de vignes qui fournissent le meilleur vin du Caucase; les champs sont couverts de coton, de chanvre, de garance, de safran, de soude et de tabac.

(1) Voyez l'ouvrage intitulé : *Aperçu des diverses peuplades du Caucase*, par un homme d'État russe; traduit par le docteur *Steffens*, professeur à Breslau (*Hertha*, 1826. — Vol. VII, cah. II, p. 23).

Le cotonnier du Chirvan est une plante herbacée annuelle qui a l'inconvénient de produire un coton trop court pour pouvoir être filé fin. La totalité du coton récolté annuellement est d'environ 100,000 pouds (1,637,200 kilogrammes); mais le pays pourrait en fournir dix fois autant, si les habitans étaient moins indolens et mieux éclairés sur leurs intérêts. C'est surtout sur le territoire de Bakou que la culture du safran est la plus répandue. On le récolte en mai. On assure qu'il ne le cède ni à celui de l'Italie ni à celui de l'Inde; il s'en fait une grande consommation dans le pays, et il s'en exporte annuellement pour 150,000 roubles.

Les pêcheries de l'Aras et du Kour forment une des branches les plus importantes de l'industrie du Chirvan. Les ports destinés à ces pêcheries se nomment *vatagas*, et sont au nombre de sept : *Bojii*, *Acouscha*, *Lopatine*, *Toprakalé*, *Arboutagne*, *Abouliane* et *Meneïmane*. La pêche se partage en trois périodes : celle du printemps (*béliak*), celle de l'été (*jarkovsky*), et celle de l'automne. La première commence en mars et finit en juin; la seconde dure de juillet à septembre, et la troisième de septembre à décembre. Celle du printemps est la plus importante, et fournit à elle seule les trois quarts du produit annuel. Les poissons que l'on prend sont les principales espèces d'esturgeons, telles que l'*esturgeon commun*, le *belouga* et le *sevruga;* quant aux *silures*, ils sont aussi très-nombreux, mais on les rejette après en avoir extrait la colle que le fermier de la pêche abandonne aux pêcheurs. Tout le poisson pris en été et en automne est mis en *balyk*, c'est-à-dire découpé, salé et séché au soleil; la pêche du printemps fournit les œufs d'esturgeons, qui sont convertis de suite en *caviar*. A l'exception du balyk, les produits de la pêche sont expédiés à Astrakhan, et forment le chargement d'une douzaine de navires. Ce qui complètera l'idée qu'on

doit se former de l'importance de ces pêcheries, c'est qu'elles étaient affermées en 1830 à 66,000 roubles argent, c'est-à-dire à 227,000 francs; que les frais du fermier s'élèvent à plus de 600,000 francs, ce qui, sans compter ses bénéfices, porte la pêche à plus de 827,000 francs (1).

On estime la population de la province de Chirvan à 135,000 habitans, la plupart *Turcomans*, *Arméniens*, *Tadjiks* et *Lesghiz*.

On remarque, en traversant le Caucase, une grande différence dans l'aspect que présente le versant septentrional ou européen et le versant opposé. Sur le premier on ne voit pas même un buisson ombrager les coteaux arides; sur le second, des ruisseaux serpentent au milieu de forêts d'arbres fruitiers et forestiers. *Noukhi* était autrefois le chef-lieu du khanat de Cheki; il est situé au pied de montagnes abruptes dont la cime atteint la hauteur des neiges perpétuelles (2). Cette ville est moins importante que celle de *Cheki*, composée de 500 maisons et défendue par un château-fort où résidait le khan. *Vieux-Chamakhi*, que le roi de Perse Nadir-chah détruisit en 1735, a vu dans ces dernières années relever ses murailles, réédifier ses bazars, reconstruire ses anciens édifices; et, replacé par les Russes au rang de capitale de la province, tout fait espérer qu'il reprendra son ancienne activité commerciale. *Nouveau-Chamakhi*, bâti par Nadir-chah, et qui a eu jusqu'à 30,000 habitans, est aujourd'hui beaucoup moins important, tandis que *Bakou*, chef-lieu d'un arrondissement de ce nom, est la principale ville de la province comme place de guerre et de commerce, ainsi que par son port et sa population que l'on évalue à 12 ou 15,000 âmes. Ses maisons sont mal bâties, et les toits se terminent la plupart

(1) Journal de Saint-Pétersbourg, du 5 juillet 1832.
(2) M. *Steven* : Voyage dans le Caucase oriental.

en terrasse; les rues sont étroites et tortueuses; la principale est formée de deux rangées de boutiques, et, comme celles-ci, ne s'ouvrent qu'en s'élevant de bas en haut: quand toutes ces portes sont ouvertes, la rue ressemble à un passage couvert. Nous ne dirons pas, comme un voyageur récent (1), que Bakou est située sur le mont Bech-Barmak : ce serait une erreur; mais nous ferons remarquer que, du côté de la terre, elle est entourée d'une double enceinte de murailles flanquées de tours ornées de canons; tandis que, du côté de la mer, il n'y a qu'un simple mur que les vagues baignaient autrefois et qui n'en approchent plus qu'à la distance de 15 pieds : ce qui semble indiquer un abaissement des eaux de la mer Caspienne. Cette ville possède quelques ruines remarquables; entre autres une arcade en ogive, servant autrefois d'entrée à la Mosquée. Ses plus beaux édifices sont l'ancien palais du chah, et une église arménienne; mais le plus digne d'attention est une tour ancienne, appelée la Tour de la Vierge, et qui paraît avoir servi de phare. Son port est le meilleur qu'il y ait sur la mer Caspienne : il est fermé par deux îles et défendu par deux forts. Il s'y fait une pêche importante; c'est celle des phoques qui fréquentent ses parages. Ses principales exportations sont celles de l'opium, du vin, de la soie, du sel, du salpêtre et du naphte, que l'on recueille sur son territoire. Cette ville est regardée comme un lieu saint par les Hindous qui suivent encore les croyances des anciens Parsis, adorateurs du feu. Les motifs de cette croyance tiennent à un phénomène qui mérite d'être relaté.

« A l'orient de Vieux-Chamakhi, le Caucase s'abaisse; une grande langue de terre s'avance dans la mer Caspienne; c'est la péninsule d'*Apcheron* ou d'*Okoressa*, dont les terres argileuses et salines se couvrent d'une végétation languis-

(1) M. *Gamba*.

sante, mais où les fameuses sources de naphte sont un sujet d'admiration pour les voyageurs, et un trésor inépuisable pour la ville de Bakou. Les principaux puits, au nombre de 82, sont au village de Balkhany; l'un d'eux donne 500 livres par jour. Non loin de là, à 3 ou 4 lieues de Bakou, s'étend le *champ des grands feux*, d'environ un quart de lieue en carré; c'est un terrain d'où il sort continuellement un gaz inflammable. Des *guèbres*, ou adorateurs du feu, y ont bâti plusieurs petits temples. Dans l'un d'eux, près d'un autel, on a fixé dans la terre un large tuyau creux en forme de canne. De son ouverture supérieure sort une flamme bleue, plus pure que celle de l'esprit-de-vin; il s'échappe une flamme semblable d'une ouverture horizontale ménagée dans le rocher. Une colline, près de Bakou, fournit du naphte blanc, mais on ne l'y trouve qu'en petite quantité; les Russes s'en servent comme cordial et comme médicament; ils l'appliquent aussi à l'extérieur. Non loin de là se trouvent deux sources d'eau chaude qui bouillent comme le naphte; l'eau est imprégnée d'une argile bleue qui la rend épaisse, mais elle s'éclaircit en la laissant déposer; quand on s'y baigne, elle fortifie et donne de l'appétit. Le khan de Bakou tirait du naphte un revenu de 40,000 roubles. »

Ce qui peut donner une idée exacte des salses et des feux de Bakou, ce sont les observations faites sur les lieux par des savans dignes de confiance. Suivant le rapport d'une commission chargée d'examiner les phénomènes qui se développèrent aux environs de Bakou le 27 novembre 1827: A 5 heures après midi il s'éleva, près de Iokmali, une énorme colonne de feu accompagnée d'un grand bruit; après s'être soutenue à la même élévation pendant trois heures, elle diminua successivement pendant vingt-quatre heures, et resta enfin à la hauteur de 26 pouces. Le feu s'étendait sur un terrain de 2925 pieds de longueur et de

1300 de largeur. Dans les premiers momens, ce petit volcan lança une grande quantité de pierres en incandescence, ainsi que des masses d'eau. Il ne s'est point formé de cratère, mais la place d'où s'éleva la colonne de feu s'est soulevée à la hauteur d'environ 3 pieds. Près du volcan, une source marécageuse rejette continuellement des bulles d'eau d'un pied et demi de diamètre et de hauteur; quelquefois elle lance des masses d'eau deux fois plus considérables.

Les environs de Bakou semblent d'abord n'avoir rien de volcanique; mais, en réunissant les différens faits qui y ont été observés, on voit que les phénomènes qu'ils présentent tiennent le milieu entre les véritables volçans et les salses, et l'on est alors autorisé à admettre ces dernières, même parmi les effets volcaniques. Ainsi la chaleur qui se manifeste dans les orifices par lesquels s'échappe le gaz enflammé dans les environs de Bakou, est plus considérable que dans les salses de l'Italie : M. Lenz (1) a reconnu dans la plus grande des cavités de Iokmali une température de 12 degrés (centigrades), et dans un des trous des *grands feux* 28 degrés $\frac{8}{10}$. De plus, une autre salse près de Bakou offre des caractères communs avec les véritables volcans : elle est située sur une montagne de forme conique, haute de 100 pieds, mais qui était deux fois plus élevée avant que sa cime se fût écroulée. Elle est couverte d'un grand nombre de petits cônes d'argile d'environ 20 pieds de hauteur. La masse de limon liquide rejetée par la bouche située au point le plus élevé occupe un espace d'environ 1000 pieds de longueur sur 200 de largeur. Cette bouche, lorsque la cime était intacte, n'avait que quelques pouces de diamètre; elle était remplie d'un limon liquide; des bulles de gaz s'en dégageaient et lançaient à 2 pieds en l'air le limon qui, en retombant, augmentait les dimen-

(1) Lettre à M. *de Humboldt* sur les salses et les feux de Bakou.

sions du cône. On trouve dans ce limon de nombreux quartiers de rochers, qui tous paraissent avoir éprouvé une chaleur plus ou moins considérable; on voit même aux environs des morceaux d'une véritable scorie.

Quant aux salses qui jettent du limon liquide, situées près du village de Balkhany, ce sont, dit M. Lenz, des fosses remplies de limon et de naphte noir : les plus grandes ont 2 à 6 pieds de diamètre. Des bulles de gaz s'y élèvent à des intervalles plus ou moins longs. Des deux côtés de la colline le gaz sort perpétuellement de terre avec un sifflement.

L'île *Pogorélaïa-Plita* (le Roc brûlé), à l'embouchure du Kour, présente les mêmes phénomènes que les *champs de limon* de Iokmali.

A l'endroit où commence le delta du Kour on voit la petite ville de *Salian*, célèbre par la pêche et le commerce de l'esturgeon. A environ 40 lieues à l'ouest, *Chouclah* ou *Chouchi*, forteresse construite sur un roc escarpé, n'est accessible que par un sentier étroit.

Les deux khanats persans d'Erivan et de Nakhtchivan, cédés par la Perse en vertu du traité de 1828, forment la province russe d'*Arménie*, peuplée de 400,000 âmes. Elle est divisée en quatre arrondissemens; sa capitale, *Erivan*, se compose de 2000 maisons éparses au milieu de champs et de jardins; sa population est de 12,000 habitans, la plupart Arméniens. La forteresse qui la défend couronne un rocher qui s'élève de 600 pieds au-dessus du Zenghi, petite rivière qui arrose la ville. C'est dans l'enceinte de cette forteresse que se trouvent le palais du gouverneur, une belle mosquée et une fonderie de canons.

A 10 lieues au nord-ouest de cette ville on voit le lac *Sivan* ou *Sebanga*, appelé aussi *Gouktcha*, nom qu'il doit à la couleur bleue de ses eaux, qui est elle-même l'effet de sa grande profondeur. Il est long de 14 lieues, et large de 5. Il nourrit un grand nombre de poissons, dont plusieurs

passent pour des mets exquis. Vers son extrémité occidentale s'élève une petite île qui renferme un couvent où l'on relègue les moines de celui d'*Etchmiadzine*, lorsqu'ils se sont rendus coupables de quelques délits. Ce dernier couvent, situé à quelques lieues à l'ouest d'Erivan, est l'ancien chef-lieu de la religion arménienne : c'est là que réside le principal patriarche de l'Arménie. Le village qui s'élève auprès a le rang de chef-lieu d'arrondissement.

Ptolémée parle d'une ville de *Naxuana*, située en Arménie; on croit la retrouver dans *Nakhtchivan*, à peu de distance de l'Aras, et à 30 lieues au sud-est d'Erivan. Elle fut ruinée au commencement du XVIIe siècle, sous le règne d'Abbas Ier, qui en fit transporter les habitans dans l'intérieur de la Perse. Chef-lieu d'arrondissement, sa population, qui fut plus de dix fois plus considérable, ne paraît pas dépasser 3 à 4000 âmes. En descendant l'Aras on arrive à la ville d'*Ourdabad*, peuplée de 6000 âmes. Elle est sur la gauche du fleuve, près d'une cataracte que forment ses eaux en tombant de 20 pieds de hauteur.

La province d'Arménie comprend un plateau de 800 pieds de hauteur, entrecoupé de montagnes et de collines. Le sol en général en est bien arrosé, et fertile en céréales, en riz et en vignes. Le climat en est sain; l'été y est doux, mais l'hiver y est très-rude.

Telles sont les provinces asiatiques qui forment la Russie méridionale.

TABLEAU

DES POSITIONS GÉOGRAPHIQUES DE LA RUSSIE

AU SUD DE LA CRÊTE DU CAUCASE.

NOMS DES LIEUX.	LATITUDE.	LONGITUDE.
Tiflis	41° 30′ 30″ N.	42° 41′ 15″ E.
Ielisavetpol	40 12 0 N.	45 5 0 E.
Akhaltsikhe	41 55 0 N.	40 45 0 E.
Koutaïs	42 17 0 N.	40 20 0 E.
Batoum	41 38 40 N.	39 18 40 E.
Redout-kalé	42 14 12 N.	39 18 15 E.
Soukhoum-kalé	42 59 20 N.	38 39 53 E.
Cheki	40 47 0 N.	44 12 0 E.
Nouveau-Chamakhi	40 34 0 N.	45 20 0 E.
Bakou	40 21 20 N.	47 27 48 E.
Érivan	40 1 15 N.	42 36 0 E.
Nakhtchivan	38 59 20 N.	43 21 10 E.

LIVRE CENT VINGT-TROISIÈME.

Suite de la Description de l'Asie. — Turquie d'Asie. — Première section. — Péninsule de l'Anatolie ou de l'Asie-Mineure, avec les côtes de la mer Noire.

« Nous allons fouler un sol fertile en grands souvenirs; mais ces souvenirs même n'existent point pour les habitans actuels, abrutis par l'ignorance et l'esclavage. Une égale obscurité enveloppe la gloire de vingt peuples qui jadis florissaient dans l'Asie occidentale; les troupeaux bondissent également sur le tombeau d'Achille et sur celui d'Hector; les trônes des Mithridate et des Antiochus ont disparu comme les palais de Priam et de Crésus; les marchands de Smyrne ne se demandent guère si ce fut dans leurs murs que naquit Homère; le beau ciel de l'Ionie n'inspire plus ni peintres ni poètes; la même nuit couvre de ses ombres les rives du Jourdain et les bords de l'Euphrate; la république de Moïse a disparu; les harpes de David et d'Isaïe sont muettes à jamais; un pasteur arabe vient avec indifférence appuyer ses tentes aux colonnes brisées de Palmyre; Babylone aussi a succombé sous les coups d'un destin vengeur, et cette cité qui régnait sur l'Asie opprimée, laisse à peine après elle une trace qui puisse indiquer où s'élevaient les remparts de Sémiramis. « J'ai vu sur les lieux, dit encore un voyageur, l'accom« plissement de cette prophétie : que Tyr, la reine des na« tions, ne serait plus qu'un roc où les pêcheurs feraient « sécher leurs filets (1). »

« Cependant, si la civilisation européenne, par quelque

(1) *Ezech.*, ch. xxvi, v. 3.

nouvel ordre de la Providence, retournait vers cet antique berceau du genre humain, nous y retrouverions encore la côte pittoresque de l'Ionie avec ses îles riantes, les fertiles rivages du Pont-Euxin ombragés de forêts inépuisables, et, plus loin, les nombreuses chaînes du mont Taurus couronnées de plateaux qui donnent, ainsi que nous l'avons dit, un échantillon des grands plateaux de l'Asie centrale; nous verrions encore l'Euphrate et le Tigre porter les glaces de l'Arménie vers les brûlantes plaines de la Mésopotamie; et, assis à l'ombre des cèdres du Liban, nous pourrions laisser errer nos regards sur les prairies et les vergers de Damas. Les hommes seuls ont changé; la nature est restée essentiellement la même. Il nous est donc permis, en décrivant ces contrées, de suppléer à l'ignorance des habitans et aux lacunes qu'offrent les récits des voyageurs, par les renseignemens précieux qu'ont donnés les anciens. Déjà nous avons tracé, d'après Strabon, un tableau assez complet de la géographie ancienne de ces régions; Strabon sera encore notre guide pour combiner les notions éparses dont se compose leur géographie moderne. Mais, pour mieux jouir d'un tableau si varié et si vaste, décomposons-le d'après ses groupes principaux, et bornons ici notre attention à la péninsule de l'*Asie-Mineure*, de laquelle nous ne séparerons pas la côte du Pont-Euxin.

« Les montagnes de Taurus, selon les opinions unanimes des anciens, s'étendaient des frontières de l'Inde jusqu'à la mer Égée; leur chaîne principale, en sortant du mont Imaüs vers les sources de l'Indus, se pliait comme un immense serpent, entre la mer Caspienne et le Pont-Euxin d'un côté, et les sources de l'Euphrate de l'autre (1). Le Caucase semble compris dans cette ligne, selon Pline; mais

(1) *Pline*, V, 27.

Strabon, mieux informé, trace la chaîne principale du Taurus entre les bassins de l'Euphrate et de l'Araxe, en observant qu'une chaîne détachée du Caucase, celle des *monts Moschiques*, se dirige au sud, et joint le Taurus (1); cette jonction même n'est pas très-marquée d'après les relations les plus modernes (2). Strabon, né sur les lieux, et qui avait voyagé jusqu'en Arménie, se représente tout le centre de l'Asie-Mineure, avec toute l'Arménie, la Médie et la Gordyène, ou le Kourdistan, comme un pays très-élevé, couronné par plusieurs chaînes de montagnes qui toutes se joignent d'assez près, selon lui, pour pouvoir être considérées comme une seule. « L'Arménie et la Mé-« die, dit-il, sont situées *sur* le Taurus. » Ce plateau semble encore comprendre le Kourdistan, et les branches qui en sortent s'étendent dans la Perse jusque vers le grand désert de Kerman, d'un côté, et de l'autre jusque vers les sources du Djihoun et de l'Indus. En considérant de cette manière le grand *Taurus* des anciens comme un *plateau*, et non pas comme une *chaîne*, nous croyons concilier les témoignages de Strabon et de Pline avec les relations des voyageurs modernes.

« Deux chaînes de montagnes se détachent du plateau d'Arménie pour entrer dans la péninsule d'Asie. L'une resserre et franchit le lit de l'Euphrate, près Samosate; l'autre borde le Pont-Euxin, en ne laissant entre lui et cette mer que des plaines étroites (3). Ces deux chaînes, dont l'une est en partie l'*Anti-Taurus*, et l'autre le *Paryadres* des anciens, ou le mont *Tcheldir* ou *Keldir* des modernes, s'unissent à l'ouest de l'Euphrate, entre les villes de Sivas, Tokat et Kaïsariéh, par la chaîne de l'*Argæus*, aujourd'hui nommé *Argis-dag*, et dont le sommet

(1) *Strabon*, XI, 342, edit. Atrebat. 1587. — (2) Carte du Caucase, par M. *Lapie*. Annales des Voyages, tome XII. — (3) *Strabon*, XII, p. 378. M. *Fourcade*, consul général à Sinope, notes manuscrites.

se couvre de neiges éternelles (1); circonstance qui, sous une latitude aussi méridionale, suppose une élévation de 9 à 10,000 pieds. Le centre de l'Asie ressemble à une terrasse appuyée de tous côtés sur des chaînes de montagnes qui en forment les escarpemens. Là s'étendent des marais salans et des rivières qui n'ont point d'écoulement; là se trouvent plusieurs petits plateaux, dont Strabon en a décrit un sous le nom de *la plaine de Bagadaonie*. « Le froid y empêche, « dit-il, les arbres fruitiers de réussir; tandis que les oli- « viers viennent près de Sinope, qui est à trois mille stades « plus au nord (2). » Les voyageurs modernes ont également trouvé de grandes plaines élevées dans tout l'intérieur de l'Asie-Mineure, soit au midi, du côté de Koniéh (3), soit au nord, du côté d'Angora (4). Mais tous les bords de ce plateau présentent autant de chaînes de montagnes, qui tantôt ceignent le plateau, tantôt se prolongent à travers les plaines inférieures.

« La chaîne qui, venant à la fois du mont *Argæus* et de l'*Anti-Taurus*, borde l'ancienne Cilicie au nord, porte d'une manière plus particulière le nom de *Taurus*, nom qui, dans plusieurs langues, paraît avoir une racine commune, laquelle signifie tout simplement *montagne*. *Tur* en phénicien a cette signification. L'élévation de cette chaîne doit être considérable, puisque Cicéron affirme qu'on ne saurait la passer avec une armée avant le mois de juin, à cause des neiges (5). Diodore décrit en détail les affreux ravins et précipices qu'il faut traverser de Cilicie en Cappadoce (6). Les voyageurs modernes qui ont traversé plus à l'ouest cette chaîne, aujourd'hui nommée *Ala-dagh*, la représen-

(1) *Strabon*, XII. *Paul Lucas*, second Voyage, I, 137. *Hadgi-Khalfah*, Géographie turque, traduction manuscrite, p. 1772.

(2) *Strabon*, II, p. 50. — (3) *Olivier*, Voyage dans l'Empire ottoman, VI, 388, 399, 401. — (4) *Tournefort*, lettre XXI. *Paul Lucas*, deuxième Voyage, I, cap. XXI. — (5) *Cic.* Epist. ad. Famil. XV, 4, etc.

(6) *Diod.*, XIV, 20. *Herodian.*, etc.

tent comme semblable à celle des Apennins et de l'Hémus (1). Elle projette à l'ouest diverses branches, dont les unes viennent se terminer sur les bords de la Méditerranée, comme le *Cragus* et le *Masicystes* des anciens, dans la Lycie; les autres, infiniment plus basses (2), s'étendent jusqu'aux rivages de l'Archipel, vis-à-vis des îles de Cos et de Rhodes. A l'est, le mont *Amanus*, aujourd'hui l'*Alma-dagh*, branche détachée du Taurus, sépare la Cilicie de la Syrie, en ne laissant que deux passages étroits, l'un vers l'Euphrate, l'autre sur la mer (3); le premier répond aux *Portes Amaniques* des anciens; l'autre aux *Portes de Syrie;* celles-ci, avec leurs rochers taillés à pic, sont les seules que les voyageurs modernes aient visitées.

« Deux autres chaînes de montagnes sortent de la partie occidentale du plateau central : l'une, dirigée au sud-ouest, est le *Baba-dagh* des modernes, qui formait le *Tmolus*, le *Messogis* et le *Sipylus* des anciens, et qui se termine vers les îles de Samos et de Chio; elle change aussi de nom pour prendre ceux d'*Iourlou-dagh*, de *Baïkous-dagh* et d'*Ac-deveren;* l'autre, dirigée au nord-ouest, présente des sommets plus élevés, parmi lesquels l'*Ida* et l'*Olympe* (de Mysie) ont acquis une grande célébrité; le reste de cette chaîne porte les noms de *Calder-dagh*, *Mourad-dagh*, et de *Maltépeh*. Elle aboutit au canal de Constantinople. Enfin, le côté septentrional du plateau s'élève vers la mer Noire, et donne naissance à la chaîne de l'*Olgassys*, aujourd'hui *Kouset-el-Ghas*, chaîne qui remplit de ses branches tout l'espace compris entre le Sangarius et l'Halys. Les sommets conservent leurs neiges jusqu'en août (4).

« Dans tout le système de montagnes que nous venons

(1) *Paul Lucas*, deuxième Voyage, I, 35. Troisième Voyage, I, pag. 184. — (2) *Strab.*, XIV, 952. Almelov. — (3) *Xénophon*, Cyri exped. I, 4. *Arrian*, etc., etc. *Otter*, Voyages, I, p. 82 (en allem.). *Pococke*, II, p. 257 (*Idem*). — (4) M. *Fourcade*, notes manuscrites.

de décrire, les roches calcaires paraissent prédominer. Les anciens vantent beaucoup d'espèces de marbres de l'Asie-Mineure; mais depuis le Sangarius jusqu'à l'Halys, on ne rencontre que des roches granitiques.

« Les tremblemens de terre ont souvent affligé cette belle péninsule; treize villes y furent renversées dans un seul jour sous le règne de Tibère. Les anciens avaient distingué un canton singulièrement rempli de traces d'éruptions volcaniques, c'était la région appelée *Katakekauméné*, c'est-à-dire *le Pays brûlé*, « où très-souvent des flammes « sortaient de la terre, et où la vigne croissait dans un sol « tout composé de cendres (1). » Ce centre des secousses volcaniques qu'éprouve l'Anatolie, doit se trouver à l'est de Thyatira; les voyageurs modernes ne l'ont point visité.

« La péninsule de l'Asie-Mineure n'offre que des rivières peu considérables, quoique très-célèbres. Celles qui descendent au midi vers la Méditerranée ont le cours le moins long et le plus rapide. Le *Pyramus*, en Cilicie, aujourd'hui nommé *Djihoun*, franchit le Taurus, en passant par une gorge dont les angles correspondent si exactement qu'on les prendrait pour un ouvrage de l'art (2). Cette rivière, qui n'a que 30 à 40 lieues de cours, est sujette à des débordemens annuels qui fécondent le territoire environnant. Elle se jette dans le golfe d'Alexandrette ou de Scanderoun. Le *Seihoun*, l'ancien *Sarus*, tombe dans la Méditerranée après un cours d'environ 50 lieues. La mer Égée reçoit des rivières plus considérables : on distingue parmi elles le sinueux *Méandre*, aujourd'hui *Meïnder-Buïuk*, fleuve profond, quoique peu large (3), et qui mine souvent les terrains qui l'avoisinent, ce qui jadis avait donné naissance à un usage singulier : les propriétaires qui souffraient

(1) Voyez notre Volume Ier, p. 150. — (2) *Strabon*, XIII, 809. Almel. — (3) *Nicetas Chroniates*, p. 125 (Corp. Byz.). *Tit. Liv.*, XXXVIII, 13.

par ces ravages, intentaient un procès au fleuve; ils recevaient des indemnités sur les péages établis le long de son cours. Ce petit fleuve, dont il est difficile d'évaluer les nombreux détours, parcourt une vallée de 60 lieues de longueur. Il faut encore remarquer le *Sarabat* ou *Kédous*, l'ancien *Hermus*, long de 70 lieues, qui, ainsi que le *Bagouly* ou *Pactole*, l'un de ses affluens, roulaient des paillettes d'or, dont, déjà du temps de Strabon, on négligeait la recherche; enfin, le *Mendere-sou* ou *Simoïs* qui reçoit le ruisseau du *Scamandre*, tous deux immortalisés par l'auteur de l'*Iliade*. Les plus grandes rivières de l'Asie-Mineure s'écoulent dans la mer Noire; le *Sakaria* des Turcs (1) est le *Sangarius* des anciens, fleuve sinueux et rapide qui n'a pas moins de 100 lieues de cours; le *Bartïn* ou *Parthenius* coule encore, comme du temps de Strabon, dans une vallée étroite entre des prés fleuris et de rians coteaux; l'*Halys*, aujourd'hui le *Kizil-Ermak*, ou *fleuve rouge*, dont Pline seul a bien indiqué le bras méridional, en le faisant venir des pieds du Taurus de Cilicie, et se diriger du sud au nord, parut à Tournefort, qui le vit près de son embouchure, large comme la Seine à Paris (2). Il n'a, malgré quelques cartes modernes, qu'une seule embouchure (3), et son cours est de 220 lieues. La largeur ordinaire de ce fleuve, le plus grand de l'Asie-Mineure, est de 100 pieds. Le *Iechil-Ermak* (*le fleuve Vert*) ou l'*Iris*, ne le cède qu'à l'Halys; cependant il est moitié moins long; son principal affluent est le *Keouïlou-Hissar*, l'antique *Lycus;* mais les autres rivières de la côte du Pont-Euxin ne sont remarquables que par la rapidité de leur pente.

« L'Asie-Mineure renferme beaucoup de lacs qui n'ont point d'écoulement, et dont les eaux sont imprégnées de

(1) *Plin.* VI, 2. — (2) *Tournefort*, Lett. XXI. — (3) *Fourcade*, notes manuscrites.

sel : la Géographie ancienne nous les a déjà fait connaître en partie (1); les relations modernes ne diminuent point l'idée que nous en avons prise. Le lac *Tazla* ou *Touzla*, appelé aussi *Salato*, qui a 14 lieues de long sur 2 de largeur, présente, suivant les anciens, une vaste plaine couverte de cristaux de sel (2). C'est une réunion de plusieurs lacs liés les uns aux autres, dont les eaux salées paraissent être sans écoulement, excepté dans la saison des pluies, époque à laquelle elles vont joindre au nord-est la rive gauche du Kizil-Ermak. Le lac d'*Akseraï* est sur le même plateau; ses produits en sel alimentent presque toute la péninsule. En passant la crête du Taurus, un autre plateau nous offre, près *Beg-cheher*, deux grands lacs dont les eaux sont amères et salées (3). Celui d'*Efnani* a 3 lieues de longueur sur 1 de largeur. Ces amas d'eaux sans écoulement prouvent le peu d'inclinaison qu'ont les parties centrales de la péninsule. »

Dans la partie de l'Anatolie dont les pentes forment la moitié du bassin de la mer de Marmara, se trouvent plusieurs lacs d'eau douce : celui d'*Isnik* a 7 lieues de longueur sur 3 de largeur : on y prend d'excellent poisson dont la pêche produit à la couronne, sur les droits qu'on y perçoit, un revenu de 12,000 ducats par an.

« Les anciens et les modernes ont vanté le climat de l'Asie-Mineure; il y règne une température douce et pure, qu'on ne retrouve même plus de l'autre côté de l'Archipel, sur la côte européenne. La chaleur de l'été est considérablement modérée par les nombreuses chaînes des hautes montagnes; le voisinage de trois mers adoucit à son tour l'intensité du froid (4). C'est sans doute à cette région heureuse

(1) Voyez *Aristote*, *Pline*, *Hérodote*, etc., cités dans notre Volume Ier, p. 151. — (2) *Tavernier*, tom. I, liv. 1, chap. 7. *Pococke*, III, 134. — (3) *Paul Lucas*, deuxième Voyage, t. I. c. XXXIII. Troisième Voyage, t. I, p. 172. — (4) *Hippoc.*, de Aer. aqu. loc.

que l'on a particulièrement appliqué ce que dit Hippocrate de l'Asie en général : « On ne connaît ici guère de différence « de chaleur et de froid ; les deux températures se fondent « l'une dans l'autre. » Cependant les côtes méridionales éprouvent des chaleurs accablantes, tandis que les rivages du Pont-Euxin ou de la mer Noire souffrent quelquefois de la trop grande humidité. L'atmosphère épaisse et brumeuse qui se développe au-dessus de cette mer, est, par son propre poids, sollicitée à se porter vers les côtes. »

Ajoutons qu'en hiver les pluies tombent par torrens; qu'en été la terre est desséchée par une chaleur excessive, et que les habitans des campagnes, surtout des vallées voisines de la Méditerranée, pour échapper à une température brûlante, sont quelquefois obligés de se réfugier dans les montagnes; que le sirocco accable de son souffle aride les habitans des côtes occidentales, et que, malgré la salubrité de l'air, la peste y exerce souvent ses ravages.

« Les anciens connaissaient mieux que nous les richesses de l'Asie-Mineure (1). Cependant les modernes en tracent un tableau assez brillant, quoique incomplet. Les côtes de cette péninsule donnent presque les mêmes productions que la Grèce méridionale : les oliviers, les orangers, les myrtes, les lauriers, les térébinthes, les lentisques, les tamariniers, ornent les bords sinueux du Méandre et les rivages charmans de Chio et de Rhodes. Tandis que la vigne sauvage y grimpe jusqu'aux sommets des arbres, retombe en festons, et forme de petites grottes de verdure, le platane étale avec plus de majesté son vaste ombrage au-dessus d'un sol parsemé de fleurs odoriférantes; les froides hauteurs du Taurus se couronnent même de cyprès, de genevriers et de saviniers. Le chêne qui produit la galle des

(1) Voyez notre Volume Ier, p. 137-141; ou *Strabon*, liv. XII, XIII, XIV.

teinturiers (1) est répandu depuis le Bosphore jusqu'en Syrie, et jusqu'aux frontières de la Perse (2). De vastes plaines de l'intérieur ne sont occupées que par des plantes salines, par l'absinthe et par la sauge (3). Souvent à côté des tristes marais salans s'étendent d'autres plaines plus sèches, où toute la verdure ne se compose que des deux espèces de genêt, le *spartium junceum* et le *spinosum;* ces contrées stériles nourrissent aujourd'hui, comme jadis, des ânes et des brebis (4). Des cantons montagneux vers l'est éprouvent des incendies souterrains, tandis qu'à peu de distance le sol est noyé sous des eaux stagnantes et froides. Sur les bords de l'Euphrate, les vignes, les oliviers, tous les arbres fruitiers reparaissent. Les brûlantes côtes de la Caramanie doivent partager la végétation de la Syrie maritime; les arbres y exhalent des gommes précieuses; le *styrax* fournit une résine estimée; les anciens tiraient d'ici des bois de construction navale. D'autres forêts et d'autres plantes couvrent les rivages de la mer Noire; les chênes et les sapins dominent dans les forêts; cette côte est le verger de Constantinople et de Kherson. Des bois entiers se composent de noisetiers, d'abricotiers, de pruniers, et surtout de cerisiers. Ce dernier arbre doit même son nom à la ville de Cérasonte. Les plaines autour de l'Halys, du Sangarius et du Méandre, offrent de superbes pâturages. »

La récolte en céréales ne suffit point à la consommation des habitans; sur le bord des rivières on cultive le riz; la vigne fournit plusieurs espèces de vins, mais qui ne peuvent se garder; les jardins abondent en melons délicieux, et les vergers en figues d'un goût exquis. Dans les champs on cultive le chanvre, le lin, le tabac, la garance, l'indigo, le safran, et surtout le coton herbacé.

(1) *Quercus infectoria.* — (2) *Olivier*, I, p. 253. — (3) *P. Belon*, Observations, etc., CXII. — (4) *Strabon*, liv. XII, passim. *Pline*, XVI, cap. 37, XIX, cap. I, etc.

Les habitans de l'Asie-Mineure élèvent en général peu de bestiaux; dans beaucoup de cantons le buffle remplace notre bœuf à la charrue et dans les boucheries; notre bœuf y est rare, et sa chair est d'une médiocre qualité : celle du mouton lui est supérieure; sa laine est peu estimée dans le commerce; il faut cependant en excepter celle des moutons d'Angora, qui est renommée pour sa longueur et sa finesse. Les chèvres de ce canton montagneux se distinguent aussi par la beauté de leur soie : il en est de même des chats et des lapins qu'on y élève. Les chevaux de l'Anatolie sont en général robustes, légers et d'une très-belle race : ils semblent encore descendre de celle de Cappadoce; les mulets et les ânes y sont forts; enfin on y élève des chameaux, et l'habitant tire un grand profit du produit des abeilles, et surtout des vers à soie.

« Les gazelles de la Syrie s'égarent quelquefois au-delà du mont Taurus, et peuvent y rencontrer les ibex ou bouquetins descendus du Caucase. Leurs ennemis sont les chacals, les loups, les hyènes, les ours; mais il est très-douteux que le lion se montre encore dans l'Asie-Mineure. Les cygnes se plaisent toujours sur les bords du Caystre; les perdrix rouges couvrent les rivages de l'Hellespont; toute sorte de gibier abonde dans ce pays à moitié inculte; sur le mont Taurus il y a des moutons sauvages (1).

« Les mines de cuivre de Tokat, celle du bourg de Kouréh, près Kastamouni, et celle de Goumouch-Khanéh, non loin de Trébizonde, ont encore de la célébrité. Toutes les chaînes voisines de la mer Noire offrent des indices d'excellent cuivre; mais on n'exploite plus le cinabre du mont Olgassys, ni l'or de la Lydie, ni les cristaux de roche du Pont, ni le précieux albâtre et le marbre coralitique des

(1) *Hadgi-Khalfah*, p. 1753-1773, etc.

provinces centrales. Nous en savons moins que les anciens sur la minéralogie de cette vaste contrée. C'est dans Strabon qu'il faut chercher la description de *l'antre corycien*, caverne romantique de la Cilicie; des terrains près d'Héphestion en Lycie, d'où il sortait un gaz inflammable; des sources pétrifiantes d'Hiérapolis, et de plusieurs autres curiosités naturelles. Nous les avons rapportées dans l'analyse de la Géographie de ce Grec (1); car, dans le silence des modernes, aurions-nous pu affirmer que ces objets remarquables existent encore dans le même état? Cela est pourtant probable. Chandler (2) confirme le rapport de Strabon sur les sources chaudes d'Hiérapolis ou de Pambouk; il a trouvé un rocher formé par le tuf que déposent ces eaux; il ressemble à une immense cascade qui se serait glacée tout à coup, ou dont les eaux auraient subitement été converties en pierres. Près de là est encore la fameuse caverne dont les anciens ont remarqué les pernicieuses exhalaisons. »

Nous savons encore par un voyageur français récent que dans la plaine de Goumouch-Khané on exploite de riches mines de plomb argentifère (3).

L'Asie-Mineure, que les Turcs nomment *Anadoli*, se divise en 6 gouvernemens, c'est-à-dire *pachaliks* ou *eyalets* qui se subdivisent en *sandjaks* ou *livas*.

Nous allons décrire les principaux lieux de cette contrée, dont nous venons d'esquisser le tableau général; nous partirons des bords du rapide et violent *Tcharouck*, appelé aussi *Tchorok Tchorokhi* ou *Batoumi*, qui est l'*Akampsis* d'Arrien et l'*Absarus* de Ptolémée (4), rivière de 70 lieues de

(1) Voyez notre Volume Ier, p. 145 et suivantes.

(2) *Chandler*, Voyage en Asie-Mineure, II, 117, édition française.

(3) M *Fontanier*, Voyage en Orient, entrepris par ordre du gouvernement français, de l'année 1821 à l'année 1829. — Paris, 1829.

(4) *Mannert*, Géographie des Grecs et des Romains, V, p. II, p. 362 *sqq*.

cours; c'est la limite du *pachalik de Tarabosan* ou *Trébizonde*. La première ville turque de ce côté qui soit digne de remarque, est *Rizeh* ou *Irizeh* autrement *Iriza*, l'antique *Rhizœum*, qui passe pour une ville importante, mais qui n'est, suivant M. Fontanier, qu'une petite bourgade de 4000 âmes dont les habitations entourées d'arbres sont disséminées dans la campagne. Le bourg d'*Of* ou d'*Ouf*, sur une hauteur inaccessible au bord de la mer, fait un assez grand commerce. Un autre bourg, celui de *Sourmeni* ou *Sourmeneh*, exporte du vin, de l'huile et d'autres produits du sol. La pêche y est abondante. On y compte 2000 habitans; les maisons en sont petites et basses, et construites en pierres; on a soin, dit M. Fontanier, d'en faire les murs assez épais pour qu'on puisse les défendre aisément; la plupart ont un enclos dans lequel on sème du maïs. Les montagnes qui bordent la côte sont calcaires; celle sur laquelle est placée la bourgade est d'une couleur noirâtre et d'une apparence schisteuse : ses couches ont 15 pieds d'épaisseur. Les pâturages qui couvrent ces montagnes nourrissent un bétail remarquable par sa petitesse : les bœufs ne sont pas plus gros que les ânes de l'Europe. Les noisetiers y abondent ainsi que les figuiers : les fruits de ces arbres forment une branche d'exportation. Les habitans se nourrissent de gâteaux de maïs cuits sous la cendre; mais ces gâteaux, qui leur paraissent délicieux, sont encore moins bons que le pain de seigle noir et mal cuit que l'on vend dans le bazar. « Les boutiques sont mal fournies, et « tenues pour la plupart par des Grecs qui vendent du « drap, des cotonnades, du tabac et des épiceries. Chacun « de ces marchands a un fusil chargé auprès de lui, et « souvent il est obligé de s'en servir, lorsqu'il y a quelque « alerte causée par l'irruption d'un village voisin. Quand il « ne s'agit que de querelles locales, ils n'osent, en leur « qualité de chrétiens, recourir à leurs armes, et jugent

« plus prudent de les laisser terminer par le bâton (1). »

« Ensuite vient la célèbre ville de *Trébizonde*, que les Turcs nomment *Tarabosan*. C'est l'ancienne *Trapezus*, colonie des Grecs de Sinope; elle devint importante sous Trajan, et encore plus sous Justinien (2); elle fut la capitale d'un Empire fondé par une branche des Comnènes de Constantinople, qui en furent dépouillés en 1452 par Mahomet II. Quoique déchue de son ancienne splendeur, elle est encore considérable, et renferme, selon quelques géographes, 15,000, selon d'autres 20 à 30,000 habitans. »

Cependant M. Fontanier nous apprend que les habitans estiment la population de leur ville à 60,000 âmes, et que cette évaluation paraît être en rapport avec le mouvement qui règne dans le bazar et les autres lieux publics. Au surplus, il ne peut y avoir sur ce point que des estimations approximatives, parce qu'on ne fait jamais de dénombrement exact en Turquie. On y compte 7 à 800 chrétiens grecs, arméniens et catholiques, qui habitent un quartier séparé sur le penchant d'une colline qui s'avance vers la mer. La plupart des maisons sont basses et construites en grosses pierres; elles communiquent entre elles par des passages secrets pratiqués pour favoriser la fuite des propriétaires attaqués par quelque particulier puissant. Pour comprendre l'utilité de ces passages secrets, il faut savoir que non seulement l'autorité du pacha est souvent compromise par des révoltes partielles ou générales, mais que beaucoup de particuliers se font aussi la guerre; que plusieurs maisons sont de véritables forteresses, et qu'il arrive fréquemment que, pendant plusieurs jours de suite, on n'entend que des coups de fusil tirés d'une mai-

(1) V. *Fontanier*: Voyages en Orient (Turquie d'Asie).

(2) *Eustath.*, ad Dionys. Periég. v. 687. Notit. Imp. c. 27. *Procop.* de Ædificiis, III, 7.

son à l'autre. On aperçoit çà et là dans cette ville des débris de monumens grecs du Bas-Empire. Hors de son enceinte, dans la partie occidentale, on voit l'église de Sainte-Sophie, monument grec de forme circulaire, dont le pavé est une mosaïque, et dont le dôme élevé est soutenu par quatre colonnes en marbre : elle paraît remonter au temps de Justinien; une partie de l'édifice a été changée en mosquée depuis 1461. A l'est se trouve une chapelle qui passe pour avoir été jadis un temple d'Apollon : sa forme est octogone, et les peintures sur stuc qui l'ornaient ont été détruites par les Turcs. Dans tous les environs, les pics élevés sont couverts de couvens grecs et arméniens. Dans la ville on compte 18 mosquées et plusieurs petites chapelles grecques. Les bains sont remarquables par l'élégance de leur architecture : ils sont en marbre, et la plupart de construction grecque. Les rues sont étroites et garnies de trottoirs pavés. Le commerce de Trébizonde est assez actif : il consiste principalement en exportations de chanvre, de toiles, de cordages, de filets à pêcher, de tabac, de cire et de métaux pour Constantinople, et de fruits secs et d'étoffes pour la Russie. Elle exporte même un peu de vin (1).

« Deux enfoncemens de la côte nous présentent successivement *Traboli* et *Keresoun*, qui partagent le commerce de Trébizonde; leurs cantons produisent un peu de soie. »

Cette dernière petite ville, située au sommet d'un roc que domine un château en ruine, occupe l'emplacement de *Cerasus;* son enceinte est formée par le mur antique; elle renferme environ 700 maisons.

« Sur la côte nord-ouest du pachalik de Trébizonde, au sud de la Gourie, demeurent les *Lazes* ou *Laziens*, nom qui, dans la langue turque, signifie les *marins*. Il se peut que ce peuple soit un reste des anciens *Lazi* qui, au

(1) M. *Fourcade*, notes manuscrites. Comp. *Peyssonnel* et *Tournefort*.

temps des Byzantins, étaient établis en Colchide. Cette peuplade est presque entièrement indépendante. C'est sur son territoire que se trouve Irizeh. »

Le *pachalik de Sivas* ou de *Roum*, situé à l'ouest de celui de Trébizonde, est d'une grande étendue : il a 130 lieues de longueur sur 60 de largeur. L'Anti-Taurus le traverse; le Kizil-Ermak, l'Iechil-Ermak, le Keouïlou-Hissar, et le Thermeh, sont les principales rivières qui l'arrosent. Ses montagnes sont boisées, son climat est agréable et salubre, son sol est fertile, ses richesses métalliques sont variées, et ses habitans sont industrieux.

« Ceux qui habitent *Ounièh* ou *Eunieh*, l'ancienne *Œnoe*, placés dans un territoire stérile, se livrent à un cabotage actif, soit avec les ports russes, soit avec la côte des Abases. L'ancienne *Amisus*, une des résidences du grand Mithridate, est aujourd'hui un petit bourg nommé *Samsoun;* il a une rade par où l'on exporte les cuivres de Tokat, les soies, les fruits et les toiles d'Amasieh (1). Sa position, au milieu de jardins et de bosquets d'oliviers, est fort agréable; son enceinte est formée par une vieille muraille en ruine, et sa population est de 2000 habitans.

« En remontant la rivière aujourd'hui nommée *Iechil-Ermak*, et anciennement *Iris*, nous visiterons une ville chère à la Géographie; c'est *Amasieh* ou *Amasia*, la patrie de Strabon; elle est située entre des rochers escarpés, mais les environs produisent d'excellens fruits et du bon vin (2).

« Ce n'est que quatre heures avant d'arriver à Amasia « que l'on trouve les jardins qui dépendent de cette ville. « Alors c'est un magnifique spectacle que la suite non in- « terrompue de maisons de campagne, de mûriers, d'ar-

(1) M. *Fourcade*, notes manuscrites.
(2) *Strab.*, XII, p. 839. Almel. *Tavernier*, I, cap. 1, p. 9.

« bres fruitiers qui se succèdent jusqu'à ses portes. Sur le « penchant des montagnes sont de vertes forêts, dans les« quelles les meilleurs fruits naissent sans culture, tandis « que sur le plateau on récolte les céréales. Pour abréger « la route, nous gravîmes par une pente assez douce la « colline au pied de laquelle la ville est située; de là nous « voyions la route ordinaire suivre les sinuosités du Tokat« léou-sou. En descendant le revers abrupte qu'elle pré« sente, j'aperçus un des canaux qui, d'après le rapport « de Strabon, portaient l'eau dans la ville (1). »

On y entre, ajoute le voyageur que nous venons de citer, par une longue rue, à droite et à gauche de laquelle on voit de larges pierres qui ont probablement servi à d'anciens monumens. Cette ville renferme 10,000 maisons; elle est encore placée comme au temps de Strabon; seulement, dit M. Fontanier, les maisons qui étaient construites sur la citadelle inférieure n'existent plus, et l'on n'y trouve que des ruines. Les murs qui entouraient cette citadelle sont en partie debout. Les restes d'un temple antique se trouvent au sommet de la ville, près d'une fontaine d'ancienne construction. Deux ponts élégans traversent le Iechil-Ermak. Dans l'intérieur on voit une ancienne église convertie en mosquée, mais que les Turcs, par une singulière superstition, s'empressent de rendre au culte chrétien lorsque la peste fait de trop grands ravages. Dans les environs on remarque des grottes antiques taillées dans une roche de calcaire-marbre, et dont la plus belle porte le nom de *Tach-Aïn* (pierre-miroir), parce que toutes les parois en sont polies : c'est une sorte de maison de 35 pieds de hauteur sur 30 de largeur, placée dans une montagne. Il est difficile de décider si ces cavernes ont été des lieux de refuge pour les premiers chrétiens, ou les anciens sépulcres

(1) V. *Fontanier* : Voyages en Orient (Turquie d'Asie).

des rois de Perse. L'antique citadelle est aussi une des curiosités de cette cité, qui offrirait sans doute une foule d'objets curieux si l'on pouvait y faire des fouilles. Quant aux monumens modernes, le plus beau est, sans contredit, la mosquée bâtie par le sultan Bajazet ou Bayazid. La soie forme la principale richesse d'Amasieh : on en récolte environ cent charges de mulet, dont le produit est évalué à 2 millions de piastres par an.

« Au sud-est d'Amasieh, dans une vallée profonde, s'élève en forme d'amphithéâtre *Tokat*, que l'on prononce *Tokate*, ville entourée de vergers et de vignobles (1). Il y a deux étages aux bâtimens, et chaque maison a sa fontaine; les rues sont bien pavées, chose rare dans le pays; on y fabrique des maroquins bleus; le commerce a pour objet la soie, dont on fait beaucoup d'étoffes, la vaisselle de cuivre et les toiles peintes, qui sont apportées de Bassora par des caravanes. Tokat est l'ancienne *Berisa.* »

On entre dans Tokat en traversant sur un pont de bois le Tokatléou-sou, qui descend des montagnes situées au sud. Cette ville, selon M. Fontanier, renferme 17,000 maisons, dont, en évaluant à 5 personnes le nombre d'individus par famille, celui des habitans s'élèverait à 92,500, parmi lesquels se trouvent 5000 Arméniens et 2500 catholiques. Mais les familles étant plus nombreuses en Asie qu'en Europe, il est probable que la population est d'environ 150,000 âmes (2).

« Le bourg de *Zileh*, anciennement *Zela*, est, comme plusieurs villes du Pont, situé sur une colline artificielle (3). C'est près de Zela que César défit Pharnace, fils et successeur de Mithridate.

(1) *Jackson* dans *Sprengel*, Biblioth. des Voyages (en allem.), VIII, p. 144.

(2) V. *Fontanier* : Voyages en Orient.

(3) *Tavernier*, I, cap. VII, p. 102.

« Les montagnes qui, depuis Tokat, s'étendent vers Trébizonde, en séparant le bassin du Pont-Euxin de celui de l'Euphrate, nourrissent dans leurs vallées verdoyantes, ombragées de forêts de châtaigniers, plusieurs tribus de *Kourdes* nomades (1), dont la vie agreste rappelle celle des anciennes peuplades que Xénophon et Strabon placent dans ces contrées; peut-être en sont-elles des restes. Le nom des anciens *Thianni* ou *Tzani* s'est conservé dans celui du canton de *Djanik*, ville peu considérable. Les montagnes de l'intérieur de ce canton portent à leurs sommets des anneaux de fer, auxquels, disent les habitans, on attachait les câbles des vaisseaux à l'époque où la mer Noire étant sans débouché, s'élevait jusqu'à ce niveau (2). L'industrie métallurgique des anciens *Chalybes* ou *Chaldæi*, règne encore dans la région montagneuse qui a gardé le nom peu défiguré de *Tcheldir* ou *Keldir*. »

Bafra, dans le sandjak de Djanik, sur la rive droite, et à 5 lieues de l'embouchure du Kizil-Ermak, est une ville de 2000 âmes où l'on voit un beau pont, deux mosquées et des bazars bien pourvus. *Marsivan*, dix à douze fois plus peuplée, est l'ancienne *Euchaïtes*, qui fut surnommée *Théodoropolis* par l'empereur Jean Zimiscès, en commémoration d'une victoire qu'il remporta sur le roi des Bulgares le jour de saint Théodore. Une belle église, qu'il y fit bâtir en cette occasion, est convertie aujourd'hui en mosquée. Elle doit en partie son importance à ses riches mines de cuivre. *Osmandjik*, sur la rive droite du *Kizil-Ermak*, offre un beau pont en pierre, construit par Bajazet. On croit que cette petite ville est l'ancienne *Pimolis*. Une citadelle la domine; de vieux murs et des fortifications ruinées l'entourent. *Tchouroum*, jadis *Tavium*, est le chef-lieu

(1) *Tournefort*, Voyage, lett. XXI, p. 175.
(2) *Hadgi-Khalfah*, p. 1798.

d'un sandjak qui comprend l'ancienne *Galatie orientale.*

Ouscat ou *Iouzghat*, chef-lieu d'un autre sandjak, est une ville d'environ 18,000 âmes, entourée d'un mur en terre et en briques cuites au soleil. On y remarque une mosquée bâtie en pierres sur le modèle de celle de Sainte-Sophie à Constantinople, et le palais de Tchapan-Ouglou, chef qui s'était rendu célèbre dans ces derniers temps par sa puissance, et qui s'était même déclaré indépendant. C'est à ce gouverneur, mort depuis peu d'années, que la ville doit sa prospérité. Il existe dans les environs des mines de plomb en exploitation.

Le nom de *Niksar* indique l'antique cité de *Neo-Cæsarea :* c'est la résidence d'un évêque grec; elle est grande, populeuse, et bâtie en bois. Sa population peut être estimée à 10,000 habitans.

Sivas, chef-lieu du pachalik que nous parcourons, est une ville importante située dans une plaine, près d'un des affluens du Kizil-Ermak. Elle est la résidence du pacha et d'un évêque arménien. On y voit les restes d'une citadelle qui paraît avoir été bâtie par les Grecs. Il y existe des restes de fortifications qui règnent encore sur les trois quarts de sa circonférence. Ses deux plus beaux édifices sont une ancienne mosquée, dont l'entrée est murée, et un vaste caravanserail, tous deux bâtis en marbre. Les bains publics sont aussi d'une architecture élégante. Les rues sont étroites et tortueuses, et les maisons bâties en terre : on en porte le nombre à 1000 environ, ce qui annonce une population de 6 à 8000 habitans. Sivas passe pour être l'antique *Cabira* qui, en l'honneur d'Auguste, reçut le nom de *Sebaste*, nom qui, en grec, signifie Auguste. Mais M. Fontanier n'a reconnu la situation que Xénophon trace de cette ville, que dans des ruines que l'on remarque à quelques lieues de Sivas, et parmi lesquelles on voit encore une citadelle placée sur un monticule.

A environ 30 lieues à l'est de Sivas, la petite ville de *Devrighi* paraît être celle de *Nicopolis*, que Pompée bâtit pendant la guerre qu'il fit contre Mithridate; et au sud de celle-ci, *Arabkir* est l'ancienne *Arabrace.*

A l'ouest du pachalik de Sivas, se trouve l'Anatolie proprement dite, qui forme un vaste gouvernement auquel les Turcs donnent le nom d'*Anadoli.*

« En passant le fleuve Halys ou le Kizil-Ermak, nous entrons dans l'intendance ou le *mousselimat* de Kastamouni qui répond à l'ancienne Paphlagonie maritime. Quoique peuplée de Turcs, la ville de *Kastamouni* ou *Kastamoun* voyait autrefois fleurir dans ses remparts divers genres d'industrie; on y fabriquait de la vaisselle de cuivre; sa population s'élevait en 1658 à 50,000 âmes (1), mais aujourd'hui elle ne renferme que 12,000 Turcs et 40 familles arméniennes; ce qui la porte en totalité à environ 14,000 âmes. L'ancienne *Pompeïopolis*, long-temps capitale de ce pays, a été retrouvée dans le bourg actuel de *Tash-Kouprou* (2) ou *Tach-Koupry*, bâti sur la droite d'un affluent du Kizil-Ermak, le Kara-sou, que l'on passe sur un beau pont construit avec des restes de monumens antiques. La côte depuis l'Halys jusqu'au Bosphore a long-temps été défigurée sur les cartes; les observations de M. Beauchamp l'ont enfin à peu près rétablie; le prétendu golfe de Samsoun a disparu, et la côte en général s'élève d'un degré entier plus au nord que les cartes de d'Anville ne l'indiquent.

« Avant d'arriver au cap *Kerempeh*, le *Carambis* des anciens, pointe septentrionale de l'Asie-Mineure, nous trouvons la célèbre ville de *Sinope*, appelée *Sinab* par les Turcs, située sur un isthme, couverte au nord par une

(1) M. *Fourcade*, Mém. sur Kastamouni.

(2) *Id.* Mém. sur Pompeïopolis, *Annales des Voyages*, XIV.

presqu'île, et ayant à l'est une excellente rade avec des chantiers pour la marine impériale turque. Cette ville, que les émigrations des Grecs ont réduite à une population de 10,000 âmes, exporte du riz, des fruits, des peaux et des planches; le commerce de poisson, autrefois immense, est tombé. On sait que c'est dans ses murs que naquit Diogène le Cynique. Son commerce et ses chantiers de construction lui donnent encore une certaine importance. *Inéboli*, l'antique *Ionopolis*, est l'*échelle*, c'est-à-dire le port de Kastamouni; elle exporte des bois de construction, du cuivre, du chanvre. *Amastrah* ou *Amasserah*, l'ancienne *Amastris*, bâtie en amphithéâtre sur le bord de la mer Noire, et *Erekli* ou *Heraclea*, n'ont conservé qu'un nom célèbre.

« Le Bosphore s'ouvre devant nous comme une magnifique rivière bordée de villages, de châteaux et de maisons de plaisance. Aux lieux où ce détroit finit, s'élève *Scutari*, que l'on vanterait comme une grande et belle ville, si elle n'était pas située vis-à-vis de Constantinople; elle compte 40,000 âmes. » Elle est bâtie en amphithéâtre sur le penchant de plusieurs collines, dans le même style que la capitale de l'empire ottoman; la plupart des mosquées, les bazars et les bains publics sont de beaux édifices; le grand-seigneur y possède un très-beau palais avec des jardins délicieux. On remarque au sud et à l'est les cimetières de cette ville, les plus beaux de l'empire. Scutari est l'ancienne *Chrysopolis*.

« Sur le premier golfe de la Propontide ou de la mer de Marmara, nous trouvons le port appartenant à la ville d'*Isnikmid* ou d'*Ismid;* c'est l'ancienne *Nicomédie* de Bithynie, où mourut l'empereur Constantin; elle renferme encore 4000 habitans. Il n'en est pas ainsi de celle d'*Isnik*, l'ancienne Nicée, célèbre par la tenue du premier concile général, mais qui aujourd'hui, réduite à 2 ou 300 maisons, n'est peuplée que de quelques Juifs, qui fabriquent de la

faïence ou vendent de la soie. La Propontide est entourée de ruines célèbres, parmi lesquelles celles de *Cyzique* attestent encore la grandeur et la magnificence d'une des premières villes de commerce de l'antiquité (1). Les restes de ses anciennes murailles se voient surtout près de *Peramo*, petite bourgade sur la côte orientale de la presqu'île qui s'est formée par les atterrissemens qui ont réuni l'île de Cyzique au continent.

« Mais les cimes du mont Olympe, couvertes de neige jusqu'au milieu de l'été, appellent nos regards. Au pied de cette pyramide naturelle s'étend *Brousse*, l'antique *Bursa* ou *Prusa*, qui doit son origine à Annibal (2), et qui fut la capitale de l'empire ottoman avant la prise de Constantinople. C'est à Brousse que les Turcs ont leurs plus habiles ouvriers ; l'on estime surtout les satins et les tapisseries de cette ville. Les belles soies qu'on y recueille en abondance ne suffisent pas à ses fabriques ; on y supplée par celles de Perse. La cité de Brousse proprement dite occupe une éminence qui domine une plaine fertile où jaillissent des eaux thermales. Cette ville, peuplée d'environ 50,000 habitans, contient 365 mosquées, dont 3 sont magnifiques : celles des sultans Achmed et Osman, ainsi que celle d'Aoula. Elle est ornée d'un nombre prodigieux de fontaines. Sur un rocher à pic, au centre de la ville, s'élève un château dont une des tours est attribuée à Comnène-Lascaris : il occupe l'emplacement de l'ancienne *Prusa*. Brousse se sert du port de *Montagna*, communément nommé *Moudania*, ville de 20,000 âmes qui remplace l'ancienne *Apamea* de Bithynie, d'où il s'exporte une grande quantité de salpêtre, de vin blanc, de fruits, et divers produits manufacturés.

« Nous allons nous hasarder à traverser les parties cen-

(1) *Paul Lucas*, second Voyage, I, c. 4. *Pococke*, part. III, vol. II, chap. XXIII. — (2) *Plin.*, V, 22 (Nonobstant *Strabon*, etc.).

trales de l'Asie-Mineure, infestées par des bandes de Turcomans, qu'on accuse de ne pas trop respecter les voyageurs. »

Sur le bord d'un ruisseau qui va se jeter dans la Sakaria, nous verrons *Terekli* ou *Tarak.'*, petite ville sale et mal bâtie, mais connue par ses manufactures de peignes. Sur une hauteur, à l'extrémité occidentale d'une plaine riche et fertile, on aperçoit les ruines d'un château. Ce château domine la ville de *Boly*, que M. Fontanier nomme *Bolo*, composée d'un millier de maisons, et renfermant un bazar assez vaste et douze mosquées : c'est le passage continuel des caravanes. A ses portes se trouvent des bains d'eaux thermales, et à une lieue les ruines d'*Hadrianopolis*, nommées *Eski-hissar* par les Turcs. Un des faubourgs de Boly est entièrement peuplé de chrétiens, qui ont le droit de se renfermer dans des murailles, et de ne laisser pénétrer aucun Turc chez eux (1). *Tchirkis*, que M. Fontanier nomme *Cherkès*, n'offre rien de remarquable; c'est une ville murée, à 22 lieues à l'est de Boly, sur la rive droite du Bartïn, que l'on y traverse sur un pont en bois et en terre. Sa population est de 3 à 4000 âmes. On élève dans ses environs des chèvres de l'espèce de celles d'Angora, et l'on exploite du sel gemme dans les montagnes qui l'environnent.

Sur un affluent du Kizil-Ermak, *Tosia* ou *Tossia*, dans une vallée fertile et bien cultivée, renferme 3000 maisons turques, 30 de Grecs et 10 mosquées, dont l'une est remarquable par l'élégance de sa construction. On fabrique à Tossia des châles en tissus de poil de chèvre d'Angora, qui sont estimés pour leur finesse et leur moelleux.

A 10 lieues au sud de Tossia on trouve *Kiankary* ou *Kiangary*, l'ancienne *Gangra*, qui reçut de l'empereur

(1) *Fontanier* : Voyage en Orient.

Claude le nom de *Germanicopolis*, et que Constantin érigea en capitale de la Paphlagonie. Cette ville est assez grande, mais elle est bâtie en bois.

« La route de Brousse par Koutaïéh et Koniéh, en Caramanie, traverse principalement le plateau des lacs salés et sans écoulement dont nous avons déjà parlé. *Koutaïéh*, l'ancien *Cotyæum*, est une ville considérable, embellie de 50 mosquées, de 20 khans ou caravanserails et de 30 bains publics, entourée de jardins, de vignobles et de promenades. Elle contient plus de 10,000 maisons, et probablement plus de 50,000 habitans; son territoire fertile produit d'excellens fruits et beaucoup de noix de galle (1). »

A une vingtaine de lieues de cette ville on trouve, dans une bourgade appelée *Seïdi-Gazi*, les restes d'un monument phrygien taillé dans le roc, et dont l'inscription *au roi Midas*, sculptée sur un des côtés, indique les restes d'un tombeau érigé à l'un des anciens rois de Phrygie, peut-être six siècles avant notre ère.

A 10 lieues de Koutaïéh, les habitans du village de *Toutbah*, au pied du mont Olympe, sont exempts de toute contribution, à la condition de protéger et de guider les voyageurs qui traversent la montagne et ses défilés couverts de neige. Ils ont, comme dans les Alpes, des chiens dressés à découvrir par l'odorat les malheureux qui se sont égarés.

« *Afioum-Kara-Hissar*, à 18 lieues au sud-est, est célèbre par la culture de l'opium, et un sujet de dispute parmi les géographes; un des plus érudits a récemment soutenu que c'est l'ancienne *Celænæ* (2); d'autres prétendent, peut-être avec plus de raison, que c'est *Apamea Cibotus*, fondée par Antiochus Soter. La plupart de ses maisons sont en bois; elle

(1) *Olivier*, Voyage dans l'empire ottoman, VI, p. 408 (in-8°).

(2) *Mannert*, Géogr. des Grecs et des Romains, V, part. III, p. 119-125. Comp. *Pococke*, etc.

est la résidence d'un pacha, le siége d'un évêque grec, et le rendez-vous ordinaire des caravanes de Constantinople et de Smyrne, qui de là se dirigent vers l'intérieur de l'Asie. Son nom signifie *la forteresse noire de l'Opium*, et sa population est évaluée à 50,000 âmes. *Akcheher*, ville considérable, répond, selon d'Anville, à l'ancienne *Antiochia ad Pisidiam*, et, selon Mannert, à *Tyriæum;* la montagne voisine étant à l'occident, tandis que la plaine, fertile en blés et fruits, s'étend à l'orient (1) : l'opinion du savant allemand paraît mériter la préférence. *Eilgoun* ou *Ilgoun* a des marchés bien approvisionnés. Elle occupe, selon d'Anville, l'emplacement de *Philomelium*.

« *Koniéh*, l'ancienne *Iconium*, est aujourd'hui la capitale de l'Anatolie, le siége d'un pacha qui gouverne la partie septentrionale de la *Caramanie*, province dans laquelle on comprend l'ancienne Pamphylie, la Pisidie, la Lycaonie, la majeure partie de la Cappadoce et la Cilicie. Cette ville, importante lorsqu'elle était la résidence des sultans seldjoukides de *Roum* (2), compte encore aujourd'hui 25 à 30,000 habitans. Une petite rivière se perd dans les jardins qui l'environnent. »

La plus remarquable des nombreuses mosquées de Koniéh est celle de Selim, bâtie sur le modèle de celle de Sainte-Sophie à Constantinople. On cite aussi le couvent des *Mevlevis*, qui possède de grandes richesses, et qui est le chef de tous les établissemens du même ordre répandus dans l'empire ottoman. Quant au palais du pacha, il est bâti en bois, mais il renferme quelques restes élégans de celui des anciens sultans de Roum. Le plus beau monument de Koniéh est le tombeau d'un personnage révéré en Turquie. Près de la porte de Ladik on voit une sculpture

(1) *Olivier*, VI, 396.
(2) Voyez notre Volume Ier, p. 510.

antique et une statue colossale d'Hercule, que l'on considère comme deux morceaux remarquables.

« A l'orient de Koniéh s'étendent de vastes marais (1). La ville de *Caraman*, qui a donné son nom à la province, n'est pas loin de la source du bras méridional de l'Halys. »

Ses monumens ont été bâtis avec les restes de l'antique *Larenda*. On évalue sa population à 3000 familles turques, arméniennes et grecques.

« En descendant le Kizil-Ermak pour se rapprocher d'Angora, on examinerait si *Akseraï* est l'ancienne *Archelaïs*, ou plutôt *Garsauza*, suivant l'opinion de d'Anville; si *Kircheher*, sur la droite du Kisil-Ermak, répond à *Nazianzus*, surnommée *Dio-Cæsarea*, ou à *Andrapa*, ce qui paraît plus probable; si la rivière *Chaux*, sur laquelle s'élève aujourd'hui *Nigdéh*, serait le *Cappadox* de Pline, l'ancienne *Cadyna*. Mais cette route étant peu fréquentée, ces questions resteront peut-être long-temps sans décision complète.

« Un chemin plus connu nous conduira de Brousse à Angora, à travers les anciens États florissans de Tchapan-Oglou, gouverneur qui s'était rendu indépendant de la Porte. *Begbazar*, ville traversée par l'Idou-sou, renferme environ 1000 maisons. En avançant à l'est, dans une plaine très-élevée, nous découvrons *Angora*, appelée par les Turcs *Ankorah* et *Engour*. C'est la finesse du poil de ses chèvres qui a fait sa renommée et sa fortune; elle contient, à ce qu'on croit, 40,000 habitans. Le peuple y est plus doux et plus policé que dans aucune autre ville de l'Anatolie; les rues y sont larges, et pavées d'assez grands morceaux de granite. On y voit de très-beaux restes d'antiquité, entre autres le fameux temple en l'honneur de l'empereur

(1) *Aboulfeda*, chez *Busching*, Magasin géographique, V, 307. *Otter*, Voyage en Turquie, I, chap. VII.

Auguste, du règne duquel date la grandeur de cette ville, auparavant peu considérable. Angora est l'antique *Ancyra*.

« Le bassin de l'Halys oriental touche, du côté du midi, à celui où coule le *Kara-sou*, c'est-à-dire la *Rivière Noire*, le *Melas* des anciens. Dans le haut de cette vallée nous remarquerons *Kaisariéh*, l'ancienne *Césarée* (de Cappadoce), grande ville située au pied du mont *Ardjieh* ou *Ardehis*. Un voyageur injustement décrié trouva aux environs de cette ville toutes les montagnes percées de grottes, qui ont probablement servi de demeures d'été aux anciens habitans de ce pays (1). Cette manière de se loger a été commune à beaucoup de peuples. Il est plus difficile d'admettre entièrement le récit de ce voyageur sur les 20,000 petites pyramides, munies de portes et de fenêtres, qu'il assure avoir vues non loin de Césarée, près d'*Yrkoup*. Mais fait-il rejeter entièrement tout ce qui offre une apparence merveilleuse? »

Kaisariéh, à laquelle on accorde 25,000 habitans, est le siége d'un évêque arménien, et le rendez-vous des marchands de l'Asie-Mineure qui vont y acheter le coton qu'on récolte dans ses environs. On fait remonter son origine à 2000 ans avant l'ère chrétienne. Elle portait alors le nom de *Mazaca*. Mais lorsque sous Tibère elle tomba au pouvoir des Romains, elle reçut de ceux-ci, en l'honneur de ce prince, le nom de Césarée. Elle acquit une telle splendeur que, sous le règne de Valérien, lorsqu'elle fut pillée par le roi de Perse Sapor, elle renfermait plus de 400,000 habitans. Julien, qui en releva les murs, la resserra dans des limites plus étroites. Mais les chrétiens de cette ville ayant miné les temples de Jupiter et d'Apollon, ce prince, irrité, lui retira le nom de Césarée pour lui restituer celui de Mazaca, imposa une forte amende à chacun des habi-

(1) *Paul Lucas*, deuxième Voyage, c. 18.

tans, fit enrôler dans la milice les prêtres chrétiens, et obligea la ville à relever les temples mutilés. Saint Basile, le fondateur des cénobites d'Orient, naquit dans cette ville en 329, en fut évêque, et y mourut en 379.

« La contrée qui borde le Kara-sou ou Melas, fournit aux hordes errantes de Turcomans d'assez maigres pâturages. Les villages paraissent des oasis dans un désert. Mais en approchant de l'Euphrate, l'œil se repose agréablement sur les jardins, les vergers et les bosquets de peupliers qui environnent *Malatiah*, l'ancienne *Melitène*, dans le pachalik de Marach. Cette ville a de 12 à 1500 maisons (1). C'était la principale cité de la *Petite-Arménie*, contrée que traversait, dans le moyen âge, la route commerciale de l'Europe aux Indes (2), et qui, dans les temps modernes, n'a été parcourue du sud au nord que par deux voyageurs (3) : aussi est-elle au nombre des terres inconnues. Nous savons qu'en allant de Malatiah au village d'*Ayas*, l'ancienne *Issus*, on traverse une petite province nommée par les Turcs *Doulgadir Ili*, et gouvernée par un pacha qui réside à *Mérach;* mais tandis que d'Anville place cette ville au sud-ouest du mont Amanus, voulant la faire répondre à l'ancienne *Germanicia*, un témoin oculaire la met au nord-est de cette chaîne, et à la vue de l'Euphrate (4). »

Cependant *Marach* ou *Mérach*, sur laquelle nous n'avons d'ailleurs rien à dire d'intéressant, est bien sur une colline, baignée par un affluent du Djihoun, et séparée du bassin de l'Euphrate par une chaîne de montagnes. Il est certain aussi, malgré ce que dit ce voyageur, que Marach est à plus de 30 lieues du fleuve.

Aïntab, que l'on croit être l'ancienne *Deba*, renferme

(1) M. *Trézel*, Itinér. manusc. Comp. *Strabon*, etc. — (2) *Pegoletti*, voyez notre Volume Ier, p. 516-517. — (3) *Paul Lucas*, premier Voyage au Levant, c. 24. *Schellinger*, persiche und ostindische Reise. Nuremberg, 1716, p. 68. *sqq.* (en allemand). — (4) *Schellinger*, loc. cit.

dit-on, 20,000 habitans; *Semisat*, sur le bord de l'Euphrate, est l'ancienne *Samosate*, patrie du poète Lucien.

« La Cilicie ou la côte de la Caramanie n'est pas non plus très-bien connue. Les témoignages de Strabon et d'Otter prouvent que la plupart des rivières de cette côte prennent leur source au nord de la chaîne du Taurus, qu'elles franchissent au moyen de gorges étroites. Le plateau où naissent ces rivières, entre le Taurus et l'Anti-Taurus, représente en partie l'ancienne Cataonie. C'est dans ces montagnes que les Caramaniens nomades, et même les citadins, cherchent un asile contre les ardeurs de l'été qui dévastent la plage maritime. Ces hauteurs se couronnent de cèdres, tandis que les bords de la mer se couvrent de forêts entières de lauriers et de myrtes (1). »

Adana, siége d'un pacha, et *Sis*, où résidèrent longtemps les rois de la Petite-Arménie, sont de peu d'importance. La première de ces deux villes est sur l'emplacement de *Bathnæ*, célèbre jadis par les agrémens de sa position, et l'une des plus anciennes cités de l'Asie-Mineure. Elle est grande, assez bien bâtie, et peuplée de 20 à 30,000 âmes. On y remarque un beau pont et un ancien aqueduc que les Turcs ont eu le soin d'entretenir.

« *Tarsous*, jadis la docte rivale d'Athènes et d'Alexandrie, passe pour la plus belle et la plus riche cité de la Cilicie. Les fraîches ondes du *Cydnus*, si dangereuses à l'infatigable Alexandre, arrosent encore ces riantes plaines où Sardanapale avait fait graver au bas de sa statue cette sentence : « Il faut jouir des plaisirs de la vie; tout le reste n'est rien. »

Tarsous, à laquelle un voyageur récent donne 30,000 habitans, est sur la droite du Kara-sou ou Cydnus, à 2 ou 3 lieues de la Méditerranée. L'hiver elle est beaucoup

(1) *P. Belon*, Observations, etc. CVII et CIX.

moins peuplée que l'été. Une partie de ses murailles passe pour avoir été construite par le calife Haroun-al-Raschid, et son château par Bajazet. L'église arménienne est belle et fort ancienne, mais on l'attribue à tort à l'apôtre saint Paul. Tarsous est une des plus importantes places de commerce de l'Asie-Mineure; elle exporte du cuivre, de la noix de galle et d'autres marchandises pour l'Europe méridionale, principalement pour l'Espagne et le Portugal, et reçoit une grande quantité de produits de l'Égypte. Aussi dans la guerre de 1833 le pacha d'Égypte, qui s'était emparé du pachalik d'Adana, a-t-il tenu à le conserver : il fait partie de ses nouvelles possessions d'Asie.

L'ancien pachalik, aujourd'hui sandjak d'Itchil, comprend presque toute l'ancienne Cilicie avec la partie orientale de la Pamphylie. Ce pays est presque entièrement désert : ce n'est que sur la côte de la Méditerranée qui baigne sa partie méridionale que l'on rencontre quelques lieux habités qui méritent à peine le nom de villes. *Selefkeh*, l'antique *Seleucia Trachea*, est de ce nombre : ce n'est qu'une réunion de cabanes en terre et en bois; mais tout autour on voit des ruines considérables, parmi lesquelles on distingue un théâtre, un temple qui a été converti en église, une citadelle, d'immenses citernes, des catacombes et plusieurs sarcophages. A 22 lieues à l'ouest, le misérable château d'*Anamour* s'élève près des ruines d'*Anemurium*, qui comprennent un grand nombre de tombeaux antiques. Plus à l'ouest encore, les ruines de *Sidé* portent chez les Turcs le nom de *Eski-Adalia :* on y distingue les murs d'enceinte et un théâtre très-bien conservé, garni de ses siéges en marbre blanc. Enfin on y a découvert des statues et des inscriptions intéressantes.

« Le pachalik de *Koutahiéh* ou d'*Anadoli*, comprend le *Tékiéh* ou les côtes de l'ancienne Pamphylie et de la Lycie. *Satali* ou *Satalieh*, sur son golfe dangereux, au pied

d'une forêt de citronniers et d'orangers, fleurit par le commerce, et compte, dit-on, plus de 30,000 habitans (1) ; mais, selon quelques voyageurs, elle n'en a que 8000. Elle occupe l'emplacement de l'antique *Olbia :* on y voit un bel arc de triomphe érigé en l'honneur d'Adrien. »

A 16 lieues vers le sud, on trouve les magnifiques restes de l'antique *Phaselis*, tels qu'un théâtre taillé dans le roc, des mausolées et une longue colonnade. *Almali*, dans l'intérieur des terres, n'offre rien de remarquable; mais non loin des bords de la mer, le village de *Mira* a conservé le nom de la ville antique dont on voit encore de belles ruines, entre autres un vaste théâtre et de nombreux tombeaux.

« Sur les côtes pittoresques de la Lycie, les magnifiques ruines d'*Andriace*, aujourd'hui *Cacamo*, attestent le bonheur du siècle d'Adrien ou de Trajan ; la *nécropolis* ou le *cimetière* offre à elle seule l'aspect d'une ville (2). Son port est tellement grand qu'il pourrait contenir toutes les flottes de l'Europe.

« Dans l'intérieur des terres, au nord de Sataliéh, où s'étendait l'ancienne Pisidie, un hasard singulier a conservé à une ville peuplée de Turcs le nom de *Sparta* ou *Espartah;* c'est un reste de l'ancienne *Sagalessus*, qui se vantait d'une origine lacédémonienne, et dont les ruines imposantes se trouvent dans le voisinage; les Turcs donnent aussi à cette ville le nom de *Hamid* (3). Cette contrée, peu visitée, est un plateau avec un ou plusieurs lacs; les eaux s'écoulent par la rivière Douden, qui souvent se perd dans des gouffres souterrains (4). »

Moglah, l'ancienne *Alinda ; Melasso* ou *Miless*, autrefois *Mylassa*, dont on voit encore les ruines intéressantes;

(1) M. *Corancez*, consul général, Itinéraire manuscrit. — (2) *Robert Ainslie*, views in the ottoman Empire, etc. (Londres, 1803), pl. I-VIII. — (3) *Paul Lucas*, second Voyage, t. I, c. XXXIV. Troisième Voyage, t. I, p. 181. — (4) *Chandler*, Voyage en Asie-Mineure, I, 259 *sqq.* traduction française.

Degnizli qui fut détruite en 1715 par un tremblement de terre, sont des villes peu importantes; mais *Ala-cheher*, l'ancienne *Philadelphia*, compte 6 à 8000 habitans; c'est la résidence d'un évêque grec et d'un proto-pape; la cathédrale est ornée de dorures, de peintures et de sculptures. *Tireh* ou *Tirra*, au pied d'une montagne de la chaîne du Kestenous-dagh, paraît être une ville de 20,000 âmes; elle a des manufactures importantes; et *Akhissar*, jadis *Thyathira*, n'a dans son enceinte murée que des maisons en terre et une population de 2 à 3000 individus.

« Les côtes occidentales de l'Asie, plus fréquemment visitées par les voyageurs, fourniraient à elles seules la matière d'un volume intéressant. Ce fut ici que les arts et les lettres embellirent les villes de la Doride, de l'Ionie et de l'Éolide; c'est ici que les tristes ruines d'*Halicarnasse*, de *Milet* et d'*Éphèse* arrêtent les pas de l'homme familier avec la sublime antiquité. Mais s'il est certain que les restes d'Éphèse se trouvent au sud-ouest du misérable village turc d'*Ayasalouk* (1), l'emplacement du fameux temple de Diane n'a pas encore été déterminé; ni le savant Chandler, ni l'ingénieux Choiseul-Gouffier, n'ont résolu cette question. Il est probable qu'il aurait fallu en chercher les restes au nord d'Ayasalouk (qui occupe le premier emplacement d'Éphèse avant les bâtisses de Lysimaque), dans les plaines marécageuses qu'arrose le Caystre (2). Il règne aussi des doutes sur l'emplacement de *Milet*. Le voyageur Spon ayant trouvé au petit village de *Palatcha* des inscriptions qui portaient le nom des *Milésiens*, crut avoir retrouvé les restes de l'ancienne ville (3). Chandler, en partant de cette donnée, cherchait en vain le golfe Latmien, avec les

(1) *Hadgi-Khalfah*, Géographie turque, p. 1835-1846.

(2) *Poleni*, Dissertation sur le temple de Diane, dans les *Mémoires de l'Académie de Cortone*; et *Mannert*, Géog. des Grecs et des Romains, VI, p. III, p. 305-313. — (3) *Spon* et *Wheler*, Voyag. p. 358.

villes de *Myus*, d'*Héraclée* et autres, situées sur ses bords. Il imagina que ce golfe était représenté par le lac *Oufa-Bassi*, et que les terres basses qui séparent ce lac de la mer avaient été accumulées par le Méandre (1). Cette hypothèse, très-embrouillée chez son premier auteur, a été attaquée dans sa base même par un savant allemand, qui regarde les ruines de Palatcha comme étant celles de *Myus*, petite ville incorporée à Milet, et dont les habitans étaient qualifiés de Milésiens; ce savant pense que le lac d'Oufa-Bassi est celui qui, selon Pausanias, se forma par un affaissement près de *Myus* (2). Les ruines de Milet et le golfe Latmien devraient être cherchés plus au midi et à l'occident. Mais les modifications qu'un habile géographe français (3) a récemment apportées au système de Chandler, et les belles cartes de M. de Choiseul-Gouffier, semblent mettre hors de doute la réalité d'un atterrissement plus moderne que ceux dont parlent Strabon et Pausanias. Le lac d'Oufa-Bassi paraît décidément être l'ancien golfe Latmien; toutefois les ruines de Milet doivent être plus à l'ouest que Palatcha. Cette question intéressante ne nous semble pas encore entièrement éclaircie. »

Quant à l'ancienne *Halicarnasse*, c'est *Boudroun* qui en occupe la place. Les maisons de la ville moderne sont éparses sur le bord d'une baie profonde, et entremêlées de champs, de jardins et de tombeaux. Le palais du gouverneur et quelques mosquées garnissent les côtes de la baie; sur un rocher qui s'avance dans la mer, s'élève un château bâti en 1402 par les chevaliers de Rhodes; un petit port occupe un enfoncement sur la côte occidentale. Les matériaux antiques dont le château est construit, et qui pa-

(1) *Chandler*, Voyage, c. XLIII, etc. — (2) *Mannert*, Géographie des Grecs et des Romains, VI, p. III, p. 252-266. — (3) *Barbié du Bocage*, Recherches sur les atterrissemens du Méandre, dans le Magasin encyclopédique de *Millin*, t. IV, p. 74, et ses notes sur Chandler.

raissent avoir fait partie du fameux tombeau érigé par la reine Artémise à son époux; les fragmens de colonnes et de sculptures qui se font remarquer dans la ville; des murailles encore debout, les vestiges d'un théâtre de 280 pieds de diamètre, enfin la position que les anciens donnent à Halicarnasse, suffisent pour prouver que Boudroun est bien sur l'emplacement de l'antique cité. Il y a à Boudroun des chantiers où l'on construit des frégates et des bâtimens inférieurs pour la marine turque.

« Les villes modernes de ces belles régions sont d'assez peu d'importance. *Gouzel-Hissar*, l'ancienne *Magnésie-sur-Méandre*, ou peut-être *Tralles*, fait encore un commerce considérable, et sa population paraît être de 20 à 30,000 âmes. Mais en remontant la pittoresque vallée du Méandre, un voyageur moderne vit les ruines de la riche et superbe *Laodicée* habitées par quelques renards. Le port assez étroit de *Scala-Nova* ou *Kouch-adasi* est très-fréquenté; et cette ville, qui remplace en quelque sorte celle de *Neapolis*, étale en amphithéâtre ses mosquées entremêlées de beaux cyprès. Elle renfermait avant la révolution grecque plus de 20,000 habitans.

« La reine des villes de l'Anatolie, *Smyrne*, brave toujours les incendies et les tremblemens de terre; dix fois détruite, dix fois elle s'est relevée avec une gloire nouvelle. Sa situation centrale et la bonté de son port y attirent un concours prodigieux de négocians de toutes les nations, par mer et par caravanes. Les marchandises que l'on tire de Smyrne sont des soies, des poils de chèvre et de chameau, des toiles de coton, des mousselines brodées en or, en argent, des maroquins, des camelots de couleur, des laines, de la cire, des noix de galle, des raisins de Corinthe, quantité de drogues, comme du galbanum, de la rhubarbe, de l'ambre, du musc; enfin du lapis-lazuli, et diverses gommes. On y cherche encore des tapis de plu-

sieurs espèces, des perles, des diamans, des émeraudes, des rubis et autres pierres précieuses. Enfin, Smyrne est le centre du commerce du Levant : cette ville, très-sujette à la peste, compte plus de 130,000 habitans. »

Appelée *Ismir* par les Turcs, elle s'élève en amphithéâtre sur le flanc d'une montagne couronnée par un vieux château construit par les Génois. On y remarque deux quartiers distincts : la partie élevée est la ville turque, la partie basse celle des Francs. Elle n'est belle que vue de loin; son intérieur ne présente que des rues étroites, que des maisons basses, construites en bois et en terre, et dans lesquelles cependant règne souvent tout le luxe oriental. C'est au despotisme turc qu'il faut attribuer ce singulier contraste : il est naturel dans un pays où il suffit de l'extérieur de l'opulence pour être en butte aux exactions des agens de l'autorité. C'est surtout dans le quartier des Turcs que ce contraste est le plus frappant. Sous le rapport des mœurs, du langage et de l'administration, les deux quartiers forment deux villes distinctes : le quartier des Francs est pour ainsi dire une république fédérative, dont la langue commune est le français, et dont les personnes et les propriétés sont affranchies de la domination turque. En matière civile, commerciale et criminelle, les Francs ont pour seuls juges les consuls des diverses nations auxquelles ils appartiennent.

A 12 lieues à l'est de Smyrne, entre des montagnes et près d'un grand marais, *Cassaba* est une vaste et industrieuse ville; et à 14 lieues plus loin *Dourgoutli* ou *Tourgoud*, l'antique *OEgara*, qui se fait remarquer aussi par son industrie et son commerce, renferme, suivant les voyageurs modernes, 6000 maisons.

« Depuis le Méandre jusqu'à la Propontide ou mer de Marmara, l'ordre, la tranquillité et la prospérité attestent le bienfaisant génie de la famille de *Kara-Osman*, qui depuis

80 ans y règne avec une autorité presque absolue. Les cultivateurs y sèment et récoltent en paix. Les Grecs ont dans l'ancienne Éolide des écoles où on lit Homère et Thucydide (1). Les Turcomans qui campent vers les sources de l'Hermus, aujourd'hui nommé *Sarabat* ou *Kedous*, se livrent à l'agriculture. Si la résidence de Crésus n'est plus reconnaissable dans le village de *Sart*, où l'on voit cependant encore les restes d'un temple, d'un théâtre et d'un stade, et les 60 grandes buttes qui sont les tombeaux des rois de Lydie, d'autres villes conservent une ombre de leur antique splendeur; le commerce fait fleurir *Manika* ou *Manissa*, l'ancienne *Magnesia*, dont la population est estimée à 40,000 âmes. *Bergamo*, jadis Pergame, offre des ruines magnifiques. *Phokia* ou *Phocée* possède encore son excellent port. La petite péninsule qui forme l'ancien royaume de Priam a été explorée avec un soin minutieux; on a reconnu le cours du Simoïs et du Scamandre; on a démontré que l'ancienne Troie, l'*Ilium* d'Homère, s'élevait sur la colline occupée aujourd'hui par le village de *Bounarbachi;* tandis que l'*Ilium* du siècle de Strabon était située plus près de la mer, près du village de *Tchiblak*. L'Hellespont aussi a été réexaminé. Les ruines d'*Abydus* sont plus au nord que le *Château-d'Asie*, forteresse peu redoutable. *Lamsaki* n'est qu'un faubourg de l'ancienne *Lampsacus*, dont les véritables ruines ont été reconnues à *Tchardak* (2).

« Nous avons achevé le tour de la péninsule de l'Asie-Mineure; embarquons-nous, et visitons cette chaîne d'îles qui la bordent à l'occident. Ici chaque rocher a son histoire; chaque île a eu son beau siècle, ses héros et ses génies. »

Commençons par la mer de Marmara : les îles les plus

(1) *Choiseul-Gouffier*, Voyage pittoresque de la Grèce, t. II.
(2) *Castellan*, Lettres sur la Grèce, etc., I.

orientales et à la fois les plus septentrionales sont celles des *Princes* ou îles *Demonisi*, près de la côte de Scutari. Elles sont au nombre de neuf : *Antigone*, *Khalki*, *Niandro*, *Oxea*, *Pitta*, *Prinkipos*, *Proti*, *Platea* et l'*île des Lapins*. Prinkipos est la plus considérable; elle est habitée ainsi que Proti, Khalki et Antigone; les autres ne sont que des rochers. Les habitans sont tous des Grecs, au nombre de 5 à 6000. Ces îles ont reçu leur nom de ce qu'elles ont servi de lieu d'exil à plusieurs princes grecs. L'île de *Kalolimni* s'élève à quelques lieues de l'entrée du golfe de Moudania. Au nord de la presqu'île de Cyzique, *Marmara* qui s'appela successivement *Proconnesus*, *Elaphonnesus*, et *Nevris* ou plutôt *Nebris*, a donné son nom moderne à la Propontide, du mot grec *marmaron* qui signifie marbre. En effet, elle est montagneuse, et renferme des carrières de marbre blanc que l'on exploite encore et que les anciens nommaient *marbre de Cyzique*. Cependant ce n'est point à ses carrières qu'elle doit aucun de ses noms anciens, mais à une particularité qui a frappé ceux-ci avant qu'ils aient connu sa richesse en calcaire statuaire : c'est la grande quantité de cerfs qu'elle renfermait; ainsi ses noms tous si différens, viennent de trois mots grecs qui signifient cerf (1). Aujourd'hui elle ne nourrit plus en fait de ruminans que des troupeaux de moutons. Sa longueur est de 4 lieues et sa largeur de 2. Elle a un bourg appelé *Marmara*, et plusieurs villages assez peuplés. L'île de *Liman-Pacha*, à l'ouest de la presqu'île de Cyzique, n'offre rien d'intéressant. Il en est de même de *Rabby*, qui cependant est un peu moins petite : elle a 2 lieues de longueur.

A la sortie du détroit des Dardanelles ou de l'Hellespont, qui est long d'environ 13 lieues, et dont la largeur moyenne

(1) Πρὸξ, au génitif προκὸς, jeune cerf ou biche; ἔλαφος, cerf, et νεβρὸς, faon de biche.

est d'un peu plus d'une lieue, on voit d'autres *îles des Lapins* (*Taouchan-Adassi*), appelées jadis *Lagussæ*. Elles sont rocailleuses, boisées et inhabitées.

Ténédos est encore la clef de l'Hellespont, les Turcs lui ayant donné le nom de *Bogdja-Adassi* ou *Bogdja*. Elle a deux à trois lieues de longueur, et bien qu'elle soit couverte de montagnes rocailleuses, elle est très-fertile. Elle renferme une ville appelée aussi *Bogdja* ou *Ténédos* qui compte 6000 habitans.

« De cette île, riche en vin, nous arrivons à *Mételin*, l'ancienne *Lesbos* (1). Autour des nombreuses baies de celle-ci s'élèvent des coteaux chargés de vignes et d'oliviers; les montagnes de l'intérieur se couvrent de lentisques, de térébinthes, de pins d'Alep, de pins à pignon et de cistes; les ruisseaux coulent à l'ombre des platanes; le vin, les figues et les femmes de Lesbos conservent leur ancienne réputation. L'île a 50,000 habitans, dont 8000 dans la ville de *Castro*.

« Évitons le cap *Karabouroum* et ses sauvages habitans; débarquons dans l'île de *Scio* ou *Chios*, à laquelle son arbre à mastic a valu l'avantage, en devenant le domaine de la sultane-mère, de jouir d'une sorte de liberté. Aussi l'industrie transforma-t-elle en un jardin cette île occupée en grande partie par des rochers granitiques ou calcaires. Sa population se montait au commencement de 1822 à 110,000 habitans, presque tous Grecs, et dont 30,000 résidaient dans la capitale, qui porte le même nom que l'île. Partout des limoniers, des orangers, des cédrats parfumaient l'air; quelques figuiers et grenadiers s'y mêlaient. Les rosiers sont ici plus communs que les chardons ne le sont ailleurs; on récolte de l'orge, de l'huile, du vin muscat. Ni les cotons, ni les soies, ne suffisaient à l'industrie

(1) *Olivier*, Voyage dans l'Empire ottoman, II, 84-102.

de l'île : on y était parvenu à imiter toutes les étoffes de Lyon et des Indes. Les femmes de Scio sont belles comme des statues grecques, mais elles se défigurent par un costume bizarre (1). »

Aux heureux fruits du travail et de quelque apparence de liberté que présentait avant l'insurrection grecque l'heureuse Scio, succédèrent, lorsque la révolution éclata, l'espoir de l'indépendance, les combats, les désastres de la guerre et enfin la destruction presque totale des habitans. Les Turcs chassés de l'île y rentrèrent en 1822 avec des forces formidables. Après un combat acharné de part et d'autre, les vainqueurs incendièrent la capitale, massacrèrent les hommes, les femmes et les enfans; et aujourd'hui la population de l'île entière est réduite à 14,000 âmes.

« Après avoir traversé le golfe de Scala-Nova, le grand port *Vathi* nous reçoit dans l'île de *Samos*, que les Turcs nomment *Sousam-Adassi*, île une fois moins grande que Scio, et peuplée, dit-on, de 60,000 âmes. Le sol est très-fertile : il produit des vins muscats, des oranges, de l'huile et de la soie; on y trouve du beau marbre. Samos montre aux antiquaires de superbes restes d'un temple de Junon; c'est la seule île de l'Archipel où les femmes aient la réputation de laideur. *Megali-Chora* est le chef-lieu moderne; mais la principale ville est *Vathi*. Le mont *Kerki* conserve la neige pendant la plus grande partie de l'été (2). »

Megali-Chora n'a que 1000 à 1200 habitans; son port, nommé *Tigali*, est peu sûr; aucun navire ne peut y aborder avec le vent du nord. Vathi a 400 maisons. Vers l'extrémité orientale de l'île on voit encore quelques restes de la célèbre ville de Samos : les débris de ses murailles

(1) *Tournefort*, I, Lettre 9. *Olivier*, II, 103 *sqq*.

(2) *Joseph Géorgirènes*, archevêque de Samos, Descript. de Samos, Nicaria, Pathmos, etc. Londres, 1809. (*Paulus*, Magasin des Voyages au Levant, V, 273.)

flanquées de tours carrées ont 12 à 15 pieds d'épaisseur; on reconnaît parmi des monceaux de ruines les restes d'un théâtre et du magnifique temple de Junon, ainsi que ceux de la jetée du port, haute de 120 pieds; enfin la *montagne percée* est tout ce qui reste d'un canal de 875 pas de longueur, pratiqué dans une montagne et qui servait à conduire l'eau à la ville.

« Nous passons devant *Nicaria*, l'ancienne *Icaria*, riche en bois de construction, d'ailleurs stérile, habitée par un millier de Grecs, très-pauvres, très-fiers, qui prétendent descendre du sang impérial des Constantins, et qui ne couchent jamais dans un lit, même quand ils peuvent en avoir (1). Nous ne nous arrêterons pas non plus à *Pathmos*, qu'un de ses habitans dépeignit, il y a 150 ans, comme riche en vins, blés et figues, ornée de myrtes et d'arbousiers, et remplie de 16 à 17 villages (2), mais qui depuis a beaucoup perdu. »

Le nombre de ses habitans est d'environ 1500; le chef-lieu, appelé *Pathmos* ou *Saint-Jean*, ne renferme que 200 maisons; on voit à peu de distance de cette ville le célèbre couvent de l'Apocalypse, d'où sont sortis tant de maîtres qui ont répandu l'instruction dans une grande partie de la Grèce. On sait que c'est dans une des grottes de l'île que saint Jean écrivit l'Apocalypse.

Les petites îles *Lipso* ou *Lepsia*, *Nacri* ou *Arcilis* et *Agathonisi* ne nous offrent rien de remarquable.

Lero, chez les anciens *Leros* ou *Leria*, avec un grand port, une petite ville qui porte le nom moderne de l'île et une population de 2000 âmes; *Calamine*, jadis *Calymna*, qui produit d'excellent miel, et qui ne renferme que 300 habitans grecs; enfin la petite *Caprone* ou *Caproni*, se suivent au sud de Samos.

(1) *Géorgirènes*, ibid., p. 304. — (2) *Id.*, ibid., p. 269.

« Nous arrivons à la patrie d'Hippocrate, *Cos*, dont le nom est défiguré en *Stan-Co* ou *Stanchio* par les Grecs et en *Istan-Kioi* par les Turcs ; cette île offre de belles plantations de limoniers, mêlés de grands érables; elle a donné son nom en latin à l'espèce de schiste qu'on appelle vulgairement pierre à aiguiser(1). »

Longue de 7 lieues, Stan-co est traversée longitudinalement par une chaîne de montagnes dont la plus élevée est le mont Christo, que M. Durville a reconnu avoir 860 mètres de hauteur : elles sont formées de calcaire et de schiste; un grand nombre de sources limpides s'en échappent. Les vents y soufflent avec violence; l'été le thermomètre s'y élève à 23 degrés, l'hiver on y éprouve quelquefois un froid qui paraît assez piquant, bien que le mercure ne descende pas au-dessous de zéro et que les orangers le supportent sans inconvénient; depuis la révolution grecque, cette île est considérablement dépeuplée; les indigènes ont été presque tous massacrés; la population se réduit à quelques milliers d'individus, la plupart turcs. La ville de *Stan-co*, l'antique cité de *Cos*, offre depuis les derniers événemens de la Grèce plus de ruines modernes que de débris antiques; elle renfermait 9 à 10,000 individus avant l'insurrection grecque. On sait que cette ville a vu naître Hippocrate, le père de la médecine, et plusieurs hommes célèbres à divers titres, tels que le peintre Apelles, le poète Philétas, et l'historien Polybe; que son fameux temple d'Esculape fut renversé par un tremblement de terre, rebâti, détruit par un incendie, puis reconstruit encore, et enfin converti en mosquée par les Turcs. Tout près de cet édifice, on voit encore des restes de sculpture qui par les sujets qu'ils représentent paraissent en avoir fait partie. On a même prétendu que l'énorme platane qui om-

(1) *Thompson*, Travels, etc., III, 103.

brage la place sur laquelle s'élève cette mosquée est celui qui existait du temps d'Hippocrate et dont parle Pline; ce qui lui donnerait environ 22 siècles. D'autres pensent que cet arbre a remplacé l'ancien et qu'il existe depuis 900 ans : son tronc, qui est creux, a 35 pieds de circonférence, non pas au-dessus de ses racines, mais à 10 pieds au-dessus du sol. L'antique hippodrome a été transformé en cimetière par les Turcs, et le palais des archontes en citadelle.

Au sud-est de Stan-co s'étendent plusieurs petites îles : la première est *Nisari* ou *Indjirli*, l'ancienne *Nysirus*, longue de 3 lieues et large de 2; la seconde est *Piscopi* ou *Tilo*, jadis *Telos*, de la même grandeur que la précédente et aussi peu peuplée; à une égale distance de l'une et l'autre de ces deux îles, se trouve l'îlot de *Madone*. Au nord-est de Piscopi et à l'entrée du golfe de Symia on voit *Symi* ou *Symia*, jadis *Symé*, qui n'est qu'une montagne terminée en forme de cône; tout à côté un îlot porte le nom de *Diamant*. Enfin à peu de distance de la côte occidentale de Rhodes s'élèvent plusieurs îles dont les plus considérables sont *Limonia* et *Narki*, couvertes de quelque groupes d'arbres et de bons pâturages.

« Vis-à-vis les extrémités de l'Asie, au sud-ouest, s'élève l'île de *Rhodos* ou de *Rhodes*, célèbre dans l'antiquité par ses sages lois, fameuse dans les XIV et XVe siècles comme siége des chevaliers de l'ordre de Saint-Jean-de-Jérusalem. Cette île, peu fertile en grains, vante comme autrefois ses fruits, ses vins, sa cire et son miel; on en exporte du savon, de beaux tapis et des camelots. Elle a 17 lieues de longueur, 7 de largeur et 58 de superficie. Sa population paraît être de 20 à 25,000 âmes. *Rhodes*, la capitale, occupe le penchant d'une colline, en face de la mer; dans une lieue de circonférence, elle offre un mélange agréable de jardins, de minarets, de tours et d'églises. C'est une des villes les mieux bâties de toutes les îles de cette partie de l'Asie :

les rues sont larges et garnies de trottoirs; les maisons régulières et solidement construites; un grand nombre de celles de la rue principale sont encore décorées des écussons des anciens chevaliers. Deux des principales églises, entre autres la vaste église de Saint-Jean, ont été converties en mosquées, et le grand hôpital en grenier d'abondance. Le palais du grand-maître est aujourd'hui celui du pacha; les formidables remparts construits par les chevaliers sont encore debout. C'est une des meilleures forteresses des Turcs; elle a un assez bon port, dont l'entrée est resserrée par deux rochers, sur lesquels s'élèvent deux tours qui en défendent le passage. Le fameux colosse de bronze, qui avait 130 pieds de haut, ne paraît pas avoir été placé en travers de l'entrée du grand port, mais plutôt sur la jetée ou môle qui en séparait le port intérieur, où les chevaliers conservaient leurs galères (1).

« Les côtes méridionales de l'Asie-Mineure sont presque sans îles; les escarpemens du Taurus pressent la mer par leurs énormes falaises; des canaux étroits en détachent quelques îlots rocailleux, tels que *Castelrosso*.

« Nous laissons à l'entrée du golfe de Satalie, le *cap Chelidoni* ou *Kilidonia*, l'ancien *Promontorium sacrum*, en poupe, pour nous diriger sur le port de Paphos, dans l'île de *Chypre*, *Cypros*, aujourd'hui *Kibris*. Les modernes ont changé le nom de la ville de *Paphos* en *Baffa*, celui d'*Amathonte* en *Limasol*, et celui de *Nicosia* en *Lifkoscha*. Un tremblement de terre a, comme on sait, englouti *Salamis* l'an 78 de notre ère; et les ruines qui en portent le nom, étant plus près du fleuve Pedæus, doivent appartenir à la nouvelle ville de *Constantia*, bâtie par l'empereur Constance (2). D'autres villes ont acquis la prééminence; *Nicosia*,

(1) *Diod. Sicil.*, XX, 85. *Olivier*, III, 347.
(2) *Pococke*, II, 313 (en allem.).

au centre, est devenue la capitale; *Famagouste* partage avec *Larnica* et avec le bourg de *Salines*, un commerce languissant. Nous avons dépeint la fertilité de cette île d'après les anciens (1); les modernes en ont à peu près les mêmes notions. Les neiges, long-temps conservées sur le mont Olympe, aujourd'hui mont de la Sainte-Croix, y répandent un froid vif, qui rend plus insupportables les ardeurs de l'été. La plus précieuse production actuelle est le coton; nous y cherchons encore de la térébenthine, des bois de construction, des oranges, et surtout du vin de Chypre. Les hyacinthes, les anémones, les renoncules, les narcisses simples et doubles qui exigent tant de soins en Europe, viennent ici sans culture; elles tapissent les montagnes, et changent les campagnes en un immense parterre; mais l'agriculture y est négligée; un air malsain afflige quelques districts où l'on n'a pas su conduire les eaux. On croit que le nom de Chypre (*Kypros*) lui vient de son abondance en cuivre : cependant ce nom signifie aussi en grec un arbre odoriférant que l'on croit être le troène; outre ce métal, elle produisait autrefois de l'or, de l'argent et des émeraudes. Ce qu'on appelle le diamant de Paphos est un cristal de roche que l'on trouve près de cette ville; on tire encore de cette île de l'amiante, du jaspe rouge et de la terre d'ombre. »

L'île de Chypre est une des plus grandes et des plus fertiles de la Méditerranée. Sa longueur du nord-est au sud-ouest est d'environ 50 lieues et sa largeur moyenne de 15 à 20. Elle est partagée longitudinalement en deux versans par une chaîne de montagnes hautes et escarpées. Cette chaîne ne donne naissance qu'à de petits cours d'eau qui tarissent pendant l'été, et ne laissent aux habitans que l'usage de puits dont la plupart ne renferment que de l'eau

(1) Vol. I de ce *Précis*, p. 155.

saumâtre. La végétation est tardive dans les montagnes : elle commence dans les plaines au mois de février. A l'exception de quelques points de la côte, l'air y est en général salubre; mais la peste y est souvent apportée de l'Egypte et cause de grands ravages. Cette île est souvent dévorée par des nuées de sauterelles. Chypre est divisée en trois sandjaks : Baffa, Cerina et Nicosia. *Baffa* n'offre plus aucune trace du célèbre temple que Paphos consacra à Vénus. Les cryptes creusées dans les montagnes des environs sont habitées; on y voit même une église souterraine. *Cerina* ou *Djerina* a seulement conservé de l'antique *Cerynia* des catacombes; cette ville, qui possède un port, n'a que 200 ou 300 habitans. Nicosia, appelée aussi *Leucosie*, est la résidence d'un archevêque grec; le gouverneur turc demeure dans l'ancien palais des rois de Chypre, qui n'offre plus que de tristes ruines. Cette ville, dominée tout autour par des montagnes, est renfermée dans de hautes murailles flanquées de 13 bastions; mais bien que ces fortifications, qui sont dues aux Vénitiens, aient été réparées par les Français pendant l'expédition d'Egypte, sa position défavorable empêcherait la ville de soutenir un siége. Sous le règne des Lusignans elle renfermait 300 églises et une population considérable; il ne reste de sa splendeur passée que quelques belles rues, 8 mosquées, l'ancienne cathédrale catholique de Sainte-Sophie, bel édifice gothique, 6 églises grecques, un couvent, un bazar et 15 à 16,000 habitans.

« Les habitans de Chypre sont une belle race d'hommes; les femmes, par la vivacité de leurs grands yeux, trahissent combien elles sont encore fidèles au culte de Vénus. Cette île, anciennement composée de neuf royaumes, dont chacun renfermait plusieurs villes florissantes, avait peut-être un million d'habitans; elle n'en a aujourd'hui que 80,000. Les grands visirs la possèdent comme apanage de leur place; et pour en tirer avantage, ils louent au plus

offrant la charge d'intendant ou de mousselim (1). Dans le déclin de l'empire d'Orient, Chypre, conquise par Richard Ier, roi d'Angleterre, fut donnée à la maison de Lusignan comme fief anglais, pour la dédommager de la perte du trône de Jérusalem (2). Dans le XVe siècle, l'héritière de cette maison en résigna la souveraineté en faveur des Vénitiens, qui, en 1570, en furent dépouillés par les Turcs; mais une princesse de la maison de Lusignan ayant épousé un duc de Savoie, les rois de Sardaigne ont conservé des prétentions sur les couronnes de Chypre et de Jérusalem. »

« Nous terminons ici notre course topographique dans l'Asie-Mineure et dans les îles voisines; elle a dû être rapide, attendu que de vastes espaces inconnus, ou seulement connus par les vagues relations des Orientaux, séparent les routes des voyageurs européens, routes trop peu multipliées et trop peu variées pour nous fournir une topographie moderne comparable à celle que l'on peut tirer des écrivains grecs et romains. Il nous serait plus facile d'allonger cette description, en répétant les observations tant de fois faites sur les mœurs des diverses nations qui habitent cette belle contrée; mais le peu de détails de ce genre que nous croyons devoir nous permettre, trouveront une place plus convenable; les Grecs et les Arméniens qui habitent les villes commerçantes nous occuperont lors de la description des pays dont ils tirent leur nom; les Kourdes et les Turcomans, dont les tribus nomades et quelquefois agricoles se sont répandues dans l'intérieur, deviendront également l'objet d'un article à part.

« Il ne nous reste donc qu'à comparer les divisions anciennes et modernes, travail fastidieux dont nos lecteurs trouveront les utiles résultats dans les tableaux qui vont suivre. »

(1) *Mariti*, Voyage, etc. — (2) *Æneas Silvius*, Cosmograph., c. 97.

TABLEAU COMPARATIF

*Des diverses acceptions des noms d'*Asia, *d'*Asia propria, *et d'*Asie-Mineure.

Asia ou *Asis*, province de Lydie...	Un canton compris entre le mont Tmolus, le mont Messogis et le Caystre (1).
Asia, partie du Monde. — *Basse-Asie*..... (ἡ κατὰ Ἀσία.)	Pont, Paphlagonie, Bithynie, Lydie, etc. Phrygie, Cappadoce, Cilicie, Syrie (Arabie?).
Asia, partie du Monde. — *Haute-Asie*..... (ἡ ἄνω Ἀσία.)	Caucase, Arménie, Mésopotamie, Médie, Perse, etc., etc., Scythie, Inde (2).
Asia, royaume (autrement nommé *royaume de Pergame*).	Mysie, Phrygie, Lycaonie, Lydie (3).
Asia, province prétorienne, et, dans la suite, consulaire.	Mysie, Lydie, Ionie, Carie, Phrygie (4).
Asia propria. (ἡ ἰδίως καλουμένη Ἀσία.)	Quelquefois synonyme avec l'Asie prétorienne, et quelquefois, dans l'usage quotidien, comprenant la péninsule jusqu'à l'Halys, et au golfe de Tarsus (5).
Asia, Diocèse sous Constantin.....	Asie prétorienne, plus la Lycie, la Pamphylie, moins les côtes occidentales (6).
Asie proconsulaire, même époque.	Les côtes occidentales, depuis le *cap Lectum* jusqu'aux environs de Milet (7).
Asia minor, dans le IVe siècle.....	Toute la péninsule que nous nommons *Asie-Mineure* (8).

(1) *Homer.* Iliad. II, v. 462. *Dionys. Perieg.*, v. 836. *Herod.*, IV, 45, etc.
(2) *Xénophon* et *Strabon*, *passim*. Voyez notre Volume Ier.
(3) *Strab.* XII, 845 (Edi Almel.). *Tit. Liv.*
(4) *Cic.* Orat. pro Flacco, c. 27. *Strab.* XIII, 626.
(5) Notit. Imperii, I.
(6) *Strab.* II, 188.
(7) *Eunapius* in Maximo, p. 101, edit. Plaut. *Cod. Theodos.* V, tit. 2 ne colon.
(8) *Oros.* Histor. I, cap. 2. *Constantin Porphyrog.* de Thémat. I, 8, 19.

TABLEAUX SYNOPTIQUES

DES DIVISIONS

DE L'ASIE-MINEURE.

I. *Asie-Mineure, d'après les Divisions les plus usitées chez les Grecs.*

GRANDES DIVISIONS.	SOUS-DIVISIONS.	VILLES PRINCIPALES.
MYSIE	*Grande Mysie* * Theutrania.	Pergame.
	Æolide	Cyme, Larisse, Temnos.
	Côte des *Pelasges*, des *Lelèges*, etc.	Adramyttium.
	Ile de *Lesbos*	Mytilène.
	Troade * Dardania.	Troie.
	Petite Mysie *N. B.* La Troade et la Petite Mysie formaient la *Petite Phrygie*.	Cyzique, Lampsaque.
LYDIE	*Lydie intérieure* 1. Lydia. 2. Mœonia. 3. Asis ou Asia.	Sardes, Philadelphie, Thyatire, Hyrcanie, Magnésie (au pied du mont Sipyle), Magnésie sur le Méandre.
	Lydie maritime ou *Ionie*.	Phocée, Smyrne, Erythres, Clazomène, Téos, Lebedus, Colophon, Ephèse, Priène, Myus, Milet (ces trois en Carie). Ile de Samos. Ile de Chio.
CARIE	*Carie* intérieure	Alabande, Stratonicée, Mylasse, Apollonie, Calinde, Antioche sur Méandre.
	Carie maritime ou *Doride*.	Halicarnasse, Cos, Cnide, Rhodes, Milet, Cérame, Enide.
LYCIE	*Lycie* propre	Patare, Myre, Limyre, Xanthe.
	Milyas	Podalce, Nise.
PAMPHYLIE	.....	Attalie, Olbie, Side.
PISIDIE	*Pisidie* propre	Salagassus, Selge, Sinde, Termesse, Baris, Amblade, Anabure.
	Canton d'*Etenenses*	
	— d'*Homonadenses*	Homona.
	— d'*Oroandici*	Oroanda.
	Isaurie	Isaure, Derbe.

Suite de l'*Asie-Mineure, d'après les Divisions les plus usitées chez les Grecs.*

GRANDES DIVISIONS.	SOUS-DIVISIONS.	VILLES PRINCIPALES.
PHRYGIE.....	*Phrygie* propre.....	Synnade, Apamée, Cotyæum, Cibyre, Dorylée, Hierapolis, Colossæ, Themisonium, Sagalasse, Diniæ, Philomele, Thymbrium.
	* Phrygia Epictetos.	
	Lycaonie.....	Iconium, Laodicea combusta, Amorium.
	Galatie (Gallo Græcia) ..	Ancyre, Gordium, Tavium, Pessinus.
	1. Trocmi (Tavium).	
	2. Tectosages (Ancyre).	
	3. Tolistobogi (Pessinus).	
BITHYNIE.....	*Bithynie*.....	Prusc, Nicée.
	Thynie.....	Nicomédie, Chalcedon.
	Mariandynes	Héraclée, Bithynium.
PAPHLAGONIE..	.....	Gangra, Pompeïopolis, Sinope, Amastris, Sésame, Cytorus, Ionopolis, Germanopolis.
PONT.....	Pays des *Leucosyres*.....	Amisus.
	* Gadilonitis.....	Gadilon.
	* Saramene.	
	* Phazemonitis.....	Phazemon.
	Pont Galatique.....	Amasie, Comana Pontica.
	* Themiscyra.....	Temiscyra.
	* Phanaræa.....	Eupatoria.
	* Daximonitis.....	Gaziura.
	Pont Polémoniaque.....	Sebastie, Neo-Césarée, OEnoe, Polemonium.
	* Sidene.	
	* Calaupene.	
	* Chalybes (occidentaux).	
	Pont Cappadocien.....	Pharnacée, Trapezus, Rhizæum, Apsarus.
	* Zelitis	Zela.
	* Tibareni.	
	* Mosynæci,	Cerasus.
	* Colchi (occidentaux).	
	* Heptacometæ (sept cant.).	
	* Macrones ou Tzani.....	Bilæ.
CAPPADOCE....	*Cappadoce* propre.....	Mazaca ou Césarée, Archelaïs, Nazianze.
	1. Moramene.	
	2. Garsauritis.	
	3. Kammamene.	
	4. Tyanitis	Tyana, Bazis.
	5. Cilicie.	
	6. Sargarausene.	
	Cataonie	Cybistre, Comana.
	Melitène.....	Melitène.
	Arménie mineure.....	Zimara.

Suite de l'*Asie-Mineure, d'après les Divisions les plus usitées chez les Grecs.*

GRANDES DIVISIONS.	SOUS-DIVISIONS.		VILLES PRINCIPALES.
CILICIE.....	*Cilicie* propre.....		Tarsus, Mopsueste, Epiphanie.
	Cilicie Trachéa (Aspera).		Seleucie, Selinus.
CHYPRE.....	Royaume de Salamis..	*Salaminie*..	Salamis.
	—Chytry...		
	—Citium...	*Amathusie*..	Amathonte.
	—Curium..		
	—Paphos...	*Paphie*.....	Paphos.
	—Arsinoe..		
	—Soloe.....	*Lapethie*...	Lapethus.
	—Lapethus.		
	—Ceronia..		

II. *Asie-Mineure, d'après les Divisions de Constantin.*

DIOCÈSES.	PROVINCES.	VILLES.
*Diocèse d'*ASIE. *Éphèse*, capitale.	*Pamphylie*.....	Attalie.
	Pisidie.....	Sagalassus-Lacedæmon.
	Lycaonie (1).....	Iconium.
	Phrygie pacatiane.....	Laodicée.
	Phrygie salutaire.....	Synnada, Cotyæum.
	Hellespont (2).....	Pergame.
	Lydie.....	Philadelphie.
	Carie.....	Stratonicée.
	Lycie.....	Myra.
	Les îles.....	Rhodes.
	Province d'*Asie proconsulaire*, indépendante du diocèse d'Asie (3).....	Adramyttium.
		Phocée.
		Smyrne.
		Milet.

(1) Cette province ancienne rétablie ne comprenait que les contrées voisines d'Iconium; elle paraît répondre au *sandjak* de *Koniéh*. La *Pisidie*, agrandie d'une partie de l'ancienne Lycaonie, semble représenter le *sandjak d'Espartah* ou *Sparta*, la ville de ce nom ayant succédé à Lacedæmon-Sagalassus.

(2) Comprenant toute l'ancienne Mysie.

(3) Le *proconsul*, indépendant du *vicaire du diocèse d'Asie* et du *préfet d'Orient*, avait l'inspection sur les provinces de l'Hellespont et des îles; ainsi, sa préfecture représentait à peu près le *pachalik* du *capitan-pacha* ou *grand-amiral*.

Suite de l'*Asie-Mineure, d'après les Divisions de Constantin.*

DIOCÈSES.	PROVINCES.	VILLES.
Diocèse de PONT. *Césarée*, capitale.	*Bithynie*	Chalcedon.
	Honorias (1)	Claudiopolis.
	Paphlagonie	Pompeïopolis.
	Galatie sous Théodose. — *Galatie première*	Ancyra.
	Galatie seconde, v. *salutaire*	Pessinus.
	Hélénopont (2)	Sinope, Amisus, Néo-Césarée.
	Pont Polémoniaque	Cerasus, Trapezus.
	Cappadoce sous Valens. — *Cappadoce première* (3)	Césarée.
	Cappadoce seconde (4)	Tyane.
	Arménie première	Sabus.
	Arménie seconde	Melitène.
Sous *le Diocèse d'*ORIENT.	*Cilicie première*	Anazarbus.
	Cilicie seconde	Tarsus.
	Isaurie (5)	Selinus, Séleucie, Laranda.
	Chypre	Constantia (Salamis).

(1) Théodose II la nomma ainsi en l'honneur de son oncle Honorius. Elle semble être représentée par le *sandjak* de *Boly*.

(2) Nommée ainsi en l'honneur de la mère de Constantin.

(3) Comprenant les anciennes stratégies *Cilicia*, *Sargarausène* et *Kammamène*.

(4) Comprenant les stratégies *Garsauritis* et *Tyanitis*.

(5) Les Isauriens, presque toujours en rébellion, s'étaient emparés de la *Cilicia Trachéa*.

N. B. La division de l'empire d'Orient par *Thémata* ayant eu peu de durée, et point d'influence sur les divisions modernes, nous ne la donnerons pas. On peut la voir dans *Banduri*, *Imperium orientale*. Nous ferons observer seulement que le *Théma Anatolicon* des Byzantins embrassait à peu près l'Asie Prétorienne. C'est pour la première fois que le nom d'*Anatolie* figure en géographie; mais l'usage du terme *Anatolike*, sous-entendu *Choré*, c'est-à-dire *le Pays du Levant*, était sans doute antérieur à la division par *Thémata*.

III. *L'Asie-Mineure, d'après les Divisions données par la Géographie turque*, intitulée *Djéhan-Numa*, ou *Miroir du Monde*, composé par *Hadgi-Khalfah*, dont on conserve la traduction manuscrite à la Bibliothèque royale.

DIVISIONS TURQUES.	VILLES PRINCIPALES (1).	DIVISIONS ANCIENNES CORRESPONDANTES.
	I. *Pachalik d'*ANADHOULY.	
1. Livah ou sandjak.. de *Koutaïéh*.....	* *Koutaïéh* (Cotyæum). *Degnizli* ou *Luzakiéh* (non loin de Laodicéa-sur-Lycus).	Parties occidentales et centrales de la Phrygie proprement dite.
2. — *Sarou-Khan*.....	* *Magnissa* (Magnesia *ad Sipylum*)..... *Akhissar* (Thyatira). *Fotchia* (Phocée).	Lydie septentrionale. *N. B. Sarou-Khan* est le nom d'un prince qui régna sur ce pays.
3. — *Aïdin*.....	* *Tiréh*..... *Gouzelhissar* (Magnesia ad Mæandrum). *Alacheher* (Philadelphia). Aïasalouk, Sart, etc.	Lydie centrale et méridionale. Parties de l'Ionie.
4. — *Mentecheh*.....	* *Mogllah*..... *Mentecheh* (Myndus). *Melasso* (Mylasa).	Carie. Peut-être une partie de la Lycie.
5. — *Tékiéh*.....	* *Antaliah* ou *Satalièh* (Adalia)..... *Koupribazar* (Perga?) *Iighder* (Olympus?)	Lycie et Pamphylie.
6. — *Hamid*.....	* *Espartah* (Sagalassus-Lacedæmon)..... *Bardah*. *Akchar*.	Milyas et Pisidie intérieure.
7. — *Karahissar*.....	* *Afioum-Karahissar* (Celænæ?) *Boulvadin* (Philomelium). *Sandoukhi*.	Parties sud-est de la Phrygie.
8. — *Sultan Euny*.....	* *Eskicheher* (Dorylæum)..... *Kodjacheher* (Nacolia). *Iin-Euny*.	Phrygia Epictetos. Parties de la Galatie.

(1) Les villes marquées d'une étoile sont les chefs-lieux des sandjaks.

DIVISIONS TURQUES.	VILLES PRINCIPALES.	DIVISIONS ANCIENNES CORRESPONDANTES.
9. — *Angouri*	* *Angouri* (Ancyra)... Canton d'*Haimanéh*.	La Galatie centrale (Tectosages).
10. — *Kiangari*.....	* *Kiangari* (Gangra).. *Toussieh* (Tosia). *Tcherkis*. *Tokat*.	L'intérieur de la Paphlagonie (en supposant, avec nous, que *Changréh* et *Kiangari* sont le même endroit).
11. — *Kastamouni*.....	* *Kastamouni*..... *Sinoub* (Sinope). *Tach-Koupry* (Pompeïopolis). *Inéboli* (Ionopolis).	Paphlagonie maritime avec le mont Olgassys.
12. — *Boly*.....	* *Boly* (Claudiopolis).. *Amasserah* (Amastris). *Erekli* (Heraclea). *Ouiracheher*.	Honorias ou Bithynie orientale, avec une partie de la Paphlagonie.
13. — *Khodavendkiar*..	* *Broussah* (Prusa ad Olympum)..... *Jegnicheher*. *Pergamah* (Pergamus). *Bazarkeoui*.	Bithynie méridionale avec l'intérieur de la Grande-Mysie.
14. — *Karassi*.....	* *Balikcheher* (Miletopolis)..... *Adramiti* (Adramyttum). *Sandarli*. *Ayazmend* (Elæa).	Côtes de la Mysie et de l'Eolide, vis-à-vis Lesbos, et une partie de l'intérieur.
15. — *Kodja-eïli*.....	* *Isnikmid* (Nicomedia)..... *Isnik* (Nicæa). *Kadikeui* (Chalcedon). *Iscoudar* (Chrysopolis), apanage impérial.	*Bithynie* à l'occident du Sangarius.
16. — *Biga*.....	* *Biga* (Zelia?)..... *Sultanieh*. *Kapoudagui*. *Bounharbachi* (Troie).	Troade et Petite-Mysie.
17. — *Sogla*.....	* *Ismir* (Smyrne)..... *Ourlah*. *Menimen* (Temnos).	Partie de l'Ionie.

II. *Pachalik de* Sivas.

1. Livah de *Sivas*.....	* *Sivas* (Sebastia)..... *Tocat* (Comana Pontica) voyvodat.....	*Calupène* dans le *Pont Polémoniaque*. *Daximonitis dans le Pont Galatique*.

DIVISIONS TURQUES.	VILLES PRINCIPALES.	DIVISIONS ANCIENNES CORRESPONDANTES.
2. — *Djanik*.....	* *Samsoun* (Amisus)... *Ounièh* (OÈnoé).	Côtes d'*Hélénopont*, depuis l'Halys, de *Pont Galatique*, et *Polémoniaque*.
3. — *Arebkir*.....	* *Arebkir* (Arauraci?).	Confins de l'*Arménie mineure* et du *Pont*.
4. — *Diouriki*.....	* *Diouriki*.....	*Idem*.
5. — *Tchouroum*.....	* *Tchouroum* (Tavium). *Osmandjik*.	*Galatie orientale*.
6. — *Amassiah*.....	* *Amassiah* (Amaséa).. *Marzivan* (Phazemon?)	*Chiliocome* et *Phanaræa* dans le *Pont Galatique*.
7. — *Bouzouk*.....	* *Iouzgatt* (1) (Mithridatium?).....	Confins du *Pont*, de la *Cappadoce* et de la *Galatie*.

III. *Pachalik de* Tarabozan (2).

1. Livah de *Tarabozan*.	Kadilik de * *Tarabozan* (Trapezus).....	*Pont Cappadocien*.
	— *Kerezoun* (Cerasus).	
	— *Irizéh* (Rhizæum).	
2. — *Gounièh*.....	— *Gounièh* (Absarus)..	*Idem*.
	— *Soumlah*.	
	— *Vikah*.	
3. — *Batoumi*.....	— *Batoumi*.....	*Colchide* méridionale.

IV. *Pachalik de* Koniéh.

1. Livah de *Koniéh*.....	* *Koniéh* (Iconium).... *Ladikiéh*. *Erekli*.	*Lycaonie* centrale et méridionale.
2. — *Nighdéh*.....	* *Nighdéh*..... *Bousteréh* (Cibystra).	Partie occidentale de la *Cataonie*.
3. — *Begcheer*.....	* *Begcheer*..... *Serki-Seraï* (Isaura).	*Isaurie*.
4. — *Akcheher*.....	* *Akcheher* (Tyriæum).	Partie occidentale de la *Lycaonie*.
5. — *Akseraï*.....	* *Akseraï* (Garsaura)...	Parties occidentales et centrales de la Cappadoce.
6. — *Kaisariéh*.....	* *Kaisariéh* (Cæsarea).	
7. — *Kircheher*.....	* *Kircheher* (Archelais?).....	

(1) *Hadgi-Khalfah* ne nomme pas Iouzgatt, mais c'est aujourd'hui le chef-lieu de Bouzouk.

(2) *Hadgi-Khalfah* regarde le pachalik de Tarabozan comme une dépendance de l'Arménie.

DIVISIONS TURQUES.	VILLES PRINCIPALES.	DIVISIONS ANCIENNES CORRESPONDANTES.
V. *Pachalik de* MARACH (1).		
1. Livah de *Marach*....	* *Marach* (incertaine)..	Confins de la Syrie Commagène, de la Cataonie et de la Cilicie.
	Bostan (Comana de Cataonie?).	
2. — *Kars*.....	* *Kars-Zoulkadry*.....	
3. — *Aïntab*.....	* *Aïntab* (Antiochia ad Taurum).....	
4. — *Semisat*.....	* *Semisat* (Samosate)...	
5. — *Malatia*.....	* *Malatia* (Mélitène)...	*Mélitène*.
VI. *Pachalik d'*ADANA (2).		
1. Livah d'Adana.....	* *Adana* (Antiochia ad Sarum).....	*Cilicie* propre.
2. — Tarsous.....	* *Tarsous* (Tarsus)....	*Idem*.
VII. *Mousselimlik de* CHYPRE.		
A. Ile de Chypre.		
Point de sous-divisions.	*Lefcoscha* (Nicosie des Européens).....	
B. Pays d'*Itchil* (3).		
1. Livah d'*Itchil*.....	*Selefkeh* (Seleucie)....	*Cilicie Trachéa*.
	Selinti (Sclinus).	
2. — *Alaniéh*.....	*Alaniéh* (Syde?).....	*Pamphylie*.

(1) Ce pays, possédé par des beys turcomans, nommés *Doulgadir* ou *Zoulhadir*, en prit le nom de *Doulgadir-Ili*.

(2) Ce petit pays était une principauté des beys turcomans, nommés *Ramadan-Oglou* ou *Fils de Ramadan*.

(3) Quand les Osmanlis firent la conquête de l'État de *Caraman*, ils le partagèrent en deux parties, savoir, 1° *Kharidg*, ou pays extérieur au nord du Taurus; 2° *Itchil*, ou pays intérieur au sud de cette chaîne. *Djéhan Numa*, p. 1750 de la trad. manusc.

IV. *L'Asie-Mineure, d'après les Divisions les plus récentes.*

EYALETS OU PACHALIKS.	CHEFS-LIEUX d'Eyalets ou Pachaliks.	CHEFS-LIEUX de Livahs ou Sandjaks.
I. ANADOLI	Koutaiéh	Iznik-mid. Brousse. Smyrne. Gouzel-hissar. Antalia. Kara-hissar. Angora. Kiangary. Kastamouny. Boly.
II. SIVAS	Sivas	Ouscat. Tchoroum.
III. TRABEZOUN	Trébizonde	Irizéh. Batoum.
IV. KONIÉH	Koniéh	Ak-cheher. Ak-seraï. Nikdéh. Kircheher. Kaisariéh.
V. MARACH	Marach	Aïntab. Kars. Semisat. Malatia.
VI. ADANA (1)	Adana	Alaïe.

(1) Ce pachalik appartient de fait au pacha d'Égypte depuis la dernière guerre.

LIVRE CENT VINGT-QUATRIÈME.

Suite de la Description de l'Asie. — Turquie d'Asie. — Deuxième Section, comprenant l'Arménie, le Kourdistan, la Mésopotamie et l'Irak-Araby.

« Les provinces orientales de l'empire turc, en Asie, forment trois divisions naturelles, la région de l'Oronte et du Liban, ou la Syrie et la Palestine; la région des sources de l'Euphrate et du Tigre, ou l'Arménie avec le Kourdistan; enfin, la région du Bas-Euphrate, ou l'Al-Djesira, avec l'Irak-Araby, autrement la Mésopotamie et la Babylonie. Nous rapprocherons ici, sans les confondre, les deux divisions euphratiques; la Syrie sera l'objet d'une description à part.

« L'Arménie, la Mésopotamie et la Babylonie, très-négligées par les géographes modernes, ont pourtant des droits à toute notre attention. Ce fut ici que naquirent les premières villes, les plus anciens royaumes connus dans l'histoire; ce fut ici qu'Alexandre donna le coup mortel au colosse de la monarchie persane; plus tard, les rives du Tigre et de l'Euphrate devinrent le sanglant théâtre où les Trajan, les Julien, les Héraclius conduisirent les légions romaines contre les escadrons de l'indomptable Parthe; dans nos siècles modernes, ce sont encore deux grandes puissances, les Osmanlis et les Sophis, la secte d'Omar et celle d'Aly, qui se disputent ces contrées. Même sans qu'il soit nécessaire de rappeler les hommes et leur puissance passagère, la nature à elle seule nous présente ici assez d'objets d'intérêt et d'étude; il y a peu de régions du globe où, dans un aussi petit espace, d'aussi frappans contrastes se trouvent réunis; une étendue de

dix degrés de latitude nous offre, à Bagdad, des chaleurs égales à celles de la Sénégambie, et sur la cime de l'Ararat, des neiges éternelles; les forêts de sapins et de chênes touchent, en Mésopotamie, à celles de palmiers et de citronniers; le lion d'Arabie répond par ses rugissemens aux hurlemens de l'ours du mont Taurus. On dirait que l'Afrique et la Sibérie se sont donné un rendez-vous.

« Ce rapprochement de climats opposés résulte principalement d'une grande différence dans le niveau du terrain. L'Arménie, plateau très-élevé, est ceinte de toutes parts de montagnes encore plus élevées; l'*Ararat* élance au centre de ce pays sa tête toujours blanchie de neiges (1); au nord les monts Tcheldir et Djanik séparent l'Arménie du Pont-Euxin : cette chaîne, quoique en partie couverte de belles forêts, ne le cède pas en hauteur au Caucase, puisque sur ses pentes méridionales, à Erzeroum, il tombe quelquefois des neiges au mois de juin (2). Les chaînes du *Taurus* entrent dans l'Arménie près des cataractes de l'Euphrate; elles s'élèvent considérablement en avançant à l'orient; le *Niphates* des anciens, le *Keleshin* des modernes, au sud-est du lac de Wan ou Van, tire son nom des neiges qui en couvrent les sommets toute l'année (3). Les monts *Gordyens* de Xénophon, ou les monts *Gioundi*, remplissent tout le Kourdistan; une branche prolongée au sud, le *Zagrus* des anciens, le *Djebel-tag* des modernes, sépare l'Empire ottoman de la Perse; ses branches inférieures se terminent à quelques lieues du bord oriental du Tigre; une branche détachée du Taurus, le mont *Masius* des anciens, aujourd'hui le *Karadjéh-Daghlar* passe entre le Tigre et l'Euphrate, forme l'escarpement

(1) *Tournefort*, etc. — (2) *Djéhan-Numa*, p. 1136, trad. franç. manuscrite, à la Bibliothèque royale. Voyages d'un Missionnaire, p. 94. (Paris, 1730.) — (3) Relation manuscrite de M. *Fabvier*.

sur lequel est assise la ville de Merdïn, et vient expirer dans les collines de Sindjar, à l'ouest de Mossoul. Depuis ces deux points on voit se déployer jusqu'aux bords du golfe Persique une immense plaine, où l'œil fatigué remarque à peine de légères ondulations de terrain; une grande partie de ces plaines, au-dessous du point de réunion des deux fleuves, fut jadis couverte de plusieurs lacs aujourd'hui desséchés (1), et encore à présent il s'y trouve beaucoup de terrains qui sont inondés à la moindre crue des rivières.

« A cette peinture générale du terrain nous ferons succéder celle des deux grands fleuves qui l'arrosent.

« L'*Euphrate* naît de plusieurs sources; deux branches surtout se disputent l'honneur d'être la principale; l'une jaillit non loin de la ville de Bayazid, dans les monts nommés *Ala-Dagh*, dont l'Ararat fait partie, et de la montagne même appelée *Bin-Goueil* (mille sources), anciennement le mont *Abus*. Cette rivière, qui porte le nom de *Mourad-Tchaï*, se perd sous terre à quatre heures de chemin de Bayazid (2), reparaît de nouveau, reçoit près de Melez-Gherd une autre rivière du même nom, et traverse tout le district de *Tourouberan*, partie méridionale de l'Arménie propre : son cours n'a pas moins de 100 lieues. L'autre bras de l'Euphrate, que les Orientaux nomment *Frat*, se forme sous les murs d'Erzeroum, par la jonction de deux rivières, dont l'une, peut-être, représente le *Lycus* de Pline; ces deux rivières réunies n'égalent pas le Mourad-Tchaï, que Xénophon regardait comme le véritable Euphrate. Le Frat et le Mourad-Tchaï mêlent leurs eaux un peu au-dessous du bourg de Ziléh. Le fleuve, déjà très-considérable, descend rapidement vers le défilé nommé

(1) *Plin.*, VI, c. 27. *Strab.*, XV, p. 1060 (Almelov.) *Abulfeda*, ap. *Busching*, p. 256. — (2) *Hadgi-Khalfah*, p. 1131 *sqq*. *D'Anville*, l'Euphrate et le Tigre.

Pas de Nouchar; l'ayant franchi, il serpente sur une plaine élevée; mais bientôt, ayant rencontré une nouvelle inégalité de terrain, il forme une double cataracte à 8 lieues au-dessus de Semisat ou Samosate. Dégagé maintenant de tous les obstacles qui enchaînaient sa force, il roule majestueusement dans une large et verdoyante vallée. Au sud-est de Kerkisiéh, il entre dans des plaines immenses; cependant, repoussé du côté de l'Arabie par quelques hauteurs sablonneuses et calcaires, il est forcé de s'approcher, en serpentant, du fleuve du Tigre. »

Depuis la réunion du Mourad-Tchaï et du Frat, l'Euphrate a jusqu'à son embouchure 385 lieues de longueur : ce qui, en comprenant la première de ces rivières, lui donnerait près de 500 lieues de cours. Il éprouve des crues périodiques, dont la plus forte a lieu en janvier : elle est de 12 pieds. La marée se fait sentir jusqu'à 50 lieues de son embouchure.

« Rival et compagnon de l'Euphrate, le Tigre, que plusieurs géographes font venir de Bitlis, a sa source la plus apparente dans les montagnes du pays de Zoph, l'ancienne *Sophène*, partie du pachalik de Diarbekir; l'Euphrate, déjà très-fort, enlève à cette région le tribut de toutes ses eaux courantes; mais, par un hasard singulier, le Tigre seul, la plus petite rivière de ces montagnes, échappe au destin de ses frères; une hauteur l'empêche de couler vers l'Euphrate; une gorge de montagnes au-dessus de Diarbekir lui ouvre un passage; il s'élance à travers un terrain toujours très-inégal et fortement incliné. L'extrême rapidité de son cours, effet naturel des localités, lui a mérité le nom de *Tigr* en langue médienne, de *Diglito* ou *Didgiléh* en arabe, et de *Hhiddekel* en hébreu, noms qui tous rappellent le vol rapide d'une flèche (1). Outre ce bras, le plus connu

(1) *Wahl.*, Asien, I, 711.

des modernes, Pline nous en a décrit en détail un autre qui sort des montagnes du Kourdistan, à l'ouest du lac de Van; cette rivière passe par le lac *Aréthuse;* arrêtée par une branche du Taurus, elle se précipite dans la caverne dite de *Zoroanda*, et reparaît en bas de la montagne; une preuve que c'est la même rivière, c'est que les choses qu'on y jette en haut des montagnes, reparaissent sur sa surface lorsqu'elle sort de dessous leurs pieds. Il passe encore par le lac *Thospitis* (près la ville d'Erz-en), s'engloutit dans des cavernes souterraines, et reparaît 25 milles plus bas. Ce bras se réunit au Tigre occidental, au-dessous de la ville de Diarbekir (1).

« A mesure que le Tigre et l'Euphrate se rapprochent, le terrain intermédiaire perd de son élévation; des marais et des prairies en occupent toute l'étendue; plusieurs communications artificielles, peut-être un ou deux canaux naturels, préludent à la prochaine réunion des fleuves; cette fusion se fait enfin auprès de *Korna*. Le fleuve uni porte le nom de *Chat-al-Arab*, c'est-à-dire *fleuve de l'Arabie*. Il y a trois grandes embouchures, outre un petit canal; ces divers bras occupent un espace de 15 lieues; la rivière du Sud est la plus libre et la plus profonde; des bancs de sable, et qui changent de place, en rendent l'approche dangereuse pour les navigateurs. La marée qui remonte au-delà de Bassora, et même au-delà de Korna, refoule souvent avec violence les eaux du fleuve, et les soulève en vagues écumantes (2).

« Telles sont les notions certaines que nous possédons sur le cours de ces deux rivières. Il faudrait un ouvrage à part pour éclaircir tous les doutes qui ont été élevés sur ce même sujet. Quelques anciens ont soutenu que l'Euphrate

(1) *Plin.*, loc. cit.
(2) *Philipp.* à Sancta Trinitate, Itiner. p. 144.

se perdait dans les lacs et marais au sud de Babylone (1). D'autres, au contraire, regardent le cours uni du Tigre et de l'Euphrate comme appartenant exclusivement à ce dernier (2) : il y en a selon qui l'Euphrate s'écoulait originairement par une bouche particulière que les Arabes ont dû fermer par une digue (3). Cette dernière opinion a été en quelque sorte renouvelée par un voyageur moderne, qui suppose que le canal de *Naar-Sares*, dérivé de l'Euphrate, au nord de Babylone, se continue sans interruption jusqu'à la mer (4). C'est la baie *Khore-Abdallah*, qui, dans cette hypothèse, représenterait l'ancienne embouchure du fleuve; mais cette baie existait dans son état actuel du temps de Ptolémée, sous le nom de *golfe Mesanites*. Quant au canal *Naar-Sares*, il paraît certain qu'il se réunit de nouveau au fleuve près Semava. Le lit sec qui correspond au golfe de Khore-Abdallah, et sur lequel on voit les restes du Vieux-Bassora, aboutit à l'Euphrate, un peu à l'occident de Korna. Le *Pallacopas*, ou le canal de Koufa, ne semble s'étendre que jusqu'aux lacs qui sont au sud de Babylone. Les changemens continuels qu'a subis ce sol uni et meuble, les inondations, les travaux de l'homme, tout concourt à rendre impossible la solution de ces doutes.

« Il règne aussi des incertitudes sur la grandeur relative du Tigre et de l'Euphrate. Ce dernier a bien le cours le plus long; mais, affaibli par les saignées, il ne présente à Hillé qu'une largeur de 400 pieds; tandis que le Tigre, déjà près Bagdad, en a 600. Les riverains, pour arroser leurs campagnes, arrêtent l'un et l'autre de ces fleuves par des digues, que les historiens d'Alexandre ont assez plaisamment prises

(1) *Arrian.*, VII, 7. Mela, III, 8. *Plin.*, V, 26. *Ptolémée*, etc.
(2) *Strab.*, II, 132, XV, 1060.
(3) *Plin.*, VI, 27.
(4) *Niebuhr*, Voyage, II, 223, 253, 261.

pour des barrières militaires destinées contre les pirates d'Arabie (1).

« La description de l'Arménie nous ramène maintenant vers les sources de l'Euphrate. Cette contrée, nous l'avons déjà dit, forme un plateau très-élevé, et couronné de montagnes encore plus élevées. L'*Ararat* et le *Kohi-Seiban* (2) montrent à une grande distance leurs cimes couvertes de neiges éternelles. Les tremblemens de terre ont bouleversé plusieurs parties de l'Arménie (3). Le *Dgebel-Nimroud*, ou mont de Nimrod, a vomi autrefois des flammes, et offre encore sur son sommet un petit lac, qui, d'après la description d'un géographe turc, semble être un ancien cratère : le pays paraît riche en curiosités naturelles. Le grand lac de *Van*, qui porte quelquefois le nom d'*Ardjieh* et qui est l'*Arsissa Palus* de Ptolémée et le lac Mantien de Strabon, roule des eaux très-saumâtres (4). »

Ce lac a 27 lieues de longueur, 20 dans sa plus grande largeur et plus de 60 de circonférence. Il reçoit un grand nombre de petites rivières et ne paraît avoir aucun écoulement. Il renferme plusieurs îles dont l'une des principales est *Akhtamar* sur laquelle s'élève un fort qui date du IVe siècle et qui est la résidence de l'un des quatre patriarches de l'Arménie. Les autres sont *Arder*, *Lim*, et *Ghédoutch*.

« Le froid, très-vif dans les parties hautes, ne laisse pour la semaille et la récolte que trois mois d'été. Les blés viennent cependant en abondance. On vante les noyers et les pommiers. En descendant l'Euphrate, on voit fleurir la vigne, et même l'olivier, tandis qu'aux environs de la ville d'Erzeroum, il n'y a ni arbres fruitiers, ni bois à brûler. Les anciens vantaient les chevaux d'Arménie;

(1) *Ives*, Voyages, p. 51 (en all.). *Niebuhr*, II, p. 243. — (2) *Hadgi-Khalfah*, p. 1088. — (3) *Idem*, 1099-1120, etc. — (4) *Tavernier*, les six Voyages, liv. III, chap. 3.

ils parlent des mines d'or qu'on y exploitait; aujourd'hui on exporte du cuivre et du fer pour Mossoul. »

Erzeroum ou *Arz-roum*, appelé en arménien *Garen*, est le rempart de l'empire ottoman au nord-est. Cette ville est située dans une plaine élevée et entourée de montagnes. Elle est environnée d'un mur peu solide et d'un fossé; mais au centre s'élève une forteresse nommée *Ik-kalé* qui passe pour porter le nom d'une femme qui l'a fait bâtir. Cette citadelle présente de hautes murailles flanquées de bastions et défendues par un fossé. Elle a été construite avec des restes de monumens antiques : on voit encore sur plusieurs pierres des peintures d'aigles impériales. C'est là que réside un pacha qui a le titre de chef permanent de l'armée de Perse, et qui a sous sa juridiction les pachaliks de Bayazid, de Kars, de Mouch, de Moussoul, de Trébizonde et de Van, mais qui n'exerce pas sur les chefs de ces pachaliks une grande autorité. Erzeroum passe pour avoir été bâtie par Anatolius, général grec sous le règne de Théodose-le-Jeune. On y compte 20 mosquées dont la plus grande est une ancienne église grecque qui fut dédiée à Saint-Etienne, et que l'on prétend pouvoir contenir 8000 personnes. Ses rues sont étroites, tortueuses et mal pavées. On y voit une horloge, ce qui est très-rare en Turquie. La population de cette ville est, dit-on, de 100,000 âmes, nombre qui paraît exagéré en considérant celui des maisons qui est d'environ 5000, et la circonférence de son enceinte dont on peut faire le tour en trois quarts d'heure. Il est probable qu'elle ne renferme pas plus de 60 à 70,000 âmes (1). Erzeroum est l'entrepôt du commerce entre la Turquie et la Perse : elle reçoit de ce pays de la soie, du coton, des châles, des cotonnades peintes, du tabac, des roseaux pour écrire et du bois de cerisier pour faire des tuyaux de pipe; elle en-

(1) *Fontanier* : Voyages en Orient.

voie à Constantinople la gomme adragant récoltée dans ses environs, et sur d'autres points de l'intérieur, du poil de chèvre, des chevaux et des moutons. C'est à Erzeroum que se fabriquent les meilleures armes blanches de l'empire, mais qui ne valent pas celles de la Perse.

« Un armurier d'Erzeroum, dit M. Fontanier, s'était ac-
« quis une grande réputation par l'habileté avec laquelle il
« damasquinait les sabres; le pacha du lieu le chargea de
» lui en faire un qui à une belle apparence joignît le mérite
« d'une grande pesanteur; mais l'armurier, voyant qu'après
« plusieurs expériences il ne parvenait pas à le satisfaire,
« s'avisa à la fin d'en fabriquer un de plomb. Le sabre convint,
» et resta long-temps dans le fourreau sans qu'on s'aperçût
« de la supercherie. Un jour cependant, le pacha ayant parié
« avoir un sabre meilleur qu'un de ses amis, on les frappa
« l'un contre l'autre, et l'étonnement fut grand quand on
« vit l'arme favorite coupée si facilement. Il manda aussitôt
« l'armurier; mais comme il ne voulait que plaisanter, sans
« perdre un artiste précieux, il se contenta de lui faire
« couper le nez, et l'obligea à prendre le nom de Bournou-
« sez (sans nez). Aujourd'hui les meilleurs sabres de la
« contrée ont conservé le nom de l'ouvrier, et une lame
« qui porte son chiffre acquiert une plus grande valeur. Son
« fils est encore fabricant d'armes; c'est de lui que je tiens
« ces détails, qu'il ne racontait jamais sans un sentiment
« d'orgueil et de plaisir. »

La plaine d'Erzeroum est parsemée de villages : on en compte 94. Ces villages sont nus : aucun arbre ne s'élève aux environs. A l'est descend du mont Taurus une source limpide qui alimente la ville et qui est en grande réputation. C'est là que s'arrêtent les voyageurs qui arrivent de la Perse; plus loin on trouve des sources ferrugineuses gazeuses, qui se répandent dans les jardins situés au nord de la ville; vers l'ouest, près du village d'*Eldija* ou *Ilidjah*, se trouvent

d'autres sources semblables mais chaudes : elles font monter le thermomètre à 16 degrés au-dessus de zéro. Ce village remplace l'antique *Elegia.*

Erz-inghian, à environ 30 lieues au sud-ouest d'Erzeroum, près de la rive gauche du cours d'eau que les Orientaux nomment Frat, est une ville qui passe pour avoir 20 à 30,000 habitans. Les prairies qui l'entourent sont renommées pour la belle race de moutons qu'elles nourrissent, et ses jardins pour la beauté des fruits qu'on y cultive.

Mais à 5 ou 6 lieues à l'est d'Erzeroum, *Hassan-Kaleh*, s'élève près de la rive gauche de l'Aras, sur la pente d'une colline. Cette ville, à peu près de la même population que la précédente, est fort ancienne : sous le règne de Théodose-le-Grand, qui y fit construire une forteresse, elle reçut le nom de *Théodosiopolis.*

Franchissons une chaîne de montagnes, et au nord-ouest d'Erzeroum nous verrons d'abord les mines de cuivre de *Maaden* près la ville de *Baïbout* ou *Baïbourdi*, fondée, dit-on, du temps d'Alexandre, peuplée de 3 à 4000 âmes, et dont les femmes passent pour être fort belles. *Ipsir* ou *Ipsera*, l'ancienne *Hispiratis* dont Strabon vante les mines d'or, occupe une vallée fertile d'où l'on exporte du bois de construction et d'excellentes conserves de miel (1).

A 20 lieues à l'est de Baïbout, *Goumouch-khaneh*, ou la *maison d'argent*, tire son nom d'une mine de ce métal exploitée depuis long-temps dans ses environs. On y compte 7 à 8000 habitans dont un millier de Grecs et 7 à 800 Arméniens. D'Anville pense que cette ville est l'ancienne *Bylæ.*

Dans le *pachalik de Kars* nous remarquerons d'abord le chef-lieu. *Kars* jouit de quelque importance par son commerce avec la Perse, mais surtout par sa citadelle qui passe pour une des plus importantes de la Turquie d'Asie. *Arda-*

(1) *Hadgi-Khalfah*, p. 1127.

noudji, située au nord-ouest, n'a que quelques milliers d'habitans : les autres villes ne méritent pas de nous arrêter.

Des tribus de Turcomans parcourent le pachalik de Kars ainsi que celui de *Van* qui s'étend au sud. Celui-ci a environ 60 lieues de longueur du nord au sud, sur 50 de largeur de l'est à l'ouest. On évalue sa superficie à 2000 lieues carrées et sa population à 150,000 individus. Nous ne parcourrons que ses principaux chefs-lieux. *Van*, sur la rive orientale du lac auquel elle donne son nom, est environnée de murailles crénelées et défendue par une citadelle située sur une colline escarpée. Sa population paraît être de plus de 20,000 âmes, mais les Arméniens l'évaluent à plus du double. Cette ville est l'ancienne *Artemita* qui porta dans l'origine le nom de *Semiramocerta*, parce qu'elle dut sa fondation à Sémiramis. Les Arméniens l'ont appelée pendant long-temps *Schamiramakert*. Suivant un voyageur récent (1), on y voit encore sur la colline qui porte la citadelle d'énormes quartiers de rochers qui pourraient bien avoir fait partie de quelqu'une des gigantesques constructions que cette princesse fit faire près de cette ville, au rapport de Moyse de Khorène. Dans l'intérieur de cette colline on trouve des appartemens voûtés et quelquefois des débris de statues. L'entrée de la montagne et même ses flancs sont couverts d'inscriptions cunéiformes.

Bayazid, à 34 lieues au nord de Van, est située dans une vallée étroite : ses maisons sont bâties au fond et sur les deux côtés de la vallée. Bien qu'elle ne soit qu'un chef-lieu de sandjak, elle est la résidence d'un pacha héréditaire. Sa population paraît être de 12 à 15,000 individus. *Mouch* est aussi habitée par un pacha héréditaire. A l'ouest du lac de Van et à 20 lieues de cette dernière ville se trouve *Betlis*

(1) M. *Schulz*, envoyé en 1827 dans l'Arménie par le gouvernement français.

ou *Bidlis* où l'on compte 12,000 habitans et dont les maisons, presque toutes isolées et environnées de jardins, sont autant de petites forteresses. On dit que ses murailles bâties en pierres ont 100 pieds de hauteur. Les Kourdes qui habitent les environs de cette ville portent le nom de *Betlisi.*

« La nation arménienne, l'une des plus anciennes du monde, se désigne dans sa propre langue sous le nom d'*Haikani;* et quoique ce que dit l'historien de l'Arménie, Moyse de Khorène, sur un prétendu roi *Haïk*, petit-fils de Japhet, soit enveloppé d'obscurités, il est certain que la langue arménienne, rude et étrange pour les sons, offre dans sa syntaxe plus de rapports avec les langues européennes qu'avec celles de l'Orient (1).

« Une taille élégante et une physionomie spirituelle distinguent cette nation, qui, toujours victime des guerres dans lesquelles les grandes puissances se disputaient l'Arménie, a été obligée de quitter en partie le sol de ses ancêtres. Livrés au commerce et aux fabriques, les Arméniens ont prospéré partout, depuis la Hongrie jusqu'en Chine; ils pénètrent dans des régions inaccessibles aux Européens; ils traversent les déserts de la Tatarie et le plateau qu'arrose le Niger. Chez eux, la frugalité conserve ce qu'acquiert l'industrie. Dans leur pays (2) comme dans l'étranger, ils vivent ordinairement en grandes familles, sous le gouvernement patriarcal du membre le plus âgé, et dans une concorde rare; mais cet esprit de famille permet la dureté, l'injustice et la perfidie envers ceux d'un autre sang. La religion des Arméniens est celle de l'ancienne Eglise orientale; seulement ils nient le dogme des deux natures dans Jésus-Christ, ou, pour mieux dire, ils considèrent les deux natures comme réellement existantes, mais unies et fon-

(1) Voyez les auteurs cités par *Adelung*, Mithridate, I, p. 423.
(2) *Cartwright*, Itiner. in Persiâ. Elzevir, p. II, p. 227.

dues dans une seule (1); ils ont encore quelques opinions particulières touchant l'eucharistie. Ils admettent comme les Grecs le mariage des prêtres; leurs jeûnes et leurs abstinences surpassent en rigueur et en fréquence tout ce qu'on voit chez les autres sectes chrétiennes (2). Deux grands patriarches, surnommés *catholiques* ou *universels*, gouvernent l'Eglise d'Arménie; celui qui réside au couvent d'Etchmiatzin avait, il y a un siècle et demi, 150,000 familles sous sa juridiction spirituelle. Celui qui habite l'île Akhtamar, au milieu du lac de Van, dirige environ 30,000 familles. Le patriarche de Sis, dans l'ancienne Petite-Arménie, et qui s'est réuni à l'Eglise romaine, n'en comptait que 20,000. On pourrait, d'après ces données (3), estimer le total de la nation arménienne d'alors à 2,000,000 d'individus au moins.

« Outre les Arméniens qui sont négocians ou cultivateurs, et les Turcs-Osmanlis qui occupent les fonctions civiles et militaires, l'Arménie nourrit une nation tatare dont il faut tracer le portrait. Les Turcomans ou *Turkmènes*, ou mieux *Trouckmènes*, originaires des bords orientaux de la mer Caspienne, se sont d'abord établis dans l'Arménie-Majeure, appelée pour cette raison *Turcomanie;* mais leur amour pour la vie errante en a amené plusieurs hordes dans l'intérieur de l'Asie-Mineure et dans le gouvernement d'Itchil. Ils ont adopté la langue turque et une espèce de mahométisme grossier. Ignorans, contens de leur pauvreté, ils ne se nourrissent que des produits de leurs troupeaux, vivent la plupart du temps sous des tentes de feutre, et n'ont d'autre combustible que la fiente de leurs vaches. »

Leur nourriture consiste en un peu de farine et de gruau, en lait aigri et en viande. Ils se rasent la tête et

(1) *Nicephor.*, Hist. Eccles., l. XVIII, cap. 53. Confessio Armenior., art. 26-30. Concil. Constant. 3, canon. 32, etc.—(2) *Vitriacus*, Histor. orient., c. 79.—(3) *Leonard.*, Sidon. episc., ap. *Thom. à Jes.*, lib. VII, p. I, cap. XIX.

portent des vêtemens en étoffes de laine cramoisie, et des bonnets ronds garnis de peau d'agneau noire d'Astrakhan. Leurs femmes ont pour ornement un anneau à une narine. Elles sont bien faites, et ont une physionomie gracieuse : les hommes ont la taille élevée et les épaules larges.

« Les femmes filent des laines et font des tapis dont l'usage existe dans ces contrées de temps immémorial. Quant aux hommes, toute leur occupation est de fumer et de veiller à la conduite des troupeaux. Sans cesse à cheval, la lance sur l'épaule, le sabre courbe au côté, le pistolet à la ceinture, ils sont des cavaliers vigoureux et des soldats infatigables. Ils ont souvent des discussions avec les Turcs, qui les redoutent. On peut compter environ 30,000 Turcomans errans dans les pachaliks d'Alep et de Damas ; ce sont les seuls qu'ils fréquentent dans la Syrie. Une grande partie de ces tribus passe en été dans l'Arménie et la Caramanie, où ils trouvent des herbes plus abondantes, et reviennent passer l'hiver dans leurs quartiers accoutumés. »

Nous devons ajouter qu'ils sont de la secte des mahométans sounnites ; qu'ils suivent exactement les pratiques de leur religion ; que, bien qu'ils aient des chefs ou des princes, ils ne reconnaissent qu'imparfaitement leur autorité, et prétendent que Dieu seul est leur chef ; mais qu'ils ont un grand respect pour leurs prêtres ou *kasi*.

« Le *Kourdistan*, ou le pays des Kourdes, du moins celui qui est soumis à la Turquie, s'étend au sud de l'Arménie, sur une longueur d'environ 95 lieues du nord-ouest au sud-est et sur une largeur de 50 lieues ; mais ses limites sont pour ainsi dire arbitraires. Les montagnes connues des anciens sous les noms de *Gordyæi* et *Niphates*, restent en partie couvertes de neiges éternelles ; jamais les chaleurs de l'été, qui brûlent les plaines de la Mésopotamie, ne dessèchent les verdoyans pâturages où le Kourde laisse errer ses troupeaux de chèvres. Les riantes vallées et les longues

terrasses des montagnes produisent des fruits et du riz. Les forêts consistent principalement en chênes qui donnent la meilleure galle de l'Orient (1). Les plaines sont cultivées en grains, cotons, lin et sésame. Un petit arbre, semblable au chêne, se couvre d'une manne délicate que les anciens et les modernes vantent, mais sans que l'on connaisse d'une manière précise à quelle espèce appartient ce végétal (2). »

« Les rivières, parmi lesquelles le *Diala*, le *Grand* et le *Petit Zaab* sont les plus importantes, descendent avec rapidité vers le Tigre. »

Le Kourdistan empiète sur l'Arménie sans qu'il soit facile de les distinguer l'un de l'autre. Cependant il est certain qu'il formait autrefois les deux pachaliks de Moss oul et de Chehrezour qui n'en font plus aujourd'hui qu'un seul, qui porte le nom de ce dernier.

« Au sud du lac de Van, la ville de *Giulamerk* ou *Djoulamerk* est le chef-lieu de la principauté du même nom, dont les habitans s'appellent *Sciambo;* selon d'autres, ils portent aussi le nom d'*Hakiary*, qui est peut-être celui de la famille régnante (3). Djoulamerk est une petite ville qui n'offre rien de remarquable. Les *Kourdes-Badinan* demeurent à l'ouest de la principauté de Djoulamerk, entre Mossoul et Betlis. Leur capitale s'appelle *Amadia* ou *Amadiéh*. C'est une ville de 6000 habitans, près de laquelle se trouve le tombeau de l'iman Mohamed-Bekir, révéré dans tout le Kourdistan. Ce canton produit beaucoup de fruits, et entre autres d'excellens raisins (4). Plus au nord-est, et déjà dans le pachalik de Diarbekir, on trouve *Dgezira* ou *Djeziréh*, capitale d'une principauté dont les habitans s'appellent *Bottani*. Cette ville, à laquelle on accorde 20,000

(1) *Garzoni*, Grammat. e vocab. della lingua Kurda; Roma, 1787 (Préface, p. 4). *Hadgi-Khalfah*, p. 1213, etc. — (2) *Strabon*, II, 73 (Almelov.). *Diod.*, etc. *Hadgi-Khalfah*, p. 1184. *Olivier*, Voyag., etc., IV, 274. — (3) *Hadgi-Khalfah*, p. 1106. — (4) *Olivier*, Voyage, IV, 275.

habitans, mais qui a été beaucoup plus peuplée, est entourée d'une muraille. On voit au centre un cimetière où reposent les cendres de plusieurs Abbassides. Le même canton renferme la montagne de *Dgioudi*, où l'arche de Noé, selon les Kourdes, a dû s'arrêter; et celle de *Kiavéh*, toujours entourée de brouillards, et sur laquelle on voit des abeilles sauvages logées dans des trous sous terre, et qui font du miel excellent et une cire odoriférante (1). La plus grande principauté kourde est celle de *Kara-Djolan* ou *Chehrezour*, avec une capitale du même nom, peuplée de 5 à 6000 âmes. La tribu, selon Garzoni, se nomme *Soranes;* mais, selon Niebuhr, ce nom ne désigne que la famille régnante. Cet Etat, qui renferme tout le Kourdistan méridional, peut mettre sur pied 15,000 fusiliers; les quatre autres princes n'en peuvent lever chacun que 10 à 12,000. »

Les princes kourdes de Djoulamerk, Amadiéh, Djeziréh, Karadjolan, et Souleimanieh dont le chef réside à *Zahou*, sont plutôt des vassaux que des sujets de la Porte.

Kerkouk, qui paraît être une ville de 15,000 âmes, est bâtie sur une montagne, entourée de murailles et défendue par une citadelle. Ses rues sont étroites et ses maisons mal bâties; on y voit une assez belle mosquée. Cette cité donne son nom à une petite rivière (le Kerkouk-soui) qui coule à ses pieds et qui se jette dans le Tigre après 25 lieues de cours. Kerkouk est l'ancienne *Corcura*, qui porta le nom de *Demetrias* et de *Memnis*. C'est dans ses environs que se trouve une célèbre source de bitume que visita Alexandre. Sur la petite rivière du Kilgehsou, *Erbil*, ville de 4000 âmes, défendue par un fort en terre et en pierre, et située au milieu de plaines fertiles, est l'antique *Arbela* ou *Arbèles* immortalisée par la défaite de Darius et la chute de la monarchie persane.

(1) *Hadgi-Khalfah*, p. 1170-1181.

« Un bourg nommé *Chah-Méran*, sur le Dialah, occupe une position si escarpée, qu'on n'y arrive qu'en grimpant sur des échelles faites avec des sarmens de vigne (1).

« On cite encore d'autres cantons indépendans. Les *Ourghiany*, sur la frontière de la Perse, diffèrent entièrement des autres Kourdes : seraient-ce des descendans des *Hyrcaniens*, dont les Perses établirent des colonies dans d'autres parties de leur empire? Les *Sekmanes*, brigands et pasteurs, dévastent l'Arménie. Les géographes turcs nomment plusieurs tribus kourdes dépendantes du pachalik de Diarbekir, mais ces hordes errantes sont étrangères à une description du Kourdistan.

« Les Kourdes, descendans des anciens *Karduchi*, ou *Gordyæi*, ou *Kyrti*, parlent la langue persane mêlée de plusieurs mots arabes et chaldéens. Ils se servent de l'écriture persane, et chaque village entretient un *mollah* ou docteur qui entend le persan (2). La religion mahométane s'allie chez eux à diverses superstitions qui semblent des restes de la croyance des mages. Ils révèrent, selon les Turcs, le diable, c'est-à-dire le mauvais principe, l'*Ahriman* des anciens Perses (3). Environ 100,000 Kourdes sont chrétiens-nestoriens; ils obéissent à deux patriarches héréditaires; l'un, toujours appelé *Mar-Simon*, réside à Kodjianisi, près Djoulamerk : il a cinq évêques suffragans; l'autre, qui demeure à Raban-Ormes, porte le nom de *Mar-Elias*, et a sous lui treize évêques. La dignité épiscopale est aussi héréditaire de l'oncle au neveu. On voit ordonner des évêques à l'âge de douze ans. Le bas-clergé sait à peine lire (4). Xénophon nous apprend qu'enclavés de toutes parts dans l'empire des Perses, les Karduques avaient cependant toujours bravé la puissance du grand-roi

(1) *Hadgi-Khalfah*, p. 1206. — (2) *Garzoni*, p. 11. — (3) *Hadgi-Khalfah*, p. 1211 *sqq*. — (4) *Garzoni*, p. 7 *sqq*.

et les armes de ses satrapes. Ils ont peu changé dans leur État moderne. Quoiqu'ils soient en apparence tributaires des Ottomans, ils portent peu de respect aux ordres du grand-seigneur et de ses pachas. D'après les renseignemens que recueillit Niebuhr, ils observent dans leurs montagnes une espèce de gouvernement féodal. Chaque village a son chef, qui est vassal du prince de la tribu. Toute la nation est partagée en trois factions principales. Garzoni convient que les *assiretta* (1), ou petites tribus, se révoltent souvent contre les princes, et les détrônent quand elles en ont la force. Les guerres naturelles à cet état d'anarchie ont séparé de la nation un grand nombre de familles qui ont pris la vie errante des Turcomans et des Arabes. Elles se sont répandues dans le Diarbekir, dans les plaines d'Erzeroum, d'Erivan, de Sivas, d'Alep et de Damas : on estime que toutes leurs peuplades réunies passent 140,000 tentes, c'est-à-dire 140,000 hommes armés. Ces Kourdes sont, comme les Turcomans, pasteurs et vagabonds; mais ils en diffèrent par quelques usages. Les Turcomans dotent leurs filles pour les marier; les Kourdes ne livrent les leurs qu'à prix d'argent : les Turcomans ne font aucun cas de la noblesse d'extraction; les Kourdes y attachent le plus grand prix : les Turcomans ne volent point; les Kourdes passent presque partout pour des brigands (2). Ceux-ci ont le teint blanc, la physionomie spirituelle, la taille avantageuse. C'est une nation capable de tout. Un grand homme les a jugés : Mahomet disait qu'ils amèneraient un bouleversement du monde. »

Un voyageur récent nous donne quelques détails sur les mœurs de la population kourde. Elle est divisée en tribus qui quelquefois sont en paix et d'autres fois en guerre.

(1) Sans doute *hazereth*, tribu, troupe, en hébreu.
(2) *Volney*, Voyage en Syrie.

Sont-elles unies, elles ne paient aucun impôt au grand-seigneur et souvent même en prélèvent sur les pachas qu'elles attaquent et mettent à contribution. Aussi la politique du divan est-elle d'entretenir la jalousie et la division parmi les chefs kourdes. « Ces peuples, dit M. Fontanier, ne manquent pas d'une certaine loyauté; un vol « est-il commis, le voleur soupçonné peut nier deux fois; « mais à la troisième il se croit consciencieusement obligé « de confesser la vérité; ce n'est pas toutefois une raison « suffisante pour qu'il restitue. Je t'ai volé ton bien par la « force, dit-il; reprends-le de même ou tu ne l'auras pas. « Souvent ils sont en guerre entre eux. On voit des villages « dont un quartier se bat avec l'autre, on y met le feu. « Passe-t-il un étranger, un vieillard, une femme, le « combat est suspendu pour recommencer bientôt après.... « Aussitôt qu'on a mis le pied dans une tente, qu'on s'est « assis sur le tapis, on peut se croire dans une parfaite « sécurité. Elle est plus grande encore lorsque l'on a bu « dans la coupe de la famille et que l'on a mangé de son « sel.

« Je puis montrer jusqu'où va chez eux le sentiment de « l'hospitalité. Personne n'ignore qu'en Asie, et spécialement chez les Kourdes, chaque blessure est évaluée à un « certain prix. Une dent brisée vaut un chameau; un bras « cassé vaut deux chameaux; un chien de berger tué est remplacé d'une façon assez singulière : on élève l'animal par la « queue, et on jette de l'orge sur son corps, jusqu'à ce « qu'il soit entièrement recouvert; cette orge appartient au « plaignant. Quand un homme a été tué, le meurtrier est « livré à ses parens, qui le mettent à mort ou s'accordent « avec lui pour une somme nommée le prix du sang. Telle « doit être la législation dans un pays où la justice n'agit « jamais d'office; si personne ne se plaint d'un meurtre, il « reste ordinairement impuni; ce sont les proches qui doi-

« vent poursuivre et demander réparation. Il est plus honorable cependant de se venger soi-même que de recourir « aux tribunaux, et cette marche est plus spécialement suivie par les Kourdes. Quand un membre d'une famille a « été tué, son plus proche parent se charge du soin de la » vengeance. S'il est homme d'honneur comme on l'entend « dans ce pays : *Il ne doit pas dormir avant de s'être défait « du meurtrier; il doit veiller le jour et la nuit, guetter son « adversaire, et prendre sang pour sang.* Quand il a réussi, « la famille du défunt doit à son tour le venger; de cette « manière il n'y aurait aucun terme à ces querelles, si l'hospitalité ne servait à les apaiser. Un meurtrier n'a pour « cela qu'à se rendre dans la tente du parent du défunt; s'il « parvient à s'y établir sans être aperçu, s'il se met en son « pouvoir sans aucune condition, celui-ci est obligé de faire « la paix avec lui et de lui donner un baiser sur le front, « comme marque d'une réconciliation que l'on cimente encore davantage en prenant de l'eau et en mangeant des « alimens dans la préparation desquels le sel est entré. Aussi, « quand la vengeance doit être éclatante, quand il n'y a aucun accommodement à espérer, le Kourde offensé renverse sa tente, sa famille demeure en plein air, tandis que « la carabine à la main il erre dans les bois et sur les montagnes, demandant partout l'hospitalité (1). »

« La Mésopotamie, dans le sens le plus étendu, empiète sur l'ancienne Arménie. Les Turcs donnent à cette partie de l'Asie-Mineure le nom d'*Al-Djezyréh.* Le pachalik de *Diarbekir* comprend l'ancienne *Sophène;* il a environ 75 lieues de longueur sur 40 de largeur; c'est un pays de montagnes moyennes, bien arrosées, et entrecoupées d'agréables vallons. Les mines de Maaden fournissent de l'or, de l'argent, et surtout du cuivre. Les forêts d'où Alexandre et Trajan

(1) *Fontanier :* Voyage en Orient.

tirèrent le bois nécessaire pour la construction de leurs flottes (1), n'ont pas entièrement disparu des bords du Tigre. Les rivages de l'Euphrate se couronnent de lilas, de jasmins, de vignes, d'oliviers et d'autres arbres fruitiers; les tabacs, les cotons, les soies, les laines, enrichiraient cette province, si un gouvernement plus régulier y réprimait le brigandage des Kourdes.

« L'ancienne ville d'*Amida*, aujourd'hui nommée *Amid*, et plus souvent *Diarbekir*, fleurit par ses manufactures de maroquin et de soieries. Ses maisons, bâties en laves, sont au nombre de 8000 au moins, et contiennent au-delà de 40,000 habitans (2) selon les uns, de 75,000 (3) et de 80,000 (4) selon les autres. Elle est entourée d'une muraille dont on attribue la construction aux Romains, et qui, haute de 25 pieds, est flanquée de 72 tours. Elle est la résidence d'un pacha, d'un patriarche et d'un évêque chaldéens catholiques, d'un patriarche jacobite et d'un évêque arménien. L'ancienne église de Saint-Jean, transformée en mosquée, la cathédrale arménienne, et le palais du pacha, sont ses édifices les plus remarquables. Les environs produisent des melons et des pastèques qui pèsent cent livres; le blé y donne trente pour un. La ville de *Merdïn* ou *Mardïn*, l'antique *Marde* ou *Miride*, de 4 à 5000 maisons, domine du haut de ses rochers calcaires les plaines de la Basse-Mésopotamie. Son commerce est considérable et sa population est d'environ 30,000 individus. »

Le bourg de *Maaden* ou d'*Arghana-Maaden*, siége d'un évêché arménien, s'enrichit par ses mines de cuivre dont on expédie annuellement 8000 quintaux à Bagdad. *Siverek* ou *Souerek*, à 20 lieues à l'ouest de Diarbekir, est une ville de 2000 maisons. *Djeziret-el-Omar* ou *Djeziréh*, qui donne

(1) *Dio Cass.*, LXVIII, 26. LXXV, 9. — (2) M. *Trézel*, Itinéraire manuscrit. — (3) *Dupré*. — (4) *Gardanne*.

son nom à l'ancienne Mésopotamie, était autrefois beaucoup plus considérable : elle est remplie de ruines. *Palou*, qui a 8000 habitans, *Agel* et *Gouh*, sont des chefs-lieux de principautés kourdes.

« En descendant le Tigre, on entre dans le pachalik de *Mossoul*, pays peu étendu, mais fertile, et dont une partie, située à l'est du fleuve, appartient à l'ancienne Assyrie. Les grains, le coton, les grenadiers, les figuiers y abondent; l'air, très-froid en hiver, est quelquefois fiévreux en automne (1). *Mossoul* compte 60 à 70,000 habitans, dont 15,000 Turcs, autant de Kourdes, 25,000 Arabes, 8000 chrétiens. Gouvernée par un pacha à peu près héréditaire, cette ville jouit d'une assez grande liberté ; c'est une place de commerce très-fréquentée; elle possède des fabriques de maroquins et de toiles de coton, qui, de son nom, ont pris celui de *mousselines* (2). »

Sur la rive gauche du Tigre, des monceaux de ruines auxquels les habitans de Mossoul donnent le nom de *Nounia* font croire avec quelque raison qu'ils sont les restes de l'antique Ninive. On a cru reconnaître dans ces ruines celles du mausolée que Sémiramis fit élever à Ninus son époux. Le village d'*Elkorh*, au nord de Mossoul, mérite d'être cité : on y voit un tombeau qu'on dit être celui du prophète *Nahum*, l'un de ceux qui prédit la destruction de Ninive. Sur une montagne voisine s'élève le monastère de Saint-Matthieu, siége apostolique du patriarche chaldéen catholique de Mossoul.

« La partie occidentale de la Mésopotamie que l'Euphrate embrasse dans ses détours, est séparée de la plaine déserte par la grande rivière de *Khabour*, l'ancienne *Chaboras*, longue de 80 lieues, qui, selon un géographe oriental, est formée tout d'un coup par trois cents sources jaillis-

(1) *Hadgi-Khalfah*, p. 1134. — (2) *Olivier*, Voyage, IV, 265.

santes (1). De semblables sources entretiennent encore en d'autres endroits la plus riche verdure (2); mais, en général, le défaut d'arrosement diminue la fertilité naturelle de ce pays, qui répond à l'ancienne *Osroëne*, et qui forme aujourd'hui le mousselimat, autrefois le pachalik d'*Orfa*, dépendant maintenant de celui de *Rakka*. Orfa ou *Reha*, l'antique *Edessa*, peuplée de 40 à 50,000 habitans, fleurit par ses manufactures et par le passage des caravanes d'Alep. Sur une montagne qui domine le fort de cette ville, quelques ruines, parmi lesquelles on voit de belles colonnes d'ordre corinthien, passent chez les habitans pour être les restes du palais de Nemrod. Les environs offrent des traces de volcans (3). A quatre heures de marche de *Djiaour-Kouri*, au nord-est d'Orfa, une innombrable série de grottes, creusées et arrangées avec art, présente les restes d'une ville souterraine (4). Les étés brûlans, et l'hiver encore sensible de ces climats, n'ont jamais dû incommoder les anciens Cyclopes, Arabes ou Syriens qui habitaient ces maisons éternelles. A 18 lieues au sud-est d'Orfa, la ville ruinée de *Harran* (5), déjà connue dans le siècle d'Abraham, figure dans l'histoire romaine sous le nom de *Charræ;* c'est ici que Crassus périt avec ses légions. A deux heures de la ville, dit le géographe turc, on voit sur la colline dite d'Abraham les restes d'un temple des sabéens ou adorateurs des astres. Les anciens nous apprennent en effet qu'à Charræ il y avait un temple du dieu *Lunus* (6). »

Le village de *Rakka*, chef-lieu du pachalik, est l'ancienne ville de *Nicephorium;* on y voit les restes du palais dont le célèbre Haroun-al-Raschid faisait sa résidence favorite.

(1) *Abulfeda*, ap. *Busching*, Magasin géogr. V, 239. — (2) *Niebuhr*, II, 407. *Tavernier*, l. II, cap. IV. — (3) *Olivier*, Voyage, IV, 379. — (4) *Hadgi-Khalfah*, p. 1191. Comp. *Olivier*. — (5) *Niebuhr*, II, 410. *Otter*, I, cap. XI. — (6) *Spartian.*, Caracalla, cap. VII. Comp. *Ammian. Marcell.*, XXIII, 3.

En remontant l'Euphrate, nous trouvons *Bir* ou *Biridjéh*, l'antique *Birtha* de Ptolémée, qui paraît avoir 3 ou 4000 habitans.

« La partie nord-ouest du pachalik de Rakka, ou l'ancienne *Mygdonia*, présente de superbes pâturages et des collines ornées de mille fleurs; aussi les Grecs, dans leur belle langue, l'avaient surnommée *Anthemusia*, la fleurie. C'est ici que la fameuse forteresse de *Nisibis*, appelée depuis *Antiochia Mygdoniæ*, arrêta si long-temps les armes des Parthes; il n'en reste que de faibles traces dans la ville de *Nisibïn* ou *Nasebïn*, aux environs de laquelle toutes les roses sont blanches (1).

« *Dara*, aujourd'hui *Kara-Déré*, autre forteresse romaine, qui porta depuis le nom d'*Anastasiopolis* de celui de l'empereur *Anastase* qui la fit fortifier, offre de grandes ruines. En descendant la rivière qui de Nisibïn se rend dans le Khabour, on doit arriver à un lac nommé *Chatoniéh*, avec une île sur laquelle s'élève une pyramide (2).

« Au sud-est, la montagne isolée de *Sindjar* domine au loin les plaines arides; ses flancs, arrosés d'eaux vives, s'ornent de dattiers et de grenadiers; mais un peuple féroce et sanguinaire en a fait l'asile de ses brigandages : ce sont les *Yezidis*, peuplade arabe, qu'on accuse d'adorer le diable, et qui du moins se conduit de manière à ne pas discréditer cette opinion. »

Ce peuple habite quelques villages, mais principalement des tentes en tissus de poil de chèvre. Il se divise en un grand nombre de tribus indépendantes, ayant chacune leur chef qui prend le titre de prince. Il parle le kourde, mais la religion lui fait un devoir de ne pas savoir lire. Les Yézidis sont les plus dangereux ennemis des musulmans; ils attaquent les caravanes et tuent sans pitié ceux

(1) *Hadgi-Khalfah*, p. 1170. — (2) *Niebuhr*, II, 390.

qui les conduisent, surtout lorsque ce sont des mahométans : c'est à leurs yeux une action méritoire, mais ils ménagent les chrétiens. On porte leur nombre à 200,000, et à 3000 cavaliers et 6000 fantassins celui de guerriers qu'ils peuvent mettre en campagne dans leurs guerres continuelles contre les pachas. Leurs cheveux longs et sales, leur barbe qu'ils ne rasent jamais, leur donnent un aspect hideux. La secte à laquelle ils appartiennent a été fondée par un cheyk nommé Yézid; ils adorent Dieu et regardent le diable comme une divinité déchue. Ils boivent du vin avec excès, en témoignage de mépris pour les commandemens de Mahomet; enfin leur religion est un mélange des opinions des anciens chrétiens-ofistes et de superstitions orientales.

« Maintenant le *désert de Mésopotamie* déploie à nos regards sa triste uniformité. Des plantes salines, à grands intervalles, couvrent les sables brûlans ou le gypse aride. L'absinthe s'étend ici, comme en Europe la bruyère, sur des espaces immenses, d'où elle bannit toute autre plante (1). Les troupeaux légers de gazelles parcourent ces plaines où jadis on vit errer beaucoup d'ânes sauvages. Caché dans les joncs le long des rivières, le lion guette ces animaux; mais quand sa faim trompée n'a pu se rassasier, il en sort furieux, et ses terribles rugissemens roulent comme un tonnerre de solitude en solitude (2). Les eaux du désert sont, pour la plupart, amères ou saumâtres; on les corrige un peu en y laissant fondre la racine de réglisse, assez commune dans ces contrées. Ce désert est une continuation et comme un échantillon du grand désert d'Arabie au-delà de l'Euphrate. L'air est ici, comme en Arabie, généralement pur et sec; souvent il devient brûlant dans

(1) *Xénophon*, Expedit. Cyri min., I, cap. v. *Ammian. Marcell.* XXV, cap. VIII. — (2) Les Voyages et Observations du sieur *de la Boulaye-le-Gouz*, p. 320 (édit. in-4° de 1657).

les plaines sablonneuses et découvertes; les miasmes des eaux stagnantes s'y répandent; les exhalaisons des lacs sulfureux et salés augmentent la matière pestilentielle : si alors quelque dérangement d'équilibre vient donner un mouvement rapide à une colonne d'air ainsi infectée, il naît ce vent mortel connu sous le nom de *samoum* ou *sam-yeli*, et qu'on redoute moins dans l'intérieur de l'Arabie que sur les frontières, et principalement en Syrie et en Mésopotamie. Lorsque ce vent redoutable s'élève, l'air perd tout à coup sa pureté; le soleil se couvre d'un voile de sang; les animaux consternés se couchent à terre pour éviter ce souffle brûlant, qui suffoque tout être assez téméraire pour s'y exposer.

« Quelques lisières fertiles et agréables bordent le désert. Des tamariniers, des cerisiers sauvages, des cyprès et le saule pleureur aux longues branches pendantes, ombragent çà et là les rivages de l'Euphrate, dont les eaux, soulevées par des roues, arrosent même en quelques endroits des vergers de grenadiers, de limoniers et de sycomores (1).

« Entrons dans le *pachalik de Bagdad :* la ville d'*Anah* ou d'*Anna* est un de ces délicieux points de repos tels qu'en offrent les bords du fleuve; elle s'étend sur la rive gauche de l'Euphrate, et semble plutôt appartenir à l'Arabie-Déserte, dont les géographies routinières la disent la *capitale*, comme si cent tribus nomades et indépendantes pouvaient avoir une capitale! Il paraît que cette ville est, de temps à autre, la résidence d'un *émir* ou prince arabe, chef d'une puissante tribu. En 1807 elle fut brûlée par les Wahabites ou *Wahabys :* depuis cette époque, sa population n'est plus que d'environ 3000 âmes. On prétend que c'est dans cette

(1) *Rauwolf*, Voyage dans l'Orient, p. 187 (en allem.). *Texeira*, Relaciones, etc., p. 135 (édition d'Anvers de 1610). *Philippus à Sanctâ Trinitate*, etc.

ville que naquit le prophète Jérémie. Au nord d'Anah s'étend le long de l'Euphrate, jusqu'à l'endroit nommé *Balis*, un canton couvert de mûriers; des sentiers étroits conduisent à des cabanes cachées dans l'épaisseur de ces bosquets; c'est là qu'une tribu d'Arabes pacifiques, les *Beni-Semen*, élèvent des vers à soie dont ils exportent les produits. Ce canton, peu connu des voyageurs européens, s'appelle le pays de *Zombouk* (1).

« C'est par Anah que passent ordinairement les caravanes qui transportent des marchandises entre Alep et Bagdad. Elles paient un tribut aux Arabes, qui se regardent comme les maîtres du désert, même au-delà de l'Euphrate. Elles ont encore à craindre les vents étouffans, les essaims de sauterelles et le défaut d'eau, dès qu'elles s'éloignent de la rivière. Un voyageur français assure avoir été spectateur d'une de ces scènes, les plus affreuses que puisse contempler un homme sensible; c'était entre Anah et Taïbah. Les sauterelles, après avoir tout dévoré, avaient fini par périr elles-mêmes; leurs innombrables cadavres empestaient les mares d'où, au défaut de sources, on devait tirer de l'eau. Le voyageur aperçoit un Turc qui, le désespoir dans les yeux, descendait d'une colline, et accourait vers lui. « Je suis l'homme le plus infortuné du monde, s'écria-t-il; j'avais acheté, à des frais énormes, deux cents jeunes filles, les plus belles de la Grèce et de la Géorgie; je les avais élevées avec soin, et à présent qu'elles sont parvenues à l'âge nubile, je me rendais à Bagdad pour les vendre avantageusement. Hélas! elles périssent de soif dans ce désert; mais c'est moi que déchire un désespoir encore plus affreux que celui qu'elles éprouvent. » Le voyageur franchit rapidement la colline; un spectacle horrible frappe aussitôt ses regards. Au milieu d'une douzaine d'eunuques et d'en-

(1) *Hadgi-Khalfah*, Géographie turque, p. 1197.

viron cent chameaux, il vit toutes ces filles charmantes, de l'âge de douze à quinze ans, étendues par terre, livrées aux angoisses d'une soif ardente et d'une mort inévitable. Quelques unes étaient déjà enterrées dans une fosse qu'on venait de creuser, un plus grand nombre était tombé mort à côté de leurs gardiens, qui n'avaient plus la force de les inhumer. On entendait de toutes parts les soupirs de celles qui se mouraient, et les cris de celles qui, ayant conservé un souffle de vie, demandaient en vain une goutte d'eau. Le voyageur français s'empresse d'ouvrir son outre où il restait un peu d'eau; déjà il se disposait à l'offrir à une de ces malheureuses victimes : « Insensé! s'écrie son conducteur arabe, que fais-tu? veux-tu que nous périssions aussi de soif? » — Et d'un coup de flèche il étendit morte la jeune fille, saisit l'outre, et menaça de tuer celui qui oserait y toucher. Il engagea le marchand d'esclaves à s'en aller vers Taïbah, où il trouverait de l'eau. « Non, répondit le Turc; à Taïbah, les brigands m'enlèveraient toutes mes esclaves. » L'Arabe entraîna le voyageur. Au moment où ils s'éloignèrent, toutes ces infortunées, voyant disparaître le dernier rayon d'espoir, poussèrent un affreux hurlement. L'Arabe est touché; il prend l'une d'elles, lui verse quelques gouttes d'eau sur ses lèvres brûlantes, et la met sur son chameau, dans l'intention d'en faire présent à sa femme. Cette pauvre fille s'évanouit plusieurs fois en passant devant les cadavres de ses compagnes qui étaient tombées mortes sur la route qu'elles avaient suivie. Bientôt la petite provision d'eau de nos voyageurs fut épuisée : ils découvrirent un beau puits, frais et limpide; mais, hélas! leur corde était si courte que le seau ne touchait pas même la surface de l'eau. Alors ils découpèrent en lisières leurs manteaux, les attachèrent l'une à l'autre, et ne puisèrent chaque fois que très-peu d'eau; car ils tremblaient de voir leur fragile corde se rompre, et le seau rester dans le puits. C'est à travers tant de

périls et d'angoisses qu'ils atteignirent enfin les premières stations de la Syrie (1).

« A mesure que les deux grands fleuves se rapprochent, ce qui a surtout lieu vers Bagdad, où ils ne sont éloignés l'un de l'autre que de six heures de marche (2), le désert se change en une immense prairie, qui n'a besoin que d'être arrosée pour donner des récoltes prodigieuses. C'est l'ancienne *Babylonie*, formée, comme le Delta d'Égypte, de terres d'alluvion. Les chaleurs de cette contrée paraissent excessives même aux Orientaux (3); les hivers sont froids à cause de la proximité des montagnes du Kourdistan. L'Euphrate et le Tigre inondent les pays bas, mais ils n'y apportent point de limon comme le Nil; pourtant ces irrigations naturelles, dirigées par l'art, feraient encore des champs de Bagdad le jardin de l'Asie. Le riz et l'orge y rendaient jadis jusqu'à deux cents pour un; aujourd'hui les canaux étant négligés, le produit n'est que la dixième partie de l'ancien. On cultive le cotonnier; l'indigotier y réussirait, et peut-être la canne à sucre; les limons et les abricots y sont excellens. Ce pays manque d'arbres; les seuls palmiers à datte ornent les campagnes; leurs fruits nourrissent les habitans, leurs feuilles couvrent les maisons, et leurs tiges en forment les colonnades. Le long du Tigre, les sources de naphte ou de bitume se trouvent en grand nombre; le bitume noir liquide sert aux mêmes usages que l'huile commune et entre autres à l'éclairage; le blanc ou jaunâtre, qui proprement est nommé naphte, passe pour un médicament précieux (4). On conserve l'ancienne coutume d'enduire de bitume les bateaux tressés de branches d'osier

(1) Voyages des Indes orientales, par *Carré*. Paris, 1699, vol. Ier. Comp. Voyages de *Pietro de la Valle*, de *Texeira*, etc. — (2) *Niebuhr*, II, p. 292. *Ives*, p. 75, etc. — (3) *Hadgi-Khalfah*, p. 1240. Comp. *Olivier*, IV, p. 308 *sqq*. — (4) *Niebuhr*, Voyage, II, 336. *Otter*, l. I, cap. XIV.

dans lesquels on navigue sur le fleuve. Cette substance abonde tellement, qu'on la laisse s'écouler dans le Tigre; où, surnageant sur les flots, et allumée par les navigateurs, elle offre quelquefois le curieux spectacle d'une rivière enflammée. »

On prétend que c'est aux environs de *Hit*, à 38 lieues à l'ouest de Bagdad, que l'on tirait le bitume dont on se servait pour enduire les briques de l'ancienne Babylone. Hit est l'antique *Is* ou *Æiopolis*.

C'est près de Bagdad que commence le pays appelé par les Arabes *Irak-Arabi*, qui correspond à l'ancienne Babylonie, et qu'arrosent le Tigre et l'Euphrate.

« *Bagdad*, cette seconde Babylone, cet ancien séjour des califes, ce théâtre de tant de fictions orientales, renferme aujourd'hui à peine 100,000 habitans, dont 50,000 Arabes et 25,000 Turcs. Ornée de beaux *bazars* ou marchés, elle a l'aspect d'une ville persane plutôt que turque; mais les rues sont très-malpropres, et les maisons de peu d'apparence. Une forte et haute muraille défend la ville proprement dite. Les fabriques en coton et velours se joignent au commerce de l'Inde pour enrichir ses habitans, dont les mœurs conservent des restes de cette politesse qui distinguait la cour brillante des califes (1). Un voyageur fait remarquer avec étonnement qu'on ne mène point ici les bœufs à la boucherie : le géographe turc nous apprend que c'est en vertu d'une ordonnance des Abbassides, qui voulurent protéger l'agriculture (2). Le pacha de Bagdad, qui étend sa domination depuis Bassora jusqu'à Orfa, et depuis Scherezour jusqu'aux ruines de Babylone, peut mettre 50,000 hommes sur pied, et ne dépend que très-peu de la sublime Porte. »

(1) *Olivier*, IV, 325. *Rousseau*, Description du pachalik de Bagdad, Paris, 1809 — (2) *Djéhan-Numa*, p. 1286, traduction manuscrite.

Bagdad offre de loin l'aspect d'une ville importante : elle a une lieue de longueur. Ses bazars forment une suite de 1200 magasins. Elle est le centre du commerce de la Turquie d'Asie avec la Perse, l'Arabie, le Turkestan et l'Inde. Les seules constructions remarquables qu'elle renferme sont le vaste palais du pacha, qui embellit le quartier de la citadelle; le tombeau du fameux sophi Abdoul-Kadir-Ghilani, orné d'une élégante coupole, et celui de Zobéide, épouse d'Haroun-al-Raschid. Un pont de bateaux, long de plus de 264 mètres, unit à la ville le faubourg situé à l'ouest du Tigre. Ce pont s'appuie sur deux culées ou massifs en briques de 20 mètres de longueur sur 8 de largeur; il est composé de 35 bateaux à quille plate et le plancher est large de 7 mètres.

« Au-dessous de Bagdad, les ruines nommées *Al-Modaïn*, ou les Deux-Villes, ont attiré l'attention de tous les voyageurs; l'une d'elles est l'ancienne *Ctésiphon*, on ne saurait en douter; mais celle qui s'étend sur la rive occidentale n'est pas *Séleucie*, comme le disent tous les voyageurs (1); c'est *Koche*, forteresse située vis-à-vis de Séleucie, et qui, selon le témoignage positif d'Arrien et de Grégoire de Nazianze, différait de Séleucie (2). Les ruines de celle-ci doivent se trouver à une bonne lieue du Tigre, sur un canal qui communiquait de ce fleuve à l'Euphrate. C'est à Ctésiphon qu'on admire l'ancien édifice nommé *Takt-Khesrou*, c'est-à-dire, selon l'opinion la plus répandue, le palais de Chosroès (3). Toute la contrée est jonchée de débris de villes grecques, romaines, persanes et arabes, confondues ensemble dans le même néant. Dans le VIIIe siècle, les bourgs de *Samara*, d'*Harouniéh* et de *Dgiafferik* formaient, pour ainsi dire, une seule rue longue de sept *farsangs*.

(1) *Pietro de la Valle*, *Otter*, *Olivier*, etc. — (2) *Mannert*, Géographie des Grecs et des Romains, t. V, p. I, p. 397, 403 *sqq*.

(3) *P. de la Valle*, Viaggi, lett. 17. *Olivier*, IV, 403.

Leurs ruines, vues par Tavernier, attestent la vérité de ce rapport (1). »

Samara, qui a été la résidence favorite de plusieurs califes abbassides, n'a plus que 2000 habitans.

« Aucune de ces villes n'approchait en grandeur de la célèbre *Babylone*, dont les décombres occupent un canton tout entier aux environs de Hillah. Bâtis en briques, qu'on a unies par du bitume, les édifices de cette ville, déjà déserte au premier siècle de l'ère vulgaire, durent, en s'écroulant, former des collines que les terres entassées avec le temps ont en quelque sorte effacées. On y fouille cependant tous les jours, et l'on en retire une grande quantité de briques portant des inscriptions; les unes, en relief, datent du siècle des Arabes; les autres, en creux, appartiennent aux anciens Babyloniens. Ces briques sont encore le sujet de plusieurs discussions savantes (2). »

Une colline longue de 2000 pieds, formée de décombres et qui porte encore chez les Arabes le nom de *Alcasr* ou le *palais*, passe pour être celui de Nabuchodonosor, dans lequel Alexandre rendit le dernier soupir. Quelques restes de hautes murailles paraissent avoir supporté les célèbres jardins suspendus; on remarque de longues galeries qui servent de retraite aux lions et aux tigres. Parmi ces débris on trouve des fragmens de vases et de tables en marbre, ainsi que des briques chargées d'inscriptions en caractères cunéiformes.

« *Hillah* ou *Helléh*, ville assez considérable à laquelle les uns donnent 7000 et les autres 12,000 habitans, est importante par ses fabriques, et agréablement située dans une

(1) *Hadgi-Khalfah*, p. 1270. *Tavernier*, l. II, cap. VII. — (2) *Beauchamp*, Mémoire sur les antiquités babyloniennes, *Journal des Savans*, 1790. *Hager*, Mémoire sur les inscriptions babyloniennes. *Niebuhr*, dans *Zach*, Correspondance, VII, 433 (où il rectifie son Voyage, II, 291).

forêt de palmiers; elle semble entièrement bâtie en briques tirées de l'ancienne Babylone. La fameuse *tour de Nembrod* (*Birs-Nimrod*), c'est ainsi qu'on appelle un grand carré de murs ruinés de 2000 pieds de circonférence et de 200 de hauteur, surmonté d'une tour haute de 35 pieds, se trouve à deux lieues d'Helléh, circonstance qui, vu l'immense étendue de Babylone, n'empêche pas qu'on n'y voie le *temple de Bélus*, et la *tour de Babel*.

« A l'ouest de Helléh, on trouve deux villes consacrées, aux yeux des Persans et de tous les *schiites*, par le souvenir de deux des plus grands martyrs de cette secte. Nous voulons parler de *Mesched-Aly* et de *Mesched-Hossein*, villes assez grandes et naguère remplies de richesses que la dévotion des Persans y avait accumulées, mais que les féroces Wahabyts enlevèrent et transportèrent au fond de leurs déserts. Mesched-Aly surtout est remarquable par sa superbe mosquée qui est visitée chaque année par plusieurs milliers de pèlerins. Dans ses environs un monument circulaire serait, d'après les naturels, le tombeau du prophète Ezéchiel.

« Dans la même contrée, la célèbre ville de *Koufa*, dont la savante école a donné aux anciens caractères arabiques le nom de *koufiques*, n'a laissé que des ruines peu remarquables. Nous ne connaissons pas toute l'étendue des lacs et des marais que forment ici les canaux dérivés de l'Euphrate; il semble que Tavernier les a suivis plus à l'ouest qu'aucun voyageur de nos jours. Il doit se trouver le long de l'Euphrate une très-longue suite de marais, ou, comme on dit dans le pays, des *bethaï's*, au milieu desquels le village de *Dgiamdéh* est le chef-lieu d'une peuplade qui adore les astres et prétend descendre de Seth (1). »

Lemloun, à 22 lieues au-dessous de Helléh, sur l'Euphrate,

(1) *Hadgi-Khalfah*, p. 1272.

est un bourg dont les environs produisent du riz en abondance. Cette culture s'étend jusqu'à *Kud* ou *Koud*, et même jusqu'à *Mansourié*, à quelques lieues au-dessus de *Korna*. Cette dernière ville, au confluent du Tigre et de l'Euphrate, occupe l'emplacement de celle que Ptolémée nomme *Apamea*, et Pline *Digba*. Elle est assez bien bâtie et peuplée de 5 à 6000 habitans. On remarque vis-à-vis, sur la rive gauche, un monument qui passe pour être le tombeau du prophète Esdras.

« En descendant le Fleuve-Uni ou le *Chat-el-Arab*, on voit les eaux salées de la mer remonter et couvrir les terrains bas qu'elles rendent stériles; mais le sol un peu plus élevé offre une seule forêt de palmiers.

« *Bassra* ou *Bassorah*, à 12 lieues au-dessous du confluent de l'Euphrate et du Tigre, peut être considéré comme un Etat arabe indépendant, qui rend au grand-seigneur un hommage douteux. Cette ville a près de 60,000 habitans. Son port est le rendez-vous de l'Europe et de l'Asie. Les différens produits européens et indiens y sont échangés contre ceux de la Perse. C'est le point de départ pour les riches caravanes qui se rendent aux principales villes de la Turquie asiatique (1).

« Les Arabes de Bassorah ne conservent pas seulement la généalogie de leurs chevaux, mais même celle des pigeons et des béliers; ceux-ci ont tous, dit-on, un anneau blanc au bout de l'oreille : c'est la marque que les doigts du prophète imprimèrent à l'auteur de leur race (2). »

(1) *Olivier*, IV, vers la fin. — (2) *Hadgi-Khalfah*, p. 1226.

TABLEAU

Des Divisions *des Pays sur le Tigre et l'Euphrate.*

DIVISIONS MODERNES.	VILLES PRINCIPALES.	DIVISIONS ANCIENNES.	
Pachalik de Kars.	*Kars* (Chorsa).....	*Chorzène.*	ARMÉNIE.
	Bayazid (Sigua).....		
*Pachalik d'*Erzeroum.	*Erzeroum*.....	*Caranitide.*	
	Melezgherd (Mauro-Castrum).....		
	Ispir (Hispiratis).....	*Acilisène.*	
	Arzen (Thospia).....	*Arzanène.*	
	Taro.....	*Taurannitium.*	
Pachalik de Van.	*Van* (Artemita).....		
	Ardjich (Arsissa).....	*Moxoène.*	
		Bagravandène, etc.	
Pachalik de Diarbekir.	*Diarbekir* (Amida)....	*Sophène.*	
	Merdin (Miridis).....		MÉSOPOTAMIE.
	Nesbin (Nisibis).....	*Mygdonia.*	
		Anthemusia.	
*Ancien Pachalik d'*Orfa (sous Bagdad).	*Orfa* (Edessa).....	*Osroène.*	
	Harran (Charræ).....	*Chalcitis.*	
	Rakka (Nicephorium).	*Gausanitis.*	
		Ancobaritis.	
Pachalik de Mossoul.	*Mossoul* (Labbana?)...	*Acabène.*	
	Erbil (Arbela).....		ASSYRIE.
	Eski-Mossoul (*Ninive* des Romains?).....	*Assyria.*	
Kourdistan.		*Corduène*, *Gordyène.*	
	Djezireh.....		
	Djoulamerk.....	*Arapachitis.*	
	Amadia.....	*Adiabène.*	
Pachalik de Bagdad.	*Bagdad* (Irénopolis)...	*Sitacène.*	BABYLONIE.
	Helléh (Babylone).....	*Babylonie.*	
	Bassorah.....	*Chaldée.*	

N. B. L'obscurité qui couvre en partie la Géographie ancienne et moderne des régions sur l'Euphrate, ne permet pas d'en donner des *Tableaux synoptiques* très-détaillés. Cependant, pour prouver que nous avons fait des tentatives pour débrouiller le chaos de cette section de la Géographie, nous présenterons à la partie savante de nos lecteurs l'essai suivant sur les divisions de l'*Arménie*.

TABLEAU

Des Divisions *les plus récentes de l'Arménie, du Kourdistan et de la Mésopotamie.*

PROVINCES.	PACHALIKS ou EYALETS.	CHEFS-LIEUX DE PACHALIKS ET DE LIVAHS.
ARMÉNIE.	*Pachalik de* Kars.	*Kars.* Erdéhan. — Ketchvan. Ketchik. — Khodjevan. Kaiseman. — Sarouchad.
	*Pachalik d'*Erzeroum.	*Erzeroum.* Alechghird. — Ipsara. Kara-hissar. — Keifi. Khenes. — Mavrevan. Meginghird. — Melezghird. Pasïn. — Tehman. Tortoum.
	Pachalik de Van.	*Van.* Aadildjouvas. — Aardjich. Agakis. — Akaf. Bargoul. — Bayazid. Beni-Kotour. — Berdan. — Djebanlar. Elegher. — Ekrad. Ispabard. — Joreghil. — Kassani. Kerkiar. — Keukdje. Koukouk. — Mouch. Ovadjik.
KOURDISTAN OTTOMAN.	*Pachalik de* Chehrezour.	*Kerkouk.* Baïan. — Chehrezour. Erbil. Amadia. } Principautés kourdes. Koï. } Principautés kourdes. Kouran. } Principautés kourdes. Sindian. } Principautés kourdes.

PROVINCES.	PACHALIKS ou EYALETS.	CHEFS-LIEUX DE PACHALIKS ET DE LIVAHS.
AL-DJEZYRÉH avec L'IRAK-ARABI.	*Pachalik de* DIARBEKIR.	*Diarbekir.* Maden. — Siverek. Agil. Djezyréh. Gouh. Palou. Principautés kourdes.
	Pachalik de RAKKA.	*Rakka.* Bir. — Beni-Rebia. Djemassa. — Harran. Orfa. — Khabour. — Tor.
	Pachalik de MOSSOUL.	*Mossoul.* Badjevanlou. — Harounaja.
	Pachalik de BAGDAD.	*Bagdad.* Anna. — Bassorah. — Korna. Helléh. — Nizibïn. Sindjar.

N. B. Nous ne donnons dans ce tableau que les principaux chefs-lieux de sandjaks ou de livahs, parce que tous ne sont pas suffisamment connus.

J. H.

TABLEAU DES DIVISIONS DE L'ARMÉNIE, *d'après l'Histoire arménienne, composée par* MOÏSE DE KHORÈNE (1) *dans le Ve siècle; comparées avec celles qu'ont connues les Grecs et les Romains* (2).

GRANDES DIVISIONS OU PROVINCES.	PETITES DIVISIONS selon Moïse.	DIVISIONS GRECQUES et ROMAINES.	NOMS MODERNES CORRESPONDANS.
I. HAUTE-ARMÉNIE. Sur le Haut Euphrate.	*Carina*	*Caranitide*	*Erzeroum* (territoire).
	Spera	*Hispiratide*	*Ispir*, ville.
	Derzane	*Xerxène* ou *Derxène* (3).	Au sud d'*Erzeroum*.
	Ekelesia	*Acilisène*	*Egkelis*.
	(Et cinq autres)	Inconnues	Inconnus.
II. QUATRIÈME ARMÉNIE. Lisière depuis Kars jusqu'à Diarbékir.	*Chorzène*	*Chorzène* (4)	*Kars*.
	Hastiane	*Astianène. Austanitis.*	Incertains.
	Balahuwitia	*Bolbène?*	Idem.
	Zopha	*Sophène*	Partie du *Diarbekir*.
	Schadacha	*Soducène?*	Incertains.
	Hansita	*Asetène. Ansitène*	Incertains.
	(Et trois autres)	Inconnues	Inconnus.
III. ALZNIA. Sur le Tigre.	*Arzne*	*Arzanène*	*Arsen* (5).
	Nephercerta	*Zabdicène*	
	(Et huit autres)		Incertains.
IV. TURUBERANIA. Entre le Murad et le lac Van.	*Taron*	*Taurannitium* (6)	*Taro*.
	Harkh	(*Basilisène?*)	Vers les sources du *Murad*.
	Corchorunia	Incertaine	*Hali-Carcara*.
	Beznunia	Inconnue	Sur le lac *Van* (7).
	(Et treize autres)	Idem	Incertains.
V. MOCA. Entre les provinces III et IV.		*Moxoène?*	*Mouch*, près le lac de Van.
	Ishensis	*Isichi* (8)	Inconnu.
	(Et huit autres)	Incertaines	Idem.
VI. CORZNA. Le nord du Kourdistan.	*Corduza*	*Gordyène. Corduène.*	Dans le *Kourdistan*.
	Atrovana	*Atropatène* propre	Dans le pachalik de Van (cap. *Gaza*).
	Garthunisia	*Gordynesia*	Dans le *Kourdistan*.
	Albacia	Inconnue	*Albak*, ville du pachalik de Van.
	(Et quatre autres)	Idem	Incertains.

(1) Les vieux auteurs écrivent *Moïse de Chorène*, et nous avons conservé cette orthographe dans le tome I du Précis; mais les modernes orientalistes écrivant *Khorène*, le nom du lieu où naquit ce savant géographe, nous croyons devoir substituer cette manière d'écrire à l'ancienne. J. H.

(2) Pline dit que l'Arménie était divisée en cent vingt *stratégies* (VI, 9), et Ptolémée en nomme vingt-une; Strabon et Tacite en donnent aussi quelques noms; *Moïse de Khorène* indique quinze grandes provinces et cent quatre-vingt-sept sous-divisions. Il nous est à peu près démontré qu'il a mal classé les sous-divisions; aussi, tous les efforts échoueront dans l'explication de cette bizarre topographie; mais les résultats choisis que nous en avons extraits peuvent éclaircir à la fois la Géographie ancienne et la moderne, en montrant leur correspondance.

(3) *Xerxène*, Strab., p. 801, édit. Almel. *Derxène*, Plin., V, 24.

(4) C'est probablement la *Katarzène* de Ptolémée; mais la *Chorzane* ou *Chorzianène* de Procope (*de Ædif.*, II, 3, de Bello Pers., II, 24) doit être tout-à-fait au midi de l'Arménie, à côté de la Sophène (*Mannert*).

(5) Ville sur l'Euphrate, différente de Arzeroum ou Erzeroum. *D'Anville*, l'Euphrate et le Tigre.

(6) *Tac.*, Annal., XIV, 24.

(7) Ce lac portait le nom de *Beznunius*, Mos. Chor. Hist. Arm., p. 31.

(8) *Tac.*, Annal. XIII, 37.

GRANDES DIVISIONS ou PROVINCES.	PETITES DIVISIONS, selon Moïse.	DIVISIONS GRECQUES et ROMAINES.	NOMS MODERNES CORRESPONDANS.
VII. PERSARMÉNIE. Partie de l'Aderbaïdjan.	*Maria*	*Marundæ* (1)	*Merend* (Aderbaïdjan).
	Zarchuwan	Inconnue	*Zorova?*
	(Et sept autres)	Idem	Incertains.
VIII. VASPURCANIA. Le Vasbouragan des cartes modernes, avec une grande partie d'Erivan.	*Iban*, capitale (2)	Incertaine	*Van.*
	Argissakovita	*Arsissa*	*Ardjicht* (territoire).
	Artazaca	*Artaxata*	Incertain.
	Colthène	*Colthène*	Idem.
	Naxuana	*Naxuana*	*Nakhchivan.*
	(Et trente-un autres).	Inconnues	Incertains.
IX. SYNIA. Le *Siounikh*.		Inconnue	*Siounikh*, district au sud-ouest du lac Erivan.
	Sissacène	*Sibacène?*	Incertain.
	(Et neuf autres)	Inconnues	Idem.
X. ARSACEA. Au sud et à l'est du lac Erivan.	*Irania* major	Incertaine	*Erivan*, nommé aussi *Irân.*
	Machania	Idem	*Moghan?*
	(Et douze autres)	Idem	Incertains.
XI. PHÆTACARANIA. Au sud de la précédente.	*Bagawène*	*Bagravandène*	Dans l'*Aderbaïdjan.*
	Aleuane (3)	Inconnue	
	(Et dix autres)	Idem	
XII. UTIA. Sur le fleuve Arpasu, l'ancien *Usis* (4).	*Utia* propre	*Oene* (5)	Dans l'*Erivan.*
	Schicassène	*Sacacène*	Incertains.
	(Et six autres)	Inconnues	Idem.
XIII. GUGARIA (6). Dans la Géorgie.		*Gogarène*	*Gourdjistân.*
	Colbophoria	*Cholobetène?*	Inconnu.
	Threlia	Incertaine	*Trialethie* (Géorgie).
	Cangaria	*Gangara* (7) (Alban.).	Incertain.
	Taschira	Inconnue	*Taschir* (Géorgie).
	Artavania	Idem	*Artavand* (Géorgie).
	Zavachia	Idem	*Zavach* (Géorgie).
	(Et trois autres)	Idem	Incertains.
XIV. TAYA. Dans la Géorgie?	*Colba*	*Cholua* (8)	Sur le Haut-Kour?
	Asurta	*Surta* (9)	Idem.
	(Et six autres)	Incertaines	Incertains.
XV. ARARATIA. Auteur de l'Ararat.	*Basenia*	*Phasiane*	*Pasïn?*
	Arsarunia	Idem	Sur l'Araxes, au nord d'Ecbmiadzine.
	Siracia	Idem (10)	Sur le *Sanki.*
	Bagrevanda (11)	*Bagravandène?*	Incertain.
	Vanandia	*Phanène?*	Idem.
	Malaza	Incertaine	*Melazgherd*, ville.
	(Et quatorze autres).	Idem	Incertains.

(1) Ptolémée place ce peuple sur le lac Ourmi (*Wahl*). — (2) C'est *Cedrenus* qui nomme pour la première fois cette ville. *Iban*, prononcé *Iwan*, est synonyme avec Van. — (3) Malgré la ressemblance des noms, la position empêche qu'on n'y voie la ville *Aluanis* de Ptolémée, sur le Chaboras.

(4) *MMS.* de *Plin.*, VI, 9 (*Mannert*). — (5) *Plin.*, VI, 13. *Stephan. Byzant.*, in voce.

(6) D'après la position des cantons connus appartenans à cette province, on ne peut voir dans *Gugaria* qu'une corruption de *Kurgia* ou *Gurgistan*, noms donnés à la Géorgie (*Wahl.*). — (7) Ville d'Albanie. *Ptolém.*, édit. d'*Erasmus*. — (8) Ville sur le bras méridional du Phasis, selon Ptolémée; mais ce bras paraît être la partie supérieure du Khour ou Cyrus. — (9) Ville sur le Phasis. — (10) Les distances nous empêchent d'appliquer ici les *Siraces*, peuple au nord du Caucase. — (11) La position nous engage à ne pas voir dans ce canton la *Bagravandène* des anciens, malgré la ressemblance des noms.

LIVRE CENT VINGT-CINQUIÈME.

Suite de la Description de l'Asie. — Turquie d'Asie. — Troisième partie. — La Syrie avec la Palestine.

« Les contrées qui nous restent à décrire dans la Turquie d'Asie ont tant de fois attiré l'attention des voyageurs, qu'on formerait une assez nombreuse bibliothèque des relations dont elles ont été l'objet. Deux ou trois pages ne contiendraient qu'à peine les noms des pèlerins qui nous ont laissé des itinéraires de la Terre-Sainte, ouvrages naturellement remplis de répétitions et de puérilités, mais qu'une saine critique doit cependant consulter, et qui, soigneusement comparés avec Aboulfeda et Josèphe, ont fourni au docte Busching un excellent morceau de géographie. Dans les temps modernes, des missionnaires comme Dandini, des antiquaires comme Wood, des naturalistes comme Maundrell et Hasselquist, ont jeté un grand jour sur des parties isolées; mais il était réservé à un homme de génie, à Volney, en combinant toutes ces notions fragmentaires avec ses propres observations et études, de nous tracer un tableau complet de la Syrie. On conviendra donc que, puisque la nature d'un précis exclut la discussion minutieuse d'objets de topographie, nous pouvons nous rapporter, en général, aux recherches de Busching et de Volney.

« La Syrie a des limites fixes au nord-est dans l'Euphrate, au nord dans le mont Amanus, aujourd'hui *Alma-dagh*, et à l'occident dans la Méditerranée; mais à l'est elle confond ses déserts avec ceux de l'Arabie, sans que jamais les anciens ni les modernes aient pu marquer une ligne fixe de

frontières. Palmyre, Damas et la mer Morte étaient les points extrêmes, selon les anciens; aujourd'hui, les ruines de la première ville sont plutôt censées appartenir à l'Arabie-Déserte. De même au midi, une ligne mathématique tirée de l'extrémité de la mer Morte sur l'embouchure du torrent d'El-Arisch, paraît offrir la seule limite possible entre la Syrie d'un côté, et l'Arabie-Pétrée avec l'Égypte de l'autre.

« Ce pays portait originairement le nom indigène d'*Aram*, d'où viennent les *Arimi* d'Homère. Les Arabes le désignent sous le nom de *Bar-el-Cham* (le rivage de la gauche), en opposition avec l'Yémen ou le pays de la droite. Ces dénominations ont rapport à la position de la Mekke, et à l'idée assez juste que la Syrie n'est qu'une côte de l'Arabie (1).

« Les montagnes de la Syrie ne sont pas toutes des ramifications du mont Taurus. Le mont *Rossus*, venant de l'*Amanus*, aujourd'hui l'*Alma-dagh*, se termine à la vallée de l'Oronte. D'autres hauteurs longent l'Euphrate et s'étendent vers Palmyre; ce sont en partie les monts *Pierius* des anciens qui vont se joindre à l'*Aïtab* des modernes. Mais la chaîne propre de la Syrie commence au sud d'Antiochie, par l'énorme pic du *mont Casius* « qui élève dans « les airs une pointe aiguë, ceinte de forêts (2). » La chaîne de Syrie, sous divers noms, suit la direction des rivages de la Méditerranée, dont elle ne s'éloigne généralement que de 7 à 8 lieues. Le mont *Liban* paraît en former le sommet le plus élevé. Cette chaîne, qui s'étend entre les parallèles d'Acre et de Tripoli, et dont le sommet, nommé *Hermon* dans la Bible, est entre Damas et Héliopolis, se divise en deux chaînes, l'une occidentale, qui regarde la Méditerranée, l'autre orientale, qui borde les plaines de Damas. Celle-ci reçut des Grecs de la Syrie le nom d'*Anti-*

(1) *Herod.*, II, 12. — (2) *Ammian. Marcell.*, XXII, cap. XXXIII.

Liban, nom inconnu des indigènes, et qui, employé arbitrairement par les historiens, a fourni matière à des discussions très-épineuses (1). »

L'Anti-Liban a pris chez les modernes le nom de mont *Ansarièh*. Les parties les plus remarquables de la chaîne occidentale sont le *Thabor*, le *Carmel*, les monts *Ebal* et *Garizim*, le *Golgotha* ou *Calvaire*. Les parties orientales nous montrent les monts *Galaad*, *Aburim* et *Moab* à l'est de la mer Morte.

« Le Liban et toutes les montagnes de Syrie représentent souvent des ruines de tours et de châteaux. Elles sont composées d'une pierre calcaire, dure, blanchâtre et sonnante (2). Le granite ne commence guère à paraître que dans le voisinage du mont Sinaï. Il y a près de Damas d'immenses cavernes, dont l'une peut contenir 4000 hommes. Dans la Palestine plusieurs montagnes sont aussi creusées de cavernes immenses. »

Sur la côte de Caïffa, près Saint-Jean-d'Acre, il se forme dans la mer un grès coquillier à gros grains, très-solide, qui rend certains points de cette côte fort dangereux pour le navigateur. On l'exploite pour la bâtisse. Les coquilles de cette roche moderne sont absolument les mêmes que celles qui vivent sur la plage.

Grâce aux recherches d'un naturaliste qui a parcouru dans ces dernières années le Liban (3), on sait que cette chaîne présente de haut en bas, 1° des marnes calcaires alternant avec une roche également calcaire mêlée de nodules et de lits de silex; 2° des sables et des grès ferrugineux, dont quelques couches sont très-coquillières; 3° un calcaire caverneux rempli de silex, d'ammonites

(1) *Reland*, Palæstina. *Busching*, Asien, I, 245 *sqq*. *Mannert*, Géographie des Grecs et des Romains, VI, part. I, 341 *sqq*. — (2) *Volney*, Voyage en Syrie, I, 272. — (3) M. *Botta* : Voyez le Mémoire qu'il a adressé au mois de juin 1831 à la société géologique de France.

et d'autres corps marins. La nature des fossiles doit faire considérer ces deux derniers systèmes de couches comme appartenant à la craie et au calcaire du Jura. Quelques unes de ces couches sont plus ou moins inclinées et souvent même verticales. On les remarque en partie sur les bords de la mer. Dans les couches sableuses on a exploité autrefois des minerais de fer. On y trouve aussi des traces de lignites.

Sur quelques sommets du Liban, M. Botta a observé du porphyre contenant du pyroxène. Les marnes du Liban sont abondantes en poissons fossiles. Dans quelques cavernes on a signalé des brèches à ossemens de mammifères et à coquilles marines. En général le Liban paraît être le résultat d'un soulèvement qui se serait fait suivant une ligne parallèle à cette chaîne.

« Le bassin du Jourdain offre beaucoup de traces de volcans. Les eaux bitumineuses et sulfureuses du lac Asphaltite, les laves, les pierres ponces rejetées sur ses bords, et le bain chaud de Tabariéh, prouvent que cette vallée a été le siége d'un feu qui est à peine éteint. On observe qu'il s'échappe souvent du lac Asphaltite des tourbillons de fumée, et qu'il se fait de nouvelles crevasses sur ses rivages. Strabon dit que la tradition des habitans du pays portait que jadis la vallée du lac était peuplée de treize villes florissantes, et qu'elles furent englouties par un tremblement de terre (1); il avoue toutefois que le savant Eratosthène attribuait cette catastrophe à un simple affaissement du terrain. Les éruptions ont cessé depuis long-temps; mais les tremblemens de terre qui en sont les entr'actes, se montrent encore quelquefois dans ce canton. La côte en général y est sujette, et l'histoire en cite plusieurs exemples qui ont changé la face d'Antioche, de Laodicée, de

(1) *Strab.*, XVI, p. 526, edit. Atrebat.

Tripoli, de Béryte, de Sidon, de Tyr. Presque de nos jours, en 1759, il en est arrivé un qui a causé les plus grands ravages. On prétend qu'il tua, dans la vallée de Baalbek, plus de 20,000 personnes. Les pertes ne sont pas encore réparées. Il y en eut encore en 1778 un qui ruina Alep; un autre, en 1783, qui se fit sentir à Alep, à Tripoli et dans le Liban; un autre en 1819, enfin un autre en 1822. On a observé en Syrie que les tremblemens de terre n'arrivent presque jamais que dans l'hiver, après les pluies d'automne.

« L'*Oronte* et le *Jourdain* descendent tous les deux du Liban; le premier coule au nord, l'autre au sud. L'Oronte, que les Arabes nomment *El-Aassi* ou *Makloub*, est, sans contredit, le roi des fleuves de la Syrie; cependant, sans les nombreuses barres qui en arrêtent les eaux, il resterait à sec dans l'été. Profondément encaissé, il ne fournit de l'eau aux campagnes voisines qu'au moyen de machines à roues placées sur ses bords, ce qui lui a valu le nom moderne d'*Aassi* ou d'*Obstiné* (1). » Il prend sa source au pied d'un contre-fort du Liban, coule vers le nord, forme le lac Famiéh, reçoit les eaux de celui d'Antakiéh et se jette dans la Méditerranée après un cours de 80 lieues. Sa largeur est d'environ 240 pieds; ses eaux coulent avec lenteur; sa profondeur est seulement de 4 ou 5 pieds, mais ses bords sont élevés et argileux.

« Le Jourdain, dénigré par Voltaire, a paru à Pline le naturaliste, « une rivière jolie, limpide, assez large pour « la vallée qu'elle arrose »; et cette manière de voir est conforme à celle de la plupart des voyageurs. »

Cette rivière est appelée par les Turcs et les Arabes *El-Cheria* ou *Arden*. Elle a sa source dans le lac Phiala au pied d'une montagne de l'Anti-Liban. Après avoir traversé le lac Maron et celui de Tibériade ou de Tabariéh, elle se

(1) *Abulfeda*, tab. Syriæ, p. 150, edit. Kœhler.

jette dans la mer Morte. Son cours est tout au plus de 40 lieues, sa largeur d'une centaine de pieds et sa profondeur de 6 à 7 en été. Ses eaux, toujours troubles, déposent un limon bitumineux : ce qui ne l'empêche pas d'être assez poissonneux.

« Parmi les autres rivières qui, pour la plupart, ne sont que des torrens, le *Kasmié* ou *Casimir*, au nord-est de Tyr, semble répondre au *Léontos* des anciens; le *Nahar-el-Kebir* est l'*Eleutherus*, qui terminait la Phénicie, et dans laquelle une fausse tradition fait périr l'empereur Frédéric Barberousse.

« Les nombreuses chaînes transversales qui arrêtent le cours des fleuves de la Syrie donnent naissance à beaucoup de lacs. Nous avons vu que le bassin de l'Oronte renferme le lac Famiéh ou d'*Apamée* que traverse le fleuve, et celui d'Antakiéh ou d'*Antioche*. On y trouve aussi le *Bahr-el-Kades* près d'Hems.

« Il y a dans les parties orientales et méridionales plusieurs lacs sans écoulement. Tels sont le lac d'Acla, celui du Vieux-Alep, et ceux de Geboul et d'Al-Zarka, qui tous ont les eaux salées. Le lac dit *Bahr-el-Mardjs* ou du Pré, non loin de Damas, rassemble les eaux séléniteuses des montagnes voisines. Enfin, le plus fameux de tous, le lac *Asphaltite*, ou la *mer Morte*, a probablement toujours été, comme aujourd'hui, sans communication avec la mer.

« La Syrie renferme trois climats très-différens; les cimes du Liban, couvertes de neige, répandent une fraîcheur salubre dans l'intérieur, tandis que les parties maritimes, plus basses, éprouvent constamment des chaleurs humides, et que les plaines voisines de l'Arabie-Déserte sont exposées en été à une chaleur sèche. Les saisons et les productions varient en conséquence. Dans les montagnes, l'ordre des saisons est presque le même qu'au milieu de la France; l'hiver, qui dure de novembre en mars, est vif et rigou-

reux. Il ne se passe point d'année sans neiges, et souvent elles y couvrent la terre de plusieurs pieds, et pendant des mois entiers. Le printemps et l'automne y sont doux, et l'été n'y a rien d'insupportable. Dans les plaines, au contraire, dès que le soleil revient à l'équateur, on passe subitement à des chaleurs accablantes qui ne finissent qu'avec octobre. En récompense, l'hiver est si tempéré, que les orangers, les dattiers, les bananiers et autres fruits délicats, croissent en pleine terre. Ainsi un chemin de quelques heures sépare ici le printemps de l'hiver (1).

« Si l'art venait au secours de la nature, on pourrait rapprocher en Syrie, dans un espace de vingt lieues, les richesses végétales des contrées les plus distantes. Outre le froment, le seigle, l'orge, les fèves et le coton, qu'on y cultive partout, on y trouve encore une foule d'objets utiles ou agréables, appropriés aux diverses localités. La Palestine abonde en tabac, en blé, en orge, en millet, en sésame propre à l'huile, et en doura pareil à celui d'Egypte. Le maïs prospère dans le sol léger de Baalbek, et le riz même est cultivé avec succès sur les bords du marécage de Haoulé. On ne s'est avisé que vers la fin du dernier siècle de planter des cannes à sucre dans les jardins de Saïde et de Baïrout; elles y ont égalé celles du Delta. L'indigo croît sans art sur les bords du Jourdain, au pays de Basan, et il ne demande que des soins pour acquérir de la qualité. Les coteaux de Latakiéh produisent des tabacs à fumer qui font la base des relations de commerce avec Damiette et le Caire. Cette culture est à présent répandue dans toutes les montagnes. Voulez-vous des arbres? l'olivier de Provence croît à Antioche et à Ramlé à la hauteur des hêtres. Le mûrier blanc fait la richesse de tout le pays des Druzes par les belles soies qu'il procure; et la vigne,

(1) *Volney*, I, 284 *sqq*.

élevée en échalas ou grimpant sur les chênes, y donne des vins rouges et blancs qui pourraient égaler ceux de Bordeaux. Dans l'ancienne Judée les flancs des montagnes sont couverts aussi de vignes, d'oliviers et de sycomores, et leurs sommets sont couronnés de cyprès et de chênes. Jaffa vante ses limons et ses pastèques. Gaza possède à la fois les dattes de la Mekke et les grenades d'Alger. Tripoli produit des oranges aussi bonnes que celles de Malte; Baïrout a des figues comme Marseille et des bananes comme Saint-Domingue. Les pistaches ne viennent nulle part aussi bien qu'à Alep; et Damas se vante, avec justice, de réunir tous les fruits de notre Europe. Son sol pierreux convient également et aux pommes de la Normandie, et aux prunes de la Touraine, et aux pêches des environs de Paris (1).

« Niebuhr pense que la Palestine pourrait s'approprier la culture du café d'Arabie. »

Ajoutons que la garance, le lin, le safran, le pêcher, l'amandier et l'abricotier, garnissent la plupart des coteaux de la Syrie; que cette contrée possède la canne à sucre, et le nopal, espèce de cactier qui nourrit la cochenille; que dans la vallée qui s'étend entre le Liban et la Méditerranée on trouve le palmier et le chêne qui produit la noix de galle; que cette montagne offre des forêts de sapins, mais que les cèdres y sont devenus fort rares.

« La Syrie produit tous nos animaux domestiques, mais elle y ajoute le buffle et le chameau; les mulets et les ânes y sont d'une légèreté remarquable; les moutons à large queue y sont très-nombreux; les chevaux y sont d'une belle race; les gazelles remplacent nos chevreuils; au lieu de loups, on a des chacals, des hyènes, des caracals et des guépards; ces derniers ont mal à propos été pris pour des tigres. Aucun de ces animaux féroces ne cause des ravages

(1) *Volney*, II, 127, 153, 164, 230.

comparables à ceux qu'occasionent les sauterelles; un hiver trop doux fait éclore ces insectes dans les déserts de l'Arabie; leurs légions, qui obscurcissent le ciel, viennent fondre sur les campagnes de la Syrie; les herbes, le feuillage, tout périt sur leur passage; la terreur précède ces redoutables essaims, et la famine les suit. Le Syrien, en les voyant arriver, espère dans l'oiseau *samarmar*, qui les dévore, et dans les vents du sud-est, qui les noient dans la Méditerranée. Il y a une espèce de sauterelles dont la chair fournit une nourriture passable (1).

« La Syrie, successivement envahie par les Persans, les Grecs, les Arabes, les croisés et les Turcs, présente une population très-mêlée; les indigènes du pays se sont fondus avec les Grecs, et forment une très-petite portion des habitans. Les Turcs occupent les places civiles et militaires. Un grand nombre d'Arabes s'y sont fixés comme cultivateurs; il y a aussi beaucoup d'Arabes-Bédouins ou nomades, surtout dans le pachalik de Damas : dans celui d'Alep on voit errer des hordes de Turcomans et de Kourdes. Enfin, les *Druzes*, les *Motoualis* ou *Moutoualis*, les *Ansariéh* et les *Maronites* constituent de petites nations qui seront décrites à part à l'endroit convenable. »

Il est impossible d'évaluer d'une manière seulement approximative la population de toute la Syrie; mais c'est l'exagérer beaucoup que de la porter, comme quelques voyageurs, à 3 millions d'individus.

« L'ancienne langue syriaque ne se parle plus que dans un petit nombre de cantons, principalement aux environs de Damas et du mont Liban, mais avec moins de pureté que dans la Mésopotamie, à Orfa et à Harran (2) : l'arabe prédomine dans les campagnes comme dans les villes. Le *nâba-*

(1) *Hasselquist*, Voyage en Palestine, p. 252, 452 *sqq.*, 563 (en allem.). *Ludolf*, Dissert. de Locustis, in Histor. Æthiop., etc.

(2) Les auteurs cités dans *Adelung*, Mithridates, I, p. 333-341.

théen est un dialecte syro-chaldéen très-corrompu, et que parlent les *Nabayoth*, c'est-à-dire les paysans. Parmi les diverses sectes chrétiennes que les Turcs tolèrent dans ce pays, les Syriens du rit grec sont les plus nombreux; le sobriquet de *Melchites* ou royalistes, qu'on leur donne, rappelle la mauvaise politique des empereurs byzantins qui se mêlaient de disputes théologiques. Les *Jacobites* comptent beaucoup de partisans; les *Maronites* sont réunis à l'Eglise romaine. La religion des *Druzes*, et plus encore celle des *Ansariéh*, semble un mélange d'anciennes croyances syriennes et de quelques idées mahométanes. Les *Motoualis* suivent la doctrine d'Ali, détestée des Turcs. Ajoutons à cela des *Chinganés* ou Bohémiens (1), et des Arabes-Bédouins, vivant à peu près sans religion ou du moins sans culte; ajoutons-y encore des chrétiens d'Europe, des Juifs, des Arméniens, des Nestoriens, et l'on conviendra qu'il n'y a point de contrée qui offre, plus que la Syrie, le rapprochement de toutes les croyances religieuses. Les diverses sectes mahométanes et chrétiennes rivalisent ici de zèle et de dévotion apparente.

« Quatre pachas turcs sont censés gouverner ce ramas de tant de sectes et de tant de nations; mais celui d'*Alep* compte dans son pachalik les hordes peu soumises de Turcomans et de Kourdes; celui de *Damas* paie aux *cheiks* des tribus arabes, au nom du sultan, des sommes d'argent qu'on lui présente enveloppées dans un morceau d'étoffe, ce qui fait nommer ces sortes de cadeaux *chourrah-es-sultân*, l'étoffe du sultan (2); enfin les pachas de *Tripoli* et de *Saïde* ou d'*Acre* voient la plus grande partie de leurs provinces occupée par les Maronites, les Druzes et autres peuplades indépendantes. L'anarchie qui résulte de cette

(1) *Olivier*, Voyage dans l'Empire ottoman, IV, 193.
(2) *Seetzen*, Annales des Voyages, VIII, 284.

situation politique prend divers aspects, selon que les pachas, les émirs druzes ou les cheiks arabes montrent du caractère et de la conduite. On a vu des chefs entreprenans créer pour quelques momens des Etats indépendans, et pourtant la Syrie retourne toujours sous le joug incertain des Turcs; le sort malheureux du peuple reste toujours le même : le cultivateur se voit dépouillé par les pachas et pillé par les Arabes; le voyageur n'a que le choix des brigands dont il veut se faire escorter; les arts et métiers languissent faute de bras et de connaissances; le commerce, exposé à des vexations arbitraires, reste circonscrit dans de timides échanges ou livré aux hasards des caravanes. Telle est le déplorable état d'une contrée riche par son sol, importante par sa position, et qu'une nouvelle croisade arracherait facilement à la barbarie. »

Dans les dernières guerres entre la Porte ottomane et le pacha d'Égypte, la Syrie est tombée au pouvoir de ce dernier, qui l'a conservée.

« Examinons les lieux les plus remarquables, en commençant par la partie voisine de l'Euphrate, ou par le *pachalik* d'*Alep*. La ville de ce nom, qui, selon la Byzantine, est bien certainement l'ancienne *Beræa* (1), l'emporte sur toutes les villes de la Turquie d'Asie, tant pour la politesse des habitans que pour la grandeur et la richesse. Les Orientaux la nomment *Haleb-el-Chahba*. Elle contenait 230,000 habitans (2) avant 1822. Les édifices étaient en pierres de taille; les rues pavées de même. Les cyprès, dont le sombre feuillage contrastait avec la blancheur des nombreux minarets, produisaient un aspect très-pittoresque. Les manufactures de soie et de coton étaient dans un état florissant; de grandes caravanes de Bagdad et de Bassorah y portaient

(1) Voyez les auteurs cités par *Harduin*, notæ ad *Plin.*, V, 23.
(2) *Seetzen*, dans *Zach*, Correspondance, XI, p. 364.

les productions de la Perse et de l'Inde. Alep était la Palmyre moderne. »

Elle s'est à peine relevée des désastres terribles qu'elle a éprouvés : le 13 août 1822 elle fut ravagée par un tremblement de terre qui se renouvela avec plus de force trois jours après. Ces deux événemens renversèrent 40,000 maisons et firent périr plus de 20,000 individus. Au mois d'octobre de la même année de nouvelles secousses répandirent l'alarme chez les habitans; enfin la crainte d'un fléau non moins terrible, la peste, força la plus grande partie de la population à abandonner la ville; à peine si aujourd'hui elle est sortie du milieu de ses ruines.

« Les environs d'Alep, plantés en vignes et oliviers, produisent aussi du blé en abondance; mais les Arabes et les Turcomans enlèvent au cultivateur le fruit de ses peines. Le *bouton d'Alep*, maladie endémique nullement dangereuse, paraît dû à des eaux un peu saumâtres (1).

« Près de la frontière du pachalik, non loin des bords de l'Euphrate, sont les restes imposans d'*Hiérapolis* ou *Bambyce*, connue aujourd'hui sous son ancien nom syrien de *Mabog*, que les Arabes prononcent *Mambedge;* les murs, encore debout, attestent l'ancienne grandeur de cette ville consacrée au culte d'Astarté (2).

« Les déserts qui s'étendent aujourd'hui depuis Alep et Mabog jusqu'à Palmyre, offraient jadis une culture soignée; c'était la province *Chalybonitis*, dont le chef-lieu *Chalybon*, appelé aussi *Beræa*, ne diffère pas d'avec Alep.

« L'illustre *Antioche* (*Antiochia Magna*), bâtie par Antigonus, jadis plus grande, plus riche que Rome, mais détruite plusieurs fois, et en dernier lieu par les Mamelouks en 1269, n'est plus qu'une misérable ville remplie de jardins, et connue sous le nom d'*Antakiéh.* »

(1) *Maundrel*, natural History of Aleppo. Comp. *Olivier*, IV, 178.
(2) *Pococke*, II, 242 (Trad. allem.).

Cependant elle paraît renfermer encore environ 10,000 habitans; mais ils sont disséminés au milieu des restes de son antique enceinte qui comprenait 6 à 700,000 individus : une partie de ses murailles et de ses aqueducs, échappés aux ravages de plusieurs tremblemens de terre, sont les seuls témoins de son antique magnificence.

« Le port d'*Alexandrette* ou *Scanderoun*, fréquenté encore par les Européens il y a peu d'années, a un climat presque mortel. Cette petite ville a été presque abandonnée depuis les tremblemens de terre de 1822. Ses pigeons sont fort célèbres dans tout l'Orient; on les dépêchait autrefois pour porter des nouvelles promptes à Alep, dont Alexandrette est, pour ainsi dire, le port : les montagnes intermédiaires sont remplies de bourgs et de villages. Dans ceux de *Kesfin* et de *Martaouan*, les femmes poussent l'hospitalité aussi loin que jadis les Babyloniennes; cette prostitution légale semble être un reste des anciens cultes asiatiques (1). Le jasmin jaune et blanc embaume les monts *Casius;* on y distingue de loin deux espèces de genevriers (2), qui égalent presque le cyprès en hauteur; les sapins, les mélèzes, les chênes, les buis, les lauriers, les ifs et les myrtes couvrent partout l'aridité des rochers. »

Killis, à 12 lieues au nord d'Alep, est l'ancienne *Ciliza*. Sa population industrieuse s'élève à 12,000 âmes; on y fabrique des cotonnades, des harnais de chevaux et la meilleure huile de l'Orient. Entourée de beaux vergers et située dans une vallée profonde où coule l'Oronte, que l'on traverse sur un pont de sept arches, la ville de *Chogr*, ou de *Gesser-Chourl*, renferme environ 4000 habitans.

« En suivant les bords de l'Oronte, on trouve les squelettes de deux villes jadis célèbres, *Apamea*, aujourd'hui

(1) Voyez le Mémoire d'*Heyne*, dans les Annales des Voyages, XIII.
(2) *Juniperus drupacia et oxyedrus*. L.

Famiéh, et *Hems*, ou *Homs*, qui est l'ancienne *Emesa*, où l'on adorait une pierre noire dans un fameux temple dont les ruines même ont disparu. »

On sait que la première de ces deux villes fut fondée par Séleucus-Nicator, qui lui donna le nom de sa femme, et qu'elle était célèbre pour ses haras; on sait aussi que la seconde, qui renferme encore quelques antiquités, est la patrie d'Héliogabale. La première est peu importante; mais la seconde compte environ 30,000 habitans, qui s'occupent beaucoup de la fabrication et du commerce des étoffes de soie.

« *Hamah*, l'ancienne *Epiphania*, a repris l'importance qu'elle avait du temps des Hébreux : Ali-Bey lui donne 100,000 habitans, et Burckhardt 30,000 : ce dernier chiffre paraît être beaucoup plus rapproché de la vérité. C'est dans ses murs que se fixent les grands seigneurs turcs disgraciés ou retirés des affaires. Divisée en deux quartiers par l'Oronte, elle s'approvisionne d'eau à l'aide d'une vaste machine hydraulique dont la grande roue a 70 pieds de diamètre. Cette ville commerçante passe à tort pour avoir vu naître Aboulfeda, prince et géographe arabe, qui vante beaucoup la fertilité et les riches cultures du pays arrosé par l'Oronte (1); ce célèbre auteur naquit à Damas, mais il reçut le titre de prince de Hamah et gouverna pendant 12 ans cette principauté.

« De Hamah, ou plus exactement de Famiéh, une ancienne route romaine conduisit à *Palmyre*, le *Tadmor* de Salomon et la résidence de l'immortelle Zénobie. Cette ancienne ville est à 67 lieues au sud-est d'Alep et à une distance égale au nord-est de Damas, dans un petit canton environné de déserts, et désert lui-même. Le voyageur aperçoit tout à coup une vaste étendue de ruines; ce ne sont de tous côtés qu'arcs et voûtes, temples et portiques;

(1) *Aboulfeda*, Tab. Syriæ, 104, 108, etc.

une colonnade qui a dû avoir 4000 pieds de longueur, commence à un magnifique portique et aboutit à un beau mausolée; le temps a conservé en partie les péristyles, les entre-colonnemens, les entablemens; le tout est d'une élégance égale à la richesse des matériaux (1). On y distingue deux époques reconnaissables à l'architecture des monumens : l'une est représentée par quelques monceaux de ruines qui semblent attester que cette ville fut détruite par Nabuchodonosor lorsqu'il marcha sur Jérusalem; l'autre, qui comprend les monumens en partie renversés, est celle qui se termina à la défaite de Zénobie, à la prise de Palmyre par Aurélien. Quel contraste que celui de ces ruines imposantes qui surpassent tout ce que la Grèce a de plus remarquable, et qui occupent plus de 3 lieues de circonférence, avec les misérables cabanes de quelques Arabes sauvages, seuls habitans actuels d'une ville qui osa se croire la rivale de Rome!

« Après avoir parcouru les parties de la Syrie voisines de l'Euphrate et de l'Oronte, nous allons revenir sur la côte maritime pour visiter les deux pachaliks de *Tripoli* et d'*Acre*, qui comprennent la Phénicie et en outre une partie de la Cœlé-Syrie (2), et quelques autres petites divisions anciennes. La chaleur humide, qui rend le climat de cette côte dangereux pour les Européens, y entretient une verdure éclatante; les orangers, les limoniers, les grenadiers forment de rians bosquets au pied des montagnes, dont les saillies s'avancent sous différens aspects pittoresques; c'est encore, malgré le défaut de culture, « une contrée « pleine de charmes et de grâces (3). » *Ladikiéh* ou *Latakiéh*, l'ancienne *Laodicea-ad-mare*, est une ville florissante par le commerce; elle exporte des tabacs : un aga turc a rebâti

(1) *Wood* et *Dawkins*, the Ruins of Palmyra. — (2) *Volney*, II, 166, 210, 329, etc. — (3) « Regio plena gratiarum et venustatis. » *Ammian. Marcellin*, XIV, cap 8.

cette ville entièrement ruinée (1). C'est une curiosité qu'une ville reconstruite par des gens qui ordinairement se bornent à détruire. »

Ladikiéh est la résidence d'un évêque grec et des consuls des principales puissances de l'Europe : elle est ouverte et elle occupe une vaste superficie, bien qu'elle ne renferme que 5 à 6000 individus, parce qu'elle fut en grande partie ruinée par les tremblemens de terre qui, en 1822, détruisirent Alep. Son nom de *Laodicea* est celui qui lui fut donné par *Seleucus-Nicator* en l'honneur de sa mère. Antérieurement elle se nommait *Ramitha*. On y voit encore d'immenses catacombes, des restes de l'ancienne citadelle, et un bel arc de triomphe qui, situé à près d'une demi-lieue de la ville, indique l'étendue considérable qu'avait celle-ci.

« L'île de *Rouad* renfermait autrefois la ville d'*Aradus*, dont les maisons, comme les nôtres, avaient cinq à six étages; la liberté et le commerce y rassemblaient une immense population; aujourd'hui l'île déserte ne présente pas même une seule ruine de cette antique cité, et la tradition n'a pas même conservé le souvenir d'une source d'eau douce que les Aradiens avaient découverte au milieu de la mer (2). Il n'y a plus dans l'île qu'un petit fort défendu par quelques pièces de canon.

« *Tripoli* est nommée *Tarabolos* en turc et en arabe; c'est une ville très-commerçante, quoique son port, comme tous ceux de cette côte, n'offre ni commodité ni sûreté; elle exporte des soies, des cotons et des cendres. »

Longue, étroite et traversée par la petite rivière du *Nahar-Aba-Aly*, elle est bâtie au pied d'une montagne qui appartient à l'une des branches du Liban, et qui est cou-

(1) *Maundrell*, Journey from Aleppo, p. 11. *Korte*, dans *Paulus*, Collection des Voyages dans l'Orient, II, 131. — (2) *Volney*, II, 161 (*Schaw*, *Maundrell* et *Pococke* ont vu des ruines).

ronnée par un château-fort. Les maisons en sont bien bâties, les rues la plupart pavées et ornées de nombreuses fontaines. Sa population est d'environ 16,000 âmes. *Batroun* et *Djebail* sont les échelles du pays des Maronites; la première représente l'antique *Botrus* et la dernière *Byblos*. Non loin de cette ville coule le fleuve jadis nommé *Adonis*, aujourd'hui Ibrahim-Pacha, et dont les eaux ne se rougissent pas du sang du favori de Vénus, mais bien de la craie rougeâtre qu'elles tiennent en dissolution à certaines époques de l'année (1). L'ancienne *Berytus*, aujourd'hui *Baïrout*, est le débouché pour les cotons et les soies du pays des Druzes. On y voit les restes d'un palais élégant bâti par le fameux émir des Druzes Facardin ou *Fakhr-ed-Din* et différens débris antiques. La ville, entourée de superbes plantations de mûriers, jouit d'un climat salubre (2). Résidence d'un évêque grec et d'un évêque maronite, on y voit des églises, un couvent de capucins et des mosquées. Elle renferme 10 à 12,000 âmes.

« L'antique *Sidon*, cette mère de toutes les villes phéniciennes, n'est plus, sous le nom de *Saïde* ou *Seyde*, qu'une ville de commerce de 7 à 8000 âmes; c'est le principal débouché de Damas. Le port de Sidon, comme ceux des autres villes de cette côte, était formé avec beaucoup d'art, et à des frais immenses, par de longs môles; ces travaux, qui subsistaient encore sous le Bas-Empire (3), ont été négligés, et le port s'est comblé. L'émir Facardin, qui redoutait les visites des bâtimens turcs, a achevé la destruction des fameux ports de l'ancienne Phénicie. » On y remarque les restes de son beau palais, bâti dans le goût italien, et dans ses environs d'antiques tombeaux creusés dans le roc, et qui servent d'asile à des bergers. Du côté de la mer une

(1) *Lucian.*, de Dea Syria. *Maundrell*, Journey, etc., p. 35.
(2) *Olivier*, Voyage, II, 26. — (3) *Achill. Tat.*, I, p. 1.

haute muraille est dominée par une tour dont la construction est attribuée à saint Louis.

« Un sort plus triste encore a frappé *Tyr*, la reine des mers, le berceau du commerce qui civilise le monde; ses palais ont fait place à quelques cabanes chétives; le pêcheur indigent habitait naguère les caves voûtées où jadis s'entassaient les trésors du monde; une colonne debout au milieu des ruines, marque la place où était le chœur de la cathédrale consacrée par Eusèbe (1). La mer, qui ordinairement détruit les ouvrages de l'homme, a non seulement respecté, mais agrandi et changé en un isthme solide le môle par lequel Alexandre joignit l'île de Tyrus au continent. Cependant, depuis 1815, cette ville, que les Orientaux nomment *Sour*, a changé d'aspect : 2 ou 300 maisons en pierres, une mosquée, trois églises et des bains publics en font une assez jolie petite ville moderne dont les habitans sont au nombre d'environ 2000.

« *Acre* ou *Saint-Jean-d'Acre*, en arabe *Acco*, qui joue un grand rôle dans l'histoire des croisades, et dans l'antiquité sous le nom de *Ptolémaïs*, était, vers le milieu du XVIIIe siècle, une place presque déserte; le cheik *Daher*, rebelle arabe, y ramena le commerce et la navigation. Ce prince habile, qui dominait sur toute l'ancienne Galilée, fut suivi par le fameux tyran *Djezzar-Pacha*, qui a fortifié la ville d'Acre, et l'a ornée d'une mosquée enrichie de colonnes de marbre antique, recueillies dans les villes voisines. Le port, étroit et peu profond, est cependant un des meilleurs de toute la côte. » Cette ville, dont la population est d'environ 20,000 âmes, est célèbre chez les Orientaux par la résistance qu'elle opposa aux Français sous les ordres de Bonaparte.

« Quittons ces rivages brûlans pour parcourir la contrée montagneuse qui les domine. Celle qui s'étend depuis An-

(1) *Maundrell*, Journey, etc., p. 50. *Eusèbe*, Hist. Eccles., X, 4.

tioche jusqu'à la rivière dite *Nahar-el-Kebir*, est habitée par les *Nassariens* ou *Ansariéh* (1), que les savans les plus versés dans les langues et les histoires de l'Orient regardent comme une secte mahométane fondée dans le VIIe siècle par un certain Nassar (2), mais qui, d'après un passage de Pline (3), remarqué par le judicieux *Mannert*, nous paraît une ancienne peuplade syrienne, qui, même sous les Romains, conservait son *tétrarque* ou prince particulier. »

Selon Burckhardt, les Antariéh occupent des montagnes d'un accès difficile, et peuvent armer 12 à 15,000 hommes. On a fait beaucoup de suppositions sur la nature de leur culte, qui paraît admettre l'existence d'un Dieu en cinq personnes; mais ce qu'il y a de certain, c'est qu'ils ont plusieurs degrés d'initiation.

« C'est dans la même contrée que les croisés rencontrèrent la fameuse nation des *Assassins*, gouvernée par le *Vieux de la Montagne*, prince redoutable par le zèle aveugle de ses sujets, qui, d'après ses ordres, allaient donner la mort à ceux qu'il désignait pour victimes; et il en désignait jusque sur les trônes les plus augustes. L'Assassin périssait-il dans ces sortes d'expéditions, les nymphes du Paradis, qu'on lui avait fait connaître dans une vision, lui tendaient les bras, et lui offraient leurs charmes divins. *Burchard* ou *Brocard*, auteur d'un célèbre Itinéraire de la Terre-Sainte, parcourut dans le XIIIe siècle le pays des Assassins, et le trouva non moins fertile que bien cultivé (4). Il est difficile de choisir parmi les diverses explications qu'on a données de cette énigme historique; nous penchons à croire, avec le savant M. de Sacy, que le nom d'As-

(1) C'est le même mot arabe diversement décliné. — (2) *Tychsen*, Mémoire sur les Nassairiens, dans *Paulus*, Memorabilia, IV. *Niebuhr*, Voyage, II, p. 439, 441. Catéchisme des Druzes, dans *Eichhorn*, Répertoire oriental, XII, 129, 174. — (3) Apamiam Marsyâ amne divisam à *Nazarinorûm* Tetrarchiâ. *Plin.*, V, 23. — (4) *Burchard*, Descriptio Terræ Sanctæ, in fine.

sassin vient de *haschich*, plante qui enivre, et que ce nom a été donné à une tribu arabe chez qui on aura employé ce moyen pour exalter le courage. Le *Vieux de la Montagne* n'est autre chose qu'un *cheik* arabe, ce mot signifiant en même temps *vieillard* et *seigneur*. Il ne serait pas impossible encore aujourd'hui à un prince arabe d'armer le bras d'un fanatique, qui irait frapper un monarque au milieu de sa cour, pour satisfaire à ce système de vengeance du sang, qui semble héréditaire chez cette nation. Voilà, ce nous semble, les faits; l'imagination aura produit le reste. »

Joinville et plusieurs autres auteurs ont parlé de cette tribu d'Ismaéliens : le premier les appelle *Haussaci*, les autres *Heissessini*, *Assissini* et enfin *Assassini*. Voici en peu de mots quelle fut leur origine : après la mort de Mahomet, ses disciples se divisèrent, comme on sait, en plusieurs sectes ennemies; c'est de celle des Ismaéliens que sortirent les califes fatimites qui enlevèrent aux *Abassides* l'Égypte et la Syrie. Ces califes, pour assurer et augmenter leur puissance, envoyèrent dans les différentes provinces soumises à l'autorité spirituelle et temporelle des califes de Bagdad, des missionnaires qui enseignaient en secret les dogmes des Ismaéliens et qui poussaient même les peuples à la révolte. L'un de ces missionnaires était, vers le milieu du Ve siècle de l'hégire, un certain Haasan fils d'Ali, qui, après avoir long-temps travaillé à faire reconnaître la suprématie du calife fatimite Mostanser qui régnait alors sur l'Égypte, se déclara indépendant, et s'établit au milieu des montagnes de l'ancienne Parthie, à peu de distance de Kazvïn; sa résidence lui fit donner le nom de *Cheik-al-Djebel*, c'est-à-dire *Cheik* ou *Prince de la montagne*. Les princes qui lui succédèrent pendant deux siècles, ne se contentèrent pas d'avoir établi leur puissance dans la Perse, ils l'étendirent sur une partie de la Syrie, et ce fut dans les montagnes de l'Anti-Liban que se fixa leur lieutenant; ce sont aussi les

Ismaéliens de ces montagnes qui furent connus des Occidentaux sous le nom d'*Assassins*. Il paraît que certaines préparations végétales faites dans le but d'exalter l'imagination, furent connues de quelques chefs de cette secte, et employées par eux secrètement pour accroître leur puissance et le dévouement de quelques fanatiques. L'une de ces préparations est encore connue en Orient sous le nom d'*Haschich* et ceux qui en font usage sous celui d'*Haschischin*. La base de cette préparation est une espèce de chanvre appelée *cannabis indica*, dont l'usage paraît s'être établi primitivement dans l'Inde où on en fait encore une boisson enivrante.

« Après le pays des Ansariéh, le *mont Liban* commence à élever dans les nues ses cimes, qu'ombragent encore quelques cèdres, et qu'ornent mille plantes rares ; l'*anthyllis tragacanthoïdes* y étale ses grappes de fleurs pourprées ; l'œillet de Liban, l'*amaryllis* des montagnes, le lis blanc et le lis orangé, mêlent l'éclat de leurs couleurs au vert des pruniers rampans (1). Les neiges même sont bordées de *xeranthemum frigidum*. Les profonds ravins de ces montagnes sont sillonnés par un grand nombre d'eaux courantes qui jaillissent de toutes parts avec une extrême abondance (2). Les neiges en couvrent perpétuellement les vallons les plus élevés. Arvieux et Pococke les ont vues au mois de juin, Rauwolf et Korte en août, le Père Queux et *Philippus à Sanctâ Trinitate* au mois d'octobre (3) ; mais il ne paraît pas certain qu'il y ait des sommets qui portent une calotte de neige. L'eau, la fraîcheur, la bonté du terrain dans les vallées, entretiennent ici une éternelle verdure ; mais que seraient ces dons de la nature, si la liberté ne protégeait pas les travaux des habitans ? C'est à une

(1) *Prunus prostrata*. L. — (2) *Korte*, Voyage en Palestine, p. 458 (en allem.). — (3) Voyez la discussion de leurs témoignages, chez *Busching*, p. 248 *sqq*.

industrie plus libre que celle des autres Syriens, que les montagnes du Liban doivent ces murs qui, s'élevant en terrasses, soutiennent les terres fertiles, ces vignobles plantés avec art, ces champs de blés soigneusement labourés, ces bosquets de cotonniers, d'oliviers et de mûriers, qui, semés de toutes parts parmi ses rochers escarpés, rappellent la puissance de l'homme (1). La vigne produit ici des grappes énormes, dont chaque raisin a la grosseur d'une prune. Les chèvres et les écureuils, les perdrix et les tourterelles paraissent les races animales les plus nombreuses; les uns et les autres tombent souvent sous la serre de l'aigle et sous la griffe de la panthère, qu'on nomme ici tigre (2). »

Les cèdres du Liban méritent toujours d'être visités par le voyageur. Pour arriver sur le sommet qu'ils ombragent, on traverse la vaste plaine appelée *el Sahhel*, couverte de villages maronites et de plantations de mûriers, d'oliviers et de figuiers. Cette fertile partie du Liban est gouvernée, disent les voyageurs récens, par un délégué du grand émir des Druzes. Plusieurs cheiks nommés par lui, résident dans les villages; ce sont eux qui exercent le pouvoir temporel, et qui perçoivent les impôts et les adressent au délégué qui à son tour les expédie au trésorier du grand émir. Le pouvoir spirituel est confié à des évêques ou à leurs délégués. En cinq heures on traverse la plaine, puis l'on franchit la montagne pour arriver au village d'*Eden*. Pendant qu'on la traverse, on suit une route au milieu de rochers nus où la végétation se borne à quelques pins ou à quelques sycomores dispersés çà et là. Une source abondante, formée par la fonte des neiges, sort d'une grotte située au pied du mont Liban, et se partage en plusieurs ruisseaux qui arrosent le chemin des cèdres. Après trois heures de marche, on aper-

(1) *Dandini*, Voyage du mont Liban, traduction franç., p. 76-80.
(2) *Schulze*, dans *Paulus*, Collect. des Voyages, VII, 202.

çoit plusieurs villages maronites assis sur d'énormes masses de rochers dépourvus de végétation. Les pierres répandues sur le sol en empêchent la culture. Enfin après neuf heures de marche depuis l'extrémité de la plaine d'el Sahhel, on arrive au village d'Eden. Sa situation pittoresque, la vue de la plaine et de la mer, ses vergers remplis d'arbres fruitiers, les sources qui serpentent de tous côtés, l'air embaumé qu'on y respire, justifient le nom qu'il porte : selon l'opinion des Arabes, c'est dans cet endroit délicieux que Dieu plaça le paradis terrestre et qu'il créa Adam et Ève ; mais le déluge de Noé et la succession des siècles l'ont entièrement défiguré.

C'est à trois lieues de ce village, que se trouve la plantation de cèdres ; on y arrive à travers des sentiers couverts de rochers. Ils occupent une région élevée où le thermomètre de Réaumur descend à 10 degrés au-dessus de zéro, tandis qu'il est à 30 dans la plaine. Le parfum des cèdres se fait sentir à quelque distance : sur une plate-forme, on voit une centaine de ces arbres (1) dont quelques uns ont 15 à 20 pieds de circonférence ; mais c'est par l'étendue de leurs branches, toujours vertes, plutôt que par leur hauteur et leur grosseur, qu'ils sont surtout remarquables. Cette plantation, la seule qui rappelle les antiques forêts qui ont fourni des matériaux au temple de Salomon, est placée sous la protection du patriarche de la nation maronite : ce prélat vient chaque année, le jour de la Transfiguration, célébrer une messe sur un autel en bois de cèdre placé au pied du plus majestueux de ces arbres. La sombre verdure

(1) Ce nombre a considérablement augmenté : on en comptait 28 selon *Bellonius* en 1550 ; 24 selon *Rauwolf*, en 1575 ; 23 selon *Dandini*, en 1599 ; 22 selon *Roger*, en 1632, et *Boulaye-le-Gouz*, en 1650 ; 23 selon *Thévenot*, *Arvieux*, etc., en 1660 ; 20 selon *La Roque*, en 1688 ; 16 selon *Maundrell*, en 1696 ; 12 selon le *P. Queux*, en 1721 ; 18 selon *Korte*, en 1738 ; et 20 selon *Schulze*, en 1755.

de ces gigantesques végétaux forme un singulier contraste avec l'aridité du sol qui les environne.

« Dans ces asiles inaccessibles aux armes, mais non pas malheureusement aux intrigues des pachas turcs, vivent deux peuplades qui diffèrent de religion et de mœurs, mais qui se ressemblent par leur penchant pour l'indépendance, les *Maronites* et les *Druzes*.

« Le pays des premiers s'appelle le *Kesraouan*, d'où les historiens des croisades ont fait *Castravan;* il s'étend depuis le cours du *Nahr-el-Kebir* jusqu'à celui du *Kelb*. Les Maronites, au nombre d'environ 150,000, vivent dans des villages et des hameaux. Le village de *Kanobïn*, où leur patriarche réside dans un couvent, peut être considéré comme leur chef-lieu. La plupart des cellules de ce monastère sont taillées dans le roc ainsi que l'église et les deux souterrains qui servent de sépulture, l'un aux moines et l'autre aux patriarches. Les Maronites exportent leurs blés, leurs vins, leurs cotons par Tripoli et Djebaïl. Divisés en peuple et en *cheiks* ou notables, tous s'adonnent avec ardeur au travail, cultivent la terre de leurs propres mains; tous vivent frugalement au sein de leur chaste famille, et sous un toit rustique où le voyageur chrétien trouve toujours une réception hospitalière.

« Le son des cloches et la pompe des processions attestent la liberté dont jouit ici le culte des chrétiens. Deux cents monastères observent rigoureusement la règle de saint Antoine. Un grand nombre d'ermites demeurent dans les antres et les cavernes (1). Quoique réunis à l'Église romaine, et ayant renoncé à l'hérésie de *Maron* leur fondateur, en conservant toutefois l'usage de célébrer l'office divin suivant leur rite et dans leur propre dialecte qui est un mélange de syriaque et d'arabe, les Maronites

(1) *Dandini*, Voyage au mont Liban, *passim*.

maintiennent l'antique institution du mariage des prêtres. Il règne ici une ferveur de dévotion qui rappelle les siècles de l'Église primitive.

« Les *Druzes*, au nombre de 150,000, habitent au sud des Maronites. Ils peuvent mettre sous les armes 15,000 hommes, y compris 4000 chrétiens qui habitent plusieurs villages où ils ont leurs églises. Leur contrée est divisée en plusieurs quartiers qui diffèrent par le sol et les productions. Le *Matnéh*, qui est au nord, renferme, au sein de ses rochers, de riches mines de fer. Le *Gharb*, qui vient ensuite, nourrit de belles forêts de sapins. Le *Sahhel*, dont nous avons parlé, ou le pays plat, voisin de la mer, produit des mûriers et des vignes. Le *Choûf*, canton central, donne les meilleures soies. Le *Fefah*, ou le district des pommes, est au midi. Le *Chakif* a les meilleurs tabacs; enfin, on désigne sous le nom de *Djourd* la région la plus élevée et la plus froide, où, dans l'été, les pasteurs se retirent avec leurs troupeaux (1). *Deir-el-Kamar* ou *Dalil-Camar*, c'est-à-dire la *maison de la lune*, gros bourg mal bâti dans le canton de *Choûf*, est la résidence de l'émir ou prince des Druzes qui y habite une forteresse.

« C'est la religion qui élève une barrière entre cette peuplade et les autres Syriens. Long-temps ignorée en Europe, concentrée parmi les *Okhals* ou docteurs des Druzes, elle est à présent connue par la publication de plusieurs livres dogmatiques écrits en arabe, mais d'un style très-obscur (2). Les Druzes croient à un seul Dieu qui s'est montré pour la dernière fois sous une figure humaine dans la personne de *Hakem*, calife d'Egypte, en 1030. Ils ne

(1) *Volney*, Voyage en Syrie, II, 173. — (2) *Adler*, Musæum Kuficum Borgianum (Rome, 1782). *Eichhorn*, dans son *Répertoire de Littérature biblique et orientale*, XII, art. 4. *Adler*, Mém. *ibid.*, XV, art. 8. *Bruns*, Dissertat. XVII, art. 2. *Paulus*, dans ses *Memorabilia*, I, art. 8 et 9. *Venture*, dans les *Annales des Voyages*, IV, 325 *sqq.*

pratiquent ni circoncision, ni jeûnes, ni prières; ils boivent du vin, mangent du porc, se marient entre frère et sœur, et ont le droit d'avoir plusieurs femmes. Persuadés que toutes les autres croyances viendront se fondre dans celle qu'ils professent, ils les regardent toutes avec une indifférence égale; cependant les chrétiens ont cru voir qu'ils méprisaient particulièrement le mahométisme. D'autres doctrines, qui respirent la plus haute antiquité, se mêlent à ce système de déisme : telles sont la croyance en la métempsycose et l'adoration d'un veau (1). Ces traces d'anciennes religions des Samaritains et de quelques sectes juives, autorisent bien la judicieuse conjecture d'après laquelle la société politique des Druzes serait antérieure à l'époque du calife Hakem et de son prophète Hamzah ou Hamzeh. Cette conjecture prend le caractère d'une grande vraisemblance lorsqu'on rapproche les passages où les Hébreux parlent d'une nation d'*Itur's* (2), ceux où les Grecs et les Romains peignent la valeur indomptable des *Ituræi*, maîtres du Liban depuis Beryte jusqu'à Damas (3), et le témoignage d'un voyageur moderne, selon lequel le vrai nom de Druzes serait *Durzi* ou *Turzi* (4). On est tenté de penser que les anciens *Ituræi*, *Iturs*, ou *Turzi*, se sont toujours maintenus dans une sorte d'indépendance au milieu des révolutions qu'a éprouvées la Syrie, et que la doctrine d'Hakem n'a fait que prêter une nouvelle énergie à une association déjà formée.

« Selon un voyageur récent, le nom de Druze indiquerait une secte qui étudie les mystères; il dériverait du

(1) *Mariti*, Istoria de Facardino (Livourne, 1787), p. 39 de la trad. allem. *Niebuhr*, Voyage, II, p. 428. — (2) *Paralip.*, I, cap. 1, v. 3; cap. 5, v. 19. *Josèphe*, Antiq. judaïc., XIII, 19. — (3) *Plin.*, V, 23. *Strab.*, XVI, p. 1093-1096. Almelov. *Cic.*, Philipp., II, 8-44. *Dion Cass.*, XXXIX, 5-59. *Appian.*, Bell. civ., V, 10. — (4) *Niebuhr*, Voyage, II, p. 436 en allem.

verbe *darass*, qui signifie étudier. Le fondateur de cette secte serait Mansour-ebn-el-Aazir, que les Druzes nomment Mohamed-ben-Ismael, qui naquit au Caire l'an 985 de notre ère, succéda à son père, et se déclara troisième calife de la race des Fathmioun en Égypte; puis il prétendit être un Dieu incarné et descendu de Fatime, fille de Mahomet. Ses prosélytes devinrent nombreux; il conquit la Syrie, persécuta les juifs et les chrétiens, et fut massacré en 1021. Hamzeh, son disciple, déclara qu'il avait disparu, et avait laissé un manuscrit précieux sur sa doctrine : on peut considérer celle-ci comme un tissu de rêveries mêlées de doctrines juives, chrétiennes et musulmanes (1).

« Quelle que soit l'origine des Druzes, cette nation peu nombreuse représente seule, en Turquie, la dignité de la nature humaine. Républicains par l'austérité de leurs mœurs, toujours redoutés comme rebelles, ou respectés comme vassaux libres par les pachas voisins, ils obéissent pourtant à un prince héréditaire.

« Quand la famille régnante est éteinte, un autre prince est porté au trône par les suffrages du peuple. Il est toutefois obligé de se reconnaître tributaire de la Porte. Le hakem ou émir régnant ne peut faire la paix ou la guerre qu'après avoir consulté les notables; mais tout paysan qui, par son esprit et son courage, a acquis quelque crédit, a droit de donner sa voix dans l'assemblée générale. Les prêtres ou okhals ont plusieurs degrés d'initiation, dont le plus élevé exige le célibat.

« Plusieurs familles jouissent d'honneurs particuliers; mais une noble simplicité les rapproche tous dans la vie sociale. Invincibles dans leurs montagnes, ils ignorent l'art de combattre en plaine; leur fidélité égale leur courage, jamais ils

(1) Note sur les Druzes, extraite d'un mémoire manuscrit daté de Sayde, 1826. — Nouvelles Annales des Voyages, IV, 1832.

ne trahissent l'infortuné qui vient implorer leur protection; mais ils vengent le sang par le sang, et on a vu les *fedariéhs*, ou satellites de leurs émirs, semblables aux anciens Assassins, frapper les ennemis de leurs maîtres au milieu des cités populeuses (1).

« La jalousie des Druzes est poussée très-loin. Un voile sévère dérobe à tout regard profane les charmes de leurs femmes, qu'on dit très-belles et animées des sentimens exaltés des Lacédémoniennes. Le mari entend avec peine le bien qu'on lui dit de sa femme, et un éloge un peu vif de la part d'un étranger expose la vie d'une Druze (2). L'agriculture et la politique forment le sujet des conversations des Druzes rassemblés devant leurs cabanes; les enfans même écoutent en silence le rustique sénat, et, ignorant l'art de lire, se livrent avec joie aux exercices guerriers.

« Les *Moutoualis*, nommés pour la première fois par Arvieux (3), occupent la grande vallée qui sépare les deux chaînes principales du Liban, et dont les modernes aiment à désigner la plus orientale sous le nom d'Anti-Liban. Ce sont d'anciens Syriens qui ont embrassé la doctrine des Schïites mahométans; ils adorent le calife *Ali* presque à l'égal de la Divinité. Gouvernés comme les Druzes, leurs rivaux constans, par des cheiks et des émirs, ils se sont fait redouter des Turcs : leur cavalerie passait pour invincible; mais la discorde les a singulièrement affaiblis.

« Dans leur pays se trouve *Baalbek* ou *Balbek*, ville de 1500 âmes, qui est comme ensevelie dans les ruines imposantes de l'ancienne *Héliopolis*. Le portique du temple du Soleil, quoique défiguré par deux tours turques, est d'une beauté inexprimable. On sait qu'il fut construit sous le

(1) *Venture*, Annal. des Voyag., IV, 345. — (2) *Niebuhr*, II, 359-435. *Arvieux*, I, chap. 6. — (3) Nonobstant *Volney*, II, 79.

règne d'Antonin-le-Pieux. On a tiré d'une carrière voisine les matériaux qui ont servi à construire le temple. Il reste encore attaché au fond de cette carrière une pierre qui a 70 pieds de longueur, 14 de largeur et 14 pieds 5 pouces d'épaisseur. Qu'on juge de la grandeur des édifices auxquels on employait des blocs semblables!

« Au pied oriental du Liban, de nombreux ruisseaux arrosent la fertile prairie où s'élève l'antique *Damas*, le *Damascus* des Romains, et le *Demechk* ou *Cham-el-Dimichk* des Orientaux. Cette ville était célèbre par sa manufacture de sabres, fabriqués, à ce qu'il paraît, avec des bandes minces et alternatives d'acier et de fer; ce qui les rendait si flexibles qu'ils se pliaient jusqu'à la poignée, et qu'ils pouvaient cependant couper les corps les plus durs. Le secret de cette fabrication est aujourd'hui perdu. Tamerlan emmena les ouvriers en Perse; pourtant on y fabrique encore des sabres, mais moins bons. D'autres manufactures produisent d'excellent savon et des étoffes mêlées de coton et de soie; les ouvrages d'ébénisterie en bois précieux, ornés d'ivoire et de nacre de perle, ont excité l'admiration des Européens (1). Le commerce et le passage des caravanes pour la Mekke animent cette ville; la grande rue qui la traverse offre deux rangs de boutiques où les richesses de l'Inde brillent à côté de celles de l'Europe (2). La population peut aller à près de 150,000 âmes. Les maisons particulières de Damas, d'un aspect simple au dehors, offrent dans l'intérieur tout l'éclat et tous les agrémens d'un luxe raffiné; on y marche sur le marbre; on voit briller de toutes parts l'albâtre et la dorure; chaque grande maison possède un ou plusieurs jets d'eau qui jouent dans

(1) *Schulze*, Voyage, etc., dans *Paulus*, Collection des Voyages dans l'Orient, VII, 174. — (2) Nouveaux Mémoires des Missions de la Compagnie de Jésus, VI, 127 *sqq*.

de magnifiques bassins (1). La moindre habitation a trois conduits d'eau, l'un pour la cuisine, l'autre pour le jardin, le troisième pour nettoyer les immondices. Les mosquées, les églises, les cafés de Damas répondent à cette magnificence; le *Chan-Verdy*, ou café aux rosiers, est regardé comme une des curiosités du Levant. »

La longueur de cette ville, dit un voyageur anglais (2), paraît être de 3 milles et sa largeur de 2. Elle s'étend sur la lisière orientale d'une belle plaine près d'une chaîne de collines au nord-est, et la plaine s'agrandit à perte de vue. Les maisons de Damas, construites le bas en pierres, le haut en briques jaunes, et les édifices publics peints des plus riantes couleurs, donnent à la ville un aspect ravissant. C'est au centre que se trouvent le château entouré de murailles et la grande mosquée, édifices imposans par leur magnificence. Les nombreux minarets qui s'élèvent dans tous les quartiers donnent à cette importante cité un caractère particulier d'élégance. Les jardins qui l'entourent du côté du nord, les plantations d'oliviers et les longues avenues au midi, les nombreux villages à l'est, le grand faubourg de Salheyah à l'ouest, tout cela, joint aux sombres et hauts cyprès, aux peupliers élancés, aux champs de blé, aux rivières et aux ruisseaux qui fertilisent le sol, présente un paysage enchanteur et digne de l'imagination descriptive d'un conteur arabe. Ajoutons que ses rues sont bien pavées et garnies de trottoirs.

« Les environs de la ville, arrosés par le *Barrady* et d'autres petites rivières, présentent en toutes saisons une verdure agréable et une longue série de jardins et de maisons de campagne. La vallée de Damas, ou le *Goutha*, est, selon Aboulfeda, le premier des quatre paradis ter-

(1) *Maundrell*, Journey from Aleppo to Jerusalem, p. 125 (édition 6e). *Schulze*, dans la Collection de *Paulus*, VII, 177 *sqq.* — (2) *J. Buckingham* : Travels among the arab tribes. — 1825.

restres (1). Faut-il que partout les lieux les plus charmans soient habités par des méchans? Les Damasquins sont accusés de fanatisme par les chrétiens, et de perfidie par les musulmans. Trois proverbes arabes peignent le caractère des habitans de trois grandes villes voisines de l'Arabie : *Schami schoumi*, les Damasquins sont traîtres; *Halebi tchelebi*, les Alepins sont petits-maîtres; *Masery harami*, les habitans du grand Caire sont vindicatifs (2). Mais un voyageur récent, *Seetzen*, contredit ces idées reçues, en tant qu'elles regardent les Damasquins. »

« Il nous reste à considérer l'ancienne *Palestine*, avec les petites provinces qui le plus souvent en ont fait partie et qui dépendent du pachalik de Damas. Au sud de Damas s'étendent les contrées nommées *Auranitis* et *Gaulonitis* par les anciens, aujourd'hui *Hauran* et *Chaulân*, contrées formées presque en entier par une vaste et superbe plaine qui a pour limites, au nord, l'*Hermon* des anciens, aujourd'hui *Djebel-el-Schech;* au sud-ouest *Djebel-Edgelhoun*, et à l'est *Djebel-Haouran.* Toutes ces contrées ne renferment pas une seule rivière qui conserve de l'eau pendant l'été; il n'y a que des torrens ou *ouadi.* La plupart des villages ont chacun leur étang, qu'ils laissent remplir par un *ouadi* pendant la saison de la pluie. Dans toute la Syrie il n'y a pas de contrée plus renommée pour la culture du froment que le *Haouran.* Quand le vent remue les blés, la plaine immense présente l'aspect d'une mer ondoyante. On trouve dans cette plaine des tertres épars, dont chacun porte un village habité ou désert. Tous ces tertres, toutes les pierres roulées qu'on trouve dans les champs, toutes les pierres de bâtisse et la montagne entière de Haouran, consistent uniquement en basalte; toutes les maisons en sont construites, ce qui leur donne un aspect sombre; les battans

(1) *Aboulfeda*, tab. Syriæ, p. 100. — (2) *Schulze*, dans *Paulus*, p. 170.

même des portes sont de cette substance (1). L'ancienne *Bostra*, ou *Bosra*, chef-lieu du pays de Haouran et capitale de l'Arabie romaine dans le IIIe siècle, conserve encore son nom, mais elle est en ruines. On y voit la colonnade d'un temple et un long pont qui conduit à un château construit sur l'emplacement d'un vaste théâtre romain.

« Le district de *Bothïn*, l'ancienne *Batanea*, ne renferme que des montagnes calcaires; on y voit de vastes cavernes creusées dans le roc, et où des familles de bergers arabes vivent à la manière des anciens Troglodytes; le troupeau de chèvres vient spontanément offrir ses mamelles pleines de lait, et un énorme tronc d'arbre allumé chasse à la fois le froid et les ténèbres. C'est ici qu'un voyageur moderne a découvert les magnifiques ruines de *Gerasa*, aujourd'hui *Djerrach*, où des temples, des amphithéâtres et plusieurs centaines de colonnes, encore debout, attestent la puissance romaine (2). Cette découverte confirme l'opinion de Mannert, qui a fixé l'emplacement de Gerasa beaucoup plus au midi que ne le veut d'Anville. Le mont *Edjeloun*, l'ancien *Gilead*, nourrit des chênes à noix de galle. Les habitans de la ville de *Es-Szalth*, chef-lieu de la contrée *El-Belka*, l'ancienne *Peræa*, n'obéissent à personne; leur territoire présente, sur ses nombreuses terrasses, un mélange de vignes, d'oliviers et de grenadiers. *Karrak-Moab*, ou simplement *Kérek*, siége d'un évêque grec, chef-lieu d'un canton qui répond à l'ancienne *Moabitis*, doit être distingué d'un autre *Karrak* dans l'Arabie Pétrée. Telles sont les contrées à l'orient du Jourdain.

« Cette rivière, dans la partie supérieure de son cours, borde la fertile et pittoresque *Galilée*, qui forme aujourd'hui le district de *Safad* ou *Safet*. La ville de ce nom est,

(1) *Seetzen*, Annales des Voyages, I, p. 398, première édition (410, édit. 2e). — (2) *Seetzen*, Correspondance de M. Zach, XVIII, 425.

dit-on, l'ancienne *Bethulia* qu'assiégea Holoferne et qui vit naître Tobie. Elle occupe une montagne au pied de laquelle s'étendent de toutes parts des bosquets de myrtes (1). » Sa citadelle, qui paraît être une des plus anciennes constructions de la Palestine, est remarquable par l'épaisseur de ses murailles. La prétendue maison de Jacob n'est qu'une suite de tombeaux taillés dans le roc. Safet est une des quatre villes regardées comme sacrées par les Juifs, qui y ont une école célèbre et une imprimerie.

« *Tabariéh*, peuplée de 4000 âmes, remplace la grande ville de *Tibérias*, qui donna son nom au lac voisin, appelé aussi le lac *Génézareth* ou la *mer de Galilée*. Des dattiers, des orangers, des indigotiers couronnent ce pittoresque bassin; mais aucune barque de pêcheur ne poursuit les milliers de poissons qui s'y jouent (2). » Un peu plus loin vers le nord-est se trouvait *Capharnaum*, dont il n'existe plus de traces.

Nazareth, aujourd'hui *Nasra*, où naquit Jésus-Christ, est une ville à laquelle les voyageurs modernes accordent 4000 habitans, la plupart chrétiens. La rue principale est droite; les maisons ont toutes une partie souterraine creusée dans la montagne. Le couvent de Franciscains passe pour le plus beau de la Palestine : il est habité par 11 religieux; l'église de l'Annonciation est aussi la plus belle après celle du Saint-Sépulcre à Jérusalem : sous cette église il en est une souterraine qui passe pour avoir été construite sur l'emplacement de la demeure de la vierge Marie, dont chaque partie est occupée par une chapelle; non loin de là les religieux montrent aux pèlerins l'atelier de Joseph, l'école que fréquenta Jésus et une pierre en forme de table sur laquelle ils assurent qu'il mangea avant et après sa résurrection. Dans les environs on voit encore

(1) *Schulze*, dans la Collec. de *Paulus*, VII, 60. — (2) *Seetzen*, ib., 349.

la petite ville de *Cana*, peuplée de 500 familles, et célèbre par le miracle de l'eau changée en vin.

« A deux lieues au sud de Nazareth s'élève, au-dessus de la plaine d'Ezdrelon, une pyramide de verdure; les oliviers et les sycomores en couronnent le sommet, où s'étend une plaine couverte de blé sauvage; c'est le mont *Thabor*, l'*Atabyrion* ou l'*Ithaburius* des anciens, célèbre dans les fastes des armées françaises par la victoire qu'y remporta Bonaparte en 1799. Du haut de ce mont, où une tradition vénérable place la scène de la transfiguration de Jésus-Christ, la vue plonge sur le Jourdain, le lac de Tibérias et la Méditerranée (1).

« La Galilée serait un paradis si elle était habitée par un peuple industrieux; on y voit des ceps de vigne qui ont un à deux pieds de diamètre, et qui forment avec leurs branches de vastes salles de verdure; une seule grappe de raisin, longue de deux à trois pieds, suffit, avec de l'eau et du pain, au souper d'une famille entière (2). Les plaines d'Ezdrelon et tous les autres cantons de pâturages sont occupés par des tribus arabes; autour de leurs tentes brunâtres, les agneaux et les moutons bondissent en cadence au son du chalumeau qui, à l'entrée de la nuit, les rappelle (3). »

L'ancienne Samarie comprend les districts d'*Areta* et de *Naplous*. Dans le premier on trouve, au nord de la forêt de chênes nommée anciennement *Saronas*, les restes de *Césarée*, bâtie par Hérode, restaurée par saint Louis et qui fut le séjour des rois de Jérusalem. On l'appelle aujourd'hui *Kaisariéh*. C'est une ville qu'on est étonné de voir abandonnée, car on y trouve encore des rues, des places, des églises assez bien conservées, un port en bon état et

(1) *Maundrell*, a Journey, etc., p. 115, *Nau*, *De la Valle*, etc., etc.
(2) *Schulze*, dans la Collection de *Paulus*, VII, 102.
(3) *Schulze*, dans la Collection de *Paulus*, VII, p. 68.

des remparts qui ne sont pas entièrement tombés. On y remarque des colonnes de marbre et de granite qui paraissent avoir appartenu au grand temple d'Auguste.

« Au sud-ouest du golfe de Saint-Jean-d'Acre s'étend la chaîne de montagnes dont le promontoire est spécialement connu sous le nom de mont *Carmel*, nom fameux dans les annales de la religion; là, dit-on, le prophète Élie prouva par des miracles sa mission divine; là des milliers de religieux chrétiens vivaient dans des grottes taillées dans le roc; alors toute la montagne était couverte de chapelles et de jardins : aujourd'hui l'on n'en voit que les ruines éparses au milieu de forêts de chênes et d'oliviers dont la verdure est interrompue par la blancheur des rochers calcaires (1). L'ancienne église, qui avait été démolie par suite de l'insurrection grecque, a été rebâtie avec les matériaux de la première au moyen des sommes envoyées par Charles X. Un air vif et pur embaume les hauteurs du Carmel, tandis que dans l'intérieur de la Galilée et de la Samarie l'atmosphère est quelquefois obscurcie par des brouillards secs (2). »

La ville de *Naplous*, l'ancienne Néapolis du siècle d'Hérode, mais plus connue sous son nom primitif de *Sichem*, renferme, dans des maisons de peu d'apparence, une population considérable pour ce pays désert : on la porte à 10,000 âmes. On y montre encore les grottes sépulcrales de Joseph, de Jacob et de Josué, ainsi que le puits creusé par ce dernier. C'est à Naplous que Bonaparte fit exterminer, en 1799, un corps de Naplousiens qui, après avoir été faits prisonniers et renvoyés sur parole, avaient repris les armes contre les Français.

Les Samaritains, nommés en arabe *Semri*, adorent encore

(1) *Philippus à Sancta Trinitate*, Itiner.
(2) *Schulze*, dans la Collection de *Paulus*, VII, 55.

Jehovah sur les verdoyantes hauteurs de *Garizim* (1), où ils avaient jadis un temple qui rivalisait en magnificence avec celui de Jérusalem. Ils ont oublié leur idiome, qui était un dialecte de l'hébreu. A deux lieues plus au nord, des vergers couvrent les ruines de *Samarie*, aujourd'hui petit village appelé *Sebaste*, ou *Kalaad-Sânour;* le pays produit en abondance du blé, des soies et des olives (2).

« La *Judée* proprement dite comprend le district de *Gaza* ou l'ancien pays des Philistins, celui de *Khalil* ou d'*Hébron*, et celui d'*El-Kods* ou de Jérusalem. Dans le premier on remarque, outre le chef-lieu du même nom, le célèbre port de *Jaffa*, qu'on devrait écrire *Iafa*, et qui répond à l'ancienne *Joppé*. Tour à tour fortifiée et démantelée, dévastée et rebâtie, cette ville change continuellement de face dans les relations des voyageurs. On s'accorde cependant à lui donner 4 ou 5000 habitans; elle s'élève en amphithéâtre au bord de la mer sur une colline que domine une forteresse en ruines. » C'est ici que, suivant une tradition populaire, Noé construisit l'arche; c'est ici que débarquèrent les matériaux que Salomon employa dans la construction du temple de Jérusalem; c'est ici que Bonaparte, voulant rassurer son armée effrayée des ravages de la peste, toucha les tumeurs pestilentielles d'un grand nombre de pestiférés pour prouver que ce fléau n'était point contagieux; enfin c'est ici qu'abordent les pèlerins de Jérusalem. Si la Judée était cultivée, les exportations de cotons de ce port seraient considérables.

« Le sol, composé d'un terreau sablonneux, s'élève de Jaffa vers les montagnes de la Judée en formant quatre terrasses (3). Les bords de la mer se couronnent de lentisques, de palmiers et de nopals; plus haut, les vignes,

(1) *Maundrell*, a Journey, p. 60. — (2) *Voiney*, II, 278.
(3) *De Chateaubriand*, Itinéraire de Jérusalem, II, 129-135, etc.

les oliviers, les sycomores répondent au soin du jardinier; les bosquets naturels se composent de chênes verts, de cyprès, d'andrachnes et de térébinthes; la terre se couvre de romarins, de cistes et de tubéreuses. *Pierre Belon* compare la végétation de ces montagnes à celle de l'Ida en Crète (1). D'autres voyageurs ont dîné à l'ombre d'un citronnier de la grandeur d'un de nos forts chênes; ils ont vu des sycomores qui ombrageaient trente personnes avec leurs chevaux (2). Le vin de *Saint-Jean*, près Bethléhem, est délicieux. Les oliviers sauvages, près Jéricho, donnent de très-grands fruits et une huile très-fine (3). Dans les lieux arrosés, le même champ, après avoir donné des blés au mois de mai, produit des légumes en automne; plusieurs arbres fruitiers sont continuellement chargés, en même temps, de fleurs et de fruits; les mûriers, plantés en ligne dans les campagnes, sont enlacés de branches de vigne (4). Si, dans les chaleurs, cette végétation semble languir et même s'éteindre, si dans les montagnes elle est en toutes les saisons clair-semée, il ne faut pas s'en prendre uniquement à la nature de tous les climats chauds et secs, mais encore à l'état de barbarie où sont plongés les habitans actuels. On aperçoit encore les restes des murs par lesquels les anciens habitans soutenaient les terres, les débris des citernes où ils recueillaient les eaux de pluie, et les traces des canaux par lesquels ces eaux se distribuaient dans les campagnes. Quels prodiges de fertilité ces soins n'ont-ils pas dû produire sous un soleil ardent où il ne faut qu'un peu d'eau pour vivifier les germes des végétaux! Les rapports des anciens sur la fertilité de la Judée,

(1) *Pierre Belon*, Observ. de plusieurs singularités, p. 140. *Hasselquist*, Voyage en Palestine, p. 535, 550, 568, etc. (en allem.). — (2) *Schulze*, dans *Paulus*, Collection, VI, 278; VII, 34. — (3) *Schulze*, Voyages ou les Voies du Très-Haut, etc., II, 86, 135 (en allem.). — (4) *Korte*, Voyage en Palestine, p. 187 (en allem.). *Hasselquist*, passim.

recueillis par l'abbé Guénée, ne présentent donc aucune contradiction avec l'état présent des choses. « C'est pré-« cisément, dit Belon, le cas des îles de l'Archipel; l'es-« pace où à présent on voit languir une centaine d'indi-« vidus en nourrissait autrefois des milliers. » Moïse a pu dire que dans le Chanaan il coulait du lait et du miel; les troupeaux des Arabes y trouvent encore des pâturages très-succulens, et les abeilles sauvages ramassent dans le creux des rochers un miel parfumé qu'on voit quelquefois en découler. D'un autre côté, les anciens, et surtout les Hébreux, n'ont pas négligé de remarquer l'aridité de la chaîne centrale de la Judée et des déserts qui s'étendent à l'est de ces montagnes vers la mer Morte. Des pierres, du sable, des cendres, quelques arbustes épineux; voilà ce que les anciens et les modernes y ont vu. Belon avait déjà remarqué ce contraste entre les deux versans de la chaîne de Judée.

« En s'approchant du centre de la Judée, dit un écrivain « célèbre, les flancs des monts s'élargissent et prennent à la « fois un air plus grand et plus stérile; peu à peu la végétation « se retire et meurt, les mousses même disparaissent, une « teinte rouge et ardente succède à la pâleur des rochers..... « Au centre de ces montagnes se trouve un bassin aride, « fermé de toutes parts par des sommets jaunes et rocailleux; « ces sommets ne s'entr'ouvrent qu'au levant pour laisser « voir le gouffre de la mer Morte et les montagnes lointaines « de l'Arabie. Au milieu de ce paysage de pierres, sur un « terrain inégal et penchant, dans l'enceinte d'un mur, on « aperçoit de vastes débris, des cyprès épars, des buissons « d'aloès et de nopals; quelques masures arabes, pareilles « à des sépulcres blanchis, recouvrent cet amas de ruines : « c'est la triste *Jérusalem* (1). » Cette admirable peinture

(1) *De Chateaubriand*, les Martyrs, ou le Triomphe de la Religion chrétienne, liv XVII, vol. II, p. 210. Quatrième édition.

de la ville sainte, dans le IIIe siècle, lui convient encore à peu de chose près. Quoique peuplée de 20 à 30,000 habitans, selon les estimations incertaines des voyageurs, cette ville ne présente à la vue que de tristes masures qui ressemblent plutôt à des prisons qu'à des habitations; cependant l'intérieur est plus élégant et plus riche que ne l'annoncent les dehors. Trois couvens appartenant aux Latins, aux Grecs et aux Arméniens, ressemblent à des châteaux-forts. La mosquée élevée sur l'emplacement du temple de Salomon domine avec éclat une belle place; mais les chrétiens n'ont pas la permission d'en approcher, encore moins celle d'y entrer. L'église du *Saint-Sépulcre* enfermait dans son enceinte magnifique, mais irrégulière, la place où fut élevée la croix de Jésus-Christ, et la grotte où son enveloppe visible fut déposée. Une garde turque lève des droits d'entrée sur le pieux pèlerin qui visite les endroits mémorables où le premier fondateur du christianisme confirma par sa mort sa morale divine. Tel est néanmoins l'empire de la vérité; le mahométan même, s'arrêtant avec respect devant ces lieux, s'écrie : Ici mourut un ami de l'humanité, un martyr de la vertu! En 1811, un incendie réduisit en un monceau de ruines ce sanctuaire commun des nations chrétiennes; le cénotaphe qui couvre l'entrée du tombeau résista, comme par miracle, à la chute de la coupole enflammée. »

Cet édifice, fondé sur la colline du Calvaire, avait été bâti par l'impératrice Hélène; il renfermait les tombeaux de Godefroi de Bouillon et de Baudouin. En 1812, il fut reconstruit aux frais des moines grecs, soupçonnés d'y avoir mis le feu. Il a environ 100 pas de longueur sur 60 de largeur; mais la distribution en est si bien faite que malgré sa faible étendue il renferme treize sanctuaires ou chapelles, consacrés à l'un des mystères de la Passion, de la mort et de la résurrection de Jésus-Christ. Des moines grecs et latins habitant ses dépendances, s'occupent à célébrer dans

son enceinte les cérémonies du culte, et à entretenir les lampes qui brûlent continuellement dans les différentes parties de l'église. Les pèlerins qui viennent visiter celle-ci sont d'abord conduits près d'une large pierre entourée d'une grille où sont attachées plusieurs lampes; ils ne s'en approchent que sur les genoux : on dit que c'est sur cette pierre que le corps du Sauveur du monde fut embaumé avant d'être mis dans le sépulcre. Un peu plus loin, sous le dôme, est le tombeau de Jésus-Christ, autel en marbre de 7 pieds de long sur 2 $\frac{1}{2}$ de large, entouré de petites arcades et éclairé par des lampes d'une grande richesse. Au fond de l'édifice se trouve sur une plate-forme, à laquelle on arrive par quelques degrés, une pierre qui passe pour avoir servi de siége à l'ange qui vint annoncer à Marie la résurrection de son divin fils.

Jérusalem renferme des objets vénérés aussi par les Turcs : telle est, dans la *mosquée d'Omar*, la *Sakhra-Halah* ou la roche sacrée. Elle a 33 pieds de long; c'est sur cette pierre que le patriarche Jacob reposa, dit-on, sa tête; les Turcs prétendent même y reconnaître l'empreinte du pied de Mahomet qui s'y serait placé pour monter de là au ciel, et qui la fait garder par une légion de 70,000 anges. Cette mosquée, appelée *el Haram* ou *la sacrée*, est une réunion de plusieurs mosquées comprises dans une même enceinte. L'une des deux principales est appelée *el Aksa*, *la reculée*, parce que pour les Arabes elle est en effet beaucoup plus éloignée que celle de la Mekke : elle est divisée en sept nefs dont la principale, située au centre et surmontée d'une coupole, a 160 pieds de long sur 32 de large; l'autre, nommée *el Sakhra* ou *la roche*, a été construite pour renfermer la pierre de Jacob dont il vient d'être question. Elle est de forme octogone, et d'un diamètre de 160 pieds, surmontée d'une coupole de 93 pieds de hauteur, que supportent quatre piliers et 12 colonnes magnifiques. L'entrée princi-

pale de la mosquée est ornée d'un portique soutenu par huit colonnes d'ordre corinthien. Cet édifice s'élève sur l'ancien emplacement du temple de Salomon.

Deux autres édifices méritent encore d'être cités : l'un est l'immense *couvent des Arméniens*, qui renferme environ 1000 chambres pour loger les pèlerins; l'autre est le couvent catholique de *Saint-Sauveur* dont l'église est tellement riche de tous les dons faits par les différentes cours de l'Europe qu'on évalue à plus de 8 millions de francs la valeur des ornemens précieux qu'elle renferme. Jérusalem, que les juifs nomment *Ieruschalaïm*, est environnée d'une muraille d'environ une lieue et demie de circonférence; on y compte sept synagogues, ses rues sont étroites, tortueuses et mal pavées, à l'exception des trois principales; les maisons sont la plupart en pierres, à 2 ou 3 étages, et terminées en terrasses : elles ne reçoivent le jour que par une petite porte et par une fenêtre grillée en bois. Tout y indique la misère des habitans. La principale industrie de ceux-ci consiste dans la fabrication et la vente de rosaires, de reliques, et de quelques tissus de soie et de coton.

La population paraît se composer de 6 à 7000 chrétiens, de 6 à 7000 mahométans et 12 à 16,000 juifs. La plupart des chrétiens habitent aux environs de leurs monastères, dans le quartier haut et dans la partie orientale de la ville; les mahométans habitent près de la mosquée d'Omar. Les Arméniens de Jérusalem sont très-hospitaliers; ils sont en général d'une forte constitution et d'une haute stature. Leurs femmes sont aimables et prévenantes. Généralement belles, elles ont les yeux noirs et une physionomie agréable.

« Peu de villes ont éprouvé autant de révolutions que Jérusalem. Capitale du puissant royaume de David et de Salomon, elle vit l'or d'Ophir et les cèdres du Liban orner ses temples. Dévastée par les Babyloniens, elle renaquit plus belle sous les Machabée et les Hérode; l'architecture

grecque s'y introduisit, comme le démontrent les *sépulcres royaux*, au nord de la ville (1). Elle comptait alors plusieurs centaines de milliers d'habitans; mais une vengeance céleste l'attendit, et dans l'année 70, Titus la détruisit de fond en comble. Adrien bâtit à sa place la ville d'*Ælia Capitolina;* mais, depuis Constantin, le nom de Jérusalem fut rétabli par l'usage. Hélène, mère de cet empereur, orna la ville sainte de plusieurs monumens. Dans le VIIe siècle, elle tomba au pouvoir des Persans et des Arabes; ceux-ci l'appelèrent *El-Kods*, la sainte, et quelquefois *El-Chérif*, la noble. Les chevaliers de l'Europe chrétienne vinrent la délivrer des mains des infidèles, en l'an 1098; le trône des Godefroi et de Balduin ou Baudouin jeta un éclat momentané que les discordes éclipsèrent. En 1187, Saladin replanta le croissant sur les cimes de Sion. Depuis cette époque, conquise tour à tour par les sultans de Damas, de Bagdad et d'Égypte, elle changea pour la dix-septième fois de maître, en devenant, en l'an 1517, une ville turque.

« *Bethléhem*, où naquit Jésus-Christ, est une petite ville habitée par des chrétiens et des musulmans qui s'accordent dans leur penchant à la révolte. La crèche où naquit le Sauveur du monde est recouverte d'une église magnifique, fondée par sainte Hélène, et ornée par les dons pieux de toute l'Europe. »

Cet édifice, qui est la seule curiosité de Bethléhem, est assez spacieux; sa charpente en bois de cèdre est soutenue par 48 colonnes en marbre rouge; toutes les chapelles sont incrustées de matières précieuses telles que le marbre, le jaspe et le bronze doré, et ornées de mosaïques et de peintures; une innombrable quantité de lampes d'or et d'argent les éclairent. Un couvent de catholiques, attenant à l'église, et qui par ses hautes murailles ressemble à un château-fort, renferme la célèbre *chapelle de la Nativité*,

(1) *De Chateaubriand*, Itinéraire, II, 351-362.

vaste grotte souterraine pavée en marbre et comprenant trois autels éclairés par des lampes d'argent : l'un s'élève à la place où, suivant la tradition, naquit Jésus-Christ; le second indique celle de la crèche, et le troisième celle où les mages se prosternèrent devant le nouveau-né; près de là un petit bassin de marbre est, dit-on, l'auge dans laquelle il fut déposé. Les trois quarts des habitans de Bethléhem forment 500 familles, qui professent la religion chrétienne, et fabriquent avec du bois et des coquilles nacrées qu'on pêche dans la mer Rouge, des croix, des chapelets et autres petits objets de dévotion qui sont bénis au Saint-Sépulcre, à Jérusalem, et qui se vendent aux pèlerins ou s'exportent à Saint-Jean-d'Acre.

« Nous n'irons point, en nous livrant à une critique minutieuse, discuter l'authenticité de ces traditions antiques, d'après lesquelles on indique les lieux consacrés par la présence de Jésus-Christ; ces traditions peuvent offrir du vague, mais contiennent aussi du vrai. Nous dirons toutefois que la ville d'*Hébron*, nommée en arabe *Khalil*, et *Kabr-Ibrahim*, se vante à tort de posséder le tombeau d'Abraham, vénéré des musulmans comme des chrétiens, ainsi que ceux d'Isaac, de Rebecca, de Jacob, de Rachel et de Joseph; ce qui est plus certain c'est qu'Hébron, situé au sud de Jérusalem, dans une contrée moins aride, compte 4000 à 5000 habitans, qui passent pour se livrer au brigandage; qu'elle produit de belles verreries et exporte une grande quantité de *dibsé*, espèce de sucre de raisin (1).

On sait qu'Hébron se nomma primitivement Kiriath-Arba, qu'elle prétend à une très-haute antiquité, et que, selon Moïse et l'historien Josèphe, elle était plus ancienne que Tanis, Memphis et quelques autres villes de l'Égypte.

A 7 lieues au nord-est de Jérusalem, dans la grande et fertile plaine nommée *El-Gor*, qu'arrose le Jourdain, on

(1) *Shaw*, Voyage en Barbarie, Palestine, etc.

visite le village de *Richa*, ou *Raha*, appelé aussi *Rah*, l'ancienne *Jéricho*, à laquelle Moïse donne le nom de *cité des palmiers*, nom qu'elle méritait; mais les plantations d'*opobalsamum*, ou baumier de la Mekke, ont disparu, et les environs de cette ville ne se couronnent plus de ces fleurs que, par une erreur superstitieuse, on a nommées *roses de Jéricho*. De loin cette cité célèbre semble être réduite à une seule tour. Au lieu de cette muraille qui défiait les armées, on ne voit plus qu'une haie de bois mort; à la place de ses nombreuses habitations s'élèvent une douzaine de maisons en pierres et couvertes en chaume.

« A l'orient de la Judée, deux âpres et arides chaînes de montagnes enferment, entre leurs murailles noirâtres, un long bassin creusé dans des terres argileuses, mêlées de couches de bitume et de sel-gemme. Les eaux de la *mer Morte*, qui recouvrent cet enfoncement, imprégnées de sel, se chargent encore d'acide hydrochlorique et d'acide sulfurique; ces eaux tiennent en dissolution une quantité de sulfate de chaux et d'hydrochlorate de chaux, de magnésie et de soude, égale au quart de leur poids (1). « De loin elles paraissent d'un vert pâle; de près leur teinte devient bleuâtre; lorsqu'on en prend dans le creux de la main elles ont la couleur de l'huile. Cinquante pas avant que le Jourdain ne s'y jette, les eaux de celui-ci contractent un goût amer. » L'asphalte, ou bitume de Judée, s'élève, de temps à autre, du fond du lac, flotte sur sa surface et est recueilli sur ses rivages; autrefois on allait, en nacelle ou en radeau, le chercher au milieu du lac; aucun voyageur n'a pensé à y naviguer, ce qui pourtant serait le meilleur moyen de l'explorer. D'après la plupart des témoignages, il ne vit dans ce lac ni poissons ni mollusques; une vapeur malsaine s'en élève quelquefois; on n'aperçoit çà et là aux environs qu'un petit nombre d'arbres rabougris; et

(1) *Gordon*, Bibliothèque britannique.

ses rives, affreusement stériles, ne retentissent des chants d'aucun oiseau. Il paraît que le bassin de la mer Morte était jadis une vallée fertile, en partie suspendue au-dessus d'un amas d'eaux souterraines, en partie composée de couches de bitume; le feu du ciel alluma ces matières combustibles; les terres fertiles s'écroulèrent dans l'abîme souterrain; les villes de *Sodome*, de *Gomorrhe* et autres, construites peut-être en pierres bitumineuses, devinrent également la proie de ce vaste incendie. C'est ainsi que la Géographie-Physique aime à concevoir les révolutions dont ces lieux, selon Moïse, ont dû être le théâtre (1). »

Le lac Asphaltite, ou la mer Morte, qui porte ces noms depuis la plus haute antiquité, est appelé par les Arabes *Bahr-el-Loud*, ou mer de Loth; il a une vingtaine de lieues de longueur et 5 ou 6 dans sa plus grande largeur. Sur sa rive orientale on trouve plusieurs sources sulfureuses qui ont reçu les noms de Bains de Moïse, de Salomon et de David; les montagnes qui l'environnent renferment du bitume et des bois bitumineux; il paraît avoir été formé par une éruption volcanique : on remarque même à son extrémité inférieure des roches qui portent l'empreinte des feux souterrains. La pesanteur spécifique de ses eaux est de 1,21, c'est-à-dire d'un 5e plus considérable que celle de l'eau distillée; elles ont un goût désagréable, et l'on ne peut en boire sans éprouver une sorte de suffocation. Bien que les anciens voyageurs s'accordent à dire qu'on n'y trouve aucun être vivant, et que les poissons du Jourdain y meurent dès qu'ils y sont entraînés, quelques modernes assurent que ce lac nourrit quelques petits poissons qui lui sont particuliers.

(1) Annales des Voyages, XIII, Mémoire sur la mer Morte, d'après *Busching*.

TABLEAU *des Divisions de la Syrie, sous les Romains, dans les trois premiers siècles.*

GRANDES DIVISIONS.	SOUS-DIVISIONS.	VILLES PRINCIPALES.
SYRIA superior. (*Haute-Syrie*).	*Comagena*	Samosata.
	Cyrrhestica	Cyrrhus, Beræa (Alep), Hiérapolis.
	Pieria	Alexandria.
	Seleucis	Seleucia.
	Antiochène	Antiochia.
	Cassiotis	Laodicea, ad mare.
	Apamena	Apamia, Emesa.
	Chalcitis	Chalcis.
	Chalybonitis (1)	Chalybon, Thapsacus.
	Palmyrena	Palmyra.
COELE-SYRIA	Aucune	Damascus, Héliopolis.
PHÆNICE (*Phénicie*).	Aucune	Aradus, Tripolis, Berytus, Sidon, Tyrus, Ptolémaïs.
PALÆSTINA	*Galilæa.*	
	Galilæa superior	Cæsarea Philippi, v. Paneas.
	——— inferior	Tibérias, Nazareth.
	Samaria	Samaria, Neapolis, v. Sichem, Cæsarea.
	Judæa.	
	Judæa propria	Hierosolyma, v. Jérusalem, Jéricho, Joppé.
	Pentapolis s. Palæstina propria	Gaza, Asdod, v. Azotus.
	Idumæa	Hébron.
	Peræa.	
	Trachonitis	Ænos.
	Gaulonitis	Gaulon.
	Batanea ou Batania	Batania.
	Auranitis	*Bostra.*
	Ituræa	.....
	Decapolis	Gerasa, Gadara, Hippos, Adraa, Canatha.
	Peræa propria	Pella, Amathus.
	Ammonitis	Philadelphia.
	Moabitis	Aréopolis.

(1) Plusieurs savans regardent la *Chalybonitis* comme une petite sous-division de la Cyrrhestique. *Chalybon*, disent-ils, est notre *Alep*, *Haleb* ou *Chalep*, nommée aussi *Berrhœa*; mais Ptolémée distingue Berrhœa de Chalybon.

TABLEAU COMPARATIF *des Divisions de la Palestine* ou *du* Chanaan, *d'après les douze Tribus.*

ANCIENNES DIVISIONS DES CHANAANITES.	DIVISIONS JUDAÏQUES.	DIVISIONS ROMAINES.
Sidoniens et *Chananéens.*	Tribu d'*Ascher* ou *Azer*... Dans le Liban.	
Chananéens.....	Tribu de *Nephtali* ou *Naphtali*..... Au nord-ouest du lac Génézareth.	*Haute-Galilée.*
Phérésites ou *Phéréséens.*	Tribu de *Sébulon* ou *Zabulon*..... A l'ouest du même lac.	
Idem.....	Tribu d'*Isaschar* ou *Issachar*..... Vallée d'Ezdrelon, mont Thabor, Jezrael.	*Basse-Galilée.*
Hévites ou *Hévéens*.....	Demi-Tribu de *Manassé*... Mêlée avec la suivante. (Dora et Cæsarea).	
Idem et *Phéréséens*.....	Tribu d'*Ephraïm*..... Sichem, Samaria, le canton Saronas.	*Samaria.*
Jébuséens.....	Tribu de *Benjamin*..... Entre Ephraïm et Juda. Jéricho, Jérusalem.	
Héthites ou *Héthéens*, *Amorites* ou *Amorrhéens.*	Tribu de *Juda*..... Hébron, la Judée propre.	*Judæa.*
Philistins..... (Pentapolis s. Palæstina propria).	Tribu de *Siméon*..... Au sud-ouest de Juda. Tribu de *Dan*..... Joppé, etc.	
Moabites.....	Tribu de *Ruben*..... La Pérée propre, méridionale. Hesébon.	
Ammonites, *Galaad*.....	Tribu de *Gad*..... La Pérée septentrionale, et une partie de la Décapolis et de l'Ammonitis.	*Peræa.*
Basan (royaume de).....	Demi-Tribu de *Manasse*... Gaulonitis, Batanæa.	

N. B. Les tribus des Chanaanites et celles des Israélites ayant long-temps vécu en nomades, les limites de leurs possessions sont très-vagues. *Michaëlis* n'a pas pu achever les recherches commencées par *Reland* et *d'Anville;* personne ne pourra les achever.

Les tribus de *Siméon* et de *Dan* paraissent n'avoir jamais occupé en entier leur héritage : les Philistins les tinrent en respect. La tribu d'*Ascher* fut repoussée de la mer par les Tyriens. Les trois tribus de *Ruben*, de *Gad* et de *Manassé oriental* paraissent n'avoir pas pu soumettre tous les Ammonites et Moabites.

TABLEAU *des Divisions du* DIOCÈSE D'ORIENT, *établies par Constantin-le-Grand et ses successeurs, et en partie par Trajan.*

PROVINCES.	VILLES PRINCIPALES.	DIVISIONS CORRESPONDANTES.
Arabia (1).....	*Bostra*.....	Batania, Auranitis.
Palæstina prima (2)..	*Cæsarea* (ad mare).... * Jérusalem.	Samaria, Judæa propria, Pentapolis *ou* pays des Philistins.
Palæstina secunda...	*Scythopolis*..... (Bethsan).	Galilæa, Gaulonitis, Décapolis.
Palæstina tertia ou *Salutaris*.....	*Petra*.....	Idumæa, Arabia Petræa.
Phœnicia prima.....	*Ptolémaïs*..... * Tyrus.	La côte maritime.
Phœnicia Libanica...	*Héliopolis?*..... * Damascus.	Cœle-Syria *ou* Syrie creuse.
Syria.....	*Antiochia*..... * Apamea.	Seleucis, Pieria, Cassiotis Apamène, etc.
Syria Euphratesia...	*Samosata*..... * Hiérapolis.	Comagena, Cyrrhestica, Chalcitis.
Syria salutaris.....	*Palmyra*.....	Palmyrena, Chalybonitis.
Osroene. Mesopotamia.....	Voyez la Mésopotamie.	
Cilicia prima et *secunda. Cyprus. Isauria*.....	Voyez l'Asie-Mineure.	

(1) Les monnaies trouvées par M. Seetzen à Gérasa, etc., étant du règne des Antonins, il est probable que la division *Arabia* remonte à Trajan ou aux Antonins.

(2) En voyant *Césarée* préférée à Jérusalem pour capitale, on est tenté de croire que ces divisions de la Palestine remontent, sinon à Titus, du moins à Adrien.

TABLEAU *des Divisions du* Royaume de Jérusalem, *dans le XIIe siècle, d'après l'abbé* Guénée.

DIVISIONS FÉODALES.

I. Domaines propres du roi....	*Jérusalem* et son district. *Naplouse*, idem. *Acre*, idem. *Tyr*, idem.
II. Première grande Baronie....	Comté de *Jaffa*. — d'*Ascalon*. Seigneurie de *Rama*. — de *Mirabel*. — d'*Ybelin*.
III. Deuxième grande Baronie...	Principauté de *Galilée*.
IV. Troisième grande Baronie...	Seigneurie de *Sidon*. — de *Césarée*. — de *Bethsan*.
V. Quatrième grande Baronie..	Seigneurie de *Krak* (Petra). — d'*Hébron*. — de *Montréal*.
VI. Comté de *Tripoli*.....	Principauté dépendante, mais distinguée du royaume de Jérusalem.

DIVISIONS ECCLÉSIASTIQUES.

I. Patriarcat de *Jérusalem*.....	Évêché de *Bethléhem*. — de *Lydde*. — d'*Hébron*.
II. Archevêché de *Krak*.....	Évêché du *Mont-Sinaï*.
III. — de *Césarée*.....	Évêché de *Sébaste* (Samaria).
IV. — de *Nazareth*.....	Évêché de *Tibériade*. Prieuré de *Mont-Thabor*.
V. de *Tyr*.....	Évêché de *Béryte*. — de *Sidon*. — de *Panéas*. — de *Ptolémaïs*.

TABLEAU *des grandes Divisions modernes de la Syrie.*

DIVISIONS.	VILLES.	DIVISIONS CORRESPONDANTES.
Pachalik d'*Alep*.....	Alep, Aïntab, Bir-Mambedj, Antakiéh, Scanderoun.....	Comagène, Cyrrhestique, Chalcidique, Séleucie, Antiochène. (de la Haute-Syrie.)
Pachalik de *Tripoli*..	*Taraboulous* (Tripoli), Latakiéh, Djebaïl....	Cassiotis (de la *Haute-Syrie*). Le nord de la Phénicie.
Pachalik de *Saïde* (ou d'*Acre*).	*Saïde*, *Acre*, *Dair-el-Kamar* (dans le pays des Druzes), Saphad.	*Phénicie*. *Cœlé-Syrie*, dans le sens le plus étroit. Galilée.
Pachalik de *Damas*..	Famiéh (Hamah), Tadmor, *Damas*, Jérusalem, Gaza, Bethléhem.....	Apamène et Palmyrène (de la *Haute-Syrie*), Cœlé-Syrie orientale, Palestine, à l'exception de la Galilée.

TABLEAU *des Divisions modernes de l'ancienne Palestine, d'après Busching, Volney, etc.*

I. *El-Kods*.....	Jérusalem *ou* El-Kods, Jéricho, etc., le nord-ouest de la Judée.
II. *El-Khalil*.....	Hébron et le midi de la Judée.
III. *Gazza* ou le Falestin.....	La côte avec Jaffa, Gaza, etc.
IV. *Loudd*.....	Le canton de la ville de Loudd.
V. *Nabolos* ou *Naplouse*.....	La ville de ce nom avec l'ancienne contrée de Samarie.
VI. *Areta*.....	Le mont Carmel, avec une partie de la plaine d'Ezdrelon.
VII. *Saphad*.....	L'ancienne Galilée, nommée aussi *Belâd-el-Bouschra*, c'est-à-dire Pays de l'Évangile.
VIII. *Belâd Schekyf*.....	L'ancienne Trachonitis, avec le *Belâd-Hauran*, l'Auranitis, etc.
IX. *El-Gaur* oriental.....	L'ancienne Pérée. Un canton est nommé *Es-Szalth*.
X. *El-Scharrat*.....	Au sud-est et au sud de la mer Morte, avec *El-Dgebaïl*, l'ancienne Gébalène.

TABLEAU *des Divisions les plus récentes de la Syrie.*

EYALETS OU PACHALIKS.	CHEFS-LIEUX D'EYALETS OU PACHALIKS.	CHEFS-LIEUX DE LIVAKS OU DE SANDJAKS.
ALEP	*Alep*	Aïntab. Scanderoun. Antakiéh. Chogr.
TRIPOLI	*Tripoli*	Latakiéh.
ACRE	*Acre*	Baïrout. Caïffa. Saïde. Tabarieh. Nazareth.
DAMAS	*Damas*	Hamah. Naplous. Gazza. Jérusalem. Tadmor.

POPULATION ET SUPERFICIE DE TOUTE LA TURQUIE D'ASIE.

SUPERFICIE en lieues carrées,	POPULATION absolue,	POPULATION PAR LIEUE CARRÉE,
62,500.	12,000,000.	192.

TABLEAU *des longitudes et des latitudes des principaux lieux de la Turquie d'Asie, d'après les meilleures observations.*

NOMS DES LIEUX.	Latitud. N.			Longit. E. de Paris.			AUTORITÉS.
CÔTES DU PONT-EUXIN.	deg.	min.	sec.	deg.	min.	sec.	
Trébizonde	41	2	0	37	23	30	*Beauchamp.*
Idem	41	2	41	37	16	15	Connaiss. des Temps.
Koniéh	38	30	0	30	25	0	Corr. ast.
Cap Samsoun	41	12	30	34	1	45	*Gaultier.*
Samsoun (ville)	41	20	31	34	1	32	*Idem.*
Ouniéh	.....			34	59	22	*Beauchamp.*
Bouches de l'*Halys*	41	32	52	33	51	30	*Idem.*
Sinope	42	2	16	32	46	57	Connaiss. des Temps.
Idem	42	2	17	32	48	0	*Beauchamp.*
Cap Kerempé	42	5	30	30	46	0	*Idem.*
Inidjéh	42	0	26	31	36	15	*Idem.*
Amasserah	41	46	3	30	1	16	*Idem.*
Erekli	41	17	51	29	7	5	*Idem.*
RESTE DE L'ASIE-MINEURE.							
Ile *Marmara*, pointe orientale	40	37	0	25	5	0	*D. Galiano*, Connaiss. des Temps.
Château des *Dardanelles d'Asie*	40	9	37	23	55	30	*Idem.*
Ténédos, pointe N. E.	39	51	15	23	32	45	*Idem.*
Cap *Baba*	39	30	15	23	31	25	*Idem.*
Brousse	40	7	2	26	38	12	*Seetzen*, Correspondance de Zach.
Akhissar	39	5	10	25	28	0	*Idem.*
Angora	40	2	30	30	43	30	*Joubert.*
Kastemouni	41	18	0	31	19	0	*Idem.*
Boly	40	35	0	28	59	0	Corr. ast.
Smyrne	38	28	55	24	44	45	*D. Galiano.*
Idem	38	28	7	24	53	38	*Triesnecke*, Archiv. de Lichtenstern.
Scio, ville	38	23	27	.....			*Seetzen.*
Chora (île de Samos)	37	42	24	.....			*Idem.*
Rhodes (le port)	36	26	0	25	52	15	*Niebuhr*, Correspondance de Zach.
Idem	36	28	30	.....			*De Chazelles*, Mém. de l'Académie des sciences, 1761.
Idem	37	50	0	.....			*Greaves*, Philosoph. Transact., XV.
Chélidonie (cap de')	36	13	25	28	0	10	*Galiano.*
Koutaïéh	39	25	0	27	32	0	*Niebuhr, Pococke.*
Karahissar (Aphioun)	38	46	0	28	1	20	*Idem.*

NOMS DES LIEUX.	Latitud. N.			Longit. E. de Paris.			AUTORITÉS.
	deg.	min.	sec.	deg.	min.	sec.	
Malatiah	35	11	0	38	34	30	*Schillinger* (douteux).
Merach	35	6	0	37	44	0	*Idem* (id.).
Adana	36	59	0	32	50	30	*Jaubert.*
Tarsous	36	46	30	32	26	30	*Gaultier.*
Alaïe	36	31	20	29	40	20	*Idem.*
Kaisarièh	38	41	25	33	1	35	*Jaubert.*
Aïntab	37	4	30	35	12	30	*Niebuhr.*
Sivas	39	58	0	34	25	0	Corr. ast.
Tocat	40	7	0	34	10	0	*Jaubert.*
Amasièh	40	33	0	33	53	0	Corr. ast.
Ounièh	41	9	50	34	58	55	*Gaultier.*
Gounièh	41	36	0	39	15	25	Auteurs.
Kérasoum	40	57	10	36	3	25	*Idem.*
Irizéh	41	2	25	38	9	55	*Idem.*
Batoum	41	38	40	39	18	40	*Idem.*
Kerkouk	35	29	0	.....			*Niebuhr.*
Van	38	29	30	41	45	40	*Jaubert.*
Bayazid	39	19	30	42	5	45	*Idem.*
Kars	40	20	0	40	23	0	Auteurs.
Ani	41	0	0	59	0	0	*Idem.*
Amadièh	36	25	0	39	40	0	*Idem.*
CHYPRE.							
Cap *Saint-André*	35	36	30	32	11	30	*Galiano.*
Larcana (le château).	34	54	30	31	20	30	*Idem.*
Idem	34	56	54	31	27	30	Voyage inédit. Connaiss. des Temps, 1811, p. 205.
Nicosie	35	13	14	31	6	30	*Idem.*
Limasol	34	12	14	30	36	30	*Idem.*
Baffa (port)	34	46	34	29	58	30	*Idem.*
Cirigna	35	25	0	31	1	30	*Idem.*
PAYS DE L'EUPHRATE.							
Erzeroum	39	58	35	39	15	45	*Beauchamp.*
Diarbekir	37	54	0	37	0	0	*Simon*, calculé par Monnier (1).
Idem	37	55	30	.....			*Niebuhr.*
Idem	.....			37	31	35	*Simon*, calculé par *Triesnecker*, dans Zach, V, 316.
Mardin	37	18	48	.....			*Niebuhr.*
Mossoul	36	20	30	.....			*Idem.*

(1) Comp. *Zach*, Corresp., III, 571, où l'on rétablit l'observation de Simon d'après les *Transact. philosoph.*

NOMS DES LIEUX.	Latitud. N.			Longit. E. de Paris.			AUTORITÉS.
	deg.	min.	sec.	deg.	min.	sec.	
Bagdad	33	19	50	42	4	30	*Beauchamp*, Mémoires académiques.
Idem	33	19	54	.....			*Simon*.
Idem	33	20	4	.....			*Niebuhr*.
Hillah (ou Babylone).	33	34	0	51	53	15	*Beauchamp*, Mémoires académiques.
Idem	.....			42	4	27	*Beauchamp*, calculé par *Triesnecker*, Ephémér., Vindob. 1800, p. 397.
Djézireh	37	22	15	39	51	0	*Jaubert*.
Rakka	36	1	0	36	29	45	Req. Tables.
Bir	36	59	0	35	36	0	*Jaubert*.
Basra ou *Bassorah*	30	30	2	.....			*Niebuhr*.
SYRIE.							
Cap *Canzir*	36	17	50	33	20	0	*D. Galiano*.
Latakiéh	35	32	30	33	24	0	*Idem*.
Tripoli	34	26	26	33	24	5	*Idem*.
Cap *Blanc*	33	11	30	32	47	0	*Idem*.
Alep	36	11	30	34	52	9	*Simon*, calculé par *Monnier* et *Triesnecker*; voy. la Corresp. de Zach.
Idem	36	11	33	.....			*Niebuhr*.
Jaffa	32	3	25	32	25	55	*Gaultier*.
Gaza ou *Gazza*	31	28	0	32	30	0	Auteurs.
Acre	32	54	35	32	46	5	*Gaultier*.
Saïde	33	34	25	33	3	25	*Idem*.
Sour ou *Tyr*	33	17	0	32	54	20	*Idem*.
Damas	33	0	0	34	53	0	Auteurs.
Tadmor ou *Palmyre*	34	25	0	36	40	0	*Idem*.
Hamah	34	55	0	34	42	0	*Idem*.
Jérusalem (couvent de *Terrá Sanctá*)	31	47	46	33	21	10	*Seetzen*.
	31	48	0	33	9	0	*Paultre*, Carte de Syrie.

LIVRE CENT VINGT-SIXIÈME.

Suite de la Description de l'Asie. — Arabie, avec les golfes Arabique et Persique.

« Intermédiaire entre l'Afrique et le reste de l'Asie, la péninsule arabique borde, au sud-est, une partie de l'océan Indien, et du côté opposé elle toucherait à la Méditerranée sans l'interposition de la Syrie; au nord-est ses limites variables suivent assez souvent l'Euphrate. Le golfe qui à l'est la sépare de la Perse, prend le nom de ce dernier pays; mais l'Arabie donne elle-même le sien au golfe occidental, au-delà duquel nous trouvons l'Égypte et l'Abyssinie.

« Cette position rend l'Arabie en quelque sorte le centre de l'ancien continent. Tantôt elle a offert une route et un entrepôt au commerce qui lie les peuples; tantôt elle a vu naître dans son sein les révolutions qui bouleversent le monde. Mais la nuit de l'antiquité enveloppe tout ce qui regarde la parenté des Arabes avec les Assyriens et les Phéniciens, parenté indiquée par le langage; il en est de même des conquêtes des rois nommés *Tobba*, et de la puissance des *Homérites* ou princes du pays d'Himiar. Les écrits de Moïse et de Job nous retracent la touchante image de cette civilisation patriarcale dont les mœurs des Arabes portent encore l'empreinte ineffaçable. Alexandre-le-Grand, selon quelques uns, voulait placer en Arabie, ou du moins sur les confins de ce pays, le siége de son vaste empire; la flotte de Néarque se préparait déjà à faire le tour de l'Arabie, lorsque la mort du conquérant interrompit ces grands desseins. Sous les Pto-

lémées et sous les Romains, l'Égypte recevait par la mer Rouge, et des mains des Arabes, quantité de marchandises précieuses que l'on croyait d'abord originaires de l'Arabie-Heureuse. On apprit, il est vrai, que les meilleurs aromates, l'ivoire et les vases murrhins venaient de l'Inde, de la Carmanie et de la Sérique; mais rien ne put effacer la brillante idée qu'on s'était formée de l'Arabie. Un général d'Auguste fit une tentative pour pénétrer au pays des riches Sabéens. Les déserts défendirent l'Arabie, divisée alors, comme aujourd'hui, en plusieurs petits États qui florissaient par le commerce (1).

« Les villes des Arabes, leurs temples, leurs palais s'embellissaient des métaux précieux que les Romains et les Perses donnaient en échange des aromates, du baume de la Mekke, de l'encens, des pierres précieuses et des vases murrhins, tandis que les Arabes n'achetaient aucune denrée étrangère. L'art de la navigation était bien peu avancé; les richesses de l'Inde, et peut-être de l'Afrique orientale, étaient apportées sur de misérables pirogues; le trajet et le retour exigeaient cinq ans; et ce ne fut que dans le premier siècle de notre ère vulgaire que l'on apprit à connaître les moussons, et à traverser la haute mer. Voilà, ce nous semble, à quoi se réduit l'ancienne civilisation des Arabes, objet des rêveries de quelques auteurs modernes. Il paraît toutefois que des colonies arabes se répandirent de bonne heure dans l'Afrique et dans l'Inde.

« Le commerce entretenait encore en Arabie une grande opulence, lorsque, dans le VIIe siècle de l'ère chrétienne, *Mahomet* y fit une révolution politique et religieuse. L'Arabie, premier siége d'une secte fanatique et conquérante, devint bientôt la maîtresse de la plus belle partie de l'ancien continent. Le croissant victorieux s'élevait dans la

(1) Voyez notre Vol. Ier, p. 253-260.

froide Tatarie et dans la brûlante Éthiopie; il dominait depuis l'Espagne jusqu'aux îles Moluques, peut-être même jusque dans l'archipel des Carolines; son empire dépassait au midi et Mozambique et Madagascar.

« La nation arabe a évité le sort ordinaire des peuples conquérans; elle jouit encore de son ancienne indépendance; mais elle n'a plus d'*Avicenne*, ni d'*Aboul Faradj*, ni d'*Edrisi;* mais elle est rétrogradée vers ce bas degré de civilisation d'où l'ardent et vaste génie de Mahomet l'avait tirée en la réunissant dans un seul État. Divisée aujourd'hui entre plusieurs souverains, faible, vexée par une foule de petits tyrans, elle n'offre plus aux regards de l'univers ces magnifiques cours de califes, où le génie et le savoir trouvaient de si généreux protecteurs, où les Européens demi-sauvages allaient chercher les règles des beaux-arts et les modèles du luxe.

« Le premier objet à considérer dans la description de l'Arabie, c'est la nature des deux golfes qui la baignent. Une simple continuation du bassin de l'Euphrate forme le *golfe Persique;* tandis que le *golfe Arabique* occupe à lui seul un enfoncement dans lequel ne s'écoule aucun fleuve. Ainsi ce golfe présente aux amateurs d'hypothèses l'aspect d'un ancien détroit qui aurait uni la Méditerranée à l'océan Indien, mais qui aurait été comblé à son extrémité septentrionale. Strabon l'a justement comparé à un grand fleuve. Ses eaux, qui paraissent avoir été autrefois plus élevées que celles de la Méditerranée, sont aujourd'hui plus basses que celles de cette mer. Il a 550 lieues de longueur sur 50 à 60 de largeur. L'un et l'autre golfe, remplis de récifs, de bas-fonds et d'îlots, n'offrent à la navigation que peu d'espace libre et sûr. La mousson du nord-est, qui règne du 15 octobre au 15 avril, facilite l'entrée du golfe Arabique, qui est impossible avec la mousson contraire. Ces vents périodiques font considérablement augmenter ou diminuer

la force des marées ; de sorte qu'on peut quelquefois passer à pied sec l'extrémité du bras d'eau qui sépare Suez de l'Arabie (1).

« Dans le golfe Persique, les vents de nord-ouest, quelquefois interrompus par des tempêtes de sud-ouest, règnent depuis octobre jusqu'en juillet (2). Les vents de sud-est, qui soufflent le reste du temps, sont favorables aux vaisseaux qui entrent dans le golfe ; ils apportent une humidité excessive. Les marées et le niveau moyen du golfe varient beaucoup selon les vents (3). Sa longueur est d'environ 200 lieues et sa largeur de 23. Les rivages et les parois de l'un et l'autre golfe se composent principalement de rochers calcaires coquilliers ; cependant le golfe Persique offre des rochers basaltiques ou du moins formés de roches d'origine volcanique. Les fonds sont tapissés de coraux verdâtres ; par un temps calme, on croirait voir s'étendre sous les eaux des forêts verdoyantes et de fraîches prairies ; spectacle qui contraste agréablement avec la triste monotonie d'un rivage de sables arides (4). Ce corail est inférieur à celui de la Méditerranée (5). De beaux *fucus* avaient attiré l'admiration des anciens (6).

« C'est de ces plantes marines que le golfe Arabique a reçu le nom hébraïque de *Bahr-Souph*, c'est-à-dire mer des Algues. Celui de *mer Rouge*, que les Grecs donnaient à toutes les mers qui baignent l'Arabie, paraît venir du nom propre *Edom* ou *Idumée*, qui signifie aussi rouge.

« Les grandes plaines qui bordent les deux golfes paraissent avoir été couvertes d'eau à une époque peu an-

(1) *Niebuhr*, Description de l'Arabie, II, 303 *sqq.*, édit. de Paris.
(2) *D'Après de Mannevillette*, Neptune oriental, instructions, p. 24.
(3) *Kazwyny*, Antholog. arab. de Wahl., p. 192. *Arrian.*, Peripl. maris eryth. (Genève, 1577), p. 14, 73, 74. — (4) *Forskal*, Descrip. anim., p. 132. — (5) *Plin.*, XXXII, 2. — (6) *Artemid.* ap. Strab. *Diodor.*, III. *Plin.*, XIII, 25.

cienne; mais la plaine dite de *Tehama* longe seulement le golfe Arabique du côté oriental, tandis que la plaine de la Chaldée et de la Mésopotamie se trouve au nord du golfe Persique, et dans la même direction que ce golfe. Nulle part, dit un ancien, les atterrissemens des rivières ne sont plus sensibles qu'aux embouchures de l'Euphrate (1). Le détroit d'*Ormus* est moins étroit et moins encombré d'îles que celui qui porte justement le nom de *Bal-al-Mandeb*, c'est-à-dire « Porte de malheur » ou « Détroit des Naufrages. » Nous indiquerons ailleurs les îles de ces mers ; mais il faut remarquer ici que dans le golfe Persique il jaillit en plusieurs endroits, et particulièrement près l'île Bahrein, des sources d'eau douce au milieu des flots salés (2), et que le golfe Arabique renferme dans l'île *Djebel Tar* un volcan dont l'activité semble être réduite à une émission fréquente de fumée et quelquefois de flammes, et que c'est dans les parages de cette île que se trouvent les célèbres pêcheries de perles.

« La principale chaîne de montagnes d'Arabie paraît suivre la mer Rouge à une distance de 10 à 30 lieues. Elle s'élève davantage en se prolongeant au sud, et il paraît très-certain qu'elle se continue le long de l'océan Indien jusque dans l'Oman. Il est probable que cette chaîne renferme des sommets très-élevés. Les pèlerins, en allant de Damas à la Mekke, aperçoivent à deux journées de distance le mont *Schahâk*, qui s'élève comme une tour du milieu de la plaine (3). L'intérieur de l'Arabie est probablement un plateau qui paraît s'incliner vers le golfe Persique; de vastes déserts en occupent une grande partie; mais ces déserts sont séparés par de petites oasis montagneuses, qui semblent former une série continue depuis le sud-est de la Palestine jusque vers l'Oman.

(1) *Plin.*, VI, 27. — (2) *Ives*, Voyages, I, 369. *Niebuhr*, II, 189.
(3) *Seetzen*, Correspondance de Zach, XVIII, 389.

« Tous les cours d'eau de l'Arabie partagent plus ou moins la nature des torrens. Leur nom commun en arabe est *ouadi*. La sécheresse du sol de l'Arabie est presque devenue un lieu commun; mais un géographe turc nous apprend que le Nedjed, le plateau intérieur de l'Arabie, renferme quelques lacs (1). Strabon, témoin oculaire, parle aussi des lacs formés par des rivières.

« L'Arabie partage le climat de l'Afrique septentrionale. Les montagnes de l'Yémen éprouvent des pluies régulières depuis le milieu de juin jusqu'à la fin de septembre; mais même alors le ciel se couvre rarement vingt-quatre heures de suite; pendant le reste de l'année, à peine aperçoit-on un nuage. A Maskat, et dans les montagnes d'Oman, la saison pluvieuse commence au milieu de novembre, et continue jusqu'à la mi-février. Dans les plaines, il se passe quelquefois une année entière et quelquefois davantage sans qu'il pleuve. En juillet et en août, le thermomètre monte, à Moka, à 98 degrés, tandis qu'à Sana, dans les montagnes, il ne s'élève que jusqu'à 85 degrés, échelle de Fahrenheit. Il gèle quelquefois à Sana, quoique rarement (2). Edrisi nomme des montagnes où il gèle même en été. »

Sur le bord de la mer la rosée est abondante en toutes saisons. Les pluies sont périodiques sur la côte occidentale; sur la côte méridionale elles commencent en février et finissent en avril; sur la côte orientale elles durent depuis la mi-novembre jusqu'à la mi-février; dans les plaines du nord elles ont lieu régulièrement en décembre et en janvier. Pendant la saison des chaleurs, celles-ci seraient insupportables si elles n'étaient tempérées par la brise venant de la mer. En général le climat de l'Arabie est sain; et si cette contrée renferme peu de vieillards, il faut l'attribuer

(1) *Hadgi-Khalfah*, Djéhan Numa, p. 1298. Tard. M.
(2) *Niebuhr*, t. I, p. 5 *sqq*. *Cloupet*, Annales des Voyages, X, 179.

à la vie misérable des habitans, et à la mauvaise qualité de l'eau, causes qui produisent aussi la lèpre et plusieurs autres maladies endémiques. L'inoculation est généralement répandue chez les Arabes.

« C'est dans le désert entre Bassorah, Bagdad, Hâleb et la Mekke, que l'on redoute le plus le vent mortel qu'on nomme *sam*, *samoum*, *samiel* ou *sameli*, suivant les différentes prononciations des Arabes. Il n'est à craindre que dans le temps des plus grandes chaleurs de l'été. Comme les Arabes du désert respirent ordinairement un air pur, quelques uns d'entre eux ont, dit-on, l'odorat assez fin pour reconnaître le *samoum* à l'odeur du soufre. On assure qu'un autre indice de ce vent est que l'air, du point d'où il vient, paraît rougeâtre. Quand les Arabes en sentent l'approche, ils se couchent à terre. Ils disent que la nature enseigne aux animaux à tenir la tête baissée dans cette circonstance. Des hommes téméraires, qui ont osé braver ce souffle brûlant, ont été subitement suffoqués; le terrible gonflement de leurs cadavres a fait croire aux Arabes que ce vent funeste portait avec lui un poison subtil. »

Dans l'hiver, surtout dans la région occidentale, le vent du sud-ouest est insupportable : il fait gercer la peau; il s'oppose à la transpiration, et, pour s'en garantir, il faut faire usage de vêtemens de laine; tandis que sur les côtes du golfe Persique le vent du sud-est est si humide qu'avec une chaleur très-modérée il provoque une abondante transpiration. Le vent du nord-ouest, bien que sec et brûlant, est moins dangereux; cependant, lorsqu'il souffle à l'improviste et violemment, ses effets ressemblent à ceux du *samoum :* il est capable d'étouffer les hommes et les animaux. Enfin, sur la côte de l'Yémen, le vent du sud-est qui règne pendant 8 mois est si violent qu'il rend impossible la communication des vaisseaux avec les ports.

Malgré les montagnes qu'elle renferme, il n'existe pas

sur le globe de contrée plus dépourvue d'eau que l'Arabie. On n'y trouve pas un seul lac, pas un cours d'eau qui mérite le titre de fleuve. Le *Meïdam* et le *Chab*, qui se jettent dans l'océan Indien, ont reçu improprement cette dénomination : ils n'ont que 30 à 40 lieues de longueur. L'*Aftan*, ou la rivière de Lahsa, qui tient un rang important sur nos cartes parce qu'elle a dans certaines saisons jusqu'à 100 lieues de cours pour aller se jeter dans le golfe Persique, n'est qu'un grand torrent qui se dessèche pendant l'été. Les autres rivières sont l'Abbacy, le Kebyr, le Séhan et le Zebyd, tributaires de la mer Rouge, le Masora ou Couriat, et le Prim, qui coulent dans l'océan Indien. La principale cause de l'absence de grands cours d'eau dans la presqu'île doit être attribuée à ce qu'aucune chaîne de montagnes n'y conserve sous un ciel brûlant assez de neiges pour les alimenter.

Une partie des prétendues montagnes de l'intérieur de cette presqu'île ne sont que des collines de sable amoncelé par les vents et que les ouragans déplacent. Les bords de la mer offrent généralement un sol formé d'argile et de sable qui devient très-productif lorsqu'il est suffisamment arrosé. A côté de ces régions fertiles on trouve souvent d'immenses espaces couverts de sable stérile. Près de Médine on voit d'anciennes traces de volcans, attestées par les laves poreuses qui couvrent le sol ; les auteurs arabes font mention de plusieurs volcans en activité qui existent sur le plateau central, et nous croyons qu'on peut en porter le nombre à trois au moins.

Les arides déserts de l'Arabie ont repoussé l'audace des naturalistes ; cependant J. Burckhardt y a recueilli quelques renseignemens sur l'histoire naturelle en 1814, et M. Rüppell, de Francfort, a exploré l'Arabie-Pétrée en 1817. De nombreuses oasis montagneuses ombragées de palmiers et de dattiers pourraient mériter d'être visitées. Les plaines

sablonneuses produisent les mêmes plantes que celles de l'Afrique septentrionale. La plupart appartiennent aux espèces salines et grasses, telles que le mésembryanthème, l'aloès, l'euphorbe, la stapélie et la soude. Elles servent à étancher la soif du chameau et à récréer la vue du voyageur dans les marches pénibles des caravanes.

« Les côtes de la mer présentent un aspect plus riche et plus varié. De nombreux ruisseaux qui descendent des montagnes entretiennent le long de leurs bords une verdure agréable. Les plantes nées dans les sables qui couvrent le voisinage de la mer participent de la nature de celles des déserts. Mais les bords des rivières, les vallées, les plaines jouissent d'une fertilité qui contraste avec l'aridité des montagnes. Beaucoup de plantes de l'Inde et de la Perse, que leur beauté ou leur utilité a rendues célèbres, y ont de tout temps été indigènes. Tels sont le tamarinier, le cotonnier (1), le bananier ou figuier de l'Inde, la canne à sucre (2), une espèce de muscadier (3), le bétel, toutes sortes de melons et de courges. L'Arabie-Heureuse s'enorgueillit surtout de deux arbres précieux : l'un est le cafeyer (4), l'autre le baumier (5). Ce dernier produit le baume de la Mekke, la plus odorante et la plus chère de toutes les gommes-résines. Les plantations du café s'élèvent en terrasses sur le penchant occidental des grandes montagnes qui traversent l'Yémen. On trouve beaucoup de café dans les provinces d'*Hachid-el-Bekil*, de *Kataba* et de *Jafa;* mais il paraît que le climat des cantons d'*Oudden*, de *Kousma* et de *Djebi* lui est plus favorable; on en tire le meilleur et en abondance. On dit que les Arabes ont défendu, sous des peines très-sévères, d'exporter cet arbre,

(1) *Plin.*, XIX, 1. Comp. XII, 10. — (2) *Strab.*, XVI, 535, 539 (ed. Atreb.). *Plin.*, XII, 8. — (3) *Abi Abdallah Ibn Bathouté*, voyageur arabe. *MS.* de la Biblioth. de Gotha (*Seetzen*). — (4) *Coffæa arabica*. L. — (5) *Amyris opobalsamum*. L.

et que les Hollandais, les Français et les Anglais ont cependant trouvé moyen de le faire passer dans leurs colonies; mais le café de l'Yémen conserve toujours sa supériorité. Les Arabes assurent qu'ils ont tiré l'arbre à café de l'Abyssinie; peut-être les Abyssins en ont-ils les premiers découvert l'utilité et les moyens de culture.

« Anciennement l'Arabie n'était pas moins célèbre par l'encens que par l'or; mais tout l'encens que les pays septentrionaux tiraient de l'Arabie-Heureuse n'était pas de cette province. Actuellement on ne cultive que sur la côte sud-est d'Arabie, dans les environs de *Reschein*, *Dafar*, *Merbat*, *Hasek*, et surtout dans la province de *Chahr*, l'espèce seule d'encens nommée *libân* ou *olibân* par les Arabes, et cette espèce est très-mauvaise. Le sol des montagnes où croît l'encens est argileux et nitreux. Les Arabes tirent beaucoup de sortes d'encens de l'Abyssinie, de *Siam*, de *Sumatra*, de *Java*. On en exporte de grandes quantités en Turquie; et la moindre des trois espèces de benjoin que vendent les marchands est réputée meilleure que l'olibân d'Arabie (1).

« Quelques bocages couvrent les montagnes de l'Arabie; mais il ne paraît pas qu'on y trouve de forêts proprement dites. Dans la classe des palmiers, l'Arabie possède le dattier, le cocotier et le grand palmier à éventail. On distingue, parmi ses autres arbres naturels ou cultivés, le figuier, l'oranger, le sycomore, le plantain ou bananier, l'amandier, l'abricotier, l'arbre à chapelet, l'acacia du Nil, la sensitive et d'autres mimoses. On tire parti du cognassier et de la vigne (2). Parmi les arbustes et les plantes, il faut remarquer le ricin, le séné, tous deux d'usage en médecine, l'amaranthe globuleuse, le lis blanc et le grand *pancratium*, tous distingués par leur odeur et leur parfum;

(1) *Niebuhr*, I, 202. — (2) *La Roque*, Voyage d'Arabie, 268.

l'aloès, moins bon que celui de Socotora, le styrax et le sésame qui remplace l'olivier (1). » Le buisson appelé tarfa, qui produit la manne, ne se trouve en abondance, selon M. Rüppell, que dans quelques vallées, particulièrement à Ouadi-Firan. La plupart des vallées produisent de gros acacias.

« Le froment, le blé de Turquie, le *doura*, couvrent les campagnes de l'Yémen et de quelques autres contrées fertiles. Les chevaux y sont nourris avec de l'orge, et les ânes avec des fèves. On y cultive aussi l'indigo, l'*ouars*, plante qui teint en jaune, et que l'on exporte en grande quantité de Moka dans l'Oman, et le *foua*, employé pour teindre en rouge. La charrue est simple; on se sert de pioches au lieu de bêches. Les soins principaux de l'agriculture y consistent à amener dans les terres ensemencées l'eau des ruisseaux, des puits ou des mares. A la moisson on arrache les épis avec leurs racines, le fourrage se coupe avec la faucille (2).

« Le chameau à une bosse a justement été appelé un navire vivant sans lequel l'Arabe ne saurait traverser les mers de sable dont sa patrie est couverte. Pline et Aristote ont très-exactement décrit les deux seules espèces distinctes de ce genre que l'on ait encore découvertes jusqu'à ce jour : l'une qui est la plus répandue dans l'Arabie, l'Égypte et toute la moitié septentrionale de l'Afrique, n'a qu'une bosse sur le dos; ils l'ont nommée *chameau d'Arabie;* l'autre, qui se trouve en Perse, dans la Russie méridionale, et dans la Boukharie ou l'ancienne Bactriane, a été appelée *chameau de la Bactriane.* Mais parmi les variétés de l'espèce d'Arabie on a distingué celle qui était la plus propre à porter des fardeaux, d'avec celle qui était propre à la course. Diodore, Strabon et Isidore ont nommé les variétés qu'on

(1) *Strab.*, loc. cit. — (2) *Niebuhr*, I, 213 *sqq.*

employait à ce dernier usage *camelos dromas*, ou chameaux coureurs; de ce dernier substantif, qui ne servait que d'épithète, les Européens ont fait le nom de *dromadaire*, dénomination qu'ils ont mal à propos étendue à toute l'espèce du chameau d'Arabie, ou à celui qui n'a qu'une bosse. Les noms arabes de *hadgin* et de *raguahil* paraissent s'appliquer à deux races distinctes de chameaux arabes destinés, les premiers au portage, les seconds à la course; celui de *becht* ou *bacht* dénote le chameau bactrien (1). Il est démontré que le chameau arabe peut produire des métis avec le chameau bactrien, mais il n'est pas certain que cette race mixte soit féconde. »

Burckhardt nous donne quelques renseignemens peu connus sur le chameau du désert de Syrie ou de la partie septentrionale de l'Arabie (2). Selon lui, cette race est plus petite que celle de l'Anatolie et du Kourdistan; elle supporte mieux la chaleur et la soif, mais elle est très-sensible au froid. Les Arabes ne se servent pas du chameau à deux bosses: aussi en trouve-t-on très-peu dans l'Arabie. Selon son âge le chameau reçoit des Arabes un nom différent : à 1 an on le nomme *honar;* à 2 ans *méfroud* ou *mikhlal;* à 3 ans *hhudj;* une chamelle de 4 ans *reba'a;* un mâle du même âge *djéd'a*. Cet animal vit jusqu'à 40 ans. En Arabie on n'estime pas la couleur brune chez les chameaux; on préfère le rougeâtre ou le gris-clair. Tous ceux des Bédouins sont marqués sur l'épaule gauche avec un fer rouge, afin de pouvoir être reconnus. Chaque tribu a sa marque particulière. Les chameaux du désert sont sujets à plusieurs maladies.

Les bœufs d'Arabie ont en général une ou deux bosses sur le dos comme ceux de Syrie : ils appartiennent à l'espèce

(1) *Bochart*, Hierozoïcon, lib. II, cap. IV. — (2) *J. Burckhardt:* Voyages en Arabie, trad. de l'anglais par M. Eyriès, tom. III. — Paris, 1834.

appelée *zébu*. Dans le Nedjed occidental le beurre remplace l'huile (1). On a peu de renseignemens particuliers sur la race des moutons; on a dit qu'ils traînaient leur queue épaisse sur une petite charrette (2); mais c'est une erreur : Burckhardt dément ce fait. Il dit positivement que leur queue n'est pas grosse, et qu'ils ont les oreilles plus longues que celles de la race anglaise ordinaire. Il paraît que leur laine est grossière, et leur chair peu délicate.

« On trouve la chèvre des rochers dans les montagnes de l'Arabie-Pétrée. Les autres animaux sont le chacal, l'hyène, des singes, le gerboah ou gerbo, espèce du genre *gerboise*, des antilopes, des bœufs sauvages, des loups, des renards, des sangliers, enfin la grande et la petite panthère.

« On rend presque une sorte de culte à un oiseau de l'espèce de la grive, qui chaque année vient de la Perse orientale, et qui détruit les sauterelles, fléau de toutes les cultures. Une espèce de sauterelles est regardée comme un mets délicat (3). La perdrix peuple les plaines, la poule-pintade les bois, et le faisan les montagnes. La stupide autruche abandonne quelquefois ses œufs dans les déserts. »

Ce dernier fait mérite cependant quelque explication. On a supposé que la chaleur du soleil suffisait pour faire éclore les œufs d'autruche; mais Burckhardt a acquis la preuve que cette opinion est erronée, et que du moins dans la saison pluvieuse l'autruche couve ses œufs, et que ses petits éclosent au printemps avant que le soleil ait acquis une force considérable. Cet oiseau, dit-il, s'appareille au milieu de l'hiver; la femelle place son nid au pied d'une colline isolée, et pond 12 à 21 œufs, qu'elle dépose en cercle les uns à côté des autres, à moitié enterrés dans le sable, afin de les préserver de la pluie; elle a même soin

(1) *Strab.*, XVI, 537. — (2) *Barthema*, Navig. II, cap. v-ix. *Herodot.*, III, 115. — (3) *Bochart*, Hierozoïcon, p. II, lib. IV, cap. vi. *Forskal*, Descript. anim., p. 81.

de creuser tout autour une tranchée par laquelle l'eau s'écoule. A 10 ou 12 pieds de ce cercle elle place 2 ou 3 œufs qu'elle ne couve pas, et qu'elle réserve pour la nourriture de ses petits lorsqu'ils viendront à éclore. Le mâle et la femelle couvent alternativement, de manière que l'un des deux fait le guet sur le sommet de la colline. Quand les Arabes aperçoivent un de ces oiseaux dans cette position, ils en concluent qu'il y a des œufs dans le voisinage, et le nid est bientôt découvert. A l'approche de l'homme l'autruche s'enfuit; alors l'Arabe creuse près des œufs un trou, dans lequel il place son fusil chargé et dirigé du côté des œufs, après avoir attaché au ressort une mèche allumée. Il se retire; le soir les oiseaux reviennent, et, n'apercevant plus d'ennemis, se placent ordinairement tous deux sur leurs œufs; le fusil part, et le lendemain matin l'Arabe retrouve l'un des oiseaux, et quelquefois tous les deux abattus sur le coup (1).

« Le poisson abonde sur toutes les côtes; celle du sud-est nourrit la pinne-marine avec son *byssus* éclatant (2), et d'immenses quantités de tortues de mer, ressource des tribus entières. Les tortues de terre sont en grande abondance en Arabie; c'est la nourriture des chrétiens les jours d'abstinence. On y a remarqué un petit serpent tacheté de blanc et très-venimeux; on le nomme *baétan;* sa morsure passe pour causer une mort soudaine. Le grand lézard *guaril* égale, dit-on, en force, le crocodile (3).

« N'oublions pas le cheval, la gloire de l'Arabie; il y en a de deux classes: les *kadishi* ou espèce commune, et les *kochlani* ou chevaux nobles, qu'on prétend issus des haras de Salomon, et dont on conserve la généalogie depuis

(1) *J. Burckhardt:* Notes on the Bedouins, etc. Nouvelles Annales des Voyages et des Sciences géographiques, ann. 1831. Tom. IV.

(2) *Ptolem.*, Geog., VI, cap. VII.

(3) *Kazwyny* et *Abdallatif*, dans *Bochart*, pars I, lib. IV, cap. III.

2000 ans. On a le plus grand soin d'en tenir la race pure. Ils supportent les plus grandes fatigues, passent des jours entiers sans manger, et se jettent sur l'ennemi avec impétuosité. Les meilleurs sont élevés par les Bédouins dans les déserts du nord. »

Ceux-ci, selon Burckhardt, distinguent jusqu'à cinq races de chevaux nobles, qui descendent, disent-ils, des cinq jumens de prédilection du prophète, et ces cinq races se subdivisent en une infinité de ramifications, en sorte que les noms des différentes races du désert sont innombrables. Les Arabes tiennent leurs chevaux en plein air toute l'année; jamais ils ne les étrillent ni ne les frottent : ils ont seulement soin de les faire marcher doucement toutes les fois qu'ils reviennent d'une course. Ils ne les marquent jamais; les empreintes que portent leurs chevaux sont celles d'un fer rouge appliqué sur la peau de ces animaux, pour les guérir de certaines maladies.

« L'Arabie possède aussi une excellente race d'ânes qui se vendent à grand prix, et dont les qualités approchent de celles des mules. Dans l'Yémen, les soldats font, avec ces ânes (1), leurs patrouilles et tout le service qui n'est pas de parade. Ils servent aussi aux pèlerins musulmans pour la longue et pénible route de la Mekke. Niebuhr évalue le chemin que font en voyage les ânes arabes, dans une demi-heure, à 1750 pas doubles de ceux de l'homme; les grands chameaux arabes n'en font que 775, et les petits tout au plus 500. Le trot du chameau est très-incommode.

« Selon Niebuhr, ce pays n'a ni mines d'or, ni mines d'argent; seulement on trouve une petite quantité de ce dernier métal mêlé au plomb que l'on tire de la province d'Oman. Le district de Saade, dans la partie septentrionale

(1) *Grandpré*, Voyage au Bengale. Comp. *Bochart*, Hieroz., pars I, lib. II, cap. XIII.

de l'Yémen, a des mines de fer, mais il y est cassant. L'Yémen fournit des onyx; l'agate, appelée pierre de Moka, vient de Surate, et l'on tire les plus belles cornalines du golfe de Cambaye (1). Le même voyageur ne croit pas que l'Arabie produise aucunes pierres précieuses, celles qu'on y trouvait y avaient été importées de l'Inde. Mais les témoignages positifs et unanimes des anciens ne permettent pas de douter de l'ancienne richesse des mines d'Arabie (2); et comment un pays aussi vaste n'en offrirait-il pas? C'est dans les montagnes de l'Yémen qu'on exploitait les mines d'or, les unes cachées dans les entrailles des rochers, les autres déposées par rognons dans les terres meubles. On exploite encore du sel-gemme près de Lohéia et en beaucoup d'autres endroits. La ville de *Gerra*, sur le golfe Persique, était construite en sel-gemme. Les anciens désignent probablement le succin sous le nom de *pierre aromatique* (3); l'*émeraude boiteuse* de Juba pourrait être la diallage (4). On place encore parmi les pierres fines d'Arabie le béryl et la topaze. Niebuhr a observé dans l'Yémen des colonnes de basalte à cinq pans, de l'albâtre bleu, de la sélénite, et différentes sortes de carbonates calcaires.

« Nous allons examiner l'Arabie province par province. Les anciens la divisent en trois parties inégales : l'*Arabie-Pétrée*, petite province située entre l'Égypte et la Palestine, au nord de la mer Rouge. L'*Arabie-Déserte* s'étendait vers l'Euphrate et vers le centre. Tout le reste formait l'*Arabie-Heureuse*. Selon Niebuhr, les divisions de ce pays sont absolument différentes de celles des anciens. Le centre de l'Arabie est occupé par une vaste province, ou plutôt

(1) *Niebuhr*, Description de l'Arabie, I, 197. — (2) Voyez les citations dans notre Volume Ier, p. 175, notes 7, 8, et p. 176, notes 1, 2, 3, 4, 5. (Il faut y ajouter *Job*, ch. XXVIII, v. 45. *Abulfeda*, Arabia, edit. Gagn., p. 45. *Teiphasch*, excerpta de gemmis, etc., edit. *Rau.*, p. 96-102.) — (3) Aromatites. *Plin.*, XXXVII, 10. — (4) *Smaragdus cholos*. *Juba*, ap. *Plin.*, XXXVII, 5.

par une série de déserts, appelés *Nedjed*, *Nedjid* ou *Nedjd*. L'*Hedjaz* est sur la mer Rouge; c'est là que se trouvent la Mekke et Médine; l'*Yémen* est au sud, vers le détroit de Bab-el-Mandeb; l'*Hadramaout* s'étend sur les rivages de l'océan Indien; l'*Oman* se trouve au sud de l'entrée du golfe Persique; et le *Lahsa* ou *Hadjar*, que d'Anville appelle *Hejer*, et que l'on nomme aussi *Hesse*, occupe le bord septentrional du même golfe. »

« La presqu'île formée par les golfes d'Aïlah et de Suez, ou le *désert du mont Sinaï*, attire les voyageurs par son ancienne célébrité; car les villes d'*Aïlah*, sur un bras du golfe Arabique, d'*Herac* ou *Karac*, au sud de la mer Morte, ainsi que le port de *Tor*, ne présentent rien d'intéressant. »

Aïlah, l'antique *Ælana*, est le port d'où Salomon faisait partir ses flottes pour Ophir. C'est aujourd'hui le rendez-vous des pèlerins qui se rendent à Médine et à la Mekke; les Turcs y ont construit une petite citadelle. Karac est un fort situé au sommet d'une colline, et auquel on monte par un escalier taillé dans le roc. Tor ou *Tour* n'est plus qu'un village depuis que son port est fermé par un banc de corail; cependant les navires s'y arrêtent pendant les gros temps et pour y prendre de l'eau, qui passe pour la meilleure de la côte.

« Le mont *Sinaï*, masse imposante de roches granitiques, au pied duquel est le couvent grec de *Sainte-Catherine*, s'élève au-dessus d'une chaîne de montagnes que les Arabes appellent *Djebel-Mousa*, et dont on ne peut faire le tour qu'au moyen de plusieurs journées de marche. Cette chaîne est en partie composée de grès. On y trouve plusieurs vallées fertiles, dans lesquelles sont des jardins plantés de vignes, de poiriers, de dattiers et d'autres excellens fruits, que l'on transporte au Caire, et qu'on y vend très-cher. Mais, en général, la péninsule entre les deux golfes d'Aï-

lah et de Suez présente aux voyageurs le spectacle d'une effrayante stérilité. La rose de Jéricho, la coloquinte, l'apocyn, aiment ce sol aride. Divers arbres buissonneux y viennent aussi; tels sont l'*acacia gummifera* ou l'épine d'Egypte, qui fournit la gomme arabique, substance qui au besoin peut servir de nourriture (1), le tamarinier, qui, dans les mois de juin et de juillet, laisse transpirer un suc doux et aromatique, nommé encore *elmann*, et qui est la manne de Moïse (2); enfin, le *ban* ou *balanus myrepsica*, dont les fruits donnent une huile recherchée (3). Le câprier, le laurier-rose, le cotonnier, et divers autres arbustes, forment çà et là une touffe de verdure au milieu des rochers noirâtres de granite, de jaspe, de syénite, et des plaines couvertes de sables, de pierres à fusil et de cailloux roulés. Les Arabes peu nombreux qui errent dans ce désert paraissent vivre d'abstinence. Il y a pourtant beaucoup de gazelles et d'autres sortes de gibier. Les côtes de cette presqu'île sont bordées de récifs de corail, et couvertes de pétrifications sans nombre. »

Le Sinaï offre, vers la moitié de sa hauteur, deux cimes séparées par une petite plaine : la plus haute est celle de *Sainte-Catherine*, qui passe pour être élevée de 8400 pieds au-dessus de la mer Rouge. Le couvent qui lui donne son nom, et qui est situé sur sa pente, est à 5400 pieds de hauteur. Il date du siècle de Justinien; c'est le siége d'un archevêché dont le titulaire fait sa résidence au Caire. Il est entouré de fortes murailles; les personnes qui le visitent y sont introduites au moyen d'un grand panier attaché à une corde : la porte ne s'ouvre que pour recevoir un nouvel archevêque. Il renferme 26 moines et frères lais, Grecs

(1) *Hasselquist*, Voyage de Palestine, p. 570 (en allem.). — (2) *Seetzen*, dans *Zach*, Correspond. XVII, 151. — (3) *P. Belon*, Observations sur diverses singularités, p. 126.

schismatiques, qui emploient une partie de leur temps à distiller de l'eau-de-vie, et une partie du reste à consommer la plupart des produits de leur distillation. Un voyageur connu, M. de Rienzi, a vu une inscription tracée par un ingénieur français, envoyé par Napoléon au mont Sinaï et au golfe de Bar-el-Akabah, et qui rappelle la mémorable conquête de l'Egypte par l'armée française. On monte de ce couvent au sommet de la montagne par des degrés taillés dans le roc.

« La tradition a consacré les monts Sinaï et Horeb aux yeux des chrétiens, des juifs et des musulmans; ces derniers, à leur retour de Médine, honorent, par le sacrifice de quelques agneaux, le lieu où Dieu daigna se montrer à Moïse dans tout l'appareil de sa puissance. Le *Djebel-el-Mokateb* est un grand rocher situé sur la route du Sinaï à Suez, et couvert d'inscriptions hiéroglyphiques qui ont été le sujet de beaucoup de discussions entre les savans. En s'y rendant, Niebuhr vit des catacombes remplies de magnifiques pierres sépulcrales, avec de très-beaux hiéroglyphes, monumens qui prouvent l'ancienne existence de villes populeuses et florissantes. »

M. Rüppell a signalé dans le nord de l'Arabie, ou l'*Arabie-Pétrée*, cinq races d'hommes : les *Arabes*, les *Djebellies*, les *Hatteries*, les *Chrétiens* et les *Tehmis*. Les premiers sont originaires de l'Hedjaz et du Nedjed, et vivent de leurs troupeaux : leur tribu la plus nombreuse est celle des *Misènes*, qui parcourent les pâturages situés entre *Akabah*, *Cheroum* et le mont de Sainte-Marguerite; elle compte 450 hommes en état de porter les armes; une autre, celle des *Soëlhe*, habite Ouadi-Firan, et s'étend jusqu'au village de Tor. Les Djebellies descendent, suivant l'opinion des moines de Sainte-Catherine, des esclaves que l'empereur Justinien fit venir du Pont-Euxin et de la Haute-Egypte, et dont il fit présent à ce couvent. Etablis d'abord comme

serfs aux environs du mont Sinaï, ils ont fini par être émancipés, en embrassant l'islamisme. Mais ils ont continué à travailler pour les moines qui leur paient un salaire. Les Arabes ne les estiment pas plus que les Hatteries, qui descendent des soldats maugrebins que le sultan Sélim mit en garnison au château de Tor. Les chrétiens se réduisent aux moines du couvent de Sainte-Catherine et à neuf familles domiciliées à Tor. Ils vendent des vivres aux pèlerins qui se rendent à Djeddah; chaque père de famille a parmi les Arabes un patron qui lui garantit sa propriété, moyennant l'obligation de donner chaque année une pièce de toile et d'accorder l'hospitalité à l'Arabe. Les Tehmis paraissent être venus de l'Yémen, à en juger par leur physionomie. Les Arabes, comme les anciens Israélites, exagèrent par vanité la force de leur tribu; mais M. Rüppell n'estime qu'à 6 ou 7000 âmes la population de toute la péninsule du mont Sinaï, et même il croit cette estimation au-dessus de la vérité, à en juger par la stérilité du sol. Cette population ne vit que de lait caillé, de dattes sèches et de pain non levé. Depuis que l'Arabie est devenue une province du pacha d'Egypte, chaque cheik est soldé par le gouvernement.

Dans la partie septentrionale de l'Arabie-Pétrée les ruines imposantes d'une cité antique, de cette magnifique *Petra* qui fut la capitale de la troisième Palestine, de ce pays habité par les Edomites, les Amalécites et les Moabites, réunis depuis sous le nom de Nabathéens, méritent de fixer l'attention. Entrons avec le seul voyageur qui ait décrit cette brillante cité oubliée depuis tant de siècles (1), dans l'agréable vallée appelée *Ouadi-Garandel;* nous trouverons sur un rocher à droite du côté d'Ouadi-Araba les ruines d'un édifice dont il est difficile de déterminer la

(1) Voyage dans l'Arabie-Pétrée, par *Léon de Laborde* et *Linant*, publié par *L. de Laborde*. In-fol. — Paris, 1830.

destination. Mais, ainsi que le fait observer M. L. de Laborde, tout porte à croire qu'elles appartiennent à quelque fort qui défendit l'entrée du territoire de *Petra*, accessible par cette vallée, en même temps qu'il protégeait l'établissement que les communications du commerce avaient fondé près de la source et des palmiers que l'on voit à l'entrée de la vallée. Les rapports de distance coïncident ici avec le Gypsaria de Ptolémée et le Gypsaria des Tables de Peutinger, à 48 milles d'Aïlah. On traverse pendant quelques heures une contrée désolée; enfin, après avoir suivi un chemin difficile parce qu'il s'élève sur les bords d'un ravin qui s'encaisse et se creuse un lit au pied d'un rocher coupé à pic, après avoir suivi l'*Ouadi Pabouchèbe*, dont le lit est délicieusement ombragé de grands lauriers-roses, on approche de la ville célèbre.

« Nous tournons, dit M. L. de Laborde, autour d'un « pic surmonté d'un arbre isolé. La vue est immense de ce « point, la solitude, affreuse; c'est une mer et ses vagues « pétrifiées; c'est plus que cela, c'est un chaos. En conti- « nuant le sentier, nous apercevons devant nous le mont « Hor, surmonté du tombeau du prophète (Aaron), an- « tique tradition conservée par un peuple si vieux, qu'il « n'a plus que des impressions d'enfance ou des souvenirs « de tant de siècles. Quelques excavations grossières et en « ruines arrêtent le voyageur qui s'y intéresse, ne sachant « ce que lui cache le rideau de rocher qui s'étend devant « lui : enfin, le sentier le conduit au haut d'un autre ravin, « et ses yeux découvrent à leur horizon le plus singulier « spectacle, le plus magnifique tableau que la nature, dans « sa création grandiose, les hommes dans leur ambition « vaniteuse, aient légué à la curiosité des générations qui « devaient suivre. A Palmyre, la nature annule les efforts « des hommes par son immensité, par son horizon sans « fin, sur lequel se perdent quelques centaines de colonnes;

« ici elle semble au contraire s'être plue à encadrer de sa « grandeur des constructions qui luttent non sans avan- « tage avec elle, à mettre en harmonie la force et la « bizarrerie de sa structure avec le grandiose et les con- « ceptions variées de ces monumens des hommes. On « hésite un moment auquel des deux l'on accordera son « admiration, à la première qui fixe l'attention par une « ceinture de rochers grands et majestueux de formes et « de couleur; aux seconds qui n'ont pas craint de mettre « en regard de cette forte création le produit de leur « génie. »

Petra est située dans un bassin entouré de tous côtés par des rochers et des montagnes qui se perdent dans le désert. Ces rochers sont percés de milliers de tombeaux tous plus ou moins riches de sculpture, et dont quelques uns sont d'un grandiose qui étonne. Au fond de la vallée (Ouadi-Mousa) s'élève une colonne isolée, reste d'une ancienne basilique; puis se présente, à la suite d'une longue avenue de tombeaux, un temple, le seul qui soit resté debout à Petra; on remarque encore deux arcs de triomphe, dont un qui traverse le défilé qui conduit à la ville; plus loin, un théâtre, puis un tombeau gigantesque appelé *El Deir*, sculpté en relief sur le front de la montagne et présentant, comme dans le style de la renaissance, un fronton triangulaire coupé au milieu par une sorte de tour ornée de colonnes comme les autres parties du monument; enfin un autre appelé *Khasné Pharaon* par les Arabes, c'est-à-dire *Trésor de Pharaon*. Sa façade, taillée dans le roc, est une des plus élégantes que l'on puisse imaginer. La conservation en est admirable : ses colonnes, ses frontons, ses chapiteaux corinthiens et ses bas-reliefs ont conservé tout leur fini primitif. L'urne qui le couronne renferme, suivant les Arabes, toutes les richesses de Pharaon. L'architecture de toutes ces construc-

tions n'est ni d'origine grecque, ni d'origine latine; elle rappelle plutôt, comme à Baalbec et à Palmyre, le style hindou.

La côte orientale du golfe Arabique est formée de roches granitiques. On y remarque les villages de *Mohilah* et de *Magnah*. Entre ces deux villages les Bédouins font paître leurs troupeaux dans de petites vallées creusées au milieu du granite. Aux environs, les *Houadats* se font redouter par leur brigandage. Le château de Mohilah renferme une garnison de 40 soldats égyptiens. Le village de Magnah est habité par des Arabes qui se font des maisons en blocs de granite recouverts de nattes. On dit que dans les montagnes il existe une tribu presque sauvage qui se couvre de peaux d'animaux et vit de viande et de lait. Elle parle une langue particulière, et l'on vante la beauté de ses femmes.

S'il nous était permis de nous acheminer avec la grande caravane des pèlerins, nous chercherions la ville de *Maan* ou *Maanan*, située sur la frontière de l'Arabie, au sud-est de la mer Morte. Les habitans ne vivent que du profit qu'ils retirent en logeant les pèlerins de la Mekke. La ville est divisée en deux quartiers, situés chacun sur une colline, et qui sont presque constamment en guerre l'un contre l'autre.

Dans des oasis fertiles, au milieu de l'*Hedjaz*, contrée un peu moins déserte que les environs du mont Sinaï, nous trouverons *Tebouk* ou *Tabihat*, puis *Hadjar*, dont les habitans se sont creusé des habitations dans le roc, et plusieurs autres villes peu importantes.

Nous laisserons à droite la côte où se trouvent peut-être les restes de *Madian* ou *Midian*, appelée aussi *Madajïn*, de *Haoura*, et de quelques autres endroits; mais nous visiterons à gauche *Médine*. Cette ville, qui porte en arabe le nom de *Medinet-el-Nabi*, c'est-à-dire *ville du Prophète*, passe pour être l'antique *Iatrippa*, dans laquelle se réfugia

Mahomet pour échapper aux poursuites de ses ennemis. C'est de cette époque, appelée la fuite ou l'*hégire*, que les Arabes comptent le commencement de l'ère mahométane. Cependant M. Jomard a fait remarquer que la latitude de Iatrippa n'est pas la même que celle de Médine, et que ce qui a fait croire que celle-ci occupe l'emplacement de l'autre, c'est qu'elle porte chez les auteurs arabes le nom d'*Iatrib;* mais que la similitude de noms prouve seulement ici que deux villes différentes ont été appelées de même, ou bien que Iatrippa, située plus au nord, a cédé son nom à Iatrib, qui est moins ancienne (1). Médine est située dans une vallée arrosée par le ruisseau appelé les Sources bleues (*Aioun-Zarkéh*). Elle est précédée d'un faubourg; une muraille et un fort la défendent, et la font considérer comme la principale place de l'Hedjaz. On y entre par trois belles portes. Sa population n'est que de 7 à 8000 habitans, qui rançonnent les pèlerins et ne vivent que de la dépense que font ceux-ci. C'est une des villes les mieux bâties de l'Orient: ses maisons sont en pierres, et quelques unes de ses principales rues sont pavées; mais depuis qu'elle a été au pouvoir des Wahabys, elle n'a pas repris sa première splendeur, et beaucoup de maisons tombent en ruines. Les deux principales rues sont celle qui mène de la porte du Caire à la grande mosquée, et celle qui va de la mosquée à la porte de Syrie. Ce sont les seules qui renferment des boutiques. Sous ce rapport Médine ne ressemble pas à la Mekke, qui est pour ainsi dire un marché continuel: la grande mosquée est le seul édifice public. Les faubourgs occupent une plus grande étendue que la ville même; ils en sont séparés par un espace vide, étroit au sud, qui s'élargit à l'ouest devant la porte du Caire, où il forme une vaste place pu-

(1) *Jomard*, Notice géographique, à la suite de l'Histoire de l'Égypte sous le gouvernement de Mohammed-Ali, par M. *F. Mengin*. Tom. II.

blique appelée *Monakh*, nom qui indique que les caravanes y font halte. L'une des deux mosquées du Monakh, nommée *Mesdjed-Ali*, remonte, dit-on, au temps du cousin du prophète. Médine et ses faubourgs sont approvisionnés d'eau par un beau canal souterrain, qui commence au village de Koba, à trois quarts de lieue au sud. En outre les faubourgs sont arrosés par un torrent considérable que l'on traverse sur un beau pont en pierre dans le quartier del Ambariéh.

Médine possède deux ou trois mosquées et trente *medressehs* ou écoles. C'est dans cette ville que mourut Mahomet, et la mosquée fondée par celui-ci est vénérée presque à l'égal de celle de la Mekke, parce qu'elle renferme son tombeau. Les pèlerins ne sont pas obligés de visiter ce tombeau, qui est de la plus grande simplicité. Le temple de Médine, appelé *El-Haram*, comme celui de la Mekke, est un des plus anciens que possède l'islamisme. On le nomme plus généralement *Mesdjed en Nebi;* il est soutenu, suivant l'Arabe Samboudi, par 296 colonnes ornées de pierres précieuses et d'inscriptions en lettres d'or. Sa longueur est de 165 pas, et sa largeur de 130. Il est plus petit que celui de la Mekke; mais du reste il est bâti sur un plan semblable. C'est une grande cour carrée entourée de tous côtés par des galeries couvertes et ayant au centre un petit édifice. Les colonnes qui forment ces galeries offrent la plus grande irrégularité : elles n'ont même pas toutes les mêmes dimensions; il n'y en a pas deux semblables. Elles n'ont pas de socle, et leurs fûts posent immédiatement à terre. Ces colonnes sont en pierre et revêtues de peintures grossières représentant des fleurs et des arabesques. C'est près de l'angle du sud-est de la mosquée que se trouve le tombeau de Mahomet. Ce n'est point en Orient qu'a pris naissance le conte répandu autrefois en Europe, que le cercueil du législateur arabe est suspendu en l'air. Il est renfermé dans un

édifice carré construit en pierres noires et soutenu par deux colonnes : ceux de ses deux disciples et successeurs l'accompagnent; mais celui de Mahomet, le plus grand des trois, est placé le premier, celui d'Abou-Bekr le second, et celui d'Omar le troisième. Ils sont couverts d'étoffes précieuses, et en forme de catafalque, comme celui d'Abraham dans la grande mosquée de la Mekke. Les historiens arabes prétendent que le cercueil qui renferme les cendres de Mahomet est revêtu d'argent. Autour de son tombeau règne une grille en fer, du plus beau travail, imitant le filigrane, et entrelacée d'inscriptions en cuivre, que les Arabes prétendent être de l'or; l'enceinte formée par cette grille présente un espace irrégulier d'environ 20 pas carrés; on y entre par quatre portes, dont trois sont toujours fermées. Le Hedjira, lieu qui comprend et les tombeaux et le trésor de la mosquée, trésor qui était considérable avant le pillage qu'en firent les Wahabys, est surmonté d'une belle coupole qui s'élève au-dessus de toutes celles de la galerie, et que l'on aperçoit d'une grande distance; cette coupole est couverte en plomb, et surmontée d'un globe et d'un croissant dorés, d'une grande dimension.

Suivant la tradition musulmane, lorsque la trompette du jugement dernier sonnera, Aïsa (Jésus-Christ) descendra sur la terre, annoncera le dernier jour, puis mourra et sera enterré auprès de Mahomet; à la résurrection générale, tous deux se lèveront et monteront au ciel, et Aïsa recevra de Dieu l'ordre de séparer les bons des méchans.

Les pèlerins qui visitent Médine viennent presque tous de la Syrie; les autres mahométans se contentent d'y envoyer de riches présens, en sollicitant des prières. Telles sont les particularités que l'on possède sur cette ville, qui chez les sectateurs de Mahomet porte 95 noms différens, dont l'un des moins mérités est celui de *Cité resplendissante* (*Medineh-Mounevéré*).

Parmi les lieux que les pèlerins visitent aux environs de Médine, nous citerons, d'après Burckhardt, le *mont Ohod*, où se trouve le tombeau de Hamzé, oncle de Mahomet; le village de Koba, entouré de vergers et de jardins qui approvisionnent Médine de citrons, d'oranges, de grenades, de bananes, de pêches, d'abricots, de raisins et de figues; une jolie mosquée, entourée d'une quarantaine de maisons, s'élève au milieu des arbres fruitiers.

Les Médinaouis ou habitans de Médine sont pour la plupart des étrangers établis dans cette ville : il ne se passe pas d'année que plusieurs pèlerins ne s'y établissent. Ils portent tous le costume des Turcs. Les faubourgs sont peuplés de Bédouins. Médine est peut-être la seule ville de l'Orient d'où les chiens soient exclus : tous les ans les gens de la police chassent ceux qui auraient pu s'y introduire.

Médine est gouvernée par un commandant militaire, ayant le titre d'aga; l'autorité ecclésiastique et administrative est confiée à l'*aga el haram*, qui a à son service environ 80 soldats; le plus important personnage qui vient ensuite est le kahdi; enfin le sadat ou chef des chérifs y jouit d'une grande considération.

Yambo-el-Bakr est le port de Médine. Les grandes frégates peuvent y mouiller, bien que l'entrée en soit difficile à cause des récifs de corail qui l'obstruent. La ville, qui renferme 5 à 6000 âmes, est bâtie sur la côte septentrionale d'une baie profonde; elle a deux murailles, dont l'une entoure le quartier central, et l'autre l'extérieur (1). La plupart des maisons n'ont qu'un rez-de-chaussée; ses seuls édifices publics sont trois ou quatre mosquées, la maison du gouverneur et quelques khans à demi-ruinés. Yambo répond parfaitement, pour la position astronomique, au *Iambia-vicus* de Ptolémée. Les riches Yambouis ont des maisons

(1) *Rüppell :* Voyage dans la Nubie, le Kourdofan et l'Arabie-Pétrée, — 1829.

de plaisance dans une fertile vallée appelée *Yambo-el-Nakel*, *Kara-Yambo* ou *Yambo-el-Berr*, située à 6 ou 7 lieues, au milieu des montagnes. Elle est longue de 12 lieues, et renferme une douzaine de hameaux.

La route de Médine à la Mekke traverse la vallée d'*El-Ssafra*, près du village de ce nom, où s'arrêtent les caravanes. Ce village est peuplé de Bédouins de la tribu de Beni Salem; la vallée est étroite et arrosée par un ruisseau qui la fertilise. Elle est célèbre dans tout l'Hedjaz par ses dattiers et par l'abondance des fruits qu'ils produisent. C'est dans les montagnes voisines, et principalement dans celles appelées *Djebel Sobh* que croît l'arbre qui fournit le baume de la Mekke; les Arabes le nomment *beschem;* il s'élève à la hauteur de 10 à 15 pieds, et donne deux sortes de résine : l'une blanche et l'autre un peu jaunâtre. Il y a deux manières de reconnaître si cette substance est pure : la première est d'y tremper le doigt et de le mettre au feu; si le baume brûle sans faire du mal ou sans laisser une marque sur le doigt, il est bon; la seconde consiste à en laisser tomber une goutte dans un vase plein d'eau ; s'il se coagule et se précipite au fond, il est pur.

« On regarde comme sacré tout le terrain de la ville de *la Mekke*. Cette ancienne capitale de l'Arabie porte chez les mahométans un nombre si considérable de noms qu'on a pu en faire un petit recueil en un volume; elle était connue des Grecs sous le nom de *Macoraba*. La terminaison de ce nom exprime sa grandeur, qui néanmoins, dans ses temps les plus florissans, n'a point égalé le quart de Paris. Le sol n'est qu'un rocher stérile; l'eau même du puits sacré de Zemzem est amère et saumâtre (1). Les pâturages sont éloignés de la ville; les fruits y sont apportés des jardins de Tayef, situé dans un canton montagneux, où il gèle

(1) *Aboulfeda*, edit. Gagn., p. 29. *Bakoui*, Notices et Extraits, II, 417. *Barthema*, ap. *Ramus.*, Navig., I, 151. *Niebuhr*.

quelquefois même en été (1). Le courage des *Koréischites*, qui régnèrent à la Mekke, les rendit célèbres parmi les Arabes; mais leur sol se refusait aux travaux de l'agriculture. Leur position, en revanche, était favorable aux entreprises commerciales par le port de *Gedda* ou *Djeddah*, qui n'était distant que de 40 milles. Ils pouvaient entretenir une correspondance aisée avec l'Abyssinie. Les trésors de l'Afrique étaient transportés à travers la péninsule jusqu'à el Katif, dans la province de Hadjar. Embarqués sur des radeaux avec les perles du golfe Persique, ils arrivaient à l'embouchure de l'Euphrate. La Mekke est placée à une distance à peu près égale d'environ trente jours de marche de l'Yémen, à droite, et de la Syrie à gauche. Les caravanes d'Arabie faisaient leur station d'hiver dans le premier de ces pays, et celles d'été dans l'autre. Le plaisir de les voir arriver consolait les navigateurs de l'Inde de l'ennuyeuse et pénible route de la mer Rouge. Les chameaux des Koréischites se chargeaient d'une précieuse cargaison de parfums dans les marches de Sana et de Mérab, ou dans les ports d'Oman et d'Aden. On se procurait des provisions de blé et d'objets manufacturés dans les foires de Bostra et de Damas (2).

« Mais le commerce a changé de route, et la Mekke, dont la population n'était que de 18,000 âmes, lorsqu'Aly-Bey la visita, et qui paraît avoir aujourd'hui plus de 30,000 habitans (3), ne subsiste plus que par l'affluence des pèlerins qui viennent offrir un hommage de vénération à la sainte *kaaba*, temple principal des mahométans. On y re-

(1) *Aboulfeda*, Gagn., p. 43. *Edrisi*, clim. II, p. 5.

(2) *Massoudi*, ap. *Schultius*, Historia Ioctanid., p. 181.

(3) *J. Burckhardt* estime la population de la Mekke à 25 ou 30,000 âmes, en y comprenant les faubourgs; à quoi il faut ajouter, dit-il, 3 à 4000 Abyssins et esclaves noirs. Mais la ville pourrait loger une population trois fois plus considérable. J. H.

marque plusieurs quartiers abandonnés ou en ruines, depuis qu'elle fut prise par les *Wahabys* en 1804. »

Dans les géographies ordinaires on vante la magnificence du temple de la Mekke, de ses cent portes et de son dôme doré; voyons ce qu'en dit Burckhardt qui, s'étant fait passer chez les Arabes pour un véritable musulman, a pu l'examiner dans le plus grand détail. La grande mosquée de la Mekke, appelée la Maison de Dieu (*Beithou'illah*), ou *El Haram*, n'est remarquable que parce qu'elle renferme la *kaaba*. Elle est ornée en dehors de sept minarets inégalement distribués. On entre dans une cour longue de 250 pas et large de 200, entourée à l'est de quatre rangs de colonnes et de trois sur les autres côtés; ces colonnes sont unies par des arcades en ogives, d'où pendent des lampes, dont quelques unes sont allumées le soir et toutes pendant la nuit du ramadhan. Au-dessus de cette colonnade s'élèvent de petites coupoles dont on porte le nombre à 152. Les colonnes ont 20 pieds de hauteur : les unes sont en marbre blanc, les autres en granite ou en porphyre, et la plupart sont en pierre. Les auteurs arabes ne sont pas d'accord sur la quantité de ces colonnes; les uns disent qu'il y en a 589, les autres 553; mais ces évaluations sont antérieures à l'année 1626 de notre ère, époque de la destruction d'une partie de cette mosquée par un torrent qui se forma pendant un terrible orage. Parmi les 450 à 500 colonnes de galeries qui ornent l'enceinte de la mosquée, Burckhardt dit qu'il n'en a pas vu deux dont les bases et les chapiteaux fussent exactement semblables; quelques unes portent des inscriptions arabes ou Koufiques. En dedans du grand mur qui renferme les galeries, on lit les noms de Mahomet, Abou-Bekr, Omar, Othman et Aly; celui d'ALLAH, en grandes lettres, se lit en plusieurs endroits. En dehors au-dessus des portes les noms de ceux qui les ont construites sont écrits en caractères *solouth*. On entre dans la mosquée

par 17 portes distribuées irrégulièrement autour de son enceinte.

C'est à peu près au milieu de la cour que s'élève la kaaba, ou la maison sainte; elle est à 115 pas de la colonnade du nord et à 88 de celle du sud. Sept galeries assez larges pour que 4 ou 5 personnes y marchent de front conduisent des galeries à la kaaba. Celle-ci est placée sur une base haute de 2 pieds et présentant une pente fortement inclinée. Son toit plat, la régularité de ses faces, lui donnent l'aspect d'un cube parfait. L'unique porte par laquelle on y entre est située du côté du nord : elle est entièrement revêtue d'argent, ornée de quelques dorures, et fut apportée de Constantinople en 1633.

L'édifice doit son nom à sa forme carrée; il n'a que 27 pieds de largeur sur 34 de hauteur, et est entièrement couvert d'une grande tenture en soie noire sur laquelle est brodée en or la profession de foi des musulmans : *Il n'y a pas d'autre Dieu que Dieu, et Mahomet est son prophète.* L'usage de couvrir la kaaba existait avant Mahomet chez les Arabes idolâtres (1). Cette étoffe, qui n'est assujettie que par quelques cordes, ce qui n'empêche pas le vent de la faire doucement ondoyer, donne au monument un aspect singulier et imposant. Ce voile est renouvelé tous les ans. A l'angle nord-est de la kaaba, et près de la porte, est enchâssée la célèbre *pierre noire* à 4 ou 5 pieds au-dessus du sol de la cour. Elle est d'une forme ovale, irrégulière, et d'un diamètre d'environ 7 pouces; mais elle était jadis plus grande : sa surface a été polie et même usée par les baisers et les attouchemens de plusieurs millions de pèlerins. Sa surface ondulée, qui annonce être la réunion d'une douzaine de petites pierres d'inégale grandeur, liées par un ciment, son apparence qui est celle

(1) *Max. Tyr.*, *Suid.*, etc., ap. *Asseman.*, Biblioth. orient., p. 534.

d'une sorte de lave, sembleraient indiquer que c'est une pierre tombée du ciel. Elle passe pour avoir été apportée par l'ange Gabriel et pour avoir servi de siége à Abraham pendant la construction de la kaaba. A l'angle sud-est de l'édifice on voit une autre pierre placée à peu près à la même hauteur que la pierre noire, mais elle est blanche et du même calcaire que celui qui sert à la Mekke pour les constructions; elle est longue d'un pied et demi et large de deux pouces, et placée perpendiculairement dans le mur; les pèlerins se contentent de la toucher de la main droite.

Sur le côté septentrional de la kaaba, tout près de la porte et contre le mur, il y a une fosse appelée *El Maajen*, revêtue en marbre et assez grande pour que trois personnes s'y asseyent. On regarde comme très-méritoire d'y faire sa prière, parce qu'elle passe pour être celle dans laquelle Abraham et son fils Ismaël gâchaient le mortier dont ils se servirent pour bâtir la kaaba.

Sur le côté occidental, à deux pieds au-dessous du sommet, est le fameux *mizab* ou la gouttière par laquelle coule l'eau de pluie qui tombe du toit. Elle a 4 pieds de long sur 6 pouces de large, et passe pour être en or massif. Au-dessous du mizab, autour de la kaaba, le pavé consiste en une jolie mosaïque en pierres colorées; au centre se trouvent deux grandes dalles de beau vert antique, sous lesquelles les musulmans prétendent qu'Ismaël et sa mère Agar sont enterrés. Les pèlerins vont y faire une prière et s'y prosterner deux fois. Le reste du pavé autour de la kaaba est en marbre; il est entouré d'une balustrade en bronze doré, à laquelle sont suspendues sept lampes que l'on allume après le coucher du soleil. Le terrain sablonneux de la cour et une partie du pavé extérieur de la kaaba sont couverts pendant la prière de tapis longs de 60 à 80 pieds sur 4 de largeur (1).

(1) *J. Burckhardt :* Voyage en Arabie.

Vis-à-vis les quatre côtés de la kaaba s'élèvent quatre petits édifices où les imans des quatre rits musulmans se placent et dirigent la prière de leur communauté. Sous plusieurs parties de la colonnade de la cour de la mosquée se tiennent des écoles publiques pour les enfans. L'intérieur ne consiste qu'en une seule pièce qui ne reçoit la lumière que par la porte, et dont le toit est supporté par deux colonnes. Le plafond et les parois, jusqu'à la hauteur de 5 pieds au-dessus du plancher, sont garnis de tentures en soie rouge, richement ornées de broderies en argent, représentant des fleurs et des inscriptions. Au-dessous des tentures les murs et le plancher sont revêtus de dalles en marbre de différentes couleurs. Un grand nombre de lampes d'or, ou peut-être dorées, sont suspendues entre les colonnes.

« Avant Mahomet il y avait sur l'emplacement qu'occupe la kaaba un temple célèbre (1), rendez-vous religieux de toutes les tribus d'Arabie, qui, après avoir fait sept fois le tour de l'édifice sacré, baisaient avec respect la pierre noire (2). Des sacrifices de moutons et de chameaux étaient adressés aux 360 images placées dans le temple, et que Mahomet détruisit. Etaient-ce les génies des jours de l'année? et le dieu *Hobal*, placé sur le sommet du temple, n'était-ce pas le soleil? »

La porte de la kaaba ne s'ouvre que trois fois par an : une fois pour les hommes, une autre pour les femmes, et la troisième pour la nettoyer. Les pèlerins en font sept fois le tour en récitant des prières et en la baisant chaque fois. Les quatre premiers tours doivent être faits d'un pas accéléré, à l'imitation du prophète, qui, pour démentir ses ennemis qui faisaient courir le bruit qu'il était dangereusement ma-

(1) *Diod.*, I, 3. — (2) *Pococke*, Specimen histor., p. 311. *Reland*, de relig. Mohamed., p. 88 *sqq*. *Mill*. Dissert. de Mohamedismo, p. 18 *sqq*.

lade, se mit à courir quatre fois autour de la kaaba. Dans une partie de la grande mosquée se trouve le *puits de Zemzem*, dont l'eau laiteuse est bue par les pèlerins et employée aux ablutions. Cette eau est regardée comme un remède infaillible pour toutes les maladies. Le chef des gardiens du puits est un des premiers ulémas de la Mekke. Il paraît que cette ville doit son antique origine à cette source. Les pèlerins vont aussi prier, au centre de la ville, sur la colline de *Ssafa;* puis à 600 pas de là au *Merouah*, plate-forme en pierre, élevée de 6 à 8 pieds, à laquelle on monte par de larges degrés; et hors de la ville, aux sources qui alimentent le puits de Zemzem; enfin à une lieue et demie de la Mekke, à la montagne de l'*Omrah*, où Mahomet allait fréquemment faire sa prière du soir.

La Mekke porte chez les Arabes les titres les plus pompeux : les plus ordinaires sont *Om el Kara* (la mère des villes), *el Moscherefé* (la noble), et *Balad el Emïn* (la patrie des fidèles). Elle est située dans une vallée étroite et sablonneuse, dirigée du nord au sud, et fermée par des collines de 200 à 500 pieds de hauteur. La ville est ouverte de toutes parts et n'est défendue que par une forteresse d'une construction grossière, dans laquelle réside le chérif, et placée sur une colline appelée *Djebel-La'la*. Les rues sont généralement régulières et sablées, et les maisons bâties en pierre. En un mot, elle peut passer pour une jolie ville. La seule place publique qu'elle renferme est la vaste cour de la grande mosquée. Elle n'est ombragée par aucune plantation; mais à l'époque des pèlerinages elle est animée par l'affluence des étrangers et par une multitude de boutiques. Les murs extérieurs de la grande mosquée sont ceux des maisons et des autres bâtimens qui l'entourent de tous côtés. Le plus remarquable de ces bâtimens est le Mekham ou la maison de justice, bel édifice solidement construit, avec de hautes arcades dans l'intérieur. On fait

voir dans la ville le *Mouled-el-Nebi*, lieu de naissance du prophète, dans le quartier qui porte le même nom; c'est une rotonde dont le sol est à 25 pieds au-dessous du niveau de la rue; on y montre aux fidèles un petit enfoncement dans le pavé : c'est là, dit-on, qu'était assise la mère de Mahomet quand elle le mit au monde. La maison appelée *Mouled-Sittna-Fatmé* est vénérée comme le lieu où naquit Fatmé, fille de Mahomet : on y montre une petite chambre dans laquelle l'ange Gabriel apportait à celui-ci les feuilles du Coran. Dans le grand cimetière du quartier appelé Ma'ala se trouve le *Kaber-Sittna-Khadidjé*, ou le tombeau de Khadidjé, la femme du prophète. Avec ses faubourgs, la ville occupe une longueur de 3 à 4000 pas. Les rues sont remplies de mendians, surtout à l'époque du pèlerinage ou *hadj*, car il n'y a que les pèlerins qui fassent l'aumône; la plupart des habitans s'en abstiennent. Malgré la sainteté du lieu, la Mekke renferme un grand nombre de femmes publiques : elles habitent le quartier appelé *Scha'b-A'amer;* elles sont assujetties à un impôt particulier, comme dans beaucoup d'autres villes mahométanes, mais elles sont plus modestes que celles d'Égypte, et ne se montrent jamais sans voiles dans les rues; il y a parmi ces femmes beaucoup d'esclaves abyssines, dont on prétend que les anciens maîtres partagent les profits. Le célèbre baume de la Mekke, objet de son principal commerce, y est apporté de l'intérieur de l'Arabie. On l'extrait de la plante appelée par Linnée *amyris balsamifera*. Sa graine est employée par les Mekkaouis à faire avorter leurs esclaves.

Le nombre de pèlerins ou *Hadji* qui vont chaque année à la Mekke est très-considérable; mais il le serait encore plus si tous les mahométans riches et bien portans regardaient comme un devoir de s'y rendre. Il en est beaucoup parmi ceux-ci qui, pour un salaire bien moins coûteux que le voyage, y envoient à leur place quelque pauvre qui ne

craint point la fatigue : ce métier d'ailleurs est assez lucratif. La plupart des mahométans contractent avec un de ces pèlerins de profession un marché par lequel celui-ci s'engage à faire le pèlerinage après la mort du riche. Il arrive aussi très-fréquemment que les héritiers d'un homme opulent, s'ils sont dévots, envoient à la Mekke en son nom un de ces pèlerins, qui au retour reçoit son salaire sur l'attestation de quelque iman qu'il a rempli toutes les formalités voulues. Les pèlerinages de la Mekke forment six ou sept caravanes : celle de Damas ou de Syrie, la plus importante, conduite par un pacha à trois queues, celui de Damas même; celle d'Égypte commandée par un bey qui, pendant tout le temps qu'il remplit ses fonctions, reçoit le titre d'*Émir-Hadji;* celle des Arabes de Barbarie, qui se joint à celle de Damas à quelques journées de marche de la Mekke; la quatrième, celle de Perse, vient de Bagdad, sous la conduite d'un chef nommé par le pacha de cette ville; la cinquième vient du Lahsa et du Nedjed; enfin il en vient une du pays d'Oman, et une autre de l'Yémen; sans compter une foule de pèlerins qui partent de l'Inde, de Java, de Sumatra, et même de la Nubie et de la côte méridionale de l'Afrique. La caravane de Damas est de 4 à 5000 personnes.

Autant la durée du pèlerinage offre un spectacle animé et imposant, autant sa fin présente un aspect lugubre et pénible. Aux fatigues supportées pendant un long voyage succèdent les tristes conséquences de la mauvaise nourriture et des logemens insalubres que l'on est obligé de prendre dans une ville comme la Mekke, qui à cette époque surtout offre peu de ressources pour un accroissement de population de 60 à 70,000 âmes : ces causes, et quelquefois le manque absolu de vivres, remplissent la mosquée de cadavres et de mourans qui s'y font apporter afin d'être guéris par la vue de la kaaba.

Parmi les lieux que l'on visite hors de la ville, nous citerons le *Djebel Abou Koubeïs*, l'une des plus hautes montagnes qui environnent la Mekke, et celle qui, selon les Arabes, fut une des premières créées sur la terre.

On peut, à l'exemple de Burckhardt, dire que tous les habitans de la Mekke sont des étrangers ou des fils d'étrangers, à l'exception de quelques Bédouins ou de leurs descendans qui se sont établis dans cette ville, ou d'un petit nombre d'anciens Arabes appelés Schérifs ou descendans de Mahomet. A chaque pèlerinage, quelques uns de ceux qui en font partie s'y établissent. Cependant cette population mélangée a adopté les mêmes mœurs et le même costume. Les indigènes seuls se distinguent par une marque particulière que les parens font aux enfans 40 jours après leur naissance, et qui consiste en trois longues entailles au bas de chaque joue, et en deux autres sur la tempe droite : cicatrices qui ne s'effacent jamais. En hiver, les hommes de la haute classe portent un *béniche* ou manteau de dessus en drap, et un *jubbé* ou manteau de dessous de la même étoffe; une robe de soie attachée avec une ceinture de cachemire, un turban de mousseline blanche et des pantoufles jaunes complètent le reste de la parure. En été, un *béniche* de soie remplace celui de drap. Les femmes portent des robes de soie des Indes, de très-grands pantalons bleus rayés et brodés en argent; elles mettent par-dessus ces vêtemens une ample robe appelée *habra*, en soie noire, ou un *mellayeh*, également en soie, mais rayé de bleu et de blanc; leur visage est caché par un *bourko* blanc ou bleu pâle, et leur tête, coiffée d'une espèce de turban, est couverte du mellayeh.

Chez les riches Mekkaouis, c'est une honte de vendre une esclave concubine. Si elle devient mère et que le maître n'ait pas plus de trois femmes légitimes, il l'épouse, sinon elle reste toute sa vie dans la maison. Il y a des Mekkaouis qui ont plusieurs douzaines de concubines.

Depuis la conquête de l'Arabie par Mohamed-Aly, le khadi de la Mekke a recouvré l'autorité que lui avait enlevée la Porte ottomane; il nomme aux offices de judicature de cette ville et de celles de Djiddah et de Taïf, et ne les confie qu'à des Arabes. Les quatre mouftis des quatre sectes orthodoxes siégent au tribunal que préside le khadi. La Mekke est sous les ordres d'un gouverneur qui jouit du rang de prince, mais qui n'a ni le titre d'iman ni celui de calife.

« Il y a aussi plusieurs petits États souverains dans les montagnes de l'Hedjaz. Les Arabes qui y demeurent ne vivent pas sous des tentes comme ceux des plaines; ils possèdent des villes et des villages murés; ils se défendent dans de petites citadelles situées sur des rochers et des montagnes escarpées. Parmi ces Etats se trouve le district de *Kheiber*, qui est au nord-est de Médine, et qui est habité, dit-on, par des juifs indépendans, soumis à leurs propres cheiks comme les autres Arabes. Les Turcs les ont en horreur, et les accusent de piller leurs caravanes. Il paraît que les juifs de Kheibar n'ont aucune liaison avec ceux qui demeurent dans les villes sur les confins de l'Arabie. Peut-être sont-ils *karaïtes;* on sait que les juifs de cette secte sont plus odieux aux juifs pharisiens que ne le sont les mahométans et les chrétiens. »

La ville de *Tayef* ou *Taïf*, surnommée le *jardin de la Mekke*, mérite d'être citée. Bâtie au milieu d'une plaine sablonneuse dont on peut faire le tour en quatre heures de marche, et qui est renfermée entre des montagnes peu élevées appelées Djebel-Ghazouan, elle est renommée dans toute l'Arabie par la beauté de ses jardins, situés aux pieds de ces montagnes, et plantés de rosiers, de vignes et d'arbres fruitiers. Elle est assez belle et renferme deux petites mosquées. Les Wahabys la ruinèrent en 1802; mais elle a été presque entièrement réparée. Ses maisons sont généralement petites et bâties en pierres; ses rues sont plus larges

que dans la plupart des villes de l'Orient. Il n'y a qu'une place publique où se tient le marché; elle est devant le château, édifice qui ne mérite ce nom que parce qu'il est plus grand que le reste des bâtimens de la ville. Ce château est situé sur un rocher élevé. Taïf est entourée d'un mur et d'un fossé dont on peut faire le tour en 35 minutes pour peu qu'on marche vite. Sa population se compose principalement d'Arabes de la tribu de Thékif qui ont quitté la vie nomade pour s'y établir. Sur le sommet des montagnes voisines, le froid est assez rigoureux pour qu'il y gèle quelquefois. Suivant Burckhardt, d'après lequel nous venons de donner sa description, elle est à 18 grandes lieues de *Djeddah* ou *Djiddah*, que M. Rüppel écrit *Djetta*. Celle-ci est la résidence d'un pacha ou gouverneur dont le pouvoir est fort restreint. Située sur le bord de la mer Rouge, elle est le centre du commerce de cette partie de l'Arabie. Elle n'a cependant qu'un petit port et une rade entourée de récifs de coraux et de madrépores; la côte est stérile et manque d'eau; mais la ville, entourée de faubourgs composés de cabanes en joncs et en roseaux, est belle et riche; ses rues ne sont point pavées, mais elles sont grandes; ses maisons sont élevées de deux étages et construites en une pierre qui se forme journellement dans la mer par une agrégation de polypiers et de coquilles. Cette pierre se décomposant facilement par l'action continuelle d'un air humide, tel que celui qu'on respire sur cette côte, il n'est pas étonnant que Djiddah ne renferme aucun édifice de quelque ancienneté et de quelque importance : il y a cependant plusieurs mosquées, dont deux sont d'une dimension considérable. Cette ville peut avoir 15,000 à 20,000 habitans, et quelquefois plus du double à l'époque des pèlerinages ou lorsque les marchands y affluent. Chaque pèlerinage procure à Djiddah un accroissement de population d'autant plus nécessaire, que le nombre des décès y surpasse

de beaucoup celui des naissances. Les Djiddaouis s'adonnent presque exclusivement au commerce; plusieurs jouissent d'une grande opulence : on en cite quelques uns qui possèdent une fortune de 4 à 500,000 francs; aussi le nom de cette ville signifie-t-il *riche*. On y compte 25 cafés, 21 marchands de beurre, 18 de fruits, 8 de dattes, 4 de crêpes et d'autres fritures, 5 de fèves, 5 de sucreries et de confitures, 10 à 12 boulangers, 2 marchands de *leben* ou lait aigri, 8 magasins de graines, 31 marchands de tabac, 18 droguistes, 11 magasins de diverses marchandises indiennes, 6 de toiles des Indes, 15 tailleurs et marchands d'habits, 4 cordonniers, 3 parfumeurs, 1 horloger et 7 banquiers. Sauf quelques dattiers qui s'élèvent près d'une mosquée, Djiddah est dépourvu de jardins et de végétation; ses environs n'offrent qu'un désert stérile (1). Près de cette ville on montre le tombeau d'Eve (Hova), la mère du genre humain. Suivant M. de Rienzi, c'est un édifice mesquin, de forme carrée, qui ne paraît pas remonter, du moins dans son état actuel, à plus de deux ou trois siècles.

Sur la côte de l'Hedjaz, entre Mohilah et Djeddah, l'un des ports les plus fréquentés est celui de *Vouchk;* le château-fort du même nom, à 4 lieues à l'est, sert de station pendant deux jours à la caravane des pèlerins : il s'y forme alors une espèce de foire. Un autre port, celui de *Cherm-Yambo*, est habité par un mélange d'Arabes, d'Egyptiens, de Syriens et d'autres peuples.

M. Rüppel, en se rendant du golfe de Suez à celui d'Akaba, a signalé la vallée de Koubab, réservoir naturel des eaux pluviales de la contrée, petite vallée couverte de pâturages et de buissons. A *Ras-el-Sat* on est étonné de voir, entre les blocs de granite décomposé, un bassin naturel d'eau de pluie à 1500 pieds au-dessus de la mer Rouge.

(1) *Burckhardt :* Voyages en Arabie, tom. I.

Aux environs d'Akaba il suffit de creuser la terre pour avoir de bonne eau.

« A l'est de l'Hedjaz s'ouvrent les vastes déserts du *Nedjed.* Selon Niebuhr, ce grand pays s'étend depuis le désert de Syrie au nord jusqu'à l'Yémen au sud, et de l'Irac-Araby à l'est, à l'Hedjaz à l'ouest. De la sorte, il comprend principalement ce que les géographes européens ont désigné sous le nom d'Arabie-Déserte, division inconnue aux Arabes. La partie de cette province que l'on connaît plus absolument sous le nom de Nedjed est montagneuse, couverte de villes et de villages, remplie de petites seigneuries; presque chaque petite ville est gouvernée par un cheik indépendant. Elle est très-fertile en toutes sortes de fruits, et principalement en dattes. On y trouve peu de rivières, et même celle d'*Aftan*, qui est marquée sur la carte de d'Anville, et qui descend des montagnes de Toueyk, n'est qu'un *ouadi* ou torrent, qui n'a de l'eau qu'après les grandes pluies. »

Le Nedjed ou *Nedjd*, comme l'appellent la plupart des voyageurs modernes, est célèbre dans toute l'Arabie par ses beaux pâturages, qui nourrissent une excellente race de dromadaires : aussi les Arabes appellent-ils le Nedjed *Om el-Ibel*, c'est-à-dire la mère des chameaux. On y élève des chevaux qui passent dans toute l'Arabie pour être du sang le plus pur.

Les pays qui divisent le Nedjed peuvent être généralement regardés comme autant d'oasis arrosées par des sources ou par des torrens. Cependant il arrive souvent que le Nedjed est en proie à la disette dans les années peu pluvieuses. La plupart des montagnes de ce pays sont couvertes de forêts peuplées d'hyènes, de loups, de tigres, de cerfs, de daims, et même d'ânes et de vaches devenus sauvages.

On trouve dans le Nedjed beaucoup d'anciens puits construits en pierres et dont l'origine, inconnue aux habitans, est attribuée par ceux-ci à une race primitive de

géans. Il en est de même de nombreux restes d'anciens bâtimens d'une construction très-massive, mais complètement ruinés.

Il y a dans cette province un grand nombre de districts; celui d'*El-Ared*, qu'on appelle quelquefois *Nedjed-el-Ared*, confine à l'est à l'Hajar ou Lahsa. On y trouve le *Hanifa*, canton autrefois célèbre, plus connu aujourd'hui sous le nom de *Daraïeh* ou *Dreyeh*, et appelé aussi *Derayeh* (1). Sa capitale, qui porte le même nom, était la principale ville des Wahabys avant sa destruction par Ibrahim-Pacha en 1819. Elle se composait de cinq quartiers séparés, entourés chacun d'une muraille garnie de bastions. On y comptait 28 mosquées, 30 colléges, 2500 maisons, et 15 à 18,000 habitans. L'armée égyptienne s'en empara après un siége de sept mois. Les coteaux voisins produisent toutes sortes de fruits, on y élève d'excellens chevaux et d'innombrables troupeaux de moutons noirs (2).

Le village appelé *El-A'yeyneh* a donné naissance au nouveau prophète Wahab, fondateur de la secte des Wahabys. *El-Manfoulah*, ville de 2000 familles, a vu détruire ses murailles par l'armée égyptienne. *Anizeh* ou *Aneyzeh*, ou encore *A'neïzi*, ville commerçante, située presque à égale distance de la mer Rouge et du golfe Persique, a éprouvé le même sort. C'était le lieu le plus considérable du pays appelé *Kassïm* : on y comptait près de 3000 maisons. Ce pays renfermait plus de 26 petites villes ou villages bien peuplés; la principale est *Bereïda*, où réside le cheik.

« Niebuhr place le district de *Kerjé* dans la partie sud-ouest du Nedjed, et par conséquent sur les frontières de l'Yémen. Il paraît qu'on l'a trompé. Le *Khardj* ou *Kherdjé* est, selon les Arabes, le même canton qui comprend la

(1) *Niebuhr*, Descript., II, p. 203. *Burckhardt* : Voyages en Arabie, tom. II, p. 237, traduction de M. *Eyriès*.

(2) Comp. *Hadgi-Khalfah*, p. 1451 *sqq*.

ville d'*Iémamah*, renommée du temps de Mahomet, à cause de l'anti-prophète Moseilama; elle forme, avec les villes de Lahsa et Iébrin, un triangle équilatéral, dont chaque côté est de trois journées de distance (1). *El-Soulemyeh* est la capitale du Khardj. Il paraît que c'est le même lieu que celui que les écrivains arabes nomment *Salemia*. Le mont *El-Ared* des géographes arabes paraît être un plateau de rochers calcaires, escarpé à l'ouest, incliné doucement à l'est, et étendu dans la direction du nord au sud (2). Ce sont les *montes Marithi* de Ptolémée.

« Suivant un voyageur de Damas, depuis les confins du canton de Haourâh jusqu'aux bords de l'Euphrate, tout le sol n'est qu'une immense plaine, sans rivières, sans sources permanentes, sans la moindre élévation, sans trace de ville ni de village, mais où cependant plusieurs arbustes épineux et quelques plantes agréables à l'œil croissent avec vigueur. Cette plaine s'appelle *El-Hamad* (3). C'est l'*Al-Dahna* d'Aboulfeda et de d'Anville. Elle n'offre qu'un sol aride, couvert de sable mouvant; mais il s'y trouve quelques oasis fertiles et de bons pâturages. C'est là qu'errent les *Aneséh*, les *Beni-Shaher*, les *Szeleb*, et d'autres tribus nomades (4). Les *Montefik* occupent les deux rives de l'Euphrate, depuis Korna jusqu'à Arasje. Au sud de cette plaine les caravanes de Damas, en partant d'*Esrak*, à une journée et demie de Bostra, suivent pendant sept journées une vallée, ou, si l'on veut, le lit d'une rivière sans eau, dans l'été du moins, nommée *Ouady-Arab-es-Szyrhan*. Cette route, dirigée au sud-est, les conduit au canton *Djof* ou *Dchof-es-Szyrhan*. C'est l'*Al-Giouf*, que d'Anville a bien placé : on

(1) *Aboulfeda*, edit. Gagn., p. 16. — (2) *Idem*, Prolegom., p. 182, vers Reiskei. *Rommel*, Arabia Aboulfed., p. 86. *Hadgi-Khalfah*, Djehan-Numa, p. 1450-1451 *MS*. Comp. les notes supplémentaires à la fin du Ve volume de ce *Précis*. — (3) *Joussouf-el-Milky*, caravaneur de Damas, dans *Zach*, Corresp., XVIII, p. 383.

(4) *Seetzen*, Mémoire, dans les *Annales des Voyages*, VIII, 281.

y voit une haute tour pyramidale. Les habitans vivent dans un état de guerre civile perpétuelle. Il y a ici, dit-on, des chiens sauvages qu'on mange. On traverse ensuite un désert pierreux de deux journées de long, et un autre désert de sable de trois journées; on y va à la chasse aux bœufs sauvages. Derrière ce désert s'élève le mont *Chemmar* ou *Djebel-Chammar*, couvert de forêts et de villages; sa hauteur et son étendue semblent l'égaler au mont Liban. Cette montagne donne son nom à un pays dont l'une des principales villes était *El-Mostadjeddé*. Ici se termine la route du voyageur damasquin, auquel nous empruntons ces renseignemens; il n'entra pas même dans le canton de Chemmar, qui est le *mont Zametas* de Ptolémée, et le *Belad-Shemer* de d'Anville, mais que ce géographe paraît mettre trop à l'ouest, et peut-être un peu trop au sud. Notre voyageur apprit que la ville de *Derayeh* capitale des Wahabys, est éloignée du mont Chemmar de dix journées; elle doit être à la même distance des rivages du golfe Persique, selon l'estimation des Arabes; mais M. Reinaud, voyageur anglais, qui s'y est rendu en venant de Bassorah par mer, a d'abord fait sept journées d'el Katif à la ville d'*Ascha*, où il y a des chevaux d'une beauté singulière, mais qui n'ont que 50 pouces de hauteur (1). De là il fit huit journées à travers les déserts avant d'arriver à Derayeh, qu'il appelle *Drahia*.

« Au sud et au sud-est, le Nedjed est séparé de l'Yémen et de l'Oman par le *désert d'Ahkaf*, jadis, selon la tradition, un paradis terrestre, habité par des géans impies, nommés les *A'adites;* un déluge de sable fit périr ce peuple; cependant leur langue est encore parlée dans les îles Kurian et Murian (2).

(1) *Reinaud*, lettre à *Seetzen*, dans *Zach*, Corresp., cah. sept. 1805.
(2) Comp. *Hadgi-Khalfah*, p. 1338.

« Les villes qui subsistent encore dans le Nedjed font un commerce considérable, soit entre elles, soit avec des places voisines de l'Hedjaz, de l'Yémen et de Lahsa. C'est du Nedjed qu'est sortie la redoutable secte des *Wahabites* ou *Wahabys*, dont la puissance fixa jusqu'en 1819 les yeux de l'Asie et de l'Europe. Voici un précis de ce qu'on a pu savoir jusqu'ici sur l'origine, les progrès et les revers de cette secte célèbre (1).

« Une tradition répandue dans l'Arabie, et surtout dans l'Yémen, raconte qu'un pauvre pasteur, nommé Souleiman, vit en songe une flamme qui sortait de son corps et se répandait au loin, dévorant tout sur son passage. Il consulta les devins sur le sens de cette vision, et ils lui répondirent qu'elle présageait la fondation d'une nouvelle puissance qui serait établie par son fils. Ils ne se sont pas beaucoup trompés; car si la prédiction ne s'est pas vérifiée dans la personne du fils de Souleiman, nommé *Abd-El-Wahab*, elle s'est réalisée dans le fils de celui-ci, le cheik *Mohamed-Ibn-Abdoul-Wahab*, qui naquit à El-A'yeyneh en 1696. C'est lui qui est le véritable fondateur de la secte, que l'on a appelée *Wahabys*. Il sut se prévaloir auprès de ses compatriotes de ce songe vrai ou faux. Il leur persuada qu'il descendait directement de Mahomet, dont il portait le nom. Ses dogmes sont peu nombreux. Il prescrit le culte d'un Dieu unique, éternel, tout-puissant, juste, miséricordieux, qui récompense et qui punit. Il apprend à regarder le Coran comme un livre écrit dans le ciel même par les anges. Il veut qu'on en suive les préceptes; mais il rejette toutes les traditions des musulmans. Il regarde Moïse et Jésus-Christ comme des êtres privilégiés.

(1) Histoire des Wahabys, par M. *L. A.* Paris, 1810. Notice sur les Wahabys, par M. *Rousseau*, consul-général, à la suite de sa Description du pachalik de Bagdad, 1809. Histoire de Méhémet-Aly, par M. *Mengin*. Voyages en Arabie, par *J. Burckhardt*.

Il consent à voir dans Mahomet un sage aimé de Dieu; mais il blâme les hommages qu'on lui rend. Il dit que Dieu, blessé de cette sorte de culte, l'a envoyé sur la terre pour en détromper les hommes, et que tous ceux qui repousseront ses instructions méritent d'être exterminés. » Il ordonne de prier cinq fois par jour; de jeûner pendant le mois de rhamadan; de ne point faire usage de boissons spiritueuses; de ne point tolérer les femmes prostituées; de prohiber les jeux de hasard et la magie; de donner en aumônes la centième partie de son bien; d'empêcher l'usure; de faire au moins une fois le pèlerinage de la Mekke; de ne point fumer; de ne point se vêtir de soie; de ne point élever de dômes ni de mausolées, et de détruire ceux qui existent, parce que ce luxe de monumens favorise l'idolâtrie. Enfin on voit que, relativement au mahométisme, le wahabysme est une véritable réformation, bien que dans tout l'Orient on ait répandu le bruit que c'était une religion entièrement nouvelle, et que les Wahabys ne traitaient les Turcs avec cruauté que parce que ceux-ci étaient musulmans.

« D'abord il répandit sa doctrine en secret, et se fit quelques prosélytes. Il fit un voyage en Syrie pour le même objet. N'ayant pas réussi, il revint en Arabie au bout de trois ans d'absence. Il y fut plus heureux, et trouva un protecteur dans un chef arabe nommé Mohamed-Ibn-Souhoud ou Saoud, issu de la tribu de Negedis, comme l'aïeul de Cheik-Mohamed. Cet Ibn-Souhoud était un homme ardent et brave, qui, après s'être rendu chef de sa tribu, en avait subjugué deux autres de l'Yémen, et avait attiré dans son parti tous les Arabes vagabonds de cette contrée. Avec eux il se vit en état de faire des excursions, et dans l'espace de 15 ans il avait déjà beaucoup étendu ses conquêtes. Curieux de les étendre encore, il crut que le cheik Ibn-Abdoul-Wahab pourrait servir ses vues en inspirant plus

d'ardeur et d'enthousiasme à ses Arabes. Il seconda donc la propagation d'une doctrine qui avait fait déjà quelques progrès parmi les siens; et le cheik de son côté se livra volontiers à celui dont il attendait le plus solide appui pour sa secte. Ses dogmes furent bientôt adoptés par tout le peuple. Le nouveau culte prit une forme régulière. Le fils d'Abd-El-Wahab fut déclaré pontife suprême des Wahabites. Ibn-Souhoud retint l'autorité temporelle sous le titre d'émir; et ce partage de puissance s'est conservé entre les descendans des deux chefs, qui choisirent pour leur capitale Derayeh, au sud-ouest de Bassorah, dans le désert.

« S'il fallait, dit Burckhardt, d'autres preuves pour cons-« tater que les Wahabites sont des musulmans très-ortho-« doxes, leur catéchisme les fournirait. Quand Ibn-Sou-« houd prit possession de la Mekke, il distribua aux habi-« tans des exemplaires de ce livre, et ordonna que les écoles « publiques l'apprissent par cœur. On n'y trouve que ce que « le Turc le plus orthodoxe doit admettre comme vérité. « Souhoud avait l'idée absurde que les habitans des villes « étaient élevés dans une ignorance entière de leur reli-« gion, c'est pourquoi il désira que ceux de la Mekke fus-« sent instruits de ses premiers principes. Cependant ce « catéchisme ne contenait que ce que les Mekkaouis sa-« vaient déjà, et quand Souhoud reconnut qu'ils avaient « plus d'instruction que ses prosélytes, il s'abstint de le « répandre parmi eux (1). »

« Ibn-Souhoud s'occupa dès lors à réaliser ses projets d'agrandissement. Il forma une armée bien disciplinée, dont le cheik augmentait l'enthousiasme par ses prédications. Souhoud mourut au milieu de ses projets; mais son fils, Abd-El-Aziz, hérita de son courage et de son zèle.

(1) *J. Burckhardt:* Voyages en Arabie, traduction de M. *Eyriès*, tom. II, p. 260. — Paris, 1834.

Quand il voulait réduire une tribu, il envoyait la sommer de croire au Coran tel qu'il l'expliquait, la menaçant de l'exterminer si elle s'y refusait. Prenait-elle en effet ce dernier parti, on passait tout au fil de l'épée, ne respectant que les femmes et les filles, et enlevant toutes les richesses des vaincus. Si au contraire la tribu consentait à se soumettre, Abd-El-Aziz lui nommait un gouverneur, et se faisait donner la dîme des troupeaux, de l'argent, des meubles, et même des hommes, que l'on tirait au sort. Il amassa ainsi de grands trésors en peu de temps, et se forma une armée nombreuse, que l'on estima au moins à 120,000 hommes. Les Arabes-Bédouins, cédant les uns après les autres, ont ployé sous une puissance qui embrassait tout le vaste désert compris entre la mer Rouge, le golfe Persique et les environs d'Alep et de Damas. »

Ce fut vers la fin de l'année 1767 que les habitans du pays de Nedjed, qui avaient embrassé les principes répandus par le cheik Mohamed-Ibn-Abdoul-Wahab, reçurent des peuples voisins le nom de Wahabys. En 1791, le 14 juin, ce chef de secte mourut à l'âge de 95 ans, après avoir aplani à la famille de Souhoud le chemin qui la conduisit au trône. Il avait épousé 20 femmes dont il eut 18 enfans. En 1803, le 14 octobre, Abd-El-Aziz, dans sa 82e année, fut assassiné par un fanatique que les Persans avaient gagné pour se venger de ce que deux ans auparavant ses troupes avaient pillé la ville de Kerbelé, et profané le tombeau d'un saint personnage. Son fils, l'intrépide Souhoud, lui succéda. Il soumit la plus grande partie de l'Arabie et mourut à Derayeh au mois d'avril 1814. Sous son successeur Abdallah, les Wahabys étaient maîtres de toute la contrée et s'étendaient jusqu'aux portes de Damas et de Bagdad, lorsqu'en 1818 le fils du pacha d'Egypte, Ibrahim-Pacha, à la tête d'une armée aguerrie, parvint, non pas à les soumettre, mais à les détruire, après avoir saccagé leurs

principales villes et avoir fait prisonnier leur chef Abdallah, qui fut décapité à Constantinople. Cependant comme le wahabysme est le mahométisme réformé, il a jeté dans les cœurs arabes de profondes racines que la force ne pourra jamais extirper. Déjà les sectaires de Wahab, que l'on croyait anéantis, ont repris les armes contre les troupes égyptiennes stationnées dans les forts du Nedjed; et s'ils sont loin d'être redoutables, qui sait s'ils ne le deviendront pas à l'aide de quelque circonstance favorable?

« Les *Wahabys* ont les Mahométans en horreur. On a vu plus haut qu'ils ont cependant retenu d'eux beaucoup de pratiques religieuses; mais leurs mosquées n'ont ni décorations ni minarets. Ils ne professent aucun respect pour la mémoire des cheiks et des imans, et ils enterrent leurs morts sans aucune pompe. Ils vivent de pain d'orge, de dattes, de sauterelles, de poissons. Ils ne mangent que rarement du mouton et du riz. Le café leur est interdit. Leurs vêtemens et leurs cabanes sont fort simples. La nation peut se partager en trois classes : les guerriers, les laboureurs et les artisans; car ils cultivent et travaillent à différens métiers. Leurs ouvrages en osier, en laine, en coton, en cuivre, en fer, ne le cèdent pas à ceux des autres Arabes. »

Le pays qui s'étend à l'est de Derayeh, vers le golfe Persique jusqu'aux limites de la province du Lahsa, à six journées de distance de Derayeh, porte le nom de *Zedeïr*. Pendant trois jours on n'y rencontre pas d'eau.

« En descendant du plateau de l'Arabie, nous arrivons dans le *Hadjar* ou *Lahsa*, appelé aussi *El-Ahsa*, province qui borde à l'ouest le golfe Persique, mais qui est une des moins connues de l'Arabie. Les Wahabys y avaient fait un grand nombre de prosélytes. *Lahsa* ou *El-Ahsa*, ville considérable sur la rivière d'*Aftan*, en est la ville principale, et donne son nom à toute la contrée. »

Cette ville fut bâtie dans le Xe siècle par les Karmates;

ses murs sont flanqués de tours. La petite place maritime d'*Akir*, sur le golfe Persique, lui sert de port. Le territoire d'El-Ahsa est célèbre chez les Arabes par ses puits nombreux. Il renferme une vingtaine de villages.

El-Katif, sur une baie dans laquelle s'élève l'île de Tarout, l'une des îles Bahréïn, paraît être l'ancienne *Gerra*, bâtie en pierre de sel. Les habitans de cette ville, au nombre de 5 à 6000, subsistent principalement par la pêche des perles; et lorsqu'ils ne sont pas assez riches pour pêcher à leurs propres frais, ils se louent pour ce travail à des marchands étrangers. On y trouve encore les ruines d'un ancien fort portugais. Une autre ville considérable est *El-Koueit;* les Persans l'appellent *Grain*. Ses habitans vivent aussi du produit de la pêche des perles et de celle des poissons, sur la côte de Bahréïn. On assure qu'ils sont au nombre de 10,000. Toute cette côte est très-peuplée; elle abonde en dattiers, en riz et en coton; les lis et les troènes bordent les rivières; mais les sables mouvans y envahissent souvent des cantons entiers (1).

« *Tarout*, petite ville à l'orient d'El-Katif, possède d'excellens vignobles; ils sont quelquefois inondés par la haute marée; c'est là qu'il faut placer la *regio Macina* de Strabon, où les vignes, cultivées dans des corbeilles de jonc, étaient quelquefois entraînées par les flots de la mer, et ensuite remises dans leur place à coups d'aviron (2). Dans quelques villes de l'Hadjar il y a des manufactures de tissus de laines; on y fait des *abbas* ou manteaux. »

El-Fouf ou *El-Hofhouf*, chef-lieu du pays de l'Hadjar ou du *Lahsa*, est un gros bourg dont on porte la population à 15,000 âmes, et qui est défendu par un fort. La ville de *Ras-el-Khyma*, située à 100 lieues au sud-est d'El-

(1) *Hadgi-Khalfah*, p. 1370. *Niebuhr*, Description de l'Arabie, II, p. 198. — (2) *Aboulfeda*, Gagn., p. 13. *Strab.*, XVI, 528, edit. Atreb.

Katif, est bâtie sur une presqu'île sablonneuse que défendent plusieurs batteries. Son port est le meilleur de toute la côte. C'était autrefois un repaire de pirates redoutables, appelés *Djoasmis*, dont les flottes furent détruites en 1809 par les Anglais. Une partie des côtes de la province de Lahsa forme le pays de Bahréïn, fertile en dattiers. El-Katif en dépend.

« On doit considérer comme une partie du Hadjar les îles *Bahréïn* dans le golfe Persique, tout près de la côte d'Arabie. Elles sont remarquables par la riche pêche de perles qui se fait dans leur voisinage aux mois de juin, juillet et août; pêche qui rapportait, dans le XVIe siècle, la valeur de 500,000 ducats (1). Aujourd'hui son produit est estimé à 2,500,000 francs. »

C'est le mollusque bivalve nommé *avicule perlière* (*avicula margaritifera*) qui fournit la substance appelée nacre, et ces sécrétions calcaires, connues sous le nom de perles, et si recherchées lorsqu'elles ont un vif éclat et une sphéricité parfaite. Ces mollusques forment, le long de la côte du pays de Bahréïn, mais principalement autour des îles de ce nom, des bancs épais qui sont à 15 ou 20 pieds au-dessous de la surface de l'eau, et qui s'étendent sur une longueur de plus de 25 lieues. Les perles des îles Bahréïn sont moins blanches que celles de Ceylan et du Japon, mais beaucoup plus grosses et plus régulières.

« Le nom de Bahréïn signifie deux mers, et semble moderne; car Aboulfeda, aussi bien que les Arabes du Lahsa, appellent la plus grande de ces îles *Aoual*, nom que d'Anville a mal à propos transporté à la presqu'île de Ser, située à environ 300 milles à l'est. Cette grande île, qui est appelée aussi Bahréïn, a une ville fortifiée. Elle abonde en dattes, selon les modernes; les anciens l'ont mieux

(1) *Teixera*, Chronic. Armuziæ, p. 19.

décrite sous le nom de *Tylos;* plane et peu boisée, elle produit des figuiers, des vignes, des palmiers, des cotonniers; un arbre à fleurs et à feuilles semblables au rosier, s'épanouit et se contracte avec la lumière du jour; le tamarinier, arbrisseau dans nos climats, devient un gros arbre; les pluies ne sont pas favorables à la végétation; c'est avec de l'eau salée que les habitans arrosent leurs vergers; les côtes sont bordées de palétuviers (1). Tout cela serait-il changé? »

On sait aujourd'hui que l'île d'Aoual a 11 lieues de longueur sur 4 à 5 de largeur; qu'outre une ville de 5000 âmes, appelée *Ménaïna*, elle renferme plusieurs petits villages; qu'elle est arrosée par un grand nombre de sources dont l'eau est excellente; que son sol est fertile et bien cultivé, et qu'on y élève beaucoup de bœufs et de moutons; qu'elle fait un commerce considérable avec les tribus arabes de la côte; qu'enfin près de ses côtes jaillit du fond de la mer une source d'eau douce que des plongeurs vont puiser dans des outres. Parmi les autres îles Bahréïn, il n'en est que trois qui méritent d'être citées : *Arad* est basse, sablonneuse et entourée d'écueils; *Samahe* ou *Samak* est la plus orientale du groupe; *Tarout* est embellie de plantations et de jardins agréables.

« Après un grand espace inconnu où l'on place une ville de *Mascalat,* nous trouvons le pays d'*Oman.* Il est rempli de montagnes qui, presque partout, s'étendent jusqu'à la mer. Il abonde en grains et en fruits. La mer qui le baigne est si poissonneuse, qu'on y nourrit de poisson les vaches, les ânes et d'autres animaux, et qu'on s'en sert même pour fumer les champs. On exporte des dattes. Il y a des mines de cuivre et de plomb. L'*iman* d'Oman, le plus puissant prince du pays, fait sa résidence à *Rostak*, près du Djebel-

(1) *Théophrast.*, Hist. plant., IV, 9. V, 6. De Caus. plant. II, 7. Comp. *Plin.*, XII, 10-11. XVI, 41. *Arrian*, VII.

Akdar, la plus haute montagne du pays. Mais *Maskat* ou *Mascate* est la ville la plus considérable et la plus connue des Européens. C'est l'antique cité appelée *Moscha-portus*. Elle est située à l'extrémité méridionale d'une baie d'environ 900 pas géométriques de long, sur 400 de large. A l'est comme à l'ouest, ce golfe est bordé de rochers escarpés, dans l'enceinte desquels les plus grands vaisseaux sont à l'abri de tous les vents. Des deux côtés de ce beau port il y a plusieurs batteries et quelques petits forts. Partout où la ville n'est pas défendue par la nature, elle est enfermée par une muraille. Derrière cette muraille s'ouvre une assez grande plaine, terminée aussi par des rochers qui n'ont que trois issues étroites. Mascate était anciennement, comme aujourd'hui, l'entrepôt des marchandises d'Arabie, de Perse et des Indes. Sa population est estimée à 12,000 âmes par les anciens voyageurs, et à 60,000 par les modernes. Les maisons y sont très-simples, et la plupart couvertes en nattes; les mosquées sont les seuls édifices. Les Portugais, sous les ordres d'Albuquerque, prirent cette ville en 1508, et la conservèrent jusqu'en 1548. Le prince lui-même est commerçant. Il a quelques vaisseaux armés, dans lesquels il fait venir chaque année des esclaves, des dents d'éléphans et d'autres marchandises d'Afrique. Il possède l'île de Socotora, célèbre par son aloès (1). *Sohar* ou *Oman*, ville maritime, fait un commerce considérable.

« Les habitans de l'Oman sont les meilleurs marins de l'Arabie. Ils ont de petits vaisseaux marchands appelés *trankis*, dont les voiles ne sont pas de nattes comme dans l'Yémen, mais de toiles comme en Europe. Ces navires sont très-larges à proportion de leur longueur, très-bas par devant, fort hauts par derrière; ils ont ceci de particulier, que les planches n'en sont point clouées, mais

(1) Voyez la Description de l'Afrique.

liées et comme cousues ensemble. La plupart des soldats de l'iman sont des esclaves cafres (1).

« L'Oman, et par conséquent toute l'Arabie, se terminent à l'est par le cap *Ras-al-Had*, communément *Rosalgate.* »

Au sud-est de l'Oman se trouve l'*État de Beladser*, dont les habitans font le métier de corsaires, et dont l'une des principales villes est *Ser*, appelée aussi *Séer*, *Omana* ou *Djulfar*, résidence d'un cheik qui reconnaît la souveraineté de l'iman de Mascate.

« La côte méridionale se dirige d'abord au sud-sud-ouest jusqu'au cap Kanseli; elle court ensuite au sud-ouest vers le détroit de Bab-el-Mandeb. Elle est, dans la partie orientale, précédée par des bas-fonds et des récifs de corail; il y croît, selon Strabon, des arbres que la mer couvre à la haute marée; ce sont probablement des palétuviers. On passe devant le *pays de Gad*, dont l'une des bourgades sur la côte est *Harmïn*, peuplée de pêcheurs. A peu de distance de la côte s'étend l'île de *Mazeira* ou *Messirah*, qui a environ 15 lieues de longueur, et qui est rarement visitée par les Européens. Vient ensuite la côte plus montagneuse du pays de *Chedeher* ou *Chedjer*, où croît l'encens; ses ports sont *Hasec*, sur le grand golfe de *Kourya Mourya*, environné d'îles; *Merbat* ou *Morebat*, *Dafar* ou *Dofar*, résidence d'un cheik indépendant, et *Kalhat* ou *Calajate*, dont le port est très-fréquenté. Derrière le pays de l'encens est le *Mahrah*, grand district montagneux, qui paraît être un vaste plateau où l'on parle un dialecte particulier.

« Tous ces cantons pourraient être compris dans l'Hadramaout, en prenant ce nom dans le sens le plus large; mais l'*Hadramaout* propre est au sud-ouest et avoisine l'Yémen. *Doan* y est une jolie ville, située dans une vallée profonde, et résidence d'un cheik indépendant; elle est à

(1) *Niebuhr*, Description de l'Arabie, II, p. 141-160.

environ 125 lieues de Sana, et à 50 de *Kechin* ou *Kesem*. Cette dernière est sur la mer; elle manque d'eau, et n'a que celle d'un puits situé dans ses environs; les habitans sont très-polis envers les Européens et tous les étrangers; le cheik qui les gouverne possède un district considérable. »

Makalla ou *Macoula*, avec un bon port, est la résidence d'un cheik qui prend le titre de sultan : le commerce de cette ville avec Moka se fait par des caravanes. A *Terim*, dans les montagnes, on fabrique des châles de soie; *Chibam*, que l'on dit plus importante que Térim, est la résidence d'un cheik indépendant, l'un des plus puissans de la région montagneuse où demeurent les *Kabaïls*.

« L'Hadramaout, déjà célèbre du temps d'Auguste par la bravoure de ses habitans, offre en plusieurs endroits des contrées montagneuses très-fertiles, et des vallées bien arrosées par les eaux qui tombent des montagnes. Des différens ports de ce pays on exporte, pour Mascate et pour les Indes, de l'encens, de la gomme, de la myrrhe, du sang de dragon, de l'aloès; et pour l'Yémen, des toiles, des tapis, et beaucoup de ces grands couteaux nommés *jambea*, que les Arabes portent sur le devant, à la ceinture. »

Les habitans de l'Hadramaout, Arabes Sunnites, ou Sounnites très-attachés à leur croyance, sont en partie sédentaires et en partie nomades. Il serait difficile de nommer toutes les petites principautés qui divisent ce pays : chaque ville a son cheik, qui prétend à l'indépendance.

« La plus belle province de l'Arabie demande notre attention. C'est l'*Yémen*, autrefois un royaume considérable, que l'on a prétendu être identique avec celui de *Saba*. Soumis par Mahomet, et ensuite par Saladin, l'Yémen dépendait des sultans mamelouks d'Egypte. Devenu libre par l'affaiblissement des Mamelouks en 1517, il fut menacé d'une invasion ottomane; mais en 1630 le sultan Amurat IV reconnut *Sejid Khassen-ib-Mohammed* pour roi d'Yémen,

en se réservant toutefois une suzeraineté nominale. Depuis cette époque, ces rois ont perdu plusieurs provinces, surtout au nord et à l'est. Cependant l'État d'Yémen proprement dit peut avoir 2500 lieues carrées, et contient peut-être 3,000,000 d'habitans. Le souverain est en même temps chef de la secte des *Zéidites*, qui domine dans tout l'Yémen. Voilà pourquoi ce prince a d'abord pris le titre d'*iman*, titre qui, en Turquie, s'applique aux simples desservans des mosquées, mais qui, en Arabie et en Perse, parmi les adhérens des sectes Zéidite et Schiite, désigne un docteur, un successeur du grand prophète. Les modestes imans d'Yémen n'ont pas tardé de prendre sur leurs monnaies le titre plus imposant de prince des fidèles, *émir al-moumenim;* on dit même que les croyans de leur secte les traitent de *califes*. Le trône de l'Yémen est héréditaire. L'iman ou émir y est indépendant, et ne reconnaît aucun supérieur, ni spirituel, ni temporel. Il a le droit de faire la paix et la guerre. Cependant le fier et brave Arabe ne supporte jamais le moindre abus de pouvoir; l'iman ne peut pas même ôter la vie ni à un juif, ni à un païen, à moins que le prévenu n'ait été mis en jugement devant le tribunal souverain de Sana, composé de plusieurs cadis, dont l'émir n'est que le président. Si un émir paraît tendre au despotisme, on le détrône. La dénomination de *fakis* semble embrasser toutes les personnes au-dessus du commun. On donne le nom de *dolas* aux gouverneurs des districts; et si ceux qui exercent ces fonctions sont d'une naissance distinguée, ils sont nommés *oualis*. Le magistrat d'une petite ville sans garnison est appelé *cheik;* s'il exerce son autorité dans un endroit plus important, il s'attribue le titre d'émir. Il y a encore des contrôleurs publics qui inspectent la conduite des gouverneurs. L'Yémen est aujourd'hui sous la suzeraineté du pacha d'Égypte.

« Autrefois la force armée, en temps de paix, était entre-

tenue sur le pied de 4000 hommes d'infanterie, et de 1000 de cavalerie. Les soldats, suivant l'usage de l'Orient, n'y ont point d'uniforme ; ils ne connaissent aucune espèce de tactique; à peine savent-ils manier un fusil. L'Yémen n'a point de marine ; les vaisseaux, grossièrement construits, portent des voiles faites avec des nattes.

« Les revenus annuels du prince montent, selon Niebuhr, à 480,000 écus de Danemark, environ 1,900,000 francs. Ce voyageur pense qu'ils proviennent surtout des droits d'exportation sur le café. Outre cette précieuse denrée, l'Yémen exporte l'aloès, la myrrhe, dont la meilleure vient de l'Abyssinie; l'oliban ou l'encens de qualité inférieure; le séné, l'ivoire et l'or de l'Abyssinie. Les importations d'Europe sont le fer, l'acier, des canons, du plomb, de l'étain, de la cochenille, des miroirs, des couteaux, des sabres, du verre taillé et des perles fausses. C'est dans des manufactures tenues par les juifs que se fabriquent les ouvrages d'or et d'argent, et jusqu'à la monnaie. Il se fait quelques mousquets dans le pays, mais ils sont d'une médiocre exécution. Il y a une verrerie à Moka. On trouve aussi dans l'Yémen quelques fabriques de toiles, la plupart grossières. Les juifs, au nombre de 5000 familles, exercent un commerce très-actif; mais la jalousie et la superstition se réunissent pour les persécuter.

« Tel est l'état du plus puissant royaume de l'Arabie. Il se divise en un grand nombre de départemens, et généralement en haut pays, nommé en arabe *Djebel*, et en bas pays ou *Téhama*. La principale ville est *Sana* ou *Sanaa*, située au pied d'une montagne appelée Nikkom, sur laquelle on voit les ruines d'un vieux château qui, suivant les Arabes, fut bâti par *Sem*. Selon Niebuhr, cette ville n'est pas très-étendue; on pourrait en faire le tour dans l'espace d'une heure; encore, une partie de cet espace est-elle occupée par des jardins. Ses murs sont de briques;

elle a sept portes et plusieurs jolies mosquées et palais, les uns construits en briques cuites, les autres en pierres; les maisons ordinaires ne sont bâties qu'en briques séchées au soleil. Il y a beaucoup de *simseras* ou caravanserails pour les marchands et les voyageurs (1). Le chauffage y est nécessaire et très-rare; mais on y trouve quelques mines de charbon et de la tourbe. Il ne paraît pas, quoi qu'en dise Pline, que les Arabes se chauffent avec des bois odoriférans. Les fruits y sont excellens, surtout les raisins, dont on compte 20 variétés. »

Sana est défendue par un château qui renferme deux beaux palais, appelés *Dar-el-Dahhab* et *Dar-Amer*, et qui sont ordinairement habités par les membres de la famille de l'iman, une mosquée et un hôtel des monnaies. Un nombre considérable d'autres mosquées s'élèvent au centre de la ville; la plus belle se nomme *Djamea;* elle a deux minarets. Les autres édifices remarquables sont des palais de riches particuliers. Du reste, bien que cette ville passe pour une des plus belles de l'Arabie, ses rues sont sales et mal pavées. Il paraît qu'elle est très-peuplée, c'est-à-dire qu'elle renferme environ 30,000 habitans.

« Selon le récit très-obscur de Pline et de Strabon, *Mareb* ou *Mariaba* aurait été l'ancienne capitale de l'Yémen; d'Anville s'empresse même d'y reconnaître la fameuse ville de *Saba*, connue des Hébreux, et citée par Ptolémée, Agatharchide et quelques autres géographes grecs. Cette ville, entourée de murailles et contenant environ 300 maisons, est aujourd'hui l'endroit principal du pays de *Djof*, qui s'est rendu indépendant de l'iman de l'Yémen. »

Ce pays, appelé plus correctement *Beled-el-Djol*, s'étend au sud-est de Sana jusqu'à l'Hadramaout. Il consiste gé-

(1) *Niebuhr*, I, p. 230 (en all.); *Edrisi*, clim., I, p. 6; *Ibn al Ouardi*, part. 10.

néralement en vastes plaines, quelques unes sablonneuses et désertes, d'autres fertiles et arrosées de ruisseaux. Près de Mareb on exploite une grande quantité de sel gemme. Le Beled-el-Djol se divise en trois parties : à l'est le *Beled-el-Bedaoui*, habité par des Bédouins; au centre le *Beled-el-Saladin*, qui comprend la partie montagneuse occupée par des Arabes sédentaires, et à l'ouest le *Beled-el-Cheraf*, gouverné par des descendans de Mahomet.

« Dans une vallée d'environ 6 lieues de longueur près de Mareb, sont réunis 6 ou 7 ruisseaux. Quelques uns sont poissonneux, et conservent de l'eau toute l'année. Les deux chaînes de montagnes s'approchent si près l'une de l'autre à l'est, que l'on peut franchir l'intervalle en 5 ou 6 minutes. On dit que cette ouverture fut fermée jadis par une épaisse muraille qui retenait l'eau superflue pendant et après les pluies, et qui servait à la distribuer dans les champs et les jardins situés au pied de ces hauteurs. Cet ouvrage passait en Arabie pour une des merveilles du monde; les historiens arabes ont même fait de la rupture de cette digue, et des désastres qui la suivirent, le point de départ d'une époque historique sur laquelle les savans n'ont pu tomber d'accord (1).

Entre Taïf et Sana la ville de *Beïsché*, sur un territoire fertile et riche en dattiers, est regardée par les Arabes comme la clef de l'Yémen. Elle est située dans une large vallée, longue de 8 à 10 lieues, où les ruisseaux, les puits et les jardins abondent. Les maisons de cette ville sont assez bien bâties et éparses dans tout l'Ouadi; le château, solidement construit, est entouré de murailles hautes et solides, et d'un fossé. A quatre ou cinq journées au sud-est de Beïsché, demeurent en hiver les Arabes *Douaser* qui, en été, se transportent dans les fertiles pâturages du Nedjed.

(1) *Reiske* de Arabum epochâ vetustissimâ, etc. Lips. 1748.

Près d'eux vivent les *Beni Këlb*, Bédouins sur lesquels on débite dans l'Hedjaz plusieurs fables absurdes : ainsi ils passent pour aboyer comme des chiens, bien que leurs femmes parlent arabe. Cette idée est peut-être due à ce que le nom de *Këlb* signifie *chien* (1).

« Dans le *Djebel* ou haut-pays, l'iman possède *Damar*, ville de 5000 maisons, dans laquelle les Zéidites ont leur grande université, fréquentée par 500 étudians; *Doran*, autre ville, avec de grands magasins de blé taillés dans les rochers; *Djobla*, distinguée par ses rues pavées, ses 1200 maisons, la plupart hautes et bien bâties, et ses fabriques de savon; *Taés* ou *Taas*, qui s'enorgueillit de ses mosquées, et dépend aussi de l'iman de Sana. On monte à *Kousma* par des escaliers; on emploie une journée pour y grimper en venant du Téhama. A *Mnakeh*, toutes les maisons sont taillées dans le roc vif.

« Le Djebel indépendant comprend de grands cantons, entre autres le *Sahan*, dont *Saade* ou *Saadeh* est le chef-lieu. On y trouve en abondance des fruits, des raisins, et de plus quelques mines de fer exploitées. Les habitans de cette province communiquent peu avec les étrangers; l'on croit que leur dialecte approche le plus de celui du Coran, livre dont cependant ils ne connaissent guère que le nom. Leur nourriture est de la viande, du miel, du lait, des légumes. Mariés plus tard que les autres Arabes, ils parviennent à un âge avancé, et conservent la vue jusqu'à la fin de leurs jours. Le brigandage leur donne de quoi exercer l'hospitalité. *Nedjran* ou *Nedjerân*, petit domaine, est situé dans une contrée agréable où il y a beaucoup d'eau. Il se trouve à l'est-nord-est, et à quatre ou cinq journées de Saadeh. Il est très-fertile en blé, en fruits, et surtout en dattes. La ville de *Nedjerân* doit son nom à son fondateur, *Nedjerân-Ibn-Sadan*. »

(1) *J. Burckhardt* : Voyages en Arabie, tom. II.

Les Arabes appellent le district de Nedjeran *Ouadi Nedjerân.* C'est une vallée fertile située entre des montagnes inaccessibles, où les défilés sont si étroits que deux chameaux ne peuvent y passer à la fois. Elle est habitée par les *Beni Yam*, ancienne tribu qui ne s'est jamais soumise aux Wahabys. Quand un homme de cette tribu entreprend un voyage, il envoie sa femme dans la maison d'un ami qui doit remplacer en tout le mari, et la lui rendre à son retour (1). Les tanneries du Nedjeran sont célèbres dans toute l'Arabie.

Les cheiks sans nombre du pays de *Hachid-el-Bekil* ou du *pays de Kobaïl*, forment une confédération très-redoutée de l'iman, et qui fournit des soldats à plusieurs États de l'Arabie. Ce pays est montagneux, et s'étend entre le Nedjed et l'Yémen. Il se divise en plusieurs cantons, dont les principaux sont ceux de *Beni-Ali*, *Beni-Cheiar*, *Deiban* et *Ghoula-Ibn-Hossein*, dont les villes sont *Deifan*, à 14 lieues au nord de Sana, *Kharres*, *Debin*, à 25 lieues de la même ville, et *Barrad*, où se tient un marché important; *Chamir*, fortifiée et considérable, est enclavée avec son canton dans le *pays de Kobaïl.*

« Dans la plaine ou le *Téhamah*, territoire qui borde la mer Rouge sur une longueur d'environ 200 lieues, il y a de petits États qui ont bravé la puissance de l'iman. Tel est celui d'*Aden*, ville très-anciennement célèbre par son commerce et la bonté de son port, sur l'océan Indien (2); les géographes arabes en décrivent les relations étendues avec l'Inde et la Chine dans les XIIe, XIIIe et XIVe siècles; les richesses de l'Orient s'accumulaient sur une plage rocailleuse sans eau, sans arbres (3). Aden, dévastée dans les guerres des Turcs et des Portugais, a perdu son commerce

(1) *J. Burckhardt :* Voyages en Arabie, tom. II.

(2) Voyez notre volume Ier, p. 254. — (3) *Edrisi*, clim. I, p. 5; *Ibn al Ouardi*, edit. Hyland., part. 10; Notices et Extraits, II, p. 43, etc.

depuis qu'elle est soumise à l'iman. Ce prince est maître des meilleures villes sur le golfe Arabique, telles que *Moka*, dont le nom est béni par tous les amateurs du café; *Beit-el-Fakih*, grande ville qui, grâce à son port *Hodeïdah*, fait la plus grande exportation de cette denrée; *Loheïa*, qui en vend aussi beaucoup, mais d'une qualité inférieure; et *Zebid*, qui n'est pas l'ancienne *Sabotha*, mais qui, avant la destruction de son port, était maîtresse de tout le commerce. »

Moka, jadis une des villes les plus célèbres de l'Arabie, n'a plus rien de sa splendeur passée. Son port est désert; son commerce est anéanti. Au commencement de 1834 les Bédouins en ont fait la conquête, et ont vendu comme esclaves la plupart des habitans : aussi la ville est-elle aujourd'hui presque déserte; mais c'est à l'état de décadence où elle était tombée qu'il faut attribuer ses derniers désastres. Plusieurs années avant ces événemens, lord Valentia ne lui donnait que 5000 habitans. Beit-el-Fakih, ville de 4000 âmes, est aujourd'hui l'entrepôt de tout le café de l'Yémen : un fort en bon état la défend contre les excursions des Bédouins. Hodeïdah, petite ville maritime bâtie en torchis, n'a que ses édifices publics qui soient bâtis en pierre. Loheïa, le port le plus septentrional de l'Yémen, est peu sûr pour les navires un peu forts. La mosquée, la douane, la demeure du gouverneur, et les grands magasins à café, sont les principaux édifices de cette ville bâtie en bois et en torchis. Zebid est, de toutes les cités du Téhama, celle qui a le plus d'apparence. Elle est bâtie en pierre; elle a une académie mahométane où l'on instruit la jeunesse, et une population de 20 à 30,000 âmes.

Le Téhama renferme si peu de terrains fertiles, il y pleut si rarement, que ses habitans, à l'exception de ceux qui font le commerce, sont presque tous pauvres.

Parmi les nombreuses petites îles qui bordent la côte, celle de *Kameran* ou *Kamaran*, fertile et malsaine, conserve un bel aqueduc construit par les Portugais, et possède un assez bon port. »

Nous avons étudié le pays; jetons un coup d'œil rapide sur ceux qui l'habitent.

Les habitans de l'Arabie se partagent en deux classes : les Bédouins ou nomades, et les Arabes sédentaires. Les uns et les autres se divisent en un grand nombre de tribus. Le nom de *Bédouin* vient de *Bedouy*, qui signifie habitant de la plaine ou du désert : c'est dans le désert de Syrie qu'ils sont en plus grand nombre. Ils se distinguent en deux classes : celle qui, au printemps et en été, s'approche des cantons cultivés de la Syrie et les quitte l'hiver; et celle qui reste toute l'année dans le voisinage des terres en culture. Dans la première, dit Burckhardt, on compte les tribus des *A'nezé;* dans la seconde celles d'*Ahl-el-Schémal* et d'*Arab-el-Kebli.*

Les A'nezé forment l'un des corps de Bédouins les plus puissans des déserts de l'Arabie. La plupart ont embrassé la doctrine des Wahabites. Ceux du nord se divisent en quatre branches principales : *Aoulad-aly*, *El-Hessenné*, *El-Raoualla* et *El-Bescher*. Burckhardt pense que l'on peut évaluer la population de tous les A'nezés à environ 350,000 âmes.

Les Arabes nommés *Ahl-el-Schémal*, c'est-à-dire *nations du nord*, campent en effet toute l'année, soit parmi les villages de la Syrie orientale, soit dans le désert depuis le Haourân jusqu'à Palmyre. Parmi leurs nombreuses tribus se trouvent les *Maouali*, les *Hadédieïn*, dont les femmes sont célèbres par la blancheur de leur peau; les *Ssoleïb*, qui sont vêtus de peaux de gazelles; les *Djebel-Haourân*, qui vivent dans les montagnes du pays d'Haourân; les *Faddhal*, dont le cheik prend le titre d'émir; et les *Beni-Ssakher*, hommes vigoureux, aux traits larges et à la barbe touffue.

Les Arabes appelés *Arab-el-Kebli* ou nation du sud, comprennent les *Haoueïtat*, qui envoient tous les ans au Caire une caravane de plus de 4000 chevaux; et les *Schera'ra't*, qui ont peu de chevaux, mais qui sont tous bien armés.

Les mœurs ont plus ou moins dégénéré chez l'Arabe sédentaire, tandis que l'A'nezé a conservé les mêmes lois et les mêmes coutumes dès la plus haute antiquité. Celui-ci est nomade dans toute l'acception de ce mot. Il reste rarement plus de trois ou quatre jours dans le même endroit. Les camps varient pour le nombre des tentes; les plus petits en comprennent une dizaine, les plus grands en ont jusqu'à 800. Chaque père de famille plante sa lance à côté de sa tente, et attache par-devant son cheval ou sa jument. Ses chameaux restent aussi à l'extérieur, ainsi que ses moutons et ses chèvres, confiés jour et nuit à la garde d'un berger. La tente porte chez les Bédouins le nom de maison (*beïth*). Faite en poil de chèvre, elle est divisée en deux parties; l'appartement des hommes à gauche de l'entrée, et celui des femmes à droite. Sa hauteur est d'environ 7 pieds, sa longueur de 25 à 30, et sa largeur de 10 au plus. L'A'nezé le plus riche n'a qu'une tente, à moins qu'il n'en dresse une petite pour celle de ses femmes qu'il ne veut pas répudier, et qui ne vit pas en bonne intelligence avec l'autre; quelquefois aussi il prend avec lui la famille de son fils ou celle de son frère défunt, et place alors une ou deux tentes à côté de la sienne.

L'habillement des Bédouins consiste, pour l'été, en une chemise de grosse toile de coton, par-dessus laquelle les riches mettent une longue robe de soie ou de cotonnade; la plupart n'ont cependant qu'un long manteau de laine sur la chemise. Les cheiks en portent qui sont brodés en or et d'une grande valeur. Au lieu d'un bonnet rouge comme les Turcs, les Bédouins se coiffent d'un *keffié*, turban ou

mouchoir, qu'ils roulent autour de leur tête, en laissant tomber un bout par-derrière et deux autres sur les épaules, de manière à préserver leur visage de la pluie, du vent ou du soleil : autour du keffié, une corde en poil de chameau fait le tour de la tête en guise de turban. Leurs cheveux, qu'ils ne rasent jamais, tombent par-derrière en longues tresses noires. En hiver ils mettent sur la chemise une pelisse faite de plusieurs peaux de moutons. Les femmes ont une large robe de cotonnade de couleur foncée, et sur la tête un mouchoir rouge pour les jeunes, et noir pour les vieilles. Elles portent des anneaux d'argent aux oreilles et au nez; dans quelques tribus elles se tatouent les joues, la poitrine et les bras. Elles se couvrent le visage avec un voile de couleur foncée, qui est noué de manière à cacher le menton et la bouche. La plupart ont des bracelets, soit en verroterie, soit en argent, et quelques unes même des chaînes d'argent. En hiver comme en été, les hommes et les femmes vont nu-pieds.

La plupart des Bédouins sont armés d'une lance qu'ils jettent quelquefois à l'ennemi qu'ils poursuivent, lorsqu'ils n'en sont qu'à une petite distance, d'un sabre qu'ils ne quittent jamais, et d'un fusil à mèche. Le cavalier qui n'a pas de lance se sert d'une masse. Les fantassins ont quelquefois un bouclier rond de 18 pouces de diamètre, fait en peau de bœuf sauvage et recouvert de lames de fer. La cotte de mailles est aussi en usage parmi eux; enfin ils se coiffent d'un bonnet en fer, rarement orné de plumes.

L'ignorance qui distingue les Bédouins est une conséquence naturelle de leur vie nomade et de leur amour pour le pillage et pour la guerre : il y a des tribus entières, telles que les *Ibn-Dhouahi,* où personne ne sait ni lire ni écrire. Cependant la poésie est très-estimée chez eux; leur talent naturel s'exerce à chanter le mérite d'un chef ou les charmes d'une maîtresse. L'objet de son amour n'est jamais

un mystère pour un Bédouin; le nom de la jeune fille est connu de toute la tribu; les rendez-vous et les rencontres clandestines sont les seuls secrets des amans.

Les Bédouins peuvent avoir plusieurs femmes; cependant la plupart n'en ont qu'une; très-peu en ont deux, et il est infiniment rare qu'ils en aient quatre; mais ils en changent fréquemment, et avec d'autant plus de facilité que le mari n'est pas obligé de dire pour quel motif il répudie sa femme; il lui suffit de la renvoyer à sa famille en lui donnant une chamelle. La loi accorde aussi à la femme la faculté de se séparer de son mari : si elle n'est pas heureuse avec lui, elle se réfugie chez ses parens, et l'époux ne peut la réclamer; mais il peut l'empêcher de se remarier en refusant de prononcer la formule du divorce : *ent ta'lek* (tu es répudiée).

Les formalités du mariage sont très-simples : un Arabe qui recherche une fille envoie dans la famille de celle-ci un ami qui la demande en son nom; le père consulte sa fille, et si celle-ci y consent, et si le père répond affirmativement, l'union est arrêtée : ce sont les fiançailles; jamais il n'est question de dot : ce n'est pas l'usage chez les Bédouins. Cinq à six jours après, le futur porte à la tente du père de la fille un agneau qu'il égorge devant des témoins, et dès que le sang coule à terre, la cérémonie du mariage est accomplie; les amis des deux familles ne songent plus qu'à se régaler et à se divertir. Peu de temps après le coucher du soleil, le nouvel époux se retire dans une tente dressée pour lui à une certaine distance du camp; la jeune fille court de la tente d'un ami à celle d'un autre, jusqu'à ce qu'enfin quelques femmes parviennent à la saisir et la conduisent en triomphe à la tente du mari.

Les Bédouins et tous les Arabes exercent envers les étrangers l'hospitalité la plus empressée; un simple voyageur qui se rendrait chez un cheik considéré pourrait s'attendre à

un très-bon accueil. On prétend que lorsqu'un cheik bédouin mange du pain avec les voyageurs, ils peuvent être assurés qu'il les protégera de son mieux. Quelquefois celui qui vient d'être dépouillé entre, sans le savoir, dans la tente du voleur, qui le plaint, en disant que Dieu est miséricordieux, et lui donne d'autres vêtemens que les siens, que l'autre ne fait pas semblant d'apercevoir. Chez les *Mérékedé*, tribu qui habite les frontières de l'Yémen, l'hospitalité va même plus loin qu'on n'a droit de s'y attendre de la part d'un peuple de l'Orient. Il est d'usage d'offrir à l'étranger, pour passer la nuit avec lui, une femme de la famille, et ordinairement c'est celle de l'hôte, car ce n'est jamais une fille (1).

Les Arabes, et particulièrement les Bédouins, se regardent comme une nation libre, qui n'a d'autre maître que Dieu. Aussi le cheik le plus puissant n'a-t-il aucun pouvoir pour empêcher les querelles et arrêter l'anarchie qui les divisent; il n'oserait même infliger la punition la plus légère à l'homme le plus pauvre de sa tribu sans encourir la vengeance mortelle de celui-ci et de ses parens. C'est donc une erreur de la part de quelques voyageurs de représenter ces cheiks ou *émirs*, ainsi qu'ils se qualifient eux-mêmes, comme des princes du désert. Leurs seules prérogatives consistent à conduire leur tribu à l'ennemi, à négocier les conditions de la paix ou de la guerre, à fixer le lieu où l'on doit camper, et à traiter les étrangers de distinction. Un cheik ne tire aucun revenu de sa tribu, et quelquefois même il est déposé par celle-ci et remplacé par un autre qui passe pour plus brave ou plus généreux. Cependant, autant qu'il est possible, on prend toujours le cheik dans la même famille.

« Les Arabes sont de moyenne taille, maigres et comme

(1) *J. Burckhardt :* Voyages en Arabie, tom. III.

desséchés par la chaleur. Ils ont le teint basané, les yeux et les cheveux noirs; légers à la course et excellens cavaliers, ils passent généralement pour braves, pour habiles à manier l'arc et la lance, et pour très-bons tireurs depuis qu'ils sont familiarisés avec les armes à feu. La gravité, considérée chez tous les peuples orientaux comme la qualité distinctive d'un homme bien élevé, paraît moins naturelle aux Arabes qu'aux Turcs. Si le brigandage est le métier avoué des nomades ou Bédouins, l'art de tromper y supplée dans les villes commerçantes. A côté de ces vices, nés de l'absence d'un gouvernement régulier, subsiste encore l'ancienne hospitalité patriarcale. On trouve dans quelques villages du *Téhama* des maisons publiques où les voyageurs sont logés et nourris quelques jours sans payer. Quand les Arabes sont à table, ils invitent ceux qui surviennent à manger avec eux, qu'ils soient chrétiens ou mahométans, grands ou petits. Les Arabes le disputent aux Persans en politesse; ils baisent la main des personnes au-dessus d'eux, en signe de respect.

« Les maisons, quoiqu'en pierres, sont bâties sans goût. Les appartemens des hommes occupent la face de l'édifice; la jalousie a placé ceux des femmes par-derrière. Nous avons vu plus haut que le pauvre Bédouin même partage sa tente en deux par un voile, derrière lequel les femmes se dérobent à tout œil indiscret.

« L'Arabe est très-sobre. Les gens du peuple ne font qu'un repas de mauvais pain de *doura*, espèce de millet; ils y joignent du lait de chameau, de l'huile, du beurre ou de la graisse; l'eau pure étanche leur soif; la viande est peu en usage; celle du porc était défendue long-temps avant Mahomet (1). Pour le repas, on place de petites tables d'un

(1) *Mill*, dissert. de Mahomedismo, p. 25-118; *Hieronym.*, in Jovian. II, c. VI.

pied de haut sur un large tapis ou sur des nattes, où les personnes invitées s'asseyent. Les Orientaux aiment passionnément la pâtisserie. On sait que leur liqueur favorite est le café; ils le préparent en le brûlant dans une poêle ouverte; ils le broient ensuite dans un mortier de pierre ou de bois. Cette méthode conserve au café un parfum qu'il perd lorsqu'on le réduit en poudre dans un moulin. Les habitans d'Yémen prennent rarement cette boisson, qu'ils regardent comme très-échauffante; mais avec les cosses du café ils préparent une liqueur semblable au thé. Les Arabes de distinction se servent de porcelaine de la Chine. Quoique interdites par la loi, les liqueurs spiritueuses ne sont point inconnues en Arabie. On fume quelquefois, ainsi que nous l'avons fait remarquer à propos du peuple nommé Assassins, une plante qui ressemble au chanvre, et qui produit une sorte d'ivresse (1).

« Les Arabes, comme les Turcs et les Persans, aiment les habits longs. On les voit aussi porter de larges culottes, avec une ceinture de cuir brodée, et sous laquelle brille un poignard ou dague. Tous les Arabes portent le manteau, qu'ils appellent *habba;* c'est un grand carré double, fendu au milieu, ayant une échancrure pour le cou, avec deux ouvertures aux deux côtés pour y passer les bras. Le tissu de ces manteaux est de poil de chevreau bien tordu avec celui de chameau; l'épreuve qu'on en fait avant de les acheter, c'est d'y verser un seau d'eau, dont quelquefois il ne s'échappe pas une seule goutte durant près d'un quart d'heure. Les Arabes se surchargent la tête d'un grand nombre de bonnets, qu'ils entourent encore d'une écharpe. Communément ils ne portent point de chaussure; la plante de leurs pieds s'endurcit au point de braver les sables brûlans. Dans les montagnes, cependant, ils les garantissent

(1) *Niebuhr*, Descript. de l'Arabie, I, *passim*.

avec des peaux de mouton. Quelques uns se rasent la tête; d'autres portent leurs cheveux.

« Les femmes du peuple ont pour tout vêtement une large chemise et un pantalon. Dans l'Hedjaz, comme en Égypte, leurs yeux ne paraissent qu'à travers les mousselines qui enveloppent leurs têtes; mais dans l'Yémen elles portent de longs voiles. Une femme arabe, surprise sans vêtement par Niebuhr, cacha avec les mains son visage, laissant à découvert le reste. La coquetterie arabe prodigue les anneaux, les bracelets, les colliers de perles fausses. Quelquefois les femmes ajoutent à leurs pendans d'oreilles un anneau au nez, comme dans l'Hindoustan. Avec le jus de l'henné elles se teignent les ongles de rouge, et les pieds et les mains d'un brun jaune (1); elles se noircissent les paupières avec de l'antimoine. L'usage de graver sur la peau des figures d'animaux, de fleurs ou d'étoiles, usage antérieur au siècle de Mahomet (2), a laissé quelques traces chez les femmes bédouines (3). Les modes changent peu dans l'Orient; le costume d'Esther, de Sulamite ou d'autres personnages du Vieux-Testament, offre déjà le modèle de celui d'une dame arabe moderne (4).

« La contrainte dans laquelle vivent les femmes arabes n'exclut pas les intrigues amoureuses; mais les périls, les combats, la mort, entourent les pas du jeune audacieux qui cherche à s'introduire dans le sanctuaire du harem. La vie pastorale des Bédouins procure aux deux sexes un peu plus de facilité de se voir; aussi le désert est-il le théâtre de ces vives passions que les romans arabes nous peignent (5).

(1) Voyez sur la *henné* la note de *Langlès*, Collection portat. des Voyages, II, 127. — (2) *Moallakat*, trad. de Hartmann, p. 69-125; *Taraphae Moallakat*, ed. Reiske, p. 45. — (3) *Arvieux*, Mémoires, edit. Labat, III, 297. — (4) *Hartmann*, die Hebræerin, etc., la Toilette des femmes hébraïques (en allem.); *Schrœder*, de vestitu mulierum hebræarum. — (5) Medjnoun et Leïla, traduct. de M. *Chezy*, préf. XXV, etc.

Une taille élancée, semblable au jonc flexible ou aux longues lances d'Yémen, des hanches d'un volume immense et qui peuvent à peine passer par la porte de la tente, deux pommes de grenade sur un sein d'albâtre, des yeux vifs et languissans comme ceux de la gazelle, des sourcils bien arqués, une chevelure bouclée et noire qui flotte sur un cou long comme celui des chameaux : voilà, selon les poètes du pays, le portrait d'une beauté arabe (1). Les femmes du peuple, dans les plaines maritimes, ont le teint d'un jaune foncé; mais dans les montagnes on rencontre même des paysannes qui ont des traits, une taille et un teint que ne désavoueraient ni la Grèce ni l'Italie.

« La langue arabe ancienne semble se rapprocher de l'hébreu. Avant Mahomet il y avait deux dialectes principaux, celui des *Hamiarites* ou Homérites, qui régnait dans l'Yémen; et celui des *Koréischites*, qui était répandu aux environs de la Mekke; ce dernier, le moins pur et le moins agréable, triompha, grâce au Coran et aux victoires de Mahomet (2). Cette langue sacrée est enseignée dans les écoles d'après des règles invariables; c'est la seule qui serve aux lectures publiques faites dans les temples. La langue savante d'aujourd'hui, employée dans les discours solennels et parmi les gens instruits, n'en diffère pas quant à l'essence des mots et des constructions (3); mais cette conformité ne s'étend pas à l'arabe vulgaire, qui, comme toutes les langues très-répandues, a éprouvé des mélanges et des altérations (4). Non seulement on parle tout autrement

(1) Les passages de *Hariri*, *Ibn Doreid*, *Motannabi*, *Einawabi* et autres, recueillis dans *Hartmann*, Aufklærungen über Asien, I, 549 *sqq*. — (2) *Pococke*, Specimen historiæ Arabum, p. 150. *Eichhorn*, préface à la traduction allemande de *Richardson*, Traité de la littérature orientale. *Adelung*, Mithridates, I, 383, etc. — (3) *Aryda*, archiprêtre à Tripoli en Syrie, Mémoire contre Niebuhr, en arabe; voyez *Iahn*, Chrestomathie arabe, p. 222 (Vienne, 1802). — (4) *Niebuhr*, Description de l'Arabie, I, 118 *sqq*.

dans les montagnes de l'Yémen que dans le Téhama, mais les gens distingués ont une prononciation difficile, et d'autres mots que les paysans, pour exprimer différentes choses; et tous ces dialectes n'ont qu'un faible rapport avec celui des Bédouins. La différence est encore plus grande dans les provinces éloignées. C'est à la fusion de tant de dialectes que la langue arabe doit sa richesse en mots. On lit dans les livres qui en traitent, qu'elle n'a pas moins de 1000 noms pour exprimer *chameau*, et de 500 pour exprimer *lion*. La prononciation des Arabes du sud et de l'est paraît plus facile à un gosier européen que celle des Arabes d'Egypte et de Syrie. Les conquêtes des Arabes ont répandu leur langue au sud de la Méditerranée, depuis l'Égypte jusqu'au détroit de Gibraltar, et le long de l'océan Indien, du côté de l'île de Madagascar.

« Il paraît que très-anciennement les caractères en forme de clous, appelés persépolitains, étaient en usage en Arabie. Ces caractères furent remplacés par les caractères *hamiariques*, ainsi appelés d'une dynastie de ce nom; et ceux-ci cédèrent la place aux *koufiques*.

« Quoique les sciences en Arabie se réduisent à quelques grossières notions de médecine et à des rêves d'astrologie, on ne peut pas méconnaître chez les Arabes ce génie ardent qui a répandu dans le Coran tant de tournures poétiques. La morale et la poésie sont encore les objets favoris de leurs études. Le pays de *Djof*, dans l'Yémen, produit beaucoup d'improvisateurs. »

Chez les Bédouins même il existe un grand nombre de poètes qui se distinguent par leurs hymnes et leurs chants héroïques. Habitués dès l'enfance à entendre ces chants, presque tous les Bédouins font leurs récits en prose rimée, tant la langue arabe est riche en rimes. Leurs contes sont pleins de charme et de naïveté : ils se transmettent de bouche en bouche, et rarement par écrit. Après avoir brillé

dans toutes les sciences; après avoir possédé, à l'époque où l'Occident était plongé dans les ténèbres de la barbarie, des astronomes, des mathématiciens, des historiens, des géographes, des médecins et des philosophes qui s'étaient instruits en lisant les écrits d'Aristote et de Platon, les Arabes ne possèdent plus qu'une instruction grossière : ces connaissances ont presque entièrement été oubliées chez eux : leur astronomie n'est plus que de l'astrologie; les mathématiques se réduisent aux règles d'un arpentage grossier; leur histoire n'est plus qu'un tissu de fictions; leur géographie se réduit à ce qu'en ont laissé leurs anciens auteurs; leur médecine n'est plus qu'une sorte d'empirisme, et leur philosophie qu'un tissu d'argumentations sur le Coran.

« L'éducation, quoique déchue en Arabie, n'est point entièrement négligée; beaucoup de personnes, parmi les Arabes sédentaires, savent lire et écrire. Ceux d'un plus haut rang tiennent des instituteurs chez eux pour instruire leurs enfans et leurs jeunes esclaves. Communément une école est attachée à chaque mosquée; de pieuses fondations assurent l'entretien du maître et des enfans pauvres. Les grandes villes possèdent beaucoup d'autres écoles où la classe mitoyenne du peuple peut envoyer ses enfans. Ils y apprennent à lire, à écrire, à compter. Les filles sont instruites séparément par des femmes. Dans quelques villes principales il y a des colléges pour l'astronomie, l'astrologie, la philosophie, la médecine. Le royaume d'Yémen a deux universités ou académies célèbres : l'une à Zébid pour les Sunnites, et l'autre à Damar pour les Zéidites. L'interprétation du Coran, avec l'histoire de Mahomet et des premiers califes, forment les branches d'études les plus suivies.

« L'homme extraordinaire qui a fondé la religion mahométane eut à combattre l'idolâtrie des anciens Arabes. Il paraît qu'anciennement les sacrifices humains étaient en

usage parmi eux, comme chez leurs frères les Syriens et les Carthaginois. Le *sabéisme*, ou le culte des astres, leur fut commun avec les peuples de la Syrie et de la Chaldée. La religion chrétienne y eut quelques prosélytes avant Mahomet. Les juifs y vivaient en tribus nombreuses (1). Le prophète arabe eut de la peine à les subjuguer. Son Église, comme toutes les autres, s'est partagée d'opinion. Outre la secte des *Sunnites*, il s'en est formé une autre fort considérable; ceux qui la suivent se nomment *Zéidites*. Ils paraissent d'accord avec les premiers sur les principaux points de doctrine; mais ils observent avec peu de rigueur les pratiques religieuses. Vers le milieu du siècle dernier, un cheik d'Yémen, appelé *Mékrami*, établit une secte nouvelle parmi les mahométans. Ce fut vers le même temps que naquit dans le centre du Nedjed la nouvelle religion des Wahabys, dont nous avons décrit plus haut l'origine et les rapides progrès. Les *Schiites*, ou la secte d'Ali, dominent le long du golfe Persique. L'Oman a vu naître une autre secte, plutôt politique que religieuse; ses adhérens s'appellent *Bejas*, et n'accordent aux descendans de Mahomet aucune de ces grandes prérogatives qu'ils exercent, surtout dans l'Hedjaz.

« Nous avons déjà donné quelques idées de l'état des arts et du commerce dans l'Yémen et l'Oman : ajoutons ici quelques remarques générales. Les arts sont négligés en Arabie. Il n'y a aucune imprimerie dans ce pays. L'obstacle principal vient de ce que les lettres arabes modernes, liées ensemble, et souvent placées l'une sur l'autre et entrelacées, sont plus belles lorsqu'elles sont proprement écrites, que lorsqu'elles sont imprimées. Les zélés *Sunnites* ne pouvant souffrir les figures, on ne trouve parmi les Arabes ni

(1) Voyez les passages recueillis dans *Schultens*, Historia Joctanidarum, p. 61-62-144.

peintres ni sculpteurs; cependant ils exécutent très-bien leurs inscriptions en relief. On travaille bien l'or et l'argent dans l'Yémen; néanmoins, la plus grande partie des ouvrages d'orfévrerie se font par les juifs et par les Banians; la monnaie même est fabriquée à Sana par les premiers. L'art de l'horlogerie n'est ni avancé ni considéré. Celui de la musique est tout aussi négligé, du moins n'y entend-on que des tambours et des chalumeaux. Tous les ouvriers travaillent assis. Il y a plusieurs sortes d'ouvrages pour lesquels les Arabes se servent aussi adroitement de leurs orteils que nous de nos doigts. On ne trouve en Arabie ni moulins à vent ni moulins à eau; mais comme Niebuhr a vu dans le Téhama un pressoir à huile tourné par un bœuf, ce voyageur présume que les Arabes ont des moulins à grains du même genre. »

Les Arabes forment environ les sept huitièmes de la population de la péninsule; les juifs y sont répandus partout, et sont reconnaissables à leur habillement, qui doit être en bleu, et à leur petit bonnet; les Banians, venus de l'Inde pour faire le commerce, habitent les villes maritimes; ils se distinguent, comme tous les Hindous, par un vêtement rouge; les nègres se trouvent aussi dans les villes; ils y servent comme esclaves : cependant le Nedjed méridional en renferme quelques tribus particulières.

« L'Arabie possède peut-être une population de 10 à 12,000,000 d'âmes, population peu considérable pour l'étendue qu'elle occupe. Réunie sous un seul chef, elle serait redoutable aux Persans, aux Turcs, à l'Afrique entière. »

TABLEAU

DES POSITIONS GÉOGRAPHIQUES DE L'ARABIE.

NOMS DES LIEUX.	Latitud. N.			Longit. E. de Paris.			AUTORITÉS.
	deg.	min.	sec.	deg.	min.	sec.	
Tor (Arabie-Pétrée)...	28	19	0	31	12	55	Voyage inédit cité dans la *Connaissance des Temps.*
Idem.....	28	12	19	.....			*Niebuhr*, dans *Zach*, Corresp.
Raz Abou Mohammed.	27	50	0	.....			Voyage inédit, *Connaiss. des Temps.*
Kalaat-el-Moïlah.....	27	28	0	.....			*Idem.*
El Hamman-al Faraoun.....	.....			30	43	25	*Idem.*
Yambo.....	24	7	6	35	12	15	*Idem.*
Idem.....	24	5	0	.....			*Niebuhr*, dans *Zach*, Corresp.
Ras-Abiad.....	23	30	0	.....			Voyage inédit, *Connaiss. des Temps.*
Arabog.....	22	33	0	36	31	45	*Idem.*
Djidda.....	21	32	42	36	45	45	*Idem.*
Idem.....	21	28	23	37	4	45	*Niebuhr*, par des dist. lunaires. *Zach*, Corresp. VI, p. 166.
Médine.....	25	13	0	37	43	0	*Jomard.*
Idem.....	24	20	0	33	30	0	Auteurs.
La Mekke.....	21	28	9	37	54	45	Voyage inédit, *Connaiss. des Temps.*
Ghumfude ou *Comfida.*	19	7	0	39	21	45	*Niebuhr*, dans *Zach*, Corresp.
Loheïa.....	15	42	8	39	48	30	*Niebuhr*, calculé par le P. *Hell* (1).
Zebid.....	14	12	0	.....			*Idem.*
Taais.....	13	34	7	.....			*Idem.*
Sana, capitale d'Yémen.	15	21	6	.....			*Idem.*
Moka.....	13	18	41	.....			*Idem.*
Idem.....	13	16	0	40	50	0	Connaiss. des Temps.
Île *Perim* dans le détroit de Babel-Mandeb.....	12	38	0	.....			*Niebuhr.*
Abou-Arich.....	17	22	0	39	24	0	Auteurs.
Aden.....	12	50	0	43	9	45	*Purdy.*
Akaba.....	29	21	25	32	39	48	*Rüppel.*
Barka.....	23	43	0	55	36	30	*Purdy.*
Beit-el-Fakih.....	14	31	0	40	41	0	*Niebuhr.*

(1) D'après plusieurs observations des satellites de Jupiter; mais dans la Correspondance de *Zach*, VII, p. 69, Niebuhr a donné des observations des distances lunaires qui semblent donner un résultat différent.

NOMS DES LIEUX.	Latitud. N.			Longit. E. de Paris.			AUTORITÉS.
	deg.	min.	sec.	deg.	min.	sec.	
Bahreïn (île)	26	50	0	48	49	45	*Tanner.*
Deriaby (île)	17	22	0	53	56	45	*Purdy.*
Dofar	16	46	0	52	40	0	D'*Après de Mannevillette.*
Dourga	15	9	0	49	45	0	*Idem.*
El Gorab (île)	16	8	0	.....			*Niebuhr.*
Djesan	16	50	0	39	46	45	*Purdy.*
Hadjar	25	40	0	47	58	0	Auteurs.
Hali	19	40	0	40	0	0	*Idem.*
Israel (cap)	15	13	30	40	20	45	*Purdy.*
Jérïm	14	17	0	41	51	0	*Niebuhr.*
Maceira (île)	19	50	0	55	55	0	D'*Après de Mannevillette.*
Mascate	23	28	0	56	27	45	*Fraser.*
Rabah (port)	22	35	30	41	40	0	Auteurs.
Raz el gate (cap)	22	24	0	57	39	45	*Purdy.*
Ste-Catherine (couvent)	28	36	40	32	7	39	*Rüppel.*
Zouida	26	36	34	.....			Connaiss. des Temps.

N. B. Les divisions politiques anciennes et modernes n'offrent rien de fixe; elles sont d'ailleurs en grande partie inconnues; voilà pourquoi on n'en donne point de *Tableau comparatif.*

TABLEAU

Des principales tribus de Bédouins, d'après J. BURCKHARDT.

LES ANEZÉ (1).

Aoulad-Aly	El Meschatta	*El Aouadh.* *El Taïour.* *El Ateïfat.* *El Mekeïbel.*
	El Meschadeka	*Arab el Taïar.* *El Menzikat.* *El Lahhaoueïn.*
	El Hammamédé	
	El Djédalemé	*El Kéreïnat.* *El Tourschat.*
	El Toulouhh	

(1) Les Anezé mettent sur pied environ 10,000 cavaliers et 90,000 à 100,000 hommes montés sur des chameaux : aussi *Burckhardt* évalue-t-il leur population à environ 350,000 individus.

El Hessenné	El Hessenné	*El Schemsi.*
		El Keddaba.
		El Aueïmar.
		El Réfasché.
		El Meheïnat.
		El Hedjadj.
		El Schera'abé.
	El Mesalikh	*El Lehhetemi.*
		Beni Reschoud.
		El Belsan.
		El Semmalek.
El Roualla ou el Djela.	El Omhallef	*El Soualemé.*
		El Abdellé.
		Ferdja.
		El Bala'aïsch.
		El Bédour.
	El Roualla	*Ibn Aouïdjé.*
		El Zérak.
		Sabhan.
		Hedjilis.
		Deraïé.
El Bescher	Tana Madjed	*El Ktaïsan.*
		El Doghama.
		El Fereggé.
		El Nassir.
		El Fedha'an.
		Ibn Imhid.
		Ibn Ghebeïn.
		Ibn Kaï Schisch.
		Ibn Ghedzour.
		El Seba'a.
	Selga	*El Maouadjé.*
		El Matarefé.
		El Seleïmat.
		El Hossenni (1).
		El Medheïan.

AHL EL SCHÉMAL ou NATIONS DU NORD.

El Maouali (2)	El Turki	»
	El Djemadjemé	»
	El Akeïdat	»
	El Hadheïfa	»
	El Medaheïsch	»
El Hadédieïn (3)	El Seken (4)	»
	El Berak	»
	El Medjel	»
El Turkman	(5)	»

(1) Cette tribu ne doit pas être confondue avec celle qui a été désignée plus haut sous le nom d'*El Hessenné*. — (2) Les Maouali comptent à peu près 400 cavaliers. — (3) Les Hadédieïn mettent sur pied autant de cavaliers que les Maouali. — (4) Tribu d'environ 600 tentes. — (5) Ils se divisent aussi en plusieurs tribus.

El Arab (1) *Tahht Hammel Hamah.*	Beni Khaled (2).....	»
	Beschakin.	»
	Toka'n. ...	»
	Abou Schaban	»
	Hauaïeroun. ...	»
	El Abou azi.. .	»
	Beni az	»
	El Retoub.....	»
	El Schékara.....	»
	Ghanamat el Tel	»
	El Karaschieïn..	»
	El Rezeïk.	»
	El Hadadeïm	»
	El Djemadjemé.....	»
Arabes du territoire de Baalbek.	El Turkman Soueïdieh.....	»
	El Keïdat.....	»
	El Abeïd.....	»
Arabes de la vallée de Beka'a.....	El Nemeïrat.....	»
	El Zereïkat.....	»
El Ssoleïb.....	.....	»
Ahl el Djebel.....	El Ammour.....	»
Arabes du Hauran.	El Feheïli (3).....	.....
	El Serdié (4).....	*Arab el Dhaher.* *Arab el Ouaked.*
	Ahl Djebel (5) Hauran.....	*Schenabelé.* *El Hassan.* *Haddié.* *El Scherfat.* *El Mezaïd.* *Beni Adham.* *El Ssammarat.* *El Kerad* ou *Kourdes.* *El Raoufa.* *El Gheiath.*
Arab el Ledja (6).	El Szolout..	»
	El Medledj.....	»
	El Selman.....	»
	El Dhoueïheré.....	»
	El Seïalé.....	»
Arabes du Djolan.	El Diab.....	»
	El Naïm.....	»
	El Harb.....	»
	El Ouosié.....	»
	El Menadheré.....	»
	Beni Kélab (7) ... ..,.....	»

(1) Ces Arabes possèdent 1200 1300 tentes. — (2) Ils ont 200 à 300 tentes. — (3) Les Feheïli se divisent en plusieurs tribus, et mettent sur pied près de 200 cavaliers. — (4) Les Serdié ont à peu près 150 cavaliers. — (5) Ces tribus possèdent chacune 80 à 100 tentes. — (6) Ces Arabes mettent sur pied environ 80 cavaliers; leurs plus fortes tribus possèdent chacune à peu près 150 tentes. — (7) Appelés aussi *El Kélabat* ou *El Makloub*.

Arabes de Kanneteïra ou du Djebel Heisch.	El Faddhal (1)	*El Herouk.* *El Adjrémié.*
	El Aoussié	*El Hama'sé.* *El Baka'ra.*
	El Schoua'ïe	»
	El Diab	»
	El Kébaré	»
	El Dja'ateïn	»
	Beni Rabia	»
	El Meham medat	»
	El Turkman (2)	*El Nahaiat.* *El Souadié.*
	Beni Az	»
	El Laheïb	»
	El Semaké	»
	El Berkeïat	»
	El Atbé	»
	El Ouaheib	»
	El Zegherié	»
	El Seia'd	»
	El Azzié	»
	El Habi heïa	»
	El Daheioua't	»
	El Arakié	»
	El Scherazil	»
	El Scham	»
Arabes au sud du Djolan.	El Taouakka	*El Hakisch.* *El Bersa'n.* *Beni Zeïn.* *Beni Zeïdan.*
	El Ka'abené	*Beni Zeheïr.*
	El Serhhan *ou* el Serraheïn	*Ibn Ramlé.* *Ibn Rafaé.* *Ibn el Baili.* *El Hebeileï.*
	Beni Aïssa	.....
Arabes du mont Belka'a (3).	Beni Hassan	»
	Ibn al Gnanam	»
	El Hatabié	»
	El Abad	»
	El Adjeremé	»
	El Bedeïat	»

(1) Ils possèdent 250 à 300 tentes. — (2) Le camp de ces Arabes se compose d'environ 160 tentes. Chacune des autres tribus a 40 à 60 tentes, à l'exception des Diab, des Arakié et des Beni Az qui en ont chacun environ 100.

(3) Ces Arabes se divisent en une quarantaine de tribus, et réunissent en tout 3000 à 4000 tentes. Leur principal cheik paie un tribut annuel de 2000 moutons au pacha de Damas.

Arabes du mont Belka'a	El Djehaouasché	»
	El Aouathem	»
	El Scheïrat	»
	El Zefeïfa	»
	El Rescheïdé	»
	El Dadjé	»
	El Billi	»
	El Khanatelé	»
	El Meschalekha	»
Arabes du Ghour	El Sekhour (1)	»
	El Faout	»
	El Baschatoué	»
	El Ghezaouaié	»
	El Baouateïn	»
	Beni Fad	»
	El Mesoudi	»
	El Djermié	»
	El Taméré	»
	El Djelaheïn	»
Arabes de Tor ou El Touara	El Soualeha	*El Aoulad-Saïd.* *El Ouarené.* *El Gheraschi.* *El Rahami.*
	El Mezeïné	»
	El Aleïghat (2)	»

AHL EL KÉBLI ou nations du sud.

Arabes el Kérak	El Amer (3)	»
	El Ssoleït (4)	»
	Beni Hammeïdé	»
Arabes du Djebel Schéra	El Hadjadjé (5)	»
	Beni Naïm	»
Arabes d'Akaba' el Schamié	El Haoueïtât (6)	*El O'mr'an.* *El Dja'si.* *El Mesk.* *El Resaï.*
	El Schera'r'at (7)	*El Kheïal.* *El Lehaouaï.* *Beni Haueïni*

(1) Il ne faut pas confondre cette tribu avec celle de El Ssekhour mentionnée précédemment. — (2) Les Aleïghat réunis aux Mezeïné peuvent mettre sur pied un corps de 300 hommes armés de mousquets. — (3) Ils réunissent près de 300 cavaliers. — (4) Les Ssoleït mettent sur pied 80 cavaliers, et possèdent 200 mousquets. — (5) Les Hadjadjé comptent 400 cavaliers. — (6) Ils ont 300 cavaliers, et peuvent fournir un corps considérable de conducteurs de chameaux. Ils envoient chaque année au Caire une caravane de 4000 chameaux. — (7) Ces Arabes sont très-nombreux; ils ont peu de chevaux, mais une quantité innombrable de chameaux.

Beni Schammar ou *el Djerba*	El Temeïat	»
	El Meniat	»
	Ibn Ghazi	»
	El Baïr	»
	El Fesiani	»
El Dhofir		»
El Zor	El Akeïdat	»
	Abou Schaban	»
	Beni Saïd	»
	El Aouldé	*Arab el Fahhel.* *Arab el Dendel.*
	El Sabkha	»
	El Bakara	»
	El Djebour	»
	El Deleïb	»

LIVRE CENT VINGT-SEPTIÈME.

Suite de la Description de l'Asie. — Description de la Perse. — Description physique générale de ce royaume.

La Perse telle que nous allons la décrire n'est plus ce qu'elle était sous les sophis ou sephis. Ses démembremens ont formé le *royaume de Kaboul* ou *des Afghans*, celui de *Hérat* ou le *Khorassan oriental*, et le *Béloutchistan*, que l'on appelle aussi la *Confédération des Béloutchis*. Dans ces derniers temps le sort des armes lui a fait abandonner à la Russie la Géorgie et l'Arménie.

Ce qui constitue aujourd'hui le royaume de Perse forme encore un vaste État, mais faible relativement à son étendue : d'abord parce que la population y est disséminée, et en second lieu parce qu'elle se compose de diverses nations, les unes sédentaires, et les autres nomades, qui ne sont liées par aucun esprit public.

« Les révolutions politiques auxquelles les différentes provinces de la monarchie persane ont toujours été en proie, ont constamment fini par les réunir sous un seul sceptre. A l'aurore de l'histoire nous y voyons plusieurs nations indépendantes; les Perses au midi, les Ariens à l'est, les Mèdes au centre; diverses hordes barbares, telles que les Hyrcaniens, les Parthes, les Cadusiens au nord. Il est très-douteux que les antiques empires de Ninive et de Babylone aient jamais compris la Perse ancienne, c'est-à-dire le *Farsistan* actuel, avec le Kerman et le Laristan. L'histoire n'ose ni garantir ni rejeter les merveilleuses expéditions de Sémiramis; mais il est certain que toute invasion momen-

tanée figure comme une conquête dans le chaos de l'histoire primitive. Les *Mèdes* subjuguèrent réellement les Perses. Ce peuple paraît avoir fait ses premières armes contre les Scythes d'Asie, dans le Touran ou la Tatarie actuelle, et contre les Indiens. Cinq siècles et demi avant Jésus-Christ, *Cyrus* délivra sa nation et la rendit maîtresse de toute l'Asie occidentale. Mais à l'entrée de l'Europe, une petite nation arrête les innombrables essaims de l'Asie; bientôt réunis sous Alexandre, les Grecs renversent le faible colosse de la puissance persane; la discorde des vainqueurs fait naître une foule de royaumes; la tribu guerrière des *Parthes* (vers l'an 248 avant J.-C.) s'empare des provinces qui forment la Perse moderne. Pourtant les Grecs se maintiennent dans la Bactriane; leur roi, Démétrius, soumet et civilise l'Hindoustan; Eucratides Ier règne sur mille cités; mais les Scythes, ou plutôt des nations nouvelles qui avaient remplacé les Scythes, réunies aux Parthes, renversent le trône de la Bactriane. Les Parthes, sous leurs rois de la dynastie *Aschkanienne*, les Arsacides des auteurs grecs, balancèrent la puissance des Romains. Vers l'an 220 de J.-C., un particulier nommé *Ardchour*, Persan, selon les Grecs, enleva le pouvoir aux Parthes, et fonda la dynastie des *Sassanides;* mais les Orientaux ne distinguent point les Persans modernes des Parthes; et le premier monarque persan, Artaxerxès ou Ardchour, est, selon eux, un prince du sang royal des Parthes. Quoi qu'il en soit de ce point obscur, l'empire persan, après avoir lutté contre celui de Constantinople, après avoir jeté un grand éclat sous le règne du sage *Nouschirvan* ou *Khosrou Ier*, plus connu sous le nom de *Chosroès-le-Grand*, subit le joug des Arabes et du mahométisme, vers l'an du Christ 636 ou 642, par la défaite d'*Isdegerte* à la bataille de Néhavend.

« Deux siècles après, le royaume de Perse se trouva rétabli dans le Khorassan, et après plusieurs révolutions il

reprit sa première extension. En l'an 934, la maison de Bouiah parvint au trône; elle résidait à Chiraz. C'est à cette maison qu'appartient le célèbre *Mahmoud*, troisième ou quatrième prince de la dynastie des *Ghaznevides*, mais que l'on peut regarder comme en étant le fondateur, qui fit de la Perse un grand empire que conquit *Togroul-beg*, fondateur de la dynastie turque des *Seldjoukides*. La Perse, enveloppée dans les conquêtes de Djenghiz-Khan et de Tamerlan, respire sous la dynastie des *Sophis*, qui monte au trône en 1506. *Chah-Abbas*, surnommé *le Grand*, prend les rênes de l'empire en 1586, et gouverne près d'un demi-siècle avec éclat, quoique d'une manière tyrannique. Les Afghans conquirent la Perse en 1722. Cet événement fut suivi, en 1736, de l'extinction de la maison des Sophis, et de l'élévation au trône impérial de *Nadir*, surnommé *Thamas-Kouli-Khan*. Ce chef féroce, mais habile et heureux, était né dans le Khorassan. Le 20 juin 1747, il fut tué après un règne de onze ans, qu'illustra surtout la rapide conquête de l'Hindoustan.

« Ici nous voyons commencer une période absolument nouvelle, et qui intéresse de plus près la géographie moderne. La faiblesse des successeurs de Nadir-Chah, et l'affreuse guerre qui ensanglantait la *Perse occidentale*, permirent aux *Afghans* de consolider un nouvel empire, dont Candahar devint la capitale, et qui embrassait toute la *Perse orientale*. Le Khorassan oriental, le Ségistan, l'Arokasche, le Candahar, sont les principales provinces des Afghans en Perse; ils possèdent dans l'Inde le Koutar, le Kaboul et le Cachemire; ils ont envahi une partie de la Boukharie.

« Les plus sûrs matériaux concernant ce royaume de Candahar ou des Afghans, semblent être ceux qu'a recueillis le major Rennell. Il en résulte qu'*Ahmed-Chah-Abdallah*, premier roi de Candahar, était originairement chef d'une

tribu d'Afghans, que Nadir-Chah réduisit sous son obéissance. A la mort de celui-ci, Ahmed reparut soudain au milieu de ses anciens sujets. Il s'empara des provinces de l'Inde cédées par le Mogol à Chah-Nadir. Ahmed choisit Kaboul pour capitale, parce que cette ville lui paraissait le plus à l'abri d'une attaque des Persans occidentaux. Ahmed mourut vers 1773. Timour, son successeur, continua de résider à Kaboul. Timour laissa le trône à *Zemaoun*, qui régnait encore au commencement du XIXe siècle. Après la grande bataille de Panniput contre les Marattes, donnée par Ahmed-Abdallah, en 1761, le royaume de Candahar paraît avoir conservé ses premières limites.

« Quant à la partie occidentale de la Perse, elle jouit de quelque repos sous le gouvernement de *Kerym-Khan*, qui néanmoins ne prit point le titre de Chah, se contentant de celui de vékil, ou régent. Ce bon prince avait servi sous Nadir, dont il avait été le favori. A la mort du tyran il était à Chiraz. Il s'empara du gouvernement, et fut soutenu par les habitans de cette ville, charmés de sa bienfaisance et rassurés par sa justice. Pour reconnaître cet attachement, Kerym embellit leur ville de beaux palais, de mosquées et de jardins magnifiques. Il répara les grandes routes et rebâtit les caravanserails. Son règne ne fut souillé d'aucun acte sanguinaire. On loue sa charité envers les pauvres, et les efforts qu'il fit pour rétablir le commerce. Il paraît qu'il mourut vers 1779, après un règne de 16 ans.

« Une nouvelle période de malheurs et de confusion suivit la mort de Kerym. Ses frères cherchèrent à s'emparer du pouvoir à l'exclusion de ses fils. Un prince du sang, Aly-Mourad, resta, en 1784, paisible possesseur du trône de Perse. Cependant, après la mort de Kerym, un eunuque appelé Aga-Mehemed-Khan, s'était emparé du Mazanderan, où il se rendit indépendant. En marchant contre lui, Aly-Mourad fit une chute de cheval, dont il mourut

sur-le-champ. Son fils Djaafar prit le sceptre; mais il fut défait par Aga-Mehemed à Yezd-Khast, et il se retira à Chiraz.

« En 1792, Aga-Mehemed attaqua cette ville, où Djaafar périt dans une insurrection. Le vainqueur brise le tombeau de Kerym et insulte à ses cendres. La valeur héroïque de Louthf-Aly, fils de Djaafar, balance en vain dans plusieurs combats désespérés la fortune de l'eunuque, qui enfin reste maître de toute la Perse occidentale. Il nomma pour son successeur son neveu *Baba-Khan*, qui, depuis 1796, règne paisiblement sous le nom de *Feth-Aly-Chah.* Il fit plusieurs guerres aux Russes; et pour mieux défendre contre eux les provinces septentrionales, il établit sa résidence à Tahiran ou Téhéran; les provinces qui obéissaient à son sceptre étaient, en 1810, l'Érivan, l'Azerbaïdjan, le Ghilan, le Mazanderan, le Khorassan occidental, l'Irak-Adjemi, le Kourdistan persan, le Farsistan et le Kerman; les cheiks arabes sur le golfe Persique lui payaient tribut, et le *vely* ou prince de Mekran lui envoyait des présens respectueux (1).

« Tel était naguère l'état de la Perse, que l'on avait pris l'habitude de ne plus couronner les souverains, mais seulement de proclamer tous les matins : *Un tel khan règne aujourd'hui;* mais Feth-Aly porta toujours avec dignité le titre de *Chah* ou roi. Il paraît que ce prince, ferme et sévère, a délivré le peuple et le gouvernement de l'autorité arbitraire et des exactions de nombreux khans. Ce titre, établi par les Tatares, répond à ce que les Persans désignaient par celui de *mirza*, donné aujourd'hui à tous les gentilshommes. Ces khans sont quelquefois gouverneurs de provinces, quelquefois seulement propriétaires de petits districts, et

(1) Histoire des révolutions de Perse, par *Picault*, 3 vol., 1810. Voyage de *Chardin*, notice historique de *Langlès*, dans le Xe volume.

prétendent à une succession héréditaire, quoique assujettis à la confiscation et à la peine de mort d'après un ordre arbitraire du souverain. Les grands khans sont quelquefois appelés *beglerbegs*, et en temps de guerre *serdars* ou généraux. Ceux qui commandent les villes sont communément désignés sous le nom de *daroghas* ou gouverneurs.

« La Perse peut, malgré la per te de l'Arménie ou du khanat d'Érivan, cédé en 1828 aux Russes, mettre sur pied plus de 100,000 hommes; et le nombre de ses habitans, après tant de guerres et de revers, monte probablement encore à cinq ou six millions.

« Passons à la description du pays, pour l'intelligence de laquelle cet ample préambule historique était indispensable. La Perse occidentale avoisine au nord la mer Caspienne et la Géorgie, l'une et l'autre dominées aujourd'hui par les Russes. Les frontières vers la Turquie n'ont pas été changées depuis qu'Aly-Mourad rendit aux Turcs la ville de Bassorah. Le golfe Persique, déjà décrit avec l'Arabie, baigne les côtes méridionales de ce pays; mais les Persans situés entre deux mers ont de tout temps négligé la marine. La Perse orientale a ses limites sur celles de l'Afghanistan et du Beloutchistan; les frontières du côté de la Boukharie sont au nord. »

Le royaume actuel de Perse porte le nom d'*Iran*, nom qui, sous les Darius et les Sapor, désignait toutes les contrées situées entre la Mésopotamie ou le Djézireh, et l'Inde ou l'Hindoustan. Cette dénomination fastueuse contraste avec la faiblesse réelle et les limites actuelles de la Perse, qui mérite bien mieux celle de *Chahistan* ou de *pays du Chah* qu'on lui donne aussi. Sa plus grande longueur du nord-ouest au sud-est est d'environ 400 lieues; sa plus grande largeur de 350, et sa superficie doit être, d'après nos calculs, de 65,000 lieues géographiques carrées. Cette

vaste étendue n'est point en rapport avec la population, parce qu'elle comprend des déserts considérables.

« Toute la Perse est un plateau très-élevé, comme l'abondance de la neige le prouve. Ce plateau se joint à celui de l'Asie-Mineure et de l'Arménie à l'occident, tandis qu'à l'est il se confond avec le plateau de l'Afghanistan et du Beloutchistan. C'est cette chaîne de terres hautes que les anciens appelaient *Taurus;* elle divise l'Asie en deux, ou plutôt, selon l'idée de Strabon, en trois parties. La première est située au nord des montagnes; la seconde est placée sur le dos même du Taurus, entre les diverses chaînes de montagnes qui le couronnent; enfin la troisième se trouve au midi. L'idée de cette division est fondée sur des observations très-exactes relatives à la différence des climats et des productions. Mais les anciens savaient très-bien que les chaînes nombreuses comprises sous le nom de Taurus, étaient « entrecoupées par beaucoup de « vallées et de plaines élevées (1). » Ils savaient aussi « que « plusieurs montagnes de la Perse, après s'être élancées « brusquement du milieu de la plaine, s'aplanissent tout à « coup et offrent un plateau absolu (2). » Les voyageurs modernes confirment ces observations. Les montagnes de la Perse, selon *Olivier*, ne semblent en quelque sorte former aucune chaîne suivie, ni avoir de direction principale. Elles s'étendent sans ordre dans tous les sens, elles sont entassées les unes sur les autres, et jetées comme au hasard; des groupes qui semblent former un commencement de chaînes, se trouvent tout à coup interrompus par des plaines unies très-étendues et très-élevées (3). Mais le plateau même qui porte cet amas de montagnes doit avoir *deux escarpemens*, l'un vers l'Euphrate et le golfe

(1) *Strab.*, lib. XI, p. 358 et suiv. — (2) *Curt.*, lib. VI, cap. XVI, lib. VII, cap. XXXIX. — (3) *Olivier*, Voyage dans l'empire Ottoman, la Perse, etc., V, ch. VII

Persique, l'autre vers la mer Caspienne. Ce sont là les *deux branches du Taurus* dont les anciens ont parlé.

« C'est au sud du bassin de la rivière de Kour ou Cyrus qu'il faut chercher la continuation septentrionale du mont Taurus. L'*Ararat* et la chaîne dont il dépend se joint aux hautes montagnes qui séparent le lac Van du lac Ourmiah; ces dernières font partie du *Niphates* des anciens. Mais, au sud de la rivière d'Araxe, une chaîne de montagnes très-froides embrasse l'Azerbaïdjan, l'ancienne *Atropatène*, au sud; ces montagnes bravèrent les armes d'Alexandre-le-Grand. De leurs flancs se détachent vers l'est les monts *Alpons*, bande de montagnes calcaires assez hautes qui entourent la partie méridionale de la mer Caspienne. Dans l'ancienne Hyrcanie ces montagnes « pré-« sentaient à la mer des flancs non seulement escarpés, « mais qui surplombaient même de manière que les ri-« vières s'élançaient de leurs bords dans la mer, en for-« mant dans l'air un arc liquide, sous lequel on passait à « sec (1). »

« Les *Portes Caspiennes* étaient un passage long de 28 milles romains, bordé de noirs rochers, d'où ruissellent des courans d'eau salée; la largeur du passage n'admet qu'un seul chariot; la route a été construite de main d'homme (2). Ce passage paraît être près Demavend, à 10 farsangs de Téhéran (3). Selon les anciens, ces montagnes d'Hyrcanie continuaient jusque vers la Bactriane, où elles se joignaient aux monts *Paropamisus*, les monts *Gaur* des modernes. Rien ne prouve que cette opinion soit fausse. Un voyageur, Forster, n'a point vu de montagnes entre Candahar et Hérat; ce récit prouve seulement que le voyageur cheminait sur un plateau, et qu'il

(1) *Strabon*, liv XI, p. 551. — (2) *Pline*, lib. VI, cap. XXVIII. — (3) Itinéraire manuscrit de M. *T*.....

a négligé de pousser assez loin ses recherches; il appuie lui-même notre opinion, en observant qu'il y a au nord de Therchych une haute chaîne couverte de neige; ce sont les *monts de la Parthiène* des anciens (1).

« La chaîne méridionale entre en Perse au sud du lac Ourmiah. La branche d'*Aiagha-Tag*, qui se détache au sud, et qui forme les limites du royaume, est le *Zagros* des anciens, demeure constante des Kourdes. La première grande chaîne qui entre en Perse s'appelle *Elvend*. Le géographe persan Ebn-Haukal nous informe que depuis le voisinage du Kourdistan jusque vers Ispahan, le pays est entièrement montagneux; il indique parmi les plus fameux monts qui s'y trouvent, le *Damavend*, du haut duquel l'œil parcourt un espace de 50 farsangs ou 72 lieues; tandis que celui de *Bisoutoun*, dans la même contrée, était célèbre par ses singulières sculptures, qui existent encore. Les *Hetzerdara* ou mille montagnes embrassent, au nord et à l'ouest, le bassin où se trouvent Chiraz et les ruines de Persépolis. Cette chaîne ne fut franchie par Alexandre qu'avec beaucoup de peine, un corps de troupes persanes ayant occupé le passage appelé *Portes de Suse* ou de la *Perside* (2). Un autre défilé menait de Perse en Médie; on l'appelait *Climax megale*, le grand escalier, parce que le chemin était taillé par degrés (3). Les montagnes se rapprochent, au sud, du golfe Persique, et passent à travers le Kerman ou la Carmanie; et quoiqu'une de leurs branches semble se perdre dans le désert, à l'est du lac Bakhtehgan, la chaîne principale paraît se joindre à celle qui sépare le Ségistan ou l'ancienne Drangiane du Mékran, ou de l'ancienne Gédrosie. Un auteur moderne les nomme *Djebel-Abad*. Cette chaîne

(1) *Forster*, Voyage du Bengale à Pétersbourg, II, 209, traduct. de M. *Langlès*. — (2) *Arrian.*, lib. III, cap. XVIII. *Diod.*, lib. XVII, cap. LXVIII. *Strab.*, lib. XV. p. 501. — (3) *Pline*, lib. VI, cap. XXVI.

joint les monts *Soleyman*, qui, avec les monts *Voulli*, forment un long plateau entre l'Inde et la Perse. Ce plateau, qui peut bien n'être couronné que de collines éparses, comme Forster en a vu près Candahar, est pourtant en soi-même assez élevé, à en juger d'après la température; il se joint au grand plateau central de l'Asie.

« Tel semble être le système de montagnes et de plateaux qui s'élève entre la mer Caspienne et l'océan Indien (1); mais si notre respect pour les anciens, et surtout pour Strabon, nous a porté à suivre avec attention les traces de chaque chaîne, l'amour de la vérité nous oblige à dire que cette matière exige de nouvelles observations locales avant de pouvoir être discutée d'une manière utile.

« En ne considérant les montagnes de la Perse qu'isolément, elles sont en général très-peu élevées, quoique leurs sommets soient couverts de neige une grande partie de l'année (2) : ce qui prouve combien doit être élevée la base sur laquelle elles sont placées.

« Un des caractères distinctifs du plateau de la Perse, c'est la grande étendue qu'y occupent des déserts salins plutôt que sablonneux. On en trouve cinq principaux. Le plus éloigné est celui de *Karakoum*, au nord du Khorassan; il est sablonneux. Celui qui sépare le Khorassan de l'Irak-Adjemi, nommé le *Grand-Désert salé*, long de 130 lieues, et large de 70, semble se joindre à ceux qui occupent tout le nord du pays de Kerman, la *Carmania deserta* des anciens. On remarque encore celui de Kiab et celui de Mékran. Ces déserts occupent les trois dixièmes du pays. Dans le Grand-Désert salé, la couche de sel marin très-bien cristallisé qui recouvre la surface du sol est, dans plusieurs endroits, de l'épaisseur d'un pouce. Suivant

(1) Persarum regna inter duo maria. Hyrcanum et Persicum, attolluntur jugis Caucasiis, utrinque per devexa laterum. *Pline*, lib. VI, cap. XIII.

(2) *Beauchamp*, Journal des Savans, 1790, p. 730.

Beauchamp, c'est dans ce désert, non loin de Kom, que l'on trouve le *Kouhi-Telism*, c'est-à-dire le mont *Télesme* ou enchanté, d'où nous avons pris le mot de *talisman*. Ce mont aride et escarpé semble changer de figure selon les points de vue du spectateur. Le sable noir et mouvant qui le recouvre aide à multiplier ces aspects illusoires. Près de là passe une petite rivière dont l'eau est extrêmement pesante et salée (1).

« Ces déserts de la Perse, si semblables d'ailleurs à ceux d'Afrique, nous offrent le même genre de lacs, mais plus grands. Celui de *Baktehghan*, qui est sans écoulement et dont les eaux sont salées, quoiqu'il reçoive une infinité de rivières d'eau douce, entre autres le *Bend-emir*, paraît avoir environ 20 lieues de longueur. »

Ce lac porte aussi les noms de *Maragha* et de *Chahi*; il a environ 60 lieues de circonférence. On y remarque plusieurs îles inhabitées, dont les plus importantes sont *Aghadj*, *Coïoun* et *Echek*, formées d'une roche calcaire recouverte d'une terre fertile en riches pâturages où l'on fait paître l'hiver de nombreux troupeaux de moutons. Celle de *Chahi*, autrefois séparée de la terre ferme par un passage assez large, n'est plus maintenant qu'une presqu'île. Ses eaux ne paraissent nourrir aucun poisson; leur profondeur ordinaire n'est que de 20 pieds, ce qui fait qu'on n'y peut naviguer qu'avec des bateaux.

Les eaux courantes de la Perse suivent les pentes de deux principaux versans : celui de la mer Caspienne au nord, et celui du golfe Persique au sud.

« On compte en Perse plus de trente lacs sans écoulement. Entre les plus hautes montagnes de l'Azerbaïdjan et de l'Arménie paraît le grand lac *Ourmiah*, ainsi appelé du nom d'une ville qui est près de son extrémité méridio-

(1) *Beauchamp*, Journal des Savans, 1790, p. 734.

nale. Ce lac est représenté comme ayant environ 30 lieues de long sur une largeur de moitié. D'Anville suppose que le *lac Van*, à peu de distance du précédent, est l'Arsissa de l'antiquité; le lac Ourmiah serait alors le *Spauta* de Strabon et le *Çapoton* de la Géographie arménienne. Ce lac est fortement salé; un sel très-âcre s'y montre par efflorescence (1). La crue des rivières qui s'y jettent fait hausser de 30 pieds le niveau de ses eaux. Des plages formées de coquillages semblent attester qu'il avait autrefois plus d'étendue au sud et au nord (2). Les montagnes calcaires qui l'avoisinent sont remarquables en ce qu'elles étaient le pays des fameux Assassins ou *Haschischins.* »

L'Euphrate et le Tigre ne peuvent plus être comptés au nombre des rivières de la Perse; ils ne font que toucher une partie de sa frontière : le second sur une longueur de 35 lieues, et les deux, réunis sous le nom de Chat-el-Arab, sur une étendue de 40 lieues. Parmi celles qui versent leurs eaux dans le golfe Persique, la plus considérable est le *Kérah* ou *Kerkhah*, appelé en turcoman *Kara-sou*, et chez les anciens le *Gyndes*, qui, après avoir arrosé le Kourdistan et le Khouzistan, se jette dans le Chat-el-Arab près de Bassorah après un cours d'environ 140 lieues. Le *Caroun*, que l'on écrit aussi *Karoun*, et qui porte encore le nom de *Khoasp*, l'ancien *Eulæus* ou *Choaspes*, après s'être frayé un passage à travers les monts *Bakhtéry*, se divise en quatre bras avant de se rendre dans le golfe Persique, et parcourt une longueur de 100 lieues. Le *Sita-Reghian* ou *Sita-Rogan*, appelé aussi *Jareu*, a une étendue de 80 lieues. Enfin le *Dir-Roud* ou *Roud-Sioud*, qui n'a que 65 lieues, tombe dans l'*Ab-Si* ou la rivière salée, 12 lieues au-dessus de l'embouchure de celle-ci dans le golfe Persique.

« La plus grande rivière du Khorassan, le *Tedjen* ou

(1) *Strab.*, lib. XI, p. 350. — (2) M. *Fabvier*, Itinéraire manuscrit.

Tedzen des modernes, ou l'*Ochus* des anciens, se perdrait dans un lac marécageux, selon *Wahl;* mais il est reconnu aujourd'hui qu'à travers les marais qu'il forme il communique avec le golfe de Balkan. Son cours est d'environ 100 lieues. Le *Morg-ab*, que l'on croit être un des affluens du Djihoun, est le *Margus* de l'antiquité, qui fit donner à la contrée qu'il arrose le nom de *Margiane.* Parmi les autres rivières de la Perse qui atteignent la mer Caspienne, il n'y en a qu'une seule qui ait un cours considérable, c'est le *Kizil-Ousen*, comme l'appellent les riverains en langue turcomane, le *Sefyd-roud* des Persans, et le *Mardus* des anciens. Depuis sa source dans les monts *Kaplan-Kouh* jusqu'à son embouchure, son cours est de 120 à 130 lieues. Il précipite ses eaux rapides de cataracte en cataracte, à travers des ravins pittoresques; à son embouchure, ses flots impétueux repoussent et séparent ceux de la mer (1).

« Le plateau central de la Perse donne naissance à plusieurs rivières qui n'arrivent point à la mer et qui s'écoulent soit dans des sables, soit dans des lacs. Le *Bend-émir*, célèbre sous le nom d'*Araxes* par le passage d'Alexandre, prend sa source au mont Zouh-Zerdeh et va terminer son cours de 100 lieues de longueur dans le lac Baktehghan, quoi qu'en aient dit quelques voyageurs (2). Ses eaux sont rapides, ses rives verdoyantes et ombragées, mais ses inondations sont fréquentes et dangereuses. Le *Zayendeh-roud* ou *Zandeh-roud*, après 60 lieues de cours, se perd dans une vallée gypseuse; enfin le *Choura-roud*, qui passe à Nichabour, se perd, dit-on, aussi dans des sables.

« Nous avons déjà fait observer que des plaines couvertes de sable et imprégnées de sel occupent une grande partie du sol de la Perse; la terre de ces plaines est en général

(1) *Oléarius*, p. 472, edit. origin. *Hanway*, *Gmelin*, etc.

(2) D'*Herbelot*, Bibliothèque orientale, au mot *Adhad-Edoulet*. Comp. *Chardin*, *Figueroa*, *Herbert*, etc., etc.

une argile forte. On n'a pas examiné les montagnes; mais la plupart paraissent être de nature calcaire : les nombreuses cavernes dont parlent les anciens, le rendent du moins très-probable. Un voyageur français a traversé en deux endroits la grande chaîne des monts Alpons qui environne le Ghilan et le Mazanderan, et dans laquelle le pic de *Damavend* s'élève à une hauteur de 12 à 1300 toises au-dessus du niveau des plaines de Téhéran, qui sont au moins à 500 toises au-dessus de la mer Caspienne; il n'y a vu que des rochers calcaires, du marbre, de l'albâtre, mais aussi beaucoup de blocs granitiques semés çà et là. Les récifs qui bordent la côte du Mazanderan sont de granite (1).

« Les voyageurs modernes ont vu dans la chaîne la plus occidentale, l'*Aïagha* ou *Djebel-Tag*, le *Zagros* des anciens, une succession de rochers de grès, de rochers calcaires et de granite, semblable à celles qu'on voit en général dans nos montagnes d'Europe (2). Il est probable qu'un pays aussi vaste offrira aux observateurs futurs toutes sortes de roches, de terrains et de phénomènes géologiques. Les observateurs trouveront les entrailles de la terre à découvert, s'il faut en croire Chardin, selon qui les montagnes de la Perse sont les plus arides et les plus stériles du monde, n'étant que des rochers secs, sans bois et sans herbe (3).

« La vaste étendue de la Perse autorise le même voyageur à la considérer comme étant, en général, très-peu sujette aux tremblemens de terre; mais il faut excepter de cet aperçu le Ghilan et le Mazanderan, où les secousses souterraines sont aussi violentes que fréquentes (4); les environs de Tauris, qui, en 1721, éprouvèrent un des bouleversemens les plus terribles dont il soit question dans

(1) Voyage dans le Ghilan, de M. *Trézel*, manuscrit. — (2) *Olivier*, V, p. 8, 9, 202. — (3) *Chardin*, III, 288, etc. — (4) *Lerch*, Magasin géogr. de *Busching*, III, 8-38. *Herbert*, Voyage, p. 208.

l'histoire (1); les montagnes de l'Irak-Adjemi, parmi lesquelles le mont Elbours n'est pas la seule cime volcanique (2); enfin, les chaînes les plus méridionales du Farsistan et du Laristan, où l'on a eu des exemples récens de tremblemens de terre (3). »

Dans la chaîne qui forme la limite occidentale de la Perse il existe des mines, mais elles sont négligées, faute de bois, et surtout parce que le gouvernement en conserve le monopole. On exploite une mine d'argent à l'est de Tauris, une de cuivre dans les montagnes de Talidj, ou mieux Talich; il y en a plusieurs dans le Mazanderan et le Kerman; dans l'Azerbaïdjan il y a de riches mines de fer, dont on tire de grands produits. Les montagnes des environs de Tauris renferment du jaspe et du marbre blanc. Dans celles de l'Irak-Adjemi, telles que le Kouhi-Telism et le Siah-kouh, on trouve un grand nombre de sources minérales. D'autres montagnes de l'intérieur renferment des mines d'or, d'argent, de cuivre et de fer. Sur le territoire de Minab il existe une des plus riches soufrières que l'on connaisse. Le mont Houbenkouh, dans le Khouzistan, est célèbre en Perse par ses grandes exploitations de sulfure de fer. Les plaines du Farsistan sont imprégnées de sel et de salpêtre. Le bitume et le naphte se trouvent dans la contrée riveraine du Tigre. On les emploie dans le ciment, dans la poterie, et comme huile à brûler. Le roi se réserve le monopole du pétrole liquide qui coule des roches de Kerman. C'est dans le Khorassan que l'on recueille les plus belles turquoises, mais le souverain fait un choix parmi ces pierres.

« L'empire de mon père, disait le jeune Cyrus à Xéno-
« phon, est si grand, que l'on y meurt de froid à une ex-

(1) *Wahl*, I, 937. — (2) *Olivier*, V, 126. — (3) *Niebuhr*, Voyage, II, 169 (en allem.).

« trémité, tandis qu'on y étouffe de chaleur à l'autre. » Ce portrait convient encore aujourd'hui à la Perse. On doit y distinguer trois climats principaux. Les côtes de la mer Caspienne, d'autant plus basses que le niveau de cette mer en elle-même paraît plus bas que celui de l'Océan d'environ 60 pieds, éprouvent en été des chaleurs plus fortes et plus durables que celles des Indes-Occidentales (1). L'hiver y est très-doux, grâce aux vents tempérés qui viennent de la mer Caspienne; mais dans l'une ou l'autre saison, il y règne une humidité excessive; l'acier y perd promptement son éclat, et les visages des habitans sont teints d'une pâleur fiévreuse. Le plateau central offre le second climat. Environnée de montagnes qui en partie conservent des neiges éternelles, cette région, depuis Candahar jusqu'à Ispahan, éprouve tour à tour des étés excessivement chauds et des hivers extrêmement rigoureux. Depuis mars jusqu'en mai, les grands vents y sont fréquens; mais depuis ce moment jusqu'en septembre, l'air est serein et rafraîchi par la brise de la nuit. La sérénité des nuits permet de lire un livre ou une lettre à la seule clarté des étoiles. Depuis septembre jusqu'en novembre, les vents dominent encore; l'air y est généralement d'une siccité extrême; le tonnerre et les éclairs y sont très-rares, et l'on n'y voit pas souvent d'arc-en-ciel; mais la grêle y fait bien des ravages au printemps. Ce climat général souffre des modifications locales; le *Farsistan*, et surtout la vallée de Chiraz, est également à l'abri des chaleurs excessives et des froids rigoureux; les montagnes du Kourdistan et de l'Aderbaïdjan doivent à leur élévation et à l'épaisseur de leurs forêts une température plus humide et plus égale.

« Tout change de face en descendant du plateau central vers les rivages du golfe Persique. Le vent brûlant, le

(1) *Olivier*, V, 223.

samiel des Turcs, le samoum des Arabes et des Persans, suffoque quelquefois le voyageur imprudent. Strabon rapporte qu'à Suse les habitans n'osaient sortir de leurs maisons pendant le milieu du jour, et que les téméraires qui s'exposaient à la violence des chaleurs expiraient souvent dans les rues (1).

« Le Kerman, riche en toutes sortes d'arbres fruitiers, à l'exception de l'olivier, possède une espèce de vigne dont les raisins deviennent extrêmement gros. Le coton est cultivé dans toute la Perse, et la canne à sucre dans le Mazanderan et dans les environs d'Afterabad; le mûrier et le ver à soie forment la richesse de tout le littoral de la mer Caspienne. Du temps de Pline, le coton venait spontanément dans les îles. Des palétuviers ou des mangliers, selon le même auteur (2), bordaient les rivages de ces mers. »

Province méridionale et maritime, le Kerman est dépourvu d'eau; le sol partout sablonneux y est pour cette raison stérile, excepté dans les localités où l'on peut faire des irrigations. Le climat y est considéré comme un des plus insalubres de la Perse. Le froid est très-vif dans les montagnes, tandis que dans les plaines voisines de la côte la chaleur est excessive. Les voyageurs modernes nous apprennent que les dattiers y sont très-multipliés, qu'on y cultive le citronnier, l'oranger, le grenadier, le pistachier, mais que leurs fruits ne sont pas d'une bonne qualité; cependant le vin qu'on y récolte est excellent. La culture du rosier blanc est une des plus répandues dans ce pays : les habitans tirent de la rose une essence très-recherchée en Asie. Les bois se composent en partie de gommiers qui fournissent une gomme presque aussi estimée que celle d'Arabie.

« On peut conclure des écrits des anciens, que les mon-

(1) *Strabon*, lib. XV, p. 503.
(2) *Pline*, l. XII, cap. IX, et l. XIII, cap. XXV.

tagnes au nord-est se couvrent principalement de lauriers, de buis, de térébinthes, d'arbres à mastic et à gomme, et peut-être d'arbres à sang-dragon (1). La Perse orientale est très-peu connue sous le rapport de ses productions, comme sous les autres points de vue (2). »

C'est dans cette partie que se trouve le Kouhestan, province qui comprend le grand désert salé de Naubendan. Ce pays élevé est moins chaud que les autres parties de la Perse. On y récolte cependant du coton, et on y élève beaucoup de vers à soie.

« Dans le reste de la Perse il faut distinguer trois régions, les montagnes méridionales, le plateau et les montagnes septentrionales. Quoique le Farsistan, ou la Perse proprement dite, semble avoir perdu une grande partie des forêts qui jadis en revêtaient toutes les montagnes, on aime encore à se promener dans les vallées de Chiraz, à l'ombrage des platanes d'Orient, des azeroliers, des saules pleureurs et des peupliers d'une hauteur extraordinaire (3). Parmi ces beaux arbres, l'anémone étale ses teintes de bleu et d'écarlate; le jasmin y joint sa piquante blancheur; l'*hypericon heterophyllum* répand son odeur agréable; les tulipes, les renoncules émaillent les prés. Olivier a recueilli dans ce pays beaucoup de plantes inconnues; il a poursuivi jusque sur le mont Elbours le *chrysanthemum præaltum* et la *nepeta longiflora;* la reconnaissance des savans a donné son nom à l'*oliviera decumbens.* »

Cette province produit d'excellens fruits, du bon vin, du raisin délicieux et du tabac fort estimé; elle passe pour produire le cactus qui nourrit la cochenille et une grande quantité de roses qui alimentent les fabriques d'essence établies à Chiraz.

(1) *Idem*, l. VI, cap. XXI; l. XII, cap. IX. — (3) *Forster*, Voyage du Bengale à Pétersbourg, II, p. 131-142, etc. — (2) *Franklin*, Voyage en Perse, dans *Langlès*, Collection portative des Voyages.

Le Khorassan occidental ou persan est une des plus belles et des plus agréables provinces de la Perse; on cite comme l'une des plus délicieuses la vallée de Nichabour. Le climat y est très-varié : pendant que les montagnes se couvrent de neiges l'hiver, la pluie inonde les plaines. L'été est chaud et sec; mais à une chaleur presque insupportable pendant le jour succèdent des nuits fraîches et des rosées abondantes. La plupart des arbres fruitiers de l'Europe méridionale croissent dans cette province. On y recueille un grand nombre de plantes médicinales, telles que l'*assa-fœtida* et l'*artemisia contra*, ainsi que de la manne et de la gomme adragant.

Dans le Khouzistan, l'été est tellement chaud, surtout au milieu des plaines et des vallées, que les habitans sont obligés de se retirer dans les montagnes; sur la côte la chaleur est tempérée par les brises de mer; dans quelques plaines l'air est malsain et l'eau fort rare; d'autres sont ravagées par le terrible vent du samoum qui y porte la désolation et la mort.

« Les plaines élevées de la Perse centrale se couvrent de plantes salines, entre autres du *staticé* de Tatarie. Cependant quelques unes de ses plaines découvertes offrent encore les riches pâturages qui nourrissaient autrefois les seuls chevaux dignes de servir de monture au grand-roi.

« Les forêts reprennent de la vigueur dans le Ghilan et le Mazanderan vers les humides bords de la mer Caspienne; le séjour d'une neige abondante sur le Taurus, et un printemps très-prolongé au pied septentrional de cette chaîne, y favorisent la végétation. L'air chaud et humide permet à la canne à sucre de végéter, et même de donner un produit médiocre, dont il sera parlé dans la topographie. En grimpant à travers des bosquets d'églantiers et de chèvrefeuilles, sur les flancs inégaux et pittoresques des collines, les voyageurs se voient entourés d'acacias, de chênes, de

tilleuls et de châtaigniers; au-dessus d'eux les cimes des montagnes se couronnent de cèdres, de cyprès et d'autres espèces de pins (1). Le sumac, dont la propriété astringente est si utile à la teinture et à l'art du tanneur, y croît en abondance. Le frêne qui produit la manne, *fraxinus ornus*, n'y est pas moins commun. Le Ghilan abonde tellement en buis, qu'on n'ose pas y mener des chameaux, crainte de les voir s'empoisonner en mangeant des feuilles de cet arbre, que leur instinct ne leur fait pas distinguer. Un observateur ancien nous apprend qu'au sud-est de la mer Caspienne, l'ancienne Hyrcanie, riche en chênes et en autres arbres, ne produit aucune espèce de pin (2).

« Mais cette Perse, dont le sol varié flatte le botaniste et le peintre, possède peu de terres propres à l'agriculture. Dans les provinces centrales et méridionales, l'argile dure et sèche succède aux stériles rochers. Ce sol exige des irrigations artificielles; malheureusement, un des stratagèmes le plus souvent employés dans les guerres civiles de Perse, c'est de détruire les canaux pour couper l'eau à l'ennemi. A peine cultive-t-on aujourd'hui la vingtième partie du pays. Le grain le plus commun en Perse est le froment, qui y est excellent; mais le riz est regardé par les Persans comme la nourriture la plus délicieuse; il vient généralement dans le nord, où sont les provinces les mieux arrosées. On y sème aussi l'orge et le millet, mais extrêmement peu d'avoine. Les charrues sont petites, et ne servent qu'à gratter la terre; elles sont conduites par des bœufs maigres.

« La Perse se console par la beauté de ses fruits. Il y a vingt sortes de melons; les meilleurs viennent dans le Khorassan. Ce fruit est en Perse extrêmement succulent et

(1) *Olivier*, Voyage, V, p. 217 *sqq*.
(2) *Aristobule*, cité par *Strabon*, l. XI, p. 351.

salubre. Il y en a de si gros, qu'un homme n'en peut porter que deux ou trois. Les fruits les plus estimés de l'Europe passent pour nous avoir été apportés de la Perse : tels sont la figue, la grenade, la mûre, l'amande, la pêche. Les orangers y sont énormes dans le Farsistan et le Mazanderan : on les trouve dans les parties abritées des montagnes; ailleurs on ne les cultive qu'en serres. La chaleur réfléchie par le sable est particulièrement favorable dans certaines provinces à la culture du citronnier. La vigne étale en Perse toutes ses richesses. Il y a, entre autres, trois sortes de vins qui sont excellens : celui de Chiraz, comme le meilleur, est gardé pour le roi et pour les grands de la cour; celui d'*Yezd* est fort délicat, et on le transporte à Lar et Ormus; celui d'Ispahan se distingue par sa douceur et par sa force (1).

« Parmi les plantes et végétaux utiles aux manufactures, la Perse produit du lin, du chanvre, du tabac, du sésame, d'où l'on tire une huile, du coton, du safran, de la térébenthine, du mastic, des gommes, des noix de galle. De toutes les provinces, celle de Mazanderan fournit seule de l'huile, quoique l'olivier sauvage croisse dans tous les bas. Strabon nous apprend que les essais pour planter l'olivier en Médie n'avaient pas réussi.

« On prétend que la Perse produit tous les ans 20,000 balles de soie, pesant chacune 216 livres. On n'en emploie pas plus de mille dans le pays; le reste se vend en Turquie, dans les Indes, aux Russes. Le pavot qui donne de l'opium, la manne, et même la rhubarbe, sont comptés parmi les exportations; il est certain que le pavot y est cultivé en très-grande quantité.

« Les guerriers de la Perse se servent de chevaux tatares;

(1) *Olivier*, V, 281 *sqq*. *Chardin*, VIII, 158; III, 337, et la note de *Langlès*.

et Kérym-Khan, grâce à une semblable monture, fit une fois 120 lieues en 58 heures. Cependant les chevaux persans passent pour les plus beaux et les mieux faits de l'Orient, bien qu'ils le cèdent en vitesse aux chevaux arabes. Ils sont plus hauts que ceux d'Angleterre; ils ont la tête petite, les jambes délicates et le corps bien proportionné; ils sont doux, très-laborieux, vifs et légers. Les mulets sont très-recherchés. L'âne y ressemble à celui d'Europe; mais on en a importé d'Arabie une race qui est excellente; elle est leste, vive et adroite; son poil est doux, sa tête haute. Le chameau y est commun. Les chèvres du Kerman rivalisent avec celles du Tibet. Le bétail de la Perse ressemble à celui d'Europe, excepté vers l'Hindoustan, où il a une bosse aux épaules. Les moutons y traînent une queue qui pèse plus de 30 livres, et qui s'élargit par le bas en forme de cœur. De nombreux troupeaux paissent dans les provinces septentrionales. Les juifs ne risquent pas souvent de rencontrer l'animal immonde, dont la chair, damnée par Moïse, est recommandée par Hippocrate.

« Quelques forêts contiennent des daims et des antilopes, des zèbres et des renards. Le lièvre se niche en grande quantité dans les friches. Dans les bois sombres, principalement dans les forêts du Ghilan et du Mazanderan, se cachent le sanglier, l'ours, l'hyène, le lion, et, suivant quelques uns, le tigre de la petite espèce. Selon Olivier, il existe près de l'Euphrate une espèce de lion sans crinière, qui a été connue des anciens; c'est sans doute à cet animal assez doux qu'il faut rapporter les récits des historiens, d'après lesquels les Persans ont été long-temps dans l'usage d'apprivoiser les animaux de proie, au point même de chasser avec des lions, des tigres, des léopards, des panthères et des onces. Lucrèce rapporte que les Parthes avaient essayé, mais sans succès, de faire combattre des lions parmi les rangs de leur armée.

« Le chat caspien (1), l'*ahou* ou *cervus pygargus* (2), plus grand que les daims, et d'autres animaux particuliers, demeurent dans les déserts et les forêts voisines de la mer Caspienne. Une espèce distincte d'écureuil porte le nom de la Perse. Le sanglier de Perse est très-féroce. L'âne sauvage habite les déserts du centre; l'hyène et le chacal, les provinces du sud. La mer Caspienne donne de l'esturgeon et une sorte de carpe délicieuse. Le pigeon et la perdrix fournissent en abondance une excellente nourriture, que partagent avec l'homme les aigles, les vautours et les faucons, habitans des montagnes désertes.

(1) Felis Chaus, *Gmel.* — (2) *Pallas.*

LIVRE CENT VINGT-HUITIÈME.

Suite de la Description de l'Asie. — Détails topographiques sur les provinces et les villes de la Perse.

« Après avoir laissé planer nos regards sur l'ensemble de la Perse, nous nous occuperons des villes remarquables et d'autres objets de géographie spéciale, en prenant pour notre point de départ l'ancienne et célèbre capitale Ispahan, et en traitant d'abord des provinces du centre et du nord-ouest, ensuite de celles du sud-est et de l'est. »

Depuis le dernier traité passé entre la Russie et la Perse, cette puissance a cédé à la précédente la province d'Érivan ou l'Arménie persane (1) : en conséquence, le royaume de

(1) Voici quels sont dans ce traité, daté du 2 avril 1828, les paragraphes concernant les nouvelles frontières entre la Russie et la Perse.

3. S. M. le Chah de Perse, tant en son nom qu'en celui de ses héritiers et successeurs, cède en toute propriété à l'empire de Russie le khanat d'Érivan, tant en deçà qu'en delà de l'Araxe, et le khanat de Nakhitchévan. En conséquence de cette cession, S. M le Chah s'engage à faire remettre aux autorités russes, dans l'espace de six mois au plus, à partir de la signature du présent traité, toutes les archives et tous les documens publics concernant l'administration des deux khanats sus-mentionnés.

4. Les deux hautes parties contractantes conviennent d'établir pour frontières entre les deux États la ligne de démarcation suivante : en partant du point de la frontière des États ottomans, le plus rapproché en ligne droite de la sommité du petit Ararat, cette ligne se dirigera jusqu'à la sommité de cette montagne, d'où elle descendra jusqu'à la source de la rivière dite Karassou inférieur, qui découle du versant méridional du petit Ararat, et elle suivra son cours jusqu'à son embouchure dans l'Araxe, vis-à-vis de Chérour. Parvenue à ce point, cette ligne suivra le lit de l'Araxe jusqu'à la forteresse d'Abbas-Abad; autour des ouvrages extérieurs de cette place, qui sont situés sur la rive droite de l'Araxe, il sera tracé un rayon d'un demi-agatch, ou trois verstes et demie de Russie, lequel s'étendra dans toutes les directions; tout le

Perse n'est plus divisé qu'en 11 provinces, qui sont l'*Irak-Adjemi*, l'*Azerbaïdjan*, le *Mazanderan*, le *Ghilan*, le *Kourdistan*, le *Khouzistan*, le *Tabaristan*, le *Farsistan*, le *Kerman*, le *Kouhistan* et le *Khorassan occidental.* Ces

terrain qui sera renfermé dans ce rayon, appartiendra exclusivement à la Russie, et sera démarqué avec la plus grande exactitude dans l'espace de deux mois, à dater de ce jour. Depuis l'endroit où l'extrémité orientale de ce rayon aura rejoint l'Araxe, la ligne frontière continuera à suivre le lit de ce fleuve jusqu'au gué de Jediboulouck, d'où le territoire persan s'étendra le long du lit de l'Araxe sur un espace de 3 agatch ou 21 verstes de Russie; parvenue à ce point, la ligne frontière traversera en droiture la plaine du Moughan, jusqu'au lit de la rivière dite Bolgarou, à l'endroit qui se trouve situé à 3 agatch ou 21 verstes au-dessous du confluent des deux petites rivières appelées Odinabazar et Sarakamyche. De là, cette ligne remontera de la rive gauche du Bolgarou jusqu'au confluent desdites rivières Odinabazar et Sarakamyche, et s'étendra le long de la rive droite de la rivière d'Odinabazar jusqu'à sa source, et de là jusqu'à la cime des hauteurs de Djikoïr, de manière que toutes les eaux qui coulent vers la mer Caspienne appartiendront à la Russie, et toutes celles dont le versant est du côté de la Perse, appartiendront à la Perse. La limite des deux États étant marquée ici par la crête des montagnes, il est convenu que leur déclinaison du côté de la mer Caspienne appartiendra à la Russie, et que leur pente opposée appartiendra à la Perse. De la crête des hauteurs de Djikoïr, la frontière suivra jusqu'à la sommité de Karmarkouïa les montagnes qui séparent le Talyche du district d'Archa. Les crêtes des montagnes séparant de part et d'autre le versant des eaux, détermineront ici la ligne frontière de la même manière qu'il est dit ci-dessus au sujet de la distance comprise entre la source de l'Odinabazar et les sommités de Djikoïr. La ligne frontière suivra ensuite, depuis la sommité de Karmarkouïa, les crêtes des montagnes qui séparent le district de Zouvante de celui d'Archa, jusqu'à la limite de celui de Welkidji, toujours conformément au principe énoncé par rapport aux versans des eaux. Le district de Zouvante, à l'exception de la partie située du côté opposé de la cime desdites montagnes, tombera de la sorte en partage à la Russie. A partir de la limite du district de Welkidji, la ligne frontière entre les deux États suivra les sommités de Klopouty et de la chaîne principale des montagnes qui traversent le district de Welkidji jusqu'à la source septentrionale de la rivière dite Astara, toujours en observant le principe relatif aux versans des eaux. De là, la frontière suivra le lit de ce fleuve jusqu'à son embouchure dans la mer Caspienne, et complètera la ligne de démarcation qui séparera dorénavant les possessions respectives de la Russie et de la Perse.

grandes divisions se subdivisent en *beglerbegliks* ou gouvernemens.

« La vaste province d'*Irak-Adjemi*, qui répond à peu près à la Grande-Médie des anciens, tire son nom du premier fondateur de la monarchie persane, le *Djemchyd* des Orientaux, et l'*Achæmènes* des Grecs; ces deux mots, en considérant les syllabes *mènes* et *chyd* comme des terminaisons accessoires, peuvent se réduire à une seule racine, *Adjem* ou *Achem*. Les Arabes, qui désignent les Persans sous le nom d'*Adjemi*, ont étendu le nom d'*Irak*, sous lequel ils désignent la Babylonie, à cette province, en y ajoutant, pour la distinguer, l'adjectif *adjemi*, c'est-à-dire l'ersan (1). Cette province occupe, sur une longueur de plus de 200 lieues, et sur une largeur de 100 environ, la plus grande partie du plateau central de la Perse, et la description que nous avons faite de ce plateau lui convient très-particulièrement (2).

« Sur la frontière méridionale de l'Irak nous trouvons les restes d'*Ispahan*, appelée chez les anciens *Aspadana*, et par les habitans actuels *Sfahân* et *Isfahân*. Cette immense ville, à laquelle Chardin donne 12 lieues de tour, et qui alors pouvait contenir 6 à 700,000 habitans; cette superbe capitale que les Persans appelaient la moitié de l'univers (*Noussfi Djehân*), n'est aujourd'hui qu'une ombre d'elle-même. On laboure les jardins qui autrefois en parfumaient les avenues; on marche pendant trois heures dans des chemins qui étaient des rues, pour arriver au centre de la ville. Toutefois, dit Olivier (3), les marchés que Chah-Abbas fit couvrir de voûtes éclairées par des dômes annoncent l'ancienne magnificence de cette capitale. Le *Meïdan* ou la grande place, une des plus vastes de l'univers, forme un carré, long de près de 200 toises sur 100 de

(1) *Wahl*, Asien, I, 209-217. — (2) Voyez ci-dessus, p. 332-340. — (3) *Olivier*, Voyage, etc., V, p. 176.

large, entouré par un canal, et bordé de maisons régulièrement bâties; c'était une sorte de Champ-de-Mars qui servait aux revues de troupes, aux courses de chevaux et aux combats de taureaux. Elle est dominée par les palais des rois, qui offrent encore les restes de la grandeur de Chah-Abbas. La mosquée royale s'élève à côté. Cet édifice somptueux, encore assez bien conservé, offre à l'extérieur un revêtement de marbre; son dôme et ses minarets sont couverts de porcelaines peintes en mosaïque; à l'intérieur, des bas-reliefs dorés enrichissent les murs et la voûte. Ispahan, quoique ruinée des deux tiers, a plus de 200,000 habitans (1); tous les arts et métiers y sont parfaitement exercés. On voit, au midi de la ville, cette fameuse avenue appelée *Tcharbag*, qui ressemble assez à celle de Versailles; elle est longue de près de 3000 mètres; plantée de quatre rangées de platanes, elle est bordée de jardins et de maisons de plaisance; plusieurs canaux et bassins animent encore cette superbe promenade, ouvrage de Chah-Abbas. La rivière de Zendehroud, qui la divise en deux, a un beau pont bâti en briques et en pierres de taille, composé de 36 arches, avec une galerie couverte de chaque côté par une terrasse, d'où l'on jouissait de la vue des jardins des environs et du faubourg de Djoulfa, situé sur le bord de la rivière, mais qui est aujourd'hui en ruines. Un peu plus bas est un autre pont magnifique bâti par Chah-Abbas; ses galeries sont plus larges, ayant une place hexagone au centre; une plate-forme pratiquée sous les arches, en faisant tomber les eaux en cascade, rend fort agréable la position d'un beau palais bâti en face, et environné de jolis jardins. Mais, afin qu'on ne fît point à tous ces ponts le reproche de manquer d'eau, Abbas-le-Grand fit percer à grands frais quelques montagnes à environ 30 lieues d'Is-

(1) Selon M. *T*....., 20,000 maisons.

pahan, et introduisit dans le lit du Zendehroud une autre rivière; en sorte que, selon Chardin, ce fleuve était aussi large au printemps que la Seine l'est à Paris en hiver (1): mais des voyageurs plus récens disent que cette assertion est exagérée. »

Le palais royal, qui s'élève sur la grande place, renferme dans sa vaste enceinte plusieurs autres palais et divers bâtimens plus ou moins remarquables; tel est le palais des 40 colonnes *(Tchihil-Soutoun)*, le palais de glace *(Aïne-khané)*, le pavillon de l'écurie *(Talari-tavilé)*, et le séjour du bonheur *(Seadet-abad)*, destiné aux ambassadeurs. *Feth-Aly-Chah* fit construire en 1816 un palais que l'on regarde comme le plus bel édifice d'Ispahan; on le désigne sous le nom de Nouveau-Palais *(Imaret-nou)*; on y admire surtout la salle du trône. De même que les palais qui ornaient la magnifique promenade du Tcharbag tombent aujourd'hui en ruines, de même l'immense *bazar d'Abbas*, qui forme une galerie de plus d'une demi-lieue de longueur, éclairée par des dômes et bordée de boutiques, ne présente plus le mouvement commercial qu'il offrait à l'époque où Chah-Abbas le fit construire. Des quatre ponts qui traversent le Zendehroud, celui de *Djoulfa*, dont nous venons de parler, n'est pas moins remarquable par son étendue que par sa construction : il a 1000 pieds de longueur. Sur les bords de la rivière est située une maison royale de plaisance nommée *Siadet-Abad*, dont le harem, appelé *Heft-defté*, est de la plus grande élégance. Ispahan renferme plusieurs colléges ou *medressehs*, dont un peut être considéré comme une université, par le nombre des élèves et des professeurs.

Depuis plusieurs années le commerce d'Ispahan a repris en partie son ancienne activité; son industrie s'est relevée:

(1) *Chardin*, Description d'Ispahan. *Olivier*, l. c. Mémoires historiques, politiques et géographiques des Voyages de *Ferrière-Sauvebœuf*, II, p. 28.

on y fabrique de belles étoffes de coton, de riches soieries, des tissus d'or et d'argent, des armes à feu, des lames de sabre, des cristaux, des cuirs et des teintures.

La plaine qui entoure Ispahan a plus de 20 lieues de longueur sur 12 de largeur; c'est une des plus fertiles et des mieux cultivées de la Perse : on y récolte des fruits de toutes espèces, et surtout des melons et des pastèques.

« Pour aller visiter le Chah *Feth-Aly* dans sa nouvelle résidence de Téhéran, les voyageurs venant d'Ispahan passeront par *Kachan*, ville de 30 à 40,000 âmes, où l'on trouve un palais construit par Abbas-le-Grand, et des fabriques d'ustensiles en cuivre. Cette cité passe pour être, plus que tout le reste du pays, infestée de scorpions (1). » Elle doit sa fondation à Zobéïde, épouse d'Haroun-al-Raschyd. Elle a une demi-lieue de largeur, et le double de longueur. Une vieille muraille et un fossé forment son enceinte. Depuis les nouvelles constructions qu'on y a faites, elle peut passer pour l'une des plus belles villes de la Perse; ses mosquées, ses bains, ses cavaranserails sont d'une élégante architecture; le palais du roi surtout est remarquable. Le principal collége ou medresseh de cette ville est magnifique. Kachan fabrique des châles, des brocarts, des soieries et des cotonnades; on y travaille avec goût les métaux précieux. Dans ses environs se trouvent le château royal de *Bagh-Sïn* et les jardins de plaisance de *Baghi-chah.*

On arrive ensuite à *Koum* ou *Qom*, l'antique *Choana*, ville très-grande, mais qui ne s'est pas entièrement relevée de ses ruines depuis sa destruction en 1722 par les Afghans. Son principal édifice est une ancienne mosquée, dont la coupole, très-élevée, est entièrement dorée. Cette ville est un lieu de pèlerinage visité chaque année par plusieurs milliers de pèlerins, attirés par les nombreux tombeaux de

(1) *Olivier*, V, 170.

rois et de saints personnages musulmans qu'elle renferme, et dont le plus riche et le plus vénéré est celui de Fatime, fille de l'iman Riza. La population est de 10 à 15,000 âmes. Les environs abondent en froment et coton, mais les eaux sont saumâtres (1).

« *Thehran* ou *Téhéran*, depuis qu'elle est devenue la résidence ordinaire des souverains, acquiert une importance considérable. Elle n'est pas nouvellement bâtie, quoi qu'en dise Olivier; elle était déjà, sous Abbas-le-Grand, une ville importante, et les derniers sophis y résidèrent souvent (2). Elle contient 130,000 habitans en hiver, et seulement 40,000 en été, parce que la plupart vont dans cette saison s'établir sous des tentes dans la plaine de Sultaniéh, où le Chah se fixe aussi dans une tente magnifique pour passer la revue des troupes. Les maisons sont en terre, comme dans toute la Perse, et les murs ceignent un très-grand espace qui n'est pas encore rempli. La ville est carrée, et dans le milieu est une autre enceinte pareillement carrée, entourée de murailles, qui renferme le palais du roi; ce palais est très-vaste, et de la plus grande richesse. »

Les fortifications de Téhéran ont paru très-médiocres à M. Jaubert; on y entre par quatre portes ornées de figures de tigres et d'autres animaux. L'habitation et les jardins du Chah, situés dans la partie septentrionale de la ville, en occupent plus d'un quart. Ce palais est de forme carrée; mais de même que ceux des grands, l'intérieur en est plus remarquable que l'extérieur. Après avoir, sur un pont-levis, traversé le large fossé qui l'entoure, on entre dans une cour spacieuse dans laquelle s'élève un mât, au haut duquel on expose la tête des personnages de distinction que l'on met à mort. Une porte construite en briques peintes con-

(1) *Hamdoulla*, géographe persan, cité par M. *Langlès* dans son édition de *Chardin*, II, 459. — (2) *Langlès*, Notice sur Thehran, dans *Chardin*, VIII, 166. *Pietro della Valle*, III, p. 435, édit. in-12.

duit par une galerie obscure à une salle d'attente, d'où l'on se dirige par une longue avenue vers la salle du trône élevée sur une terrasse soutenue latéralement par un mur de 8 à 10 pieds de hauteur, et ouverte comme le devant de nos théâtres. Les murs de cette salle sont ornés d'arabesques et d'inscriptions en or sur un fond blanc; deux hautes colonnes torses en marbre vert soutiennent le faîte de l'édifice. Le jour pénètre à l'extrémité opposée à l'entrée, au travers de vitraux de couleur formant des dessins d'une élégance et d'une délicatesse remarquables; tout le parquet est couvert d'un tapis de Kachemire qui, par la finesse du tissu et l'éclat des fleurs dont il est orné, l'emporte sur les plus beaux châles de cette célèbre vallée. Le trône est porté sur plusieurs colonnes en marbre, hautes de 7 à 8 pieds; quatre autres colonnes revêtues de plaques d'or et d'émail, placées au-dessus des premières, soutiennent un dais; des milliers de diamans, de rubis, de saphirs et d'émeraudes, étincellent de toutes parts (1).

Cette profusion de pierreries n'est rien en comparaison de celle que l'on admire dans le costume du roi aux jours de grandes cérémonies. Voici la description qu'en donne M. A. Jaubert, en retraçant sa réception par Feth-Aly-Chah: « Un soleil, figuré par un grand nombre de gros diamans, « brillait derrière le Chah, qui était assis le dos appuyé « sur un coussin de satin blanc brodé en perles, vêtu d'une « robe de même étoffe sur laquelle retombait la longue « barbe de ce prince. Des paremens formés par un tissu de « perles bordé de rubis et semé de roses ou de pierres de « couleur, remontait presque jusqu'aux coudes. Les épau- « lettes et la moitié du corps de la robe étaient couverts « d'un tissu du même genre. Deux grands bracelets de forme « ronde, travaillés en pierres précieuses, ornaient la partie « supérieure de chaque bras. Le diamant auquel les Persans

(1) M. *A. Jaubert :* Voyage en Arménie et en Perse.

« donnent le nom de *kouhi-nour* (*montagne de lumière*), « était enchâssé au milieu de l'un des bracelets; et celui « qu'ils appellent *deryaï-nour* (*océan de lumière*) enrichissait « l'autre..... Au lieu de turban, le Chah portait une espèce « de tiare, dont un tissu de perles, semé de rubis et d'éme- « raudes, formait le rebord. Une aigrette en pierreries était « placée sur le devant de cette coiffure et surmontée de « trois plumes de héron. Un collier composé de perles, « grosses comme des noisettes, les plus égales et de la plus « belle eau qu'il soit possible de voir, croisait par-devant « sur le corps, et en faisait deux fois le tour. Un poignard « enrichi de pierreries était passé dans un ceinturon orné « de belles émeraudes, auquel était suspendu un sabre en- « tièrement couvert de perles et de rubis. »

Au sud-est de Téhéran on trouve les vastes ruines de *Reï*, qui est l'ancienne *Rhagæ*, *Rhagès* ou *Rhagianæ*, connue pendant un court espace de temps sous le nom d'*Arsacia* (1), à 2000 stades à l'est d'Ecbatana ou Hamadan, et à 500 des Passes ou Portes Caspiennes. C'est à Rhagès que se passa l'histoire de Tobie, racontée dans la Bible, et que naquirent le calife Haroun-al-Raschyd et le médecin Al-Rhazès. Cette ville fut détruite par les Tatares sous le règne de Djenghiz-Khan. Au VIIIe siècle elle passait pour une des plus grandes de l'Asie; on y voit d'immenses débris, trois tours énormes, une belle mosquée et le tombeau d'un saint mahométan.

En se dirigeant de Téhéran vers le nord-ouest, on arrive aux villes de Cazbïn, Sultaniéh et Zinghan. *Cazbïn*, que l'on écrit aussi *Kasbïn* et *Kazvïn*, est, comme Téhéran, de forme carrée, mais plus grande et beaucoup moins peuplée : on ne porte le nombre de ses habitans qu'à 40 ou 50,000. Elle était plus considérable lorsqu'elle servait de résidence

(1) *Mannert*, Géograph. des Grecs et des Romains, V, part. I, 172 *sqq*.

royale; mais après avoir été presque dépeuplée, et avoir vu la plupart de ses édifices tomber en ruines, elle s'est peu à peu relevée par le commerce. Suivant Beauchamp, qui en a déterminé la longitude, elle ne contenait, en 1787, que 10 à 12,000 âmes. On y voit encore l'ancien palais des rois, mais il est en mauvais état. Ses bazars sont immenses. Elle est célèbre par sa manufacture de sabres. Ferrière dit qu'on y travaille une grande quantité de cuivre qu'on tire des montagnes voisines, et dont on fait toute sorte de vaisselle bien mieux travaillée qu'en Turquie. Des caravanes y abondent continuellement, soit du Khorassan, soit de l'Azerbaïdjan, et en font un entrepôt important. Cette ville est située au milieu d'une vaste plaine, bien cultivée autour de son enceinte, et comme dans le reste de la Perse, inculte entre les villes et les bourgs. Elle a donné naissance à plusieurs personnages célèbres; une montagne, qui ne permet pas au vent du nord de rafraîchir l'air, est cause qu'en été la chaleur y est insupportable. Une poussière suffocante y remplit l'atmosphère à un tel point, que les hommes qu'on y rencontre en ont la barbe et les vêtemens couverts. Tout cela n'empêche pas qu'on ne donne à cette ville le surnom de *Djemâl-Abad* (lieu de beauté).

Sultaniéh ne se compose que d'une quarantaine de maisons dispersées au milieu de ruines qui surprennent, non par une haute antiquité, mais par l'étendue immense du terrain qu'elles occupent. « Sans retracer, dit M. Jaubert, « des souvenirs classiques, comme celles de Thèbes et de « Denderah, elles offrent matière à beaucoup de réflexions. « Pourquoi cette ville, naguère si florissante et si peuplée, « a-t-elle été presque entièrement détruite, sans qu'une « autre ait hérité de ses dépouilles? Pourquoi l'herbe couvre-« t-elle le seuil de ses palais, les cours de ses mosquées, « l'enceinte de ses bazars? Les habitans de ces ruines me « l'ont appris. Tous leurs maux proviennent de l'incurie

« du gouvernement, et sont les tristes fruits des discordes « civiles (1). » Sultaniéh fut, dans le XVe siècle, le brillant foyer du commerce de l'Europe avec l'Inde (2).

Les environs de cette ville offrent des prairies naturelles dépourvues d'arbres et arrosées par un grand nombre de canaux d'irrigation, alimentés par un ruisseau qui donne naissance au Zenghian-Roud, rivière qui prend sa source près de Sultaniéh et qui va se perdre dans le Kyzil-Eusen. La plaine est dominée par un palais, dans lequel le roi vient se fixer chaque année à l'époque où il doit passer son armée en revue. Cette plaine, de forme ovale, a 8 ou 9 lieues de longueur de l'est à l'ouest; la verdure qui la couvre forme un singulier contraste avec les collines pelées et stériles qui l'entourent, et d'où découlent les sources qui la fertilisent. Le palais, ou plutôt la tente du roi, est placé vers le centre; le pavillon principal, servant de salle d'audience, est soutenu par neuf mâts de 25 à 30 pieds de hauteur, surmontés de boules en cuivre doré; les murailles sont en étoffes de soie brodées en or, et le sol est couvert de riches tapis. A peu de distance se trouvent les tentes du harem : ce sont les parties les plus magnifiques de cette habitation portative.

Zinghan ou *Zenghian* est à deux journées de marche de Sultaniéh; c'est une ville assez bien bâtie, entourée d'une muraille flanquée de tours, avec un beau bazar, un palais élégant et une population de 15,000 âmes.

« *Hamadan* est, par sa situation, une des plus agréables villes de la Perse : elle est mal bâtie; mais ses maisons, entrecoupées de jardins arrosés par les sources nombreuses qui sortent des collines, forment un ensemble très-agréable. Elle possède le tombeau d'Avicenne (3), et ceux des poètes persans Attar et Aboul-Hasif. »

(1) M. *A. Jaubert :* Voyage en Arménie et en Perse, p. 198. — (2) *Ruy Gonzalès Clavijo.* Voyez notre vol. Ier, p. 584. — (3) Voyage de l'Inde à la Mekke, par *Abdoul-Kerim*, traduit par *Langlès*, p. 97.

Les voyageurs ne sont pas d'accord sur la population de cette ville : parmi les plus récens, les uns, comme M. Alexander, lui donnent 25,000 habitans; les autres, comme M. Ker-Porter, 45 à 50,000. Ses principaux édifices consistent en plusieurs belles mosquées. Elle doit son état florissant à son industrie, et surtout à ses tanneries et à ses fabriques de tapis. De vastes ruines, que l'on remarque hors de son enceinte à moitié écroulée, sont reconnues aujourd'hui pour celles d'*Ecbatane*, cette superbe capitale de la Médie dont les anciens, et principalement Hérodote et Polybe, nous ont laissé de si brillantes descriptions. Les deux voyageurs modernes que nous venons de citer plus haut y ont reconnu l'emplacement du magnifique palais des anciens rois de Perse.

« En passant le mont *Elvend*, qui est au sud-ouest d'Hamadan, près la florissante ville de Kirmanchah, on admire dans le mont *Bisoutoun* un monument singulier qui porte le nom de *Trône de Roustèm* (*Tahk-ti-Roustem*). Il consiste en deux salles taillées dans le roc vif, en forme de portique, dont l'une est à peu près double de l'autre; la plus grande peut avoir, sur chaque dimension, 25 à 30 pieds; elle contient une statue équestre colossale. Il y a encore plusieurs autres statues, bas-reliefs, inscriptions (1). »

Ces inscriptions sont cunéiformes, ou plutôt ressemblent aux caractères hébreux; le principal bas-relief représente, suivant un voyageur récent (2), un roi faisant amener devant lui plusieurs captifs qui foulent aux pieds un prince qui paraît être leur chef. Une autre face du mont Bisoutoun est couverte de monumens d'une époque moins ancienne : ils paraissent être du temps des Sassanides; le principal est placé dans deux grandes excavations taillées dans le roc :

(1) Mémoires sur diverses antiquités de la Perse, par M. *Silvestre de Sacy*, in-4°. 1793, p. 211. — (2) *Ker-Porter :* Voyage en Perse et en Arménie.

l'un des sujets représente des chasses aux cerfs et aux sangliers; sur un autre on voit deux hommes portant chacun la main sur un diadème ou sur un anneau, et derrière lesquels on remarque un personnage tenant une épée élevée et ayant une auréole autour de la tête. C'est probablement Ormuzd, divinité des mages, qui préside au sacre d'un roi. Ces sculptures paraissent se rapporter au temps de Khosroès Parviz.

Kirmanchah ou *Kerman-chahân* (la résidence des rois), chef-lieu du Kourdistan persan, est entouré d'un mur très épais, en briques, flanqué de tours rondes, et précédé d'un fossé profond. Dans sa citadelle réside le gouverneur de la province, qui est toujours un membre de la famille royale. Les rues sont étroites, tortueuses, mal pavées et sales, les maisons basses et bâties en torchis comme dans le reste de la Perse. Mais cette ville est commerçante, industrieuse et riche, et sa population est évaluée à 40,000 âmes par M. Buckingham qui l'a visitée dans ces dernières années.

« Au nord de Kirmanchah, et à l'occident d'Hamadan et de Sultaniéh, s'élève une contrée montagneuse, où jamais les ardeurs de l'été ne fanent les gazons ni le feuillage; contrée où habite le libre Kourde, toujours prêt à emmener sa tente et son troupeau pour se soustraire à la tyrannie. Ce pays se nomme l'*Al-Djebal* ou le *Kourdistan persan* proprement dit. Il n'y passe aucune route fréquentée. Les neiges restent sur les montagnes au mois d'août (1). Des bois agréables, des vergers, des champs cultivés, des pâturages toujours verdoyans occupent de profondes vallées. Les villages sont pour la plupart bâtis sur les sommets des montagnes; on y place aussi les cimetières. La religion sunnite y domine. *Senney* ou *Senneh*, ville princi-

(1) Itinéraire manuscrit du général *Fabvier*.

pale des Kourdes, renferme 3000 maisons; elle est environnée de belles cultures. Tout le pays peut fournir 20,000 cavaliers. Il y a des tribus entièrement indépendantes, telles que les *Mekris*, dont la capitale se nomme *Sooük-Boulak.* (Fontaine-Froide).»

C'est ce pays qui a fait donner le nom de Kourdistan à toute la province dont Kirmanchah est le chef-lieu. Suivant un des compagnons de l'ambassadeur anglais, sir John Malcolm, la civilisation n'a pas fait assez de progrès dans le Kourdistan pour que la population se réunisse dans des villes et dans des villages : elle est disséminée dans des cabanes éparses çà et là et dans de petits camps. Les habitans de Senneh sont les moins barbares de tous ceux de la province; cette ville est le chef-lieu du district de *Dinaver* ou d'*Ardelan;* le *vali*, ou vice-roi des Kourdes, déploie un grand luxe à sa cour. Une preuve de tolérance remarquable de la part de ce peuple, c'est l'existence à Senneh d'une population de chrétiens nestoriens qui y possèdent une petite église. Le gouvernement persan laisse les Kourdes s'administrer par eux-mêmes. En général ceux-ci préfèrent la vie nomade à la vie sédentaire. Le Kourdistan manque de bois comme la plupart des provinces de la Perse; il formait chez les anciens une partie de la Médie.

« Nous connaissons mieux l'*Azerbaïdjan*, qui est l'*Aderbaïdjan* du Zend-Avesta, et l'*Atropatène* des anciens; ces noms signifient *Pays du feu* (1), soit que le culte du feu y ait pris naissance, soit qu'on ait voulu faire allusion aux violens tremblemens de terre auxquels cette contrée est sujette; soit enfin parce qu'elle comprenait jadis le district de Bakou. C'est un pays montueux, âpre et froid, mais parsemé de vallées très-fertiles en grains, en fruits et en garance. »

(1) *Strabon*, lib. XI, cap. XVIII.

Il y a peu de déserts, et ceux qu'on y remarque sont d'une faible étendue. Le sol est en général composé d'une sorte d'argile, et couvert de plusieurs espèces de plantes du genre *soude;* cette argile est salée et les sources qui y coulent contractent bientôt un goût saumâtre qui empêche qu'on puisse se servir de leurs eaux.

« On voit *Tebriz* ou *Tauris*, ville considérable. Les bazars ou marchés et les autres édifices publics sont vastes et spacieux; et l'on dit, avec quelque exagération, que la grande place (*Meïdan*) a contenu jusqu'à 30,000 hommes rangés en bataille. Tauris a été la résidence des monarques de la Perse pendant plusieurs siècles. Elle fait encore un grand commerce en soie. L'abord continuel des Turcs, des Géorgiens et des Kourdes, lui donne l'apparence d'une ville bien peuplée. On y prépare une grande quantité de peaux de chagrin, dont les Persans se servent pour leurs souliers. Cette ville est remarquable par ses belles mosquées couvertes de briques vernissées, et où l'on a prodigué l'albâtre, commun dans les environs. »

Ce qu'elle offre de plus remarquable est le *Kaïsseriéh*, regardé par les voyageurs comme le plus beau bazar de la Perse, et surtout la citadelle d'Aly-Chah (*Ark-Aly-Chah*) dans laquelle Abbas-Mirza a établi un arsenal organisé à l'européenne et qui passe pour le plus bel établissement militaire de la Perse. Les hautes murailles de Tauris sont garnies de tours que ce prince a essayé de transformer en bastions. Cette ville est la seconde de la Perse, bien qu'on ne soit pas d'accord sur sa population que les uns portent à 50,000, et d'autres à 80,000, et même à 100,000 âmes. Lorsque Chardin la visita elle en contenait selon lui 550,000; mais elle est tellement exposée aux tremblemens de terre que la plupart des édifices que ce voyageur y remarqua n'existent plus, que le *Meïdan* est encore couvert de ruines et que les environs de la ville ont été bouleversés.

La partie sud-ouest de l'Azerbaïdjan, qui, outre Tauris, renferme la ville de *Maragha*, est presque entièrement comprise dans le bassin du lac d'*Ourmiah*. Les bords de ce lac sont garnis de carrières de marbre. A une lieue de la côte occidentale s'élève entre des montagnes escarpées la ville qui donne son nom au lac et qui passe pour être la patrie de Zoroastre. L'hiver y règne pendant 9 mois. Ourmiah, ou bien *Ouroumieh*, signifie *ville romaine*, parce qu'après la destruction d'Antioche elle fut peuplée avec les habitans captifs de celle-ci. Maragha, cité de 12,000 âmes, est grande et passe pour une des principales places fortes de la Perse. On y remarque de vastes souterrains taillés dans le roc et les restes d'un superbe observatoire. *Selmas*, entourée de jardins délicieux, et renfermant 15,000 individus, en partie nestoriens, possède des sources d'eaux sulfureuses. M. Ker-Porter a découvert dans son voisinage des bas-reliefs du temps des Sassanides, analogues à ceux de Kirmanchah. « La ville de *Khoi*, qui n'est pas fort ancienne, dit M. Jaubert, a des fortifications régulières. On n'y voit pas un grand nombre de mosquées ni de maisons considérables; mais les rues sont ombragées d'arbres, et l'on y trouve un assez beau caravanserail spécialement réservé pour les marchands. On peut évaluer à 20,000 âmes la population de cette ville, dont les habitans se disent aussi d'origine tatare, et qui a valu à la contrée le surnom de Turkestan persan. Les troubles qui ensanglantèrent le règne d'Aga-Mehemed-Khan furent nuisibles à Khoï, en forçant un grand nombre de familles à s'expatrier. » A 11 lieues à l'ouest le *Tèlkh-Tchaï* ou le *fleuve amer*, dont les eaux sont saumâtres, va se jeter dans le lac; on remarque sur cette rivière un pont solidement construit, dont les arches posent sur des piles en granite noir ornées d'anciennes sculptures. A 12 lieues au nord-ouest de Tauris, *Marend*, l'antique *Morunda*, peuplée de 8 à 10,000 âmes, est

moins une ville qu'une réunion de plusieurs villages dont les maisons sont séparées par de grands vergers. La partie nord-ouest de l'Azerbaïdjan est formée par le bassin du Karasou, rivière qui s'écoule dans l'Araxe. On y trouve la ville d'*Ardebil*, bonne place de commerce plutôt que place de guerre : ses fortifications sont tout au plus médiocres. Elle est en vénération chez les Persans, parce qu'elle renferme les tombeaux de Sefi, chef de la dynastie des Sophis, et ceux de plusieurs princes de cette race. Avant la dernière guerre contre les Russes elle possédait la plus riche collection de manuscrits de l'Orient qui font aujourd'hui l'une des principales richesses de la bibliothèque impériale de Saint-Pétersbourg. Dans les environs on cueille d'excellens fruits; de nombreux canaux d'irrigation font prospérer l'agriculture.

« Nous avons décrit, dans la *région caucasienne* (1), les provinces de Chirvan, de Daghestan et de Géorgie, ainsi que l'Arménie, qui long-temps ont appartenu à la Perse, mais qui aujourd'hui se trouvent sous la domination russe. Nous passons à la partie de la Perse qui borde la mer Caspienne.

« A l'est de l'Arménie et de l'Azerbaïdjan, au sud du Chirvan, s'étend la fertile, riante, mais malsaine province de *Ghilan*. Les nombreuses rizières et les montagnes boisées y rendent l'air épais. Un voyageur assure qu'en traversant les forêts qui la remplissent, il ressentit subitement des maux de tête et un malaise qu'il ne pouvait attribuer qu'aux fortes exhalaisons des plantes, des arbres et des eaux stagnantes (2). L'extrême humidité de l'air introduit la rouille même dans l'intérieur des montres que l'on garde avec le plus de soin. Les habitans observent que les femmes,

(1) Ci-dessus, *Livre CXXII*, p. 66 et suiv. — (2) *Trézel*, Itinéraire dans le Ghilan et le Mazanderan, en 1806 (Manuscrit).

les mulets et la volaille jouissent d'une bonne santé. Juin, juillet et août sont les mois les plus malsains de l'année. Les chaleurs élèvent sur les rizières et les marécages des vapeurs qui occasionent des fièvres presque générales. Il pleut ordinairement, et avec force, en octobre, en novembre et en décembre. En 1741, il tomba une si prodigieuse quantité de neige dans le Ghilan, que pendant plusieurs jours les habitans ne purent communiquer entre eux que par le toit de leurs maisons, qui ne sont pas très-hautes. A Recht, des maisons sont renversées et une partie de la ville inondée en moins de deux heures par de violens orages. Le printemps dure plusieurs mois : c'est la saison la plus saine de l'année. Les prés et les bois restent toujours émaillés de fleurs. Le sol y est extrêmement fertile, et produit du chanvre, du houblon, et presque toutes sortes de fruits sans culture. Les oranges, les limons, les pêches et les grenades y abondent. Ici, comme aux bords du Missisipi, les lianes étouffent les chênes, les ormes, les frênes, sous le luxe brillant, mais funeste, de leur végétation parasite. Les ceps de vigne s'attachent aussi aux arbres, et croissent naturellement sur les montagnes; mais, faute de culture, le raisin n'est pas bon pour faire du vin, à moins qu'on ne le mêle avec d'autres. La principale production est la soie (1).

« Les Ghilaniennes ont les yeux bleus, les cheveux blonds, la figure petite, et les traits délicats, ainsi que la taille. Leurs enfans sont très-beaux dans leur bas âge, mais les mâles changent en grandissant. Les hommes sont maigres, sales, et d'un caractère léger. La langue qu'ils parlent leur est particulière, et n'a aucun rapport ni avec l'arabe ni avec le persan. »

(1) *Gmelin*, Voyages en Russie, etc., III, p. 448 (en all.). *Hanway*, Travels in Persia, etc., part. II, chap. XL et XLI. *Forster*, Voyage du Bengale, etc., trad. de *Langlès*, II, 320.

« Les Ghilaniens, dit M. le général Trézel, sont dans « l'usage de marcher toujours armés de carabines, ou au « moins d'un épieu et d'un couteau suspendu à la ceinture, « à la manière des Géorgiens. Un grand ne sort pas de ses « domaines sans être accompagné d'un bon nombre de fusi- « liers qui chassent le sanglier chemin faisant. Ils tirent « juste et sont fort lestes. J'ai vu souvent ces hommes à pied « venir au-devant de nous à plusieurs lieues, et nous pré- « céder constamment au retour, quoique nous allassions « quelquefois au grand trot. Ils sautent, en criant, dans « des ruisseaux où ils ont de l'eau jusqu'à la ceinture; leurs « chefs les animent encore en doublant le pas, et en leur « adressant quelques mots d'encouragement (1). »

La superficie du Ghilan est d'environ 600 lieues carrées; sa population de 50,000 familles d'environ cinq individus, et ses impôts sont évalués à 2 millions de francs, dont les quatre cinquièmes seuls entrent dans le trésor royal.

Parmi les villes, on remarquera *Recht*, capitale de la province, située à deux lieues de la mer, dans le canton qui produit la meilleure soie. Cette ville peut avoir 3000 maisons, dont les trois quarts sont éparses au milieu des arbres. Elle est dépourvue de tout ouvrage de défense, et même de clôture. Les maisons sont construites en briques cuites, et terminées par des toits peu inclinés et couverts en tuiles rondes. On y compte 2000 métiers pour la fabrication de la soie (2).

Recht renferme les restes d'un très-beau palais bâti par un riche seigneur; mais le fils de celui-ci ayant été tué, ce bel édifice a été abandonné, et tombe aujourd'hui en ruines. La répugnance qu'éprouvent les Persans à habiter les maisons de ceux qui meurent de mort violente explique

(1) M. *A. Jaubert* : Voyage en Arménie et en Perse : Notice sur le Ghilan et le Mazanderan. — (2) *Trézel*, Itinéraire manuscrit.

pourquoi tant de villes de la Perse sont remplies d'habitations ruinées. On dit que Recht paie à la couronne 300,000 francs de contributions fixes. Les flaques d'eau et les marécages situés dans ses environs en rendent l'air très-malsain.

Le port de Recht est au village de *Zinzili* ou d'*Enzeli*, dans la baie de ce nom, baie de 6 lieues de longueur et de 4 de largeur, qui a l'avantage d'être abritée des coups de mer par une langue de terre large d'une demi-lieue. Ce port est fréquenté par les bâtimens russes d'Astrakhan.

Entre Recht et Ardebil habite une partie de la tribu des Talichs. A 5 lieues à l'ouest de Recht, la ville de *Fomen*, renommée pour ses belles soies, se compose d'un millier de maisons. *Lahidjan* en contient environ 1200. Cette dernière s'élève au pied d'une colline boisée. Le khan qui y fait sa résidence ne paie pas d'impôts, mais il fournit ses troupes au Chah quand ce prince est en guerre. *Lengher-Roud*, située sur la rivière de ce nom, qui signifie la *rivière du mouillage*, est le port de Lahidjan, dont elle est éloignée de 3 à 4 lieues. Cette ville se compose de 6 à 700 maisons réunies, mais en comprend un plus grand nombre dispersées dans ses environs.

« Nous avons déjà parlé de la nature calcaire et de la grande élévation de la chaîne de montagnes qui séparent le Ghilan ainsi que le Mazanderan du reste de la Perse. Les vallées enfermées dans cette chaîne, et garanties des vents de la mer Caspienne, jouissent d'un air sec, d'une température constante, et de saisons plus distinctes que le Ghilan maritime (1). Deux défilés tracés à travers cette chaîne, conduisent, l'un d'Ardebil à Astara, l'autre de Kasvïn, par Roudbar, à Recht. Un troisième défilé, près Lengkerân, entre les montagnes et la mer, communique avec le Chir-

(1) *Gmelin*, IV, 196. Comp. III, 366 (en allem.).

van. Cette partie montagneuse du Ghilan s'appelle le *Dylem* ou *Deilam*, d'après une tribu qui a donné des souverains à la Perse, et que Moïse de Khorène cite pour la première fois sous le nom de *Delmi* (1). Le nom de Ghilaniens ou Ghelaky, et mieux Ghilek, est le même que celui des anciens *Gelæ*. Les *Ambarlins*, c'est-à-dire les gens de la vallée, habitent un district gouverné par un khan particulier.

« Le *Mazanderan*, situé à l'est du Ghilan, y ressemble beaucoup. De hautes montagnes au sud, la mer Caspienne au nord, enferment des vallées couvertes de forêts, et entrecoupées de courans très-rapides. L'air y est, du moins en quelques endroits, plus pur que dans le Ghilan (2); les habitans sont plus forts, et jouissent d'une meilleure santé. On dit qu'ils ont les sourcils joints et beaucoup de cheveux. Ils se nourrissent de riz, de poisson et d'ail. Le froment réussit peu dans ce pays; mais on y cultive la *canne à sucre*, chose étonnante pour cette latitude de 37 degrés, et si près du centre de l'Asie. Elle mûrit quatre mois plus tôt que la canne des Indes occidentales; elle donne beaucoup de suc, que les habitans expriment et recueillent sans art, sans soin : ils n'en tirent qu'un sirop grossier ou une pâte épaisse. Le mauvais goût de ces produits pourrait sans doute disparaître par des apprêts plus soignés. Un Russe a tenté, mais sans succès, d'établir ici une raffinerie de sucre (3). »

Les habitans du Mazanderan ont le teint plus basané que celui des Persans méridionaux; leur langage est aussi plus informe et plus dur. Au lieu des bonnets cylindriques et des petites calottes dont se coiffent les Ghilaniens, ils portent un cône bas et pointu fait en peau d'agneau, ou en drap de laine brune que l'on fabrique dans le pays.

La principale ville est *Balfrouch*, ou *Balfurouch*, qui

(1) *Wahl*, Asien, I, p. 540, note. — (2) *Gmelin*, III, 447-476. *Hanway*, Travels, part. II, chap. XLII. *Pietro della Valle*, II, 208 *sqq*.

(3) *Trézel*, Itinéraire manuscrit.

contient au moins 80,000 habitans, surtout pendant l'hiver, parce que tout le peuple des montagnes y descend avec ses récoltes avant que la neige en encombre les chemins. Elle possède d'immenses bazars et plusieurs colléges, qui ont été fondés par de riches seigneurs. C'est, dit le voyageur Fraser, un spectacle curieux en Perse, qu'une ville exclusivement livrée au commerce, entièrement peuplée de marchands et d'artisans, jouissant d'une aisance et d'un bonheur sans exemple dans les autres parties de la Perse. Le gouverneur lui-même est un négociant (1). Elle fleurit par le commerce de la soie. On travaille le fer de la province à *Amol*, appelé aussi *Amoul*, où il y a un magnifique pont, et où les maisons sont éparses au milieu des arbres sur une grande étendue de terrain. Le nombre de ses habitans est d'environ 30,000. C'est dans ses environs que sont situées les principales mines du Mazanderan. *Sari* est la résidence des khans. C'est une ville de 30,000 âmes, défendue par des fossés et de mauvaises fortifications. Elle est la résidence du troisième fils du roi régnant : le palais qu'occupe ce prince est petit, mais commode.

« Dans l'agréable et pittoresque canton d'*Aster-Abad*, qui s'est quelquefois maintenu indépendant des souverains de la Perse, on trouve la ville du même nom, qui renferme 40,000 habitans. Elle a des manufactures d'étoffes de soie et de laine. Le voisinage fournit une racine précieuse pour teindre en rouge les belles étoffes de Perse. Le port de *Mechehedi-Ser*, qui n'est qu'un village situé à 4 lieues de Balfrouch, exporte du coton, de l'indigo et des drogueries de l'Inde. *Aschraf*, où Chah-Abbas voulait établir sa résidence et sa marine, a vu ses palais tomber en ruines avant d'être habités. Le Mazanderan compte, dit-on, 150,000 familles sédentaires; ce qui donnerait une population de

(1) *Fraser :* Voyage aux côtes de la mer Caspienne.

6 à 700,000 âmes, et un grand nombre de tribus nomades de Kadjar, de Khodjavend et de Modanlou.

« La partie montagneuse du Mazanderan occidental touche à la province appelée *Tabaristan*, soit du nom des anciens *Tapyri*, soit d'un mot arabe et chaldéen, signifiant montagne boisée. C'est ici qu'un long défilé, la principale des *portes Caspiennes*, conduit de Reï à Amoul. Un autre défilé mène du Mazanderan oriental, par le district de Komis, dans le Khorassan. Les chemins, dans le Mazanderan, sont très-mauvais : point de navigation; les bateaux, ouverts et mal gréés, ne peuvent affronter les flots ni les tempêtes. Les maisons, bâties en briques ou en mortier, ont le toit plat (1). Quand un voyageur de distinction entre dans un village, les habitans assemblés érigent un arbre en son honneur, et lui donnent le spectacle d'une lutte. Les Ghilaniens, ainsi que nous l'avons dit, portent le bonnet conique; celui des Mazanderaniens, entouré de fourrures, s'allonge en pointe recourbée. La jaquette ouverte et le pantalon leur donnent un air plus européen que les autres Persans (2). »

Ferh-Abad passe pour être la capitale du Mazanderan. C'était autrefois la résidence de Chah-Abbas-le-Grand, qui y mourut en 1628. Elle est située sur le bord de la mer Caspienne, à l'embouchure de la rivière de Thedjïn. Les ruines de son ancien palais et de ses autres édifices attestent encore la magnificence de son fondateur et la prospérité dont elle jouissait lorsque sa population s'élevait à environ 20,000 âmes. Aujourd'hui ce n'est plus qu'un misérable village.

La province de *Tabaristan* ou *Tabéristan* est bornée au nord par le Mazanderan, à l'ouest par le Ghilan, au sud par l'Irak-Adjémi, et à l'est par le Khorassan. Sa longueur est de plus de 100 lieues, sa largeur moyenne de 20 envi-

(1) *Forster*, II, 315, traduct. de *Langlès*. — (2) Voyez la fig. p. 72, dans la *Persia* des Elzev. *Trézel*, Itinéraire manuscrit.

ron. C'est un pays montagneux, dont la température est douce, et dont le sol est généralement peu fertile. Son chef-lieu est *Damavend*, ville de 2 à 3000 âmes, située dans une vallée au pied des monts Elbours. L'édifice le plus remarquable est une mosquée dominée par une vieille tour qui sert de minaret. La seule autre ville que nous ayons à mentionner, malgré son peu d'importance, est *Damghan* ou *Damagan*, jadis florissante sous le nom d'*Hecatonpylos*, aujourd'hui misérable amas de maisons en ruines, donne encore son nom à un pays qui comprend la partie orientale du Tabaristan.

« Deux grandes portions de la Perse appellent nos regards : l'une inclinée vers le golfe Persique et la mer des Indes, l'autre appuyée à la Tatarie. Parcourons d'abord la première.

« En allant d'Ispahan au sud-ouest, on traverse d'abord les monts *El-Ahvas*, nommés anciennement *Parachoatra*, c'est-à-dire montagnes de feu (1); il s'ouvre ensuite une grande plaine, où serpentent une infinité de rivières, et où règne une chaleur humide : pour tout arbre on voit le palmier; pour toute culture, quelques rizières. C'est l'ancienne Susiane; mais *Suse*, ou la cité des lis (2), le séjour le plus voluptueux de toutes les résidences des grands rois, n'est plus qu'un monceau de ruines; la *Susiane* même a perdu son nom. Celui de *Khouzistan*, sous lequel les géographes la connaissent depuis d'Anville, aurait, selon Niebuhr, disparu à son tour, et le pays ne porterait que le nom de *Louristan*. Mais de savans orientalistes prétendent que le véritable nom général de la province est *Khourestân*, et qu'elle embrasse quatre sous-divisions : 1° le *Ahouazistan*, qui répond au pays des anciens *Uxii*, et qui jouit d'un air tempéré; 2° le *Khouzistan*, qui est le pays des anciens *Cossæi*, peuple montagnard et redouté par ses brigandages;

(1) *Hadgi-Khalfah*, *Aboulfeda*, etc. — (2) *Sus*, un lis en persan.

c'est le même que le Louristan; 3° le *Souzistan*, ou la Susiane proprement dite; et 4° l'*Élam*, ou l'Élymaïde, qui s'étend vers les bouches de l'Euphrate (1). »

D'autres ne partagent cette province qu'en trois parties: au centre le *Khouzistan* propre, ou l'ancienne Susiane; au nord le *Lourestan* ou l'Élymaïde; et au sud le pays d'*Ahouaz* ou l'*Ahouazistan*.

« Des tribus arabes ont dévasté l'Élam et le Souzistan, contrées fertiles et malsaines. La tribu de *Kiab* est devenue célèbre depuis que le cheik Soleyman, en 1765, s'empara de trois bâtimens de guerre anglais, et se rendit maître de tout le golfe Persique. La ville de *Chouchter* ou *Chouster*, soumise à la Perse, fait un bon commerce en draps d'or et en soie, et paraît renfermer 20,000 habitans. On y remarque un bel aqueduc qui fut construit par Sapor. »

C'est dans ses environs que se trouvent quelques ruines qui marquent l'emplacement de l'antique et célèbre ville de Suse: ce sont des vestiges de terrasses, des inscriptions en têtes de clou, et un tombeau que l'on prétend être celui du prophète Daniel, et qui est pour les juifs un lieu de pèlerinage.

Dizfoul, où l'on voit un des plus beaux ponts de la Perse, paraît être une ville de 15,000 âmes. Dans ses environs se trouvent les ruines d'une antique cité que les Persans nomment *Chouch*, et que le savant M. de Hammer croit être *Élymaïs*, jadis renommée par son *temple de Diane*. *Goban*, sur le golfe Persique, à 38 lieues de Chouster, est la résidence d'un cheik, de la tribu de Beni-Kiab. *Havizé* ou *Haviza*, où demeure un autre cheik, renferme 2000 maisons. *Kourmaabad* ou *Khourremâbâd*, appelé aussi *Khorremabad*, qui paraît être l'antique *Corbiena*, est défendue par un fort dans lequel réside le khan des Feïli.

(1) *Wahl*, Asien, I, 600. *Assemani*, Bibliotheca orient., III, part. II, p. 419-421. *Michaelis*, spicileg. Geograph. Hebr. exter., II, p. 68.

Le Khouzistan renferme des montagnes peu élevées, mais dépourvues de végétation ; cependant quelques unes de leurs cimes passent pour atteindre environ 1500 toises de hauteur au-dessus du niveau de la mer. Le sol de cette province ne jouit de quelque fertilité que dans les lieux où les irrigations sont faciles, mais elle manque de forêts, et dans quelques parties les roseaux et les joncs servent à la construction des habitations et remplacent le bois de chauffage. Sa population se compose de *Tadjiks*, de *Sabis* ou chrétiens johannites, de *Loures*, qui se divisent en *Feïli* et en *Bakhtiaris*, d'*Erdilanis* et d'Arabes, ainsi que de quelques autres tribus moins importantes.

« De Chouster on peut entrer par la ville de *Ragian* et les défilés de *Zindjerân*, les anciennes *portes de la Susiane* (1), dans le Parsistan, ou, comme disent les Persans modernes, le *Farsistan* ou le *Fars*, la *Persis* des anciens, la plus belle province du royaume, et qui renferme la seconde ville en importance et en célébrité. *Chiraz*, capitale du Farsistan, est située sur le *Roknabad*, dans une vallée fertile d'environ 26 milles de longueur sur 12 de largeur, fermée de tous côtés par de hautes montagnes. Le tour de la ville est d'environ 4 milles : elle est protégée par un mur de 25 pieds de hauteur sur 10 d'épaisseur, avec des tours rondes de 80 pas en 80 pas. Ses rues sont étroites et mal pavées. La citadelle est bâtie en briques ; elle est précédée d'une grande place, garnie d'un parc de misérable artillerie. La mosquée du Régent, bâtie par Kerym, est magnifique, mais elle n'est pas achevée. La principale est celle d'*Atabey-Chah*. Les Persans modernes semblent exceller dans l'art de peindre en bleu et en or, d'une manière brillante et durable. Le *bazar*, dit du *vékil*, offre un magnifique assemblage de boutiques. Les bains peuvent riva-

(1) *Quint. Curt.*, V, 3-4. *Kæmpfer*, Amœnit. exot., p. 365.

liser avec les plus beaux de l'Orient. Le tombeau de *Hafiz*, l'Anacréon persan, est au nord-est, à deux milles des remparts. On voit aussi, hors de ses murs, celui du célèbre Saady. »

Cette ville, qui possède 11 colléges, ce qui lui a fait donner par les Persans le surnom de *Séjour de la Science*, paraît renfermer 30,000 habitans.

« Il n'y a pas de lieu dans l'univers où les vivres soient plus abondans et meilleurs qu'à Chiraz. On ne peut imaginer une vallée plus délicieuse que celle où est située cette ville. Les champs s'y tapissent d'immenses récoltes de riz, de froment et d'orge : on commence à les couper dans le mois de mai, et la moisson est ordinairement terminée à la mi-juillet. On y mange beaucoup de fruits, des mêmes espèces que ceux d'Europe, mais qui sont infiniment plus gros, et qui ont, particulièrement les abricots et le raisin, beaucoup plus de saveur et de parfum (1). Chiraz est sous le plus beau climat du monde, et jamais on n'y ressent ni chaleur ni froid extrêmes. Pendant le printemps, des fleurs de toute espèce et de toutes les couleurs parfument un air déjà naturellement doux. Le rossignol de jardin, que les Persans appellent *bulbul-hezar-daçtan* (2), le chardonneret et la linotte unissent, dans cette belle saison, leurs mélodieux accens. Tant d'agrémens réunis à la politesse des habitans et à l'excellence de la police, excusent les prétentions des habitans de Chiraz, qui assurent que leur ville n'a pas d'égale dans l'univers. De si charmantes scènes étaient bien capables d'inspirer la verve d'un *Hafiz*, d'un *Saady* ou d'un *Djamy*. Mais ce qui sans doute animait le plus ces poètes élégans et tendres, c'étaient les dames de Chiraz, si célèbres par

(1) *Franklin*, Voyage du Bengale à Schiraz, dans la Collection des Voyages de *Langlès*, ch. IX-XIV. — (2) Turdus bubil, *Gmelin*.

leur beauté et surtout par leurs grands yeux noirs. Hélas! cette ville joyeuse et pacifique n'a pu échapper au démon des révolutions politiques. Prise d'assaut plus d'une fois, elle a été livrée aux flammes et au pillage. Souvent aussi les tremblemens de terre y ont exercé leurs ravages : en 1824 elle en ressentit un qui renversa ses principaux édifices, et fit périr 2000 habitans.

« On ne peut faire un pas en Perse sans rencontrer quelque monument de la cruauté des conquérans et des vicissitudes humaines. A 12 lieues au nord-est de Chiraz, et à 3 ou 4 lieues à l'est du bourg de *Maïn*, célèbre par ses grenades, se trouvent les ruines fameuses d'*Istakhar* ou *Persépolis*, ancienne capitale de la Perse, détruite non pas par Alexandre, comme dit Quinte-Curce, mais, au VIIe siècle, par les Arabes, ainsi que l'a prouvé M. Langlès dans un savant et curieux Mémoire (1). Ces ruines occupent une étendue de plus de 8 lieues, au nord-ouest, au nord, au nord-est de Chiraz; sur leur emplacement s'étendent des champs fertiles et s'élèvent plusieurs villages, entre autres *Mourghab* et *Merdacht*. Les principales sont situées sur une éminence en forme d'amphithéâtre d'où l'on jouit de la vue d'une plaine immense. Les restes de l'ancien palais occupent une plate-forme taillée dans le roc, dont les quatre côtés répondent aux quatre points cardinaux. La montagne est un ensemble de plusieurs terrasses, les unes au-dessus des autres, où l'on monte par un escalier de marbre bleu de 500 marches, sur lequel dix cavaliers pourraient passer de front. Au haut de chaque terrasse se trouvent des restes de portiques et des chambres spacieuses. Les premiers objets qui frappent la vue en y entrant sont deux portiques de pierre, qui peuvent avoir chacun 50 pieds de haut. Deux sphinx

(1) Mémoire sur Persépolis, d'après les écrivains orientaux, dans la Collection des Voyages de M. *Langlès*, III, 199 *sqq.*

debout, et d'une énorme grosseur, en ornent les côtés, dont la partie supérieure est couverte d'inscriptions grecques, arabes, koufiques, persanes, et en caractères à *têtes de clou*. Non loin des portiques, on monte par un escalier assez doux à la grande salle des colonnades. Les deux côtés de cet escalier sont chargés d'une foule de figures en bas-reliefs, dont plusieurs, placées d'espace en espace, tiennent des vases à la main. Des chars de triomphe à la romaine, des chameaux, des chevaux, des bœufs et des moutons, font partie de cette sorte de cortége. Au bas de l'escalier on remarque un lion saisissant un taureau. Quant aux colonnes qui formaient la salle dont nous venons de parler, il en reste encore quinze entières et debout. Elles ont de 70 à 80 pieds de hauteur, et on peut les regarder comme des chefs-d'œuvre de construction. »

Vers le fond, contre le rocher auquel le gigantesque palais était adossé, on remarque deux tombeaux taillés dans le roc et dont on n'a point encore pu découvrir l'entrée. Les escaliers, les portiques, toutes les parties de l'édifice sont en marbre, et les pierres, bien qu'aucun ciment ne les retienne, sont si bien liées ensemble, qu'il faut beaucoup d'attention pour en distinguer les jointures. Quelques uns des bas-reliefs qui ornent le palais représentent ici un prince recevant les grands de sa cour, là des cérémonies religieuses. Dans quelques uns ce sont des combats d'animaux la plupart fabuleux. Ailleurs c'est un personnage de haute stature, couvert de longs vêtemens, la tiare sur la tête et le sceptre à la main; derrière lui sont des figures de moindre dimension sans coiffure : l'une portant un parasol qu'elle étend au-dessus de la tête du principal personnage, l'autre tenant un chasse-mouches.

« Ne pouvant décrire en détail ces magnifiques restes, nous nous bornerons à faire observer que tout le palais a 4200 pieds de France de circonférence; la façade a 600

pas du nord au sud, et 390 de l'est à l'ouest. Il est connu dans l'Orient sous le nom de *Tchihil-minar*, c'est-à-dire les quarante colonnes, et sous celui de *Takht-Djemchyd*, ou trône de Djemchyd (1). »

D'après les recherches de plusieurs savans recommandables, tels que MM. Silvestre de Sacy, Grotefend, de Hammer et Saint-Martin, qui ont étudié les inscriptions de ce palais, tout porte à croire que c'est celui qui fut brûlé par Alexandre lorsque égaré par les fumées du vin il voulut signaler à jamais la chute de l'empire de Cyrus. Saint-Martin rapporte à la langue *zende* les inscriptions en têtes de clou. Sous le nom de *Daréïousch* il y reconnaît Darius; sous celui de *Vyschtasp*, Hystaspes, et sous celui de *Khschéarscha*, le nom original de Xercès, comme on dirait aujourd'hui d'un roi de Perse qui se nommerait Khschéar, *Chah-Khschéar* ou *Khschéar-Chah*. Sur l'une de celles qu'a données Niebuhr il a lu : *Darius, roi puissant, roi des rois, roi des dieux, fils d'Hystaspes.* Sur une autre : *Xercès, roi puissant, roi des rois, fils du roi Darius, d'une race illustre* (2).

A quelque distance au nord de Tchihil-Minar on voit une autre montagne, dans laquelle sont creusés quatre tombeaux semblables à ceux dont nous avons parlé. Cette montagne porte dans le pays le nom de *Nakhchi-Roustem* ou figure de Roustem, parce que le peuple a cru reconnaître l'image de ce héros persan dans un des bas-reliefs qui ornent les quatre tombeaux. Ils paraissent se rapporter à la dynastie des Sassanides, c'est-à-dire au IIIe siècle de notre ère. Sur l'un c'est *Ormuzd*, le génie du bien, qui présente à Artaxercès un anneau ou diadème; sur un autre

(1) Persepolis illustrata, Londres, 1739, in-folio. *Chardin*, VIII, 247 *sqq*. *Niebuhr*, Voyage, II, 121 *sqq*. *Valentyn*, *Kæmpfer*, etc. Comp. *Diodor. Sic.* — (2) *Saint-Martin* : Mémoire relatif aux antiques inscriptions de Persépolis.

c'est une princesse qui reçoit de la main d'un prince le même emblème; sur le troisième c'est un homme dans la posture d'un suppliant devant un prince à cheval : ce qui a fait présumer que ce suppliant, qui est en costume romain, représente l'empereur Valérien tombé au pouvoir de Sapor Ier. A peu de distance de ce monument on en voit un autre appelé *Nakchi-Redjeb*, orné de trois bas-reliefs, dont l'un représente, ainsi que l'indique une inscription en pehlvi et en grec, le roi Sapor à cheval, suivi de plusieurs personnages de sa cour, tandis que sur les deux autres on voit deux princes qui paraissent vouloir s'arracher un diadème.

Au nord de ces antiques sculptures on remarque, près de Mourghab, un édifice appelé *Mechhed-Maderi-Soleyman*, c'est-à-dire le tombeau de la mère de Salomon; il est en marbre blanc, et de forme carrée, sur un énorme piédestal. D'après la description que Diodore de Sicile donne du tombeau de Cyrus, M. Ker-Porter croit y reconnaître le mausolée de ce prince, de même qu'il regarde la plaine où il est situé comme celle de *Pasargade*.

Les autres villes du Farsistan sont nombreuses, mais la plupart de peu d'importance aujourd'hui. *Iezd*, dont le nom s'écrit aussi *Yezd*, est la plus considérable. Elle est située presque au centre du royaume, dans une vaste plaine sablonneuse qui s'étend à 2 lieues tout autour, sur les routes de Kerman et d'Ispahan, et peuplée en partie par des Guèbres ou adorateurs du feu. Les murs d'un grand nombre de jardins forment la clôture de la ville; on y entre par une vingtaine de portes étroites qui sont autant de ruelles. Elle renferme une citadelle entourée d'un fossé, 4 colléges, 20 mosquées et 24 caravanserails; elle possède des manufactures florissantes de tapis et d'étoffes faites de poil de chameau. Les habitans font un grand commerce de soie et de toile de coton. Sa population est portée par les uns à 40,000 âmes, et par les autres à 60,000; mais c'est probablement en

y comprenant celle du canton; la ville seule n'a pas 20,000 habitans. On y remarque une quantité de ruines qui sont dues à un de ces envahissemens de sables transportés il y peu d'années par les vents, comme cela arrive fréquemment dans cette ville. Les environs immédiats sont bien cultivés, et produisent de très-beau blé.

La vallée de Bast, dit M. de Hammer, est une des plus ravissantes de la Perse : elle commence à 4 parasanges de Yezd; le Débala, qui l'arrose, la divise en *germesir* et *serdesir*, c'est-à-dire en région chaude et en région froide.

Aberkhouh, sur la route de Yezd à Chiraz, et sur la limite de l'Irak-Adjemi, est le chef-lieu d'un district qui renferme quinze villages. Cette ville, après avoir été importante, est réduite à 300 familles. Le chemin d'Aberkouh à Yezd traverse une portion du désert, qui n'est qu'une suite de marécages salés.

Komm-chah ou *Koum-chah*, autrefois florissante, est remplie de ruines, d'espaces vides et de bazars déserts. Quelques voyageurs la regardent comme occupant l'emplacement de l'ancienne *Obroatis* de Ptolémée. Sa population est de 4 à 5000 âmes. Dans une vallée longue de 11 lieues, large de 2 à 3, et qui est fertilisée par un grand nombre de ruisseaux, se trouve *Kazroun* ou *Kazeroun*, ville qui a été presque entièrement détruite dans les derniers troubles civils et par des tremblemens de terre récens. Elle a encore 4 mosquées et environ 4000 habitans. C'est dans ses environs que se trouvent les ruines de *Chapour*, cité qui fut bâtie par Sapor Ier, et où l'on voit les restes d'une citadelle, plusieurs bas-reliefs sculptés dans le roc, et un souterrain qui renferme une statue colossale. Ces ruines ont été visitées par Morier (1), Ouseley (2), Johnson (3) et

(1) *Morier :* Second journey, p. 69. — (2) *Ouseley :* Travels, tom. I, p. 280. — (3) *Johnson :* IVe livraison.

M. Alexander. Elles occupent les deux rives du fleuve Chapour, et d'après tous ces voyageurs, les rochers sur lesquels sont taillés les bas-reliefs que nous venons d'indiquer sont du plus grand intérêt par les détails qu'ils offrent sur les costumes et les armes des différens personnages qui y sont sculptés : quelques uns présentent les mêmes sujets que ceux qui sont exécutés près des ruines de Persépolis : ils paraissent avoir été destinés à éterniser le souvenir du triomphe de Sapor sur l'empereur Valérien. La vallée de Kazroun s'étend vers le golfe Persique : elle est embellie par des jardins charmans, plantés de jasmins, de rosiers et d'autres végétaux odoriférans; mais elle est souvent ravagée par des nuées de sauterelles.

Firouz-abad, qui portait autrefois le nom de *Djiour*, et chez les anciens, à ce que l'on croit, celui de *Cyropolis*, est bâtie en partie sur les ruines de Firouz-chah; elle est entourée de murailles et de fossés; sa population n'est que de 2 à 3000 âmes; mais elle est célèbre par ses fabriques d'eau de rose, qui passe pour la meilleure de la Perse. Ce qui rend cette ville intéressante, ce sont les restes des anciens édifices de celle qu'elle remplace. Hors de son enceinte s'élève le palais des anciens rois de la dynastie des Sassanides; un peu plus loin, sur le bord du Berared, rivière qui baigne les murs de Firouz-abad, on voit les restes d'un vaste temple des Guèbres. A 7 lieues de Firouz-abad, en se dirigeant vers Chiraz, deux sculptures représentent, dans des dimensions colossales, deux personnages à cheval (1).

A 40 lieues au nord de Chiraz, la petite ville appelée *Yezd-Khâst* (2), est suspendue de la manière la plus pittoresque sur la crête d'un roc, à l'extrémité orientale d'une

(1) *Macdonald Kinneir :* Geogr. mem., p. 68.

(2) *Yezd-Khâst*, signifie Deus-voluit.

vallée que traverse la plaine du même nom, et dont le sol est arrosé par un grand nombre de ruisseaux et de canaux d'irrigation (1). « Une reine de la famille des Séfis, « dit M. de Hammer, y construisit un beau caravanserail et « une mosquée; on y trouve aussi la sépulture d'un *Imam-* « *zadé :* elle a 2000 âmes de population. Ses productions « sont le coton, le riz, du blé magnifique, qui fait que « Yezd-Khâst est renommé par la blancheur et l'excellence « de son pain. Un proverbe dit que la suprême félicité con- « siste à *manger du pain de Yezd-Khâst, à boire du vin de* « *Chiraz auprès d'une fille de Yezd.* » Yezd-Khâst est la forteresse frontière entre le Farsistan et l'Irak-Adjemi, comme Yezd, dont nous avons parlé précédemment, est la ville frontière entre l'Irak et l'Afghanistan.

Darabdjerd ou *Darabgherd*, ou simplement *Darab*, est le chef-lieu d'un district qui portait autrefois le nom de *Choubankare*, et qui comprend la partie orientale du Farsistan. Cette ville est située au milieu d'une plaine; elle est fort étendue, mais une grande partie n'offre que des ruines; au centre s'élève un monticule qui porte la citadelle : celle-ci sert de palais au gouverneur. Le nombre des maisons est d'environ 800, et celui des habitans de 9 à 10,000. A une demi-lieue de la ville sont de magnifiques monumens antiques dont on admire les sculptures. M. de Hammer pense que Darabgherd est l'antique *Pasargade.* D'autres savans ont pensé que celle-ci occupait l'emplacement de *Pasa* ou *Feza*, que l'on nomme aussi *Besa;* mais ils ont été entraînés à cette opinion par la ressemblance du nom moderne plutôt que par d'autres considérations; et à ce sujet, M. de Hammer a fait observer avec raison que Besa est trop éloignée de Persépolis, et n'est point placée sur un fleuve tributaire du golfe Persique : circonstances qui se trouvent

(1) *De Hammer :* Mémoire sur la Perse.

dans la position de Darabgherd. Quoi qu'il en soit, Fesa ou Besa est une ville que l'on dit aussi grande que Chiraz, mais qui n'a que 10 à 15,000 habitans dont les maisons sont presque toutes en bois.

« Les forêts clair-semées sur les montagnes du Farsistan, et les eaux qui en arrosent les romantiques vallées, donnent à cette province un grand avantage sur les arides plaines de l'Irak-Adjemi. Les chênes, les bouleaux, les cyprès, les lentisques ornent les montagnes; le grenadier, le platane, l'oranger, la vigne, enrichissent les plaines (1). Les chevaux ont un peu perdu de leur renommée; mais la race des moutons à grosse queue s'est conservée. Il y a pourtant dans cette belle province des déserts d'une étendue considérable, de vastes plaines de sable, et beaucoup de rochers stériles. Ces rochers, aux environs de Darabgherd, fournissent une production célèbre et précieuse, c'est le *moum*, espèce de pétrole liquide, d'une limpidité parfaite et d'une odeur agréable (2). On garde avec un soin religieux la caverne des parois de laquelle distille ce pétrole; une fois par an, le gouverneur du district de Darabgherd la fait ouvrir, et en fait extraire une petite quantité, qui est envoyée à la cour de Perse. Le *moum* passe parmi les Persans pour un baume miraculeux, qui guérit promptement les blessures les plus graves.

« Les côtes maritimes du Farsistan nous présentent deux ports importans, occupés par des cheiks arabes. Le premier et le plus méridional est *Abou-Chehr* ou *Bender-Bouchehr*, autrement *Bouchir*, qui est appelé *Boucher* par les Français, et *Buscheer* par les Anglais. Les vaisseaux qui ne prennent que douze pieds d'eau peuvent arriver par le flux tout auprès des maisons. Le cheik Benderi Abou-Chehir

(1) *Franklin*, Voyage à Schiraz, I, p. 53, etc., trad. de *Langlès*. *Chardin*, Voyage, VIII, 228, 231, 428. — (2) *Kæmpfer*, Amœnitat. exoticæ, 516-524. *Langlès*, note sur Chardin, III, 311.

possède l'île de Bahreïn, ce qui le met à même d'entretenir quelques bâtimens armés en guerre. Il importe infiniment à la ville de Chiraz, dont Abou-Chehr est le port le plus proche, que ce cheik ne se révolte pas. »

La mer entoure ce port de tous côtés, excepté au midi. Suivant les voyageurs, l'air y est très-chaud et l'eau de mauvaise qualité. Les habitans, au nombre de 15 à 20,000, en 1832, ont été réduits par la peste à 1,500. Ils n'ont, dit M. de Hammer, d'autre moyen de se soustraire à l'ardeur de la température, que des cheminées hautes et étroites, où le vent s'engouffre pour se répandre dans les appartemens, et que l'on nomme *Bad-ghir*. Les salles souterraines, nommées *serdab*, sont encore un de leurs préservatifs contre l'étouffante chaleur de ce climat. Tout le territoire est un champ fertile pour l'antiquaire, en raison de la quantité de médailles, de pierres gravées et d'urnes cinéraires des anciens Guèbres que l'on retire des fouilles qu'on y fait faire (1). Les montagnes voisines, que l'on nomme *Halilé* ou *Khourmoudj*, offrent aussi des vestiges d'antiques constructions. *Bender-Ryk* ou *Bender-Reyk*, au nord d'Abou-Chehr, est une petite place maritime de laquelle dépend un domaine assez considérable. Les habitans logent dans des cabanes de feuilles de palmiers.

« Il y a beaucoup d'Arabes indépendans sur la côte du golfe Persique, et presque tous y vivent de la même manière. Ils ne subsistent, pour la plupart, que par le commerce, par la pêche des perles et celle du poisson. Leur nourriture consiste en dattes, en poisson et en pain de doura. Le peu de bétail qu'ils ont se nourrit dit-on aussi du produit de leur pêche. Chaque bourgade a son chef indépendant, auquel elle ne paie presque rien. Les armes de ces Arabes sont le mousquet à mèche, le sabre et le bouclier.

(1) *Cuseley :* Tom. I, p. 118.

Tous leurs bâtimens deviennent navires de guerre lorsqu'ils la font. Ces tribus, parmi lesquelles celle des *Houles* (1) est la plus puissante, parlent encore la langue arabe, et sont pour la plupart Sunnites, et de là ennemies nées des Persans, avec lesquels elles ne s'allient jamais. Les maisons de ces Arabes sont si chétives, que l'ennemi regretterait la peine qu'il aurait prise à les détruire. Comme en général ils n'ont pas beaucoup à perdre en terre-ferme, dès qu'une armée persane approche, tous les habitans des villes et villages s'embarquent sur de petits bâtimens, et se sauvent dans quelque île du golfe Persique jusqu'à ce que l'ennemi se soit retiré. »

Le district de *Kouré-i-Kobad*, dans la partie occidentale du Farsistan, était peu connu des Européens avant la relation du voyage de Macdonald Kinneir, parce que la route que suivaient les voyageurs était souvent interceptée par une tribu que les uns nomment *Mémacena*, les autres *Memessani*, d'autres encore *Memeh-Sunni*, et enfin *Khogilou*, et qui paraît être identique avec les *Memaceni* dont parle Quinte-Curce (2), qui arrêtèrent la marche d'Alexandre comme ils attaquent encore aujourd'hui les caravanes. Ils vivent, dit un voyageur (3), dans les plus profondes retraites de leurs vallées sauvages. « La structure « abrupte de leurs montueux repaires, vrais labyrinthes « pour qui n'en a pas une longue habitude, favorise telle- « ment ces bandits, qu'on les a vus parfois fondre sur les « voyageurs et enlever, au milieu des caravanes, des hom- « mes et des mulets chargés, lorsqu'ils jugeaient qu'on ne « pourrait leur opposer une grande résistance. »

« Lorsque le général Malcolm traversa leurs montagnes « dans sa première mission, ce furent ces brigands qui char-

(1) *Niebuhr*, Description de l'Arabie, I, 271-274. — (2) *Quint. Curt.*, lib. VII. Memaceni, valida gens. — (3) *Morier :* First journey, p. 152.

« gèrent sur leurs mulets les riches présens destinés au roi « de Perse. » Cette tribu redoutable peut mettre sur pied 10 à 12,000 hommes; leurs principales habitations sont dans les montagnes qui entourent la forteresse de *Kala-i-Sèfid*, château inaccessible qui commande le territoire sur la lisière du Farsistan. Cette forteresse est appelée aussi *Kala-i-Espid*, *Kala-i-Ziad* et *Zaid-Abad*.

Nevbendjan ou *Nébengan*, jadis cité considérable, est située à peu de distance de la vallée de *Chaab-Bévan*, l'un des quatre paradis terrestres des Persans. *Baïza* tire son nom de la blancheur des pierres qui composent ses édifices. Ses jardins produisent des raisins d'un poids prodigieux et des pommes d'une grosseur énorme. *Ardjan*, autrement *Erdjàm* ou *Arghan*, est situé sur la frontière du Farsistan et du Khousistan. C'est une grande ville entourée de murailles percées de sept portes. On y voit plusieurs mosquées, de beaux bazars et un pont qui passe pour un chef-d'œuvre d'architecture persane moderne. Le port d'Ardjan, situé à peu de distance, se nomme *Méhrouïan;* l'air y est chaud et malsain; mais l'activité qui y règne le rend un des principaux de la Perse (1).

« Le *Laristan*, dont une lisière maritime s'appelle le *Guermasir* ou *Kermasir*, c'est-à-dire le pays chaud, a souvent fait partie du gouvernement de Farsistan, et doit même être considéré comme un district de cette province, dont il occupe l'angle sud-ouest. *Lar*, qui en est la capitale, est bâtie aux pieds de collines qui dominent une plaine couverte de palmiers. C'était jadis une ville florissante; le palais du gouverneur et le château sont en délabrement; mais le bazar est encore un des plus magnifiques de la Perse. Sa population, suivant un voyageur, est de 15,000 âmes (2). Cette

(1) *De Hammer* : Mémoire sur la Perse. — (2) *Macdonald Kinneir*, p. 83.

ville possède des manufactures d'armes et d'étoffes de soie. Quoique sablonneux, son territoire est rempli d'orangers, de citronniers, de tamariniers; les dattes y abondent. On y boit de l'eau de citerne, qu'on a soin de faire bouillir pour la purger d'un ver contagieux qui, sans cette précaution, s'établit entre cuir et chair, et est aussi menu qu'un cheveu; on l'extirpe en le roulant sur un petit morceau de bois. Ce n'est pas sans douleur, ni même sans danger, qu'on vient à bout de s'en défaire. Ce désagrément est commun à presque toutes les côtes du golfe Persique (1).

« *Bender-Abassi*, port situé à l'opposite d'Ormus, est plus connu sous le nom de *Goumroun;* c'était le plus célèbre abord du golfe Persique, et l'entrepôt général des marchandises. Les Portugais s'en étaient emparés. Abbas-le-Grand, aidé des Anglais, les en chassa en 1614. Le brillant commerce de Bender-Abassi est aujourd'hui bien déchu, et les Hollandais avaient même abandonné cette ville pour se retirer dans l'île de *Kharek*. L'entrepôt des Anglais est à Bassorah. *Bender-Kœngoun* ou *Bender-Congoun* est le port le plus fréquenté, entre Goumroun et Abou Chehr (2). On éprouve, tant à Goumroun que sur le reste de la côte, des chaleurs excessives : l'imprudent qui s'expose aux rayons du soleil, à midi, trouve quelquefois une mort subite (3). La canne à sucre y prospère. *Ziraf* ou *Siraf*, à 11 lieues au sud-ouest de Lar, était jadis la ville de commerce la plus importante de la côte. Entre *Siraf* et *Baanan*, une série de rochers semblables à des obélisques brisés ou à des tours ruinées, s'élève du milieu d'un plateau aride (4).

« Toute cette côte est bordée d'îles. Nous venons de nommer *Kharek* ou *Kharedje*, où les Hollandais, attirés par la bonté du sol, des eaux et du mouillage, bâtirent

(1) *Kœmpfer*, Amœnit. exot. 525 *sqq*. Comp. *Chardin*, édit. de *Langlès*, VIII, 473. — (2) Itinéraire communiqué par un Arabe à M. *T*. — (3) *Kœmpfer*, Amœnit., p. 720, 382. — (4) *Idem*, *ibid.*, p. 434.

une ville en 1748, peuplée aujourd'hui d'un millier d'Arabes: elle est fermée de bancs de corail posés sur un rocher calcaire (1). Il est probable que la même nature de roche se retrouve dans les autres îles; cependant il faut en excepter celle de *Kais*, qui, selon Ibn-el-Ouardy (2), produit du fer excellent. » Cette île est, suivant le voyageur Morier, plus importante pour la pêche des perles qu'aucune des îles Bahreïn.

La plus grande et la plus fertile, c'est *Kichmich* ou *Keichme*, appelée aussi *Vroet* ou *Djessen*, que les Portugais du XVIe siècle nommaient *Queixom* et *Broct;* ce dernier nom nous rappelle que c'est l'*Oaracta* des anciens. Elle a environ 26 lieues de longueur sur 6 de largeur; des récifs de corail l'entourent; elle est séparée du continent par un canal large de 1 à 5 lieues. Elle produit une espèce particulière de raisin sans pepins renommée dans toute la Perse. On y élève un grand nombre de bestiaux, et surtout de moutons. Ses habitans sont au nombre d'environ 15,000. La seule ville qu'elle renferme, appelée *Keichme*, est bâtie en pierres et peuplée de 4000 âmes.

« Aucune de ces îles, ombragées de cocotiers et de bananiers, ne jouit d'une célébrité égale à celle qui est connue sous le nom d'*Ormuz* ou d'*Ormouz*, l'antique *Oriana* ou *Ogyrès*. Cependant ce n'est qu'un rocher couvert de pierres salines rouges et blanchâtres, sans eau potable, et presque sans végétation. Le commerce y entassait les trésors de l'Orient: depuis 1622, abandonnée et oubliée, elle n'a plus que 4 à 500 habitans, et est soumise à l'imam ou l'iman de Mascate, qui y entretient une garnison de 200 hommes. »

Le *Kerman*, dont les anciens vantaient les raisins, les blés, les mines, est aujourd'hui connu pour ses beaux châles

(1) *Niebuhr*, Voyage, II, 297 (en allem.). — (2) Notices et extraits des MMS., t. II.

de poil de chameau, et pour ses étoffes fabriquées avec le duvet soyeux d'une espèce de chèvre semblable à celle d'Angora (1). On y trouve diverses drogues médicinales et gommes, le *moum* ou le naphte, l'alun, le soufre et la houille (2); l'or, l'argent, le cuivre et le fer, et le *tutie*, substance minérale dont les Persanes se servent pour rendre plus remarquable la douceur de leurs beaux yeux. Les roses blanches y abondent et fournissent une essence assez estimée; la vigne y fournit un vin excellent; on y élève une grande quantité d'abeilles et de vers à soie. Le mont *Kophez* ou *Kafès* se couvre d'une verdure perpétuelle; mais un vaste désert occupe la moitié intérieure du pays. Plusieurs de ses cours d'eau étaient connus des anciens : le *Deriiai*, torrent impétueux, est le *Daras* de Pline et le Dara de Ptolémée; l'antique *Bagrades* est le *Darabïn* des modernes et le *Zidegan* des géographes orientaux; le *Nehr-Ibrahim* est l'*Anamis* de Ptolémée; et le *Choureroud* est le *Salsos* de Pline (3).

La ville de *Kerman*, florissante par ses métiers de châles et d'étoffes, ne paraît plus posséder son ancienne fabrique de porcelaine. Son véritable nom est *Sirdjan* (4), et sa population est de 30,000 âmes. M. de Hammer paraît avoir confondu cette capitale avec le village de *Sirjan* ou *Sirjoun*.

« Les villes de *Kermasïn* ou de *Nouhim-Abad*, et de *Berdachyr*, n'offrent que des noms à remarquer; *Velazgherd* peut avoir environ 8000 âmes. *Khomda* ou *Hemedan* renferme, selon la tradition des juifs, le tombeau de la belle Esther et du sage Mardochée. La partie maritime du Kerman, contrée malsaine, se nomme le *Moghistan* ou *Moghostan*, c'est-à-dire le *pays des dattes;* c'est la *Carmania deserta* des anciens; *Minab*, l'antique *Harmosia*, en est le

(1) *Olivier*, V, 305-331. *Niebuhr*, *Teixera*, etc. — (2) Djihan-Nouma, 259. — (3) *De Hammer :* Mémoire sur la Perse. — (4) *Aboulfeda*, trad. de Reiske, p. 262.

chef-lieu : c'est une ville bâtie sur un coteau et divisée en forteresse haute, basse et moyenne. Elle dépend, avec son territoire, des possessions de l'imam de Mascate, qui pour cette raison paie un tribut au roi de Perse. »

La grande province du *Khorassan* mériterait à elle seule une description très-étendue; mais il faut nous borner à ce qu'elle offre de plus remarquable. Bornée au nord par le Turkestan ou la Tatarie indépendante, et à l'est par le Khorassan afghan, ou le Khorassan oriental, elle éprouve de grandes variations de chaleur et de froidure. On lui donne environ 200 lieues de longueur, 100 de largeur, et plus de 10,000 lieues carrées de superficie. Elle correspond à la *Parthie*, à la *Margiane* et à une portion de l'*Arie* des anciens. Pour justifier ce que nous venons de dire de son climat, nous ajouterons que la partie montagneuse est très-froide en hiver, et que pendant qu'il y tombe beaucoup de neige, c'est la saison des pluies dans les plaines, bien que celles-ci soient humectées souvent au printemps et à l'automne par des ondées qu'amène le vent d'ouest.

« Le sol, quoique en beaucoup d'endroits sablonneux et aride, produit en abondance tout ce qui est nécessaire à la vie; on en tire beaucoup d'indigo, des noix de galle, et même, dit-on, d'assez bonne cochenille. Il y a un grand nombre de Turcomans dans cette contrée, qui fournit de bons pâturages à leurs troupeaux. Les plus beaux tapis de Perse sont fabriqués dans le Khorassan; on y fait des lames de sabre dont la réputation égale celle des lames de Damas. Les montagnes fournissent des rubis-balais et des turquoises. La réputation qu'ont les chevaux de cette province nous a fait penser que l'on pouvait chercher ici le pays natal de ces fameux *chevaux nysains* ou *nyséens*, tant vantés dans l'histoire. Les anciens s'accordent assez généralement à placer l'*Hippobotos*, ou le grand haras de Perse, dans les

plaines de Reï ou de *Ragæ*, de sorte qu'en allant de Persépolis ou de Babylone aux Portes Caspiennes, on y passait nécessairement (1). Ils appliquent encore assez généralement, mais avec des doutes très-forts, la dénomination de *Champ Nyséen* à cet *Hippobotos* de Médie. En se tenant à ces données, les chevaux nyséens auraient été une race très-répandue, puisqu'on comptait dans l'Hippobotos 150,000 chevaux, ou, selon d'autres, 50,000 cavales. Mais quand on voit Xercès faire mener en pompe, devant son char de triomphe, *dix* chevaux nyséens consacrés et magnifiquement ornés; quand on voit ce même monarque traîné par des chevaux nyséens, tandis qu'on ne donne point à ses gardes ni à son cortége cette monture précieuse (2), on est tenté de croire, avec le savant Mannert, qu'il faut distinguer, malgré les anciens, entre le grand Hippobotos destiné à la remonte de toute la cavalerie, et le haras particulier du roi à *Nysa*. Mais quelle était cette Nysa parmi toutes celles que nomme l'antiquité? Les anciens mettent les haras royaux de Perse dans la Médie; ce nom, pris dans le sens très-étendu que lui donne Hérodote, peut embrasser l'Hyrcanie et la Parthiène. On peut donc croire que *Nesa* sur le Tedjen, qui correspond à *Nysæa* sur l'Ochus (3), était la patrie de ces chevaux tant recherchés par les monarques persans. »

La guerre a dévasté depuis un demi-siècle les nombreuses villes du Khorassan; elles se rétablissent lentement. Cette province est souvent exposée aux incursions des nations barbares qui l'avoisinent : en 1826, une armée de Tatares-Ouzbeks, commandée par le khan de Khiva, y commit de grands excès : aussi est-elle dans une situation peu prospère, et n'enrichit-elle pas beaucoup le trésor de

(1) *Strab.*, Geogr., XI, 796-802. *Diodor.*, XVII, 110. *Arrian.*, VII, 13. *Eustath.* ad *Dionys.*, *Perieg.*, v. 1017. *Isidor.*, etc. — (2) *Herod.*, VI, 40. — (3) *Strab.*, XI, p. 776-779. *Plin.*, VI, cap. XXV.

la Perse, bien qu'on porte à 1,000,000 d'individus sa population sédentaire, et à 4 ou 500,000 celle de toutes les tribus nomades.

Mechehed ou *Mechhed* a le titre de capitale du Khorassan depuis l'époque où Ismaël-Chah, premier sophi ou sephi de Perse, l'éleva à ce rang vers le commencement du XVe siècle. Après avoir eu près de 100,000 habitans, elle en a à peine le tiers aujourd'hui. Ses maisons sont mal bâties, mais on y remarque plusieurs belles mosquées, entre autres une dans laquelle Chah-Abbas a fait ériger un tombeau à un saint mahométan appelé Aly-ben-Moussa, que viennent visiter une foule de dévots et de pèlerins, parce qu'il est considéré comme le patron du royaume. Cette mosquée forme un groupe de constructions qui passe pour le plus magnifique monument de la Perse. Mechhed jouit d'un autre genre de célébrité : c'est dans ses murs que naquirent le poète *Firdoucy*, le philosophe *Gassali*, l'astronome *Nassireddin* et le géographe *Hamdullah-Moustewfi.* Dans les environs de Mechhed on remarque les ruines de *Thous*, qui fut jadis une des plus importantes villes de l'Asie, et dans laquelle mourut le célèbre Haroun-al-Raschyd.

Au milieu d'une vaste et fertile plaine s'élève *Nichabour*, ville qui fut bâtie par Sapor Ier sur l'emplacement d'une cité détruite par Alexandre. Elle fut pendant long-temps la capitale de la Perse sous les Seldjoukides, mais au XIIe siècle elle fut complètement ruinée par les Tatares. On peut juger de l'état florissant auquel elle était parvenue, puisque ses ruines occupent une circonférence de 10 lieues. C'est la patrie des philologues *Djevheri* et *Chaalebi*, et des poètes *Attar*, *Omar-Kiam* et *Kiatibïn.* Aujourd'hui elle ne se compose pas de 2000 maisons. Ses environs sont célèbres par les turquoises que l'on y trouve, et dont l'exploitation est affermée 100,000 francs à la couronne. Le bourg de *Kabouchan* ou *Khouboûchan*, à 12 lieues de Nichabour et

25 de Mechhed, est la résidence d'un chef que l'on regarde comme indépendant de la Perse, et qui peut mettre, dit-on, 12,000 hommes sous les armes.

Pour achever la tournée topographique de la Perse, il ne nous reste qu'à jeter un coup d'œil sur la province de *Kohistan* ou *Kouhestan*. Son étendue paraît être de 120 à 140 lieues de longueur sur 50 à 60 de largeur. Comprise entièrement dans le plateau de la Perse, elle renferme une partie du grand désert salé de Naubendan et celui de Miané. Le premier de ces déserts est long de plus de 100 lieues, et large de 50; le second, situé au nord de l'autre, dont il est séparé par des montagnes, est beaucoup moins étendu; à l'est il est borné par les monts Madnofriad, chaîne importante connue des anciens sous le nom de *Masdoranus*, et qui traverse le centre de la province. Le Kouhestan comprend une partie de l'antique *Arie* et le pays de *Tabiène*, dans la Médie orientale. Les déserts qu'elle comprend s'opposent à ce que sa population soit considérable : aussi ne paraît-elle pas s'élever à plus de 150,000 individus. Elle se divise en deux districts : celui de *Terbidjan* au nord, et celui de *Tebbes* au sud.

Le premier a pour chef-lieu *Rabat-Chéheristan*, ou simplement *Chéheristan*, qui est aussi la capitale de la province. Elle n'offre rien de remarquable; c'est la patrie de l'historien Mihelou-Nihel. *Tabs* ou *Tebbes* est plus importante par son commerce et sa population : on lui donne 20,000 habitans. *Toun*, autre ville dans le district de Terbidjan, est située sur un territoire riche en blé et en soie. Telles sont les villes de cette province qui ne mérite pas de nous arrêter plus long-temps.

LIVRE CENT VINGT-NEUVIÈME.

Suite de la Description de l'Asie. — Fin du Tableau de la Perse. — Aperçu moral et politique.

« Nous avons déjà donné quelques idées générales de l'état politique actuel de la Perse : nous devons ici nous attacher à faire connaître la nation dont nous venons de décrire la patrie; mais avouons d'abord que ce sujet offre autant d'obscurité que d'intérêt.

« Les anciens distinguent tous les Perses en général de tous les Scythes. Les écrivains orientaux distinguent de même le *Touran*, ou la Scythie d'Asie, de l'*Iran* ou *Iyran*, qui est la Perse. Ce dernier nom se trouve aussi écrit *Eriène* sur les monumens de Persépolis (1). Il est évidemment identique avec celui d'*Ariane*, connu des Grecs; mais Ptolémée et Ératosthène ne comprennent sous le nom d'Ariane que la Perse orientale. Il semble que l'ancien nom d'*Iran* ou *Eriène* était resté affecté à cette partie seule, après que la Perse et la Médie, devenues des États belliqueux, eurent illustré leur nom particulier. Hérodote nous fournit cependant une preuve de la généralité du nom d'*Iran* ou *Ariane*, en nous apprenant que les Mèdes étaient d'abord nommés *Arii* (2). Le nom d'Iran ne fut jamais éteint dans l'Orient; le géographe arménien, Moïse de Khorène, né presque sur les lieux, entend sous *Aria* ou *Ariana* tout l'empire des Persans dans le IVe siècle.

« Les Scythes d'Asie, loin d'être identiques avec les Perses, en étaient les ennemis constans et implacables; les derniers appelaient les Scythes *Sacæ* ou *Sèk;* ce qui, en persan,

(1) *Langlès*, Notes sur *Chardin*, III, 261. *Wahl*, Asien, I, 222.
(2) *Herod.*, VII, 62.

signifie *chien* (1). Les Scythes paraissent, selon quelques faibles autorités (2), avoir fondé dans les temps fabuleux un empire qui embrassait la Perse et toute l'Asie occidentale; mais si cet empire a existé, il n'a point laissé de traces. L'histoire n'admet qu'une invasion connue des Scythes; elle eut lieu l'an 624 avant J.-C. Très-probablement les tribus nomades de l'ancienne Perse, telles que les *Cossæens*, les *Uxiens*, les *Mardes* et autres peuplades de pasteurs, furent des restes des hordes scythiques qui, repoussées dans les montagnes, continuèrent toujours à infester par leur brigandages les plaines cultivées.

« Les *Parthes* qui, deux siècles après Alexandre, rétablirent glorieusement l'indépendance de la Perse, étaient Scythes ou Saces, selon quelques auteurs d'une autorité médiocre (3); Hérodote et d'autres écrivains de poids les nomment simplement comme habitans d'une province de la Perse orientale; rien, dans leurs usages ni dans les noms de leurs rois, n'indique une origine scythique (4).

« Il semble donc démontré que, jusqu'à la grande révolution provoquée par les Arabes et la religion mahométane, l'*Iran* ou la Perse a été, généralement parlant, peuplée d'une seule race indigène divisée en plusieurs nations, et employant, quoique dans divers dialectes, la même langue.

« Ce résultat des témoignages historiques les plus authentiques recevrait un nouveau jour par la comparaison des idiomes originaires de la Perse, si le temps et la barbarie nous en avaient laissé des monumens complets et d'une authenticité tout-à-fait incontestable. Voici ce que la critique a pu recueillir. Le dialecte le plus ancien est

(1) *Plin.*, VI, 17. *Solin*, c. XLIX. — (2) *Justin.*, Hist. II, c. III. *Eusèbe*, Chronicon Paschal. — (3) *Justin.*, II, cap. I (C'est des *Parthes* que parle *Ammien Marcellin*, XXI. Comp. XXIII, in fine). — (4) *Richter*, Essai historique et critique sur les Arsacides et les Sassanides. Leipsick, 1804.

la langue *zend*, dans laquelle étaient écrits les livres sacrés, compris sous le nom de *Zend-Avesta*, livres qui, bien que dépourvus d'une authenticité complète, contiennent certainement des traditions très-anciennes (1), même très-probablement des fragmens antérieurs à la prétendue destruction des manuscrits des Mages, attribuée à Alexandre (2). Il répugne au bon sens de ne voir dans cette langue qu'un jargon inventé à plaisir par les Guèbres modernes; mais il est difficile de fixer les lieux où cette langue a été parlée. Ceux qui soutiennent le plus fortement l'authenticité du Zend-Avesta, varient entre Bactres (3), le point le plus oriental, et l'Azerbaïdjan, la contrée la plus occidentale (4). Peut-être n'était-ce qu'une langue sacrée, comme le sanscrit, avec lequel il a beaucoup de racines communes. Le dialecte *pehlevi* ou *pehlouvan*, c'est-à-dire l'idiome des guerriers, des héros, paraît avoir régné dans l'Irak-Adjemi ou la Grande-Médie, et chez les Parthes. On veut même que ce dialecte ait été le seul qu'on parlât à la cour des descendans de Cyrus et des rois parthes. Il est très-mêlé de mots chaldaïques ou syriaques; mais il n'est pas pour cela un dialecte du chaldéen, comme William Jones a paru le croire (5). Selon quelques auteurs, le *pehlevi* serait encore en usage parmi quelques tribus du nord de la Perse, entre autres les *Paddars* du Chirvan (6). Le géographe turc dit

(1) *Zend-Avesta*, ouvrage de Zoroastre, etc., par M. *Anquetil Duperron*, 1771. *Kleuker*, traduct. et comment. sur le Zend-Avesta, 1786 (en allem.). Comp. *W. Jones*, Lettre à M. Anquetil, ou Examen, etc. Londres, 1771. *Meiners* et *Tychsen*, Mémoires divers dans les *Comment. Gotting.*, surtout *Richardson*, Dissertation on the language of eastern nations, à la tête de son *Dictionnaire persan*. — (2) *Massoudi*, dans les Notices et Extraits, etc., I, 21 *sqq*. — (3) *Heeren*, Idées sur la politique, etc., II, 403. — (4) *Anquetil-Duperron*, Zend-Avesta, *passim*. *Wahl*, Histoire des langues de l'Orient, p. 182. — (5) *Adelung*, Mithridates, I, 272. *W. Jones*, Discours sur les Persans, dans les *Recherches asiat.* et les notes de M. *Langlès*. — (6) P. *Angelus à S Josepho*, Gazophylac. pers., p. 199.

qu'on le parle dans une partie du Farsistan. Les livres sacrés furent traduits dans cette langue, qui est aussi celle de plusieurs inscriptions du temps des Sassanides (1). Mais peu à peu les princes de cette dynastie (an 211-632) reléguèrent le pehlevi dans les monts de la Parthiène, et introduisirent, même par des lois formelles, l'usage du *parsi* ou du dialecte de la province de Farsistan, la Perse proprement dite. Cet idiome, plus doux que le *pehlevi*, qui déjà surpassait en douceur le *zend*, a dû, long-temps auparavant, dominer dans la monarchie persane; c'est le seul qui fournisse l'explication de presque tous les noms persans connus aux Grecs et aux Romains (2). Lorsque les Arabes envahirent la Perse dans le VIIe siècle, le *parsi*, banni de la cour, perdit de sa splendeur; et quand, sous les Dilémites, en 977, on voulut rendre à cette langue sa domination antique, elle se trouva dénaturée par un fort mélange d'arabe. Cependant de grands poètes, d'habiles orateurs en firent une langue riche et harmonieuse, qu'on distingue sous le nom de *persan moderne*. L'ancien *parsi*, usité parmi les Guèbres ou adorateurs du feu, devra son immortalité au *Chah-Namé*, long poëme historique de Ferdoucy, et à l'*Aïni-Akberi*, statistique de l'Hindoustan, écrite en 1600; car à mesure que la vraie langue *parsi* perdit de son empire dans sa contrée natale, elle en gagna à la cour du Grand-Mogol. Aujourd'hui le persan moderne n'est pas le seul usité dans le nord de la Perse : on y emploie aussi le grossier langage des Turcs. Le persan moderne mérite cependant encore le surnom de *deri*, c'est-à-dire idiome de la cour (3), sous lequel le désigne Ferdoucy dans le passage suivant :

« Le langage des Perses était divisé en sept dialectes dif-

(1) *Silvestre de Sacy*, Antiquités de Perse, p. 2 *sqq*. — (2) *Reland*, de reliquiis linguæ pers. in Diss. miscell., II, 97-266. *Adelung*, Mithridates, I, 275. *Anquetil*, Zend-Avesta, II, etc. — (3) *Dar*, porte, palais (*dœr* en danois, *thor* en allemand, *door* en anglais).

« férens : quatre d'entre eux, le *souki*, le *harohi*, le *sagzi*, « le *sevali*, sont tombés en désuétude, et n'ont jamais eu « de vogue; mais il n'en est pas de même des trois autres : « le *parsi*, le *deri*, le *pehlevi*. Le parsi est célèbre par sa « douceur, et se parle principalement dans le district d'Is- « takhar. Le deri, dérivé de l'ancien parsi, est célèbre par « sa politesse et son élégance. Balkh, Mervichah-djihan « et Boukhara sont les principales villes où on le parle; « quelques auteurs ajoutent la ville de Bedakhchan. »

« Parmi ces dialectes, le *hazohi* ou *hezvy* était parlé dans le Khorassan, le *segs* ou *sagzy* dans le Sedjestan, et le *sevaly* ou *zabouly* dans le Zaboulistan. D'autres nomment encore les dialectes *soghdy*, *khoazy*, *adevy* et *merouzy*. Le *kourde* est un persan mêlé de chaldéen, comme le pehlevi.

« Venons maintenant au grand phénomène que cette langue persane, tant ancienne que moderne, présente à la géographie historique. Le persan, dans tous ses dialectes et à toutes ses époques, offre non seulement un grand nombre de mots germaniques, mais même des inflexions et des constructions allemandes (1). Il renferme encore des mots danois, islandais, anglais, qui ne sont pas germaniques, mais purement gothiques (2). Enfin, pour comble de singularité, il suit en partie les règles si bizarres et si arbitraires de la versification islandaise (3). Cette ressemblance, moins forte et moins suivie que ne l'a cru Leib-

(1) *Adelung* avait réuni 221 racines allemandes dans le *parsi*. Les infinitifs se terminent en *ten*, *den*, etc. Les articles prépositifs *bi*, *mi*, *der*, répondent à *be*, *ge*, etc., dans l'allemand. *Mithridates*, I, 284.

(2) *Fretem*, grandeur (*zend*); *fretaum*, nourrissant (*idem*); *freya*, force nutritive (*islandais*); *thranfd*, aliment (*zend*); *trives*, s'engraisser (*danois*); *gueochte*, troupeau (*zend*); *queg*, idem (*danois*); *khouda*, dieu (*parsi*); *gud*, prononcez *ghóud*, idem (*suédois*); *halaéh*, pur, saint (*pehlevi*); *halog*, saint (*islandais*). — (3) Comparez *Gladwin*, Persian rhetorics, et la *Scalda*, MS., island., ou *Olafsen*, Poétique des anciens Scandinaves (en danois).

nitz (1), toujours copié par les compilateurs, l'est pourtant assez pour qu'un Islandais transporté à Chiraz en soit frappé, et pour que les anciens noms persans et scandinaves s'éclaircissent souvent les uns à l'aide des autres. Ainsi, la ville de *Pasargadæ*, dont le nom signifiait camp retranché des Perses (2), s'appellerait en islandais *Parsa-Gard;* et c'est probablement le nom persan dont les Grecs ont fait *Pasargadæ*.

« De cette ressemblance bien constatée, les faiseurs de système ont tiré mille conséquences hasardées; on a vu dans les peuples gothico-germaniques une colonie persane, et dans le Kerman l'ancienne Germanie. Des compilateurs audacieux ont été plus loin; un Écossais ayant renouvelé la vieille erreur de ceux qui confondent les Scythes, les Gètes et les Goths, a osé tracer, depuis la Perse jusqu'en Écosse, la marche imaginaire du peuple chimérique qu'il a créé de tant d'élémens hétérogènes. Ces rêveries s'évanouissent comme un songe, lorsqu'on observe que la ressemblance du persan avec le gothique n'est pas plus forte que celle de la même langue avec le sanscrit et les autres anciens idiomes de l'Hindoustan (3). D'un autre côté, elle se montre également entre le sanscrit, le grec et le latin (4). Enfin, d'après l'observation récente d'un grand critique, l'ancien slavon, dont la ressemblance avec le persan était déjà connue, présente aussi plus d'affinité avec l'allemand et avec l'islandais, que les idiomes slavons modernes (5). Ainsi ces langues se ressemblent toutes; l'une n'est pas la mère de l'autre, mais elles remontent toutes à une souche inconnue. Est-ce que des hommes d'une même race au-

(1) « *Integri versus persicè scribi possunt quos Germanus intelligat.* » Ot. Hanov., p. 152. — (2) *Steph.*, in voce *Curtius*, V, 6. — (3) *Paul. à S. Bartholomeo*, de Antiquitate et affinitate linguæ zendicæ, samserdamicæ et germanicæ. Rome, 1798. — (4) *Schlegel*, sur la langue et la sagesse des Indiens, ch. 1. — (5) *Schlœzer*, dans son édition de *Nestor*.

raient peuplé tous ces pays à une époque antérieure à l'histoire? Est-ce que d'anciennes communications auraient répandu dans tous ces pays les mêmes idées de civilisation, et plié sous le joug de règles assez semblables entre elles les sons qui désignaient ces idées? Nous l'ignorons; mais nous savons que l'une de ces nations n'a pas plus de droits que l'autre à être considérée comme la souche des autres.

« La constitution physique des Persans les rapproche des Syriens, des Arabes et des Juifs. Le sang est beau; mais le teint, même dans les provinces septentrionales, est un peu jaunâtre. Il devient aussi un peu olivâtre, du moins chez les hommes, dans le Farsistan et le Kerman. Ils ont les cheveux noirs, le front haut, le nez aquilin, les joues pleines, le menton large, et la coupe de la figure le plus communément ovale. La sobriété habituelle aux Persans, et la sécheresse du climat, expliquent pourquoi les exemples d'obésité sont si rares en Perse. Une beauté persane doit avoir une moyenne taille, de longs cheveux noirs, les yeux grands, les sourcils arqués, de longues paupières, une belle carnation, avec un peu de couleur, un petit nez, une bouche étroite, un menton resserré, les dents blanches, le cou long, le sein garni avec une richesse modeste, les mains et les pieds petits, la taille mince et la peau extrêmement douce. Les hommes sont généralement forts et robustes, et propres aux exercices militaires; mais la siccité d'un air brûlant et rempli de particules salines les rend particulièrement sujets aux maux d'yeux. La forme et les ornemens de la coiffure varient selon la dignité, les richesses ou le caprice; une sorte de turban en usage chez les grands et les princes se couvre d'aigrettes flottantes, de perles, de diamans : le monarque seul charge sa tête des emblèmes du soleil ou du globe terrestre (1). La barbe est sacrée pour

(1) Voyez *Wahl*, Asien, I, planches III et IV.

les Persans; ils l'entretiennent avec le plus grand soin. Ils mettent souvent trois ou quatre habits légers l'un sur l'autre, attachés avec une ceinture. Les paysans ne portent qu'un simple surtout carré; mais ce vêtement varie d'ampleur et de longueur de province à province (1). Les femmes s'enveloppent la tête de morceaux de soie de différentes couleurs: leurs robes, plus courtes que celles des hommes chez les danseuses, descendent, chez les femmes de condition, jusqu'à la pointe des pieds (2). Flottant, ample et léger, cet habillement a l'air d'un costume religieux ou d'un négligé magnifique. Le voile est de rigueur dans les villes. Une mode générale, dans l'Orient mahométan, oblige les femmes de Perse à porter des pantalons énormes, bourrés de coton. Le luxe des habits a diminué pendant les derniers troubles. »

Nous pourrions donner plus de détails sur l'habillement persan, en énumérant, d'après M. de Hammer, tous les vêtemens dont il se compose. C'est d'abord, pour les hommes, le *zir-djamé*, sorte de pantalon en soie ou en coton, rouge ou bleu, long, large et attaché par une ceinture en filet; la *pirahen*, chemise de soie, de lin ou de coton, ne descendant qu'un peu au-dessous de la ceinture; l'*arkalik* ou *alkalik*, tunique d'indienne peinte, ouatée en coton, ouverte sur le devant, taillée carrément sur la poitrine et ne dépassant pas le mollet; le *done*, *kaba* ou *ouïemè*, longue robe, serrée sur la taille et descendant jusqu'à la cheville; le *balapouch*, vêtement de dessus, que l'on peut regarder comme le manteau de ville; le *tiqmè*, habit de drap dont la manche est ouverte en dessous, depuis les aisselles jusqu'au coude, et que l'on porte principalement à cheval; le *katihi*, vêtement de brocard garni de fourrure sur les épaules et sur le dos, que l'on ne porte que dans les jours de céré-

(1) Voyez *Wahl*, planche V. — (2) *Ibidem*, planche VI.

monies; le *kourdi-nimten*, espèce de camisole serrée à la ceinture et ne couvrant que la moitié des cuisses; le *poustih* ou *hamami*, pelisse en peau de mouton, dont le poil est en dedans et que l'on met pour aller au bain; le *kemer* ou la ceinture; les *tchorab*, sortes de bas ou de grandes bottes en drap rouge; les *kechf* ou pantoufles en *saghri* ou chagrin; et les *djizmè* ou bottes en cuir. Le complément du vêtement persan est le poignard (*khandjar*), le couteau (*kard*), et le sabre (*chemchir*). La coiffure habituelle d'un Persan est un bonnet en peau de mouton noir de forme conique; mais dans les jours de cérémonies on roule, sur un bonnet semblable, un châle qui donne à cette coiffure la forme d'un baril. Ce costume est moins majestueux que celui des Ottomans; mais il est plus commode et plus élégant. On voit, par les parties que nous venons de décrire, qu'il est entièrement différent de ce qu'il était du temps de Chardin. Quant aux couleurs, elles changent suivant les âges, et surtout suivant les variations de la mode. En général, les jeunes gens aiment les couleurs claires et éclatantes.

Les femmes, dans leur intérieur, ne sont vêtues que d'une simple chemise fendue jusqu'au-dessous du nombril, et d'un pantalon de toile ou de soie. Lorsqu'elles sortent, elles se couvrent de quatre voiles épais et s'enveloppent d'une pièce de toile immense, souvent quadrillée, qui les cache de manière qu'on ne leur voit que les yeux.

Pour ajouter à leurs attraits naturels, elles se teignent les ongles, la plante des pieds et la paume des mains en une couleur rougeâtre (le *hanna*), et rendent leurs sourcils plus noirs et plus arqués au moyen d'une teinture de surmé de cette couleur. Une de leurs coquetteries secrètes est de se peindre autour du nombril des fleurs et d'autres ornemens qui ressemblent au tatouage (1).

(1) *De Hammer :* Mémoire sur la Perse.

« Les Persans mangent deux ou trois fois par jour : ils dînent vers midi; leur meilleur repas est le souper. Le mets favori des riches est le *pilau* ou le riz bouilli, préparé de différentes façons. Le blé est la nourriture ordinaire du peuple. Les melons, les fruits, les confitures jouent un grand rôle dans les festins persans. Les gens comme il faut trahissent presque ouvertement la loi du prophète pour le culte de Bacchus; mais le peuple ne connaît pas l'ivrognerie. Cérémonieux et silencieux, leurs repas ne durent jamais plus d'une heure. On loue leur propreté, tant sur leur personne que dans leurs habitations; le peuple est pourtant sale. » La manière dont ils prennent leurs repas n'est pas très-commode : le *sofra*, grande nappe d'indienne, souvent ornée d'inscriptions, s'étend moitié sur le sol et moitié sur les genoux des convives accroupis; elle est couverte de petits plateaux chargés de trois ou quatre sortes de riz bouilli; plusieurs petits bols pleins de ragoûts sont entremêlés de petites soucoupes de confitures ou d'autres sucreries, et de grandes jattes de sorbets.

« La circoncision des garçons s'opère par un chirurgien; mais celle des filles, pratiquée par les Arabes, est inconnue chez les Persans. Les mariages se font par la médiation des procureurs; il n'y a de dot que le trousseau : la mariée est conduite chez son époux, de nuit, en grande procession, à la lueur des flambeaux et au son des instrumens. La polygamie est permise; mais la première épouse jouit de grandes prérogatives. Ils mettent beaucoup d'ostentation dans leurs pompes funèbres. On élève aux riches de superbes tombeaux : tels sont ceux des douze imans ou vicaires du prophète, regardés par les Persans comme ses seuls successeurs légitimes.

« Le luxe des Persans modernes rappelle, sur plusieurs points, celui des anciens Perses. De vastes jardins offrent une promenade solitaire aux femmes des grands, qu'une

jalousie extrême dérobe à la vue des étrangers. Les harems sont peuplés de belles esclaves, qui, par une dépense énorme en parures frivoles, ruinent les seigneurs les plus riches. Outre le goût efféminé pour les bijoux et les pierreries, le Persan conserve encore l'ancien usage de se peindre en noir les sourcils et la barbe (1). Les parasols, les chaises à porteurs, les tapis de pied, et bien d'autres usages de luxe et de commodité, nous sont venus de l'ancienne Perse, par l'intermédiaire des Grecs, et surtout des Macédoniens. Les monarques et les satrapes persans mangeaient au bruit d'un concert vocal et instrumental, exécuté par des danseuses, que les Grecs appelaient *musurges*, que les Persans désignent sous les dénominations de *raccas* ou *alimeh*, c'est-à-dire *savantes*, et que nous nommons *bayadères*, d'après le nom que les Portugais leur ont donné dans l'Inde. Tout ce que disent de ces espèces de courtisanes Suidas et Athénée convient aux Persans modernes, et semblerait copié dans Chardin (2) : « Les unes jouaient de la flûte, les autres « du *psaltérion* à cinq ou sept cordes. La musique n'accom- « pagnait pas le chant comme chez les Grecs; elle en for- « mait le prélude. »

« Le goût des Persans pour les fleurs est d'une très-ancienne origine. Il est vrai que le savant Langlès a parfaitement démontré que la découverte de l'essence de rose ne date que de l'an 1612 (3); cependant la fête de *Goulryzé*, ou de la profusion des roses, paraît indiquée par Hérodote et Quinte-Curce comme un usage ancien lors de l'entrée solennelle des monarques dans une ville. Un beau climat et une riche végétation doivent rendre cette fête éternelle.

« Mais c'est une triste gloire pour les Perses d'avoir, d'a-

(1) *Olivier*, V, 271. *Xénophon*, Cyrop., I et VIII. — (2) *Athén.*, III. *Suidas*, in voce *Musurgi*. *Xénophon*, Cyrop. IV, in fine. *Chardin*, t. IV, p. 305, etc. — (3) *Langlès* : Recherches sur la découverte de l'essence de rose.

près les témoignages des anciens (1), inventé une opération qui, en produisant des êtres sans sexe, donne aux sérails des gardiens sans pitié; il est du moins certain que les eunuques étaient aussi nombreux et aussi puissans à l'ancienne cour de Persépolis qu'aux cours modernes d'Ispahan et de Téhéran. L'éducation des princes, admirée par Platon, était, comme chez les Persans modernes, confiée à des hommes mutilés (2). Ce n'est pas la seule trace d'ancienne barbarie qui s'est conservée. Plusieurs punitions atroces, encore aujourd'hui usitées, sont d'ancienne institution : on écorchait vifs les rebelles, on les sciait en deux; on crevait les yeux aux victimes de la politique. Depuis Hérodote, au Ve siècle avant Jésus-Christ, jusqu'à Procope, au IVe de notre ère, l'histoire est attristée par de fameux exemples de ces atrocités. Faire couper les oreilles, le nez, les mains, était un jeu pour les anciens comme pour les modernes souverains de ce pays (3). Les Perses anciens, comme les modernes, après avoir passé par les verges ou reçu la bastonnade par ordre du roi, venaient remercier à genoux le monarque de ce qu'il avait bien voulu se souvenir d'eux (4). Les marques de la servitude la plus ignominieuse ne révoltaient pas plus les anciens que les modernes grands seigneurs de la Perse. Si, comme aujourd'hui, du temps de Chardin, les courtisans se donnaient et recevaient sans honte l'épithète de *chiens* du roi, les satrapes du temps de la dynastie des Arsacides allaient encore plus loin, et, fidèles à cette expression allégorique, se couchaient au bas de la table royale pour manger avec respect les restes d'alimens que le monarque leur jetait (5). Les génuflexions,

(1) *Hérod.*, VI. *Joséph.*, Antiq. Jud., X, 16. *Steph.*, in voce *Spadâ*. — (2) *Plat.*, de leg., III. *Lucian.*, in Eunucho. — (3) *Hérod.* V. *Plutarch.*, in Artaxerxe. *Ctésias*, in Pers. *Xénophon*, Expedit. I. *Ammian. Marcellin.*, XXIII et XXX. *Procop.*, de bello Pers., etc. — (4) *Nicol. Damasc.* ap. *Strab.*, XII. — (5) *Possid.* ap. *Athen.* XIV.

les titres de *frère du soleil et de la lune*, ne permettaient point au roi de Perse de se croire un mortel; il demeurait, comme les schâhs d'aujourd'hui, inaccessible dans son sérail, au milieu des femmes et des eunuques. Tous ses sujets, sans distinction de rang, étaient qualifiés d'*esclaves*. En un mot, l'histoire ancienne de la Perse nous retrace presque trait pour trait le hideux spectacle de despotisme et d'esclavage que nous présentent les annales modernes de ce pays. Il y a quelque chose d'effrayant dans cette succession héréditaire des mêmes vices et des mêmes atrocités. »

Chez les Persans d'aujourd'hui, comme au temps de Xénophon, les règles de la plus sévère étiquette fixent les rangs et les prérogatives de toutes les classes d'individus. De même que le premier ministre rampe devant le souverain, on voit le plus misérable paysan prendre la plus humble contenance devant le chef de son village. Un fils, de quelque haute dignité qu'il soit revêtu, ne s'assied jamais devant son père. A la cour, les princes du sang, les poètes, les savans et les ambassadeurs sont les seuls personnages qui aient le privilége de s'asseoir devant le roi.

« On a souvent dit que les Persans étaient les Français de l'Asie; en effet, les habitans de Chiraz ressemblent un peu aux Parisiens par leur démarche vive et légère, par la volubilité de leur langue, la facilité avec laquelle ils tournent un compliment, le plaisir qu'ils éprouvent à dire des riens agréables, le soin minutieux qu'ils prennent de leurs vêtemens et de leur parure. Il serait cependant plus juste de les nommer les Italiens de l'Asie. Les Persans ont, en général, beaucoup de finesse et de souplesse d'esprit; ils en ont même trop; Chardin, leur meilleur apologiste, convient qu'ils sont fourbes, égoïstes, livrés à la vénalité, et incapables d'aucun essor généreux. Leur politesse n'est qu'un vain cérémonial; leur hospitalité n'est ni exempte de nité, ni séparée de l'espoir d'être payés de leurs attenti

par des présens. Ils semblent se considérer comme beaucoup plus sages et plus spirituels que les autres nations : cependant ils flottent toujours entre l'anarchie et le despotisme. Doux et humains en temps de paix, ils semblent, dans leurs guerres civiles, altérés de sang; mais, vainqueurs ou vaincus, riches ou pauvres, leur gaieté et leur présence d'esprit ne les abandonnent jamais; on voit chez eux une joie immodérée succéder aux plus violentes querelles. »

« Le Persan, dit un voyageur français (1), n'a pour lui « que le premier coup d'œil. Il n'a que l'extérieur de la « bonté : n'en attendez pas autre chose. Que vous excitiez « ou non sa méfiance, qu'il vous aime ou vous haïsse, qu'il « espère ou qu'il n'espère pas de vous, il cherchera à vous « tromper. Il ne tiendra jamais ses promesses, et vous serez « toujours sa dupe. »

Si nous consultons Malcolm, voici ce qu'il nous dit : « La nation persane, en général, forme un beau peuple, « rempli d'énergie, d'activité, d'imagination; un peuple « d'une conception rapide, et dont les manières sont agréa- « bles et même entraînantes. Mais les défauts des Persans « l'emportent sur leurs vertus. Sous le régime qui les gou- « verne, étant contraints, dans toutes les circonstances, de « recourir à la ruse ou à la violence, ils sont alternative- « ment ou esclaves ou tyrans. »

Pottinger peint ainsi les Persans : Aimables envers leurs égaux, serviles envers leurs supérieurs, superbes envers leurs subordonnés, ils sont, dans les plus hautes conditions comme dans les classes les plus inférieures, également avares et fripons. La fausseté et la perfidie leur paraissent des moyens plausibles pour parvenir à leurs fins. Bref, la Perse est pour ainsi dire le foyer de toute espèce de vexation, de tyrannie, de cruauté, de bassesse et d'opprobre.

(1) *Dupré*, t. II, p. 399 et suiv.

Le voyageur Otter s'exprime, à l'égard des Persans, de la manière suivante : « Ils ont l'esprit très-délié; ils réussis-« sent dans les sciences, dans les arts, et généralement « dans tout ce qu'ils entreprennent. Ils sont de bonne so-« ciété, civils et polis envers les étrangers. Ils aiment le « vin, les fêtes et le luxe, qu'ils ont porté aussi loin qu'au-« cune autre nation. Ils sont bons connaisseurs en tout, et « il est difficile de les tromper : c'est ce qui fait que les juifs, « qui dans la Turquie sont puissamment riches, sont fort « misérables en Perse. »

Écoutons maintenant M. Jaubert : « Persuadés que la « justice n'a d'autre règle que la volonté du prince, les « Persans courbent la tête sous le joug, et ne conçoivent « pas même qu'il soit permis de s'y soustraire. Ils combat-« tent par obéissance ou pour changer de maître, mais non « pour la liberté, mot qui n'a point d'équivalent dans leur « langue. Ils flattent sans pudeur l'homme puissant qui les « opprime, et mettent souvent en pratique cette maxime « odieuse, qui est devenue proverbiale chez eux : *Baise « la main que tu ne peux couper.* A leurs yeux le droit « n'est rien, la force est tout. Le succès justifiant toujours « l'entreprise, ils comptent pour peu de chose le choix « des moyens. La perfidie, la trahison, le parjure n'ont « rien qui leur paraisse répréhensible : il faut réussir. Dis-« simuler, renier même sa religion dans un danger pres-« sant, n'est point un crime à leurs yeux. Je les ai entendus « se glorifier, comme d'une action héroïque, d'avoir fait « assassiner lâchement un général ennemi. Cette morale « affreuse fut de tout temps celle des habitans de la « Perse (1). »

Outre la fête des roses, dont nous avons parlé, il existe en Perse plusieurs autres fêtes plus ou moins célèbres et

(1) *A. Jaubert :* Voyage en Arménie et en Perse, p. 324.

plus ou moins antiques : telles sont la fête des flammes (*Ydi-niran*), la fête des eaux (*Abrizegan*), la fête des sacrifices (*Ydi-Kourban*), le *Ramazan*, le *petit Beyram*, l'*Achoura* ou le martyre de Hassan et Husseïn, enfin le *Nèw-rouz* ou la fête du nouvel an, instituée par Djemchid, et dont les processions sont représentées sur les marbres d'Istakhar, dans la plaine de Persépolis.

« La fête du nouvel an, la seule fête civile que les Persans connaissent, est célébrée avec beaucoup de pompe. Le sultan Djélaleddin, instituteur d'un calendrier qu'on dit préférable au calendrier grégorien, a fixé la fête du renouvellement de l'année solaire au jour de l'équinoxe du printemps, tandis que l'année mahométane et lunaire commence à une époque variable. « On annonce la fête au « peuple, dit Chardin, par des décharges d'artillerie et de « mousqueterie dans les lieux où il y en a..... Les astrolo- « gues, magnifiquement vêtus, se rendent au palais royal « ou chez le gouverneur du lieu, une heure ou deux avant « l'équinoxe, pour en observer le moment... A l'instant qu'ils « en donnent le signal, on fait des décharges, et les instru- « mens de musique, les timbales, les cors et les trompettes « font retentir l'air de leurs sons. Ce ne sont que chants, « qu'allégresse chez tous les grands et les riches du royaume. « A Ispahan on sonne des instrumens tous les huit jours de « la fête devant la porte du roi, avec des danses, des feux « et des comédies comme à une foire, et chacun passe la « huitaine dans une joie qui ne se peut représenter. Les « Persans, entre autres noms qu'ils donnent à cette fête, la « nomment la *fête des habits neufs*, parce qu'il n'y a homme « si pauvre et si misérable qui n'en mette un, et ceux qui « en ont le moyen en mettent tous les jours de la fête. C'est le « vrai *temps* de voir la cour, car elle est plus pompeuse qu'en « aucun autre *temps*.... Chacun s'*envoie* des présens, et dès « la veille on s'*entr'envoie* des œufs peints et dorés. Il y a

« de ces œufs qui coûtent jusqu'à trois ducats d'or la pièce. « Le roi en donne *comme cela* quelques cinq cents dans son « sérail, dans de beaux bassins, aux principales dames. J'en « ai rapporté quelques uns de cette sorte. L'œuf est couvert « d'or, avec quatre petites figures ou miniatures fort fines « aux côtés. On dit que de tout temps les Persans se sont « donné des œufs *comme cela* au nouvel an, parce que l'œuf « marque le commencement des choses. » M. Langlès fait remarquer, à ce sujet, le rôle que joue, dans les cosmogonies orientales, l'*œuf mythologique*, symbole du chaos et de l'état primitif du monde. « Après le moment de l'équi- « noxe, continue Chardin, les grands vont souhaiter la « bonne fête au roi, leur tadje ou bonnet royal en tête, « chargé de pierreries, dans l'équipage le plus leste qu'ils « se peuvent mettre, et chacun lui fait son présent, con- « sistant en bijoux et en pierreries, ou en étoffes, ou en « parfums, ou en des raretés, ou en chevaux, ou en ar- « gent, chacun selon son emploi et selon ses biens. La « plupart donnent de l'or, s'excusant sur ce que l'on ne « trouve plus rien dans le monde qui soit assez beau pour « entrer dans la garde-robe de sa majesté. On lui donne or- « dinairement depuis 500 ducats jusqu'à 4000. Les grands « qui sont en emploi dans les provinces font aussi faire « leurs complimens et leurs présens, nul ne s'en exempte, « et c'est à qui surpassera les autres et soi-même, à l'égard « de ce qu'il a fait les années précédentes, de manière que « le roi reçoit de grandes richesses en cette fête, dont en- « suite il dépense une partie dans le sérail à donner les « étrennes à tout ce grand monde qui le compose.... Les « grands passent le reste du jour à recevoir les visites et « aussi les présens de ceux qui sont sous leur dépendance; « car c'est l'invariable coutume de l'Orient, l'inférieur *don-* « *nant* au supérieur, et le pauvre *donnant* au riche, depuis « le laboureur jusqu'au roi. »

« Cet usage remonte à la plus haute antiquité, et probablement aux temps du gouvernement patriarcal. Quand les anciens rois de Perse passaient dans un village, on leur offrait des bœufs, du fromage, du blé. Le roi Artaxercès-Mnémon ayant un jour rencontré à l'improviste un nommé Sénéfas, celui-ci, qui n'avait rien sous la main qu'il pût offrir au monarque, courut chercher, dans la paume de sa main, un peu d'eau limpide; et ce don si simple, accompagné d'un discours plein de dévouement, lui valut l'accueil le plus gracieux. Plutarque et Ælien racontent encore un autre trait de ce même prince. Un certain Mégisthès lui offrit en présent une pomme d'une grosseur démesurée; il en conclut que ce particulier saurait faire prospérer tout ce que l'on confierait à ses soins, et lui donna une grande place. Cela est tout-à-fait dans l'esprit de l'Orient, esprit qui n'a jamais changé. »

« Mais reprenons la description de la fête du nouvel an. Les gens dévots, continue Chardin, passent, s'ils le peuvent, tous les premiers jours de la fête en dévotion dans leur logis. Ils se purifient au point du jour, en se lavant tout le corps dans l'eau, puis ils se vêtent d'habits bien nets, s'abstiennent de femmes, font leurs prières ordinaires et les extraordinaires du jour, lisent le Coran et leurs bons livres; tout cela à dessein de se procurer, par cette dévotion, une heureuse année. « Une chose aide fort à rendre cette « fête solennelle, c'est qu'on y fait aussi commémoration « de l'inauguration d'Aly à la succession de Mahomet. » Les Persans qui sont chiites, prétendent que ce fut au jour de l'équinoxe que le prophète remit le khalifat entre les mains d'Aly; ce qui fait que de toutes les fêtes religieuses, celle-ci est la seule qui ne soit pas mobile, étant réglée d'après l'année solaire. »

« Il paraît prouvé que cette fête du nouvel an, chez les Persans, remonte à la plus haute antiquité. Le roi Djemchid,

qui, d'après la conjecture bien appuyée de M. Wahl, est le même que l'*Achæmenès* des historiens grecs, régla le premier le calendrier, et établit la fête de *Nèw-rouz* ou de la nouvelle année; mais l'ordre des mois persans a subi plusieurs changemens, vraisemblablement dus à une irrégularité primitive du calendrier. M. Langlès a remarqué cette circonstance, mais voici un fait qui semble pouvoir conduire à calculer, du moins à peu près, la marche progressive de cette irrégularité. Strabon dit que les mariages des Perses se concluaient à l'équinoxe du printemps; d'après le calendrier de Djélaleddin, expliqué par M. Langlès, le jour spécialement consacré aux mariages était le 5 du mois d'*Esfendiarmez*, qui répond au 26 ou au 27 février : il paraîtrait donc que depuis le temps de Strabon jusqu'au siècle de Djélaleddin, c'est-à-dire pendant onze cents ans, le dérangement du calendrier ne montait pas tout-à-fait à un mois. Si donc le mois *Azer* qui, selon Djélaleddin, répond à novembre, occupait autrefois la place de *Ferverdin*, ou mars, il faudrait, pour expliquer ce changement par l'effet d'une irrégularité progressive, faire remonter l'origine du calendrier de Djemchid et de l'empire persan à plus de 3500 avant Jésus-Christ. »

« Toutes ces choses resteront encore long-temps enveloppées d'épaisses ténèbres. Je ne saurais pourtant passer sous silence une analogie frappante que la mythologie adoptée dans le calendrier persan de Djélaleddin offre avec la mythologie scandinave. *Tir* est, chez les Persans, l'ange gardien des troupeaux et du mois de juin; *Tyr* est selon l'Edda, le dieu de l'aveugle force; c'était le dieu de la guerre avant *Thor* et *Odin*. Le nom de *Tyr* signifie encore en danois et en suédois, *taureau*. C'était donc évidemment cette divinité que les Cimbres adoraient sous l'emblème d'un taureau de cuivre. Ce rapprochement peut

être ajouté à tant d'autres indices d'une ancienne parenté entre les Persans et les peuples de race gothique (1). »

« La religion mahométane, qui est aujourd'hui celle de la plupart des Persans, a perdu ici une partie de l'intolérance fanatique qui la caractérise. Comme *chiites* ou partisans d'Aly, les Persans portent aux Turcs et à d'autres sectateurs d'Omar une haine mortelle; dans la fête d'Husseïn, fils d'Aly, et l'un des grands saints de la secte persane, on entend les rues de Chiraz retentir d'imprécations contre les sunnites (2); mais ces haines, peut-être entretenues par la rivalité politique de deux empires, ne s'étendent pas aux autres religions. Nulle part dans l'Orient les chrétiens d'Europe ne sont mieux reçus; les Juifs et les Arméniens sont vexés, mais moins qu'ailleurs; depuis long-temps on a cessé de persécuter les Guèbres ou adorateurs du feu; le roi régnant tolère même, malgré le clergé persan, diverses sectes mahométanes, entre autres les ismaélites, dont le patriarche réside dans l'Irak-Adjemi (3). Le clergé persan avait déjà éprouvé un contre-temps plus sensible sous le règne du fameux Nadir. Ce conquérant, qui, dans sa profonde mais cruelle politique, méditait la réunion de toutes les sectes mahométanes, fit un jour assembler les *mollams* et les *imas*, ou les docteurs en théologie, et les desservans des églises; il leur demanda quel usage ils faisaient de leurs revenus : « Nous les employons en œuvres pieuses; nous faisons dire des prières pour la prospérité de

(1) L'ère persane, dont la fondation est attribuée à Djemchid, commençait à l'équinoxe de l'automne; les noms des mois étaient les mêmes que ceux dont se sert l'ère djelaleenne qui commence à l'équinoxe du printemps. Chaque mois est de 30 jours, auxquels on ajoute 5 ou 6 jours complémentaires. Ainsi l'ancienne année persane, qu'on appelle encore *yezdedjirdique*, était la même que celle dont on aurait essayé l'établissement en France en 1793 sous le nom d'ère républicaine.

(*Note communiquée par M. Jouannin.*)

(2) *Franklin*, II, 92-95. — (3) M. *Rousseau*, dans les Annales des Voyages, XIV, 279.

l'empire; nous élevons la jeunesse dans les colléges. » Le despote leur répliqua : « Les calamités que l'empire éprouve « depuis un demi-siècle montrent assez combien vos prières « sont impuissantes; quant aux colléges, je me charge de « leur entretien; ainsi, comme mes soldats, soutiens de la » foi et de l'Etat, sont aussi les seuls véritables mollas, j'or- « donne que vos biens soient confisqués à leur profit (1). »

Nous pouvons ajouter qu'en Perse la religion mahométane a dégénéré en momerie, et ne consiste plus que dans l'accomplissement de quelques cérémonies et dans des pratiques passées en habitude; ce qui n'empêche pas les Persans de punir sévèrement ce qu'ils appellent la profanation des choses saintes. Cet esprit irréligieux a même passé dans toutes les classes : les derviches eux-mêmes en donnent l'exemple au peuple par leur scepticisme; aussi, avec la foi religieuse s'est évanoui l'enthousiasme belliqueux; aussi le Persan n'a-t-il plus pour mobile dans ses expéditions guerrières que l'ardeur du pillage.

« Nous ferons observer ici, en passant, qu'il existe encore dans le Khousistan une secte mahométane très-remarquable : c'est celle des *Sabiens*, en arabe *Sabioun*, qu'on a tort d'appeler *Sabéens*, et de confondre par-là avec les adhérens de l'antique culte des astres, désigné sous le nom de *Sabéisme*, et avec les peuples de l'Arabie-Heureuse connus sous les noms de *Sabâ* et *Schabâ*, d'où les géographes grecs firent *Sabæi*. La secte dont nous parlons, quoiqu'elle ait quelques établissemens près de Bassorah et de Lahsa, n'a rien de commun avec les Sabéens de l'Yémen ni avec le culte des astres; elle a été fondée dans le IXe siècle par un certain Nassaïri; et ses livres religieux, écrits dans un idiome syriaque qui se rapproche du dialecte galiléen, indiquent le pays d'où elle est originaire (2). Comme les Sabiens ré-

(1) *Langlès*, Notice chronologique, dans *Chardin*, X, 211. — (2) *Nor-*

vèrent la croix, comme ils emploient une sorte de baptême, et s'appellent en même temps *disciples de Johannes*, on a pense un instant que c'était une secte née avec le christianisme dans la Galilée : mais cette opinion paraît avoir été suffisamment réfutée; leurs dogmes se rapprochent beaucoup de ceux des Ismaéliens, et en partie de ceux des Guèbres. Le nom de *Johannes* signifie, selon un savant orientaliste, *la lumière*, et n'a rien de commun avec la dénomination des *Chrétiens de Saint-Jean* dans l'Inde (1); peut-être faudrait-il plutôt y voir un reste de l'ancienne fable chaldéenne sur le prophète et demi-dieu *Oannes*. Les Sabiens immolent des poules et un bélier. Leurs mariages sont accompagnés de beaucoup de cérémonies relatives à la conservation de la virginité (2).

« Revenons au portrait général des Persans. Les sciences et les lettres avaient jeté plus d'éclat en Perse sous les séphis que dans aucune autre contrée d'Asie, depuis l'époque des califes. Les poèmes de *Ferdoucyi*, de *Saadi* et de *Hafiz* ont plu dans des traductions européennes. L'imagination vive et fleurie de ces auteurs ne respire que l'odeur des roses, n'entend que les soupirs du rossignol, ne vit que dans le monde des génies et des fées; mais il y a du vide dans les pensées et dans les sentimens; c'est l'image du sol persan avec ses paradis et ses déserts. Il reste encore quelques faibles clartés; le souverain actuel cherche à les entretenir et à les répandre. Les langues arabe, turque et

berg, dans *Michaëlis*, Bibliothèque orientale, XV, p. 126-143. Observations de *Niebuhr*, ibid. XX, p. 1, et réponse de *Norberg*, p. 149. *Idem*, de religione et linguâ Sabæorum, in Comment. Gotting., XV. (M. Norberg, savant orientaliste et professeur à Lund, en Scanie, travaille à un ouvrage sur le dialecte et les dogmes des Zabiens).

(1) *Tychsen*, dans le Muséum allemand, 1784; dans le Journal de *Murr*, Ier cah.; *Bruns*, dans le *Repertor. orient.*, XVII, p. 25, etc. (*Langlès* devait publier l'alphabet des Zabiens ou Ssaby.) — (2) *Boullaye-la-Gouz*, Voyages, p. 303. *Chardin*, VI, 48-143 *sqq*. *Niebuhr*, II, 141.

persane, l'éloquence, la poésie, la théologie, la médecine et l'astrologie sont enseignées dans de nombreux colléges. Si la Turquie n'était pas placée comme une barrière entre les lumières de l'Europe et le génie naturel, nous verrions peut-être ce peuple asiatique prendre un essor extraordinaire. En Perse, on estime les gens instruits, on leur accorde les places les plus importantes (1).

« Les talens naturels des Persans s'étaient exercés dans la carrière de l'industrie. Chardin a donné un aperçu fort détaillé des manufactures et du commerce de la Perse dans le XVIIe siècle. On avait porté à une haute perfection la broderie sur le drap, la soie et le cuir. La poterie se fabriquait dans toute la Perse, et la meilleure venait de Chiraz, de Mechhed, d'Yezd. Il s'en fabriquait d'une qualité qui résistait au feu; la matière en était si dure, qu'on en tirait des mortiers assez forts pour y piler différentes substances. La porcelaine qui se fabrique à Kerman, renommée pour sa légèreté, est encore remarquable sous un autre point de vue. Pline dit que les fameux vases murrhins étaient apportés en partie de cette province, nommée alors Carmanie (2). Peut-être les vases murrhins n'étaient-ils qu'une sorte de porcelaine fabriquée d'après des procédés aujourd'hui oubliés. Les manufactures de cuir, de chagrin et de maroquin remontent aux temps des rois parthes, et peut-être à l'époque de Cyrus (3); elles se maintenaient lors du voyage de Chardin; elles fleurissent encore. Les Persans travaillent fort bien en chaudronnerie : ils se servent de l'étain de Sumatra pour étamer leurs batteries de cuisine. Les arcs de la Perse étaient les plus estimés de l'Orient; leurs sabres damasquinés, faits avec du fer et de l'acier

(1) *Olivier*, Voyage en Perse, chap. x. — (2) *Plin.*, XXXVII, 2.

(3) Voyez les passages cités par *Mongez*, Mémoire sur le costume des Perses, dans les *Mémoires de l'Institut*, classe de littérature et beaux-arts, IV, p. 152. Comp., p. 86.

de l'Hindoustan (1), paraissent à Chardin inimitables pour nos armuriers d'Europe. Leurs rasoirs et autres ouvrages d'acier étaient aussi recherchés. Ils étaient habiles à tailler les pierres précieuses et à faire des teintures solides et brillantes. Leurs manufactures de verre ne méritaient pas grande attention. Leurs étoffes de coton, celles de laine, et celles fabriquées avec du poil de chèvre et de chameau, leurs soies, leurs brocards et leurs velours atteignaient à une qualité supérieure. Les tapis si précieux venaient principalement du Khorassan. Chardin ajoute que, de son temps, on les appelait tapis de Turquie, parce qu'on les faisait passer en Europe par ce pays. Les étoffes faites de poil de chameau se fabriquaient généralement à Kerman, et celles de poil de chèvre dans les montagnes du Mazanderan; mais les draps de coton venaient principalement de l'Hindoustan. La fabrique des draps larges n'était pas connue, et on y suppléait par une espèce de feutre. Le roi lui-même était intéressé dans les marchandises de soie, les brocards, les tapis et les bijoux, probablement avec peu d'avantage pour le pays. La marchandise principale de la Perse était la soie de différentes qualités. On envoyait à l'Hindoustan le tabac, des fruits confits, particulièrement des dattes, des vins, des chevaux, de la porcelaine et des cuirs de différentes couleurs; à la Turquie, du tabac, des ustensiles de cuisine; à la Russie, des soies fabriquées.

« Cet état de choses n'a pas autant changé qu'on pourrait se l'imaginer. On fabrique encore d'excellens sabres à Kazvïn et dans le Khorassan. On les reconnaît à la qualité de l'acier très-fin, sur lequel on voit des veines ondoyantes qui forment une espèce de moire; on les damasquine en or; ces lames ne plient pas. Les sabres de Kazvïn coûtent 60 à 80 piastres, mais ceux du Khorassan coûtent jusqu'à

(1) *Chardin*, IV, 136, édit. de *Langlès*.

100 sequins ou 750 livres de France. Les Persans, ainsi que les Turcs, battent à froid tous les métaux, jusqu'aux fers des chevaux; ce qui donne, dit-on, plus de solidité. Les Persans connaissent encore aujourd'hui l'étamage des glaces, et taillent le diamant; ils paraissent, généralement parlant, n'avoir oublié aucun des arts qu'ils exerçaient du temps de Chardin, et ils en ont encore acquis de nouveaux, tels que l'art de travailler l'émail, qu'ils possèdent très-bien (1). »

Les laines, dit M. de Hammer, sont une des principales marchandises de la Perse : les *Iliat* ou tribus en font les plus riches tapis, des feutres magnifiques, des tentes et des manteaux de voyage nommés *kabas*. Entre Hamadan et Ispahan on recueille une manne dont on fait des pâtes pectorales estimées, nommées *guézengubïn*. Yezd et Ispahan sont célèbres par leurs riches brocards, et cette dernière ville par ses tissus nommés *kat-toun;* Kachan par ses étoffes de soie et ses ouvrages en cuivre; Koum par ses poteries; Recht par ses bures à sept brins (*heft tahmiz*); Kermanchah et Chiraz par leurs armes, et la seconde de ces villes par ses cristaux; Kerman par ses châles, et Nichapour par ses turquoises. Les ventes et les achats se font rarement au comptant, mais ordinairement à 6 mois de terme.

« Le manque de bois de construction et la chaleur du climat semblent avoir empêché les Persans d'établir une marine dans les ports qu'ils possèdent sur le golfe Persique. Ils ont d'ailleurs beaucoup d'éloignement pour le métier de marin, et le pilote est appelé en persan *hakhouda*, c'est-à-dire *athée*. Leur commerce maritime ne se fait que par des navires étrangers. Celui qu'ils faisaient par Ormus et Gomroun avec les Anglais et plusieurs autres nations, était le plus lucratif qu'ils eussent, mais leurs guerres perpétuelles l'ont

(1) *Beauchamp*, Journal des Savans, 1790, p. 736.

ruiné. On prétend cependant encore évaluer à 12 millions les marchandises qui entrent annuellement dans le golfe Persique; les deux tiers y sont apportés par les Anglais; les Maures, les Indiens, les Arméniens et les Arabes fournissent le reste. Les cargaisons de leurs navires consistent en riz, en sucre, en coton; en mousselines unies, rayées ou brodées, du Bengale; en épiceries de Ceylan et des Moluques; en grosses toiles blanches et bleues de Coromandel; en cardamome, en poivre, et toutes sortes de drogues indiennes. L'occupation de la Turquie d'Asie par des puissances européennes pourrait rendre au golfe Persique son ancienne importance. Des caravanes entre Bassorah et les échelles de Syrie, offriraient plus de sûreté que la navigation du golfe Arabique. Le Danube pourrait aussi recevoir les flottes qui, de Trébizonde et du Phase, apporteraient les marchandises de la Perse.

« Telle est l'idée générale que nous avons prise des Persans modernes, en comparant entre elles les relations des voyageurs : mais avouons que cette esquisse est nécessairement incomplète, tant qu'on n'aura point observé les nombreuses *tribus nomades* dispersées sur tout le sol, et qui, d'après des voyageurs récens, y forment comme une seconde nation presque indépendante et souvent ennemie de la population sédentaire, fuyant avec horreur le séjour des villes, et pillant les caravanes (1). Les hordes *turques* ou *turcomanes*, répandues dans le nord de l'empire, comptent 625,000 individus; celle des *Efchars*, dans l'Azerbaïdjan, autour du lac Méraga, forte de 90,000 têtes, a produit le féroce mais habile Nadir-Chah; elle se divise en *Kassemlou* et *Erechlou*; celle des *Kadjars*, qui comprend 50,000 âmes, et qui demeure dans le Mazanderan, et principalement aux environs de Téhéran, a donné à la Perse son souverain

(1) Voyez ci-après le *Tableau des Nations qui habitent la Perse*.

actuel; aussi la langue turque domine-t-elle à la cour. Les Kadjars se divisent en *Iokarou-bâch*, en *Achagha-bâch*, et en plusieurs autres tribus. Les tribus *Kourdes* de Perse, parmi lesquelles les *Erdelany* sont les plus puissans, comptent 155,000 individus: dans cette estimation on ne comprend pas les Kourdes agricoles. D'autres tribus importantes sont celles des *Bakhtïari*, dans l'Irak et le Louristan, et celles des *Feïli*, dans le Khousistan. Les tribus *Loures* ou *Louriennes*, dont la population est estimée à 215,000 individus, parcourent principalement les contrées montagneuses entre le Khousistan et l'Irak, qui, d'après eux, ont pris le nom de Louristan; elles parlent un dialecte particulier, qui pourtant doit ressembler assez au kourde pour avoir été confondu avec cet idiome (1). Comme Hadji-Khalfa assure que dans le Farsistan on parle trois langues, le parsi, l'arabe et le *pehlevi*, on peut, avec beaucoup de probabilité, conclure que la langue loure, seul dialecte aujourd'hui connu dans le Fars, outre l'arabe et le parsi, est ou le pehlevi, ou du moins un dialecte de cette ancienne langue. La côte du golfe Persique est comme abandonnée aux *tribus arabes* dont nous avons déjà parlé; mais il y a encore dans l'intérieur des tribus arabes nomades, dont la force est d'environ 400,000 individus. Une classe particulière paraît comprendre les *Ghelaky* ou *Ghilèki*, sur les montagnes du Ghilan, qui parlent entre eux un idiome particulier, tandis que les *Embarlou*, habitans des vallées, parlent un dialecte persan (2). Les *Paddar*, les *Hassaraïs*, et autres tribus peu connues, errent sur les bords de l'Araxe.

« Toutes ces hordes errantes, ou, comme les Persans les nomment, les *Ilat*, forment depuis long-temps la principale force des armées persanes (3); ce sont elles qui boule-

(1) Comp. *Otter*, Voyage, I, p. 267 (en allem.). *Sanson*, Voyage de Perse, p. 222. — (2) *Gmelin*, Voyage en Perse, III, 350 et 352 (en all., in-4°). — (3) *Abdoul-Kerym*, Voyage de l'Inde à la Mekke, p. 37, trad. de *Langlès*.

versent ce pays, comme les tribus gothiques bouleversaient l'empire romain. »

Disons un mot de l'administration, des revenus et des ressources de la Perse. Le gouvernement persan est une monarchie absolue, un despotisme militaire qui ne reconnaît aucun frein; le chah peut disposer à son gré de la vie et des biens de ses sujets. La couronne est héréditaire en ligne directe: et c'est à tort que l'on a prétendu qu'elle passe de frère en frère, et que ce n'est qu'à défaut de branche cadette que le fils succède au père.

Les titres et les dignités sont en grand nombre dans la Perse : nous allons mentionner tous ceux qui sont de quelque importance. La désignation de *mirza* se donne à tous les lettrés, mais pour ceux-ci elle précède toujours le nom de l'individu; elle ne se place après que pour désigner les fils du monarque et les princes du sang. Le titre de *khan* se donne ordinairement aux chefs de tribus militaires et aux gouverneurs des provinces et des villes: il est héréditaire dans beaucoup de familles. Le roi le confère à ceux qu'il veut anoblir.

Après le *Vely-Ahd*, dénomination réservée à l'héritier présomptif du trône et aux princes du sang, la plus éminente, dit M. de Hammer, est celle de *premier ministre* (*sadri-azem*), qui porte aussi le titre de *itimad-ud-dewlet*, ou celui de *mou-temid-ud-dewlet*, c'est-à-dire *soutien et confiance de l'empire*. Viennent ensuite le *ministre des finances* ou l'intendant de l'empire (*emin-ud-dewlet*); le *ministre de l'intérieur*, ou l'ordre de l'empire (*nizam-ud-dewlet*), qui reçoit aussi le titre de grand-chancelier de l'État (*mounchi-il-memâlik*). Le *naïb-i-mounchi-oul-memâlik* est son substitut. Les *moustewfi* sont les secrétaires d'État. Le *lechker-nuvis* est le secrétaire d'État au département de la guerre; l'une des principales fonctions est celle d'exécuteur des confiscations (*darogha-i-defter*). Le chef de la justice et des cultes se nomme *sadr* ou bien *cheik-ul-islam*.

Les gouverneurs des provinces, qui représentent les

anciens satrapes, sont nommés *begler-beg*, c'est-à-dire *princes des princes;* les commandans de villes considérables *hakim;* ceux de places moins importantes *zabit*, qui signifie autorité. Viennent ensuite les maires des villes (*kelanter*), les lieutenans de police (*darogha*), les commissaires de marchés (*mouhtesib*), les chefs des gardes de police (*mir-i-ahdas*), c'est-à-dire *princes des accidens;* les *pak-kar* ou percepteurs des contributions, et les maires de villages (*ketkhouda*).

Les principaels charges de la cour sont les suivantes: le *nasaktchi-bachi* ou grand-maréchal, qui est en même temps l'exécuteur de la justice; l'*ichik-aghasi* ou grand-maître des cérémonies, et le *mihmandar-bachi* ou grand-maître de l'hospitalité, chargé de faire les honneurs aux étrangers et de pourvoir, aux frais de l'État, aux dépenses des ambassadeurs.

Dans les audiences solennelles le roi est entouré de différens officiers : ce sont le *porte-épée* (*silikhdar*), le *porte-bouclier* (*kalkandar*), le *verse-café* (*kahvedjibachi*), le *porte-pipe* (*kalioundar*), le *porte-sceau* (*muhurdar*), et le *porte-couronne* (*tadjdar*). Il faut y ajouter le *porte-parasol*, le *porte-tabouret* et le *porte-aiguière*. Les gardes-du-corps se nomment *kechiktchi*.

C'est le ministre des finances qui est chargé de toutes les dépenses du harem; mais la surintendance en est toujours confiée à une princesse du sang, qui porte le titre de *dame du harem* (*banou-i-harem*). M. de Hammer fait remarquer à ce sujet que c'est un usage qui existait chez les anciens Perses. Ainsi, dit-il, les reines Esther (*Asitaré*, étoile), Parisatis (*Perizadé*, fille de fée), Roxane (*Rouhsan*, semblable à un esprit), Monimé (*Mou'nimé*, la clémente), étaient dames du harem. Les autres dignitaires du harem, femmes ou hommes, portent le nom de *barbeblanche* (*rich-sifid* (1).

Avant d'examiner quels sont les revenus de la Perse, il

(1) M. *de Hammer :* Mémoire sur la Perse.

convient de donner une idée de la nature des propriétés. Le sol est partagé entre quatre classes de propriétaires : la couronne, les particuliers, les communautés religieuses, et les personnes qui ont reçu du roi des biens-fonds en récompense de quelque service éclatant. Les biens de la couronne se nomment *khalisié;* ceux qui sont confisqués au profit du roi prennent le nom de *zabt-i-chah;* et lorsqu'il daigne accorder au propriétaire une petite rente sur le bien confisqué, cette rente est appelée *moustéémri.*

Les grands propriétaires partagent leurs terres entre les paysans d'un village, et ceux-ci les cultivent. Mais si le cultivateur fertilise un terrain inculte en le canalisant, ce terrain devient sa propriété. Chaque village possède un certain nombre d'instrumens aratoires et de bœufs; les cultivateurs qui n'en ont point trouvent facilement à en louer. Le propriétaire, par héritage, par achat, ou par concession royale, reçoit de ses fermiers un dixième du revenu annuel. S'il canalise le terrain, il en vend l'eau au fermier; s'il fournit la semence, il perçoit en outre, à titre d'intérêt, un dixième de la récolte totale; enfin s'il fournit les bestiaux pour le labour, il a les deux tiers de la récolte et quelquefois plus, mais alors il se charge de payer les contributions. Les fiefs, ainsi que les terres concédées par le roi, n'étant soumis à aucun impôt, l'usufruitier perçoit seulement trois dixièmes du revenu, parce que le droit de propriété et l'impôt absorberaient ces trois dixièmes.

L'impôt foncier ou *maliat* se paie à la couronne partie en nature et partie en argent. C'est en nature que le roi reçoit le cinquième des céréales, du tabac, de l'indigo, du coton, de la soie et d'autres denrées de quelque valeur; mais pour les légumes et les fruits des jardins qui entourent les villes et les villages, il se fait donner de l'argent. Autrefois cet impôt était du dixième, aujourd'hui il est du cinquième, et est levé par les soins de percepteurs qui

achètent et revendent leur emploi et qui ne livrent que la quantité due, mais qui trouvent un grand bénéfice dans les extorsions dont ils accablent les contribuables.

Les animaux sont également imposés : un cheval paie un *réal* (52 c.) par an, un chameau ou un bœuf, les quatre cinquièmes d'un réal; un mouton et une chèvre le tiers d'un réal; et une ruche d'abeilles le sixième de la même monnaie. La quotité de l'impôt personnel et celle de la taxe des maisons sont difficiles à déterminer: on sait seulement que les Arméniens, les Juifs et les Guèbres paient une capitation plus forte que les Mahométans; elle varie de 3 à 8 réaux, suivant les provinces. Les habitans des villes en sont exempts. Les boutiques et les magasins paient, suivant l'importance du commerce des marchands, depuis 2 jusqu'à 20 réaux.

Par ces impôts on voit que le paysan doit être fort obéré; il est certain aussi que le boutiquier (*dukandar*) l'est moins, et que le marchand ou négociant (*sewdagher*) l'est encore moins, puisqu'il ne paie que des droits de douane et d'octroi.

Les marchandises étrangères sont soumises à un droit d'entrée de 5 pour cent; mais il existe en outre un grand nombre de douanes particulières (*goumrouk-khanè*), où les marchandises qui ont déjà payé le droit d'entrée en paient un nouveau de 1 à 2 $\frac{1}{2}$ pour cent. Ces douanes sont affermées à un prix énorme, de sorte qu'il n'est pas de vexations dont le fermier n'accable le marchand pour augmenter ses propres bénéfices.

Les impôts que nous venons d'énumérer ne sont pas les seuls que le peuple ait à supporter : il en est un, le *sadr*, ou tribut extraordinaire, qui est de sa nature tout-à-fait vexatoire. Ainsi l'habitant est obligé de fournir de chevaux, de grains, de fourrages, de moutons, etc., le roi, les princes, les hauts fonctionnaires, les ambassadeurs

étrangers, lorsqu'ils voyagent; d'approvisionner les troupes en marche, d'héberger les courriers, et d'entretenir les routes, les ponts, les édifices publics.

Ce n'est pas tout : nous n'avons pas encore parlé du *pichkech*, présent que le roi reçoit à la fête du *Newrouz*. C'est un impôt qui passe pour volontaire, mais qui ne laisse pas d'être très-onéreux pour le *raïa* (*reïiet*), parce que les gouverneurs, dans l'espoir de mériter la faveur du souverain, cherchent à se surpasser les uns les autres dans l'importance du présent. Les simples courtisans n'ont garde de se présenter chez le roi, sans s'être munis au moins d'une bourse pleine d'or; et ceux qui ne peuvent apporter ni or, ni argent, ni pierres précieuses, donnent des chevaux, des châles et d'autres objets de valeur. A cette époque tout s'offre et rien n'est refusé. On évalue à plus de 1,500,000 tomans, ou plus de 30,000,000 de francs, la valeur des présens qui viennent s'engloutir dans le trésor du roi pendant la durée de cette fête.

On assure que la couronne tire un revenu considérable des édifices publics; mais nous n'avons aucune donnée sur son importance. Bien qu'il soit impossible de connaître ou d'évaluer d'une manière exacte les revenus de la Perse ou de son souverain, ce qui est absolument synonyme, nous croyons qu'ils ne s'élèvent pas à moins de 2,500,000 tomans qui, calculés en monnaie française, forment 50,000,000 de francs (1).

(1) M. *Ad. Balbi* porte ces revenus à 80,000,000 de francs : c'est probablement en y comprenant le *pichkech*. Un anonyme, auteur de plusieurs articles sur la Perse, insérés dans le journal *Le Temps*, des 26 juin, 4 et 29 juillet 1834, articles du reste généralement très-exacts, et que nous avons consultés avec fruit, porte ces mêmes revenus à 2,489,000 tomans; ce qui, à raison de 20 francs par toman, forme 49,780,000 francs.

Nous ferons observer à ce sujet que le toman porté pour la valeur de 44 fr. 44 c. dans le *Nouveau Traité des Monnaies* de M. Guérin de Thionville, n'est plus qu'une monnaie de compte.

Cette somme, dans un État comme la Perse, où les objets nécessaires à la vie sont à un taux bien moins élevé qu'en Europe, doit suffire non seulement à l'entretien de l'armée et aux autres dépenses publiques, mais à celles du monarque, qui sont très-considérables, lorsque l'on songe à ce que doit coûter un harem composé de 300 femmes, avec domestiques, esclaves, eunuques et autres employés, la solde des gardes-du-corps, l'achat et l'entretien des bêtes de somme, des chevaux, des chameaux et des équipages du roi, la réparation des châteaux royaux, le salaire des fonctionnaires publics, les pensions faites aux membres de la famille royale qui, à l'exception de 19 fils et petits-fils soutenus par les revenus des divers gouvernemens qui leur sont confiés, s'élèvent à des sommes importantes; enfin les cadeaux faits par le prince, non seulement aux différentes personnes qui composent sa cour, mais aux étrangers de distinction. Cependant il est probable que les guerres malheureuses que la Perse a soutenues depuis une vingtaine d'années, que la perte qu'elle a faite de quelques unes de ses provinces, ont dû considérablement diminuer les ressources de cet Etat, et peut-être même absorber en grande partie le trésor immense que le chah régnant conservait dans son palais à Téhéran.

Ce n'est pas cependant le traitement des fonctionnaires, quel que soit leur rang, qui peut obérer le trésor royal, puisque l'on sait qu'ils sont en général très-peu rétribués. Mais il est bon de répéter que, dans les provinces, c'est le peuple qui est victime de la parcimonie du gouvernement : ainsi certaines classes de fonctionnaires, qui sont payés en traites sur les districts qu'ils administrent, obtiennent par leurs exactions le double et le triple de ce qui leur est alloué; ceux qui sont rétribués sur les fonds du trésor n'ont pas toujours, à la vérité, cette ressource désastreuse pour le pays, mais le roi les indemnise quelquefois par de riches

présens. Il est vrai encore que, lorsque ces fonctionnaires ont acquis quelques richesses, le monarque absolu les dépouille suivant son caprice. Aussi la Perse est-elle le pays où le peuple est le plus écrasé d'impôts, et la haute classe la plus endettée, la plus mécontente et la plus démoralisée. Quelle perspective encourageante pour les projets ambitieux de la Russie! Déjà cette puissance a su importer chez les Persans le fléau du jeu, et, malgré le précepte du Coran, ce fléau fait déjà parmi eux d'effroyables ravages.

L'armée persane se compose de milices provinciales et de cavalerie fournie par les tribus nomades, soldats presque indisciplinés, et de troupes exercées et équipées à peu près à l'européenne, et que l'on désigne sous le nom de *kouchouni-akavi*, c'est-à-dire troupes à la solde du roi. Elle est conséquemment divisée en deux grandes classes: les *djanbaz*, ou soldats soumis à l'ancienne discipline, et les *serbaz*, ou soldats soumis à la nouvelle. On y distingue plusieurs corps particuliers: les *zembourektchi*, artilleurs montés sur des chameaux; les *kechikdji*, gardes-du-corps répandus dans les différentes résidences royales, et formant un total de 3000 hommes, et les *ghoulam*, gardes-du-corps à cheval, qui ne quittent jamais le roi, et qui sont au nombre de 3 à 4000. Outre leur service habituel, ils sont souvent chargés de missions qui exigent de l'activité et une fidélité à toute épreuve; quelquefois ils sont employés dans des affaires importantes; on leur confie même la perception de quelque impôt extraordinaire; c'est alors qu'ils savent tirer de leur position des profits considérables: aussi l'arrivée d'un *ghoulam* dans un canton est-elle souvent considérée par les habitans comme un véritable fléau; la terreur qu'elle inspire est si grande qu'à son approche ils s'enfuient épouvantés dans les montagnes ou dans le canton voisin.

Les généraux portent le titre de *khan*; les grades infé-

rieurs se désignent par les noms de *bin-bachi*, *ïouz-bachi*, *pendjah-bachi* et *deh-bachi*, c'est-à-dire chefs de 1000, 100, 50 et 10 hommes.

Comme la Perse ne possède ni hôpitaux militaires, ni magasins pour l'approvisionnement de l'armée, le soldat est obligé de se fournir, sur sa solde annuelle, de tout ce dont il a besoin. Cette solde varie de 6 à 7 tomans (120 à 140 fr.) par soldat, et de 20 à 30 (400 à 600 fr.) par officier. La paie la plus haute pour un officier supérieur est de 500, 1000 et même 2000 tomans par an. Quant aux chefs des nomades, leur traitement n'est point fixe; il est proportionné au nombre d'hommes qu'ils commandent.

Les armes en usage dans l'armée persane sont le fusil à mèche, la carabine, le sabre, le pistolet, de longues lances en bambou flexible, des boucliers, des javelots et des masses d'armes. La cavalerie turcomane porte aussi des arcs et des carquois. L'infanterie est peu nombreuse. L'artillerie est le corps le plus mal organisé : elle est même presque toujours un embarras dans une bataille, parce qu'elle n'est pas pourvue des munitions nécessaires; aujourd'hui elle a rarement plus de 20 à 25 charges par pièces, et il arrive souvent qu'avant la fin d'une affaire elle devient tout-à-fait inutile. C'est au prince Abbas-Mirza qu'elle doit son organisation. Le voyageur Morier, qui fut attaché à une ambassade anglaise en Perse, raconte qu'un jour que l'on parlait au prince du projet de soumettre les Tatares Ouzbeks, celui-ci s'écria : « Oh rien n'est si facile! Je me rappelle le temps où nous autres Persans nous ne valions guère mieux qu'eux. Le chah mon père, ajouta-t-il, assiégeant une fois un fort, n'avait qu'une seule pièce de canon et trois boulets; et cependant on regardait cela comme quelque chose. Il tira deux de ses boulets sur les ennemis et les somma de se rendre; les assiégés, qui savaient qu'il n'avait qu'un boulet de reste, lui répondirent :

« Pour Dieu! tirez-nous votre dernier boulet et laissez-« nous tranquilles. » Cette réponse, toute plaisante qu'elle est, n'est cependant pas sans justesse : les Persans couronnent leurs ouvrages de construction par les plus grosses pierres au lieu de les placer dans les fondations; il s'ensuit que la plupart de leurs forts s'écroulent facilement; dès lors on conçoit qu'un boulet de plus ou de moins n'est pas une chose indifférente.

Les troupes persanes marchent presque toujours de nuit, à la clarté de torches allumées et au son d'une musique bruyante. Elles vivent, avons-nous dit, sur le sol persan, aux dépens des habitans; de sorte que leur approche est aussi redoutée que celle d'une armée ennemie. Précédées de leurs bagages, elles avancent toujours dans le plus grand désordre, pillant et saccageant les pays qu'elles traversent. Lorsqu'un khan arrive dans le lieu désigné pour le quartier-général, ses gens renversent les habitations et les murs de clôture pour donner passage aux troupes, construisent une habitation pour le chef, et détournent toutes les eaux courantes pour les amener dans le camp. Pendant la nuit personne ne fait sentinelle; les cavaliers mettent des entraves aux pieds des chevaux, et toute la troupe se livre au sommeil, restant exposée au danger des surprises nocturnes.

Comment croire qu'un peuple aussi abruti que le peuple persan, courbé sous le joug le plus despotique, et défendu par des armées si peu à craindre pour un ennemi, et si redoutables pour la nation seule, puisse résister aux projets d'un voisin ambitieux?

TABLEAU

De la population, de la superficie, des contributions, et du contingent en soldats, de chaque province de la Perse.

PROVINCES.	CAPITALES.	SUPERFICIE en lieues géographiques carrées.	POPULATION.	MONTANT NET des contributions en tomans.	CONTINGENT en hommes.
Irak-Adjemi ...	*Téhéran*.....	12,000	2,200,000	530,000	50,460
Tabaristan.....	*Damavend*.....	850	100,000	» (2)	1,700
Mazanderan....	*Sari*	950	650,000	15,000	12,000
Ghilan.....	*Recht*.....	600	200,000	160,000	3,000
Azerbaïdjan....	*Tauris*	3,900	1,800,000	» (2)	45,340
Kourdistan....	*Kirmanchah* ...	1,700	400,000	30,000	6,000
Khouzistan....	*Chouster*.....	3,800	700,000	1,000?	13,000
Fars.....	*Chiras*	16,500	1,300,000	204,000	30,000
Kerman	*Kerman*.....	8,500	500,000	50,000	7,000
Kouhistan.....	*Chehéristan*....	3,000	150,000	» (2)	2,000
Khorassan.....	*Mechhed*.....	10,500	1,500,000	» (3)	22,000
		62,300	9,500,000 (1)	990,000	192,500

Amendes, confiscations, présens évalués à..... 1,500,000

Total approximatif du revenu de la couronne..... 2,490,000

(1) *N. B.* C'est une erreur typographique qui nous a fait dire, page 328, que le nombre des habitans de la Perse est de cinq à six millions : c'est *neuf* à *dix* qu'il faut lire.

(2) Les provinces de Tabaristan, Azerbaïdjan et Kouhistan, absorbent le montant de leurs contributions en frais d'administration.

(3) Le Khorassan passe pour ne rien rapporter à la couronne, attendu que les contributions suffisent à peine pour payer les gouverneurs et autres agens de l'administration.

TABLEAU

DES POSITIONS ASTRONOMIQUES DES PRINCIPAUX LIEUX DE LA PERSE.

NOMS DES LIEUX.	Latitudes.	Longitudes.	NOMS DES OBSERVATEURS.
	deg. min. sec.	deg. min. sec.	
Aboucher.....	29 1 0 N.	48 28 45 E.	*Purdy*.
Amadan ou *Hamadan*.....	35 15 0 N.	45 25 0 E.	Auteurs.
Amol ou *Amou*....	39 2 0 N.	59 20 0 E.	*Idem*.
Ardebil.....	38 14 0 N.	46 1 30 E.	*Jaubert*.
Asterabad.....	36 50 0 N.	52 5 0 E.	Auteurs.
Balfrouch.....	36 25 0 N.	49 0 0 E.	*Idem*.
Bender-Abassi ou *Gomroun*. ..,	27 25 0 N.	55 0 0 E.	*Idem*.
Cuchan ou *Kachan*.	33 20 0 N.	47 25 0 E.	*Idem*.
Casbin ou *Kasvin*.	36 11 0 N.	47 13 0 E.	Connaissance des Temps.
Chehéristan.....	35 14 0 N.	53 41 0 E.	Auteurs.
Chiraz.....	29 37 50 N.	50 20 7 E.	*Fraser*.
Damégan.....	35 46 0 N.	51 18 0 E.	Auteurs.
Dourak.....	32 15 0 N.	54 32 0 E.	*Idem*.
Ebher ou *Abher*...	36 20 0 N.	45 42 0 E.	*Idem*.
Enzeli ou *Inzeli*...	37 30 0 N.	45 30 0 E.	*Idem*.
Echref.....	36 50 0 N.	50 15 0 E.	*Idem*.
Ferhabad.....	36 54 0 N.	50 2 0 E.	*Idem*.
Ispahan.....	32 24 34 N.	49 30 0 E.	*Idem*.
	32 24 44 N.	49 30 0 E.	Connaissance des Temps.
	32 39 34 N.	49 24 22 E.	*Fraser*.
Kermanchah.....	34 14 0 N.	44 55 0 E.	Auteurs.
Kharek (île).....	29 13 0 N.	47 50 0 E.	*Idem*.
Kerman.....	29 56 0 N.	53 40 0 E.	*Idem*.
Lar.....	27 21 15 N.	51 45 0 E.	*Trezel*.
Maragha.....	37 13 0 N.	44 10 45 E.	*Jaubert*.
Mianeh.....	37 22 0 N.	45 14 30 E.	*Idem*.
Nychabour.....	36 12 20 N.	56 29 12 E.	*Fraser*.
Ourmiah.....	37 28 30 N.	42 54 0 E.	*Jaubert*.
Ormouz (île).....	27 7 0 N.	54 16 45 E.	*Riddlé*.
Persépolis.....	30 0 0 N.	51 0 0 E.	Auteurs.
Recht.....	37 17 30 N.	47 22 38 E.	*Fraser*.
	37 14 15 N.	47 27 25 E.	*Jaubert*.
Semnan.....	35 33 30 N	51 5 3 E.	*Fraser*.
Sinné.....	34 23 35 N.	0 0 0	Transactions philosoph
Tauris.....	38 5 10 N.	44 57 30 E.	*Fraser*.
Téhéran.....	35 41 50 N.	48 31 10 E.	*Jaubert*.
	35 40 0 N.	49 2 35 E.	*Fraser*.

TABLEAU COMPARATIF *des divisions anciennes et modernes de la Perse.*

PROVINCES MODERNES.	PROVINCES ANCIENNES.	VILLES PRINCIPALES.	SOUVERAINS en 1834.
CHIRVAN.....	*Albania*.....	*Chamakhie*, etc.....	L'empereur de Russie ou khans vassaux de la Russie.
		Schousche.	
ERIVAN ou ARMÉNIE persane...	*Armenia persica*.	*Erivan*.....	Russie.
A. AZERBAÏDJAN.	*Media Atropatène*.....	Nakshivan.	
		Tauris.....	Le chah de Perse.
		Ardebil.	
		Maragha.	
		Ourmiah.	
		Oudjan.	
		Khoï.	
		Selmas.	
		Sabalag.	
		Ahar.	
B. GHILAN	*Gelæ*, s. *Cadusii* (pays des).....	*Recht*..... ..	*Idem*.
* Dylem.		Astara.	
* District de *Lengkerân*.		Enzely.	
		Lengheroud.	*Idem*.
		Roudbar.	
		Sari.	
		Ferhabad.	
C. MAZANDERAN..	Partie occident. de la satrapie d'*Hyrcanie*....	*Balfrouch*.....	*Idem*.
Dordjan s. *Korkan*.	*Hyrcania* propria.	Asterabad.	
Dahistan.....	*Dahæ* (pays des).	Achraf s. Eschref.	
		Amol.	
D. KHORASSAN persan.....	*Parthyène*..... ..	*Mechhed*.....	*Idem*.
	Margiane occidentale.	Nychabour.	
		Kabouchan.	
E. IRAK-ADJEMI.	*Media magna*...	*Ispahan* (Is'ahan)....	*Idem*.
* Isfahan *Scheriar*..		*Téhéran*.	
* Kom.....		Kachan.	
* Kachan.....		Koum.	
* Reï.....	Media *Rageiana*.	Casbïn (Kazvïn).	
* Hamadan, etc....	Cambadène (Isidore).	Hamadan.	
		Sultanieh.	
		Zeudjan.	
F. KOURDISTAN persan.....	Partie de l'*Assyria*, etc.....	*Kirmanchah*.....	*Idem*.
		Senney.	
G. KHOUZISTAN..	*Susiana*, satrapie.	*Chouster*.	*Idem*.
1 Housistan.....	*Uxii* (pays des).....	Dizfoul.	
2 Sousistan.....	*Susiana* propria.....	Goban.	
		Haviza.	
3 Louristan.....	Cossæi (pays des) ou *Syro-Media*.....	Khourremabad.	
4 Elam.....	Elymaïs.....	.....	(Tribus arabes peu soumises).
H. PARSISTAN ou FARSISTAN ..... (Fars).....	*Persis* ou *Perse propre*.....	*Chiraz*.	*Idem*.

PROVINCES MODERNES.	PROVINCES ANCIENNES.	VILLES PRINCIPALES.	SOUVERAINS en 1834.
1 *Khoureh* Aschekh...	* Parætacene.	Koumchah.	(Tribus arabes peu soumises).
2 — Kobaad.		Yezdekast.	
3 — Schaapour. (Schiraz).		Kazeroun.	
		Istakhar.	
4 — Ardchyr.		Mourgâb.	
* *Guermsir* ou *Shyrf-el-Bahr*.....		Fesa ou Bessa.	
5 — Arradjan.	* Mesambria (c'est-à-dire côte méridion.)	Bender-Ryk.....	*Idem.*
6 — Dshiaur. (Firouzabad)...	.....	Bender-Bouchehr	
		Firouzabad.	
7 — Darâb.....	Pasargadæ	Aberkouh.	
8 — Istakhar.....	Persépolis.....	Darabgherd.	
9 — Aberkon.....	.....	Yezd.	
10 — Yezd.....	*Isatichæ* de Ptolémée.	Benderi-cheher.	
Laristan	Partie de *Mesambria* ou *Persis maritima*.....	*Laar* ou *Lar*	*Idem.*
* Partie du *Guermsir*.		Taroum.	
* Hormouz, province dans le moyen âge.	Harmuzia	.....	(Cheik arabe dépendant de l'imam de Mascate).
I. KERMAN.....	*Carmania*	*Kerman* ou *Sirdjan*...	*Idem.*
* Sirdjan.		Berdachyr.	
* Berdachyr.		Velazgherd.	
* Velazgherd, etc.		Bender-Abassy ou Gomroun.	
* Moghostan.....	.....	*Minab.*	
		Minam	*Idem.*
		Krouk.	
		Kebis.	
		Kichm.	
		Djask.	
J. TABARISTAN....	Portion de la Parthie (pays des Tapyri).....	*Damavend*.....	*Idem.*
		Damégan.	
* Komis.....	Comisena.	Komis.	
K. KOUHISTAN...	Tabiène.	*Chehéristan*.....	*Idem.*
		Toun.	
		Tabs ou Tebbes.	
KHORASSAN ORIENTAL.....	*Aria*	*Herat*.....	Un prince indépendant dont les États sont compris sous le nom de *royaume de Herat*.
MEKRAN.....	*Gedrosia* avec la côte des Ichtyophages.....	*Tis*.....	Un ou plusieurs princes ou *vali*, indépendans.
* Malan	*Arabitæ* et *Horitæ* (pays des).		
SEDJISTAN	*Drangiane*.....	*Zareng*	Appartenant aujourd'hui à l'Afghanistan.
		Farra.	
	Sacastène (d'Isidore).	Dergasp.	
SABOULISTAN	.....	*Rokhadje*.....	*Idem.*
1 Arokhadj.....	Arachosia.	Bamian.	
2 Bamian.	*Paropamisadæ* (le pays des).		
3 Ghaur.....			

PROVINCES MODERNES.	PROVINCES ANCIENNES.	VILLES PRINCIPALES.	SOUVERAINS en 1834.
AFGHANISTAN..... 1 Kandahar (Candahar. 2 Peria. 3 Hasaridjat. 4 Thouran.	*Paropamisadæ* (le pays des).....	*Candahar.*	*Idem.* (*N. B.* Le nom d'*Afghanistan*, ou pays des Afghans, se prend quelquefois pour tous les États Afghans.

TABLEAU *des nations qui habitent la Perse, tiré des Itinéraires de plusieurs voyageurs français.*

A. NATIONS AGRICOLES OU MANUFACTURIÈRES, ayant des demeures stables.

1. Les *Persans* modernes, nommés *Tadjiks* ou tributaires par les nomades. C'est un mélange d'anciens Persans, de Tatares, d'Arabes et de Géorgiens. Nombre présumé.....	7,400,000
2. Les *Parsis* ou *Guèbres*, restes des Persans des Ve et VIe siècles, adorateurs du feu. Nombre présumé 25,000 à	30,000
3. Les *Ghilèky* ou anciens habitans du Ghilan.	270,000
4. Les *Arméniens*. Dans l'Azerbaïdjan, etc.....	70,000
5. Les *Juifs*. A Ispahan, Chiraz, Téhéran, Kachan.....	35,000
6. Les *Syréens* ou *Zabéens*. Dans le Khousistan.....	15,000
	7,820,000

B. NATIONS NOMADES OU TRIBUS vivant de leurs troupeaux ou de la pêche, changeant de demeures, ou du moins prêtes à en changer (1,680,000 individus).

1. *Tribus de la langue turque* (625,000 individus).

a. Les *Efchars*, dans l'Azerbaïdjan, le Khousistan, le Kerman, le Khorassan, le Farsistan et le Mazanderan. Le noyau est à *Ourmiah*..... Subdivisés en *Kassemlòu* et *Erechlou*.	90,000
b. Les *Qatchars* ou *Kadjars*. Tribu dont Feth-Aly-Chah est originaire. Noyau à Asterabad, dans le Mazanderan; à Mérou, dans le Khorassan; etc. Subdivisés en *Iokarou Bâch* et *Achagha Bâch*..... Ces deux subdivisions comprennent les *Kavállòu*, les *Dèvèllòu*, les *Khiáklòu*, les *Dábánlòu*, les *Soutchánlòu*, les *Kerlòu* et les *Ezèdenlòu*.	50,000
c. Les *Mukaddem*, à Maragha, dans l'Azerbaïdjan. Tribu extrêmement brave.....	8,000
A reporter.....	7,968,000

Report.....	7,968,000
d. Les *Dombalou*, aux environs de Khoï et de Selmar...	70,000
e. Les *Turkmens* ou *Turcomans*, dans l'Azerbaïdjan; près d'Hamadan dans l'Irak; près de Kazeroun dans le Fars.....	30,000
Les Turkmens sont divisés en *Kadim* et *Djédid* (branche vieille et nouvelle).	
f. Les *Talichs*, dans le Mazanderan et le Ghilan.....	20,000
g. Les *Kara-Gheuzlou*, aux environs d'Hamadan.....	15,000
h. Les *Beïat*, dans l'Azerbaïdjan; à Téhéran, à Nychabour (dans le Khorassan), dans le Fars, etc.....	20,000
Les Beïat se partagent en *Kara-Beïat* et en *Ak-Beïat*.	
i. Les *Châh-seven*, aux environs d'Ardebil et de Reï...	20,000
k. Les *Djelaïr*, à Kelat dans le Khorassan (nombre inconnu).....	10,000?
l. Les *Far-Modanlòu*, dans le Farsistan.....	10,000
m. Les *Kodjavend*, dans le Ghilan et le Mazanderan.....	5,000
n. Les *Kara-Tchorlòu*, dans l'Azerbaïdjan, le Khorassan, etc.....	12,000
o. Les *Eïnallòu*.....	5,000
p. Les *Bekdillòu*, dans l'Azerbaïdjan.....	5,000
q. Les *Kourd-Petché*, dans l'Irak-Adjemi et l'Azerbaïdjan.....	6,000
r. Les *Abdoul-Méléki*, dans le Mazanderan et le Ghilan.	6,000
s. Les *Bèhimlòu*.....	3,000
t. Les *Nésèr-Béchârlòu*, dans le Fars.....	15,000
u. Les *Khodâ-Bendélòu*.....	6,000
v. Les *Hâdjilèr*, dans le Mazanderan.....	5,000
x. Les *Emrânlòu*, idem.....	4,000
y. Les *Kara-Emrânlòu*, aux environs d'Ispahan.....	3,000
z. Les *Emwarlòu*, sur le territoire de Kasvïn.....	5,000
aa. Les *Oustedjarlòu*, dans l'Azerbaïdjan.....	3,000
bb. Les *Saridjelòu*, idem.....	5,000
cc. Les *Khân-Chobânlòu*, idem.....	10,000
dd. Les *Djivânchir*, idem.....	8,000
ee. Les *Kouïounlòu*, idem.....	8,000
ff. Les *Khaledj*, idem.....	8,000
gg. Les *Seïdloù*, dans le Ghilan.....	5,000
hh. Les *Boulwerdi*, dans le Farsistan.....	5,000
ii. Les *Kâchkaï*, idem.....	15,000
jj. Les *Kourd*, dans l'Irak, le Fars et le Mazanderan.	4 000
kk. Les *Adjerlòu*, au nord-ouest d'Ispahan.....	6,000
Il y a encore 20 à 30 autres tribus moins connues, dont le nombre d'individus est évalué à.....	125,000

2. *Tribus de la langue arabe* (400,000 individus).

A. *Arabes pasteurs* introduits par Tamerlan.

a) Les *Bestami*, à Bestam dans le Khorassan.....	20,000
b) Les *Thouni*, dans le Khorassan.....	20,000
c) Les *Djindaki*, dans une oasis du grand désert salé.....	12,000?
d) Les *Agakhani*, dans le Bas-Fars.....	20,000
A reporter	8,517,000

Report.....	8,517,000
e) Les *Ahwaz* ou *Ahwizè*, dans les plaines du Khousistan	5,000
f) Les *Athullahi*, dans le Kerman	7,000
g) Les *Ardestâni*.....	7,000
h) Les *Kermâni*.....	8,000
i) Les *Sistâni*.....	8,000
Plusieurs autres tribus, dont le nombre est évalué à.....	100,000
B. *Arabes pêcheurs*, sur la côte méridionale.	
a) Les *Beni-Kiab*, dans le Khousistan (Elam)..	
b) Les Arabes *Hindiân*, sur les côtes du Fars.....	
c) Les *Beni-Houle*, idem.....	193,000?
d) Les Arabes *Lindje* (peut-être de la ville de Lundje), *idem*.....	
3. *Tribus de la langue loure* (215,000 individus).	
a. Les *Zend*, aux environs d'Ispahan et dans le nord du Fars.....	15,000
b. Les *Lekes*, dans le Fars.....	25,000
c. Les *Khogilou*, idem.....	20,000
d. Les *Zinguénéh*, aux environs de Kirmanchah.....	8,000
e. Les *Feïli*, dans le Louristan, entre Souster et Kermanchah.....	40,000
f. Les *Bakhtari*, dans le Louristan, entre Souster et Ispahan.....	40,000
g. Les *Kerrous*, aux environs de Khamsé.....	12,000?
h. Les *Kara-Zendjiri*, près Kirmanchah.....	8,000
Les *Mâfi*, les *Bâdjemlòu*, les *Païrwend*, les *Kârkânèï*, les *Kebhour*, les *Tchiguini*, les *Sadewend*, les *Oourgui*, les *Nouïi*, les *Memessâni*, les *Dechtistâni*, et onze autres tribus qu'il est inutile de nommer, forment un nombre d'individus que l'on peut évaluer à.....	47,000
4. *Tribus de la langue kourde* (275,000 individus).	
A. *Dans le Kourdistan.*	
a) Les *Moukri*, indépendans, pouvant lever dans une journée 3,000 chevaux.....	40,000
b) Les *Bilbas*, indépendans, dispersés, pouvant lever 15,000 hommes et 5 à 6,000 chevaux.....	87,000
c) Les *Giafs*, habitant les États d'Abdoul-Ramal, chef indépendant; 4 à 5,000 familles.....	25,000
d) Les *Gourars*, aux environs de Senney, soumis au *valhi* ou gouverneur persan.....	4,000?
e) Les *Baras*, 1,000 familles.	
f) Les *Sounsour*, 1,200 familles..... Même demeure, etc.	16,000
g) Les *Leks*, 1,000 familles..	
h) Les *Kotchanlou*.....	10,000
i) Les *Chaghaghis*. Cette tribu pacifique, agricole et heureuse, est aussi répandue dans l'Azerbaïdjan.....	20,000
A reporter....	9,262,000

Report.....	9,262,000
B. *Hors du Kourdistan.*	
a) Les *Rechevend;* dans le canton de Taroun, près le défilé de Routbar, entre l'Irak et le Mazanderan.....	12,000
b) Les *Pazègui*, entre Rey et Téhéran.....	4,000
c) Les *Zafèranlou*, dans le Khorassan.....	10,000
d) Les *Erdelany*, dans le Kousistan (?).....	
e) Les *Boïnourd*, dans le Khorassan.....	8,000
f) Les *Modanlou*, dans le Mazanderan.....	5,000
g) Les *Embarlou*, etc., etc.....	4,000
h) Les *Djihân-Beklòu*, dans le Mazanderan.....	5,000
i) Les *Chèkâki*, dans l'Azerbaïdjan.....	25,000
5. *Tribus de la langue patane.*	
* Les *Beloutchis* ou *Balloudches*, dans le Kerman et le Moghostan, les *Hyber*, les *Servani*, les *Abdolli*, et plusieurs autres tribus issues de la même race que les Afghans, et parlant à peu près la même langue, errent plutôt comme brigands que comme nomades dans la partie orientale de la Perse.....	165,000
Total approximatif de la population.....	9,500,000

Nota. Il est question, dans les Itinéraires, de quelques autres tribus nomades, telles que les *Kechlacks*, dans le Guermsir et le Kourdistan; les *Seïds*, qui prétendent faire des miracles, et qui demeurent dans l'Azerbaïdjan, etc.; mais les Itinéraires manuscrits que nous avons pu consulter ne fournissent aucun renseignement ultérieur sur ces tribus.

MM. *Amédée Jaubert*, maître des requêtes, *Fabvier*, *Trézel* et *Treilhier*, officiers distingués, ont aussi fait diverses remarques sur ce sujet neuf et intéressant, qui a été indiqué, je le pense, pour la première fois, dans le *Voyage d'Abdoul-Kerym*, p. 37, traduction de M. *Langlès*. Nous avons consulté aussi le *Voyage en Perse* de M. *Adrien Dupré*, dans lequel se trouve un Tableau très-complet des tribus nomades, dont les matériaux ont été fournis par M. *Jouannin*, ex-premier interprète de la légation française en Perse, aujourd'hui premier secrétaire interprète du roi.

LIVRE CENT TRENTIÈME.

Suite de la Description de l'Asie. — Description du Béloutchistan.

Les pays dont la description va faire le sujet de ce livre et du livre suivant, sont des démembremens de la Perse alors qu'elle formait un puissant empire; leur histoire se lie à celle des souverains de l'Iran. En proie à l'anarchie et aux changemens fréquens qu'elle provoque, il est difficile d'en connaître avec exactitude le gouvernement et les divisions administratives. Commençons par la plus méridionale de ces anciennes annexes du territoire persan.

Le *Béloutchistan* ou *Béloudjistan*, borné au nord par l'Afghanistan, au sud par la mer d'Oman, à l'ouest par la Perse, et à l'est par le Sindhy, a environ 275 lieues de longueur de l'ouest à l'est, 175 dans sa moyenne largeur du sud au nord, et 19,000 lieues géographiques carrées.

Il appartient physiquement à la Perse : c'est le prolongement du même plateau et des mêmes chaînes de montagnes; celles-ci se dirigent les unes à l'est et les autres au nord-est, séparées par de longues vallées. Dans le nord-est on traverse d'effroyables défilés dominés par des sommets de 8000 à 9000 pieds de hauteur; l'intérieur du pays est coupé par le désert de Ben-pour, entouré de rochers, et le nord par un autre plus vaste, connu sous le nom de *désert du Béloutchistan*, dont le sol, composé de sables mouvans, est parsemé de quelques petites oasis inhabitées. Le pays n'est arrosé par aucune rivière importante; le *Doust*, dont le cours est peu connu, passe pour l'une des plus considérables, et paraîtrait avoir une centaine de lieues de cours; le *Bhegvor*, grossi du *Nehenk*, en a environ 130; le *Pourally*,

l'*Arabis* des anciens, n'en a que 40; le *Mouklou* est à peu près de la même étendue; toutes les trois se jettent dans la mer d'Oman. Le *Nary*, le *Kouhi*, le *Kaskïn* et le *Serhoud* vont se perdre dans les sables des déserts.

Sur le plateau du Béloutchistan, le sol, aride et sablonneux, est rebelle à la culture; il n'y croît que des graminées qui servent de pâture à de nombreux troupeaux. Toute la partie méridionale, depuis la côte jusqu'à quelques lieues dans les terres, ne présente que des plaines d'un aspect sauvage; puis s'élèvent les monts Bechkord, au-delà desquels s'étend le désert de Pendjgour, séparé du grand désert par les monts Vacheti; puis on trouve les monts Saravan et Kounaji, et au nord-est la chaîne des Brahouiks, montagnes d'une grande élévation, et que Pottinger désigne ainsi du nom du principal peuple qui l'habite (1). En se dirigeant vers le nord, il se trouve vers la moitié de sa longueur une ouverture de 10 à 11 lieues, due à une plaine nue dont la stérilité est suffisamment indiquée par son nom de *Dechtibédoulet* ou désert de la pauvreté : quelquefois on le nomme aussi *Dechtibédar* ou désert inhabité. A l'occident les monts Bechkord et Bagous forment les principales limites de la province du Kouhestan, dont l'intérieur est occupé par les monts Serhoud. Ces montagnes offrent des foyers volcaniques qui ne sont pas encore éteints : dans certains endroits la surface du sol est brûlante et se couvre de larges crevasses. Les parties orientales sont souvent ravagées par des tremblemens de terre. Quelques unes des chaînes de collines qui partent du Kouhestan, se dirigent au sud et vont former un groupe qui comprend le *Kouhé-Nouchadir* ou mont du Sel ammoniac. Les vallées du Béloutchistan sont en général couvertes d'une terre noire, argileuse et assez productive.

(1) *H. Pottinger :* Voyage dans le Béloutchistan, tom. II, p. 10, traduction de M. *Eyriès*.

Les montagnes appartiennent à des terrains anciens composés de granites, de gneiss, de calcaires et de porphyres. Elles renferment des marbres de diverses couleurs, du sel gemme, du soufre, de l'alun, et des métaux utiles et précieux, tels que l'or, l'argent, l'étain, le cuivre, le fer, le plomb et l'antimoine.

Le climat varie dans les diverses parties du Béloutchistan : au nord-est et à l'est, les saisons sont réglées à peu près comme en Europe; cependant sur les bords du Kauby, affluent de l'Indus, et dans les environs de Gondavâ, l'été est si chaud que les habitans sont souvent obligés d'aller chercher un refuge contre la chaleur, dans les montagnes. Le printemps commence du 15 au 25 février, et dure deux mois; l'été se prolonge ensuite jusqu'au commencement d'août, et l'automne lui succède jusque dans les premiers jours d'octobre que vient l'hiver, saison qui est ordinairement assez rigoureuse. Dans les autres parties, le printemps et l'été commencent plus tôt qu'en Europe; dans toutes, l'hiver est toujours accompagné du vent de nord-ouest, le seul qui souffle périodiquement dans le pays. Dans la partie maritime, les chaleurs ont lieu en mars et finissent en octobre; elles ne sont interrompues que par les moussons du sud-ouest vers le mois d'août; mais cette partie est malsaine, et même ce n'est que sur le plateau intérieur que l'air est pur et salubre.

Le Béloutchistan n'est pas, comme la Perse, dépourvu de forêts; celles-ci même y sont remplies d'arbres précieux. Le meilleur bois de charpente est fourni par le jujubier et le tamarinier, qui parviennent à une dimension considérable. Le chêne, le frêne et le sapin y sont tout-à-fait inconnus. Du reste, on y récolte les mêmes productions que sur le sol persan. On y trouve aussi les mêmes animaux, tels que le buffle, le mouton, la chèvre, le cheval et l'âne. Le cheval y est grand, robuste et bien fait, mais ordinaire-

ment très-vicieux. Le dromadaire se plaît dans les sables des déserts, ainsi que l'antilope, le léopard, l'hyène, le loup et le chacal. Le lion et le tigre y sont rares. Les bois sont peuplés de singes, de caméléons, d'oiseaux d'un grand nombre d'espèces, et d'abeilles; mais le pays nourrit peu d'insectes, et surtout de reptiles venimeux.

Le Béloutchistan paraît renfermer au moins 2,000,000 d'habitans; quelques auteurs portent même sa population à 3,000,000 d'individus. Ils appartiennent principalement à deux peuples différens, les *Béloutchis* et les *Brahouis*, qui se distinguent par leurs mœurs et leur langage, mais qui mènent généralement la vie nomade; aussi les villes de quelque importance y sont-elles en petit nombre, et la population est-elle partagée en plusieurs territoires, gouvernés chacun par un chef. Ces différens chefs reconnaissent cependant la suprématie de celui qui réside à Kélat, et qui s'est rendu indépendant du roi de Kaboul. C'est ce qui a même porté plusieurs géographes à considérer le Béloutchistan comme une réunion d'États fédératifs, à laquelle ils ont donné la dénomination de *Confédération des Béloutchis;* dénomination qui ne serait pas sans justesse, si cette forme de gouvernement était établie sur des garanties politiques réelles, et si elle ne variait pas suivant les vues différentes des chefs ou selon les révolutions qui surviennent.

Les Béloutchis prétendent descendre des premiers mahométans qui envahirent la Perse; ils sont très-flattés qu'on les suppose d'extraction arabe, et sont choqués de l'idée qu'ils viennent d'une souche commune avec les Afghans. On a cru qu'ils pouvaient descendre des Mongols; mais Pottinger pense qu'ils sont plutôt d'origine turcomane. Quant aux Brahouis, dit-il, ils semblent être une peuplade de Tatares montagnards qui, à une époque très-reculée, se sont établis dans les parties méridionales de l'Asie, où ils menaient une vie errante, réunis en kheils ou sociétés,

conduits et gouvernés par leurs chefs et par leurs lois pendant plusieurs siècles, jusque vers le commencement du XVIIe, époque où ils se réunirent en un corps et parvinrent à former les établissemens qu'ils ont aujourd'hui à Kélat et dans tout le Béloutchistan, en assurant à leurs chefs la prépondérance dans le pays. Au surplus, malgré la date peu ancienne de leur établissement, les Brahouis sont tellement ignorans qu'ils s'imaginent être aborigènes du Béloutchistan. Ils croient que rien n'est antérieur à l'islamisme, excepté que l'univers existait; et, pour prouver qu'ils furent l'objet d'une prédilection particulière de la part du prophète arabe, ils racontent que pendant une nuit il vint, monté sur une colombe, leur rendre visite, et qu'il laissa parmi eux plusieurs *pyrs* ou saints pour être leurs guides spirituels. Ils ajoutent même que les reliques de quarante de ces docteurs déifiés sont enterrées à 20 et quelques lieues au nord de Kélat, sous une montagne qu'ils appellent pour cette raison *Kouhétchéhelten* (la montagne des quarante corps), et qui est pour les musulmans et les Hindous un lieu de pèlerinage (1).

Outre les Béloutchis et les Brahouis, le Béloutchistan renferme des *Dehvars* ou *Dekhans* qui, selon Pottinger, ne sont que des descendans des anciens Guèbres et des Hindous, qu'il regarde comme les premiers colons de la partie supérieure des monts Brahouiks, à l'époque où ils furent expulsés du Mekran, du Lotsa et du Sindhy par les armées des califes de Bagdad, dans les années 93 et 94 de l'hégire.

Le vol chez les Béloutchis est regardé comme une action méprisable, mais le pillage des nations voisines est l'action la plus glorieuse : quelques unes de leurs tribus y excellent. L'hospitalité est pour eux un devoir sacré : quand une fois

(1) *H. Pottinger :* Description du Béloutchistan.

ils offrent ou promettent d'accorder leur protection à quelqu'un, ils mourraient plutôt que de manquer à leur parole. Ils habitent ordinairement sous des tentes ou *ghedans*, faites de feutre noir ou de couvertures grossières étendues sur une carcasse en branches de tamarisc entrelacées. La réunion d'un certain nombre de ghedans forme un *toumén* ou village, et celle de leurs habitans une société ou *kheil*. Plusieurs tribus préfèrent les maisons en terre aux tentes, et habitent même dans des forts. La plupart des Béloutchis ont ordinairement une ou deux femmes; les chefs en ont quatre. Ils ont des attentions et des égards pour elles. Ils entretiennent un grand nombre d'esclaves des deux sexes, qui ne sont que les prisonniers qu'ils ont faits dans leurs *tchépaos* ou courses de pillage.

L'habillement ordinaire d'un Béloutchi consiste en une chemise de toile de coton blanche ou bleue, en pantalons de la même toile fermés autour de la cheville, en une petite calotte piquée de soie ou de coton; quand ils se parent, ils ajoutent un turban et une ceinture en toile bleue. L'hiver ils mettent par-dessus ces vêtemens une tunique ou une sorte de manteau. Les femmes s'habillent à peu près comme les hommes. Un soldat bien armé présente un aspect formidable : il porte un fusil, une épée, une lance, un poignard et un bouclier, avec un grand nombre de cornets à poudre et à balles, et d'autres munitions. Ils sont excellens tireurs.

Les Brahouis diffèrent peu des Béloutchis par leurs mœurs et leurs costumes; c'est la même hospitalité envers les étrangers, les mêmes vertus et presque les mêmes vices, bien qu'ils soient moins avares et moins vindicatifs. Ils sont plus tranquilles, plus industrieux, et surtout opposés à ces habitudes de rapine et de violence dans lesquelles se plaisent les Béloutchis. Du reste, les mariages tendent à confondre complètement ces deux peuples (1).

(1) *H. Pottinger* : Voyages dans le Béloutchistan.

On s'accorde à considérer le Béloutchistan comme divisé en six provinces, dont nous allons parcourir les villes, en commençant par la partie méridionale.

Le *Mékran* est la plus grande de ces provinces : elle s'étend depuis le centre jusqu'à la mer d'Oman; on lui donne plus de 100 lieues de largeur du nord au sud, et environ 200 lieues de longueur de l'ouest à l'est. Elle est composée de plaines arides et sablonneuses, coupées de montagnes escarpées appartenant aux Brahouis. Ce n'est que près des côtes que le sol est arrosé, non par des rivières, mais par des torrens qui ne coulent que pendant quelques heures après que la pluie a cessé, et dont le lit est très-profond. Les autres cours d'eaux ne sont que des ruisseaux plus ou moins considérables. Un de ces ruisseaux, appelé le Dest, qui n'a que deux pieds de profondeur à son embouchure, a cependant plus de 300 lieues de longueur. Peu productive, cette province nourrit peu d'habitans; c'est l'ancienne *Gedrosia :* Alexandre la traversa en revenant de l'Inde, et son armée y éprouva toutes sortes de privations. Les villages y sont disséminés; ils ne se composent que de cabanes couvertes de paille, et sont ordinairement défendus par un petit fort en terre. *Kedge* ou *Kidgé*, l'antique *Chodda*, est la capitale de la province et la résidence d'un *hakem*, chef qui entretient une garde de 4 à 500 Arabes. Elle est bâtie autour d'une montagne dont le sommet est occupé par une forteresse. On dit qu'elle a 2000 maisons, mais pas un seul édifice digne d'être mentionné. Selon le géographe turc Cherefeddyn, elle serait aussi grande qu'Alep (1). C'est dans ses environs que l'armée d'Alexandre eut le plus à souffrir de la variation continuelle du chaud et du froid et des passages difficiles à travers des montagnes de sables brûlans; c'est aussi

(1) *Cherefeddyn*, II, p. 17, traduction française.

dans les mêmes lieux que Sémiramis vit réduire à une vingtaine d'hommes les restes de son armée.

Kellégan, située dans une vallée étroite et romantique, se compose d'environ 150 maisons, dont plusieurs sont à deux et trois étages, afin qu'en cas d'attaque les habitans puissent se réfugier dans la partie supérieure. Chaque habitant monte dans sa demeure à l'aide d'une échelle qu'il retire ensuite. Nous pouvons citer encore d'autres villes qui ailleurs pourraient passer pour des villages : *Tiz*, l'antique *Tiza*, sur la côte des Ichtyophages, était autrefois importante; elle est située dans une vallée ouverte du côté de la mer. Dans les montagnes qui l'environnent on voit plusieurs grottes qui passent pour avoir servi au culte des Hindous. Cette ville a un port assez fréquenté, d'où l'on exporte de la soie, du coton et des châles; ce port est *Serbar*, ou plutôt *Tcharbagh*. *Gouattor*, composé de 150 cabanes et défendu par un petit fort en terre, possède sur le golfe du même nom un petit port à l'embouchure du Naghor. On en exporte une grande quantité de dattes. *Jalk* est situé près du grand désert du Béloutchistan; *Kasr-Kend* ou *Kasser-Kound*, défendu par un fort construit en terre, a 500 maisons. *Kohek* est sur le bord gauche d'une rivière du même nom; *Koulaj* est à 8 lieues de la mer d'Oman; *Motch* sur la rive droite du *Bhegvor*, et *Pendjgour* ou *Punjgour* sur la rive gauche. Cette petite ville est le chef-lieu du Pendjgour, petit canton fertile à neuf journées de marche au nord-est de Kedj, et formé par une vallée qui renferme habituellement une douzaine de villages composés de tentes et assez peuplés. Ce canton abonde en dattes, qui passent pour les meilleures du Mékran.

Les habitans du Mékran sont d'une race petite et grêle; ils sont fort adonnés à l'usage du jus fermenté de dattes, dont ils font un abus dangereux. Leurs femmes sont ordi-

nairement très-laides, et tellement débauchées, qu'aucun frein ne peut les empêcher d'assouvir leurs passions; aussi les hommes sont-ils fort peu sensibles à leurs infidélités.

La province de *Lous* ou de *Lotsa*, sur une longueur de 40 lieues et une largeur de 30, ne nourrit que 50,000 individus. C'est une contrée plate, ainsi que l'indique son nom. Située à l'est de la précédente, elle est entourée de montagnes et offre de vastes plaines au centre; mais ce n'est que sur les bords du Pourally et de ses nombreux affluens que le sol se montre fertile. Le *djam*, ou le chef de cette province, est obligé de fournir au khan de Kélat un corps de troupes de 4500 hommes. *Bela*, sa capitale, est une jolie petite ville bâtie sur un rocher, au pied duquel coule le Pourally qui, dans les temps de sécheresse, n'a pas plus de 50 à 60 pieds de largeur, tandis qu'il a plus d'un quart de mille dans la saison des pluies. Elle est défendue par une muraille en terre; ses maisons sont construites en bois et en argile, et ses rues sont fort étroites: on y remarque les sépultures du *djam* et de sa famille. Ce chef jouit d'un revenu annuel d'environ 400,000 francs que produisent les droits de douane dans la province. Une autre ville, appelée *Laïari* ou *Leyari*, sur le Pourally, contient environ 1600 à 1800 maisons. Du reste, il n'y a pas dans tout le pays douze villages fixes. Le peuple demeure généralement dans des huttes que l'on change de place à volonté. Le commerce consiste en exportations considérables de grains et de tapis grossiers, et en importations de dattes, d'amandes, de fer, d'acier, d'étain, de sucre, de bétel et de cocos.

Dans la partie orientale du Béloutchistan, la province de *Kotch-Gondava*, ou *Koutch-Goundava*, appelée aussi *Katch-Gandava*, longue de 50 lieues et large de 40, est un pays plat et fertile, parce que le sol en est limoneux et bien arrosé; on assure que s'il était mieux cultivé, il pour-

rait nourrir tout le Béloutchistan : aussi l'exportation des grains fait-elle sa richesse. La plus grande partie de sa population se compose de *Djeths*, peuple dont les mœurs, l'extérieur et les usages prouvent qu'il descend des Hindous aborigènes qui ont été convertis de gré ou de force à la foi musulmane. De même que les Dehvars des environs de Kélat, ils demeurent exclusivement dans des villages, et cultivent les terres des propriétaires béloutchis et brahouis (1). *Gondava* ou *Gandava*, qui en est le chef-lieu, est une ville assez grande et l'une des mieux bâties du pays des Béloutchis. Le khan y a son palais d'hiver, et les principaux serdars et seigneurs du Djhalavan et du Saravan viennent y passer cette saison pour éviter le froid rigoureux des régions élevées. *Dador* ou *Dadour*, sur la rive gauche du Kâby, se compose de 1500 maisons. *Horrond* ou *Hourround*, sur un petit affluent du Sind, *Dadjel*, *Bagh* et *Lhéri*, sont encore moins considérables.

A l'ouest de la province dont nous venons de parler s'étend celle de *Jhalavan* ou *Djhalavan*, que l'on prononce *Djalaouan*, longue de 90 lieues et large de 40 à 50. Ses habitans se composent de Béloutchis et de Brahouis, la plupart nomades. Le plus grand de ses cours d'eau est le ruisseau de l'*Ournatch*, qui est souvent à sec pendant la saison chaude. *Zouhri* ou *Zouhouri*, appelé aussi *Zehri*, qui en est le chef-lieu, renferme, dit-on, 2 à 3000 maisons défendues par un mur en terre; *Khozdar* en a 500 dans une vallée profonde, où l'hiver est très-rigoureux.

La province de *Saravan* ou de *Saraouan*, ou le *Khanat de Kéla*, a 90 lieues de longueur sur 25 de largeur moyenne; elle comprend des montagnes et des déserts, et sa population ne se compose presque que de Brahouis; plus peuplée que les autres, elle renferme aussi plus de villes importantes.

(1) *H. Pottinger* : Description du Béloutchistan.

C'est à *Kélat*, qui renferme 2500 maisons, et dont le nom béloutchi signifie cité, que réside le khan auquel tous les autres se soumettent. Cette ville est bâtie sur le sommet d'une montagne qui s'élève au milieu d'un territoire fertile; sa forme est carrée; elle est environnée de trois côtés de murs et de bastions bâtis en torchis, et dominée par une forteresse qui dans le pays passe pour importante. Le quatrième côté a pour défense le flanc occidental de la montagne coupée à pic. Elle a des faubourgs, et ses maisons, presque toutes bâties en briques et en bois, forment des rues assez larges et garnies de trottoirs, mais sales parce qu'elles ont peu de pente. On y voit des temples des différens cultes mahométans et hindous, un bazar bien approvisionné et une manufacture d'armes. Le palais du khan n'est qu'un amas confus de bâtimens en terre avec des toits en terrasses. La population de Kélat est évaluée à 20,000 âmes. Le plateau sur lequel elle est construite est élevé de 7800 pieds au-dessus du niveau de la mer. La neige y reste constamment, même dans les vallées, depuis la fin de novembre jusqu'à la fin de février; le riz et plusieurs autres plantes qui aiment la chaleur n'y réussissent pas; le froment et l'orge y mûrissent plus tard que dans les îles Britanniques, et cependant Kélat est situé par 29° de latitude septentrionale. *Saravan*, qui donne son nom à la province, le doit peut-être aux monts Saravani, dont elle n'est éloignée que de 2 ou 3 lieues. Elle se compose de 500 maisons, et est défendue par un mur en terre, flanqué de bastions. *Kharan*, qui passe pour être un peu plus considérable, est la résidence d'un *serdar* qui peut mettre 5 à 600 hommes sur pied; elle est située au pied même des monts Saravani.

Dans la partie occidentale du Béloutchistan, s'étend une province qui porte le nom de *Kouhestan*, c'est-à-dire pays montagneux (1). Elle a 70 lieues de longueur du sud au

(1) De *kouh* (montagne), et *stan* (contrée). Voyez *H. Pottinger*, Voyages dans le Béloutchistan.

nord, et 30 de l'est à l'ouest. Les monts Brechkord forment sa limite méridionale, les monts Bagous l'orientale, et les monts Serhed ou Serhoud le centre. Ces derniers, dont le nom signifie montagnes froides, sont situées entre les 29e et 30e degrés de latitude; on peut les apercevoir à la distance de 20 à 30 lieues, s'élevant par-dessus toutes les autres. Elles abondent en productions minérales : les habitans y exploitent du cuivre, du fer et d'autres métaux; dans plusieurs de leurs vallées se trouvent des étangs qui se couvrent d'une croûte de bitume qui coule de leurs flancs. C'est dans ces montagnes que se trouve le Kouhé-Nouchadir ou mont de Sel ammoniac, dont les roches sont volcaniques, et dont les crevasses se couvrent d'efflorescences de soufre et d'ammoniac. Avant de se réunir, les différens groupes de montagnes du Kouhestan se dispersent en un nombre infini de petits chaînons de collines rocailleuses qui s'étendent à hauteurs égales, mais souvent en lignes interrompues, à travers le Mékran. Le Kouhestan produit peu de blé, mais beaucoup de dattes, et n'est peuplé que de Béloutchis. Ce pays se divise en deux parties : le Mydani ou la plaine, et le Kouhéky ou la montagne. Dans la première se trouvent les villes et les villages; dans la seconde on ne voit que des groupes de tentes en feutre, seules demeures des montagnards. *Pourha*, sa principale ville, se compose de 400 maisons. Elle est située au milieu d'un bois de palmiers qui produit beaucoup de dattes. C'est la résidence du chef de la tribu des *Ourabhi*, le plus puissant *serdar* de la province. *Sourhoud*, chef-lieu de district, est une ville de peu d'importance, même pour le Béloutchistan; *Basman*, *Ben-pour* et *Hester* ne sont que des villages de 2 à 300 maisons.

Nous avons dit que les deux nations qui forment la principale population du Béloutchistan diffèrent de langage et de mœurs. La langue des Béloutchis a beaucoup de rapports

avec le persan; elle se divise en deux dialectes : le béloutchi proprement dit, que parlent la plus grande partie de la nation ainsi que les habitans du Khanat de Kélat; et le *babi*, en usage dans le royaume de Kaboul. La langue des Brahouis paraît dériver de l'hindoustani; cependant un auteur, qui s'est beaucoup occupé d'ethnographie, comprend le brahoui parmi les idiomes persans, et le regarde même comme un dialecte béloutchi. Ces langues, qui au surplus sont encore très-peu connues, et qui ne possèdent aucun monument, s'écrivent avec un caractère arabe, auquel on a ajouté quelques lettres pour représenter des sons particuliers (1).

Les nombreuses tribus du Béloutchistan jouissent toutes du droit d'élire leurs chefs ou serdars; mais il paraît que cette charge, fixée une fois sur quelqu'un, devient héréditaire.

Le khan de Kélat jouit des prérogatives de la souveraineté; c'est lui qui confirme l'autorité qu'exerce chaque serdar sur sa tribu, et celui-ci se reconnaît alors comme son tributaire. Cependant plusieurs serdars se sont affranchis du tribut qu'ils lui payaient; mais bien que quelques uns se soient rendus indépendans, aucun ne peut refuser de l'assister en personne pendant les guerres entreprises dans l'intérêt général. Chaque serdar a sa bannière ornée de ses couleurs. C'est le khan qui a le droit de déclarer la guerre, de conclure les traités, et de déterminer les limites territoriales de chaque tribu. Ce chef est le juge suprême de tout le Béloutchistan; aucun criminel ne peut subir la sentence rendue contre lui si le khan ne l'a sanctionnée, à moins qu'il ne s'agisse d'un outrage ou d'un meurtre commis sur la personne d'un étranger. Outre cette disposition du code criminel du Béloutchistan, nous en citerons d'autres qui en donne-

(1) M. *A. Balbi :* Atlas ethnographique du globe.

ront une idée plus exacte. Le meurtre est ordinairement expié par un emprisonnement et par de grosses amendes, si les parens du mort y consentent. Dans le cas où ils demandent sang pour sang, le khan évite toujours de prononcer la sentence de mort : il livre le meurtrier aux parens pour en faire ce qu'ils jugent à propos ; mais presque toujours ceux-ci, dans leur propre intérêt, le retiennent en esclavage et l'emploient à de rudes travaux. Le vol de nuit et avec effraction est passible de la peine capitale ; le vol en plein jour, du fouet et de l'emprisonnement, suivant le nombre et la valeur des objets volés. Un mari qui surprend sa femme en adultère peut la tuer ainsi que son amant ; mais il est obligé d'amener deux témoins recommandables pour attester le fait, autrement il est traité comme meurtrier. Si un homme séduit une fille, et que le père s'en aperçoive avant qu'elle soit enceinte, il peut exiger que les deux amans soient mis à mort. Les querelles, les petits vols et autres délits sont jugés par les serdars (1).

La dignité de khan est héréditaire et se transmet dans la famille et la tribu des Kembérami. Ses revenus s'élèvent à plus de 4,000,000 de francs, et son armée à 4000 hommes en temps de paix. Mais en cas d'invasion, le Béloutchistan peut mettre 150,000 hommes sur pied.

L'origine de cet État n'est pas fort ancienne : la ville et le territoire de Kélat étaient depuis deux siècles sous la domination d'un radjah hindou et de sa famille, lorsque l'un de ces princes, ne pouvant réprimer les brigandages d'une horde voisine, demanda du secours à Kember, chef d'une autre horde. Kember vint et détrôna le radjah. En 1738, Nadir-Chah s'empara du pays et en laissa le gouvernement à la famille de Kember, et c'est encore un membre de cette famille qui le gouverne aujourd'hui.

(1) *H. Pottinger :* Description du Béloutchistan.

TABLEAU *des principales tribus du Béloutchistan, d'après* H. POTTINGER.

BÉLOUTCHIS.

A. *Béloutchis Néhroui.*

Noms.	Combattans.	Noms.	Combattans.
1 Rockchenis	700	5 Mings ou Minde	300
2 Sedjedis	450	6 Erbabis	6000
3 Khesodjis	150	7 Mélikéhs	250
4 Kourds ou Chehidès	4500		

B. *Béloutchis-Rinds.*

1 Rindanis	8000	14 Kosés	150
2 Goulemboulks	700	15 Tchengyas	100
3 Poghs	300	16 Nouchyrvanis	700
4 Djellembanis	800	17 Bégothis	?
5 Dinaris	700	18 Méris	?
6 Pouzhés	600	19 Gourkanis	3000
7 Kélouis	700	20 Mezaris	2500
8 Djétouis	75	21 Dirichks	500
9 Doumbekis	?	22 Legharis	5000
10 Boudléis	900	23 Lourds	1000
11 Dankis	80	24 Tchêtchris	1500
12 Kharanis	1000	25 Moundestris	1500
13 Omranis	4000		

C. *Béloutchis-Meghsis.*

1 Meghsis	8000	9 Kellenderanis	700
2 Ebrehs	3000	10 Mousanis	6000
3 Lacharis	20,000	11 Kekrânis	?
4 Mètyhis	1000	12 Djekrânis	?
5 Bourdis	200	13 Isobanis	?
6 Ouners	?	14 Djekrahs	?
7 Nêris	500	15 Djellânis	?
8 Djetkis	4000	16 Tourbendzahs	?

BRAHOUIS.

1 Kemberany	1000	10 Koury	150
2 Zéhry	8000	11 Berdjeï	1000
3 Mingoll	10,500	12 Raïky	700
4 Soumlery	4000	13 Penderany	3000
5 Gourguenany	300	14 Rysetké	100
6 Iman-Hoçeiny	2000	15 Cherouary	8000
7 Koultchi-Bhegva	500	16 Rysany	1500
8 Mahmoudany	500	17 Nitchary	2000
9 Moureha	1000	18 Bezendja	1000

	Noms.	Combattans.
19	Choudjaoudiny	1000
20	Momasiny	1500
21	Harouny	200
22	Rodény	600
23	Sesouly	200
24	Kerou-Tchékou	500
25	Bedjeï	700
26	Kourda	200
27	Negry	2000
28	Ridjen-Bouledy	7000
29	Nessir-Rodany	3000
30	Tchotva	700
31	Khedrany	5000
32	Mirvary	7000
33	Keledaï	300
34	Ghelousoury	700
35	Kouletchy	250
36	Lâguy	3000
37	Kery	1500
38	Mahmoud-Châhy	3500
39	Dibeky	4000
40	Rysany	800
41	Kaïssery	1000
42	Moury	300
43	Geddjaga	200
44	Djyany	60
45	Mousouvâny	1000
46	Saravany	10,000
47	Serferany	2500
48	Pourdjehaï	200
49	Koutchtka	300
50	Bhouldra	300
51	Bhouka	300
52	Ridy	1700
53	Isirény	?

LIVRE CENT TRENTE-UNIÈME.

Suite de la Description de l'Asie. — Description de l'Afghanistan occidental, comprenant le royaume de Kaboul, le Sedjistan et le Khorassan afghan.

La contrée que nous allons parcourir est, depuis le commencement du XIXe siècle, tellement livrée aux horreurs de la guerre civile et aux désordres de l'anarchie, qu'il est difficile de fixer d'une manière précise l'étendue, les limites et la population des États qu'elle comprend. Considérée sous le point de vue physique, la partie de l'Afghanistan, qui n'appartient pas à l'Inde, est circonscrite au sud par les ramifications des monts Bagous, Brahouiks ou Ghizneh; à l'est par la chaîne de Kouh-Soleyman, qui forme le côté occidental du bassin de l'Indus; au nord par le prolongement occidental de celle de l'Hindou-Kouh ou Hindou-Koh, le *Paropamisus* des anciens; et à l'ouest par une partie d'une autre chaîne qui forme la limite du désert de Kerman.

« Aucune nation de l'Asie occidentale n'a joué un rôle aussi bruyant et aussi important que les Afghans, que certains auteurs appellent *Aghvans*. On ignore l'origine de ce peuple, connu dans l'Inde sous le nom de *Patanes* ou *Patan;* sont-ils une colonie des Albaniens, comme on a voulu le conclure de la prétendue identité des noms de *Aghvan* et *Alvhan?* Cette identité ne nous semble pas suffisamment prouvée. Sont-ils des descendans des dix tribus d'Israël exilées dans le pays d'*Arzareth* ou *Hazareh*, comme quelques uns parmi eux-mêmes ont paru le croire (1)? Le nom

(1) Suivant M. *Burnes*, les Afghans se nomment eux-mêmes *Beni-Israël* ou enfans d'Israël. Ils prétendent que Nabuchodonosor, après le sac de Jérusalem, les transporta dans la ville de Ghore, et qu'on les appela *Afghans*, du nom de leur chef *Afghana;* qu'ils suivirent la loi de

d'*Hazareh*, donné à un canton de l'Afghanistan, signifie en kourde et en chaldéen, langue rapprochée de l'afghan, *des tribus* en général; c'est donc un terme vague. Nous devons avouer qu'en réfléchissant sur le grand nombre de tribus afghanes, nous avons peine à croire qu'elles ne soient pas indigènes des contrées qu'elles habitent, et où Alexandre déjà trouva des peuplades nombreuses et guerrières, peuplades qui n'ont pu disparaître (1). On sait d'ailleurs que depuis un temps immémorial ils habitent les revers de l'Hindou-Kouh et du Kouh-Soleyman.

« Quoi qu'il en soit, les Afghans, avec leurs tribus secondaires, occupent toute la lisière orientale de la Perse. Les *Rohillas*, qui ont formé un petit État dans l'Hindoustan, sont sortis de ce pays. Les *Béloutchis*, qui parcourent leurs propres provinces et une partie de l'Hindoustan, passent généralement pour Afghans. Le canton ou sircar de Candahar paraît le centre des tribus afghanes fixes. Cette nation, qui compte peut-être 8 à 10,000,000 d'individus, règne aujourd'hui sur les provinces indiennes de Cachemire, de Kaboul et de Moultan, et sur les provinces autrefois persanes de Mékran, en partie, de Sedjistan, de Candahar et du Khorassan oriental.

« Robustes, braves, mais sanguinaires et indisciplinés, les Afghans montrent déjà par leurs manières une arro-

Moïse jusqu'au IXe siècle qu'ils furent subjugués par Mahmoud de Ghizneh. Au surplus, ils ont tout-à-fait l'aspect des Juifs, et même ils en ont plusieurs coutumes : chez eux les jeunes frères épousent la veuve de leur aîné, suivant la loi de Moïse. Ce qui porterait à croire que l'origine que s'attribuent les Afghans est basée sur un fond de vérité, c'est qu'ils ont contre les Juifs une foule de préjugés fortement enracinés : ce n'est donc pas par amitié pour les Israélites qu'ils prétendent appartenir à la même souche. J. H.

(1) *Tychsen*, de Afghanorum origine et historiâ, dans le journal : *Gœttinger gelehrte anzeigen*, 1804, p. 249 *sqq*. *W. Jones* et *Van Sittart*, dans les Recherches asiatiques. *Langlès*, dans les notes sur le Voyage de *Forster*. *Rommel*, Caucasus, in Excurs., etc.

gance barbare, et du mépris pour toutes les occupations de la vie civilisée.

« Les Afghans reçurent des Tatares, leurs conquérans, la religion musulmane. Ils suivent comme eux la secte des sunnites; mais on les regarde aujourd'hui comme les musulmans les plus relâchés. Un haut bonnet de forme conique, une veste de laine, un haut-de-chausse étroit composent l'agreste costume des Afghans; il ne ressemble ni à celui des Hindous, ni à celui des Persans.

« Les Afghans ne vivent absolument que de pain, de lait caillé et d'eau, sous un climat où l'on passe en un seul jour du grand froid au plus grand chaud. Leurs femmes se tiennent cachées. Cependant les hommes ne sont pas très-rigides sur ce point, et ne se livrent pas aux plaisirs du harem avec autant d'ardeur que les Indiens, les Persans et les Turcs (1). »

Ajoutons que les Afghans sont en général maigres et musculeux; qu'ils ont les cheveux et la barbe noirs, et quelquefois bruns; que leurs femmes sont ordinairement grandes et bien faites; que, malgré leur caractère fier et vindicatif, que malgré leur avarice et leur avidité, ils sont braves, francs, hospitaliers et pleins d'ardeur pour le travail. Ils se divisent, comme les autres peuples de l'Asie occidentale, en nomades et sédentaires. Les uns ont embrassé différentes sectes de l'islamisme : ils sont *sofis*, *zekys*, *rouchanys*, etc., cependant en général ils sont peu religieux, mais plutôt fort superstitieux. La polygamie leur est permise, mais elle n'est en usage que chez les riches. Les autres achètent une femme, et ils peuvent la répudier sans alléguer aucun motif, tandis que la femme ne peut quitter son mari sans exposer ses raisons au cadi.

(1) *Forster* : tom. II. *Passim Hamilton* : Historical account of the Afghans.

Les Afghans occidentaux prennent un grand plaisir à une danse nationale qu'ils nomment *attem*, et qui s'exécute au son des instrumens accompagnés de chants, de cris et de battemens de mains; dix à vingt danseurs se mettent en cercle, prennent toutes sortes d'attitudes, et exécutent des figures très-variées. Ils aiment beaucoup les courses de chevaux, et l'exercice de la chasse, à laquelle ils emploient souvent l'hyène. La manière dont ils prennent cet animal est assez singulière et hardie pour être rapportée. Ils se munissent d'une corde à deux nœuds coulans qu'ils tiennent de la main droite, tandis que de l'autre ils portent un petit manteau de feutre ou de drap. Ainsi équipés, ils s'avancent hardiment vers la tanière de l'hyène: celle-ci, à l'approche du chasseur, se cache au fond de sa retraite; malgré l'obscurité du lieu, l'Afghan reconnaît toujours l'endroit où elle s'est retirée à la scintillation de ses yeux. Il se dirige vers elle en marchant sur les genoux, et, lorsqu'il en est tout près, il jette adroitement sur la tête de l'animal le feutre ou le drap qu'il tient de la main gauche; l'hyène, embarrassée dans les plis de l'étoffe, s'accroupit, mord le tissu, mais ne cherche point à mordre le chasseur. C'est alors que celui-ci passe sans crainte les jambes de devant de l'animal dans les nœuds coulans de sa corde, et qu'il les lie en même temps avec le cou, après quoi il emporte l'hyène, que l'on s'amuse ensuite à lancer dans les plaines pour les plaisirs de la chasse, mais en ayant soin de lui mettre un bâillon pour l'empêcher de mordre les chiens. Jamais les Afghans ne tuent les oiseaux au vol; ils ne les tirent que lorsque ceux-ci sont en repos à terre ou sur les arbres. Ils forcent la perdrix à la course: ainsi deux ou trois cavaliers font lever une perdrix et la poursuivent au galop jusqu'à ce qu'elle s'arrête après une courte volée; alors un des chasseurs la poursuit seul, et les autres lui succèdent jusqu'à ce que la perdrix épuisée tombe de fatigue.

La langue des Afghans se nomme *pouk'hto* ou *pouchtou;* elle se divise en trois principaux dialectes : le *dourahni*, le *berdourahni* et le *patahni*, en usage chez les nombreuses tribus afghanes. Ces dialectes diffèrent non seulement par la prononciation, mais par les mots mêmes. Le pouchtou, malgré sa dureté, a beaucoup d'analogie avec le persan (1). Il n'est pas sans énergie, et ne déplaît pas aux oreilles familiarisées avec les idiomes orientaux. On ignore quelle est son origine. M. William Jones, qui a vu un dictionnaire de cette langue, lui trouve une grande ressemblance avec le chaldéen. Selon M. Elphinstone, tandis qu'une grande partie des mots qui la composent dérivent de racines inconnues, plusieurs, tels que les noms de nombre et ceux de père, mère, frère et sœur, viennent du sanskrit; d'autres, tels que les termes qui se rapportent à la religion, au gouvernement et aux sciences, viennent presque tous de l'arabe et du persan. Enfin on y reconnaît, dit-il, des mots hindoustani, arméniens, géorgiens, hébraïques et chaldaïques (2). Le même voyageur assure que la littérature afghane est peu ancienne et pauvre, puisqu'il n'y a pas de livre écrit en pouchtou qui remonte à plus de trois siècles, et que ses principaux ouvrages, entre autres ceux de leurs meilleurs poètes, Khouchal et Rehman, sont traduits du persan. Cette dernière langue est même, avec l'arabe, celle qu'emploient communément les savans afghans les plus distingués. Le pouchtou s'écrit avec un caractère particulier qui n'est que le neskhy des Persans, auquel plusieurs nouvelles lettres ont été ajoutées pour représenter différens sons particuliers (3). C'est dans la caste des savans que l'on prend les administrateurs et les chefs du culte : aussi les études sont-elles principalement dirigées vers la juris-

(1) *Ad. Balbi :* Atlas ethnographique du globe. — (2) *Mountstuart-Elphinstone :* An account of the Kingdom of Caubul.

(3) *Idem*, p. 191.

prudence et la théologie. Les princes encouragent et distinguent les savans, et dans toutes les villes il y a des écoles assez semblables aux gymnases établis en Europe.

Les Afghans ont été la nation dominante dans l'Inde depuis le commencement du XIIe siècle jusqu'au quart du XVIe. En 1584, ils possédaient encore le royaume du Bengale. En 1722, ils conquirent toute la Perse. Ils sont partagés en trois branches principales, subdivisées en un grand nombre de tribus fixées en général dans la partie occidentale. Les *Berdourahnis*, tribus agricoles qui habitent les vallées et les collines de l'Hindou-Koh, se divisent en un grand nombre de petites sociétés. Comme ils ne peuvent pas étendre leur culture en proportion de l'accroissement de leur population, ils sont souvent en querelle, et se livrent même des combats sanglans. Les *Youssoufzaïs* ou *fils de Youssouf*, tribu voisine en proie à la guerre civile et aux déchiremens intérieurs par suite de leur organisation démocratique, qui place le principal pouvoir dans des assemblées populaires, habitent près des Berdourahnis. Le pays qu'ils occupent leur appartient depuis 300 ans. Ils unissent la férocité et la ruse des sauvages à la modération des peuples civilisés. Agriculteurs et guerriers à la fois, ils forment au moins une trentaine de petites républiques. Chaque horde procède périodiquement à un partage de terres pour un certain nombre d'années, de sorte que toutes jouissent alternativement de la possession de leur fertile sol. Les *Kattaks*, les *Otmankhïals* et les *Turcolanis*, qui habitent les mêmes contrées que les précédentes, sont constamment en querelle entre eux. C'est au milieu des Youssoufzaïs que l'on trouve une nation esclave, probablement conquise par les Afghans à une époque reculée, et qui cultive la terre au profit de leurs maîtres, qui lui donnent la dénomination de *Fakirs*. Chacun de ces Fakirs reconnaît un seigneur à qui il paie une redevance, et à qui il doit

un certain nombre de corvées. Le maître peut battre et même tuer son Fakir sans être recherché par la justice; mais il faut dire que le maître se trouverait presque déshonoré s'il se portait à une extrême sévérité envers le Fakir, et que même il lui doit protection dans toutes les circonstances où elle est nécessaire. Les principales tribus des montagnes de Kouh-Soleyman sont les *Chiranis* et les *Visiris*, qui vivent de brigandage et mettent à contribution les caravanes qui traversent leur territoire.

A l'ouest des précédentes nous trouvons les *Dourahnis*, nommés jadis *Abdally;* ils doivent leur nom à Ahmed-Chah, qui était issu de cette tribu et qui prit le titre de *chahi douri douran*, ou *roi du monde des mondes.* Au nord de ceux-ci se trouvent les *Ghildjis* ou *Ghildehs*, célèbres pour avoir conquis la Perse dans le siècle dernier. Les *Hazarehs* sont connus comme étant passionnés pour le chant, la poésie et la chasse; leur caractère est cependant grave et sérieux; plusieurs de leurs villages sont creusés dans les montagnes. Les voyageurs ont remarqué que les tribus occidentales sont en général plus civilisées que celles de l'est; ce qui tient sans doute à leurs rapports fréquens avec les Persans; les tribus orientales, au contraire, à leur voisinage des Hindous.

L'Afghanistan occidental a été nommé par les Anglais *Kaboulistan*, parce que la ville de Kaboul en a été la capitale jusque dans ces derniers temps : c'est le royaume de Candahar des anciens géographes. Les montagnes de cette contrée appartiennent au système que nous avons proposé d'appeler *himalayen.* Plusieurs de leurs cimes sont couvertes de neiges éternelles; l'une d'elles, appartenant à l'Hindou-Koh, a plus de 20,000 pieds de hauteur. Au sud de cette chaîne, au sommet du *Spinnghour*, dont le nom signifie *Mont-Blanc* en afghan, commence le Kouh-Soleyman. Les flancs de toutes ces montagnes sont

garnis de forêts. Leurs entrailles sont d'une faible richesse en métaux, si ce n'est en fer; elles donnent naissance à un grand nombre de sources minérales. Des roches entières de lapis-lazuli dominent le cours du Kachgar. On trouve des filons argentifères dans le nord, et de l'or dans le lit de quelques rivières. Celles-ci sont le *Kaboul* qui sort des monts Brahouiks et va se jeter dans le Sind après un cours de 75 lieues, souvent interrompu par des cataractes; le *Kachgar* ou *Kameh* qui, plus large et plus profond, s'y réunit sur sa rive gauche après avoir parcouru un espace de plus de 100 lieues; enfin l'*Helmend*, l'*Etymander* des anciens, rivière de 250 lieues de longueur, qui va se jeter dans le lac *Zerreh* ou *Zéreh*. Ce lac, appelé aussi *Khachek* ou *Loukh*, est très-peu connu; les anciens l'appelaient *Aria Palus*. Il paraît avoir 35 lieues de longueur sur 10 de largeur. Suivant Ibn Haukal, il est long de 30 farsangs et large d'une journée de marche. L'eau en est fraîche et poissonneuse. Le voyageur anglais Mounstuart-Elphinstone assure que ses eaux sont crues et à peine potables; elles inondent chaque année le pays environnant. Nous ne parlerons pas de plusieurs cours d'eau quelquefois assez considérables qui ressemblent à de grands torrens, guéables pendant la plus grande partie de l'année.

Le climat de l'Afghanistan occidental varie suivant les expositions des différens pays qu'il comprend, tant à cause de l'étendue qu'il occupe que des hautes montagnes qui le traversent. Les extrêmes de chaleur et de froid s'y font sentir; les pluies y sont rares. Les vents les plus habituels sont celui de l'ouest qui est froid et celui de l'est qui est chaud. Au sud et au sud-ouest règnent des vents périodiques qui correspondent aux moussons de l'océan Indien; ils diminuent vers le bassin de l'Helmend, et reprennent toute leur force dans la partie du nord-est. Le pestilentiel sémoun se fait quelquefois sentir, même dans le nord, mais

il ne dure que quelques minutes et exerce principalement ses ravages sur les contrées désertes. Les pluies périodiques sont loin d'être aussi abondantes que dans l'Inde, et les brouillards sont rares. L'air est en général plutôt sec qu'humide; aussi les pluies qui accompagnent l'hiver sont-elles d'une grande importance pour la végétation. Les maladies les plus communes sont l'ophthalmie, les fièvres, dans l'automne et au printemps: les rhumes sont dangereux, et la petite-vérole fait de grands ravages, malgré l'introduction de l'inoculation et même de la vaccine.

Presque partout on fait deux récoltes par an; ainsi le riz et le maïs, que l'on sème à la fin du printemps, se recueillent en automne; le froment et les autres graines, que l'on sème à la fin de l'automne, se récoltent en été. Le blé est la principale nourriture de l'homme, et l'orge celle des chevaux; on cultive le riz dans la plupart des vallées. Le tabac, le lin et la garance réussissent presque partout; la canne à sucre, le gingembre et le coton, dans les parties méridionales. Le cèdre, le cyprès, le chêne, le sapin et d'autres arbres de l'Europe, sont les plus communs dans les montagnes; dans les plaines croissent le peuplier, le platane, le mûrier, la plupart de nos arbres fruitiers, ainsi que les orangers, les figuiers, les amandiers et les grenadiers.

Les animaux sauvages les plus communs sont l'hyène, le loup, le chacal, l'ours, le léopard et plusieurs espèces de renards. Il y a aussi des chèvres, des sangliers, des cerfs, des antilopes, des singes et des porcs-épics. Les dromadaires, les buffles, les mules, sont très-répandus; vers le nord on élève une race de chevaux aussi estimée que la race arabe. Les moutons sont la richesse des tribus de pasteurs.

Tout ce que nous venons de dire sur l'Afghanistan occidental convient à la partie que l'on peut considérer comme formant le royaume de Kaboul aussi bien qu'à celle qui

constitue le Sedjistan. Commençons notre description topographique par le premier de ces États.

Le *Kaboulistan*, ou le *royaume de Kaboul*, que l'on écrit aussi *Caboul*, se divise en sept provinces, dont six portent les noms de leurs capitales : Kaboul, Djelal-abad, Ghaznah, Sivi, Kandahar, Farrah, et la septième appelée le Loghman, qui a Dir pour chef-lieu.

Le gouvernement est féodal; le pouvoir du prince est limité, et la liberté du peuple est garantie par la puissance aristocratique des grands et par l'organisation des tribus. Le trône est héréditaire, mais aucun usage fixe ne règle les droits de primogéniture. Lorsque le roi meurt, les grands déterminent lequel de ses fils doit hériter de la couronne; les autres membres de la famille royale, à l'exception de ceux que le prince favorise, sont enfermés dans la citadelle de Kaboul où ils sont bien traités, mais gardés rigoureusement. Le roi a le titre de *chah* ou de *padichah;* il possède le pouvoir législatif et exécutif, le droit de battre monnaie, celui de faire la paix et la guerre et de conclure des traités; mais il ne peut céder aucune partie du territoire afghan. Les princes de la famille royale auxquels il accorde la liberté sont nommés gouverneurs de provinces ou chefs des armées. Les différens chefs se confinent dans leurs villages fortifiés, d'où ils exercent sur leurs vassaux une autorité non contestée et néanmoins modérée. Ils témoignent peu d'égards au padichah, si ce n'est dans le cas où la chose publique est menacée; car alors tous s'empressent de lui obéir. Dans les villes, les magistrats qui rendent la justice sont les cadis, les mouftis, etc.; dans les campagnes, les principaux propriétaires fonciers sont responsables de la police. Au surplus, celle-ci est généralement très-mal faite. Le prince traite ses sujets avec modération et douceur. Ses édits sont rarement accompagnés d'exécutions sanglantes, et il ne se montre l'ennemi d'aucune secte religieuse. Sous Ahmed-

Chah, qui fonda le royaume de Kaboul en 1747 en l'enlevant à la Perse après l'assassinat de Nadir-Chah, les revenus de l'État étaient évalués à environ 75 millions de livres tournois; mais sous son fils Tymour-Chah, qui commença à régner en 1773, ils n'étaient que d'environ 25 millions : il est vrai que ce prince perdit quelques unes des conquêtes que son père avait faites dans l'Inde. Aujourd'hui c'est peut-être le porter trop haut que de l'évaluer à 36 millions, bien qu'il soit estimé par les uns à 27 et par d'autres à 45 millions. D'ailleurs, non seulement ce revenu ne peut pas être exactement connu des Européens, mais encore il paraît être très-variable.

Il n'est pas plus facile d'évaluer au juste la force militaire de cette monarchie, bien que sa population soit estimée à 4,000,000 d'individus. On porte l'armée à 100,000 hommes; mais il est certain que, dans un besoin urgent, elle pourrait s'élever à 150,000 hommes. La cavalerie constitue la principale force des Afghans. On se procure à bas prix dans le Kaboul d'excellens chevaux du pays même ou des districts de la Tatarie et de la Perse situés dans les environs. Un corps d'infanterie, armé de mousquets, fait aussi partie de l'armée afghane; mais il a peu de supériorité sur la soldatesque indisciplinée de l'Inde. Ahmed-Chah avait sur pied 100,000 hommes de cavalerie, et Tymour-Chah n'en entretenait que 30,000. L'artillerie des Afghans ne vaut pas mieux en général que leur infanterie.

La *province de Kaboul* paraît avoir environ 45 lieues de longueur du nord au sud, et 20 de l'est à l'ouest dans sa moyenne largeur. *Kaboul*, sa principale ville et la résidence du padichah, est d'une médiocre étendue. Elle est bâtie sur les bords de la rivière dont elle porte le nom, et environnée d'un mur en briques. Sur le sommet d'une colline s'élève le *Balla-hissar*, espèce de citadelle dans laquelle se trouve le vaste palais du souverain; il est flan-

qué de trois tours dont les flèches sont dorées, et renferme une belle salle soutenue par des colonnes. Une autre citadelle sert de prison d'Etat : c'est là que l'on renferme, ainsi que nous l'avons dit, les principaux membres de la famille régnante. Au centre de la ville on remarque quatre beaux bazars à deux étages et toujours bien approvisionnés. La plupart des maisons sont en bois, d'autres en terre, et un très-petit nombre en pierres. Avant les derniers troubles civils, Kaboul renfermait, dit-on, 80,000 habitans. Suivant un voyageur anglais (1), elle n'en a pas plus de 30,000. Plusieurs poètes persans et indiens ont chanté le bel aspect de cette ville. Hors de son enceinte, on remarque sur une colline le tombeau de l'empereur Baber. Les autres villes de la province, telles que *Logar* et *Safaïd-Kouh*, n'offrent rien de remarquable.

La *province de Djelal-abad* s'étend entre celle de Kaboul, les monts Soleyman et Keiber. *Djelal-abad*, sa capitale, est une petite ville où réside le hakim; elle a un marché, et son commerce est assez important. Dans ses environs, on cultive la canne à sucre.

Dans celle de *Ghaznah* ou *Ghaznih*, appelée aussi *Ghiznih*, pays montagneux et froid, habité principalement par les Ghildjis, la ville de *Ghiznih* ou *Ghizneh*, n'est plus ce qu'elle était lorsque les sultans Ghaznevides y résidaient. Bâtie sur une petite montagne, sa vaste enceinte, formée d'une muraille en pierres, renferme à peine 1500 maisons. Les beaux édifices construits par le célèbre Mahmoud Ghazneh, le premier prince de cette dynastie qui prit le titre de sultan, ont disparu : il ne reste plus, de deux siècles de splendeur, que de vastes ruines, deux minarets de 100 pieds de hauteur et trois bazars. Mais, hors de son enceinte, on voit encore le superbe tombeau du sultan Mah-

(1) *Mounstuart-Elphinstone :* An account of the Kingdom of Caubul, etc.

moud Ghazneh, mort en 1030 ; il est en marbre et surmonté d'une coupole. D'autres tombeaux, érigés à la mémoire d'un grand nombre de saints personnages, ont fait donner à Ghizneh le surnom de *Seconde Médine.* Bien que cette ville soit sous le 33e parallèle, elle est une des plus froides de l'Asie ; ce qui s'explique tout naturellement par son élévation au-dessus du niveau de la mer. A quelques lieues au nord on trouve une autre ville, appelée *Sourmoul,* qui donne son nom à une vaste plaine dans laquelle elle est bâtie.

Nous n'avons rien à dire de la petite ville de *Sivi* ou *Sevi,* chef-lieu de la province de ce nom.

Celle de *Loghmon* ou *Loughmon,* qui confine aux provinces de Kaboul et de Djelal-abad, est un pays important par sa population que l'on évalue à 900,000 âmes; mais *Dir,* sa principale ville, résidence d'un khan puissant, est peu considérable ; il en est de même de celle de *Bandjaour* ou *Bajour.* Dans le *Farrah* ou *Fourrah*, que l'on écrit aussi *Ferrah*, nous ne connaissons non plus aucune cité digne d'être nommée, si ce n'est le chef-lieu qui porte le même nom. *Farrah* est une grande ville murée, située dans une vallée fertile, à moitié chemin de Hérat à Kandahar. Son bazar est bien approvisionné (1).

La *province de Kandahar*, que l'on a l'habitude d'écrire Candahar, est plus digne de fixer notre attention. Elle est bornée au nord par le Khorassan afghan ou oriental, et au sud par le Sedjistan; depuis le nord-est jusqu'au sud-est s'étendent plusieurs chaînes de montagnes, telles que les monts Mokhour et la chaîne du Khodjah-Amran, et depuis le nord-ouest jusqu'à l'ouest ce sont de vastes plaines désertes et sablonneuses et des rochers arides. Sa population, que l'on évalue à 7 ou 800,000 âmes, est principalement composée d'Afghans : ce sont des Dourah-

(1) *H. Pottinger :* Voyages dans le Béloutchistan et le Sindhy.

nis, des Tadjiks et des Kizilbachi, la plupart de la secte sunnite. Le Kandahar a long-temps fait partie de la Perse et passé tour à tour de celle-ci aux souverains de Dehly.

Kandahar, la capitale, est une longue et vaste ville située dans une plaine, près de la rive gauche de l'Orghendab, rivière de 60 lieues de cours, affluent de l'Helmend. Cette cité, dont l'origine est incertaine, mais qui paraît avoir existé du temps d'Alexandre et avoir été détruite et réédifiée plusieurs fois, fut, en dernier lieu, construite sur un plan régulier, par Nadir-Chah, près de son antique enceinte. Une muraille l'entoure et deux forts la défendent; ses rues sont étroites mais bien alignées; ses maisons sont en briques et à plusieurs étages; en un mot, elle passe pour une des plus belles villes de l'Asie. Au centre s'élève une rotonde voûtée, nommée *Tchassou*, de 40 à 50 mètres de diamètre, garnie intérieurement de boutiques, et à laquelle viennent aboutir quatre grands bazars. Cette rotonde sert de place publique; c'est là que l'on fait les proclamations et que l'on expose les corps des criminels. Plusieurs caravanserails, l'ancien *palais royal*, la mosquée voisine de ce palais, le tombeau d'Ahmed-Chah, surmonté d'une élégante coupole, et orné intérieurement de peintures et de dorures, sont, avec le Tchassou, ses principaux édifices. Kandahar est arrosée par deux canaux dérivés de l'Orghendab et traversée par plusieurs petits ponts. Elle est partagée en un grand nombre de quartiers réservés chacun à une des nations qui l'habitent (1). Sa population qui, en 1809, s'élevait à 100,000 âmes, ne paraît pas avoir beaucoup diminué, bien que cette ville n'ait plus, depuis 1774, le titre de capitale du Kaboulistan. Des anciens priviléges attachés à ce titre, elle n'a conservé que celui de battre monnaie. Cependant c'est encore la

(1) *Mounstuart-Elphinstone :* An account, etc.

principale place de commerce et celle où l'industrie est la plus active. L'empereur Baber, connu aussi sous les noms de Babr ou Babour, et arrière-petit-fils de Tamerlan, s'en empara en 1507; en 1625 elle fut prise par Chah-Abbas-le-Grand; en 1638 le gouverneur persan, Aly-Merdan-Khan, la livra à l'empereur Djehanghir; en 1649 elle tomba au pouvoir de Chah-Abbas II; le chef afghan, Myr-Veïs, la prit en 1709 et la garda jusqu'en 1737, que Nadir-Chah s'en rendit maître après un siége de 18 mois. Il la détruisit et la rebâtit un peu plus au sud en lui donnant le nom de Nadir-Abad; mais, en 1747, Ahmed-Chah-Abdalli la surprit et en fit la capitale de l'Afghanistan en lui rendant son ancien nom. Outre cette ville on trouve encore dans le Kandahar *Meïmoud*, chef-lieu de la tribu des Popoulzis, et *Ourghessan*, chef-lieu de celle des Bahrikseï.

Le *Ghermsyl* ou *Ghermsir*, que l'on écrit aussi *Guermsir*, et qu'il ne faut pas confondre avec un district de la province de Kerman, en Perse, désigne ici un canton qui dépend de la province de Kandahar, et qui s'étend sur la rive méridionale de l'Helmend. Il paraît occuper, suivant un voyageur (1), l'ancien lit d'une rivière à sec. Son nom signifie *pays chaud*. Il est humide et marécageux en plusieurs endroits et couvert d'herbes et de buissons, au milieu desquels viennent camper les Alekkosis. Sur les bords de l'Helmend s'élèvent çà et là quelques villages tadjiks, avec les châteaux-forts qui les défendent. Sa partie septentrionale est bornée par des montagnes, au milieu desquelles s'étendent des vallées fertiles en blé, en orge et en riz, tandis que les flancs de ces montagnes sont couverts d'amandiers, de figuiers, de grenadiers, de noyers et de platanes. Les Alekkosis sont au nombre de 10,000 familles; c'est un ramas de tous les voleurs sortis des pays voisins. Ils sont

(1) *H. Pottinger :* Voyage dans le Béloutchistan et le Sindhy.

célèbres par leurs brigandages. Il paraît que ce qui les a engagés à venir s'établir dans ce district, c'est la facilité avec laquelle on y obtient des récoltes : ce qu'il faut attribuer à la température et aux débordemens périodiques de l'Helmend.

Le *Khountchi* est un petit district contigu au Ghermsyl et qui présente le même aspect physique et politique. On y trouve un village du même nom.

Le *Khorabouk*, pays situé à l'ouest des monts Khodjah-Amram, se compose d'une plaine aride, arrosée par la Lora et habitée par les Barytchis au nombre de 2500 à 3000 familles, divisées en tribus, en partie nomades et en partie fixées dans des villages. C'est la plus méridionale des possessions du roi de Kaboul : un de ses agens y réside pour la perception des revenus, qui, au surplus, sont peu considérables (1).

Le *Sedjestan* ou *Séistan*, que l'on nomme aussi *Saghistan* et *Sistan*, et qui faisait partie de l'*Arie* des anciens, est situé au sud du Kaboul et au nord du Béloutchistan; la Perse le borne à l'ouest. Il a environ 100 lieues de l'orient à l'occident et un peu moins du nord au midi. C'est un pays plat et sablonneux, couvert en quelques endroits de bois et de halliers; l'Helmend le traverse et va se terminer sur la frontière de la Perse dans le lac de Zereh. En cet endroit le sol est tellement humide et marécageux qu'il sort, des roseaux et des broussailles, des myriades de mouches et de cousins qui incommodent les habitans depuis le mois d'avril jusqu'au commencement d'octobre. Durant ce temps, on est obligé de préserver de leur piqûre les chevaux et les dromadaires en les couvrant de toiles de coton

(1) *H. Pottinger :* Voyages dans le Béloutchistan et le Sindhy, t. II, p. 131-133.

qui leur descendent jusqu'aux pieds. Les sables brûlans du Béloutchistan sont transportés par les vents dans le Séistan où ils ensevelissent quelquefois de vastes champs et des villages entiers; quelque vent qu'il fasse, on voit se lever dans les airs des nuages de poussière; et cette contrée, jadis fertile et remplie de cités florissantes, ainsi que l'attestent une foule de ruines, a été tellement envahie par les sables qu'elle est presque entièrement réduite à la plus complète stérilité. Ce n'est que sur les bords de l'Helmend, dans une vallée large d'environ une lieue, que l'on trouve de vastes champs en culture; c'est là que s'élèvent quelques villes et de nombreux villages : le reste n'est habité que par des tribus nomades qui cherchent çà et là de rares pâturages, et qui vivent dans une mésintelligence presque continuelle avec la population sédentaire.

« Le Séistan est désigné par Isidore de Charax, au IIIe siècle avant notre ère, sous le nom de *Sacastène*. L'orientaliste, incertain entre les étymologies que fournissent les différens noms de ce pays, n'ose décider si le Seghistan ou le Sedjistan est un *pays des chiens* ou un *pays d'or*, ou simplement un *pays de plaines* (1). La dernière version s'accorderait avec les relations du petit nombre de voyageurs qui ont visité cette contrée. »

Elle fut la patrie de deux héros, Djemchid et Roustem, et devint le patrimoine de ce dernier, que l'on peut regarder comme l'Hercule persan, qui, suivant les écrivains nationaux, vécut plusieurs siècles et défendit l'Iran contre les entreprises des peuples du Touran ou de la Tatarie. Aujourd'hui ce pays forme deux principautés : le *Sultanat de Djelal-abad* et le *Khanat d'Illoumdar*, qui, avant les derniers troubles, étaient tributaires du roi de Kaboul, et dont la plus considérable, qui est la première que nous venons de nom-

(1) *Wahl :* Asien, I, 578.

mer, ne peut pas mettre sur pied plus de 3000 hommes.

Djelal-abad, appelée aussi *Donchak* ou *Zarang*, est la principale ville de tout le Séistan. Elle renferme environ 2000 maisons construites en briques et un assez beau bazar. On y fabrique, dit-on, de la porcelaine. Il paraît qu'elle est bâtie sur les ruines d'une autre ville importante qui pourrait bien être l'antique *Prophtasia*, la même que celle où se trouvait Alexandre au moment où se découvrit une conspiration tramée contre lui, et dans laquelle furent impliqués Parménion et son fils Philotas. Ce qui au surplus semble l'indiquer, c'est son nom de Zarang, qui vient évidemment de *Zarangæ* ou *Drangæ*, dénominations par lesquelles on désignait les anciens habitans de la contrée qui environne le lac Zereh.

Si nous n'avons rien de particulier à dire des petites villes de *Koulinout* et de *Rodbar*, qui appartiennent au sultan de Djelal-abad, nous ne chercherons pas à nous arrêter à *Illoumdar* qui, bien que chef-lieu d'un khanat, n'est pas plus digne que les autres de fixer notre attention.

Le petit État que nous allons parcourir est connu sous le nom de *Khorassan oriental*, parce qu'il est en effet situé à l'est de la province persane du Khorassan; sous celui de *Khorassan afghan*, parce qu'il est en partie habité par des tribus afghanes, et sous celui de *royaume de Hérat*, parce que ce dernier nom est celui de sa capitale. Il formait jadis une partie de la *Bactriane*. Ses limites sont, à l'est, au sud et au sud-ouest, le Kaboul, à l'ouest et au nord-ouest la Perse, et enfin au nord le pays de Balkh. On lui donne environ 150 lieues de longueur de l'est à l'ouest, 70 de largeur du nord au sud, et à peu près 8700 lieues carrées de superficie. Au sud il appartient au grand plateau de la Perse; il est traversé de l'est à l'ouest par la chaîne de montagnes appelée Hindouh-Kouh ou Hindou-Koh, qui va se perdre dans

les hauteurs qui sillonnent le plateau élevé dont nous venons de parler. Au nord il forme un autre plateau, borné par les monts Hazara ou Hazareh, sur une longueur d'environ 30 lieues; ceux du Kohy-Baba s'étendent dans sa partie orientale où ils donnent naissance à la rivière d'Helmend, qui l'arrose au sud-est; tandis que le Tedzen ou Tedjen, l'antique *Ochus*, et le Morg-al, le *Margus* des anciens, qui appartiennent tous deux au bassin de la mer Caspienne, traversent le nord et l'ouest du pays.

La hauteur du plateau septentrional d'où descendent ces rivières paraît être de 4000 à 6000 pieds. La constitution physique des montagnes est peu connue; cependant il paraît que l'Hindou-Koh est principalement formé de gneiss, de micaschistes et de calcaires.

Le climat que l'on éprouve dans le Khorassan diffère suivant l'élévation du sol, mais il est généralement tempéré; l'hiver n'y est pas rigoureux, et l'on y jouit au printemps d'une température délicieuse, surtout dans les plaines basses et dans les vallées. L'agriculture, favorisée par un sol naturellement fertile, y est dans un état florissant : on y cultive du blé, de l'orge, du maïs, du riz, du millet, du lin, du chanvre, du safran, de la garance, du sésame, du tabac, du coton, des pavots, diverses espèces de légumes, et des fruits délicieux, tels que du raisin, des grenades, des melons, des amandes; l'*assa fœtida* y abonde ainsi que plusieurs plantes aromatiques, dont on fabrique différentes essences estimées dans l'Orient. Le mûrier y réussit parfaitement et nourrit une innombrable quantité de vers à soie, dont les produits alimentent un grand nombre de manufactures. Outre des soieries, on fabrique des étoffes de coton, des châles, des maroquins, des armes blanches et des armes à feu. Les femmes des nomades font de la toile et du drap pour la consommation de leurs familles. On y élève beaucoup de bestiaux et des chevaux

d'une race excellente. Le commerce est actif : le pays exporte du blé, du tabac, du safran, de l'opium, de l'*assa fœtida*, des fruits secs et confits, des bestiaux, des chevaux, des fourrures et des armes.

On s'accorde à évaluer la population du Khorassan afghan à 1,500,000 individus, composés de Tadjiks, qui mènent une vie sédentaire, et de peuples nomades, dont les principaux sont les Eïmaks et les Hazarehs. Ceux-ci se distinguent par leur extérieur grave et sérieux et par leur amour pour la chasse, le chant et la poésie; leurs femmes sont généralement belles, et sont traitées avec beaucoup d'égards; leurs villages se composent ordinairement de 300 maisons; souvent leurs habitations sont creusées dans le roc. Les Eïmaks se divisent en trois principales tribus, de même que les Hazarehs. Chacune de ces tribus est gouvernée par un chef qui prend le titre de khan. A ces peuples il faut ajouter des Afghans, des Béloutchis et des Ouzbeks. A l'exception des Hazarehs, qui sont schiites zélés, toute la population appartient à la secte sunnite.

Le Khorassan afghan était divisé en trois provinces, et dépendait du royaume de Kaboul, lorsqu'au commencement du XIXe siècle Mahmoud-Chah détrôna Zéman-Chah son frère. A la faveur de la guerre civile, plusieurs parties de ce royaume conquirent leur indépendance. Mais Mahmoud-Chah lui-même, ayant été détrôné par le gouverneur de Cachemire, se réfugia dans le Khorassan oriental que gouvernait Kamram son fils, et y fonda, en 1826, un État indépendant que l'on peut appeler le royaume de Hérat, ou du Khorassan oriental. Il est probable que l'ancienne division de ce pays en trois provinces, le Hérat, le Siahband et le Bamiam, a été conservée. Nous la reproduisons, à l'exemple de plusieurs géographes.

La *province de Hérat*, bornée au nord et à l'ouest par la Perse, au sud par le Kaboul, à l'est par le Siahband,

et au nord-est par le khanat de Balkh, porte le nom de son chef-lieu, qui est en même temps la capitale du royaume.

La ville de *Hérat* est bâtie au milieu d'une superbe vallée, aussi importante par sa culture que par sa population. Cette vallée, dit le capitaine Christié, est entourée de hautes montagnes et se prolonge au moins à 30 milles de l'est à l'ouest, et en a environ 15 de largeur; elle est arrosée par une rivière qui paraît porter le même nom que la ville et être un affluent du Tedjen, si ce n'est cette rivière elle-même. Le sol y est cultivé avec soin; de tous côtés on ne voit que villages et jardins. En arrivant à la ville on fait quatre milles au milieu de vergers et sur une route magnifique, à l'extrémité de laquelle on traverse la rivière sur un ancien pont, long de 1200 pieds et construit en briques : on l'attribue à une marchande d'huile qui le fit construire à ses frais; il est aujourd'hui en très-mauvais état. Avant sa construction, la communication de la capitale avec la campagne était interceptée tous les ans à la fonte des neiges par les débordemens de la rivière. Au-delà du pont, on entre dans un faubourg qui a quatre milles de longueur jusqu'à la porte de la ville; celle-ci couvre une superficie de quatre milles carrés. Elle est défendue par une haute muraille en terre, flanquée de tours et ceinte d'un fossé plein d'eau. Au nord se trouve la citadelle, située sur un monticule plus élevé que les murs de la ville : c'est un petit château carré, dont les remparts parallèles à ceux de la ville sont construits en briques cuites, avec des tours à chaque angle qui sont entourées d'un fossé plein d'eau, sur lequel il y a un pont-levis. Au-delà du fossé règne un mur extérieur environné d'un fossé sec. Hérat a une porte sur chacun des côtés de ses murailles, et deux sur celui du nord. Mais, au total, ses moyens de défense se réduisent à peu de chose. A partir de chaque

porte, de vastes bazars conduisent au *tchar-soubh* ou marché, situé au centre de la ville. Les rues sont étroites et irrégulières; les mardis, jours de marché, elles sont tellement remplies de monde, ainsi que la grande place, qu'il est impossible d'y circuler. La ville est bien pourvue d'eau; les maisons sont en briques; quelques unes sont assez belles; mais l'édifice de la plus chétive apparence est le palais du prince : à l'extérieur, on ne voit qu'une porte ordinaire, au-dessus de laquelle s'élève un bâtiment mesquin, et en avant s'étend une place ouverte avec des galeries au milieu pour les *nékarah-khéné* ou timbales. Ses jardins passent pour magnifiques. Les principales constructions de cette ville sont d'abord la mosquée appelée *Gaïats-eddin-Mohammed-Sam*, puis celle que l'on appelle *Mesdjid-djoumâ* ou mosquée du vendredi, qui couvre une superficie de 800 pieds carrés, mais qui tombe en ruines (1). Nous devons citer encore le tombeau de *Khodja-Abdallah Anssari*, et le medresséh ou collége, nommé *Baïkara*, qui fut fondé par le sultan Husseïn, un des descendans de Tamerlan, qui résidait à Hérat vers la fin du XVe siècle, et qui se rendit célèbre par la protection éclairée qu'il accorda aux lettres. Hérat est une des villes les plus peuplées de l'Afghanistan : le capitaine Christié estime qu'avec ses faubourgs elle renferme environ 100,000 habitans, dont 10,000 Afghans, 600 Hindous, et le reste composé de Mongols, d'Eïmaks, et de quelques Juifs. Les Hindous y sont très-considérés : ce sont les seuls capitalistes de cette ville que l'on peut regarder aussi comme la plus commerçante de cette partie de l'Asie; c'est l'entrepôt du commerce entre le Kaboul, le Kandahar, le Cachemire, la Perse, Bagdad, etc. Ses étoffes de soie ne sont pas autant estimées que celles que fabriquent les Persans; cependant elle en

(1) Voyage du capitaine *Christié*, de Nouchky à Ispahan.

exporte beaucoup : aussi les jardins qui l'entourent sont-ils remplis de mûriers que l'on n'élève que pour nourrir les vers à soie. Les plaines et les montagnes d'alentour, surtout à l'ouest, sont couvertes d'*assa fœtida* qui s'élève à la hauteur de 2 à 3 pieds. Cette plante est encore une branche importante d'exportation : les Béloutchis et les Hindous l'aiment beaucoup; ils la mangent après avoir fait cuire la tige sous les cendres et avoir assaisonné l'ombelle comme les autres plantes potagères. Les revenus d'Hérat et de son territoire sont d'environ 1,200,000 francs; ils proviennent de l'impôt des caravanserails, des boutiques et des jardins; une partie se perçoit en grains ou en bestiaux et le reste en argent. La police y est sévère, dit le capitaine Christié, moins pour maintenir les bonnes mœurs que pour tirer les amendes qui reviennent au gouvernement. Personne ne peut se montrer dans les rues dès qu'il fait nuit. Hérat est de toutes les villes du Khorassan celle dans laquelle on tend le plus de piéges aux étrangers imprudens : ainsi des fripons les attirent chez eux sous prétexte de leur faire prendre part à un régal, et les accusent ensuite d'avoir enfreint les lois de l'hospitalité en cherchant à séduire leurs femmes. Le pauvre diable qui se trouve pris dans un piége semblable doit s'estimer heureux d'en être quitte pour une amende de 500 roupies (1250 fr.); au surplus, ces escrocs ne manquent pas de proportionner leurs prétentions d'indemnité à la condition de leurs dupes; la moitié revient au dénonciateur et l'autre au ministre et au gouvernement. Deux vastes jardins appartenant au prince servent de promenades publiques. Une montagne voisine, sur laquelle il existait jadis un temple de Parsis, et où l'on exploite aujourd'hui de bonnes pierres à meules de moulin, fournit à la ville toute l'eau dont elle a besoin. A une journée de route de celle-ci, de beaux herbages nourrissent une race de chevaux qui se vendent de 2,500 à 10,000

francs chacun. Hérat est une des plus anciennes cités de l'Orient; elle portait le nom d'*Aria* ou d'*Artacoana* et la rivière qui l'arrose celui d'*Arius*. Du temps d'Alexandre, elle était déjà la capitale d'une vaste province. Le héros macédonien apprit que c'était dans cette ville que le satrape Satibarsane, à qui il avait déjà pardonné, rassemblait toutes ses forces pour se réunir à Bessus; il se mit aussitôt en marche pour aller l'y surprendre; le satrape s'enfuit, mais ses complices furent punis de mort ou emmenés en captivité. Cette ville fut prise par Djenghiz-Khan; Tamerlan y fixa le siége de son empire; elle passa ensuite sous la domination de la Perse, à laquelle elle fut enlevée, en 1715, par les Douranys, nation afghane. Nadir-Chah la reprit en 1731; mais Ahmed-Chah, prince afghan, s'en empara en 1749. Depuis ce temps elle appartint au royaume de Kaboul, et n'en fut séparée qu'à l'époque récente du démembrement de ce royaume, pour devenir, ainsi que nous l'avons dit, la capitale d'un petit État indépendant.

On cite encore dans la province d'Hérat une ville appelée *Gour* ou *Jaughouri* ou *Choughehiran*, peut-être la même que celle que d'autres géographes nomment *Goroudje;* elle fut dans le XIIe siècle la capitale d'un petit royaume; mais depuis qu'elle a été saccagée par les armées de Djenghiz-Khan et de Tamerlan elle ne s'est point relevée, et même elle est à peine connue aujourd'hui. On trouve dans ses environs des eaux thermales et des mines de fer et de plomb. *Oubah* donne son nom à un canton dans lequel se trouvent des bains d'eaux minérales et des carrières d'une espèce de marbre qui a servi à la construction des monumens publics d'Hérat.

La *province* méridionale de *Siahband* ou *Chahbend* ne renferme aucune ville importante, sans en excepter même le chef-lieu qui porte le même nom. *Bihboud-Khan*, petit bourg, *Goura-Khan*, village sur la route d'Hérat à Kaboul,

et *Kouroum-Khan*, sont les résidences de trois khans des Eïmaks.

Ce peuple annonce par ses caractères physiques une origine tatare; un auteur indien, Aboul-Fazl, qui fut premier ministre et historiographe du grand-mogol Akbar, prétend même que les Eïmaks sont les restes de l'armée du quatrième empereur mongol, Mangou-Khan, petit-fils de Djenghiz-Khan. Ce sont des hommes grands et forts, qui vivent de pain, de légumes, de lait caillé, de viande, et pour lesquels la chair de cheval est un régal. Ils possèdent d'immenses troupeaux de moutons, et nourrissent des chevaux petits, mais vifs et infatigables. Leurs villages sont des espèces de camps, dont les chefs reconnaissent l'autorité d'un chef supérieur appelé khan (1). Tous sont mahométans sunnites rigoureux.

La *province de Bamiam* est la plus septentrionale des trois qui composent le royaume de Hérat; c'est aussi la moins productive; la plus grande partie est même tout-à-fait stérile; c'est enfin celle dont le climat est le plus rigoureux. Cependant quelques étroites vallées produisent des grains; mais la principale ressource consiste en nombreux troupeaux de moutons, en bœufs et en chevaux. Elle n'offre rien de particulier, si ce n'est son chef-lieu, intéressant par les antiquités qui s'élèvent dans son voisinage. Au milieu des montagnes se trouve la petite ville de *Bamiam;* celle-ci ne mérite pas de fixer l'attention; mais il faut visiter près de là les ruines de l'ancienne Bamiam, qui fut prise et saccagée en 1221 par Djenghiz-Khan, et abandonnée par ses habitans. Elle consiste en un nombre prodigieux d'excavations pratiquées dans une montagne isolée. Aboul-Fazl en compte 12,000 y compris celles de ses environs. Mais cette ville de troglodytes, que le voya-

(1) *Mountstuart-Elphinstone :* Voyages dans le Béloutchistan, etc.

geur Hamilton appelle la Thèbes de l'Orient, offre des antiquités du plus grand intérêt qui mériteraient d'être visitées par des archéologues versés dans la connaissance des anciens cultes de l'Asie : ce sont, entre autres, deux statues colossales, hautes de 50 coudées, représentant un homme et une femme, et une troisième, de 15 coudées de hauteur, qui paraît représenter leur fils. L'homme, coiffé d'un turban, a l'une de ses mains placée sur sa bouche et l'autre sur sa poitrine. Ces statues adhèrent à la montagne et sont posées dans des niches; on croit qu'elles se rapportent au culte de Bouddha. *Deh-Koundy*, *Deh Sendji* et *Tchaghouri*, situés sur une montagne qui porte le même nom, sont de petits châteaux-forts dans lesquels résident trois khans des Hazareh.

Cette nation a pour demeures des chaumières à moitié enfoncées dans les flancs des montagnes. Chaque village se compose de 20 à 200 habitations, quelquefois même de tentes, et est défendu par une haute tour capable de renfermer dix à douze hommes et percée de tous côtés de meurtrières. En temps de paix, un seul homme reste dans la tour; en cas d'alarme, il frappe sur un grand bassin de cuivre; ce signal, donné par une seule tour, est répété par toutes les autres, de village en village, et en peu d'instans toute la population d'un canton est sur pied. Les Hazareh sont très-irascibles et prompts à se livrer aux plus violens excès; mais, à part ces momens de vivacité, ils sont gais et sociables; ils ont un goût prononcé pour le chant et la poésie; les amans célèbrent leurs amours en vers de leur composition; et souvent les hommes s'amusent pendant des heures entières à se railler dans des satires improvisées. Les caractères physiques par lesquels se distinguent les Hazareh sont une face large, de petits yeux, et le défaut presque absolu de barbe. Leurs femmes, en général assez jolies, sont beaucoup plus heureuses et

plus libres que chez la plupart des autres peuplades asiatiques : ce sont elles qui dirigent tout dans la maison et qui président aux soins du ménage; jamais elles ne sont battues; elles sortent quand elles le veulent et jamais voilées; il est vrai que la chasteté est la vertu à laquelle elles tiennent le moins, et qu'elles se livrent même souvent au plus honteux libertinage. Tous les Hazareh sont sectateurs fanatiques d'Aly : aussi ont-ils en horreur les Afghans, les Eïmaks et les Ouzbeks, qui tiennent à la secte opposée (1).

Nous ne terminerons pas ce tableau de l'Afghanistan occidental sans donner la description du costume de ses habitans. Celui des Douranys se compose d'un large pantalon en étoffe de coton de couleur foncée, d'une sorte de blouse à manches larges, tombant sur les genoux, et portant en arabe le nom de *camiss*, dont nous avons fait le mot *chemise*, parce que c'est à l'époque des croisades que les Européens ont emprunté ce vêtement aux Orientaux; d'une paire de bottines dont la pointe est un peu recourbée, et d'un bonnet étroit, bordé d'une bande de soie et surmonté d'une calotte brochée en or. Quelquefois ils portent par-dessus leurs habits un grand manteau à collet, fait avec des peaux de moutons, dont le poil est en dedans, ou bien en une sorte de feutre doux et souple. Ce manteau flotte sur les épaules, et les longues manches qui y sont attachées tombent jusqu'en bas. Les personnes de la haute classe s'habillent comme les Persans.

Quant aux *Sedjestaniens*, parlant la même langue et ayant le même culte que les Persans, ainsi que de fréquens rapports avec eux, il n'est pas étonnant qu'ils aient adopté le même costume.

Les *Eïmaks* portent de larges pantalons, sur lesquels tombe une ample robe retenue par une ceinture; le plus

(1) *Mounstuart-Elphinstone :* Voyages dans le Béloutchistan, etc.

ordinairement ils ont les pieds nus; quelquefois ils se coiffent d'un turban, mais le plus souvent d'un bonnet de peau de mouton noir.

Les *Hazareh* ont une sorte de chemise blanche, par-dessus laquelle ils mettent une large robe en étoffe brune liée par une large ceinture rayée; leur coiffure consiste en une espèce de calotte brodée avec deux rebords saillans qui forment quatre pointes, dont deux avancent sur le front et deux sur la nuque; au lieu de bas ils enveloppent leurs jambes de bandes de drap, et leurs souliers sont des espèces de petites bottines attachées avec des cordons. Leurs femmes portent de longues robes de laine et des bottes en peau de daim qui montent jusqu'aux genoux; leur coiffure consiste en un petit bonnet, derrière lequel pend une longue bande d'étoffe qui descend jusqu'aux reins.

TABLEAU *des positions astronomiques des principaux lieux de l'Afghanistan occidental.*

NOMS DES LIEUX.	Latitudes.	Longitudes.	NOMS DES OBSERVATEURS.
BÉLOUTCHISTAN.	deg. min. sec.	deg. min. sec.	
Kélat	29 6 0 N.	63 21 0 E.	Auteurs.
Bela	26 49 0 N.	77 12 45 E.	Hamilton.
Kedjé	26 26 0 N.	59 54 0 E.	Auteurs.
Pouhra	25 2 0 N.	76 58 45 E.	Hamilton.
KABOULISTAN.			
Kaboul	34 10 0 N.	66 54 45 E.	*Idem.*
Djelal-abad	34 6 0 N.	67 20 0 E.	Auteurs.
Ghaznah	33 11 0 N.	66 32 0 E.	*Idem.*
Kandahar	32 20 0 N.	64 5 45 E.	Allen.
Farrah	32 48 0 N	60 6 0 E.	Auteurs.
SEDJESTAN.			
Djelal-abad	31 58 0 N.	59 50 0 E.	*Idem.*
KHORASSAN ORIENTAL.			
Hérat	36 56 0 N.	65 30 0 E.	*Idem.*
Bamiam	34 40 0 N.	65 38 0 E.	*Idem.*

LIVRE CENT TRENTE-DEUXIÈME.

SUITE de la Description de l'Asie. — Recherches sur la mer Caspienne et sur l'ancienne embouchure du fleuve Oxus ou Djihoun (1).

« IL est peu de sujets qui aient fourni matière à plus de discussions que la *mer Caspienne;* la Géographie physique en a examiné avec étonnement la nature particulière; la Géographie critique en a changé vingt fois la situation, la configuration et l'étendue sur les cartes, quoique vraisemblablement ni l'une ni l'autre n'aient éprouvé aucun changement réel depuis les premiers siècles de l'histoire.

« Telle que les dernières observations astronomiques et les mesures locales nous représentent la mer Caspienne, elle s'étend du nord au sud avec une sorte d'étranglement produit par la saillie de la péninsule d'*Apchéron;* la partie septentrionale de cette mer forme pour ainsi dire une grande baie qui se courbe du nord au nord-est, et qui s'approche du bassin du lac Aral. En mesurant la mer Caspienne par les seules lignes droites qu'on y puisse tirer, elle a une longueur de $122\frac{5}{8}$ myriamètres (275 lieues) (2), et une largeur de $17\frac{7}{8}$ myriamètres (41 lieues) à l'endroit le plus étroit, mais de $44\frac{1}{4}$ myriamètres (100 lieues) à l'endroit le plus large (3). Notre atlas indique plus en détail la situation

(1) Ce Livre traitant plusieurs questions, entre autres une très-importante, celle de l'ancienne réunion de la mer Caspienne et du lac Aral, nous avons pensé qu'il était convenable de conserver intact le texte de Malte-Brun, afin de faire connaître son opinion tout entière : nous n'y ajouterons que les notes qui nous paraîtront nécessaires. J. H.

(2) Depuis la baie de Kolpinskom, à l'ouest de l'Oural, jusqu'à Balfroch. Cette ligne passe cependant par la péninsule *Karaganskoï*.

(3) Entre Astara et le Dahistan.

de cette mer, situation qui n'offre plus que de très-légères incertitudes.

« Il n'en était pas ainsi il y a cent ans. L'erreur presque générale de l'antiquité, qui avait regardé la mer Caspienne comme un golfe de l'Océan septentrional, avait disparu au IIe siècle de l'ère vulgaire; Ptolémée avait rappelé la vérité, connue d'Hérodote, et peut-être d'Aristote; la mer Caspienne était redevenue, sur les cartes, un lac ou une mer méditerranée, séparée de toutes parts de l'Océan et de toute autre mer (1). Mais au lieu de lui donner sa plus grande étendue du nord au sud, on se laissa entraîner à l'étendre dans une direction est et ouest; d'abord parce qu'on se figurait l'Océan septentrional beaucoup plus rapproché qu'il n'était, ce qui obligeait à trouver, comme on le pouvait, la place exigée par les dimensions connues de la mer Caspienne; ensuite parce que le lac Aral, connu très-imparfaitement, était censé faire partie de la mer Caspienne, ainsi que le prouve l'opinion des anciens sur l'embouchure de l'*Oxus;* opinion que nous allons discuter.

« Pendant les siècles ténébreux du moyen âge, les faiseurs de cartes se bornèrent à répéter celle de Ptolémée. La mer Caspienne y occupait 20 degrés de l'est à l'ouest : le lac Aral y était confondu; le Djihoun ou l'Oxus s'y écoulait environ à l'endroit où nos cartes placent la ville de *Balkh.* Le premier voyageur savant qui substitua des observations à ces traditions vagues et obscures fut le négociant anglais *Ienkinson*, qui voyagea, en 1557 et 1561, aux frais d'une compagnie de commerce (2). Parti d'Astrakhan, il visita les côtes septentrionales jusqu'à l'embouchure de l'Iemba; il débarqua à Manghichlak, d'où

(1) Voyez les passages d'*Hérodote*, d'*Aristote*, de *Strabon*, de *Ptolémée*, etc., cités et discutés dans notre vol. Ier, *Histoire de la Géographie*, livre III, pag. 62-65; livre XIV, pag. 374.

(2) « *Merchants of London of the Moscovie Comp.* »

il se rendit à Boukhara. Il distingue la mer d'Aral sous le nom de *lac de Kithay*. Son deuxième voyage le conduisit, par le Caucase, sur les rivages méridionaux de la mer Caspienne. Il fut suivi par son compatriote *Christophe Barrough*, qui, en 1580, traversa la Russie, et, s'étant embarqué à Astrakhan, longea les côtes occidentales de la mer Caspienne, et y détermina la latitude de plusieurs points (1). En 1633, le savant *Oléarius* (2), qui accompagna une légation du duc de Holstein au séphi de la Perse, détermina les latitudes de plusieurs points de la côte occidentale et méridionale de la mer Caspienne (3).

« Toutes ces observations isolées restèrent à peu près inconnues à l'Europe savante; du moins il serait difficile de produire une carte française, anglaise ou allemande du XVIIe siècle, qui donnât à la mer Caspienne une forme tant soit peu rapprochée de la véritable. Celle de *Jean Struys*, la plus remarquable sans doute, met Astrahkan sur la côte orientale, et place les îles du Volga dans le milieu de la mer (4). Il était réservé à la Russie de nous ouvrir la route de la vérité. La possession de la ville d'Astrakhan et les grands projets politiques du tzar Pierre Ier amenèrent d'abord des doutes sur la forme de la mer Caspienne, ensuite des voyages et des recherches hydrographiques; enfin, des cartes grossières, il est vrai, mais où déjà la vérité perçait à travers un nuage d'erreurs. Des voyages entrepris, vers l'an 1719—1720, par le conseiller

(1) Comp. *Hakluyt*, Voyages, vol. I, p. 417 (édit. de 1599). *Blumenbach*, dans *Zach*, Corresp., III, 580. — (2) Son vrai nom était *Oelschlæger;* il était natif d'Aschersleben; il fut professeur à Leipsick, et mourut en 1671.

(3) En 1670, le Hollandais *Jean Struys* alla sur un navire d'Astrakhan en Perse, et donna une carte dans laquelle la mer Caspienne est singulièrement contournée. J. H.

(4) « *Zeekaert vertonende de Caspische zee*, etc., geteekent door *Jan Jansen Struys*, in t'iaer 1668. »

d'État *Kirilof*, par l'amiral *Soïmonof*, et par le vice-amiral *Cruys*, Norvégien (1), donnèrent lieu en 1731 à la publication de cartes qui sont aujourd'hui devenues très-rares, même en Russie. Dans les années 1726 et 1727, Pierre Ier fit parcourir la mer Caspienne par quelques navigateurs hollandais qui, pendant trois ans, en levèrent la carte sous la direction d'un certain *Charles Van-Verdeen*. Lors du voyage du tzar à Paris, ce grand prince eut des entretiens fréquens avec le savant géographe *Guillaume Delisle* (2), et, d'après les vœux de cet académicien, il fit remettre à l'Académie des Sciences de Paris la carte de Van-Verdeen (à laquelle il avait lui-même pris part), et celle du vice-amiral Cruys, l'une et l'autre dépourvues de l'indication des longitudes. Delisle, les ayant examinées, y trouva encore les fautes les plus grossières. Celle de Cruys plaçait Astrakhan sur la côte orientale de la mer Caspienne; les mêmes endroits y étaient répétés deux fois à une distance de plus de cent lieues; les latitudes, qu'on pouvait alors facilement observer à 4 ou 5 minutes près, offraient des erreurs de 5 à 6 degrés. La carte de Van-Verdeen, ou, comme on l'appelait, du tzar Pierre, était meilleure; cependant la latitude d'Asterabad était fausse de 3 degrés. L'académicien français publia les quatre représentations de la mer Caspienne, résultant des données de Ptolémée, d'Aboulfeda, de Cruys et du tzar Pierre; il y joignit une nouvelle esquisse critique d'après les observations de Burrough, de Ienkinson et d'Oléarius (3).

« Vingt ans se passèrent avant qu'on fît aucune tentative pour perfectionner la géographie de ces régions. Une

(1) *Cruys* ou *Creux*, né à Stavanger en Norvége. *Snédorf*, Révolutions de l'Europe, dans *ses OEuvres complètes*, IIIe partie, IIe vol., p. 290 (en danois). — (2) Mémoires de l'Académie des Sciences, 1720, p. 382.

(3) Mémoires de l'Académie, 1721, p. 245. Carte de la mer Caspienne, 2 feuilles, 1725.

nouvelle compagnie de négocians anglais reprit le projet d'ouvrir une communication avec l'Inde par la route d'Astrakhan. Le célèbre *Jones Hanway* qui, dans son voyage de Perse, a écrit l'histoire de cette entreprise, reçut, en 1745, des capitaines *Elton* et *Woodroofe*, une nouvelle carte de la mer Caspienne, contenant très-peu d'observations qui ne fussent déjà connues. Hanway en publia encore une autre qui, étant projetée comme les anciennes cartes plates, donne un ensemble informe. Vers le même temps, un voyageur allemand, le docteur *Lerche*, fit quelques observations très-bonnes sur la côte du Daghestan et du Chirvan.

« Notre célèbre d'Anville ayant trouvé quelques manuscrits à la Bibliothèque royale, en tira une nouvelle carte (1), dans laquelle la mer Caspienne, reculée d'un degré à l'est, l'était encore de plus de deux degrés de sa véritable situation. Vingt ans plus tard, l'hydrographe Bonne imagina un nouveau système sur ce grand problème; il admit comme vraie l'observation du P. Bèze sur la longitude de Trébizonde, quoiqu'elle soit aujourd'hui reconnue fausse de 7 degrés et demi, et que déjà Delisle en eût démontré l'inexactitude (2); d'un autre côté, il plaçait Gourief à l'extrémité septentrionale de la mer Caspienne, conformément à la bonne observation de Lowitz, académicien russe (3). De cette combinaison d'une fausse observation et d'une bonne, il résulta que la Géorgie et les autres contrées caucasiennes, repoussées à l'est par le trop grand prolongement de la mer Noire, envahissaient la place du milieu de la mer Caspienne, dont la partie septentrionale restait dans sa vraie situation; de là toute cette mer prit une

(1) Essai d'une nouvelle Carte de la mer Caspienne, 1754.
(2) Mémoires de l'Académie des Sciences, 1720, p. 381.
(3) Nov. Comment. Academ. Petrop., XIV, 1769, part. II, p. 153.

direction oblique du nord-ouest au sud-est, et devint en même temps trop longue d'un cinquième. D'Anville combattit ce système, et maintint la véritable direction de la mer Caspienne (1).

« Les expéditions nautiques dont *Gmelin*, *Hablitzl* et *Tokmatchef* (2) firent partie, procurèrent la détermination exacte de toutes les latitudes et de quelques longitudes relatives à la côte orientale et méridionale. Les observations de ces voyageurs, mises en rapport avec la longitude de Kazvïn déterminée par M. Beauchamp, et comparées plus récemment avec les nombreux itinéraires des officiers français revenant de Perse, paraissent enfin avoir fixé l'étendue et la position de la mer Caspienne. Moins éloignée à l'orient, plus dentelée, plus courbée que d'Anville ne l'avait faite, elle a pourtant, comme ce savant géographe et le tzar Pierre l'avaient cru, une direction presque parallèle au méridien (3).

« Si nos lecteurs nous pardonnent cet exposé, nécessairement aride, des longs égaremens de la Géographie mathématique, ils nous suivront avec plus de plaisir dans la description physique. La mer Caspienne a un niveau plus bas que l'Océan et que la mer Noire; M. Olivier estime la différence à 60 pieds; l'académicien Lowitz, dont ce savant voyageur paraît n'avoir pas connu les recherches, ne porte

(1) Mémoires de l'Académie des Sciences, 1774, p. 368.

(2) Les côtes orientales de la mer Caspienne furent visitées et décrites en 1764 par Tokmatchef, et les côtes occidentales et méridionales par le naturaliste Gmelin en 1770, 1771 et 1773. J. H.

(3) Le capitaine russe Mouraviev est le plus récent voyageur qui ait visité la mer Caspienne : il partit en 1819 de Bakou pour Lankoran, alla jusque vis-à-vis d'Asterabad, côtoya la partie orientale jusqu'au lac Amer, et détermina les contours du golfe du Balkan et des îles voisines. D'un autre côté le voyageur anglais Fraser a déterminé la position de la côte méridionale, et a reconnu que cette mer s'étend plus au sud qu'on ne l'avait cru jusqu'alors. J. H.

cette différence qu'à 50 pieds (1). Les vents du nord et du sud, engouffrés dans cette vallée d'eau, soulèvent et abaissent la mer assez fortement pour que le niveau varie de 4 à 8 pieds (2). La fonte des neiges y contribue en gonflant les rivières qui portent leurs eaux dans cette mer, et parmi lesquelles on distingue le Volga et l'Oural ou l'Iaïk, du côté de l'Europe; le Tedjen ou l'*Ochus*, le Kizil-Ozen et le Khour, du côté de l'Asie. On prétend encore y avoir observé une variation séculaire ou à longue période; on assure que, depuis 1556, les eaux de la mer ont généralement empiété sur les terres de Russie, au nord. Ce fait mériterait d'être constaté. La profondeur de cette mer est peu considérable, excepté vers l'extrémité méridionale, où une sonde de 380 toises n'a pas atteint le fond (3). Hanway ne l'a pas même touché avec une sonde de 450 toises. Dans les autres parties sa profondeur est de 70 à 80 toises.

« Quelques naturalistes ont renouvelé et rendu très-vraisemblable l'opinion émise d'abord par Varénius, d'après laquelle la mer Caspienne aurait eu, à une époque très-reculée, une plus grande étendue au *nord-ouest*, et même une communication avec la mer d'Azof. Des terres basses et sablonneuses, des plantes salines dans un sol imprégné de sel, des coquillages propres à la mer Caspienne; tels sont les faits que Gmelin et Pallas ont observés dans toutes les plaines du gouvernement d'Astrakhan, mais spécialement dans les deux bas-fonds où coulent la Manytch vers la mer d'Azof, et la Kouma vers la mer Caspienne (4).

(1) *Georgi*, Russie, I, 258. Des observations récentes ont prouvé que cette différence de niveau était bien plus considérable. M. de Humboldt, pendant le voyage qu'il fit en 1829 dans l'Asie septentrionale, a reconnu qu'Astrakhan est à 300 pieds au-dessous du niveau de l'Océan. J. H.

(2) *Hanway*, Voyage en Perse, I, 289. — (3) *De Sainte-Croix*, Examen des Historiens d'Alexandre, p. 701. — (4) *Pallas*, premier Voyage, VII, 212; trad. franç. *Gmelin*, Voyage, IV, 49-87 (en allem.) Voyez ci-dessus, liv. CXXII.

C'est là qu'existait l'ancien détroit entre les deux mers; mais quoique ce détroit, comblé peu à peu par les alluvions du Don, du Volga et du Kouban, ait pu se conserver long-temps après la dernière grande catastrophe du globe, il nous paraît certain qu'il n'en existe pas la moindre trace historique dans aucun auteur grave et digne de foi. Les idées des géographes anciens sur la vaste étendue de la mer Caspienne *à l'est* n'ont rien de commun avec ce détroit; les navigations des Argonautes ne sauraient s'expliquer suffisamment par l'existence de cette communication, et s'expliquent très-bien sans elle (1); enfin, le rapport imaginaire qu'on établit entre l'écoulement de cette ancienne méditerranée et une prétendue rupture du Bosphore de Thrace, accompagnée d'un déluge dévastateur, a été démontré contraire à des vérités physiques incontestables; la vallée du Bosphore est naturelle, et non point formée par une catastrophe violente; les eaux réunies du Pont-Euxin et de la mer Caspienne, élevées à un assez haut niveau pour causer un déluge aussi violent et aussi général que l'on nous peint celui dont il est question, se seraient écoulées par d'autres vallées que celles du Bosphore (2). Nous ajouterons encore que ces prétendus déluges généraux n'étaient très-probablement que des inondations locales de certaines parties de la Grèce.

« Disons donc que le comblement de l'ancien détroit, entre la mer Caspienne et celle d'Azof, a eu lieu avant les temps historiques; que la mer Caspienne et l'isthme caucasien avaient, du temps d'Hérodote comme du temps de Ptolémée, leurs formes actuelles; et que le marais dont parle un auteur byzantin, comme existant dans le IVe siè-

(1) Voyez notre volume 1er, livre II, p. 45, et spécialement p. 49-51.
(2) *Olivier*, Voyage en Perse, V, p. 227 *sqq*.

cle au nord du Caucase, n'est autre chose que le lac Bolchoï, qui existe encore.

« Mais que deviennent, nous demandera-t-on, toutes les eaux que tant de fleuves versent dans la mer Caspienne? Se précipitent-elles dans deux gouffres qui communiqueraient avec le golfe Persique, et que d'anciens voyageurs (1) prétendent avoir *vus*? Mais ces gouffres ont de tout temps paru imaginaires aux observateurs judicieux (2). Les feuilles de saules qui se montrent à la surface de ce golfe n'ont pas besoin de venir du Ghilan; elles peuvent venir des bords de l'Euphrate. Les eaux de la mer Caspienne perdent leur superflu, comme celles de l'Océan, par l'évaporation. Elle est extrêmement forte; c'est ce que démontre l'éternelle humidité de la température dans le Daghestan, le Chirvan, le Ghilan et le Mazanderan.

« Les côtes de la mer Caspienne, formées à l'est par des hauteurs escarpées, sont bordées au sud par des plaines marécageuses; et à l'ouest, ainsi qu'au nord, par des dunes sablonneuses; le fond est jonché de coquillages à l'état de débris et à celui de pétrification; la craie, le grès et les pyrites y sont les substances les plus communes. De vastes amas de joncs attristent les rivages et dérobent à la vue l'embouchure des fleuves.

« L'eau qui, près de l'embouchure des rivières, est presque douce, devient médiocrement salée au large; elle contient, outre les élémens ordinaires des eaux marines, une quantité considérable de sel de Glauber (3), ou sulfate de soude, qui provient peut-être de la décomposition du naphte, si commun dans les montagnes caucasiennes, et dont quelques veines paraissent s'étendre sous la mer. Les vents de nord-ouest font diminuer la salure et aug-

(1) *Struys*, Voyage, p. 126 (édit. allem. de 1678). *P. Avril*, Voyages en divers États d'Europe et d'Asie, p. 73. — (2) *Kæmpfer*, Amœnitat. exot., p. 254. — (3) *Gmelin*, Voyage, III, 261-267.

menter l'amertume. La forte phosphorescence des eaux grasses et bourbeuses de la mer Caspienne a été remarquée par Pallas; mais la couleur noire qu'elles semblent prendre au large, paraît ou mal observée ou due à des illusions optiques (1). La glace couvre souvent les golfes septentrionaux.

« Beaucoup d'oiseaux aquatiques chérissent les rivages de ce grand lac; beaucoup de poissons s'y propagent; l'esturgeon (*acipenser sturio*) est le principal objet de la pêche; on en a pris en quelques années 3 à 400,000; mais on préfère, pour la délicatesse de la chair, le sterlet (*acipenser ruthery*); et c'est de l'esturgeon étoilé (*acipenser stellatus*, en russe *sevnige*) qu'on tire le meilleur caviar et la colle la plus forte. Un million et demi de ces poissons, pris dans une année, ont valu un million de roubles. Le *beluga* des Russes est notre huson (*acipenser huso*); il devient d'une grosseur énorme; il y en a que trois chevaux peuvent à peine traîner. On retrouve ce poisson dans le lac Aral, la mer Noire, le Danube, et dans les grands fleuves de la Sibérie, jusqu'à la Lena. Cent mille husons qu'on a pris une année dans la mer Caspienne, ont valu 340,500 roubles (2). Cette mer renferme des phoques dont l'espèce n'est pas encore bien déterminée. Les espèces de coquillages et de plantes marines sont peu nombreuses (3).

« Les îles de cette mer sont indiquées dans les descriptions des contrées auxquelles elles appartiennent. Généralement parlant, celles qui ont de l'élévation manquent d'eau et de végétation; les îles basses ne sont souvent qu'un banc de sable entouré de roseaux. Le nombre de ports sûrs et profonds est extrêmement circonscrit; circonstance

(1) *Kæmpfer*, Amœnit. exot., p. 259. Comp. *Petreius*, Chronic., folio 120. — (2) *Georgi*, Description de la Russie, part. III, p. 1902 *sqq.*, 1969 *sqq.* — (3) *Gmelin*, Voyage, III, 233-257.

qui, jointe aux brusques variations des vents, ne laisse pas que de rendre la navigation périlleuse.

« Nous ne perdrons pas notre temps à énumérer toutes les dénominations que cette mer a portées. Celle de Caspienne, dérivée probablement de *Kasp*, montagne (nom donné au Caucase), est une des plus anciennes; commune à la langue grecque et à la latine, elle est également usitée en arménien, en géorgien et en syriaque (1). Les rabbins et Peritsol l'appellent *mer Morte*. La dénomination turque de *Tenghiz* ou *Denghiz*, que lui donnent plusieurs tribus turcomanes qui vivent sur ses bords, est traduite de plusieurs manières (2). Les Byzantins et les Arabes du moyen âge l'ont appelée *mer des Khazares* ou *Chazares*, d'après une nation puissante; et les annalistes russes ou slaves l'ont connue, dans le Xe siècle, sous le nom de *Khvalenskoé Moré*, d'après les *Khvalisses*, peuple slavon très-mal connu, et qui demeurait sur le Volga (3). Dans les cartes du moyen âge, à une époque que nous n'osons pas déterminer, on

(1) *Wahl*, Asien, I, 679 *sqq*. — Les Arméniens disent *Gasbits dsov*, et les Géorgiens *Kaspis zghawa*, mer Caspienne; ils l'appellent aussi *Gourganis zghawa*, mer de Gourgan, et *Daronbandis zghawa*, mer de Derbend. Les Persans la connaissent sous la dénomination de *Kolzum*, qui n'est, comme l'a fait remarquer M. Klaproth, qu'une corruption du nom de *Clysma*, port jadis célèbre du golfe de Suez, qui fit donner par les Arabes le nom de *mer de Clysma* (*Bahr el Kolzum*) à la mer Rouge. Plus tard, ajoute le savant que nous citons, les Persans, supposant que cette dénomination désignait en général une mer enfermée par des terres, comme l'est le golfe Arabique, donnèrent le nom de *Kolzum* à la mer Caspienne. Outre le nom de mer des Khazares (*Bahr el Khozar*) que lui ont donné les Arabes, ils lui ont réservé ceux de *mer de Djordjan* (*Bahr el Djordjan*), *mer de Dilem* (*Bahr el Dilem*), et aussi ceux de *mer de Thabaristan*, *mer de Bakou*. Les anciens historiens chinois l'appelaient mer occidentale (*Si hai*); enfin on l'a appelée aussi *mer d'Astrakhan*. J. H.

(2) Cette dénomination signifie aussi, selon M. Klaproth, *la mer*, et *ak denghiz*, mer Blanche. J. H.

(3) *Busching*, Magasin, vol. XVI, p. 287-348.

voit paraître le nom de *Mar di Sala*, que le savant Wahl veut expliquer par *mer salée;* nous croyons plutôt que cette dénomination est due à la ville de *Sara* ou *Saray* [1], capitale du Kaptchak ou Kiptchak, désignée sur quelques cartes sous le nom de *Sala*, et qui est aujourd'hui le village de *Selitrénoï-Gorodok*. Nous ne parlerons pas des appellations tirées des provinces limitrophes, telles que *mer d'Hyrcanie*, et autres semblables; mais celle que le Zend-Avesta indique est très-remarquable; ce livre apocryphe, et cependant plein d'anciennes traditions, nomme la mer Caspienne *Tchekaët Daéti*, c'est-à-dire la grande eau du jugement. Est-ce que le déluge de Noé, si fameux dans l'Orient, aurait quelque rapport avec les affaissemens qui ont concouru à la formation de la mer Caspienne?

« Après avoir ainsi tracé l'histoire géographique de la mer Caspienne, nous ne pouvons nous empêcher d'y joindre l'aperçu d'une discussion qui s'y rattache naturellement, question célèbre dans les fastes de la Géographie; la voici : Le fleuve Oxus ou Djihoun a-t-il jadis eu son embouchure dans cette mer?

« Si l'on se borne à lire superficiellement les géographes grecs et romains; si, au lieu de peser leurs témoignages, on les compte, on ne remarquera qu'une opinion assez unanime au sujet de l'Oxus : il est censé s'écouler dans la mer Caspienne, en allant droit de l'est à l'occident; Strabon et Pline le supposent; Ptolémée le dit expressément; mais diverses circonstances enlèvent à cet accord des auteurs tout ce qu'il offre d'imposant. D'abord, l'extension trop grande donnée par ces géographes à la mer Caspienne du côté de l'est, et leur silence à l'égard du lac Aral, doivent faire croire qu'ils regardaient ce lac comme une partie de la mer Caspienne, et que, par la prétendue jonction de

(1) Voyez Itinéraire de *Pegoletti*, dans notre vol. Ier, p. 445.

l'Oxus avec cette dernière mer, ils n'entendaient parler que de sa jonction réelle avec le lac. C'est ce qui paraîtra surtout probable à ceux qui, la carte à la main, réfléchiront sur le passage où Strabon affirme que l'Iaxartes, ou le Sir-déria, s'écoule *également* dans la mer Caspienne; chose que la direction du cours de ce dernier fleuve a dû de tout temps rendre impossible (1). Donc l'erreur évidente qui a existé au sujet de ce fleuve a facilement pu s'étendre à l'Oxus; ce qui était fabuleux à l'égard de l'un, l'est également à l'égard de l'autre. Il existe d'ailleurs un témoignage formel d'un ancien, qui marque le cours de l'Oxus conformément à l'état actuel des lieux; c'est celui de Pomponius Mela, qui, après avoir fait couler ce fleuve de l'orient en occident, le conduit directement *au nord*, et lui donne une embouchure dans *le golfe Scythique* (2). Il est évident que, pour arriver à la mer Caspienne, le fleuve devait continuer à couler dans la direction est et ouest; s'il tournait au nord, il ne pouvait rencontrer d'autre bassin que celui du lac Aral, considéré sans doute par les auteurs que suivait Mela comme un golfe de l'Océan septentrional ou scythique. L'ordre dans lequel Denys le Périégète nomme l'Oxus indique que, bien qu'il le fasse couler dans la mer Caspienne, il place son embouchure dans la *Sogdiane* ou dans la *Chorasmie*, et non pas chez les *Derbices*, peuple qui occupait les environs du lac Balkan (3): il semble donc avoir connu l'inflexion du cours de ce fleuve *vers le nord*.

« Un passage très-important de Patrocle, cité par Stra-

(1) « Ὁ Ἰαξάρτης ἐκδίδωσί τε ὁμοίως (Ὄξῳ καὶ Ὄχῳ) εἰς τὸ Κάσπιον. » Lib. XI, p. 351. Edit. Atreb.

(2) « Iaxartes et Oxos per deserta Scythiæ ex Sogdianorum regionibus in Scythicum exeunt..... Hic, aliquandiù *ad occasum ab oriente currens* juxta Dahas *primùm inflectitur*, cursuque ad *septentrionem* converso, inter Amardos et Pæsicas os aperit. » — (3) *Dion. Perieg.*, v. 747.

bon, prouve encore d'une manière formelle que l'Oxus avait son embouchure au même endroit où nous la trouvons. « Les uns disent que l'*Ochus* (le Tedjen) coule au « travers de la Bactriane; les autres le font couler sur la « limite de ce pays; ceux-ci le considèrent comme diffé- « rent de l'*Oxus* jusqu'à son embouchure, et plus méri- « dional que celui-ci, quoique tous les deux ils aient leur « écoulement dans la mer en Hyrcanie; ceux-là convien- « nent que, dès l'origine, ce sont des fleuves différens, mais « qu'ils se réunissent, et que le lit de l'Oxus a souvent 6 « à 7 stades de large. Il est du moins sûr que l'Iaxartes, « dès le commencement jusqu'à la fin, est différent de « l'Oxus, quoiqu'*il s'écoule dans la même mer* (1). Patrocle « dit que leurs embouchures sont éloignées l'une de l'autre « d'environ 80 farsangs; mais le farsang persan est, selon « les uns de 60 stades; selon d'autres, de 30, et selon « quelques uns, de 40. » En mesurant à l'ouverture de compas la distance actuelle entre l'embouchure la plus méridionale de l'Iaxartes ou Sir-déria, et la plus orientale de l'Oxus ou Djihoun, on trouve 2 degrés et 20 minutes, équivalant à 2592 stades de 1111 $\frac{1}{9}$ au degré; or, le farsang étant pris de 30 stades, la distance, selon Patrocle, serait de 2400 stades; c'est précisément le nombre de stades que donne Eratosthène, cité par Strabon un peu plus haut (2) : ainsi, les distances anciennes et modernes s'accordent à peu de chose près. Cet accord paraîtra encore plus surprenant si l'on examine les mêmes distances

(1) « Εἰς μὲν τὴν αὐτὴν τέλευτων θάλατταν. » Lib. XI.

(2) *Pline*, liv. VI, c. XIII, rapportant le même passage d'Ératosthène, dit : *Ad ostium* ZONI *fluminis quatuor MDCC stad. Ab eo ad ostium Iaxartis, MCCC. Quæ summa efficit quindecies centena LXXV millia.* Le passage est certainement très-corrompu; on a proposé de lire 2400 stades pour la distance entre *Zonus* et *Iaxartes;* mais le nom de *Zonus* est curieux; c'est une corruption de celui de *Djihoun* que les Orientaux ont de tout temps donné à l'Oxus.

prises le long des rives du lac Aral ; on les trouve alors de 3320 stades, ou de 83 farsangs à 40 stades. Enfin, si on prend pour termes extrêmes l'embouchure la plus occidentale du Djihoun et la plus septentrionale du Sir-déria, on aura 82 farsangs à 60 stades. Ainsi, les trois indications données par Patrocle, ou plutôt par les Persans qu'il avait consultés, concourent à démontrer que les deux embouchures de l'Oxus et de l'Iaxartes étaient à la même distance l'une de l'autre où elles sont aujourd'hui : donc, l'un et l'autre ils s'écoulaient dans le lac Aral.

« Il reste donc prouvé que les Grecs et les Romains n'ont eu par eux-mêmes aucune notion sûre et positive sur l'embouchure de l'Oxus ; mais les traditions qu'ils ont recueillies, et quelques données géographiques qui leur sont parvenues, rendent probable que ce fleuve avait alors le même cours et la même embouchure qu'aujourd'hui. Les Grecs et les Romains ne l'ont conduit dans la mer Caspienne que par une conséquence nécessaire de leur faux système sur l'étendue de cette mer.

« Les Orientaux fourniraient sans doute quelques lumières sur cette matière obscure ; mais, ne pouvant consulter leurs écrits dans les langues originales, nous ne pouvons entrer dans une discussion détaillée de leurs opinions. *Ibn-Haukal*, suivi par *Aboulfeda*, décrit le cours du fleuve Djihoun conformément à nos cartes modernes, et lui assigne son embouchure dans le *lac de Khovarezm*, que nous appelons la mer d'Aral. Aboulfeda cite, mais sans l'approuver, l'assertion de Rasmol Mamouri, selon lequel un bras du Djihoun se jetterait dans la *mer Verte* (1), c'est-à-dire dans le golfe Persique. Le géographe turc *Hadgi-Khalfah* dit, d'après Hamdoulah, géographe

(1) *Aboulfeda*, Reiskii, d'après *Busching*. Magasin géogr., IV, 169. *Ibn Haukal*, oriental Geography, par *Ouseley*, p. 241 *sqq*. 265.

persan, qu'un bras de l'Oxus se dirige vers la mer Caspienne, en traversant à grand bruit la vallée de *Kherlavah*. Le voyageur *Abdoul Kerym*, qui visita les lieux en 1730-1740, affirme que le Djihoun, « loin d'arriver dans le Ma-« zanderan (l'Hyrcanie), comme l'ont dit quelques auteurs, « n'arrive pas même jusqu'au lac de Khovarezm, attendu « que de fréquentes saignées, réclamées par les besoins de « l'agriculture, en absorbent entièrement les eaux (1). »

« Les voyageurs européens des XVIe et XVIIe siècles nous paraissent avoir vu les faits moins par leurs propres yeux qu'à travers le prisme trompeur que leur présentait la géographie de Ptolémée. S'il n'en eût pas été ainsi, ces voyageurs seraient-ils tombés dans tant de contradictions? *Hanway, Bruce* et *Ienkinson* prétendent tous connaître un bras desséché de l'Oxus, qui autrefois en conduisait les eaux, ou du moins une partie des eaux, dans la mer Caspienne. Mais l'un d'eux trouve l'embouchure de ce bras près de Sellisoure, par 42 degrés et demi; l'autre, dans la grande baie de Balkan, par 39 degrés; le grand Atlas russe le fixe au petit golfe de Balkan. On n'est pas plus d'accord sur l'endroit où ce bras de l'Oxus se détache du bras qui coule dans le lac d'Aral; les uns placent le point de départ à Hezâr-asb, les autres à Vazirkend; il y en a qui descendent jusqu'à Ourghendj. Enfin, l'époque du prétendu desséchement de ce bras par les Tatares est également un sujet d'incertitude et d'assertions contradictoires. Les Arabes, que nous venons de citer, n'admettent point l'idée d'un desséchement moderne; il a dû être antérieur à Ibn-Haukal, c'est-à-dire au Xe siècle : les Russes, au contraire, prétendent qu'il a été fait vers l'an 1719, pour empêcher leurs projets de conquête.

« Examinons en détail le récit des Russes au sujet

(1) Collection des Voyages, par M. *Langlès*, I, p. 55 *sqq*.

de cette prétendue dérivation des eaux du Djihoun (1).

« Pierre-le-Grand avait entendu parler des sables d'or que roule le Kisil-déria, fleuve qui, venant de l'est, se jette dans le Djihoun, et que l'on confond quelquefois avec celui-ci. Il résolut de s'emparer d'un pays où il espérait trouver des mines très-riches, et par lequel il pouvait d'ailleurs ouvrir un commerce avec l'Inde. Des marins furent envoyés chercher l'embouchure du Kisil-déria, que l'on supposait se jeter dans la mer Caspienne. On trouva une rivière quelconque, peut-être le Tedjen, qu'on prit pour le Kisil-déria. Les savans consultés décidèrent que c'était l'Oxus; une expédition fut résolue et préparée. *Alexandre Beckevitch*, fils d'un prince circassien, capitaine de la garde du tzar, et sachant la langue tatare, fut chargé de conduire un corps de 3000 hommes aux prétendues embouchures du Kisil-déria, et de se mettre en possession des contrées adjacentes. Les Tatares, inquiets de voir les Russes revenir plusieurs fois à ce même endroit, détournèrent, dit-on, le cours du fleuve, en le barrant par une forte digue, et le conduisant par trois canaux dans le lac Aral. Beckevitch arrive avec son armée, et cherche en vain le fleuve par où il comptait remonter jusqu'à Khiva. Il ne se laisse point effrayer par ce contre-temps; il construit en pierre calcaire, cimentée de chaux et de coquillages, sur le promontoire Karaganskoï, un fort qui devait lui servir de place d'armes, et avance ensuite avec ses troupes contre Khiva. Le khan marche à sa rencontre avec une nombreuse armée; l'artillerie européenne décide promptement la victoire. Le khan, vaincu et privé d'espoir, envoie demander au général russe quels sont les griefs de la Russie, et quels sacrifices on exige de lui. Beckevitch, plein de l'idée de la

(1) *Müller*, Sammlung russischer geschichten (Mémoires pour servir à l'histoire de la Russie, vol. VII).

prétendue dérivation du fleuve Kizil-déria, demande au khan de faire abattre les digues qui empêchaient le fleuve de couler vers la mer Caspienne, et de lui rendre son ancien cours. Le prince tatare répond que cette opération est au-dessus de ses forces, et qu'il n'est plus possible de fermer les canaux dans lesquels le fleuve a déjà pris sa nouvelle direction. Beckevitch déclare alors qu'il exécutera cet ouvrage avec ses propres gens, pourvu qu'on garantisse sa sûreté en lui donnant des otages. Les Tatares accèdent avec plaisir à cette proposition. Les otages sont donnés, et servent en même temps de guides à l'armée russe, qui marche pendant cinq jours vers le prétendu lit desséché du fleuve. Partout on ne rencontrait que de petites mares d'eau stagnante. La soif dévorait les soldats. Les guides, dans les vues les plus perfides, proposent aux Russes de se séparer en petites troupes, et de suivre différentes routes. La nécessité force le chef des Russes à suivre le conseil des ennemis. A peine la petite armée russe s'est-elle disséminée dans ces déserts mal connus, que les Tatares, qui la guettaient, attaquent de toutes parts ces faibles détachemens. Les uns périssent sous le glaive, les autres sont réduits en esclavage. L'infortuné Beckevitch, conduit devant le khan, est haché en morceaux; un tambour, couvert des lambeaux de sa peau écorchée, et conservé à Khiva comme trophée, atteste à la postérité la désastreuse issue de cette expédition, conçue et conduite sans prudence. La Russie apprit ces événemens par ceux des soldats qui, laissés dans le fort de Karaganskoï, purent se sauver à bord des vaisseaux qui les avaient amenés.

« Ce récit doit-il nous faire changer d'opinion à l'égard de l'ancien cours de l'Oxus? Il nous semble qu'il est impossible d'admettre qu'une faible nation tatare ait, en une ou deux années, exécuté les travaux immenses qu'eût

exigés la dérivation d'un grand fleuve. Il est plus facile à concevoir qu'un détachement russe, envoyé en avant pour reconnaître la prétendue embouchure du Kizil-déria, ait pu se tromper en se contentant de remonter, pendant une lieue ou deux, le premier torrent gonflé d'eau de pluie qu'il aura rencontré. Les Tatares, voyant Beckevitch obstiné à suivre un projet chimérique, se seront bien gardés de lui dire la vérité, puisque l'erreur leur devait être utile.

« Toutes ces questions seraient décidées, si un voyageur instruit, le baromètre à la main, pouvait aller par terre de Gourief à Asterabad, en tournant la mer Caspienne par l'orient. Les cartes russes admettent des vallées sablonneuses entre le cours actuel de l'Oxus et la mer Caspienne; mais sur quelles autorités se fondent-elles? Géorgi, dans sa Description de la Russie, et Gmelin, dans ses Voyages, représentent ce pays comme rempli d'une chaîne de montagnes, qui, sortant de la steppe des Kirghiz, se continue jusqu'à Asterabad, en séparant entièrement le bassin du lac Aral de celui de la mer Caspienne.

« Nous ne pouvons juger ce procès ; mais nous en avons fait un rapport aussi clair que les connaissances actuelles le permettent (1). »

(1) Ce procès paraît être aujourd'hui définitivement jugé : le voyage de M. Mouraviev, celui du baron de Meyendorff, celui de M. de Humboldt, et une série de nivellemens barométriques faits par MM. Duhamel et Aujou pendant l'expédition du colonel Berg, et quelques autres encore, tels que MM. de Parroz, Hengelhardt, Hofmann, Helmersen et de Humboldt, donnent lieu de penser qu'à une époque ancienne, mais cependant historique, la mer Caspienne était beaucoup plus étendue qu'aujourd'hui; peut-être, ainsi que l'avait présumé Pallas, se prolongeait-elle à 125 lieues plus au nord et à l'ouest jusqu'à la mer d'Azof; mais il y a tout lieu de croire, avec ce savant voyageur, qu'à l'est elle se réunissait au lac Aral. Le desséchement graduel des lacs et des rivières dans la partie occidentale de l'Asie-Moyenne suffirait pour donner une grande probabilité à cette opinion. Mais lorsque l'on considère que le capitaine Mouraviev a

reconnu les anciens bords de la mer Caspienne entre les côtes actuelles et l'extrémité méridionale du lac Aral ; que le *Djan-déria* ou le bras méridional et le plus considérable des trois par lesquels le Sir-déria, l'ancien *Iaxartes*, se jette dans ce lac, s'est desséché depuis dix ans ; que le *Kouvan-déria*, qui forme le bras du milieu, a diminué considérablement en cent ans ; que ce desséchement est tellement rapide que le colonel George de Meyendorff cite à ce sujet le témoignage d'une foule de Kirghiz qui lui assurèrent que leurs pères avaient vu les eaux du lac Aral s'étendre jusqu'au pied du Sari-boulac, colline éloignée aujourd'hui de 15 lieues de ses rives, et que le *Camechln-bach*, grande baie du Sir-déria, s'est reculé de trois quarts de lieue en moins de quatre ans ; n'est-on pas en droit d'en conclure que la mer Caspienne a dû comprendre jadis le lac Aral? Les environs de ce lac démontrent si clairement que ses bords se sont rétrécis ; la marche des sables mouvans qui ont contribué si puissamment à diminuer sa surface est encore si rapide, que le témoignage des Kirghiz est ici du plus grand poids pour prouver que les anciens n'avaient pas tort de donner à la mer Caspienne une étendue beaucoup plus grande vers l'est qu'elle ne l'a de nos jours. D'ailleurs ce lac appartient à la grande dépression du bassin de la mer Caspienne : il est, à la vérité, ainsi que l'a reconnu M. de Humboldt, à 114 pieds au-dessous du niveau des eaux de cette mer, mais à 186 pieds au-dessous de celles de l'Océan. Il est donc évident que si les anciens n'ont pas parlé de ce lac, c'est qu'il n'existait pas encore de leur temps ; c'est que la mer Caspienne ne l'avait point formé en se rétrécissant. Du temps d'Hérodote, ainsi que l'a fait observer M. Klaproth, le bras du *Iaxartes*, appelé *Araxes*, tombait dans la mer Caspienne ; 39 autres bras de ce fleuve se perdaient dans des marécages qui vraisemblablement ont séché, et qui font partie de la steppe des Kirghiz. Si l'ancienne mer Caspienne a desséché, ajoute le savant orientaliste, et si le lac Aral est le reste de sa partie orientale, il paraît vraisemblable qu'il doit être plus haut que la mer Caspienne de nos jours. Et en effet les différens nivellemens ont prouvé cette élévation dont nous venons de donner plus haut la dernière évaluation. (Voyez ce que nous avons dit tome Ier, pages 251 et 252 de ce Précis, dans une note. — Voyez encore *Notice sur la mer Caspienne*, par M. *Klaproth : Mémoires relatifs à l'Asie*, tom. III, p. 271. — *Voyage d'Orenbourg à Boukhara*, par M. le baron *G. de Meyendorff*, pag. 35. — *Voyage en Turcomanie et à Khiva*, par M. *Mouraviev*, p. 97. — Voyez enfin les *Fragmens de Géologie et de Climatologie asiatiques*, par M. de Humboldt, tom I). J. H.

LIVRE CENT TRENTE-TROISIÈME.

Suite de la Description de l'Asie. — Tatarie indépendante ou Turkestan, comprenant le pays des Kirghiz, le khanat de Khokan, la Turcomanie, le khanat de Khiva, la Grande-Boukharie, les khanats de Cherzbz et de Hissar, le Badackhchan, le khanat de Balkh et ceux d'Ankoï, de Meïmaneh, de Khoulm, de Koundouz, de Talikhan, de Dervazeh, de Koulab, d'Abi-gherm, de Ramid, etc.

« Les contrées à l'est de la mer Caspienne, qu'arrosent l'Oxus et l'Iaxartes, portaient chez les Grecs le nom de *Scythie asiatique*. Il est possible, et même vraisemblable, que les véritables Scythes d'Europe, les peuples de la race finnoise, dont nous avons parlé à leur place, aient occupé ce pays à une époque très-reculée; mais les nations que l'histoire connaît comme habitans de la Scythie d'Asie, paraissent ne pas avoir différé d'origine avec les Tatares ou Tatars actuels. Les dénominations tatares des fleuves, des montagnes et des provinces (1), se reconnaissent au milieu des noms persans consacrés par la géographie grecque depuis Alexandre, et l'on n'y a retrouvé aucune trace des langues finnoises. D'ailleurs, l'histoire, depuis le siècle d'Alexandre jusqu'au IVe ou Ve siècle, ne connaît avec certitude aucune grande migration des peuples qui ait pu amener dans ces régions de nouvelles colonies.

« Mais des tribus belliqueuses et nomades durent souvent changer de rang, de nom et de situation. Les Saces et les Massagètes disparurent de la carte entre le IIe et le IVe siècle; la Perse et Byzance apprirent à connaître les re-

(1) *Khowarezm*, Chorasmia (Ptol., Strab.). *Kharizm*, Charasmii (Herod.). *Uzes*, Utii (Herod.); Uitii (Strab.). *Tokharestan*, Tochari. *Sakita*, (d'Anville) Sacæ. *Turks*, Turcæ (Pomp. Mel.). *Djihoun*, Zonus (Plin.). *Sihoun*, Silys (Plin.). *Mus-Tag*, Imaus, etc

doutables noms des *Turcs de la Transoxiane* et des *Huns blancs* ou *Ephthalites :* ces derniers, nommés ainsi parce qu'ils demeuraient sur l'Oxus, appelé *Aptelah* en persan, étaient probablement des Turcs; et peut-être ne diffèrent-ils point des *Ouzes* ou *Ouzbeks,* qui, après plusieurs révolutions, sont restés maîtres de la Grande-Boukharie. Les Turcs, dont la capitale était Taraz, et ensuite Otrar, donnèrent à une grande étendue de pays le nom de *Turkestan.* Toutes les nations que nous désignons sous le nom de Tatares, reconnaissent celui de Turcs pour leur appellation commune (1). Il n'est pas encore décidé qu'il faille rayer ce nom dans Pomponius Mela et dans Pline (2); s'il y est conservé, il remonte au-delà de l'époque de ces abréviateurs. Sa célébrité est répandue dans les *saga's* des Islandais (3), et semble indiquer d'anciennes liaisons entre les Goths et les nations turques; liaisons dont les traces se retrouvent dans les langues.

« Ce n'est que dans le XIIe siècle que le nom de *Tartares,* ou plus exactement Tatars, devint célèbre en Europe. Aboul-Ghazi affirme qu'il y eut parmi les hordes turques une tribu nommée *Tatars*, et il en parle comme de l'une des plus considérables parties de la grande nation turque (4).

(1) *Rytschkow*, Orenburgskaia topografia, t. I, ch. 1. *Fischer*, Quæstiones petropolitanæ, p. 58. *D'Anville*, Mém. de l'Acad. des Inscript., t. LII, p. 201. — (2) *Plin.*, VI, 7. Turcæ, usque ad solitudines saltuosis convallibus asperas. *Pomp. Mela*, I, 21. Comp. *Herod.*, IV, 22.

(3) *Snorro*, Heimskringla, I, p. 2. *Hervarar Saga*, p. I, cap. 1. *Langfedgatal*, etc.

(4) Voici la traduction du passage d'Aboul-Ghazi, donnée par M. *Klaproth :* « Dans ce temps-là le roi des Mogouls était originaire de la tribu « des *Gourlas*. Il envoya des ambassadeurs à tous les peuples pour leur « annoncer la sortie d'*Irgene Koun*. Quelques uns la voyaient avec plai- « sir, d'autres avec un mauvais œil. La nation des *Tatars* était méchante, « et faisait beaucoup de guerres. Les Tatars et les Mogouls se mesurèrent « en bataille rangée, et les derniers furent victorieux; ils passèrent les « grands au fil de l'épée, et réduisirent les jeunes gens en captivité. « Pendant 450 ans ils s'étaient considérablement augmentés et avaient

Il dit encore que ces Tatars se partagèrent en plusieurs tribus, et qu'une d'elles eut des guerres sanglantes à soutenir contre les Chinois : ce qui s'accorde fort bien avec les annales de la Chine (1). Une opinion différente considère la dénomination de Tatars comme étrangère aux nations turques, et comme leur ayant été donnée par les Chinois; il paraît en effet que ceux-ci nomment *Tata* les nations nomades de l'Asie centrale (2). Enfin, M. Klaproth a prouvé que les Tatars étaient une tribu mongole et non pas turque. »

Nous allons exposer en peu de mots sur quoi se fonde l'opinion de ce savant. Les Chinois ne connurent les *Tatars* que dans le IXe siècle de notre ère. Ils les appelèrent alors *Thata*, et plus tard *Tha tha eul*, parce qu'ils ne prononcent pas l'*r* et le remplacent par *eul*. Dans la grande géographie de la dynastie Ming, on lit ce qui suit à propos des Tatars: « Dans le temps de la dynastie des *Soung* et des *Khitan's* « (au XIe siècle), quelques petites hordes devinrent puis- « santes, comme les *Moung kou* (Mongols), les *Thai tchi* « (Taitchout), les *Tha tha eul* (Tatars) et les *Khe lie* « (Kerit); toutes ces hordes furent réunies sous la domi- « nation des *Moung kou* qui firent avec eux la conquête de « la Chine. » D'après ce passage, il est déjà évident que les Tatars et les Mongols sont des tribus d'un même peuple.

« acquis des richesses. Ils habitèrent derechef leur ancienne patrie. « Dans le même pays demeurèrent aussi des tribus de la nation turque, « parmi lesquelles il n'y en avait pas une plus nombreuse et plus brave « que celle des *Tatars*. Après la sortie d'*Irgene Koun*, les Mogouls « battirent les *Tatars;* et quand ils furent de retour dans leur patrie, « ils dominèrent sur les Tatars et sur tous les autres peuples. Des tribus « qui n'étaient pas Mogouls étant venues se mettre sous leur protection, « se disaient aussi *Mogouls*. » M. Klaproth fait observer que dans ce passage Aboul-Ghazi parle des *Tatars blancs* ou *Oungouts* qui, en effet, appartiennent à la nation turque. (*Mémoire sur les Tatars*.)

(1) Histoire généalogique des Tatars, p. 167; Histoire de l'empire des Mogouls, p. 5. — (2) *Visdelou*, Biblioth. orient., p. 147.

Mais il y avait *trois tribus de Tatars :* c'est ce que nous apprend *Meng Koung*, général et historien chinois, mort en 1246, qui commandait un corps d'armée envoyé par le gouvernement chinois au secours des Mongols contre les *Kin,* et qui eut ainsi l'occasion de recueillir des renseignemens exacts sur ce peuple. Les *Tatars blancs*, qui n'avaient rien de rebutant dans leur extérieur, et qui se faisaient des incisions aux joues, étaient une horde turque; leur prince, du temps de Djenghiz-Khan, tirait son origine des anciens khans des *Thou khine* ou *Turcs de l'Altaï.* Les *Tatars sauvages* étaient stupides et servaient d'esclaves aux premiers. Les *Tatars noirs*, parmi lesquels naquit Djenghiz-Khan, portaient le petit nom de *Temondjin.* Ce sont les *Tatars noirs* qui postérieurement ont reçu le nom de *Mongols* ou *Moung kou* en chinois. Ils étaient soumis aux *Tatars blancs* ou Turcs, et se trouvaient avec eux sous la dénomination de *Liao*, et plus tard sous celle de *Kin* ou *Niu tchi.* Après la mort de son père *Yesougai*, Djenghiz-Khan soumit les *Tatars blancs* qui s'étaient révoltés, et devint chef de toutes les tribus tatares. Il garda pour ses sujets le titre honorifique de *Monggol*, qui fut celui de sa horde et qui depuis resta à la nation entière.

D'après tous ces faits, on ne peut douter que les dénominations de *Mongol* et de *Tatar* ne soient synonymes et n'appartiennent à une seule et même nation.

« Quoi qu'il en soit, le nom de *Tatars*, changé en celui de *Tartares*, malgré les réclamations des savans (1), et que l'on pourrait écrire *Tatares* pour se rapprocher de l'orthographe de ce dernier nom, eut une telle vogue dans les XIVe, XVe et XVIe siècles, qu'il envahit toute l'Asie centrale et septentrionale. Il engloutit celui des Mongols, quoique ceux-ci régnassent sur les Tartares; on doit peut-

(1) *Leunclavius*, Pandect. histor. Turc. *Langlès*, *Pallas*, etc.

être en chercher la cause dans les victoires mêmes de Djenghiz Khan. » C'est à la même cause qu'il faut attribuer la confusion qui s'est établie relativement aux dénominations de *Turcs* et de *Tatars*, bien que ceux-ci soient les mêmes que les Mongols; c'est à la même cause, enfin, qu'il faut attribuer la dénomination de *Tatars* donnée à toutes les tribus turques qui ne sont pas comprises dans les limites de l'empire Ottoman.

Quand *Touchi-Khan*, fils de Djenghiz, fit la conquête d'une partie du nord-ouest de l'Asie et de l'orient de l'Europe, dit M. Klaproth, les pays situés au nord de la mer Caspienne, et entre cette mer et le Dnieper, étaient principalement habités par des peuplades turques qui toutes devinrent les sujets des conquérans tatars. Ceux-ci fondèrent l'empire du Kaptchak qui s'étendait depuis le Dniester jusqu'à la Iemba, et se terminait à l'orient avec la steppe des Kirghiz. Les princes de cet empire étaient Tatars, mais la plus grande partie de leurs sujets étaient Turcs. Vers la fin du XVe siècle, l'empire du Kaptchak fut divisé en plusieurs khanats dont les chefs descendaient de Djenghiz: ils étaient donc *Mongols* ou *Tatars*. « Cependant les armées de cette dernière nation, venues de l'intérieur de « l'Asie, n'existaient plus; l'usage de la langue mongole « même s'était perdu, et les khans étaient entourés de « soldats et de sujets turcs, issus des anciens habitans « du pays. Malgré cela, ces khanats furent toujours ap- « pelés Tatars, parce que les princes étaient Mongols. « On disait le royaume des Tatars d'Astrakhan, de « Kazan et de la Crimée. Même après la soumission de « ces pays au sceptre des tzars, la dénomination de Tatars « resta aux habitans turcs. Leur langue fut aussi appelée « tatare. Mais si l'on demande à un soi-disant *Tatar* de « Kazan ou d'Astrakhan, s'il est un Tatar, il répond né- « gativement; il appelle aussi l'idiome qu'il parle *turki* et

« jamais *tatari*. N'ayant pas oublié que ses ancêtres ont « été subjugués par les Mongols ou *Tatars*, il regarde « le nom de ces derniers comme une *injure* qui équivaut au « mot *voleur* (1). »

« Les Tatares dont il est question ici, c'est-à-dire les Turcs, diffèrent autant des Mongols par leurs traits, leur constitution physique et leur langue, que les Maures diffèrent des Nègres. Une taille élancée, des visages européens, quoique teints un peu en jaune, des cheveux bouclés, une longue barbe, distinguent le Turc du monstre difforme, trapu, au nez écrasé, aux joues saillantes, au menton presque imberbe, aux cheveux raides, qui habite les déserts de la Mongolie. Les pays de ces deux races constituent aussi deux régions physiques. Les *Mongols*, dont les Kalmouks sont une branche, occupent tout le plateau central depuis le lac Palcati et depuis le mont Belour jusqu'à la Grande-Muraille et jusqu'aux monts Siolki, appelés plus exactement les monts *Hing'an*, lesquels séparent ces peuples des Mantchoux, tribu de la grande race des Toungouses. Les Turcs sont restés définitivement les maîtres de la vaste contrée qui, des monts Belour, s'étend vers le lac Aral et la mer Caspienne, et qu'on appelle improprement *Tatarie*, tandis qu'on devrait la nommer *Turkestan*.

« Il est vrai que les Tatares ont habité et même dominé dans la Petite-Boukharie; mais ils y ont été subjugués par les Kalmouks. D'un autre côté, les Tatares ont possédé les royaumes ou *khanats* de Sibir ou Sibérie, nommés aussi de Toura, de Kazan, d'Astrakhan et de Krim ou Crimée; mais ces quatre États sont tombés au pouvoir des Russes. Il y est resté un certain nombre de Tatares; les uns sur le Tobol et l'Irtyche, jusqu'à l'Ienisseï en Sibérie, les autres aux

(1) *Klaproth* : Mémoire sur les Tatars, dans la collection des Mémoires relatifs à l'Asie, tom. I, p. 461.

environs de Kazan; un petit nombre est demeuré en Crimée; enfin, le Caucase en recèle quelques tribus réfugiées. Voilà l'extension de la Tatarie dans le sens historique, ou considérée comme le pays tatare. Mais les nations turques, indépendantes, sont circonscrites dans des limites plus étroites; elles n'occupent que la région physique, bornée au nord par les monts *Alghidin tsano* ou le cours de l'Irtyche, à l'ouest par le cours de l'Oural et la mer Caspienne, au sud par le Khorassan, à l'est par les chaînes de Belour.

« Au nord, la *steppe d'Ichim* et la rivière d'Iaik ou de l'Oural les séparent de la Russie; les monts Belour les défendent contre la puissance chinoise. A l'ouest, la mer Caspienne leur donne une frontière naturelle; mais au sud il leur manque une semblable barrière pour les garantir des invasions des Afghans, qui se sont rendus maîtres de la ville de Balkh. Cependant la Géographie doit considérer le Turkestan comme s'étendant au sud-est jusqu'aux monts *Hindou-Koh*, qui le séparent du Kaboul, province ou royaume de l'Afghanistan.

« Ce pays, même en excluant la steppe d'Ichim réclamée par les Russes, a plus de 60,000 lieues carrées de superficie; mais il ne nourrit peut-être pas cinq millions d'habitans.

« Les principales divisions sont, au nord, *le pays des Kirghiz*, avec les districts des *Karakalpaks* et des *Araliens*, et les anciens États de *Tachkend* et de *Turkestan*, qui forment aujourd'hui le *khanat de Khokhan;* à l'ouest, le *Khovarezm* ou *Kharism*, appelée aussi Khivie ou khanat de Khiva, avec le pays des *Turkomans;* au sud-est, la *Grande-Boukharie* avec les *khanats de Chehri-sebz* et de *Hissar*, etc. Au sud, les *khanats de Balkh*, d'*Ankoï*, de *Meï-manieh*, etc.

« La Tatarie, telle que nous venons de la circonscrire, occupe à l'est de la mer Caspienne l'immense dépression qui comprend une grande partie de l'Asie occidentale et

une faible partie de l'Europe orientale. C'est une suite de bassins qui aboutit au lac Aral et à la mer Caspienne. Le niveau d'une grande partie de ce pays est, ainsi que nous l'avons dit, au-dessous de celui de l'Océan; mais des montagnes l'encerclent du côté du sud, de l'est, et en partie du nord. »

Les principales montagnes à l'orient sont celles de *Belour* ou *Bolor*, dont toutes les relations s'accordent à faire une grande chaîne couverte d'une neige éternelle. La chaîne du *Belour* ou *Belour-tagh*, se nomme en ouïgour, selon M. Klaproth, *Boulyt-tagh*, c'est-à-dire *Mont-des-Nuages*, à cause des pluies extraordinaires qui, durant trois mois, tombent sans interruption dans la région qu'elle occupe. Elle est si âpre et si peu praticable, qu'il ne s'y trouve, dit M. de Humboldt, que deux cols qui depuis les temps les plus anciens ont été fréquentés par les armées et les caravanes : l'un, au sud-est, entre Badahkchon et Tchitcal, l'autre au nord, à l'est d'Ouchi, près des sources du Sihoun ou Sir-déria (1). Sa partie méridionale se rattache à l'ouest à l'Hindou-Koh, et à l'est au Kouen-loun. Au nord elle se joint à une chaîne qui passe au nord-ouest de Kachghar, et qui porte le nom de col de Kachghar (*Kachghar Divan* ou *Dovan*). Plus loin elle va couper presque à angle droit une chaîne de montagnes qui, à l'est, prend le nom de *Mouztagh* ou *Thian-Chan*, et à l'ouest celui d'*Asferah-tagh*, et plus à l'ouest encore celui d'*Ak-tagh* (Mont-Blanc ou Neigeux), et aussi celui d'*Al-Botom*, du nom d'une cime qui, suivant le géographe arabe Ibn-al-Ouardi, fume pendant le jour, est lumineuse pendant la nuit, et produit du sel ammoniac. Au nord de cette chaîne s'étend, de l'est à l'ouest et sur la rive droite du Sihoun, une chaîne appelée *Ala-tau* ou *Ala-tagh*, nom qui en kirghiz signifie

(1) *Humboldt :* Fragmens de géologie et de climatologie asiatiques.

Monts tachetés, parce que les saillies de ses rochers noirs forment de loin comme autant de taches et de raies sur les couches de neiges qui couvrent sa cime. Il existe au pied de cette chaîne plusieurs sources chaudes.

« Toute la partie orientale du bassin du Djihoun est environnée et remplie de montagnes et de collines, à travers lesquelles le fleuve se fraye un passage : l'un de ces défilés n'a que cent pas de large, et porte le nom persan de *Djani-Chir*, ou Gueule-du-Lion, qui en peint les sublimes horreurs (1). Immédiatement après commencent des plaines sablonneuses. »

Au nord du bassin de la mer Caspienne on ne trouve pas ce prolongement oriental de l'Altaï que la plupart des cartes représentent sous les noms d'*Alghidin-tsano* ou *Alghidin-chamo*, et que l'on suppose aller s'unir aux monts Ourals. Mais il paraît que depuis l'Irtyche jusqu'aux sources de l'Ichim il règne une chaîne de hauteurs que les Russes nomment *Alghinskoe Khrebet*, et les Kirghiz *Dalaï Kamtchat;* c'est une suite de montagnes à filons, entrecoupées de vastes plateaux inclinés; l'un de ces plateaux porte le nom d'*Oulou-tau* (la Grande Montagne). A l'extrémité orientale de cette chaîne s'étend une région de lacs jusqu'à l'endroit où l'Oural méridional envoie dans la plaine des Kirghiz la chaîne de *Moughodjar*. Cette région de lacs indique, suivant M. de Gens, une ancienne communication d'une masse d'eau avec le lac Ak-Sakal, et de là avec celui d'Aral. Les monts Moughodjar sont la continuation des monts Gouberlinsk, qui sont eux-mêmes une branche de l'Oural. Ce sont des montagnes rocailleuses composées de mamelons coniques bizarrement groupés; leur sommet le plus élevé est le mont *Aïrouk*, c'est-à-dire *isolé*, que l'on nomme aussi *Aïrourouk* ou *fourche*, à cause de sa

(1) *Hadgi-Khalfah*, p. 884, trad. MS.

double cime. Il a 900 pieds de hauteur au-dessus de sa base. « Ces montagnes prennent dans la steppe les noms « de *Tachkitchou* et de *Karaoul-tepeh.* D'abord séparées « par le Kir-gheldi, elles se réunissent à une trentaine de « verstes de l'Oural, d'où elles se dirigent vers le sud en « plateau élevé, et forment ensuite les monts *Ourkatch* « ou *montagnes d'Our,* ainsi nommées de l'Our ou de l'Or, « rivière qui baigne leur pied. Près des sources de cette « rivière, les monts Ourkatch se réunissent aux monts « Moughodjar, qui se dirigent vers le sud-ouest. Des monts « Ourkatch partent deux chaînes de collines vers l'ouest; « l'une sépare le bassin de l'Ilek de ceux du Témir et de « l'Emba. Les monts *Iakchi-tagh* longent la rive droite de « l'Our, et s'en séparent ensuite pour aller se joindre aux « monts *Kornadur*, c'est-à-dire *réunion de montagnes* (1). »

« D'immenses *steppes*, ou plaines désertes, occupent une bonne moitié du Turkestan. Le pays des Kirghiz en forme presque la totalité. Il y a un désert au nord de la Grande-Boukharie, et un autre à l'ouest. Le Khovarezm en est ceint de toutes parts. Les bords orientaux de la mer Caspienne n'offrent qu'une longue et triste chaîne de dunes et de rochers arides. Il paraît que tout le plat pays compris entre les pieds des montagnes et les vallées des fleuves est condamné à la sécheresse et à la stérilité.

« Deux grands fleuves arrosent la Tatarie indépendante, l'*Amou* et le *Sir:* on ajoute à l'un et à l'autre de ces noms tatares le terme de *déria* ou fleuve. Les géographes orientaux nomment le premier *Djihoun* et le second *Sihoun.* »

L'Amou, appelé dans les idiomes turcs *Amün-déria*, est, suivant M. Klaproth, le *Veh* ou *Veh-roud* des livres religieux des Parsis, le *Vei* ou *Vei-choui* des Chinois, et l'*Oxus* des anciens. Le mot Djihoun, par lequel on le dé-

(1) Baron *G. de Meyendorff :* Voyage d'Orenbourg à Boukhara.

signe aussi, paraît signifier *fleuve*. Il y a un autre Djihoun dans l'Asie-Mineure; les Arabes l'appellent *Djihân :* c'est le *Pyramos* des Grecs. Le nom d'Amou-déria vient de l'ancienne ville d'Amou ou d'Amol, située dans la province persane du Khorassan, qui est sur la rive gauche de ce fleuve. Le Djihoun supérieur s'appelait autrefois *Hharrat* ou *Hasyat*, et porte chez les Persans le nom de *Pendj*. Ses sources, encore peu connues, paraissent être situées vers le point culminant du *Belour-tagh*, sur le versant occidental du *Pouchtihar* (1) ou *Pouchtikhar*, couvert de neiges perpétuelles. Elles sont cachées totalement, dit M. Klaproth, sous des glaces compactes, qu'on dit épaisses de plus de 500 pieds sans aucune fente. A peu de distance de ses sources, le fleuve a plus de 50 pieds de largeur; il en acquiert bientôt 125 après avoir reçu plusieurs torrens; enfin son bassin s'élargit, et sur sa gauche il reçoit 7 à 8 rivières plus ou moins considérables, et sur sa droite le Chiber ou Adem-Kouch, dont la largeur est de 150 pieds. Plus bas il reçoit, à gauche, le Noumân, le Farghi ou Farghen, l'Andidjaragh, le Kechem, l'Anderâh et l'Aksaraï; et, sur la droite, la grande rivière de Vakhch ou Vakhch-ab, ou l'eau blanche, qui prend ensuite le nom de Sourkh-ab ou l'eau rouge, rivière qui roule des paillettes d'or, et qui était en partie connue des anciens sous le nom de *Bascatis*. C'est après avoir été grossi par les eaux de cette rivière et de ses affluens que l'Amou quitte le nom de Pendj pour prendre celui de Djihoun. A 10 lieues plus bas il reçoit, à droite, une rivière considérable appelée autrefois Tchaghamân, et aujourd'hui Kafer-nihan ou *Kafer-nikhan*, et Hissarek. Plusieurs cours d'eau, qui allaient autrefois rejoindre la rive gauche de l'Amou-déria, se perdent aujourd'hui dans les sables ou dans des lacs et des marais qu'ils

(1) *Erskine and Waddington :* Mémoires de Baber, p. 27, 29, 34, 67.

forment : tels sont, parmi les plus considérables, le *Dehâch* ou *Derouha*, et le *Kohek* ou *Zer-afchân*. Après avoir reçu les principaux affluens que nous venons de nommer, le Djihoun roule majestueusement ses flots dans un lit de 1200 à 1800 pieds de largeur, et c'est après un cours d'environ 450 lieues, en y comprenant ses nombreuses sinuosités, qu'il se partage en deux bras pour se jeter dans la partie méridionale du lac Aral. Ses bords sont sablonneux et çà et là couverts de forêts. En hiver, dit M. Klaproth, il se couvre d'une glace si solide que des armées entières le peuvent passer : c'est aussi cette saison que les Ouzbeks choisissent pour faire leurs excursions dans le Khorassan.

Parmi les affluens du Djihoun se trouvait autrefois le *Kizil-déria*, ou la rivière rouge, que l'on voit encore cité dans plusieurs géographies; mais cette rivière ne se jette plus dans le fleuve, et même il paraît qu'elle est presque entièrement desséchée.

Le *Sir-déria* ou *Sihoun*, connu des anciens sous le nom de *Iaxartes*, prend naissance au pied de la chaîne de *Ming-boulak-tag* ou du mont des mille sources. Ibn-Haukal appelle ce fleuve *Chajé* ou *Chach*. Dans son cours, il a souvent 800 pieds de largeur; mais il devient moins large en approchant de son embouchure, parce qu'il se partage en deux bras, dont le moins considérable, qui forme quatre ou cinq longues îles parallèles, va se jeter dans le lac Aral, sous le nom de *Kouvan-déria*. Ce bras a considérablement diminué depuis cent ans. Un bras desséché depuis le commencement de ce siècle, et nommé *Djan-déria*, paraît avoir été son principal lit, à en juger par sa largeur. Le Sihoun est navigable à peu de distance de sa source jusqu'à son embouchure, où sa largeur est de 300 à 400 pieds. Son cours, non moins sinueux que celui du Djihoun, a environ 360 lieues de longueur.

« Plusieurs lacs et rivières, aujourd'hui plongés dans l'oubli, eurent jadis de la célébrité par les victoires de Djenghiz-Khan et de ses successeurs, lorsque, dirigeant leurs courses au nord de la mer Caspienne, ces conquérans soumirent la plus grande partie de la Russie d'Europe. Le plus grand lac de ces contrées est *la mer d'Aral*, appelée chez les Orientaux *mer d'Ourghendj*. Ses eaux, presque douces, nourrissent, comme la mer Caspienne, des phoques et des esturgeons. Si ce lac joignit jamais la mer Caspienne, ce ne fut probablement que par un détroit peu large, puisque les plaines qui les séparent sont fort élevées, et que, suivant quelques uns, il existe même entre elles de véritables montagnes (1); les rives orientales du lac sont plates et marécageuses.

« Les autres lacs de la Tatarie, peu remarquables par leur étendue, le sont presque tous par la nature saumâtre de leurs eaux. Toute la steppe des Kirghiz en est parsemée; toute la contrée entre la mer d'Aral et la mer Caspienne offre également une infinité de mares remplies d'eau saumâtre. Nous avons déjà considéré cette espèce de lacs d'après des lois générales de Géographie physique (2).

« Il est singulier que les régions montagneuses vers les sources de l'Oxus et de l'Iaxartes ne présentent point, comme la Haute-Sibérie, un amas de grands lacs, si communs ordinairement dans le voisinage des grandes chaînes de montagnes. »

(1) Suivant M. *G. de Meyendorff*, ces montagnes ne sont formées que de sable; elles ne paraissent avoir qu'une soixantaine de pieds au-dessus de leur base, mais elles peuvent être d'une date assez récente. Il est vrai aussi que M. de Humboldt leur donne 48 toises de hauteur au-dessus de l'Océan, ce qui fait 588 pieds au-dessus de la mer Caspienne, et 474 au-dessus du lac Aral. Cependant ce sol élevé ne pouvait-il pas former des îles hautes à l'époque où le lac était réuni à la mer? J. H.

(2) Voyez notre vol. IIe, p. 320-321.

Le lac *Teletzkoï*, à peu de distance de la rive droite du Sir-déria, reçoit la rivière du *Sara-sou* dont le cours est d'environ 150 lieues. Plus au nord s'étendent les deux groupes de lacs dont l'un porte le nom de *Koum-koul* et le plus septentrional celui de *Balec-koul*. Le lac *Sikirlik* reçoit la rivière de *Talas*, longue d'environ 100 lieues. Enfin le lac *Kara-koul* ou *lac noir*, situé à 15 lieues vers le sud de Boukhara, et qui n'a pas plus de 7 à 8 lieues de longueur, reçoit le *Zer-afchan* appelé aussi *Kohek*, *Sogd* ou *Kouan-déria*, et connu des anciens sous le nom de *Polytimetus*, rivière de plus de 100 lieues de cours.

« Le climat du Turkestan paraît en général salubre; la chaleur même, dans les parties méridionales, est tempérée par le voisinage des monts, dont les cimes conservent des neiges éternelles; et quoique situées sur le parallèle de l'Espagne, de la Grèce et de la Turquie asiatique, des vents, des pluies abondantes et la proximité des déserts de la Sibérie et des Alpes du Tibet leur donnent des étés supportables. Au nord du Sir, les hivers sont quelquefois très-rudes. *Schereffedyn* nous a laissé une terrible peinture de celui qu'éprouva l'armée de Tamerlan, rassemblée sur les bords de ce fleuve, pour marcher contre la Chine. « Les uns perdaient le nez et les oreil-« les, les autres voyaient tomber leurs pieds et leurs mains. « Le ciel n'était qu'un nuage, et la terre qu'un monceau « de neige (1). »

Le printemps commence de bonne heure et fait bientôt place à l'été, comme dans les régions les plus septentrionales; cette dernière saison est accompagnée de chaleurs excessives. L'automne est ordinairement pluvieux. L'hiver est tardif mais rigoureux : dans les régions les plus méridionales, le thermomètre descend en janvier à 8 degrés au-

(1) *Schereffedyn*, Histoire de Timour-Beg, liv. VI, ch. 29.

dessous de zéro. Dans les saisons sèches, un vent violent élève dans les airs des nuages de sable fin qui obscurcissent souvent l'atmosphère et qui engloutissent quelquefois et les récoltes et les habitations. Le Turkestan est aussi très-souvent le théâtre de violens tremblemens de terre.

« Cette contrée offrirait probablement à un voyageur naturaliste la même variété de productions et de sites que présente la région caucasienne. Le sol s'étend ici en plaines à perte de vue, que couvre une herbe grossière ou un amas de sable mouvant : là, il est coupé de rivières sans nombre, entremêlé de collines agréables, dominé par des monts escarpés. Généralement les bois y sont rares, ainsi que dans la Perse orientale; il peut y avoir des bois dispersés sur les bords du Djihoun, et de grandes forêts de pins inconnues sur les flancs du mont Belour. »

La fertilité du sol se fait remarquer sur le bord des rivières, où l'herbe surpasse, en quelques endroits, la hauteur d'un homme; quelques pâturages où dominent les plantes de la famille des borraginées et de celle des crucifères, associées à des liliacées et à quelques euphorbes, croissent naturellement dans les steppes et dans les parties humides. Les froids rigoureux auxquels succèdent de fortes chaleurs sont autant d'obstacles à la végétation des arbres et des arbustes. Ce n'est qu'au bord des rivières que l'on voit paraître les plus grands arbres, tels que le peuplier blanc et une belle espèce de saule, mais qui dépassent rarement la hauteur de 6 pieds. Quant aux arbustes, ils appartiennent principalement à la famille des légumineuses, et consistent en astragales et en robiniers, en tamariscs. On y trouve aussi l'amandier nain, et une espèce particulière de rosiers à fleurs simples. Le riz et d'autres grains sont cultivés en plusieurs cantons avec beaucoup d'industrie et de succès. C'est surtout dans la partie orientale et dans les oasis du sud que ces graines réussissent le mieux. On y ajoute le

blé, l'orge et le millet. En d'autres mains que celles des Ouzbeks, ces contrées pourraient devenir florissantes. La vigne et quelques fruits de l'Europe méridionale réussissent dans la Boukharie. Dans les jardins on cultive des pommes, des poires, des cerises, des pêches, des prunes, des figues et des amandes. Le raisin fournit un vin excellent. On cultive aussi des melons, des pastèques, quelques plantes d'agrément, telles que le gaînier (*cercis siliquastrum*), plusieurs espèces de pavots, d'orobes, d'alyssons, et plusieurs plantes d'une grande utilité, telles que la rhubarbe, la garance, le lin, le chanvre, le tabac, le sésame; enfin le cotonnier y réussit aussi bien que le mûrier, dont la feuille nourrit une grande quantité de vers à soie, et dont l'écorce sert à fabriquer un papier que l'on vend sous le nom de papier de Boukhara.

« Il paraît que les montagnes du sud-est, le Belour et l'Hindou-Koh contiennent de l'or, de l'argent, du lapislazuli, et une variété de spinelle qui est de couleur rose pâle et que l'on connaît sous le nom de *rubis-balais*. Son nom vient du canton de *Balascian*, dont la position est douteuse (1), et que nous croyons être le Badakhchan. Au Xe siècle, avant que l'industrie des naturels eût été paralysée par une longue oppression, on tirait de *Fergana*, canton situé vers les sources du Sir-déria, du sel ammoniac, du vitriol, du fer, du cuivre, du plomb, de l'or et des turquoises; depuis on y a découvert des mines de mercure. Il y avait aussi, dans la montagne de Zarka, des sources de naphte et de bitume, et « une pierre qui s'enflamme et brûle »; description qui indique le charbon de terre (2). Nous étudierons plus en détail les contrées les mieux connues. Mais faisons encore ici l'observation générale que, selon Strabon,

(1) *Marco Polo*, extrait dans notre vol. Ier, liv. XX, p. 555.
(2) *Hadgi-Khalfah*, p. 866. Trad. MS.

dont les connaissances se terminent vers l'Iaxartes, les Scythes de ces contrées manquaient de fer et d'argent, tandis qu'ils possédaient en abondance l'or et le cuivre. Ces deux métaux sont d'une exploitation plus facile. Les anciens travaux de mines dans l'Altaï et l'Oural, attribués aux Ouigours et aux Finnois, avaient aussi pour objet l'or et le cuivre. »

Suivant M. Pander, naturaliste attaché à l'expédition faite en 1820 en Boukharie, par ordre du gouvernement russe, le grès rouge constitue les collines qui s'étendent depuis les bords de l'Oural jusque dans la steppe des Kirghiz; sur ce grès repose en plusieurs endroits le calcaire ancien appelé *muschelkalk*, rempli d'ammonites. Le grès est riche en filons métalliques qui ont été jadis exploités, ainsi que le prouvent des traces distinctes de mines abandonnées et des morceaux de minerais roulés par les eaux des torrens; le métal le plus commun est le cuivre à l'état de carbonate; plusieurs troncs d'arbres pétrifiés ou plutôt agatisés servent de gangue à ce métal. Dans la partie septentrionale de la steppe, le grès rouge est remplacé par un poudingue, formé de fragmens de quarz roulés, agglutinés par un ciment siliceux. Cette roche est plus ou moins ferrugineuse; elle repose en certains endroits sur des couches de houille; dans d'autres, le poudingue est recouvert de couches calcaires et de gypse fibreux.

Les monts Moughodjar, qui ne sont élevés que de 300 à 900 pieds au-dessus de la plaine, sont composés d'une roche appelée *grunstein* par les Allemands, et *diorite* par les Français; à l'est, ces montagnes sont limitées par des masses de porphyre et de syénite. A l'est des montagnes, les plaines sont argileuses et sablonneuses; et c'est sur ces argiles que repose le sable, qui forme çà et là des collines. D'autres collines sont composées d'une marne calcaire dure, remplie de coquilles marines; elles s'étendent jusque vers le lac Aral dont elles paraissent avoir formé les anciens

rivages. Cette marne se perd peu à peu vers l'est, et est remplacée par un grès blanchâtre qui passe par gradation au quarz blanc ou d'un gris clair. Près de l'embouchure du Sir, cette roche constitue des élévations d'environ 200 pieds au-dessus du niveau du lac. Au milieu des plaines, on trouve de petits lacs salans, desséchés pour la plupart à bras d'hommes.

Entre le Sir-déria et l'Amou-déria se trouve une chaîne de petites montagnes, composées d'aphanite, de schiste siliceux, de diorite, de talc et de schiste argileux. Les Boukhares prétendent qu'elles contiennent de l'or et des turquoises; mais il est probable qu'ils prennent pour des paillettes d'or les lames de mica jaune disséminées dans le diorite. Quant aux turquoises, on en trouve fréquemment, mais elles ont une teinte verdâtre qui empêche qu'elles soient recherchées.

On remarque au nord de l'ancienne embouchure de l'Amoudéria, dans la mer Caspienne, des porphyres noirs en partie vitrifiés, des syénites, des granites qui constituent la chaîne des monts *Krasnovodsk*, longue d'environ 20 lieues. Les côtes orientales de la mer offrent des sources de naphte comme les côtes opposées. Les traditions des Tatares nous apprennent que la naissance de ces sources a été précédée d'éruptions ignées. Plusieurs lacs salés ont une température élevée. Des porphyres trachytiques s'élèvent en groupes de rochers au milieu de masses de sel gemme, exploitées à ciel ouvert comme des carrières de pierres. La chaîne de l'Oural, de même que celle du Belour, ont été probablement plus récemment soulevées que celles de l'Himalaya et du Thian-chan auxquelles se rattache le Belour.

« Commençons notre voyage dans le Turkestan par le nord, puisqu'en effet c'est de ce côté que l'on peut, à la suite d'une caravane russe d'Orenbourg, pénétrer dans ce pays négligé des voyageurs modernes : le vaste territoire des

Kirghiz se présente le premier. Les frontières entre ces nomades et leurs voisins les Chinois et les Russes ne sont pas déterminées d'une manière bien fixe. »

Ils se divisent en trois *djouz* ou *hordes*.

La *petite horde*, la plus occidentale, se compose de 150,000 familles. « En été, dit M. Klaproth, elle campe « principalement sur les rivières Soundouk, Or, Mourza-« Boulak, Ilek et Khobda, qui toutes se jettent dans la « gauche du Iaïk, entre Kizylskaia et Iletskoï-Gorodok. En « hiver, elle occupe les endroits suivans : les bords des ri-« vières Kamychloï-Irghiz et Taïl-Irghiz, formant l'Oulou-« Irghiz, qui se jette dans le lac bourbeux d'Ak-Sakal; puis le « désert sablonneux appelé Kara-Koum, au sud de ce lac: « le canton de Tournak sur les bords du Sir-déria; le Jemba « ou Djem de la mer Caspienne; à l'ouest de cette rivière « les cantons appelés Boursouk; le voisinage des lacs Taï-« sougan et Karakoul, entre le Jemba et le Iaïk; les rivières « Ouïl et Kouïl, qui viennent de l'est, et se jettent dans ces « lacs; enfin les rives du Kaldagaïda et du Bouldourta, qui se « perdent dans les lacs marécageux de la gauche du Iaïk. »

La *horde moyenne* campe souvent au-delà des monts Altyn-toubé, dans la steppe d'Ichim. Les Russes comprennent sur leurs cartes tout cet espace dans les limites de leur empire; mais c'est une souveraineté nominale. Cette horde est la plus puissante et la plus riche; elle compte environ 160,000 familles. « Ses campemens commencent à « l'orient, au Sara-sou, à l'Irtyche, au lac Dzaïsang (*Dzaï-« sang-noor*) et à l'Ichim supérieur; ils s'étendent sur les « sources du Tobol et les rivières nommées Tourghen, jus-« qu'au lac Aksakal, où ils atteignent ceux de la petite « horde. En hiver, ces Kirghiz habitent les contrées qui « avoisinent le lac Balkhach (1). »

(1) M. *Klaproth* : Sur la langue des Kazak et des Kirghiz.

La *grande horde* étend sa domination au sud-est du lac Aral, sur les bords des rivières de Sara-sou et de Sir, et jusqu'à la ville de Tachkend, peut-être jusque dans le *Ferga-na.* Malgré son nom, cette horde est la plus faible des trois; elle ne peut mettre sous les armes que 10,000 hommes.

« Il règne ici, pendant l'hiver, un vent de nord très-impétueux, accompagné de neige, d'un froid excessif et de tourbillons si violens, qu'ils élèvent des colonnes de poussière de trente pieds de haut; cependant la neige n'y séjourne que très-peu de temps, du moins vers les bords de la mer Caspienne (1). »

Cette saison rigoureuse ne dure en tout que trois mois, décembre, janvier et février. Le printemps commence en mars et est très-court; l'été, généralement très-chaud, est tempéré dans quelques endroits par des vents frais et des pluies abondantes; l'automne se prolonge jusqu'à la fin de novembre.

« Le lac salé d'*Indersk* (*Inderskoé*), à 2 lieues des bords du fleuve Oural, mérite, selon Pallas, le nom d'une merveille de la nature (2). C'est une flaque d'eau de 4 à 5 lieues de longueur sur 2 à 3 de largeur, tellement imprégnée de sel, que la surface en paraît toute blanche; des sources salées y portent constamment de nouveaux alimens; les brouillards qui s'en élèvent sont chargés de particules de sel; les rivages présentent un mélange étonnant de couches argileuses et marneuses, d'écailles d'huîtres, de cristaux d'alun et de soufre.

« Les plantes salines dominent dans cette contrée stérile; cependant, le long des rivières, il croît diverses espèces d'arbres; il y a des vallées ou bas-fonds très-agréables en été. Sans des pâturages étendus, les Kirghiz ne pourraient

(1) *Pallas*, Voyage, t, I, p. 618 (in-4°). *N. Rytschkow*, Topographie d'Orenbourg; dans *Busching*, Magasin géogr., VI. — (2) *Pallas*, Voyage, t. I, p. 630 et suiv. (in-4°).

pas nourrir des chevaux, des chameaux, 3 à 4000 pièces de gros bétail, des brebis et des chèvres. On a assuré à Pallas que des individus de la moyenne horde possédaient jusqu'à 10,000 chevaux, 300 chameaux, 20,000 brebis, et plus de 10,000 chèvres. Leurs dromadaires, qu'ils tondent tous les ans comme les brebis, fournissent une grande quantité de poil laineux, que les Russes ou les Boukhares achètent. Ils font leur nourriture ordinaire de l'espèce de mouton à large queue; et l'agneau y est d'un goût si délicat, qu'on l'envoie d'Orenbourg à Pétersbourg pour les tables du palais. Les steppes fournissent beaucoup de gibier, des loups, des renards, des blaireaux, des hermines, des belettes, des marmottes. Dans les montagnes du sud et de l'est, on voit errer les brebis sauvages, le bœuf du Tibet ou le yak, les chamois, les chacals, les *kulans* ou ânes sauvages, l'antilope saïga et le *takia* ou cheval sauvage (1). On y rencontre souvent le tigre royal, qui pénètre même beaucoup plus au nord. Les Kirghiz ont dressé à la chasse des aigles de l'espèce nommée en russe *berkut* (2). Dans les vastes marécages on voit fourmiller les oies, les canards et d'autres oiseaux aquatiques. Des serpens blancs de la longueur d'une toise et au-delà, effrayèrent les troupes russes; mais les Kirghiz disent que ces reptiles ne font aucun mal. Ils craignent beaucoup une espèce d'araignée venimeuse, noire, velue, qui a huit yeux, et qui est de la grosseur d'une noix (3). »

Il est aujourd'hui prouvé par les savantes recherches de M. Klaproth, que l'on donne en Europe le nom de Kirghiz à deux nations fort distinctes par leur origine, bien qu'elles se confondent par leur langage (4). Celle dont nous nous occupons ici se donne elle-même le nom de

(1) *Bardanes*, *N. Rytschkow*, l. c. *Pallas*, Neue nord. Beytræge, II, 6. — (2) Aigle doré de *Pallas*. — (3) *N. Rytschkow*, dans le Magasin géogr., VII, 48. *Idem*, ibid., VIII, 461. — (4) *Klaproth*, sur la langue des Kazak et des Kirghiz.

Kazak et repousse la dénomination de *Kirghiz*. Elle occupe actuellement, dit M. Klaproth, l'immense steppe qui s'étend depuis la rive gauche de l'Irtyche supérieur jusqu'au bord de l'Oural; au nord, elle plante ses tentes de feutre jusqu'au 55e parallèle; et au sud elle s'arrête aux monts Tarbagataï, au lac Balkhach, au lac Aral et à la mer Caspienne. C'est elle qui se divise en trois hordes et dont les déserts portent le nom de *Steppes des Kirghiz*. A l'époque de la conquête de la Sibérie par les Russes, ils habitaient les bords de l'Ichim. L'autre se compose de deux peuples : l'un nommé *Bourout*, qui se tient à l'est des monts Bolour, et l'autre appelé aujourd'hui *Karâ Kirghiz:* ce sont les véritables Kirghiz. Sortis de la Sibérie méridionale, où ils s'étendaient depuis les bords de l'Irtyche jusqu'à ceux du Ienisseï, ils sont en grande partie réunis aux Bourout. Nous en parlerons en temps utile.

Les Kirghiz ou plus exactement les Kazak, nom qui signifie *homme de cheval*, selon les uns, et *guerriers*, selon les autres, ont les traits tatares, le nez écrasé, la bouche petite, les oreilles grandes et les yeux petits, mais non pas obliques comme les Mongols et les Chinois. Leur physionomie est agréable. Ils sont robustes et d'une taille moyenne. Leurs femmes ne sont pas laides; elles sont bien constituées, lestes; elles montent à cheval et suivent même quelquefois leurs maris au combat. Belliqueux, féroces et passionnés pour la vie aventureuse, ils prétendent qu'ils perdront leur liberté dès qu'ils habiteront des maisons et qu'ils se livreront à l'agriculture. Une vie frugale et tranquille leur procure une longue et fraîche vieillesse. Leurs maladies ordinaires sont les fièvres intermittentes, les rhumes, l'asthme; la maladie vénérienne est répandue parmi eux, mais ils craignent davantage la petite-vérole (1).

(1) *Pallas*, I, p. 620.

La langue des Kirghiz est un dialecte turc; mais leur prononciation est très-forte, et ils aiment le style allégorique. Enclins à la mélancolie, le murmure des eaux rapides du Sir charme leurs nombreux loisirs. Ils passent souvent la moitié de la nuit, assis sur une pierre, à regarder la lune et à improviser des paroles assez tristes sur des airs qui ne le sont pas moins. Ils ont aussi des chants historiques qui rappellent les hauts faits de leurs héros, mais ces sortes de poèmes ne sont chantés que par des chanteurs de profession (1).

Les Kazak ou Kirghiz sont gouvernés par des *anciens*, des *béhadirs*, des *begs*, des *sultans* et des *khans*. Un ancien est ordinairement un vieillard qui a de la fortune et une famille nombreuse. Les béhadirs sont des hommes d'une bravoure reconnue, d'un esprit juste et entreprenant, qui combattent en partisans pendant la guerre. Le titre de beg est censé héréditaire, mais de fait il est électif. Celui qui ne peut le soutenir par son mérite et ses qualités, le perd bientôt, tandis que celui qui sait se faire estimer l'obtient, soit par l'habitude qui s'établit insensiblement de lui donner une qualification honorifique, soit parce qu'une assemblée se réunit exprès pour lui conférer ce titre honorable. Les sultans sont les parens du khan; ils conservent toujours quelque influence sur le peuple. On les nomme *toura* ou seigneurs; mais s'ils sont sans mérite, ils sont aussi sans crédit. Le khan a, par le fait, droit de vie et de mort sur ses sujets: ceux-ci n'ont quelque garantie contre son despotisme que dans l'opinion publique, qui est très-puissante chez ces peuples nomades. Il arrive souvent que, mécontent d'un chef injuste, le peuple en choisit un autre. Le khan est donc obligé de se conformer aux lois du Coran; mais alors il a soin de s'attacher un mollah qui lui soit dévoué et qui in-

(1) *G. de Meyendorff*: Voyage d'Orenbourg à Boukhara.

terprète le Code sacré selon ses vues particulières. Il s'entoure aussi de conseillers qui sont pour la plupart des anciens fort estimés dans sa horde, et qu'il tâche de captiver par des libéralités et des flatteries. Mais toutes ces précautions ne lui suffiraient pas pour conserver son pouvoir s'il ne parvenait à se concilier l'assentiment général, par son courage, sa hardiesse et son activité, et à imposer à ses ennemis par une juste sévérité.

« Selon les rapports les plus modernes, les deux hordes, dites *petite* et *moyenne*, jurent *fidélité* à l'empereur de Russie par leurs députés; mais ils ne se reconnaissent nullement pour ses sujets, et ne lui paient aucun tribut (1). Au contraire, la Russie leur fait de petits présens annuels. Les caravanes de Boukharie, de Khiva et de Tachkend paient un droit de transit pour passer à travers les terres des Kirghiz et sous leur escorte.

« Libres de tout joug despotique et pourvus en abondance de toutes les nécessités, les Kirghiz mènent une vie beaucoup plus agréable que l'on ne croit communément. La chair de leurs moutons et le lait de leurs jumens les nourrissent. La lance et le fusil à mèche sur le bras, ils pillent toutes les contrées voisines. Ils ne sont point sanguinaires, mais ils mettent dans leur brigandage une adresse qui déconcerte les garnisons russes. Ils aiment à enlever les femmes des Kalmouks, parce qu'elles conservent longtemps les attraits de la jeunesse. Ces infatigables brigands se regardent entre eux comme frères : ils se font servir par des esclaves qu'ils prennent dans leurs incursions. Ils portent l'habit tatare, un large caleçon, des bottes pointues, ont la tête rasée et couverte d'un bonnet qui a la forme d'un cône. Les harnais des chevaux sont couverts de riches ornemens. Les femmes coiffent leur tête avec des cous de

(1) Le Nord littéraire, etc., d'*Olivarius*, 1799, n. X.

héron, arrangés en façon de cornes. Les Kirghiz, chevaliers sauvages, aiment les jeux, les exercices, les courses à cheval. Dans les funérailles des riches, l'héritier, semblable à Achille, distribue des esclaves, des chameaux, des chevaux, des harnais et d'autres magnifiques prix aux vainqueurs dans la course à cheval. Ils passent des rivières sur des ponts formés de nattes de jonc roulées, et réunies par deux cordes tendues. Leur poudre à fusil *blanche*, dont ils cachent la fabrication, paraît un objet digne de recherches (1). »

« Indompté, belliqueux, féroce, dit le baron de Meyen-« dorff, le Kirghiz, seul, à cheval, s'élance dans le désert, « et parcourt 5 à 600 verstes avec une rapidité étonnante, « pour aller voir un parent ou un ami d'une tribu étran-« gère. Chemin faisant, il s'arrête presque à chaque *aoul* « qu'il trouve sur sa route; il y raconte quelque nouvelle, « et toujours sûr d'être bien accueilli, quand même on ne « le connaîtrait pas, il partage la nourriture de ses hôtes. « C'est ordinairement du *krout* (sorte de fromage), de « l'*haïran* (lait caillé de brebis ou de chèvre), de la viande, « et quand on en a, du *koumes*, boisson extraite du lait de « jument et très-estimée dans le désert. Il n'oublie jamais « l'aspect du pays où il a passé, et revient chez lui après « quelques jours d'absence, riche en nouvelles histoires, « se reposer auprès de ses femmes et de ses enfans. Ses « femmes sont ses uniques ouvrières; ce sont elles qui font « la cuisine, façonnent ses habits, sellent son cheval, tan-« dis qu'avec une nonchalance imperturbable, il borne ses « soins à garder tranquillement ses troupeaux. J'ai vu le « frère d'un sultan très-considéré faire paître ses mou-« tons, monté sur son cheval, en habit de drap rouge, et « voyager ainsi pendant une quinzaine de jours, sans croire « déroger à sa dignité (2). »

(1) *N. Rytschkow*, l. c., p. 429.
(2) *G. de Meyendorff:* Voyage d'Orenbourg à Boukhara, p. 45.

« Ce fut vers le commencement du XVIIe siècle que ces peuples, autrefois chamaniens, gagnés par les prédications des prêtres du Turkestan, se soumirent à la circoncision. Mais Pallas, en 1769, les trouva livrés à toutes les extravagantes superstitions de la magie. Les morts sont honorés chez eux; tous les ans ils célèbrent une fête en leur mémoire.

« Les Kirghiz font quelque commerce avec les Russes; Orenbourg en est l'entrepôt ordinaire. La horde moyenne va jusqu'à Omsk en Sibérie. On évalue à 150,000 le nombre des brebis qu'ils conduisent tous les ans à Orenbourg; outre cela, ils fournissent une grande quantité de chevaux, de bétail, d'agneaux, de pelleteries, de poil de chameau et de camelots; ils prennent en échange des ouvrages de manufacture, surtout des draps et de la quincaillerie; ils portent en Boukharie et à Khiva des esclaves persans, turcomans et quelquefois russes; ils en reçoivent en échange des chameaux et du bétail.

« Au sud du pays des Kirghiz ou des Kazak, la géographie se perd dans un labyrinthe de petites divisions, la plupart mal connues, et que nous allons tâcher de déterminer. Tout le pays qui s'étend sur les deux rives de l'Iaxartes, jusqu'à la chaîne des monts Ak-Tagh, était compris dans l'ancien *Turkestan*, division déjà connue de Moïse de Khorène, dans le Ve siècle de l'ère vulgaire (1), et qui peut-être correspondait au fameux *Touran* des écrivains persans et arabes. On distinguait ce Turkestan occidental, d'un autre qu'on appelait *oriental*, et qui paraît avoir embrassé une partie de la Kalmoukie et de la petite Boukharie.

« Le Turkestan renfermait, selon les géographes orientaux, la province de *Ferghanah* ou *Fergana*, où sont les villes d'*Andekhan*, d'*Akhsikat* et autres, sur le haut Sihoun;

(1) *Turkestan* et *Turkhia*.

celle d'*Osrouchnah*, avec un chef-lieu de même nom; celle d'*Ylak* ou *Ylestan*, où coule la rivière de Tounkat, affluent du Sihoun (1), et où s'élevait *Otrar*, l'ancienne capitale, non loin des ruines d'*Iessi*, capitale plus ancienne encore, et qui répond peut-être à l'*Issedon Scythica* des Grecs (2); enfin l'*Al-Chach*, qui se prolongeait vers l'embouchure du fleuve Sihoun.

Les relations modernes ne connaissent presque plus ces divisions; elles nous représentent le *Turkestan* actuel comprenant tont le territoire de l'ancienne *Tatarie indépendante*, et devant son nom au district de Turkestan qui appartient au *Khanat de Khokhan*.

« Ce pays est arrosé par la rivière de Kara-sou, qui se jette dans le Sir; le sol y est assez fertile en coton, en millet, blé et châtaignes, mais il est médiocrement cultivé. On y voit l'araignée venimeuse dont nous venons de parler, et une espèce de lézards qui ont les pieds hauts d'un quart d'aune (3). »

La capitale de cet État porte aussi le nom de *Khokhan* ou *Khokand*; elle est située dans une plaine, sur un petit affluent et à peu de distance de la rive gauche du Sir-déria; grande, et composée de rues étroites, non pavées, mais arrosées par des ruisseaux d'eau courante, elle n'a que des maisons en terre, et pour seul moyen de défense le château du khan. On dit qu'elle renferme 400 mosquées et chapelles, et que sa population est de 60,000 âmes; quelques voyageurs ne la portent qu'à 30,000; les vastes écuries du khan, bâties en briques, et quelques mosquées, sont ses principaux édifices. Elle a deux bazars assez bien approvisionnés. On y fabrique une grande quantité d'étoffes de coton, et de soieries brochées en or et en argent, des

(1) *Aboulfeda* : Descript. Chorasmiæ et Maweralnaræ, p. 50 *sqq.* (Geog. Min.). — (2) *Hadgi-Khalfah*, p. 908. — (3) *Arapow*, interprète russe, dans *Busching*, Magas. géogr., VII, 48.

draps et d'autres tissus. C'est dans les plaines qui environnent cette ville que Djenghiz-Khan avait coutume de rassembler le conseil général de tous les khans ou chefs militaires de ses vastes États, réunions auxquelles on compta quelquefois jusqu'à 500 ambassadeurs de peuples conquis. A l'est de Khokhan, on trouve *Andekhan* ou *Andadkhan*, autrement *Andidjan*, agréablement située au milieu de jardins; etplus loin, dans la même direction, *Och* ou *Takht-Souleïman*, ville célèbre par le tombeau d'Asef-Barkhia, visir de Salomon, qui attire au printemps un grand nombre de pèlerins. Ce monument consiste en une petite maison carrée placée sur la montagne de Takht-Souleïman, dont le nom signifie *trône de Salomon.* Suivant la tradition rapportée par le baron de Meyendorff, Salomon égorgea près de ce lieu un chameau, dont on voit encore le sang rougir le rocher. « Si l'on ressent des douleurs de rhumatisme, ou « d'autres maux, on s'étend sur une pierre plate qui est là, « et le mal passe infailliblement. Tous les voyageurs qui ar- « rivent de ces pays parlent de ce but de pèlerinage : plu- « sieurs m'ont assuré qu'on n'y voit point de traces de co- « lonnes; M. Nazarov prétend y avoir vu les restes de deux « anciens édifices, sous lesquels se trouve une caverne (1). »

« La ville qui porte les deux noms de *Turkestan* et de *Taras* ou *Toros*, renferme mille maisons bâties en terre; autrefois elle était grande, florissante, et le chef-lieu d'un khanat. Un prince kirghiz y résidait (2). Elle est entourée d'un fossé large de 15 pieds qu'on peut remplir d'eau à l'approche de l'ennemi. C'est une ville qui renferme les tombes de plusieurs saints personnages : de tous ceux qui y sont enterrés *Kora-Ahmed-Khodja* est le plus révéré. Près du monument qui lui est consacré, on remarque une immense

(1) Baron *G. de Meyendorff :* Voyage d'Orenbourg à Boukhara, p. 118.

(2) *Rytschkow :* Topogr. d'Orenbourg; dans *Busching*, Magas. géogr., V, 472 *sqq.*

marmite de plus de 12 pieds de diamètre qui sert à faire cuire les alimens que les gens riches font distribuer à certains jours aux pauvres.

Tachkent ou *Tachkend*, située sur les bords du Tchirt-chik, affluent du fleuve Sir ou Sihoun, renferme, dit-on, 6000 maisons; mais le baron de Meyendorff ne lui en accorde qu'un peu plus de 3000. Elle est entourée, sur une étendue de 4 lieues et demie, d'une haute muraille en briques séchées, ouverte de 12 portes. On y voit un grand nombre de vieilles mosquées qui attestent sa splendeur passée, probablement à l'époque où elle s'appelait *Chach*. Elle renferme 10 médresséhs ou écoles. Son territoire, arrosé par des canaux d'irrigation, produit les fruits les plus exquis. Le climat dont on y jouit est agréable. Ses habitans font un petit commerce; ils cultivent le pêcher et la vigne, le froment, le coton et la soie; l'hiver n'y dure que trois mois; les montagnes renferment de l'or. Dans ses environs s'élève un fort qui peut être occupé par une garnison de 10,000 hommes. *Marghalan*, appelée aussi *Marghilan* ou *Marghinan*, aux pieds des monts Kachgar, est, dit-on, de la grandeur de Khokhan. C'est une antique cité, entourée d'une mauvaise muraille en terre et remplie de portiques et d'anciens monumens. Au centre s'élève un édifice dans l'intérieur duquel on conserve un étendard en soie rouge, qui passe aux yeux des habitans pour avoir appartenu à Alexandre-le-Grand, qui, à son retour de l'Inde, serait mort dans cette ville. Les prêtres promènent cet étendard à l'arrivée de chaque nouveau gouverneur. A une lieue de la ville, la forteresse d'*Yarmazar* peut renfermer 20,000 hommes.

Khodjend, sur la rive gauche du Sihoun, à une vingtaine de lieues au sud de Tachkend, est grande et bâtie en terre sur un sol élevé. On y fabrique une grande quantité de cotonnades, dont elle fait un important commerce avec les Russes. A vingt lieues au nord-est de Khodjend,

Akhsikat ou *Akhssia* passe pour être le chef-lieu de la province de Ferghanah, dans laquelle il existe des mines d'or et d'argent. *Sousak* est une petite forteresse dans les montagnes. *Ouratepeh*, à une vingtaine de lieues de Khokhan, est bâtie entre deux collines et entourée de hautes murailles crénelées. Il ne faut pas confondre cette ville avec *Ouratoupa* qui s'élève à 10 lieues au nord-ouest de Khodjend, sur la rive gauche du Sir.

L'état de Khokhan s'est considérablement accru par des conquêtes depuis 1815. Il occupe maintenant, dans le Turkestan, le deuxième rang pour la population et le troisième pour l'étendue. On estime qu'il renferme environ 1,200,000 habitans, et qu'il a 160 lieues de longueur sur 70 de largeur, et 10,000 lieues carrées de superficie. La plus grande partie du territoire est d'une grande fertilité; on y trouve des mines d'or, d'argent, de cuivre, de fer et de houille. Les habitans s'occupent beaucoup d'agriculture et de l'éducation des bestiaux. Les manufactures de soieries et de cotonnades y sont florissantes, et le commerce avec la Chine, la Boukharie et la Khivie, jouit d'une grande activité. Le pays est gouverné par un khan, chef suprême qui entretient une armée de 10,000 hommes de cavalerie qui ne tiennent la campagne que pendant deux mois, et à laquelle se réunissent 30 à 40,000 hommes fournis par les tribus et qui ne s'engagent que pour un mois chaque année. Aussi les guerres sont-elles courtes et n'interrompent-elles pas le commerce. L'artillerie du beg de Tachkend consiste, comme en Perse, en petits canons portés par des chameaux. Dans ce pays, qui est mahométan, les prêtres sont juges et siégent avec les gouverneurs. Les procès s'instruisent sans écritures; les crimes de haute trahison, d'usure et d'adultère sont punis de mort; le voleur est condamné à perdre la main, et le meurtrier à servir comme esclave les parens de celui qu'il a tué, à moins qu'il ne puisse se racheter.

« Les *Karakalpaks* habitent aussi les bords du Sihoun. Cette peuplade se nomme elle-même *Kara-Kiptchak*, c'est-à-dire, les *Kiptchak* noirs ou tributaires. C'est une tribu des Tatares de Kiptchak subjugués par les Kirghiz. Ils se divisent en hordes ou *oulous* supérieure et inférieure. En 1742, la horde inférieure, qui était alors de 15,000 familles, rechercha la protection de la Russie ou du *Tzar blanc;* mais les Kirghiz détruisirent presque cette tribu, qui osait invoquer contre eux un secours étranger. Ils ne comptent plus maintenant que 2 à 3000 guerriers.

« Les chefs des *oulous* se donnent pour descendans de Mahomet. Il y a une sorte de noblesse. Le genre de vie ressemble à celui des Bachkirs en Russie. Les cabanes d'hiver ont un emplacement fixe, celles d'été sont mobiles. Le soin de l'agriculture s'allie à celui des bestiaux. N'ayant que peu de chevaux, ils se servent de leurs bêtes à cornes pour le trait et la selle. Ils exercent avec succès plusieurs métiers; ils vendent à leurs voisins des couteaux, des sabres, des fusils, des marmites et de la poudre à tirer. Ils sont mahométans et connaissent assez bien les préceptes de leur religion. Le pouvoir des *khans* est borné par l'influence dont jouissent les *khodcha* ou prêtres, et les *seits* qui prétendent descendre de Mahomet.

« Les *Troukmènes* ou *Turcomans* habitent toute la côte orientale de la mer Caspienne, pays sablonneux, rocailleux et presque dépourvu d'eau, excepté près de la côte. La chaîne des monts de *Manghichlak*, qui occupe une longueur de 80 lieues, est peu élevée, très-escarpée et coupée de ravins; elle présente, du côté de la mer, des roches calcaires, remplies de coquillages littoraux, des couches de marne et d'argile, beaucoup de sources de naphte et de pétrole, et quelques indices de plomb et de cuivre (1). On rencontre sur le rivage des *conglomérats* de coquillages et de sable,

(1) *Gmelin*, *Rytschkow* et *Falk*, cités par *Georgi*.

cimentés par du calcaire et quelquefois par du bitume; plus loin de la mer ces masses sont déjà entièrement durcies. Les eaux sont salées ou saumâtres. »

La chaîne de Manghichlak se dirige de l'est à l'ouest jusqu'au cap appelé *Touk-Karagan*, qui forme le côté méridional du golfe de *Kottchak-Koultiouk*, à l'entrée duquel se présentent les îles *Sviatoï*, *Koulal* et *Dolgoï* qui sont inhabitées. A 15 lieues à l'est du cap Touk-Karagan, se présente un enfoncement appelé aussi Manghichlak, près duquel campent, l'été, des Mank ou Nogaï; une langue de terre s'y avance dans la mer et forme un port qui est peu fréquenté, parce qu'il est exposé aux brigandages continuels des Turcomans (1). A quelque distance de là se voit le mont *Abichtcha*, volcan dont le cratère vomit constamment des vapeurs sulfureuses.

Au sud du golfe de Kottchak-Koultiouk se trouve le *golfe Alexandre*, dans lequel le *Siribach* et le *Kitthi* ont leur embouchure. A 60 lieues au sud, est le détroit de *Kara-boughaz* ou de la *gorge noire*, qui communique avec le *Kouli-déria* ou *lac amer*, grand golfe dans lequel s'engloutissent les eaux de la mer Caspienne. Les Turcomans viennent y pêcher des phoques.

La chaîne du *Balkan* occupe l'espace qui s'avance dans la mer, entre le Kouli-déria et le golfe de Balkan. A l'entrée de ce golfe se trouvent plusieurs îles dont nous citerons les deux plus considérables. *Tcheleken* ou *Nephtenoï* doit son nom aux sources de naphte qui s'y trouvent : on la dit habitée par une centaine de familles turcomanes; elle s'est agrandie, en 1804, par sa réunion avec l'île *Dervich*, opérée à la suite d'un tremblement de terre. *Ogourtchinsk* est inhabitée et manque d'eau douce; cependant elle nourrit un grand nombre de moutons qui y vivent sans ber-

(1) *Klaproth* : Notice sur la mer Caspienne.

ger. Un petit nombre de Turcomans vient y passer l'hiver; ils remplacent l'eau douce par celle des glaçons, qui perd en cet état une partie de son goût amer et salé. Ils y trouvent en suffisance du bois de chauffage. L'île de *Djardji* est maintenant réunie au continent. Les deux principales cimes du Balkan ont un aspect noirâtre et paraissent être granitiques. Près de la côte, ces montagnes sont escarpées et parsemées de roches d'une pierre friable qui augmente beaucoup la difficulté de la marche (1).

Le cours du *Gourghen* sert de limites entre la Perse et le Turkestan, comme celui de l'*Iemba* entre le Turkestan et la Russie (2). Le Gourghen coule au milieu de marais; son fond est vaseux; sa largeur est de 20 à 36 pieds; ses rives sont basses et inondées à une distance considérable; son cours est embarrassé d'herbes de 3 à 5 pieds de hauteur; son eau a un goût vaseux et légèrement salé; il coule avec lenteur; en été il a peu de profondeur; cependant il n'est jamais entièrement à sec. A une demi-lieue de son embouchure, ses eaux ont un peu plus de 3 pieds de hauteur. L'*Atrek* est une autre riviere plus petite que le Gourghen et à deux milles au nord de celui-ci.

« La végétation de ces contrées se borne à peu d'espèces, parmi lesquelles on distingue, par ses formes raides, la *salsola orientalis* (3). L'absinthe du Pont abonde, ainsi que le câprier. On emploie le *rhamnus alpina* au chauffage. Les renards, les chats sauvages, le mouton d'Orient et le chameau, sont les animaux les plus répandus; l'once s'y montre, et même le tigre, si l'on veut en croire les relations. Les insectes y fourmillent, surtout les papillons et les sauterelles; dans les golfes et les baies, le *Noctiluca miliaris* au corps gélatineux et transparent, répand la

(1) *Mouraviev :* Voyage en Turcomanie et à Khiva. — (2) *Klaproth :* Notice sur la mer Caspienne. — (3) *Gmelin :* Voyage, etc., IV, planche 5.

nuit, sur la surface des ondes, sa lumière phosphorique (1). »

Il est une particularité que nous ne devons peut-être point passer sous silence, c'est que les Turcomans ont assuré au capitaine Mouraviev, que les *djeiran* ou antilopes qui peuplent leurs déserts peuvent passer deux ou trois mois de l'été sans boire. Ce fait aurait besoin d'être confirmé, mais il est certain que dans ces déserts on ne trouve ni eau douce ni eau salée. Peut-être doit-on supposer que ces animaux trouvent une boisson suffisante dans l'eau déposée par les rosées qui sont souvent fort abondantes.

« Les Turcomans, plus basanés, moins grands, mais ayant les membres plus carrés que les autres habitans du Turkestan, vivent sous des tentes ou dans les cavernes des rochers. Ce sont des pasteurs grossiers qui font, en passant, le métier de brigands. Ils sont divisés en plusieurs hordes, qui ont chacune leur chef. »

Suivant M. Mouraviev, ils ont la taille élevée, les épaules larges, la barbe courte, et la forme du visage assez semblable à celle des Kalmouks. Les Turcomans méridionaux ont adopté le costume persan et le bonnet garni de peau d'agneau noire. Leurs femmes peignent leurs cheveux avec beaucoup de soin, elles les séparent sur les côtés et les réunissent en une longue tresse garnie de grelots en argent et qui tombe par-derrière. Elles complètent leur coiffure par un bonnet qui ressemble à celui des Cauchoises par son élévation, et qui est orné en or et en argent selon la fortune du mari. Elles ont les traits agréables et gracieux et ne se voilent pas le visage, mais elles portent un anneau à une narine. Leur habillement consiste en un caleçon de couleur et une grande chemise rouge.

Les Turcomans se partagent en deux nations, celle du nord et celle du sud, et se divisent en plusieurs tribus;

(1) *Gmelin*, Voyage, t. IV.

la principale, au nord, est celle des *Abdal* ou *Abdallah*. Au sud, on en distingue quatre, appelées *Iomoud*, *Er-saré*, *Téké* et *Keklen*; cette dernière est la plus rapace. Chacune se subdivise en plusieurs autres tribus. Celle des Iomouds peut, dans un moment d'urgence, mettre jusqu'à 30,000 hommes sous les armes, et celle d'Er-saré 90,000.

Leurs *aouls* ou villages se composent d'un groupe plus ou moins considérable de *kibitki* ou tentes en feutre. Ils nourrissent beaucoup de chameaux, de bœufs, de chevaux et de moutons; la chair de ces derniers est excellente. Avec le poil de chameau ils fabriquent une étoffe grossière. Ils cultivent un peu de froment, du riz, des melons et des concombres. Montés sur leurs chevaux infatigables, ils parcourent leurs déserts avec une incroyable rapidité, vont piller les villages des tribus avec lesquelles ils sont en guerre, endurent la faim et la soif, aussi bien que leurs coursiers auxquels souvent ils ouvrent une veine pour se désaltérer. Leurs armes habituelles sont l'arc, dont ils se servent avec beaucoup d'adresse, le sabre et le pistolet. Ils fabriquent eux-mêmes d'assez mauvaise poudre.

Les Turcomans méridionaux ont pour chefs des khans, nommés par le gouvernement persan; mais le peuple leur obéit, lorsqu'ils ont acquis de l'autorité par leurs qualités personnelles et par leur conduite. Cette dignité n'est point héréditaire. Celle d'*akh-sakhal* (*barbe blanche*) ou *ancien*, qui est élective, paraît l'emporter sur celle de khan, et se conserver dans la famille, lorsqu'après la mort de celui qui en est revêtu, ses parens ont, par leur conduite, des droits à l'estime générale (1). Bien que les tribus voisines de la Perse reconnaissent l'autorité de cette puissance, les Turcomans méridionaux exercent leurs brigandages sur les Persans eux-mêmes et sont souvent en guerre avec eux.

(1) *Mouraviev* : Voyage en Turcomanie et à Khiva.

« Les Turcomans, dit M. Mouraviev, n'ont pas cette sé-
« vérité et cette droiture qui distinguent les peuples du
« Caucase; au milieu de sa pauvreté, ce peuple reste étran-
« ger aux lois de l'hospitalité; il se montre tellement avide
» d'argent, qu'il n'est point de bassesse à laquelle il ne se
« soumette pour un léger salaire. Les Turcomans ignorent
« ce que c'est que l'obéissance; quand l'un d'eux montre
« un peu plus de pénétration ou de hardiesse que les autres,
« ils l'écoutent sans s'informer quel est son droit. Par consé-
« quent, il n'est point de Russe qui ne puisse prendre fa-
« cilement parmi eux le ton de la supériorité, et qui, en-
« touré et désarmé, ne puisse sans danger se fâcher, les
« injurier, et même les battre s'il en a sujet. Ils n'ont au-
« cune idée de bien public et de bienséance; chacun d'entre
« eux, quand il croit y trouver son avantage, prend le
« titre d'*ancien;* son voisin, qui ne le reconnaît pas pour
« tel, prend à son tour celui d'*akh-sakhal* qui est syno-
« nyme. »

Les Turcomans parlent un dialecte turc semblable à celui qui est en usage à Kazan. Comme ils sont de la secte d'Omar, on conçoit leur antipathie pour les Persans; mais, du reste, ils ne sont fidèles qu'aux pratiques extérieures de la religion et ne s'occupent nullement du dogme.

Leurs caractères physiques ainsi que leur langue, indiquent qu'ils appartiennent à la race turque; c'est ce peuple qui, dans les XIe et XIIe siècles, inonda la Boukharie, la Perse septentrionale, l'Arménie, la Géorgie méridionale, le Chirvan et le Daghestan. Les Persans disent que le nom de Turcomans signifie *semblables aux Turcs;* mais M. Klaproth pense que ce nom, composé de ceux de *turc* et de *coman*, a été donné à la partie de la nation comane qui est restée à l'orient de la mer Caspienne sous la domination des Turcs de l'Altaï, tandis qu'une autre qui était indépendante s'est

établie dans les vastes plaines situées à l'occident de cette mer, et passa même depuis jusqu'en Hongrie (1).

Comme il n'y a dans la Turcomanie que des aouls qui sont plutôt des camps que des villages, nous n'avons conséquemment aucune ville à citer. Les bords du Gourghen et de l'Atrek sont garnis de ces aouls, ainsi que plusieurs points des côtes de la baie de Balkan, du lac Amer, et quelques parties du désert. Mais cette contrée n'a pas toujours été dépourvue de villes, c'est ce qu'attestent plusieurs ruines. Sur la rive droite du Gourghen s'étendent les restes d'une grande muraille dont on ne connaît pas l'origine, mais qui paraît avoir servi de frontière entre le royaume d'Iran et celui de Touran. Cette muraille porte aujourd'hui le nom de *kizil-alal;* elle est construite en bonnes briques cuites au feu. A l'extrémité occidentale de la muraille, et sur le bord de la mer, on voit encore le mur extérieur d'un grand bâtiment ou d'un fort, sur le côté oriental duquel s'est formé un amas de sable qui lui donne l'apparence d'une colline. M. Mouraviev a trouvé dans ce mur des tombeaux et des ossemens humains, qui paraissent être moins anciens que cette construction, et appartenir à des Turcomans. Le mur peut avoir environ 200 mètres de longueur sur 4 de hauteur. Sous ce mur, M. Mouraviev aperçut une petite voûte dans laquelle il trouva un morceau de verre et du charbon. A 140 ou 150 mètres du mur, on trouve un promontoire qui ne paraît pas être formé par la nature : et en effet on y remarque des murailles qui ont appartenu à des édifices, des tours rondes, et de petits emplacemens pavés régulièrement en grandes briques carrées; on observe ces débris jusqu'à environ 80 mètres dans la mer. Mais ce

(1) *Klaproth :* Notes ajoutées au Voyage de M. Mouraviev en Turcomanie et à Khiva.

qu'il y a de plus remarquable, c'est que ces débris n'offrent pas l'apparence de ruines : les murs sont tous de niveau avec l'horizon; ce qui fait croire qu'ils ont appartenu à des bâtimens qui ont été engloutis par un tremblement de terre. Les Turcomans y ont souvent trouvé des monnaies d'or et d'argent. Ils prétendent que ces restes, qui portent dans le pays le nom de *Sérébrénoï-bougor* ou colline d'argent, sont sur un sol qui formait autrefois une île que l'abaissement des eaux de la mer a réunie au continent depuis 1814 (1).

A environ 15 milles allemands au nord de ce cap, on trouve le *promontoire vert* (*Zélénoï-bougor*), et près de là, une ancienne mosquée nommée *mama-kyz* ou mamelons de vierge. A l'est de ce cap, on voit dans l'intérieur des terres les ruines d'une ville appelée *Metedi-Mesterian.*

Du mont Balkan, on se dirige vers l'est pour aller à Khiva. On traverse la chaîne de *Saré-Baba* ou du *Grand-Père jaune*, qui s'étend du nord au sud. La route est tracée au milieu d'un sol calcaire; on y est souvent enveloppé de tourbillons de sable, et au mois de septembre on y éprouve un froid très-vif. Sur le sommet de cette chaîne s'élève le *Kyr*, monticule où règne un vent violent et sur lequel on voit un monument en l'honneur du fondateur de la tribu appelée *Er-Saré-Baba*, et qui, après avoir habité long-temps les environs de la baie du Balkan, s'est établie en Boukharie. Ce monument consiste simplement en une perche à laquelle sont suspendus des chiffons de différentes couleurs et autour de laquelle sont entassés des bois de cerfs, des pierres et des tessons de vases, offrandes que les Turcomans de toutes les tribus y déposent.

Vers l'extrémité orientale du territoire des Turcomans, *Touer* est un lieu où se trouvent plusieurs puits, près des-

(1) *Mouraviev :* Voyage en Turcomanie et à Khiva, p. 41.

quels habite la tribu appelée Ata, qui diffère des autres par l'habillement, les mœurs et les traits du visage, et qui paraît avoir une origine différente : elle ne se compose que de 1000 *kibitki*.

« Au sud du lac Aral, nos regards fatigués de la monotonie des déserts trouvent à se reposer à l'aspect d'un pays un peu plus fertile, appelé *Khovaresm* par les Arabes, *Karism* ou *Kharizmie* par les Tatares et les Russes, et *Chorasmie* par les anciens. Il porte encore le nom de *Khivie* ou *Khanat Khiva*, de celui de la ville principale. Les Turcs de Karism possédaient dans le XIIe siècle un puissant empire. Cet État, après avoir été réduit à la province de Khiva, dont un homme à cheval peut faire le tour en trois jours, est devenu l'un des plus étendus de tout le Turkestan.

« Les géographes orientaux parlent de la Kharizmie comme d'un pays froid, en comparaison de la Perse. Le fleuve Djihoun se gèle tous les ans (1). »

D'après les relations russes les plus récentes, l'air de ce pays est tempéré; les gelées ne durent que peu de jours, mais le thermomètre y descend fréquemment à 16 ou 18 degrés au-dessous du point de congélation, et le froid y est très-sensible à cause des vents perçans et continuels auxquels on est exposé. Il y tombe peu de neige; mais le verglas y cause souvent de grands dommages aux caravanes, parce qu'il blesse le pied des chameaux, et que, ne pouvant continuer leur route, ils périssent abandonnés après quelques jours de souffrances. Les chaleurs de l'été seraient insupportables, si l'atmosphère n'était rafraîchie par des vents d'est et de sud-est qui soufflent avec force. Les pluies y sont rares, même en automne : pendant cette saison, comme en hiver, règnent des vents presque conti-

(1) *Ibn Haukal*, ap. *Aboulfeda*, Descript. Chorasm., p. 23. Geogr. Græci minores, t. III.

nuels qui apportent des steppes des nuages de sable fin qui obscurcissent quelquefois l'éclat du soleil. Ces sables, arrêtés par le moindre obstacle, une pierre ou un buisson, transforment en peu de temps une plaine unie en une plaine ondulée, couverte de petits tertres qui lui donnent de loin l'apparence d'une mer agitée. En général, le ciel y est presque toujours serein (1).

« Les montagnes qui forment la chaîne de *Chikh-djeri* renferment des mines d'or et d'argent, jadis exploitées, mais dont il est aujourd'hui défendu de chercher les traces. Les Khiviens s'occupent d'extraire seulement le soufre et le plomb. On y trouve aussi, dit-on, des émeraudes, des sardoines et d'autres pierres fines. La plus grande partie du pays est en plaines; le sol, généralement composé d'une argile rougeâtre, se prête à toutes sortes de cultures; mais les déserts de sable mouvant qui ceignent la frontière en envahissent quelquefois des portions considérables.

« Le grand fleuve *Djihoun* ou *Amou-déria*, qui traverse cette contrée, a, selon les historiens d'Alexandre, 6 à 7 stades de largeur, même dans la partie supérieure de son cours; il est trop profond pour qu'on puisse le passer à gué (2). Les géographes arabes en font une peinture semblable; ils parlent des inondations qu'il cause. Arrivé au pied des monts Waïslouka dans la Kharizmie, il est partagé en beaucoup de canaux d'irrigation; il conserve deux branches principales. Il n'y a que le petit bras du Djihoun qui ait toujours de l'eau; l'autre, dans ses crues, se répand sur une plaine marécageuse qui le borde; et, comme tous les fleuves mal encaissés, il reste quelquefois à sec en plusieurs endroits de son cours. »

(1) Éphémérides géographiques de M. *Bertuch*, v. XXV, p. 108. Consultez surtout le Voyage de M. Mouraviev en Turcomanie et à Khiva.

(2) *Arrian*, III, 29. *Strab.*, XI, 509-518, ed. Alm.

D'après les rapports faits par les Khiviens à M. Mouraviev, le Djihoun est très-profond et si large que, d'une rive à l'autre, deux hommes ne peuvent ni se reconnaître ni s'entendre; il faut être au milieu pour que la voix puisse arriver à l'autre rive : ce qui supposerait une largeur de 6 à 700 pieds. Les principaux canaux de dérivation qui partent de ce fleuve ont jusqu'à 32 pieds de largeur. On y voit plusieurs digues construites avec art, et quelquefois même deux canaux se rencontrent au moyen d'un pont. La manière dont ces travaux sont exécutés a lieu d'étonner, quand on songe que les Khiviens n'ont aucune idée de nivellement. Les eaux de ces canaux sont alimentées par une infinité d'autres petits canaux qui arrosent le sol et le fertilisent; quelquefois elles se rassemblent dans de grands étangs qui servent de réservoirs pendant les temps de sécheresse.

« Parmi les productions végétales on distingue le *djivari*, espèce de froment, l'orge, l'*holcus sorghum* ou *millet de Boukharie*, le *tchegoura*, espèce de riz, les pois, les fèves, les lentilles, le chanvre, le tabac, le coton, le *cuscute* de Perse, plante qui donne de l'huile, toutes sortes de fruits du goût le plus exquis, des mûriers et des vignes en abondance. Le raisin y mûrit parfaitement, mais la religion mahométane empêche qu'on en fasse du vin. Dans de magnifiques prairies on voit errer nombre de bœufs, mais les chevaux y trouvent peu de pâturages qui leur conviennent (1). La volaille domestique y est assez commune, et les espèces variées du gibier ailé, parmi lesquelles la perdrix rouge, l'alouette, le faisan, les canards et les vanneaux sont les plus communes, fournissent une proie abondante aux chasseurs. »

Les habitans, presque tous de race turque, sont princi-

(1) *Rytschkow*, Topographie d'Orenbourg, dans le Mag. hist. et géogr. de *Busching*, V, 470.

palement des Ouzbeks et des Turcomans. Les Boukhares, dit un savant auteur, sont les vrais indigènes du pays (1); mais cette assertion est inexacte, en ce sens que les habitans de la Boukharie se composent surtout d'Ouzbeks et de Tedjiks : il faut dire, au contraire, que les anciens habitans sont des *sarty*. Les peuples tatares donnent aux habitans khiviens le nom d'*Ourghenetch* (2), d'après celui d'Ourghendj, leur ancienne capitale. Les Ouzbeks, qui sont ces mêmes *Ouigours* qui habitaient jadis au sud des monts Célestes dans le Turkestan chinois, se partagent en *Ouigour-Naïman*, *Kangli-Kiptchak*, *Kiat-Konrat* ou *Kiat-Konkrad*, et *Nœkious-Mangoud*. Les Kiat-Konrat se subdivisent en *Imbei*, *Balgali*, *Atchataïli*, *Kandjirgali*, *Kochtamgali*, *Koegoesegli* et *Boegoedjeli* (3). Tous ces Ouzbeks descendent de ceux qui ont conquis le pays; ils sont fiers de leur titre de conquérans et méprisent les Sarty, et ceux-ci justifient leurs vainqueurs par leur éloignement pour le métier des armes. Les *Kara-Kalpaks* se composent en partie de nomades qui errent au-delà de l'Amou-déria, et de familles sédentaires qui cultivent les terres au sud du lac Aral. Ces derniers ont reçu le nom d'*Arales*, d'*Araliens*.

L'État de Khiva ou la Khivie compte, sur environ 19,000 lieues carrées, une population d'environ 900,000 âmes. Chacune des quatre principales tribus d'Ouzbeks était gouvernée autrefois par son ancien qui prenait le titre d'*inakh*. Mais l'ancien de la tribu des Kiat-Konkrad possédait quelques prérogatives particulières qu'il devait à l'importance et à l'ancienneté de sa tribu. Le souverain de la Boukharie avait même une sorte de prépondérance sur ces tribus guerrières, et le khan des Kirghiz limitrophes profitait des divisions intestines pour envoyer de temps en temps à Khiva un chef

(1) Histoire générale des Tatares, p. 515. — (2) *Rytschkow*, l. c., 468.
(3) *Klaproth* : Notes au Voyage de M. Mouraviev en Turcomanie et à Khiva.

qui exerçait l'autorité suprême. Cette organisation cessa par l'ambitieuse tentative d'Elthezer qui, après avoir pris le titre de khan, sentant la nécessité de détruire la prépondérance qu'exerçait sur la Khivie le gouvernement boukhare, se noya au passage de l'Amou-déria dans une expédition qu'il dirigeait contre Boukhara. Il n'avait régné qu'une année. Son frère, Koutli-Mourad, qui lui succéda, rétablit l'ancienne organisation aristocratique; mais bientôt deux de ses parens se disputèrent le pouvoir, et le plus heureux, ou plutôt le plus perfide et le plus cruel, Mohammed-Rahim, après avoir feint une réconciliation avec son adversaire, s'empara de sa personne et de ses principaux partisans ainsi que de leurs femmes et de leurs enfans, les fit périr sous ses yeux, et prit, en 1802, le titre de khan, qu'il a conservé jusqu'à ce jour, en établissant son pouvoir sans bornes sur des assassinats et sur des atrocités révoltantes. Lorsqu'il fut paisible possesseur de l'autorité suprême, il organisa son royaume, institua un conseil supérieur, qui est en même temps le seul tribunal civil et criminel du pays, établit des impôts réguliers, détruisit le brigandage de ses sujets et de ses voisins, en se le réservant pour lui seul, força une partie des Kirghiz à lui payer un tribut, créa une douane, fit le premier frapper monnaie, et fonda plusieurs établissemens utiles.

Ce khan peut mettre sous les armes 15 à 20,000 hommes, y compris les nomades qu'il prend à sa solde. Cette armée ne se compose que de cavalerie; un arc, une lance, un sabre, voilà leurs principales armes; rarement on leur voit des mousquets, et ceux qu'ils ont se tirent au moyen d'une mèche (1). Cependant l'armée khivienne comprend un corps d'artillerie composé d'une dizaine de pièces de différens calibres. On y voit encore

(1) Éphémérides géographiques, p. 110.

quelques cavaliers armés de cuirasses et de casques en acier.

Les Khiviens vivent dans un état assez civilisé. Selon Al-Bergendi, ils montrent plus d'esprit naturel que les autres peuples du Turkestan; ils s'adonnent beaucoup à la poésie, et naissent avec de grandes dispositions pour la musique; les enfans semblent pleurer et crier en cadence (1). Les personnes aisées ont ordinairement à leur suite des espèces de troubadours qui, par leurs chants improvisés sur les héros de l'antiquité, ou par d'autres récits accompagnés du son d'une mauvaise guitare à deux cordes, charment les loisirs de leurs maîtres. Ces bardes, vieillards à barbe blanche, s'asseyent quelquefois devant leur porte, et, rappelant à leur mémoire le souvenir des siècles passés, se livrent à leurs inspirations poétiques.

L'habillement des Khiviens consiste en trois ou quatre robes de soie ouatées, qu'ils mettent l'une par-dessus l'autre, même dans la saison la plus chaude. En hiver, leurs chemises et leurs caleçons sont également ouatés. Ils portent de longues bottes jaunes, dont la semelle, avec de hauts talons, se termine en pointe. Ils se rasent la tête et se coiffent d'un grand bonnet noir en peaux d'agneaux, sous lequel ils ont une calotte de la même couleur que leur habit. Leurs femmes sont très-jolies, bien qu'elles aient la physionomie un peu kalmouke. Leur teint basané ne nuit pas à l'agrément de leur figure. Comme tous les Orientaux, les Khiviens sont très-jaloux et tiennent leurs femmes enfermées dans des harems. Ils sont fort malpropres, et passionnés pour les épiceries, les aromates et les sucreries. Leurs maisons n'ont ni plancher ni fenêtres; on y fait le feu au milieu de la chambre, et la fumée s'échappe par une ouverture pratiquée au plafond. Depuis

(1) *D'Herbelot*, Bibliothèque orientale.

le khan jusqu'au dernier de ses sujets, tous les Khiviens ont l'habitude de s'asseoir par terre. Leur vaisselle est en terre, sans aucun ornement; mais ils prennent le thé dans des tasses en porcelaine de la Chine; leur batterie de cuisine est en fonte. L'ameublement des gens riches ne diffère pas de celui des pauvres, si ce n'est que leurs tapis sont plus beaux. Chez la plupart, la famille du maître et tous ses gens logent dans une seule ou tout au plus dans deux chambres fort sales et sans vestibule. Comme ils aiment beaucoup les chevaux, l'écurie est souvent tenue plus proprement que la maison (1).

La langue khivienne, dit M. Mouraviev, est un dialecte turc, nommé *Djagataï*, qui ressemble plus à celui qu'on parle à Kazan qu'à celui qui est usité parmi le bas peuple des provinces septentrionales de la Perse. Les Ouzbeks parlent vite et changent souvent d'intonation, ce qui fait que, pour ceux qui ne comprennent pas leur langue, ils paraissent se disputer et s'injurier. L'instruction des Khiviens est très-bornée, il en est peu qui sachent lire et écrire. Les plus instruits sont versés dans les langues arabe et persane, connaissent l'astrologie et possèdent des notions de médecine.

« Ces peuples cultivent avec soin leurs terres; ils élèvent des vers à soie et fabriquent des étoffes de soie, de coton, et de soie et coton mêlés ensemble. Ils excellent surtout dans la fabrication de différentes espèces de ceintures en soie. Ce sont les femmes qui travaillent ces étoffes dans leurs maisons, il n'y a point de fabriques à la manière européenne. Les caravanes de Khiva portent à Orenbourg du blé, du coton écru, des étoffes de soie et coton, des robes de chambre brodées en fil d'or, toutes faites, et appelées *khalates*, des peaux d'agneaux, et quelquefois des

(1) *Mouraviev :* Voyage en Turcomanie et à Khiva.

monnaies persanes et indiennes (1). Ils achètent en Boukharie des toiles imprimées, du coton filé, des étoffes de soie, des peaux d'agneaux morts-nés, des draps, du tabac, et une grande quantité de thé de la Chine, dont ils font une consommation extraordinaire, préférant endurer la faim que de se passer de cette boisson. Ils se procurent en Russie des produits des fabriques européennes, chez les Turcomans, des chevaux, des bœufs et des moutons. Khiva est encore le grand marché d'*esclaves* de tout le Turkestan. Le commerce extérieur de cet État est évalué à 300,000 roubles d'argent, ou à environ 1,400,000 francs.

« La ville de *Khiva* est située sur un canal tiré du Djihoun. Entourée d'un fossé, d'un mur en argile et d'un rempart, elle a trois portes, un château, trente mosquées, une école supérieure (*médresséh*) et 3000 maisons bâties en claies revêtues de terre glaise, à la manière du pays; on y compte 10,000 habitans. Les environs sont remplis de vergers, de vignobles, de champs de blé et de villages populeux (2). Tout le canton de Khiva renferme une population de 60,000 âmes. »

A une lieue de cette capitale, la vue plonge, dit M. Mouraviev, sur un grand nombre de jardins, coupés de ruelles et parsemés de fortins où demeurent les habitans qui ont de l'aisance. La ville charme, par son aspect, l'œil du voyageur, quand, au-dessus du grand mur qui l'environne, il voit s'élever majestueusement les vastes coupoles des mosquées, surmontées de boules dorées et peintes d'une couleur d'azur qui tranche agréablement avec la verdure des jardins; ils sont tellement multipliés, que l'œil ne saurait embrasser, dans toute son étendue, l'enceinte de la

(1) *Georgi*, Descript. de la Russie, III, 517. *Mouraviev :* Voyage en Turcomanie et à Khiva. — (2) Éphémérides géogr., XXV, 110.

ville. Auprès de ces habitations, destinées au plaisir de la promenade, s'élèvent d'anciens tombeaux. La grande mosquée est vaste et belle, et sa coupole est peinte en bleu turquoise (1).

Ourghendj la Nouvelle, à 11 lieues au nord de Khiva, sur le même canal, renferme 20 mosquées, 3 grandes et 17 petites, 5000 maisons, 15,000 habitans; il y en a 55,000 dans tout le canton. Cette ville est le point central du commerce des Khiviens; elle offre un aspect extrêmement animé. « Ses nombreuses boutiques, remplies de « marchandises de prix, venues de toutes les parties de « l'Orient, éblouissent la vue par leur éclat. Il règne dans « ses rues un bruit continuel, occasioné par l'affluence « des marchands et les cris des chameaux qui plient sous « les pesans fardeaux dont ils sont chargés (2). » *Ourghendj* la Vieille, à 40 lieues au nord-ouest de Khiva, près de l'ancien lit de l'Amou-déria, n'offre plus que des ruines, parmi lesquelles on voit les restes d'un palais des khans. On découvre fréquemment dans ces ruines, dit M. Mouraviev, des sacs contenant d'anciennes monnaies d'or et d'argent, dont quelques unes passent pour remonter au temps des sultans de Kharism. Cet argent ne rentre pas dans la circulation; chacun est obligé, sous peine d'un châtiment exemplaire, de l'apporter au khan, qui l'envoie aussitôt à la monnaie.

« *Chabat* ou *Chevat* et *Kiat* ou *Kati* sont deux petites villes; l'une a 2000 habitans, l'autre 1500. *Anbar* ou *Anbary*, ville forte, avec une belle mosquée, ne compte que 1000 individus, mais son canton en renferme 41,000. Le canton de *Chanka* compte 27,000 âmes, dont 2000 dans la ville. *Azaris*, probablement le *Hasarasp* d'Ibn Haukal, a 1500 habitans, et avec le canton 11,500. *Hurlian* ou

(1) *Mouraviev :* Voyage en Turcomanie et à Khiva. — (2) *Idem*, ibid.

Gurlian, autrement *Ghurulen*, très-petit endroit sur la rive gauche du Djihoun, passe pour une forteresse; son canton, extrêmement peuplé pour le Turkestan, renferme 16,000 habitans. Cette population, concentrée dans un espace de 20 à 30 lieues de long et de large, offrirait les élémens d'un État puissant, si une colonie européenne pouvait parvenir à s'établir au milieu de peuples aussi fortement attachés au mahométisme.

« Les *Ouzbeks*, appelés *Araliens*, parce qu'ils occupent les plaines voisines du lac Aral, prennent, ainsi que nous l'avons dit, le nom de *Kiat-Konrat*, d'après leur principale ville *Konrat*, qui n'est, à proprement parler, que leur camp d'hiver : ce camp, qui renferme un grand nombre de mosquées, a 5 lieues de circonférence; il est défendu par un rempart en terre, haut de 15 pieds; les portes sont fermées, en cas de besoin, par des chevaux de frise. Ce que Konrat est en grand, *Manhout*, qui passe pour contenir 8000 habitans, et *Kisilkhozia* le sont sur une moindre échelle. Les Araliens, gouvernés par deux *begs* électifs, doivent à l'Etat de Khiva un tribut annuel de 2000 ducats; mais ils ne le paient que lorsqu'ils ne sont pas en guerre avec les Khiviens, ce qui arrive fréquemment. Avec les *Karakalpaks* et des *Turcomans* qui vivent parmi eux, ils peuvent former une masse de 100,000 âmes. Ces peuples, demi-nomades, suppléent, par la pêche et la chasse, aux produits considérables de leurs troupeaux.

« Les plus belles provinces de la Tatarie nous attendent. On les comprend communément sous le nom de *Grande-Boukharie* et sous celui de *Khanat de Boukhara* ou *Bokhara*; mais les limites de ce pays, au nord et à l'ouest, varient avec la puissance des Ouzbeks qui y régnent, et d'ailleurs comment, entouré de déserts et en renfermant même plusieurs, ce pays pourrait-il avoir des frontières bien

déterminées? C'est la partie de la Grande-Boukharie située au nord du Djihoun ou de l'*Oxus*, qui porta jadis le nom célèbre de *Transoxiane* ou de *Sogdiane*, et plus tard chez les Orientaux celui de *Mavaralnahar* ou *Mavarennahar*, c'est-à-dire pays au-delà du fleuve, noms qu'on a étendus à tout le Turkestan. »

Le colonel G. de Meyendorff trace les limites de la Boukharie en tirant une ligne passant au nord d'Ankoï et de Balkh et enclavant Aghtchou et Mervi-chah-Djehan : c'est la frontière méridionale; de cette dernière ville, elle va traverser l'Amou-déria en se prolongeant jusqu'aux puits de Kara-aghatch : c'est la limite occidentale; à l'est d'Aghtchou, une autre ligne se dirige vers Deïnaou et suit les contours du bassin de l'Amou-déria jusque vers Ouratepeh qu'elle enclave : c'est la frontière orientale; enfin, de cette ville au puits de Kara-aghatch, une ligne droite forme la frontière septentrionale. Du reste, les voyageurs modernes estiment sa superficie à 10,000 lieues géographiques carrées (1).

« La partie orientale de la Boukharie est montagneuse; « les hauteurs se terminent au nord de Boukhara, à l'ouest « de Samarcande près de Kachi, au sud vers l'Amou-déria. « Toute la partie occidentale du pays est une plaine qui « s'étend à perte de vue, et sur laquelle s'élèvent de pe- « tites collines isolées, ayant 1 à 3 toises de hauteur sur « 3, 4 et jusqu'à 100 toises de longueur et de largeur; « elles sont de nature argileuse, de même que le terrain « des déserts, notamment de ceux que l'Amou traverse; « cette argile est couverte de sables mouvans qui forment « aussi des collines dont la forme est différente de celle « des précédentes, et qui sont encore plus basses; c'est ce « que l'on observe dans le Kizil-coum. »

(1) *G. de Meyendorff :* Voyage d'Orenbourg à Boukhara.

Le *Nouratagh* est la montagne la plus élevée du côté septentrional de Boukhara et la seule qui soit visible de cette ville. Cette montagne et celles auxquelles elle se rattache renferment du cuivre, de l'argent, de l'or, des turquoises et d'autres pierres précieuses, et sont composées de gneiss et de marbre blanc.

Après l'Amou-déria, les principaux cours d'eaux qui arrosent la Boukharie sont au nombre de deux : le *Zerafchan* ou le *Kouvan*, appelé aussi le *Sogd*, le *Kohek* et le *Kouan-déria*, large de 54 pieds, profond de 3 à 4, long de plus de 100 lieues, se partage en deux bras, dont le plus septentrional va se perdre dans les sables, et dont l'autre va former, au sud-ouest de Boukhara, le lac Karacoul, qui a 12 ou 15 lieues de tour ; la *Karcha* ou le *Karchi*, long de 50 lieues, se perd aussi dans les sables aux environs de la ville du même nom.

Le climat de la Boukharie, du moins celui des plaines, la seule partie de ce pays sur laquelle on possède quelques renseignemens, est agréable et sain. Les saisons y sont régulières : vers le 15 février, les arbres fruitiers commencent à fleurir et à bourgeonner ; des pluies presque continuelles accélèrent la végétation et durent jusque dans les premiers jours de mars ; bientôt commence l'été, caractérisé par des chaleurs d'autant plus accablantes que l'atmosphère est rarement rafraîchie par des orages. Cette saison se prolonge jusqu'en octobre, époque à laquelle arrive la saison pluvieuse de l'automne qui dure à peu près trois semaines. En novembre et en décembre, de petites gelées et quelquefois de la neige annoncent l'hiver : cependant le 20 décembre on trouve quelquefois encore des melons dans les champs. C'est au mois de janvier que le froid est le plus rigoureux : il est alors de 1 à 2 degrés, et rarement de 6 à 8 ; la neige ne reste jamais plus de 15 jours sur la terre. En hiver, mais surtout en été, règnent

des vents violens qui transportent au loin les sables du désert et qui donnent à l'atmosphère une teinte grisâtre.

Les maladies les plus fréquentes en Boukharie sont les rhumatismes, généralement dus à l'humidité des habitations; la cécité causée peut-être par les nuages de poussière soulevés par les vents, et une autre, plus cruelle encore, contre laquelle il n'y a pas de remède, et que les habitans nomment *richta:* le corps se couvre de pustules qui occasionent des plaies très-douloureuses; des vers, longs d'une aune et de la classe des annélides, sortent de ces pustules, particulièrement aux jambes. Cette maladie paraît être due aux eaux stagnantes que boivent les habitans et qui donnent naissance à des vers que l'on avale sans s'en apercevoir (1).

Les plantes que l'on cultive en Boukharie paraissent y être indigènes, cependant les fruits d'Europe y mûrissent parfaitement. On y mange toute l'année d'excellens melons d'eau, et la vigne y produit des raisins délicieux. Le tabac est une des plantes les mieux cultivées; la rhubarbe y vient naturellement; le cotonnier y donne trois récoltes par an; enfin la grande quantité de mûriers, le soin que l'on prend de leur culture, attestent celui que l'on donne au ver à soie et l'importance de ses produits. C'est avec l'écorce du mûrier que l'on fabrique à Boukhara un papier célèbre dans tout l'Orient.

Les tarentules, les scorpions, les lézards et plusieurs espèces de souris abondent dans les steppes, et des nuées de sauterelles dévastent souvent les champs. Les bœufs et les vaches y sont rares, mais les ânes, les mulets et les moutons sont nombreux; ceux-ci sont de deux espèces, l'une à queue épaisse, et l'autre à laine frisée. Quant aux chevaux, ils sont d'une race grande, forte et belle.

(1) *G. de Meyendorff:* Voyage d'Orenbourg à Boukhara.

« Les oasis de la Boukharie, dit le baron de Meyendorff, « offrent l'aspect le plus agréable et le plus riant; on ne « peut voir un pays mieux cultivé que ces plaines couvertes « de maisons, de jardins et de champs partagés en petits « carrés nommés *tanab*, dont les côtés, garnis de gazon, « sont élevés d'un pied, afin de retenir l'eau qu'on y amène « pour les arroser. Des milliers de canaux d'irrigation « entrecoupent la plaine, et, ainsi que les chemins qui « sont fort étroits, ils sont ordinairement bordés d'arbres. « Les eaux de ces canaux n'ayant pas toutes le même ni- « veau, produisent à leur jonction de petites cascades, dont « le murmure flatte agréablement l'oreille. La grande quan- « tité d'arbres plantés de tous les côtés forme des rideaux « qui empêchent la vue de s'étendre au loin, et qui ce- « pendant plaisent à l'œil, parce qu'ils prouvent que les « habitans du pays se sont occupés des moyens de le rendre « fécond. »

Une population nombreuse qui indique l'aisance des classes laborieuses, des villages d'une centaine de maisons, les uns à demi-cachés par des groupes d'arbres fruitiers, d'autres entourés de murailles crénelées et flanquées de tourelles, tous situés sur le bord d'un canal, et ayant dans leur centre un puits ou un réservoir dans lequel l'eau se renouvelle au moyen d'un fossé : tel est l'aspect qu'offre la campagne. Les villes sont bâties sur des rivières, et doivent à cette position l'agrément d'être environnées de champs cultivés.

« La province la plus célèbre et la plus fertile de toutes est celle de *Sogd*, ainsi nommée de la rivière qui la traverse. « Pendant huit jours, dit Ibn Haukal, on peut « voyager dans le pays de Sogd sans sortir d'un jardin « délicieux. De tous côtés des villages, des champs riches « de moissons, des vergers féconds, des maisons de cam- « pagne, des jardins, des prairies, des ruisseaux qui les

« coupent, des réservoirs et des canaux retracent le ta-
« bleau de l'industrie et du bonheur. »

« La riche vallée de *Sogd*, à laquelle les Arabes donnaient 40 parasanges de longueur et 20 de largeur (1), produisait une si grande abondance de raisins exquis, de melons, de poires et de pommes, qu'on en faisait passer en Perse, et jusque dans l'Hindoustan. »

C'est dans cette fertile vallée que se trouve *Samarkand*, dont le nom se prononce et s'écrit aussi *Samarcande*. Cette ville s'élève sur la rive gauche du Sogd; elle est renfermée dans une double enceinte; la première est formée par une muraille de 12 lieues de circonférence, percée de 12 portes en fer, avec des galeries et des tours pour la défendre; après l'avoir franchie, on traverse des champs, des jardins et des faubourgs; la seconde est en terre et percée de quatre portes : c'est lorsqu'on l'a traversée que l'on est dans la ville. On y trouve la citadelle qui renferme le palais; 250 mosquées, la plupart en marbre blanc; 40 médresséhs où des professeurs ecclésiastiques font des cours de langue arabe et de législation musulmane; un grand nombre de fontaines publiques, plusieurs bazars et trois grands caravanserails. Les façades de tous les grands édifices sont couvertes de tuiles vernissées. Le plus beau de ses monumens est celui qui a été érigé à Timour ou Tamerlan : les cendres de ce prince sont dans un tombeau en jaspe placé sous une immense coupole qui renferme aussi les restes de quelques autres personnages célèbres. Sous Tamerlan, qui se plut à l'embellir, cette ville devint la capitale d'un des plus vastes empires du monde : alors les arts, les sciences, les lettres et le commerce la rendaient florissante; alors les fêtes animaient le palais impérial, la ville et les belles campagnes d'alentour; alors

(1) La parasange, mesure usitée en Perse, égale 5564 kilomètres.

150,000 habitans animaient ses rues et ses places publiques; aujourd'hui sa population ne s'élève qu'au tiers de ce nombre. La plupart de ses maisons sont construites en glaise durcie, et quelques unes en pierres que fournissent des carrières voisines (1). L'excellence de son papier de soie la rend depuis long-temps recommandable dans toutes les contrées d'Orient; et l'on prétend que c'est d'elle que nous tenons cette invention. *Ibn Haukal* rapporte que cette industrie fut connue vers l'an 650. Tous les ans, à son avènement au trône, le khan de Boukharie doit aller à Samarcande et s'y asseoir sur le *kouktach*, bloc de marbre bleuâtre qui se trouve dans le médresséh de Mirza Oloug-beg. C'est une pierre carrée d'environ 9 pieds de longueur sur 2 d'épaisseur, recouverte d'un feutre blanc. « On soulève trois fois le khan sur ce feutre, « dont les coins sont soutenus par des ouléma, les *foukera* « (les pauvres), les *fouzéla* (les docteurs) et les *seïd*. On « a, dit-on, l'intention de faire un trône de cette pierre, « qui est tirée du mont Ghazgham (2). »

Samarcande a été la capitale de la Boukharie; mais aujourd'hui la ville qui porte ce titre est *Bokhara* ou *Boukhara*, située aussi dans une plaine fertile traversée par un grand canal dérivé du Zer-afchan.

« Je me suis trouvé, dit le géographe Ibn Haukal, au *Kohendiz*, l'ancien château de *Bokhara;* j'ai porté mes regards tout à l'entour : je ne vis jamais une verdure plus fraîche et plus abondante; jamais la nappe n'en fut plus étendue. Ce vert tapis allait à l'horizon se mêler à l'azur des cieux; les champs prêtaient aux villes leur simple parure; une foule de maisons de plaisance décoraient la

(1) *Beutinck*, préface à la trad. de l'Histoire des Tatares, par Aboul-Ghazi. — (2) *G. de Meyendorff :* Voyage d'Orenbourg à Boukhara, p. 160. — Consultez aussi l'ouvrage de M. *J. Senkowsky* pour l'histoire de la Boukharie.

simplicité des champs. Aussi je ne m'étonne pas que, de tous les habitans du Khorassan et du Mavarelnahar, ce soient ceux de Bokhara qui atteignent à un âge plus avancé (1). »

« Lorsqu'en 1741 les agens commerciaux anglais visitèrent cette cité, qui s'élève sur le penchant d'un coteau en forme d'amphithéâtre, ils la trouvèrent grande, populeuse, et gouvernée par un khan. Les habitans fabriquaient du savon et des toiles de coton; ils recueillaient du riz et élevaient du bétail. Ils recevaient des Kalmouks de la rhubarbe et du musc, du lapis-lazuli et quelques autres pierres précieuses de *Badakhchan*. Ils avaient des monnaies d'or et de cuivre. Le peuple était civilisé, mais perfide. Le sol, dit le géographe turc, est si fertile, qu'un champ d'un ou tout au plus deux *dumen* ou arpens suffit pour nourrir une famille (2). »

Boukhara se distingue par ses mosquées dont on porte le nombre à 360, par ses coupoles élégantes, par ses légers minarets, par ses médresséhs, ses palais et les murs crénelés qui l'entourent. Un lac, situé près de son enceinte, environné de jolies maisons de campagne à toits plats et entourées de murailles à créneaux; enfin des jardins et des bouquets d'arbres contribuent à rendre sa position fort agréable. Mais l'intérieur ne répond pas à l'apparence qu'elle présente de loin. Les plus belles rues n'ont pas plus de 6 pieds de largeur, les autres en ont à peine 3 ou 4. Les maisons, disposées sans alignement, sont en terre de couleur grisâtre mêlée à de la paille, et n'offrent, du côté des rues, que des murailles uniformes sans fenêtres. Le mur qui entoure la ville a 24 pieds de hauteur et la même épaisseur à sa base; il forme des angles saillans qui res-

(1) Géographie orientale, trad. par *Ouseley*, p. 300. — (2) *Hadgi-Khalfah*, p. 844. D'*Herbelot*, Biblioth. orient.

semblent à des bastions, et de distance en distance il est flanqué de tours rondes. On y entre par 11 portes construites en briques; sa circonférence est de 3 à 4 lieues; le nombre de ses maisons est de 8000, et celui de ses habitans d'environ 70,000, composés de 50,000 Tadjiks, de 3000 Tatares, de 2000 Afghans, de 7000 Juifs, de 8000 Ouzbeks, et de quelques centaines de Kalmouks et d'Hindous. Presque au centre de Boukhara s'élève la *Noumichkend*, colline naturelle, rehaussée à bras d'hommes, haute de 200 à 240 pieds, et sur laquelle se trouve le palais du khan, l'un des plus anciens édifices de la ville : il date de plus de 10 siècles. Les Boukhares le nomment *Arck;* il consiste en une enceinte de murailles qui couronne la colline, et qui renferme une mosquée, les habitations du khan et de sa cour, le harem et les jardins. On arrive à cette enceinte par une grande porte en ogive, flanquée de deux tours, d'où l'on entre dans un corridor voûté qui conduit au haut du monticule.

La plus belle mosquée est sur la grande place de *Sedjistan*, devant le palais; le plus beau minaret est le *Mirgharab*, qui a 72 pieds de circonférence et 180 de hauteur. Boukhara possède 60 médresséhs ou écoles, 14 caravanserails, renfermant des boutiques, malgré le grand nombre de celles qui se voient dans différens quartiers de la ville; 14 bains publics et 68 puits d'environ 120 pieds de circonférence et peu profonds, dans lesquels on descend par une douzaine de marches en pierre de taille (1).

Cette ville fut florissante depuis l'année 896 jusqu'en 998, sous la dynastie des Samanides qui y faisaient leur résidence. Enrichie par son commerce, elle fut pillée et brûlée par les hordes de Djenghiz-Khan qui ne la fit rebâtir que vers la fin de sa vie. Sous Timour, elle refleurit

(1) *G. de Meyendorff :* Voyage d'Orenbourg à Boukhara.

de nouveau et redevint une ville lettrée qui justifiait son ancien nom dont la signification est *trésor d'étude* ou *lieu de réunion des sciences* (1). Ce n'est que depuis la domination des Ouzbeks, que l'amour des arts et des lettres s'y est éteint. Cependant le nombre des écoliers et des étudians y est encore d'environ 10,000. Quelques uns de ceux-ci pâlissent pendant 10, 20 et même 30 années sur les nombreux commentaires du Coran, et sur quelques traductions plus ou moins fidèles de certains écrits d'Aristote : après cela, ils passent pour des philosophes consommés.

La science de la médecine est en vénération chez les Boukhares; mais elle y est mêlée de secrets et de recettes empiriques, et ne fait point de progrès, par une conséquence de la persuasion où ils sont que tout ce qui se trouve dans les anciens ouvrages de médecine ne saurait être contredit. Un bon médecin doit, en tâtant le pouls du malade, être au fait de la maladie, sans faire aucune question. L'astronomie n'est que de l'astrologie : encore n'est-elle fondée que sur le mouvement du soleil autour de la terre, et sur la connaissance de cinq planètes. L'astrologue de la cour doit prédire les éclipses deux jours d'avance. La géographie est tellement dans l'enfance que, bien que les Russes aient porté des cartes géographiques à Boukhara, aucun savant n'a pu les comprendre. L'étude de l'histoire n'est guère plus avancée : les austères mollahs la regardent comme une occupation profane. Cependant il suffirait d'une meilleure direction donnée aux études pour répandre les lumières et la civilisation dans la Boukharie,

(1) Le colonel *de Meyendorff* dit qu'il a trouvé dans un livre oriental, qu'en mongol *bouh* signifie étude, et *ara*, trésor. M. *A. Jaubert* cite à ce sujet un passage du géographe *Hadgi-Khalfah*, dont voici la traduction : « L'auteur du livre intitulé *Habib-ul-seïr* (l'Ami du Voyage) rapporte que le nom de cette ville est dérivé du mot *boukhar*, qui dans la langue des infidèles signifie *lieu de réunion des sciences*. »

et de là, dans tout le Turkestan; car l'amour de l'étude est répandu à Boukhara et l'on y respecte le savoir.

Les autres villes de la Boukharie méritent à peine d'être mentionnées après Samarcande et la capitale. Cependant il en est quelques unes assez populeuses pour mériter de n'être pas passées sous silence. *Karakoul*, à 15 lieues au sud-ouest de Boukhara, prend le troisième rang immédiatement après les deux précédentes; elle a au moins 30,000 âmes. *Nakhcheb* ou *Karchi*, près de la rivière de ce nom, à 25 lieues au sud-est de la capitale, renferme, dit-on, 25 à 30,000 habitans, et une garnison de 2 à 3000 hommes. C'est l'entrepôt des peaux de fouines, de renards et d'agneaux morts-nés qui viennent du midi de la Boukharie. A l'est de cette ville, *Tcharaghtchi* et *Ghoussar* sont des cités considérables : la place de gouverneur de la seconde est une des plus importantes de la Boukharie. *Ourdenzeï* est une petite forteresse, si l'on peut donner ce titre à une ville entourée d'un mur en terre de 24 pieds de hauteur. *Tchardjouï* ou *Tchardjou*, sur la rive gauche de l'Amoudéria, se compose d'un millier de maisons, et contient une assez forte garnison, qui la tient à l'abri des attaques des Kirghiz. *Mavri* ou plutôt *Marv-chahidjan* ou *Marvi-chahdjehan*, près de la frontière de la Perse dont elle dépendait autrefois, n'a que 3000 habitans. Elle fut jadis importante; fondée par Alexandre-le-Grand, les anciens lui donnaient le nom d'*Antiochia Margiana ;* elle fut long-temps une des quatre grandes cités du Khorassan. *Termez* ou *Termouz*, sur l'Amou, est une ville aujourd'hui ruinée, de même qu'un grand nombre d'autres que nous nous dispenserons de nommer, et qui attestent que le *Mavarelnahar* était autrefois plus florissant que la Boukharie d'aujourd'hui. A 25 lieues au nord-ouest de Samarcande, *Osrouchnah*, ville peu considérable, avait jadis 70,000 habitans.

« Le père de la géographie arabe, Ibn-Haukal, nous a

donné une vive peinture des mœurs du peuple boukhare de son temps.

« Telle est la générosité et la libéralité des habitans, qu'il « n'en est pas un qui se refuse aux devoirs de l'hospitalité. « Un étranger arrive-t-il parmi eux, chacun s'empresse « autour de lui, chacun veut l'avoir, on se le dispute, et « l'on porte envie à celui qui obtient cet honneur. Chacun, « ne possédât-il que son nécessaire, porte à la cabane où « l'étranger est reçu une partie des fruits de sa récolte. « C'est ainsi que leur cœur sait trouver des richesses au « sein de la pauvreté. Etant dans le pays de Sogd, je vis « un grand édifice, semblable à un palais, dont les portes, « entièrement ouvertes, étaient fortement attachées aux « murs avec de gros clous. J'en demandai la raison : il y a « plus de cent ans, me répondit-on, que cette maison n'a « été fermée ni nuit ni jour; les étrangers, en quelque « nombre qu'ils soient, peuvent s'y présenter à toute « heure; le maître a abondamment pourvu d'avance à la « réception des hommes et de leurs animaux; enfin, il « n'est jamais plus content que lorsque ses hôtes s'arrê- « tent quelque temps. Je ne vis jamais rien de semblable « dans aucun autre pays. Partout ailleurs les riches et les « puissans prodiguent leurs trésors aux caprices du luxe « ou à des favoris dont tout le mérite est d'être aussi « corrompus qu'eux. Les habitans du Mavarelnahar font un « usage plus raisonnable de leurs économies; ils construi- « sent des caravanserails, des ponts et d'autres ouvrages « utiles. Dans le Mavarelnahar, vous n'arrivez pas dans une « ville quelque triste que soit sa situation, dans un désert « même, sans y trouver le secours d'une auberge, d'une « hôtellerie pourvue de toutes les choses nécessaires à « un voyageur. La gloire du Mavarelnahar ne peut être « effacée par celle d'aucune autre région; il a produit de « grands monarques et d'habiles capitaines. Aucun peuple

« musulman ne l'emporte sur ce peuple du côté du cou-
« rage. Leur nombre et leur discipline leur donnent l'a-
« vantage sur les autres nations qui, par la défaite d'une
« armée, sont réduites à l'impossibilité d'en avoir de long-
« temps une autre pour se défendre; mais dans le Mava-
« relnahar, si cet accident arrive, une tribu est toujours
« prompte à réparer les pertes d'une autre. »

La civilisation introduite par le mahométisme chez ces peuples s'est éclipsée avec leur gloire et leur puissance. Cependant on reconnaît encore à quelques usages les traces de celle qui fut introduite par Tamerlan.

Dans la haute société, on se fait des visites de cérémonie; celui qui les rend ne se retire qu'après en avoir demandé la permission à son hôte qui offre à l'étranger du thé, des fruits et des sucreries. Si celui-ci ne les accepte pas, le comble de la politesse est de les faire porter chez lui. « Le khan lui-même, dit G. de Meyendorff, fait aussi « des présens en sucre; souvent il y ajoute un habillement « complet, sorte de cadeau connu à Boukhara sous le nom « de Sarpaï. Avant d'entrer chez un Boukhare marié, on « attend ordinairement pendant quelques minutes à la « porte, pour donner aux femmes le temps de se retirer. « Pour saluer, les Boukhares s'inclinent un peu, mettent « la main droite sur le cœur et prononcent le mot *khoch*. « Cette politesse est souvent exagérée de la manière la plus « ridicule, surtout par les esclaves : ils font le geste qui « accompagne le salut, en tournant plusieurs fois la tête, « la penchant vers l'épaule gauche, soulevant les coudes, « tenant les deux mains sur le cœur, souriant d'une ma- « nière presque niaise, et prononçant avec emphase le mot « *khoch*, comme s'ils se pâmaient de plaisir (1). » En général, les habitans de Boukhara sont extrêmement cérémo-

(1) *G. de Meyendorff* : Voyage d'Orenbourg à Boukhara, p. 289.

nieux; mais les Ouzbeks sont polis, tandis que les Tadjiks sont obséquieux et rampans.

Les Boukhares se nourrissent d'une manière fort simple: après la prière du matin, ils prennent une sorte de potage faite avec du thé, du lait et du sel; vers 4 ou 5 heures, on sert le dîner, qui consiste ordinairement en pilau composé de riz, de carottes ou de navets et de viande de mouton. Immédiatement après ce repas, ils prennent du thé préparé comme en Europe. Ils ne font pas usage du café, et ne se servent ni de cuillères ni de fourchettes. Les agrémens de la société et les jouissances domestiques sont très-peu connus en Boukharie : la bigoterie proscrit les jeux et les plaisirs. L'esprit de la nation est mercantile, et le despotisme du gouvernement fait que chacun évite de passer pour riche en se gardant bien de meubler sa maison avec luxe.

Les personnes opulentes ont ordinairement une quarantaine d'esclaves et un grand nombre de chevaux, car tout le monde va à cheval, et la civilisation boukhare ne s'étend pas jusqu'à l'usage des voitures, à l'exception de grandes charrettes destinées aux longues courses. Le prix d'un homme robuste est d'environ 40 à 50 tellas (640 à 800 francs); s'il est artisan, par exemple menuisier, maréchal ou cordonnier, on le paie jusqu'à 100 tellas (1600 francs). Les femmes sont en général moins chères que les hommes; mais si elles sont jolies, elles coûtent 100 à 150 tellas (1600 à 2400 francs). En général, les esclaves sont fort mal traités.

L'habillement du peuple se compose d'une ou deux robes longues en cotonnade bleue et rayée, dont l'une, plus courte et plus étroite que l'autre, tient souvent lieu de chemise; leur tête est couverte d'un turban blanc en toile de coton; sous leur robe descend un large pantalon blanc qui est toujours accompagné d'un caleçon court. Les

personnes aisées se servent d'un *khalaat*, large et longue houppelande, ordinairement en soie, attachée sur les reins par une belle ceinture, et se coiffent d'une calotte en soie brodée ou d'un turban de mousseline. Les fonctionnaires publics riches sont vêtus de cachemires et de drap d'or. Les femmes ont la tête couverte d'un turban, et mettent un large pantalon avec une robe courte à manches longues et étroites. Dans les rues elles s'enveloppent d'une longue mantille dont les manches se joignent par-derrière, et elles cachent leur visage sous un voile noir peu transparent, dont elles relèvent furtivement un coin pour regarder les étrangers ; alors, et surtout si ce sont des femmes tadjiks, elles laissent voir un joli visage que dépare un anneau passé dans leurs narines, mais des yeux noirs pleins de feu, des dents de la plus grande blancheur et un beau teint.

Le gouvernement de la Boukharie est une monarchie héréditaire dont le despotisme n'est tempéré que par l'influence de la religion et par les habitudes nomades d'une grande partie de la population. Le chef de l'État, qui doit toujours être de la famille des Djenghiz, joint au titre de khan celui d'*émir el momenïn* ou de chef des vrais croyans ; il dispose de la vie et des biens de ses sujets. Le titre d'*atalik*, qui correspond à celui de grand-visir, est purement honorifique : le khan en décore quelquefois le chef indépendant d'un des khanats voisins. La seconde charge de l'État est celle de *dad-khah* ou de *pervanatchi* qui correspond au titre de généralissime. La troisième est celle de *cheik-oul-islam* ou chef du clergé. Un titre important est celui d'*inak* ou de conseiller intime. Le *destarhantchi* remplit les fonctions de chambellan et de maître des cérémonies. Le *couch-beghi* est en quelque sorte le premier ministre. Nous citerons encore le *mir-akhar-bachi* ou chef des écuyers, le *cazi-asker* ou *casi-ordou* ou juge des troupes, le *casi-i-kalan* ou grand-juge, le *jassaoul-bachi* ou le

chef de la police; enfin l'astrologue, le trésorier de la cassette du khan et plusieurs autres encore, dont la plupart forment le divan ou conseil d'État que préside toujours ce khan. Ce prince, néanmoins, fait droit aux requêtes de ses sujets, en recevant tous les matins les pétitions en audience publique.

Suivant la hiérarchie ecclésiastique, le cheik-oul-islam nomme seul à tous les emplois vacans dans le clergé; il remplit quelquefois les fonctions de juge suprême : c'est à lui qu'on s'adresse dans les procès graves pour solliciter un arrêt conforme à la loi. Le second emploi est celui d'*a'lam;* au troisième rang se trouvent les *mufti;* puis viennent les prêtres savans ou *dana-mollah* et les simples prêtres ou les *akhoun.* Quiconque sait lire reçoit le titre de mollah.

Le khan a quatre épouses légitimes, 200 femmes dans son harem, mais point d'eunuques pour les garder. Successeur des conquérans de la Boukharie, il est considéré comme le propriétaire du sol. Ses domaines sont considérables. Sa liste civile se monte à environ 1 million et les revenus de l'État à 10 ou 12. Sa principale dépense est celle de la police et de l'armée régulière. Le peuple est soumis à une taxe personnelle, et même à un impôt pour les pauvres, espèce de dîme nommée *zékat* et *ouchr.*

Hâtons-nous de terminer ce tableau de la Boukharie, en faisant observer que cet État renferme 2,500,000 habitans, que l'armée permanente est de 25,000 hommes de cavalerie, mais qu'en temps de guerre elle peut être portée à 80,000.

Entre Karchi et Samarcande, au centre de la Boukharie, s'étend le *khanat de Chersabès* ou de *Chehri-sebz*, l'un des plus fertiles du Turkestan, et même l'un des plus peuplés. Il peut mettre sur pied une armée ou plutôt une levée en masse d'environ 20,000 cavaliers; ce qui annoncerait une population de plus de 600,000 âmes. Ce khanat, qui

avait été réuni à la Boukharie par Mohammed-Rahim-Khan, dit le baron de Meyendorff, s'en détacha à la mort de ce prince, en 1751. La perte de ce territoire doit être très-sensible aux Boukhares : traversé dans toute sa longueur par la rivière du Karchi, et riche en diverses productions, il envoie en Boukharie de très-bon coton et des plantes propres à la teinture; en retour, il en tire du fer, du cuir et d'autres marchandises qui viennent de Russie. La capitale, appelée *Chersabès* ou *Chehri-sebz* ou simplement *Chersebz*, noms qui signifient *ville verte*, est agréablement située près de la rive gauche du Karchi, qui a protégé plus d'une fois ce khanat contre les entreprises des Boukhares, parce qu'au moyen de digues on peut inonder les environs de la ville et de la forteresse qui la défend. Chersabès est bâtie sur l'emplacement du village de Kech où naquit le célèbre Tamerlan. Parmi les autres lieux les plus remarquables du khanat, on peut citer les deux forteresses de *Kitab* et *Donab*, *Djaouz*, *Pitahaneh* ou *Bout-khaneh*, c'est-à-dire *temple d'idoles*, *Iakabak* ou *Iaka-bagh*, *jardin solitaire* (1), et *Outakour-ghan* dont le nom signifie *tombeau du père* ou *du saint*.

A l'est de la Boukharie se trouve le *khanat de Hissar*, pays montagneux, situé entre le Djihoun et la Toupalak, et traversé par le Kafer-nikhan, rivière de 100 lieues de cours, affluent du Djihoun. Ce pays, encore peu connu, est au moins aussi fertile et aussi peuplé que celui de Chersabès. *Hissar*, près de la rive gauche du Kafer-nikhan, dans une vallée bien cultivée et abondante en pâturages, renferme environ 3000 maisons. *Deïnaou*, la seconde ville de cet Etat, en a environ 2000. *Khodja-Taman* est célèbre dans le pays, parce qu'elle renferme le tombeau d'un saint révéré des musulmans. *Decht-abad*, *Saridjoui*, *Tcok-ma-*

(1) Selon M. le professeur *Senkowsky*.

zar et *Toupalak*, qui ont le titre de villes, ne sont, pour ainsi dire, que des villages. Les habitans de ce pays sont presque tous Ouzbeks : ils possèdent des troupeaux considérables et jouissent d'une certaine aisance. Les Tadjiks y sont en très-petit nombre, mais la plupart sont fort riches.

Les six khanats dont nous allons parler étaient, il y a quelques années, vassaux du royaume de Kaboul; mais ces petits États sont exposés à de fréquentes vicissitudes. Celui de *Badakhchan* est un des plus riches et des plus puissans : cependant il ne fournit au commerce que du lapis-lazuli. *Badakhchan*, située sur une rivière de ce nom qui se jette dans l'Amou-déria, est son ancienne capitale. Quelques géographes distinguent cette ville de celle de *Feïzabad*, située sur la même rivière; mais le baron George de Meyendorff affirme que ces deux noms désignent une seule et même cité (1).

« Dans le dernier siècle, Badakhchan qui appartenait au khan de la Grande-Boukharie, ou plutôt de Samarcande, était petite, mais bien bâtie et populeuse; ses habitans s'enrichissaient de l'or, de l'argent et des rubis qui se trouvaient dans ses environs; car les torrens qui descendent des montagnes lorsque la neige fond, au commencement de l'été, entraînent une grande quantité de grains d'or et d'argent. Plusieurs des caravanes qui se rendent à la Petite-Boukharie ou à la Chine passent par cette ville; d'autres préfèrent la route du Petit-Tibet, sur le côté oriental de ses monts. Ibn Haukal rapporte que non seulement le sol de Badakhchan renfermait des mines de rubis et de lapis, mais qu'il produisait une grande quantité de musc. »

« L'intéressante contrée qui comprend le Kokhan, le

(1) *G. de Meyendorff :* Voyage d'Orenbourg à Boukhara, p. 131.

Badakhchan, la Boukharie, le Chersabès et le Hissar que nous venons de parcourir, formait le célèbre *Mavarelnahar* de l'histoire arabe et tatare. Là s'élevait le trône de Tamerlan; là les ambassadeurs de tous les princes du monde venaient s'humilier devant le chef des Mongols. En 1494, Sultan-Baber, descendant de Timour, chassé de la Grande-Boukharie avec ses Mongols, s'enfonça dans l'Hindoustan, et y fonda l'empire mogol. Les vainqueurs tatares, appelés *Ouzbeks*, établirent une puissante monarchie dans la Boukharie, dont le trône fut successivement occupé par plusieurs khans, depuis 1494 jusqu'à 1658. C'est vers cette époque que cette grande et fertile contrée paraît avoir été partagée en plusieurs États, sous l'autorité de différens khans.

« Les Ouzbeks, qui probablement demeuraient dans le pays depuis le IIIe ou IVe siècle, n'ont pourtant pas effacé la trace d'une race d'habitans plus ancienne. Ces habitans indigènes, nommés les *Tadjiks*, sont plus beaux que les Tatares, par l'élégance de leurs formes et l'agrément de leurs traits; ils se rapprochent de ceux de la Petite-Boukharie, auxquels ils ressemblent encore par le costume. Les vêtemens des gens aisés sont, en grande partie, de soie et de fourrures; les longues robes des femmes offrent des plis larges et variés; elles ornent leurs cheveux de tresses de perles. Ils mènent une vie très-frugale, et leur nourriture consiste principalement en riz, froment, millet, et surtout en fruits, tels que melons, raisins, pommes, etc. Ils se servent beaucoup de l'huile de sésame; le thé, assaisonné d'anis, et le moût des raisins, sont leurs boissons favorites. Ils s'enivrent d'opium; leur pain est fait sans froment.

« Les Tadjiks ne portent jamais d'armes. Les *Ouzbeks*, au contraire, ne sont pas étrangers à l'usage du mousquet; et l'on assure que les femmes même, qui surpassent

en beauté celles des autres Tatares, suivent leurs maris à la guerre, et combattent à leurs côtés. »

Le *khanat de Balkh*, autrefois l'un des plus puissans du Turkestan, en est aujourd'hui l'un des plus faibles et des moins peuplés. Il comprend une partie de la Bactriane et est limitrophe de l'État de Hérat; sa population, qui était, avant 1820, de plus d'un million d'habitans, n'en a peut-être pas 500,000, aujourd'hui que les Afghans et les Ouzbeks l'ont tour à tour envahi et démembré.

« Au commencement du dernier siècle, ce pays avait son khan particulier; *Balkh* était alors une des villes les plus considérables de ces contrées : les maisons étaient bâties en briques ou en pierres; le château était presque entièrement construit en marbre tiré des montagnes environnantes, objet d'ambition pour les puissances voisines, la Perse et l'Hindoustan. Leur jalousie mutuelle garantissait la sécurité de la ville de Balkh mieux que les hautes montagnes qui l'enferment d'un côté et les déserts qui l'entourent de l'autre. Les habitans de ce pays, autrefois l'un des plus civilisés de tout le Turkestan, préparaient de fort belles soies, productions de leur pays. »

Balkh passe chez les Asiatiques pour la plus ancienne ville du monde : ils lui donnent le titre de *Mère-des-Villes* (*Omm-el-Buldan*). C'est en effet l'antique *Bactra* ou *Zariaspa*, capitale de la Bactriane, cité qui rivalisait avec Ninive et Babylone. Ce fut au siége de cette ville par Ninus que Ménonès, gouverneur de la Syrie qui accompagnait le prince, fit venir près de lui Sémiramis, sa femme, dont les conseils et le courage hâtèrent la prise de la place assiégée. Ninus, admirant la bravoure et les charmes de l'héroïne, résolut de l'épouser; Ménonès, instruit de cette résolution, se pendit de désespoir. Sémiramis, devenue veuve, épousa Ninus, et bientôt la mort de ce second époux la mit seule en possession du trône d'Assyrie qu'elle

occupa avec tant d'éclat et de gloire. Balkh est située sur une éminence au milieu d'une plaine fertile; elle est grande et défendue par une muraille et un château; mais sa population, jadis considérable, n'est plus que de 8 à 10,000 âmes. *Andkou*, autre ville du khanat de Balkh, n'offre rien de remarquable.

« *Anderab*, chef-lieu du district du *Tokarestan*, est près d'un défilé par lequel on traverse les montagnes d'Hindou-Koh. Ce passage était soigneusement gardé par le khan de Balkh, mais les Afghans l'ont franchi. On trouve dans le voisinage de riches carrières de lapis, substance dont il paraît que la Grande-Boukharie a fourni nos pères, et qu'elle continue de nous envoyer encore aujourd'hui. »

Au nord-ouest de celui de Balkh se trouve le *khanat d'Ankoï* qui paraît être l'un des moins importans du Turkestan. *Ankoï*, sa capitale, est une ville fort grande, qui renferme 4000 maisons habitées par un petit nombre d'Ouzbeks, peu de Tadjiks et beaucoup d'Arabes. Elle est à environ 25 lieues de Balkh. Une petite rivière qui coule auprès est à sec pendant l'été : ce qui oblige les habitans à creuser des puits pour avoir de l'eau.

Dans la direction du sud, le petit *khanat de Meïmaneh* se présente. Sa capitale, du même nom, est à environ 20 lieues d'Ankoï; la route est parsemée de quelques misérables villages. « *Meïmaneh* est une ville renfermant environ « 1000 maisons; elle n'est habitée que par des Ouzbeks qui, « en été, sont nomades. Ce sont des brigands déterminés; « ils pillent souvent les caravanes, sont fréquemment en « guerre avec leurs voisins, font des excursions dans le « Khorassan, et amènent leurs prisonniers au marché aux « esclaves de Boukhara (1). »

Le *khanat de Khoulm* passe pour l'un des plus puissans

(1) *G. de Meyendorff* : Voyage d'Orenbourg à Boukhara, p. 143.

du Turkestan méridional. Il peut mettre sur pied un corps de 10,000 hommes de cavalerie. Le khan jouit d'un revenu d'environ 300,000 francs; il exerce une grande influence sur les pays de Balkh et de Koundouz. *Gholam*, *Khoulloum* ou *Khoulm* sa capitale, sur la rive gauche du Khoulloum, dont les bords sont délicieux, est une grande ville, dominée de trois côtés par une montagne et défendue par deux châteaux; les maisons, au nombre de 8000, sont bien bâties, mais en briques crues. L'eau y est abondante. Cinq rivières se réunissent à Khoulm et y forment une cascade. « On m'a assuré, dit G. de Meyendorff, que l'ancienne « ville de Khoulm a été détruite, et que celle qui porte « aujourd'hui ce nom est la même qu'on nommait autre- « fois Tachkourghan, éloignée de Balkh d'environ 65 « verstes (15 lieues et demie). »

A l'est du précédent, le *khanat de Koundouz* offre un territoire généralement plat, terminé vers le sud par une chaîne de collines qui forment plusieurs vallées belles et fertiles. Bien que le khan puisse mettre sur pied une force armée à peu près égale à celle dont dispose le khan de Khoulm, il n'en est pas moins tributaire de celui-ci. *Koundouz*, dont le nom signifie château (1), rivalise en grandeur et en importance avec Khoulm. Ses environs sont fort bien cultivés.

Le district de *Talikhan*, peuplé d'Ouzbeks, paraît former un *khanat* indépendant, mais de peu d'importance; il est arrosé par une rivière du même nom, affluent de l'Aksérai, et par une autre rivière appelée le Fourkahr, qui passe à *Talikhan* sa capitale, ville qui paraît être d'une faible importance. Le khan de Talikhan fait de fréquentes incursions sur le territoire de ses voisins.

(1) Voyez la Géographie d'Ibn-Haukal : traduction de W. Ouseley, pag. 236-268-269, etc.

Au nord du Badakhchan on trouve trois khanats sur lesquels on a peu de renseignemens, mais qui paraissent être d'une faible importance. Celui de *Dervazeh* doit probablement son nom à la rivière qui l'arrose. Son territoire comprend principalement une grande vallée au fond de laquelle la Dervazeh roule ses eaux en mugissant. Ce cours d'eau, d'environ 50 lieues de longueur, charrie de l'or que les habitans recueillent en y jetant des outres qui se remplissent promptement de limon dont ils retirent le métal. Les campagnes sont cultivées par de paisibles Tadjiks. La petite ville de *Dervazeh* est la résidence du khan. Ce chef prétend descendre d'Alexandre-le-Grand.

Koulab, ville de 3000 maisons, est la capitale d'un *khanat* du même nom, limitrophe du précédent. Plus au nord, le *khanat d'Abi-gherm*, dont le chef est souvent en guerre avec celui d'Hissar, a pour capitale une petite ville du même nom; mais à l'ouest de celui-ci, le *khanat de Ramid*, assez important pour que son chef puisse, dans ses excursions, mettre 10,000 cavaliers sous les armes, a pour chef-lieu une ville assez considérable située à 25 lieues à l'est de Hissar, sur la route de Badakhchan à Khokhan. Près de *Ramid*, s'élève une des plus hautes montagnes d'un des rameaux des monts Kachghar. Ces trois derniers khanats sont peuplés d'Ouzbeks pour la plupart cultivateurs.

Dans la contrée montagneuse où prend sa source le *Kafer-nikhan*, affluent du Djihoun, et qui se termine au nord par les monts Kachghar ou le Kachghar-davan, habitent les *Ghaltchas*, peuple pauvre et indépendant, fortement attaché aux croyances des mahométans sunnites. Des voyageurs russes, dit le baron de Meyendorff, les nomment Persans orientaux, et en effet ils ne connaissent point d'autre langue que le persan. Leurs traits diffèrent cependant beaucoup de ceux des Tadjiks; leur teint est très-basané et même plus brun que celui des Arabes bou-

khares. Leurs habitations sont de misérables cabanes bâties dans des vallées. Ils sont tous cultivateurs; ils élèvent du bétail et très-peu de chevaux : aussi ne sont-ils point redoutés des nations voisines. Leurs chefs, qui prennent le titre de khan, habitent *Ignaou* et *Matcha*, qui sont plutôt de gros bourgs que des villes. *Karateghin* paraît être aussi une de leurs petites cités.

Peut-être devrions-nous, à l'exemple de quelques géographes, terminer la description des différens États du Turkestan par le pays des Kafirs ou le Kafiristan; mais ce pays ne pouvant, sous le point de vue physique, être séparé du bassin de l'Indus, nous le décrirons en traitant de l'Hindoustan.

TABLEAU APPROXIMATIF

des tribus turcomanes qui habitent à l'orient de la mer Caspienne (d'après M. Mouraviev).

TRIBUS SEPTENTRIONALES.

Tchovdour-Essen-Ili (8000 kibitki.)
- Tchovdour.
- Igdyr.
- Abdal.
- Bouroundjouk.
- Boussadji.
- Mengli-Koudja.
- Ogri.
- Deli.
- Kourban.
  - Tchekakbaï.
  - Oganych.
  - Kyzlér-Ghének.

TRIBUS MÉRIDIONALES.

Ata. (1000 kibitki.)
- Nour-Ata.
- Gèzl-Ata.
- Oumar-Ata.
- Ibag-Ata.

Téké. (30,000 kibitki.)

Salyr. (4000 kibitki.)

Er-saré. (100.000 kibitki.)

Sakhkar. (20,000 kibitki.)

Iemreli. (300 kibitki.)

Saryk. (20,000 kibitki.)

Iomoud. (40,000 kibitki.)

Oua-aimak. (80,000 kibitki.)

- **Keklen.** (40,000 kibitki.)
  - Lanjak.
  - Sengryk.
  - Khar.
  - Chor.
  - Kyryk.
  - Baïndyr.
  - Kara-Balkan.
  - Herkès.
  - Kaï.
  - Kyryl.
  - Keïk.
  - Sovranli.
  - Ierkekli.
  - Pytyr.
  - Kychik.
- **Bairama.**
  - Salak (2000 kibitki).
  - Arkochtchi (2000 kibitki).
  - Okus (1000 kibitki).
  - Ouchak (1000 kibitki).
  - Kara-Kodja (600 kibitki).
  - Djuneït (550 kibitki).
- **Koudjouk-Tatar.**
  - Tatar (400 kibitki).
  - Ak-Karyn (200 kibitki).
  - Kourama (200 kibitki).
  - Marama (200 kibitki).
  - Kyryk.
  - Keké (400 kibitki).
  - Khivatchi (400 kibitki).
- **Tchoiyuni.**
  - Ata-Baï (1000 kibitki).
  - Ak (900 kibitki).
  - Das (700 kibitki).
  - Badrak (600 kibitki).
  - Ketchek (600 kibitki).
  - Igdyr (550 kibitki).
  - Iolma (200 kibitki).
  - Eïmir (700 kibitki).
  - Mechrick (900 kibitki).
- **Chereb.**
  - Beliké (600 kib.).
  - Dugdi (2200 kib.).
    - Karadagli.
    - Evdek.
    - Mind.
    - Khivali.
    - Ghereï.
    - Outchmek.
    - Tchouk-bach.
  - Karaoui (800 k.).
  - Baga (400 kib.).
  - Ilgai (700 kib.).

CHEREB.	Djafarbaï. (2000 kibitki).	Terekli. Semidin. Nedim. Ghereï. Tchoukan. Sakhkali. Ark. Touman-djan-ali. Pang. Kelté. Karindjik. Kèr-Toekel. Kèr-Essen.

TABLEAUX

De la population des principaux États du Turkestan.

KHANAT DE KHOKHAN.

SUPERFICIE en lieues géographiques carrées.	POPULATION ABSOLUE.	POPULATION par lieue carrée.	ARMÉE.
10,000.	1,200,000.	120.	10,000 hommes. 30 à 40,000 (avec les nomades).

KHARISM ou KHANAT DE KHIVA.

SUPERFICIE en lieues carrées.	POPULATION ABSOLUE.	POPULATION par lieue carrée.	ARMÉE.
19,000.	900,000.	47.	8,000 hommes. 15 à 20,000 (avec les nomades).

BOUKHARIE ou KHANAT DE BOUKHARA.

SUPERFICIE en lieues.	POPULATION ABSOLUE.	POPULATION par lieue carrée.	ARMÉE.
11,000.	2,500,000.	227.	25,000 hommes. 80,000 (en temps de guerre).

POPULATION DE LA BOUKHARIE PAR NATIONS.

Ouzbeks		1,500,000
Tadjiks		670,000
Turcomans		200,000
Arabes		50,000
Persans		40,000
Kalmouks		20,000
Kirghiz	6 à 8,000 —	7,000
Juifs	4 à 5,000 —	4,500
Afghans	4 à 5,000 —	4,500
Lesghiz		2,000
Bohémiens		2,000
Total		2,500,000

TABLEAU *des positions astronomiques de quelques uns des principaux lieux du Turkestan.*

NOMS DES LIEUX.	Latitudes.	Longitudes.	NOMS DES OBSERVATEURS.
	deg. min. sec.	deg. min. sec.	
Badakhchan	37 20 0 N.	66 30 0 E.	Auteurs.
Balkh	36 40 0 N.	65 0 0 E.	*Idem.*
Boukhara	39 20 0 N.	69 40 0 E.	*Idem.*
Khiva	41 40 0 N.	58 45 0 E.	*Idem.*
Khodjend	41 22 0 N.	67 0 0 E.	*Idem.*
Samarcande	39 30 0 N.	66 30 0 E.	*Idem.*
Turkestan	44 56 0 N.	66 22 0 E.	*Idem.*

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE HUITIÈME VOLUME.

Pages.

LIVRE CENT VINGT-UNIÈME. — Description de l'Asie. — Généralités sur cette partie du Monde. — Montagnes, fleuves, mers et golfes. — Température. — Productions. — Habitans. — Etat civil et politique..... 1

Origine du nom d'Asie..... *Ib.*
Limites..... 2
Superficie. — Dimensions..... 5
Montagnes. — Systèmes. — Système hymalayen..... 6
Groupe de l'Altaï..... 7
Le Tarbagataï, chaîne de l'Altaï..... 10
Groupe du Thian-chan..... 11
Thsoung-ling. — Hindou-Koh..... 12
Himalaya..... 13
Minéraux et roches de l'Himalaya..... 14
Volcans..... 15
Lac d'Issi-Koul. — Volcans de Tour-fan. — *Système ouralien*..... 16
Cours d'eau de ce système. — Roches, minéraux. — Monts *Ilmen*. — Monts *Irendik*..... 17
Montagne de Blagodat..... 18
Monts Moughodjar. — Lacs Balek-Koul, Koum-Koul, etc..... 19
Système caucasique. — Monts Taurus, Elvend, Liban..... 20
Massif du Caucase. — *Système arabique*. — *Système indien*. — *Région centrale*..... 21
Région méridionale. — *Région septentrionale*..... 22
Régions orientale et occidentale..... 23
Affaissement de l'Asie occidentale..... 25
Bassins de l'Asie..... 26
Volumes des fleuves de l'Asie. — Lacs..... 29
Mer Caspienne. — Lac ou mer d'Aral, etc..... 30
Vents dominans..... 33
Température. — Climat..... 34
Caractère des habitans..... 37
Considérations politiques..... 41

Pages.

Productions. — Animaux..... 44
Richesse végétale de l'Asie..... 45
Règne animal..... 53
Tableau des points culminans des montagnes de l'Asie..... 59

LIVRE CENT VINGT-DEUXIÈME. — Suite de la Description de l'Asie. — Pays Caucasiens soumis à la Russie, ou Géorgie. Grande-Abasie, Iméréthie, Mingrélie, Chirvan et Arménie..... 61

Origine du mot *Caucase*..... *Ib.*
Portes caucasiennes et albaniennes..... 62
Description du Caucase. — Roches..... 64
Animaux. — Végétaux..... 65
Peuples..... 66
Géorgiens. — Origine de leur nom..... 67
Description de la Géorgie..... 68
Tiflis..... 70
Mtzkhetha..... 71
Gori. — *Ananour*, *Telav* et autres villes..... 72
Population de la Géorgie..... 73
Revenus. — Précis historique. — Iméréthie..... 74
Population. — *Scharabana* et autres villes..... 75
Koutaïs, *Génath*, etc. — *Gouriens*..... 76
Gourie. — Mingrélie..... 77
Redout-Kalé. — *Anakria*..... 78
Industrie. — Mœurs des Mingréliens..... 79
Grande-Abasie..... 80
Soudjouk-Kalé, *Soubachi*, etc..... 81
Chirvan..... 82
Culture. — Pêcheries..... 83
Population. — *Nouki*. — *Cheki*, et autres villes..... 84
Feux de Bakou..... 86
Arménie. — Population. — Villes..... 88
Tableau des positions géographiques de la Russie au sud de la crête du Caucase..... 90

LIVRE CENT VINGT-TROISIÈME. — Suite de la Description de l'Asie. — Turquie d'Asie. — Première section. — Péninsule de l'Anatolie ou de l'Asie-Mineure, avec les côtes de la mer Noire..... 91

Description du mont Taurus..... 92

Pages.
Fleuves de l'Asie-Mineure..... 96
Lacs. — Climat..... 98
Végétaux. — Animaux..... 99
Minéraux..... 101
Gouvernemens. — Villes..... 102
Pachalik de Trébizonde. — *Rizeh*, *Of*, *Sourmeni*..... 103
Trébizonde..... 104
Traboli; *Keresoun*. — *Lazes*..... 105
Pachalik de Sivas. — *Cunieh*. — *Amasieh*..... 106
Tokat. — *Zileh*..... 108
Djanik. — *Tcheldir*. — *Bafra*, etc..... 109
Ouscat. — *Niksar*. — *Sivas*..... 110
Devrighi. — *Arabkir*. — *Kastamouni*, etc..... 111
Inéboli. — *Amastrah*. — *Erekli*. — *Scutari*. — *Ismid*. — *Isnik*. 112
Peramo. — *Brousse*. — *Moudania*..... 113
Terekli ou *Tarakli*. — *Boly*, etc..... 114
Koutaïéh. — *Afioum-Kara-Hissar*..... 115
Akcheher. — *Eilgoun*. — *Konieh*..... 116
Caraman. — *Akseraï*. — *Nigdeh*. — *Begbazar*. — *Angora*..... 117
Kaisariéh..... 118
Malatiah. — *Ayas* — *Marach*. — *Aintab*..... 119
Cilicie. — *Adana*. — *Tarsous*..... 120
Selefkeh. — *Pachalik de Koutahiéh*. — *Satali*..... 121
Almali. — *Cacamo*. — *Sparta*. — *Moglah*..... 122
Degnizli. — *Ala-cheher*. — *Tireh*, etc..... 123
Gouzel-Hissar. — *Smyrne*..... 125
Manika. — *Phokia*, etc..... 127
Iles de la mer de Marmara..... 128
Ténédos. — *Mételin*. — *Scio*..... 129
Nicaria. — *Pathmos*. — *Lero*, etc..... 131
Stan-co..... 132
Rhodes..... 133
Description de l'île de Chypre..... 134
Tableau comparatif des différentes acceptions des noms d'*Asia*, d'*Asia propria* et d'*Asie-Mineure*..... 138
Tableaux synoptiques des divisions de l'Asie-Mineure..... 139

LIVRE CENT VINGT-QUATRIÈME. — Suite de la Description de l'Asie. — Turquie d'Asie. — Deuxième section, comprenant l'Arménie, le Kourdistan, la Mésopotamie et l'Irak-Araby..... 148

Divisions des provinces orientales de l'empire Turc en Asie..... *Ib.*

Pages.

Arménie..... 149
Montagnes. — Fleuves..... 150
Lac de Van..... 154
Erzeroum..... 155
Erz-inghian. — *Hassan-Kaleh*, etc. — *Pachalik de Kars*..... 157
Van. — *Bayazid*, etc..... 158
Habitans. — Caractère. — Religion. — Mœurs..... 159
Kourdistan..... 161
Villes principales. — *Djoulamerk*. — *Amadieh*. — *Djezyreh*..... 162
Kerkouk. — *Erbil*, etc..... 163
Mœurs des Kourdes..... 164
Mésopotamie. — *Pachalik de Diarbekir*..... 167
Villes principales. — *Amid*. — *Merdin*, etc..... 168
Palou. — *Pachalik de Mossoul*..... 169
Orfa. — *Harran*, etc..... 170
Bir. — *Nisibin*. — *Kara-Déré*, etc..... 171
Désert de Mésopotamie..... 172
Pachalik de Bagdad..... 173
Babylonie..... 176
Bagdad..... 177
Babylone, *Hillah*..... 179
Koufa, *Lemloun*..... 180
Korna, *Bassorah*..... 181
Tableau des divisions des pays sur le Tigre et l'Euphrate..... 182
Tableau des divisions les plus récentes de l'Arménie, du Kourdistan et de la Mésopotamie..... 183
Tableau des divisions de l'Arménie, d'après l'histoire arménienne composée par Moïse de Khorène dans le Ve siècle, comparées avec celles qu'ont connues les Grecs et les Romains. 185

LIVRE CENT VINGT-CINQUIÈME. — Suite de la Description de l'Asie. — Turquie d'Asie. — Troisième partie. — La Syrie avec la Palestine..... 187

Limites de Syrie..... *Ib.*
Montagnes..... 188
Constitution géognostique..... 189
Terrains volcaniques..... 190
Tremblemens de terre. — Jourdain. — Fleuves..... 191
Lacs. — Climat..... 192
Végétaux..... 193
Animaux..... 194
Populations..... 195
Langues. — Religions..... 196

Pages.

Pachalik d'Alep 197
Scanderoun. — *Killis*, etc. 199
Hamah 200
Latakiéh 201
Tripoli 202
Batroun. — *Baïrout.* — *Saïde* 203
Saint-Jean-d'Acre 204
Assassins 205
Description du Liban 207
Maronites. — Druzes 210
Moutoualis. — *Baalbek* 214
Damas 215
Description de la Palestine 217
Galilée 218
Nazareth 219
Mont Thabor. — *Kaisariéh* 220
Mont Carmel. — *Naplous* 221
Judée. — *Jaffa* 222
Jérusalem 224
Bethléhem 228
Mer Morte 230
Tableau des divisions de la Syrie sous les Romains, dans les trois premiers siècles 232
Tableau comparatif des divisions de la Palestine ou du Chanaan, d'après les douze tribus 233
Tableau des divisions du diocèse d'Orient, établies par Constantin-le-Grand et ses successeurs, et en partie par Trajan 234
Tableau des divisions du royaume de Jérusalem dans le XIIe siècle, d'après l'abbé Guénée 235
Tableau des grandes divisions modernes de la Syrie 236
Tableau des divisions modernes de l'ancienne Palestine d'après Busching, Volney, etc. ..... *Ib.*
Tableau des divisions les plus récentes de la Syrie 237
Population et superficie de toute la Turquie d'Asie ..... *Ib.*
Tableau des longitudes et des latitudes des principaux lieux de la Turquie d'Asie, d'après les meilleures observations 238

LIVRE CENT VINGT-SIXIÈME. — Suite de la Description de l'Asie. — Arabie, avec les golfes Arabique et Persique 241

Bornes de l'Arabie ..... *Ib.*
Coup d'œil historique 242

Pages.
Golfes Arabique et Persique 243
Montagnes 245
Climat 246
Vents du Samoum 247
Aridité et constitution du sol 248
Végétaux 249
Animaux 251
Minéraux 256
Provinces. — Villes remarquables. — *Aïlah*, *Hérac*, *Tor* 257
Mont Sinaï 258
Tribus arabes 259
Ruines de l'antique *Petra* 260
Médine 263
Yambo-el-Bakr 267
La Mekke 268
Tayef 278
Djeddah 279
Déserts du Nedjed 281
Principales villes des Wahabys 282
Iémamah. — *El-Soulemyeh*. — Plaine d'*El-Hamad* 283
Coup d'œil historique sur les Wahabys ou Wahabites 285
Hadjar ou Lahsa 289
Villes remarquables 290
Iles Bahreïn 291
Oman 292
Villes principales. — Habitans 293
Hadramaout 295
Revenus. — Divisions. — Villes remarquables 297
Beïsché 299
Damar. — *Doran*. — *Kousma* 300
Deifun, *Barrad*, *Chamir*, *Aden* 301
Moka 302
Peuples de l'Arabie 303
Langue 311
Mœurs 312
Sectes religieuses 314
Industrie. — Population 315
Tableau des positions géographiques de l'Arabie 316
Tableau des principales tribus de Bédouins 317

LIVRE CENT VINGT-SEPTIÈME. — Suite de la Description de l'Asie. — Description de la Perse. — Description physique générale de ce royaume 323

Coup d'œil historique ..... *Ib.*

Pages.
Etendue, superficie 328
Montagnes 329
Portes caspiennes 330
Déserts salins 332
Lacs 333
Fleuves et rivières 334
Constitution géologique. — Tremblemens de terre 336
Mines. — Climat 337
Productions végétales 339
Forêts 341
Animaux domestiques 344
Animaux sauvages 345

LIVRE CENT VINGT-HUITIÈME. — Suite de la Description de l'Asie. — Détails topographiques sur les provinces et les villes de la Perse 346

Limites de la Perse d'après le dernier traité avec la Russie ..... *Ib.*
Division en onze provinces 347
Irak-Adjemi. — Ispahan 348
Kachan. — Koum 351
Téhéran 352
Ruines de Reï ou Rhagæ. — Cazbin 354
Sultaniéh 355
Zinghan. — Hamadan 356
Trône de Roustèm 357
Kirmanchah. — Kourdistan persan. — Senney 358
Azerbaïdjan 359
Tauris 360
Maragha. — Ourmiah. — Selmas. — Khoï. — Marend 361
Ardebil. — Le Ghilan 362
Recht 364
Fomen. — Lahidjan. — Lengher-Roud 365
Le Mazanderan. — Balfrouch 366
Amol. — Sari. — Aster-abad 367
Porte-Caspienne. — Fehr-abad. — Province de Tabaristan 368
Damavend. — Damagan. — Province du Khouzistan 369
Dizfoul. — Ruines d'Elymaïs. — Goban. — Havisé. — Kourmaabad. 370
Farsistan. — Portes de la Susiane. — Chiraz 371
Ruines de Persépolis 373
Antiquités 375
Iezd 376
Aberkouh. — Komm-chah. — Kazroun. — Ruines de Chapour ... 377

Pages.
Firouz-abad. — Yezd-khâst..... 378
Darabdjerd..... 379
Productions du Farsistan. — Abou-Chehr..... 380
Bender-Ryk. — Arabes indépendans..... 381
District de Kouré-i-Kobad. — Mémacena..... 382
Kala-i-Séfid. — Nevbendjan. — Ardjan. — Province de Laristan. — Lar..... 383
Bender-Abassi. — Bender-Congoun. — Siraf. — Ile de Kharek.... 384
Iles de Kais, Kichmich. — Ormouz. — Province de Kerman..... 385
Kerman. — Kermasïn. — Velazgherd. — Khomda. — Le Moghistan. — Minab..... 386
Province de Khorassan. — Productions..... 387
Mechehed. — Nichabour. — Kabouchan..... 389
Province de Kohistan. — Chéheristan. — Tabs. — Toun..... 390

LIVRE CENT VINGT-NEUVIÈME. — Suite de la Description de l'Asie. — Fin du Tableau de la Perse. — Aperçu moral et politique..... 391

Les Parthes. — Langue..... 392
Persans..... 397
Costumes..... 399
Nourriture. — Usages..... 400
Caractère des Persans..... 403
Fêtes et coutumes..... 405
Calendrier persan..... 409
Religion..... 410
Les Sabiens..... 411
Industrie..... 413
Commerce..... 414
Tribus nomades..... 416
Gouvernement. — Dignités..... 418
Finances. — Impôts..... 420
Armée..... 424
Tableau de la population, de la superficie, des contributions et du contingent en soldats de chaque province de la Perse..... 427
Tableau des positions astronomiques des principaux lieux de la Perse..... 428
Tableau comparatif des divisions anciennes et modernes de la Perse..... 429
Tableau des nations qui habitent la Perse, tiré des itinéraires de plusieurs voyageurs français..... 431

LIVRE CENT TRENTIÈME. — Suite de la Description de l'Asie. — Description du Béloutchistan..... 435

Pages.

Description physique..... 435
Climat. — Forêts..... 437
Population. — Origine..... 438
Béloutchis. — Mœurs..... 439
Costume. — Brahouis..... 440
Province de Mékran. — Kedge..... 441
Kellégan. — Tiz. — Tcharbagh. — Jalk. — Kasr-Kend. — Koulaj. — Pendjgour..... 442
Province de Lous. — Bela. — Laïari. — Province de Kotch-Gondava..... 443
Gondava. — Dador. — Horrond. — Province de Djhalavan. — Zouhri. — Khozdar. — Province de Saravan..... 444
Kélat. — Saravan. — Kharan. — Province de Kouhestan..... 445
Pourha. — Sourhoud..... 446
Langues. — Gouvernement..... 447
Tableau des principales tribus du Béloutchistan, d'après H. Pottinger..... 449

LIVRE CENT TRENTE-UNIÈME. — Suite de la Description de l'Asie. — Description de l'Afghanistan occidental, comprenant le royaume de Kaboul, le Sedjistan et le Khorassan afghan..... 451

Origine et caractère des habitans..... *Ib.*
Mœurs..... 453
Langage..... 455
Berdourahnis. — Youssoufzaïs. — Kattaks. — Otmankhaïls. — Turcolanis..... 456
Chiranis. — Visiris. — Dourahnis. — Ghildjis. — Hazarehs. — Le Kaboulistan. — Description physique..... 457
Montagnes. — Climat..... 458
Végétaux. — Animaux..... 459
Gouvernement..... 460
Province de Kaboul. — Kaboul..... 461
Province de Djelal-abad. — Djelal-abad. — Province de Ghiznih. — Ghizneh..... 462
Sourmoul. — Sivi. — Province de Loghmon. — Dir. — Bandjaour. — Province de Ferrah. — Province de Kandahar..... 463
Kandahar..... 464
Meïmoud. — Ourghessan. — Le Ghermsyl..... 465
Le Khountchi. — Le Khorabouk. — Le Sedjestan..... 466
Zarang. — Koulinout. — Rodbar. — Illoumdar. — Khorassan oriental..... 468
Constitution physique. — Climat. — Productions..... 469

Pages.

Populations. — Mœurs. — Gouvernement. — Province de Hérat.. 470
Hérat..... 471
Gour. — Oubah. — Province de Siahband..... 474
Eïmaks. — Province de Bamiam. — Bamiam..... 475
Habitans. — Mœurs. — Costume..... 476
Tableau des positions astronomiques des principaux lieux de l'Afghanistan occidental..... 479

LIVRE CENT TRENTE-DEUXIÈME. — Suite de la Description de l'Asie. — Recherches sur la mer Caspienne et sur l'ancienne embouchure du fleuve Oxus ou Djihoun... 480

Dimensions de la mer Caspienne..... *Ib.*
Erreur des anciens relativement à cette mer. — Premiers explorateurs..... 481
Premières cartes des géographes français..... 484
Description physique..... 485
Opinions sur l'étendue qu'elle occupait jadis..... 486
Poissons. — Coquillages. — Plantes marines..... 489
Différens noms de la mer Caspienne..... 490
Examen de la question relative à l'ancienne embouchure de l'Oxus. 491
Expédition faite par ordre de Pierre-le-Grand..... 496
Note par laquelle on prouve que le lac Aral a fait jadis partie de la mer Caspienne..... 498

LIVRE CENT TRENTE-TROISIÈME. — Suite de la Description de l'Asie. — Tatarie indépendante ou Turkestan, comprenant le pays des Kirghiz, le khanat de Khokhan, la Turcomanie, le khanat de Khiva, la Grande-Boukharie, les khanats de Chehri-sebz et de Hissar, le Badakhchan, le khanat de Balkh et ceux d'Ankoï, de Meïmaneh, de Khoulm, de Koundouz, de Talikhan, de Dervazeh, de Koulab, d'Abi-gherm, de Ramid, etc..... 500

Anciens habitans..... *Ib.*
Tatares..... 501
Constitution physique. — Population. — Divisions..... 506
Montagnes..... 507
Monts Alghidin. — Moughodjar..... 508
Steppes. — Fleuves..... 509
Lacs..... 512
Climat..... 513
Productions..... 514

Pages.
Richesses minérales..... 515
Constitution physique..... 516
Hordes Kirghiz 518
Climat. — Lac Indersk. — Productions..... 519
Animaux. — Origine des Kirghiz..... 520
Mœurs des Kirghiz..... 521
Langue. — Gouvernement..... 522
Usages. — Costume 523
Religion. — Commerce. — L'ancien Turkestan..... 525
Khokhan 526
Andekhan. — Och. — Turkestan ou Taras, ville..... 527
Tachkend. — Marghalan. — Yarmarzar. — Khodjend. — Akhsikat. — Sousak..... 528
Ouratepeh. — Population, étendue, industrie, armée, mœurs de l'État de Khokhan 529
Karakalpaks, etc. — Chefs des Oulous. — Turcomans..... 530
Chaîne de Manghichlak; Abichtcha, golfe de Balkan, îles..... 531
Gourghen; Atrek. — Végétation..... 532
Caractères physiques, mœurs, habillement des Turcomans..... 533
Villages. — Chefs, etc..... 534
Caractère moral, langue, histoire des Turcomans..... 535
Constructions anciennes sur les bords du Gourghen..... 536
Autres ruines. — Monument de Saré-Baba. — Lieu appelé Touer. 537
Karism, *Kharyzmie*, *Khovaresm*, *Chorasmie* ou *khanat de Khiva*, autrement *Khivie*. — Climat de ce pays..... 538
Sables mouvans. — Chaîne de Chikh-djeri. — Djihoun ou Amoudéria..... 539
Canaux. — Productions végétales. — Animaux domestiques. — Gibier..... 540
Peuples. — Tribus. — Superficie et population de l'État de Khiva. 541
Coup d'œil historique sur cet État. — Armée..... 542
Mœurs des Khiviens..... 543
Langue khivienne. — Industrie..... 544
Commerce. — Ville de Khiva..... 545
Ourghendj la Nouvelle, Ourghendj la Vieille, Chabat, Kiat, Anbar, Chanka, Azaris..... 546
Ghurulen. — Ouzbeks araliens. — Konrat, Manhout, Kisilkhozia. 547
Boukharie..... *Ib.*
Montagne de Nouratagh. — Cours d'eau. — Climat..... 549
Maladies. — Culture. — Animaux..... 550
Oasis. — Villages. — Ancienne province de Sogd..... 551
Samarcande..... 552
Boukhara..... 553
Aspect de la ville..... 554

Pages

Population. — Édifices 555
Instruction. — Sciences 556
Karakoul; Karchi; Tcharaghtchi; Ghoussar, etc..... 557
Peinture des mœurs des anciens Boukhares..... 558
Cérémonies. — Usages 559
Repas. — Esclaves. — Costumes 560
Costume des Boukhares. — Gouvernement. — Dignités..... 561
Revenus. — Population. — Armée. — Khanat de Chehri-sebz.... 562
Chehri-sebz et autres villes. — Khanat de Hissar. — Ville de ce nom. — Deïnaou, etc..... 563
Khanat de Badakhchan..... 564
Khanat de Balkh. — Ville de ce nom..... 566
Andkou. — Anderab. — Khanats d'Ankoï, de Meïmaneh, de Khoulm 567
Khanat de Koundouz. — District de Talikhan..... 568
Khanats de Dervazeh, de Koulab, d'Abi-gherm, de Ramid. — les Ghaltchas..... 569
Tableau approximatif des tribus turcomanes qui habitent à l'orient de la mer Caspienne (d'après M. Mouraviev)..... 571
Tableaux de la population des principaux États du Turkestan... 573
Tableau des positions astronomiques de quelques uns des principaux lieux du Turkestan..... 574

FIN DE LA TABLE DU TOME HUITIÈME.

ADDITIONS.

OBSERVATIONS

FAITES RÉCEMMENT DANS L'ASIE-MINEURE,

PAR M. C. TEXIER,

CHARGÉ PAR LE GOUVERNEMENT FRANÇAIS D'EXPLORER CETTE CONTRÉE, SOUS LE RAPPORT DE L'HISTOIRE, DES ANTIQUITÉS ET DES SCIENCES.

PACHALIK D'ANADOLI.

Antiquités. M. C. Texier vient de reconnaître l'antique *Azania*, que quelques auteurs nomment *Azanium*, ville de la Phrygie. On y voit encore un théâtre, un temple d'ordre ionique, un gymnase, des ponts, des basiliques en marbre dans le plus bel état de conservation. Cette ancienne cité, qui a été visitée récemment par M. Keppel, n'est plus qu'un misérable village dont le nom moderne *Azani* rappelle encore le nom antique.

M. Texier a retrouvé, en allant à Angora, la nécropole des rois phrygiens, située dans un terrain volcanique. L'architecture de ces tombeaux, les inscriptions grecques et phrygiennes, rendent cette découverte fort intéressante pour l'histoire, l'archéologie et les langues de l'Asie-Mineure.

Géologie. La géologie de l'Asie-Mineure est très-peu connue : M. Fontanier a publié en 1829 quelques observations relatives aux parties qu'il a visitées; M. Texier en a fait de nouvelles. Il a observé de superbes volcans dans la Phrygie brûlée, des soulèvemens trachytiques à *Kara-Hissar*, à *Serri-Hissar* et à *Angora*. Le bassin de *Koutaïeh* est crayeux. Le Sakaria dirige son cours rapide

et sinueux au milieu d'un dépôt argileux. *Isnik* ou Nicée est sur le calcaire alpin; *Ismid* ou Nicomédie est sur le grès rouge, passant à la *grauwacke*, c'est-à-dire au *psammite* ou grès micacé, dans les vallées.

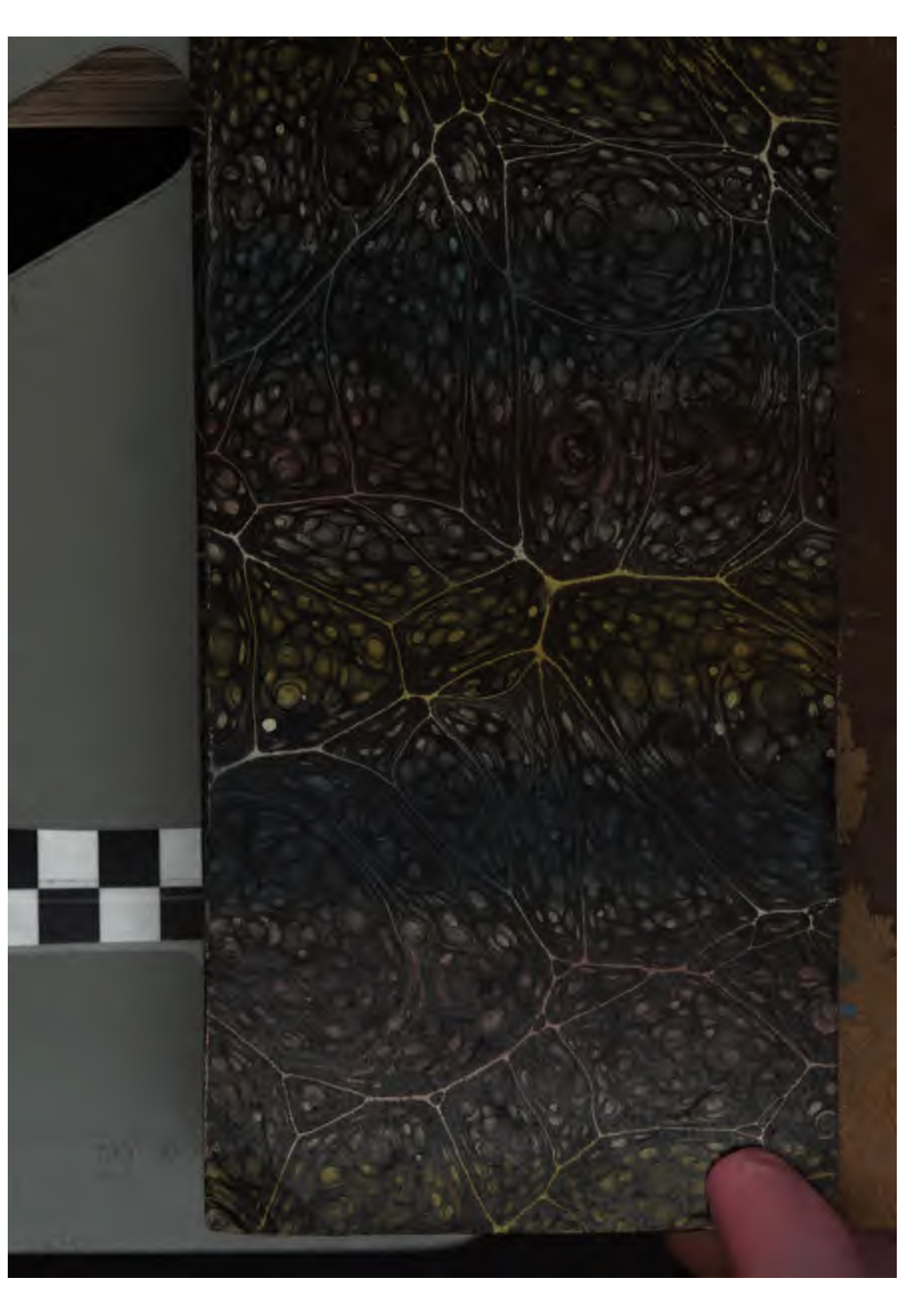
« J'ai vu, dit M. Texier, peu d'exemples d'épanchemens « de trachytes aussi beaux que ceux de Kara-Hissar (le « château noir); ce sont huit îlots placés au milieu d'une « plaine unie et disposés circulairement suivant deux lignes « concentriques. J'ai relevé un plan de cette ville et dessiné « tous les rochers à la chambre claire. J'en fais de même « partout où je trouve des formations intéressantes; pour « les échantillons, j'en recueille peu, à cause de l'extrême « difficulté du transport. »

PACHALIK DE KONIEH.

Antiquités. M. Texier annonce avoir trouvé, près de l'ancienne *Tania* en Cappadoce, les restes d'une ville antique inconnue aux géographes, dont la superficie est plus grande que celle de Paris, et dont le palais est grand comme une ville. Près de là il a découvert un monument qui doit être antérieur à Hérodote et qui contient plus de *soixante* figures colossales armées et vêtues. Le sujet de ces sculptures paraît être l'entrevue de deux puissans souverains de l'Asie, parmi lesquels on reconnaît distinctement le grand roi de Perse.

M. Texier a relevé, dessiné, mesuré et décrit tous ces monumens.

(*Communication faite à l'Académie des Sciences de l'Institut, dans sa séance du* 24 *novembre* 1834, *par M. Dureau de la Malle.* — Voyez le *Journal de l'Institut* du 26 novembre.)

N. B. Les Corrections relatives à ce tome VIII paraîtront dans le tome IX.

DO NOT CIRCULATE